

U d'of OTTAWA



39003002728540







Digitized by the Internet Archive  
in 2012 with funding from  
University of Toronto

<http://archive.org/details/biographieliegeo01becd>





C

BIOGRAPHIE  
LIÉGEOISE,  
OU  
PRÉCIS HISTORIQUE  
ET CHRONOLOGIQUE

DE TOUTES LES PERSONNES QUI SE SONT RENDUES CÉLÈBRES  
PAR LEURS TALENS, LEURS VERTUS OU LEURS ACTIONS,

DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE ET PAYS DE LIÈGE,

LES DUCHÉS DE LINBOURG ET DE BOUILLON, LE PAYS  
DE STAVELOT, ET LA VILLE DE MAESTRICHT;

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'À NOS JOURS,

BIBLIOGRAPHIE LIÉGEOISE.

*Par le C<sup>te</sup> De Becdelievre.*

TOME I.

LIÈGE,  
IMPRIMERIE DE JEUNEHOMME FRÈRES, DERRIÈRE-LE-PALAIS.

N<sup>o</sup> 334.

1836.



DH  
801  
' L55 B5  
1836  
v. 1



## INTRODUCTION.

La gloire d'une nation se fondant principalement sur le nombre des illustrations sorties de son sein, avec quelle ardeur ne devons-nous pas chercher à connaître tous les noms qui honorent notre patrie, et l'histoire de ces hommes, qui ont consacré leurs travaux et leurs veilles à son bonheur ou à son illustration !

Convaincu, que rien n'inspire plus de goût et ne facilite davantage l'étude de l'histoire, que la connaissance de celle de tous les individus, dont la vie est le résumé de ce qu'il y a de plus intéressant dans les souvenirs de chaque localité et la source de toute véritable gloire d'un peuple : que cette partie de l'histoire, ou plutôt l'histoire ainsi distribuée et comme dépecée pour en assigner à chacun la part qui lui revient, est sans contredit celle qui offre le plus d'intérêt et d'utilité pour le plus grand nombre des lecteurs; plein de cette pensée, j'ai donc cru devoir distraire de mes *Annales*, la partie biographique qui n'en est



pas la moins importante , et me donner tout entier à ce travail spécial , avant de publier le fruit de mes recherches sur l'histoire du pays.

Cet ouvrage est le premier publié en ce genre ; peut-être est-il loin d'avoir toute la perfection dont il est susceptible ; mais au moins , on y trouvera , mis en ordre et épurés , des matériaux jusqu'alors épars , peu connus , mal digérés et quelquefois tronqués , que des mains plus habiles sauront un jour mettre en œuvre , pour en élever un édifice plus grand et plus parfait.

C'est donc un *premier essai* , où tout était à faire. Sous ce rapport , on doit quelque indulgence , quelques égards à l'Auteur , si l'on considère surtout les obstacles de plus d'un genre , et les peines que procure un pareil travail.

Si j'ai commis des erreurs ou des inexactitudes , je désire qu'on veuille bien me les faire connaître , je les relèverai ou les rectifierai dans un supplément.

Quoique la *Biographie Liégeoise* paraisse peut-être circonscrite dans des limites bien étroites , si on la compare aux divers ouvrages publiés en ce genre depuis quelques années , on y trouvera cependant les notices complètes de plus de 1300 noms , chers à l'humanité , aux sciences , aux arts , à l'agriculture , au commerce et à l'industrie , qui attestent qu'elle peut suffire à toutes les recherches , et que je n'y ai rien omis d'essentiel.

Le chiffre qui précède chaque article indique l'an-

née de la mort ; et l'astérisque qui précède le chiffre , l'époque où la personne florissait.

Pendant près de huit siècles , l'*Église et le Pays de Liège* se trouvant pour ainsi dire identifiés l'un à l'autre par des *rapports multiples* , dont la ville de Liège était le *centre commun* , et l'évêque le *lien* , toutes les illustrations ecclésiastiques du diocèse , quoiqu'il fut plus étendu que le pays même , doivent donc trouver ici naturellement leur place.

Pour ne rien omettre , tous les Liégeois qui se sont illustrés sur une terre étrangère , de même que ceux , qui avaient déjà acquis des droits à la célébrité , avant d'être séparés de leurs frères , par suite des dernières divisions politiques du territoire de Liège en départemens et depuis en provinces , se trouvent compris dans cette Biographie , parce que leur gloire appartient à leur ancienne patrie , qui est le pays de Liège.

J'ai cru devoir aussi renfermer dans ce cadre , et par les mêmes motifs , les étrangers dont les écrits intéressent l'histoire nationale , ou qui en ont illustré les fastes par leurs actions , leurs travaux , leur séjour , ou l'influence qu'ils y ont exercée.

L'ordre chronologique indiquant mieux la succession des temps , le mérite réel ou relatif de chaque individu , la marche progressive de l'esprit humain , j'ai dû le préférer à tout autre , quoique plus difficile et plus pénible en ce qu'il ne permet guère de lacunes , et que , par sa marche uniforme , claire et gra-





duce , dont l'ensemble est facile à saisir , le lecteur découvre de suite les négligences , les omissions qui s'y trouvent.

Un tableau particulier et chronologique indique à la fin du volume, tous ceux de l'Ardenne , des pays de Liège , de Limbourg et de Stavelot, qui furent *composés primitifs* dans l'ancienne Université de Louvain.

Une table par ordre alphabétique, qui terminera l'ouvrage , donne le moyen de trouver à l'instant, l'article des personnes dont on ignore l'époque où elles vivaient.

### La *Biographie Liégeoise* comprend :

1<sup>o</sup> Les illustrations ecclésiastiques de l'ancien évêché de Liège.

2<sup>o</sup> Les célébrités en tous genres de la principauté de Liège , du duché de Bouillon , de celui de Limbourg et du pays de Stavelot, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Et 3<sup>o</sup> Celles même existantes encore de la province de Liège.

Pour bien se rendre compte du caractère de nationalité de certaines personnes, contenues dans ce livre , il est peut-être bon avant tout, de connaître les noms , les changements politiques et les limites des diverses entrées qui formèrent jusqu'à la fin du siècle dernier , l'ÉVÊCHÉ ET PRINCIPAUTÉ DE LIÈGE.

Sous l'empire romain , la *cité des Tongrois* enclavée dans la *Germanie inférieure*, ou *Seconde Germanique*,

embrassait tout le territoire habité par les *Taxandriens*, les *Ambivarites*, les *Aduatiques*, les *Eburons* ou *Tongrois*, les *Condrosiens*, les *Fémaniens*, les *Cérésiens*, les *Séguéens*, les *Suniciens*, les *Leuaciens*, les *Méanapiens* ; c'est-à-dire, selon la géographie moderne , la plus grande partie de la *Campine*, du *Brabant*, d'*Anvers*, de *Namur*, du *Hainaut*, de la *Gueldre*, de *Juliers*, du *Lucembourg*, le territoire des villes d'*Aix-la-Chapelle*, de *Maestricht*, de *Louvain*, de *Malines*, de *Ruremonde*, les pays de *Liège*, de *Bouillon*, de *Limbourg* et de *Stavelot*.

Lorsque l'église chrétienne eut moulé son gouvernement sur le gouvernement civil des Romains et adopté les divisions territoriales de l'empire, la cité des Tongrois fut transformée en *diocèse ecclésiastique des Tongrois*, dont le chef-lieu fut le même que celui de la cité.

Les historiens rapportent qu'au 9<sup>e</sup> siècle, l'évêché des Tongrois ( depuis celui de Liège ) fut divisé en huit archidiaconés, savoir : de *Brabant*, de *Condroz*, de *Famène*, de *Hainaut*, d'*Ardenne*, de *Hesbaye*, de *Campine* et de *Liège*, qui étaient sans doute les mêmes que les divisions civiles ou districts politiques établis par les Romains et continués sous les Francs. En effet, quelques-uns nous rappellent même encore aujourd'hui, nominativement et géographiquement, ceux qui existaient déjà du temps de César et qu'il décrit dans ses *Commentaires*, entr'autres, ceux d'*Ardenne*, de *Condroz* et de *Famène*....





Cette division subsista intégralement jusqu'à l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas par le pape Pie IV, en 1559, à la sollicitation de Philippe II, roi d'Espagne. Depuis lors, l'évêché de Liège qui avait conservé ses anciennes limites, fut singulièrement morcelé.

La principauté de Liège dont l'origine ne remonte qu'au 10<sup>e</sup> siècle, et fut toujours moins étendue que l'évêché, se forma successivement de la *Hesbaye*, du *comté de Looz*, de celui-ci de *Hornes*, de *Moha*, de la *cité de Liège* et de sa *banlieue*, de la *Famène*, du *Condrez*, du *duché de Bouillon*, du *marquisat de Franchimont*, de la *baronie de Herstal*, etc.

Il est peut-être nécessaire de remarquer que, sur le déclin de l'empire romain, la *Taxandrie* ou *Campine* et la *Hesbaye* devinrent le *berceau* de la *monarchie française* : que sous les Carlovingiens, Jupille et Herstal furent la demeure ordinaire des princes francs : que Charlemagne, après avoir établi sa résidence à Aix-la-Chapelle, en fit par-là la capitale de son vaste empire en-deçà des Alpes ; et que dès lors, les sciences et les arts brillèrent d'un éclat remarquable dans cette contrée, pendant que la plus grande partie de l'Europe gémissait dans les ténèbres de l'ignorance.

Parmi les personnes qui m'ont aidé de leurs lumières avec le plus pur patriotisme, et dont je me fais un devoir de citer ici les noms, je dois nommer MM. Bethier, de Theux, et Massau, huissier à Verviers, qui m'ont communiqué le fruit de leurs longues et laborieuses recherches.

# BIOGRAPHIE

## LIÉGEOISE.

AVANT L'ÈRE VULGAIRE.

\* 614. SIGOVÈSE, neveu d'Ambigat, roi de la Gaule, passa le Rhin à la tête d'une multitude de Gaulois, parmi lesquels se trouvaient des habitants du pays occupé depuis par les Eburons. Il fonda des colonies dans la Westphalie, la Frise, la Bohême, sur les bords de l'Océan et même du Danube. Ce fut alors une époque remarquable de transmigration pour les peuples de l'Europe.

\* 380. BELGIUS, chef d'une émigration de peuples d'Outre-Rhin dans la partie septentrionale de la Gaule, dont on croit que les Eburons, les Condrosiens, les Cérésiens, les Fémانيين et les Ségniens faisaient partie, et qu'ils chassèrent alors les anciens habitants des contrées qu'ils occupèrent depuis et auxquelles ils donnèrent leurs noms, ou ceux qu'elles ont encore aujourd'hui.

70. ODIN, prêtre, conquérant, monarque, poète scandinave, s'établit sur les bords de l'Océan dans le Danemark, d'où il envoya dans la Saxe occidentale ou la Westphalie, limitrophe au pays des Eburons, Baldeg, l'un de ses lieutenans. Cet homme vraiment extraordinaire, qui se faisait passer pour une divinité,



importa dans le Nord, l'usage des *caractères uniques*, et exerça une grande influence sur les croyances religieuses des peuples de la Belgique.

70. VARRON (*Terentius*), savant Gaulois, dont les écrits, qui nous restent, donnent quelques aperçus sur l'histoire de la Gaule septentrionale. Il nous apprend, entr'autres, que de son temps, il ne croissait, ni vignes, ni arbres fruitiers sur les bords du Rhin ainsi que dans la Belgique.

53. COTTA et SABINUS, généraux romains, furent chargés par César du commandement d'une légion et de cinq cohortes, qui vinrent à Vatuque, château fort ou ville des Eburons, pour y passer l'hiver, malgré la disette qui affligeait alors cette contrée. L. Arunculeïus Cotta et Q. Titurius Sabinus sont célèbres dans l'histoire de Rome et du Pays, par leur mort et la destruction entière de leurs troupes, dans le combat qu'elles soutinrent contre les Eburons commandés par Ambiorix, dans un défilé situé, selon quelques auteurs, entre Maestricht et Aix-la-Chapelle. T. Balventius, romain illustre, et L. Petrosidius, enseigne de la légion, périrent aussi dans ce désastre, qui étonna Rome, et attira sur le peuple éburon, toute la colère de César.

\* 52. CICÉRON (*Q.-Tullius*), frère du célèbre orateur du même nom, se distingua en Belgique, en résistant dans son camp retranché chez les Nerviens aux forces réunies des Adantiques, des Eburons et des Nerviens commandés par Ambiorix, qui, après avoir détruit les troupes de Sabinus et de Cotta, espérait le même succès auprès de Cicéron. Le général romain, secouru à temps par César, échappa au péril éminent qui le menaçait; envoyé l'année suivante à Vatuque, il y soutint un siège contre les Suèves, qui, attirés par l'espérance du butin, étaient venus l'attaquer, en l'absence de César

alors à la poursuite d'Ambiorix, qui s'était retiré vers l'Escaut. Cicéron, contribua au malheur des Eburons, en dévastant toute leur contrée, qu'il livra au pillage.

52. CATIVULQUE, collègue d'Ambiorix, l'un des deux chefs éburons. Après avoir défendu sa patrie contre les Romains, désespéré de la voir opprimée, et ne pouvant, à cause de son grand âge, supporter les maux inséparables de l'exil, Cativulque s'empoisonna avec de l'if!

52. INDUCIOMARE, Trévirois illustre, ennemi implacable de Rome, ami d'Ambiorix. Ce fut par ses conseils et son influence, que les Eburons attaquèrent les Romains dans Vatuque, malgré les remontrances d'Ambiorix et de Cativulque. Il fut la cause première de tous les malheurs dont le peuple Eburon fut la victime. Après avoir fait déclarer Cingétorix ennemi de sa patrie, il leva des troupes, attaqua le camp de Labiénus, situé sur les confins du pays de Trèves, sans attendre les Eburons et leurs voisins, et mourut assassiné sur les bords de la Meuse, aux environs de Maestricht, où il s'était sauvé après la défaite entière de son armée.

\* 51. MARC-ANTOINE et LABIÉNUS, lieutenans de César dans la Gaule, vinrent avec lui dans sa dernière expédition contre les Eburons, et mirent tout leur pays à feu et à sang, pour venger la honte du nom romain.

\* 50. AMBIORIX, chef éburon, collègue de Cativulque, doué d'un génie hardi, entreprenant: il fut redouté par César, à cause de sa grande influence dans la Gaule et chez les peuplades d'Outre-Rhin. Après avoir été recherché du conquérant romain, il s'en fit un cruel ennemi par son amour pour la liberté de son





pris, et ses efforts pour la lui conserver. Ambiorix, dans la réponse qu'il fit aux envoyés de Sabinus et de Cotta, pour s'excuser de l'attaque inopinée du camp romain par ses compatriotes, leur déclara, qu'elle ne s'était faite, ni de son avis, ni de son consentement, mais que son autorité sur le peuple chéen était telle, que la multitude n'avait pas moins de pouvoir sur lui, qu'il en avait sur elle. Il contribua par ses conseils et sa valeur à la destruction entière de la légion et des cinq cohortes, qui étaient sous les ordres de Sabinus et de Cotta. C'est lui qui décida et poursuivit le siège du camp de Cicéron chez les Nerviens, et souleva les Trévirois et les peuples d'Outre-Rhin contre la domination romaine. César, sans espoir de soumettre la Gaule, tant qu'Ambiorix existerait, le poursuivit à outrance et sans relâche, et le força, pour éviter sa vengeance, d'abandonner sa patrie dont la barbarie romaine avait fait massacrer une partie des habitans. Ambiorix mourut dans l'exil, errant et fugitif!

45. CÉSAR (*Caius-Julius*), oppresseur des Eburons, dont il est en même temps le premier et le seul historien connu. Il a publié l'histoire de ses guerres dans la Gaule, qui nous est parvenue sous le titre de *Commentaires de César*. Cet ouvrage vulgairement regardé comme un morceau d'histoire, qui, par la qualité de son auteur et parce qu'il n'a pas été contredit, porte un caractère dominant de certitude, n'en est pas moins rempli de contradictions et de faussetés. Salluste, auteur également célèbre, nous apprend qu'Asinius Pollion, personnage consulaire, ami d'Horace et de Virgile, ait observé dans les *Annales*, un grand nombre de faits cités par César, qui n'étaient pas exactement tels qu'il les avait représentés : soit parce qu'il avait été induit en erreur par ses officiers, ou qu'il avait eu intérêt personnel à déguiser la vérité. César a conquis

la Gaule avec le fer des Romains, et Rome avec l'épée des Gaulois : voilà tout le mystère caché dans ses mémoires écrits avec tant d'ingénuité apparente. C'est par lui, que nous savons que, dans toute la Gaule, les cités, les villes et les bourgs faisaient eux-mêmes les lois, les réglemens pour leur gouvernement intérieur et particulier : qu'ils choisissaient leurs magistrats, faisaient des alliances pour leur conservation réciproque, et envoyaient chaque année leurs députés à l'assemblée générale des états de la Gaule. César nous apprend aussi que les Eburons avaient deux magistrats élus par eux, et que toutes les affaires se décidaient à la pluralité des voix dans leurs assemblées. Rapprochement singulier entre les institutions politiques et municipales de ce temps-là, avec celles dont les Liégeois ont joui depuis un temps immémorial jusqu'en 1791!

C'est sous le pontificat de César qu'eut lieu la réforme du calendrier romain, qui s'introduisit aussi dans la Gaule. L'année jusqu'alors lunaire suivit le cours du soleil. Sosigènes, célèbre astronome égyptien, que César avait fait venir à Rome pour cette importante réforme, fixa l'année solaire à 365 jours et six heures. Ces six heures firent tous les quatre ans un jour qu'on plaçait le 24 février, qu'on nommait *bissextus calends martii* : d'où est venu le nom de *bissextile*, donné à cette 4<sup>e</sup> année. Les trois autres s'appelaient *années juliennes*. Ce calendrier a réglé le temps pendant quinze siècles, jusqu'à l'époque où le pape Grégoire XIII donna son nom à une autre réforme de ce calendrier indispensable.

46. POMPÉE (*Trogue*) est le premier historien gaulois, dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Son histoire abrégée par Justin, est malheureusement le seul document qui nous reste de cet auteur.

47. AGRIPPA (*Marcus-Vipsanius*), gendre d'Au-





guste, gouverna la Gaule au nom du sénat romain. On lui attribue la construction de diverses voies romaines, qui traversent les pays de Liège, de Stavelot, de Limbourg et de Luxembourg, ainsi que l'Ardenne.

9. **DRUSUS** (*Nero-Claudius-Germanicus*), frère de Tibère, fit construire sur les bords de la Meuse des forts ou châteaux, pour défendre la cité des Tongrois contre les incursions des Germains, et creuser le canal qui communique du Rhin à l'Yssel.

#### ÈRE VULCAIRE.

14. **AUGUSTE**, 1<sup>er</sup> empereur romain. Dans la division politique qu'il fit de la Gaule en provinces, on croit que pour repeupler le pays des Eburons, il y transplanta des colonies de *Tongres* ou *Tongrois*, dont le nom générique se retrouve encore dans celui de plus de quinze bourgs ou villages de l'ancien évêché de Liège; et que c'est-là le motif du changement de nom donné au territoire des Eburons. Quelques auteurs prétendent, que cet empereur fonda, sous le nom d'*Octavie*, la ville de Tongres, dont ils font le chef-lieu de la cité des Tongrois. Auguste fit achever les voies romaines entreprises par Agrippa, et établit sur ces routes, à des distances assez rapprochées, des relais et des chariots légers, au moyen desquels on pouvait voyager et être promptement informé des nouvelles. Ce prince laissa aux divers peuples de la cité des Tongrois, leurs magistrats, leurs coutumes et leurs lois; il employa ses soins pour les attacher à l'empire, afin de les opposer aux peuples d'Outre-Rhin.

15. **STRABON**, philosophe, historien et géographe. Il parcourut une grande partie du monde connu, pour

composer sa géographie, le seul ouvrage qui nous reste de lui. Par la description qu'il fait de la forêt d'Ardenne, immédiatement après avoir parlé des Eburons, on voit que ce peuple en habitait les environs, et que souvent il s'y réfugiait.

17. **TITE-LIVE** parle des Tongrois, dans son histoire romaine, dont on ne possède plus que 35 livres.

43. **MELA** (*Pomponius*) décrit dans sa Géographie les mœurs des Gaulois; elle est utile pour connaître celles des Belges.

54. **CLAUDE**, empereur romain, obtint pour tous les peuples de la Gaule, l'admission aux emplois et aux honneurs de la république. On place vers ce temps, la proscription du culte des druides et la destruction des monuments de l'histoire de la Gaule et des traditions celtiques.

\* 54. **PAULIN**, gouverneur de la Germanie inférieure, dont la cité des Tongrois dépendait, fit achever le canal du Rhin à l'Yssel et la digue entreprise par Drusus pour prévenir les inondations de ce fleuve dans la Batavie.

72. **CIVILIS** (*Claude*), enfermé sous Néron et mis en liberté par Galba, souleva les Bataves contre Rome, et attira les Tongrois dans son parti. Labéon, général romain, attaché à Vespasien, s'étant présenté au pont de Maestricht, pour s'opposer au passage de Civilis, celui-ci, jeta ses armes dans le fleuve, et s'avança seul, ainsi désarmé, sur le milieu du pont. Les soldats de Labéon, ravis d'admiration d'un pareil acte de hardiesse et de confiance, se rangèrent de son côté. Vainqueur des Romains, Civilis fit couper sa longue chevelure blonde, que dès le commencement des hostilités, il avait laissé croître par un de ces vœux familiers aux



Barbares, et qui rappellent ceux des chevaliers du moyen âge.

79. **PLINE** le naturaliste, savant Romain, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, dont nous avons à regretter la perte de la plus grande partie. Il y a tout lieu de croire qu'il a parcouru le pays de Liège; il est le premier qui parle de la fontaine minérale située dans la cité de Tongres. Pline fait aussi mention de la découverte récente d'une mine calaminaire située chez les Tongrois, que quelques savans présumant être celle de *Kelmis* ou de la *Ville-Montagne*, la plus anciennement exploitée dans toute la province. Il nous apprend aussi, que de son temps, il n'y avait pas encore de viticulteurs sur les bords du Rhin; que l'on fabriquait du savon dans cette contrée; et quelles étaient alors les limites de la Taxandrie, qui prit le nom de Campine au 13<sup>e</sup> siècle.

79. **TACITE** (*C.-Cornille*) nous a laissé une description des mœurs des habitans des deux rives du Rhin, de la Basse-Moselle et de la Meuse inférieure, qui prouve qu'il a visité ces contrées. Dans son Histoire romaine, il parle souvent des Tongrois, mais il n'y dit pas un mot des Eburons.

140. **PTOLOME** (*Alexandre-Claude*) a mentionné et indiqué la cité des Tongrois et la ville de Vatuque dans sa Géographie.

193. **TAUSIUS**, Tongrois, assassina l'empereur Pertinax, successeur de Commode, parce que ce prince voulait réprimer la licence de la garde prétorienne dont il faisait partie.

240. **FARABERT**, chef de la ligne des Francs, qui vinrent les premiers occuper quelque temps la Batavie et une partie de la Taxandrie (monceau de sable).

254. **GALIEN**, empereur, fortifia les rives de la Meuse et releva tous les anciens forts construits par ses prédécesseurs, pour défendre la cité des Tongrois des fréquentes incursions des Germains.

264. **MARTIN** (St.), évêque de Trèves, est le premier qui ait enseigné la religion chrétienne aux habitans de la Hesbaye. Sulpice Sévère attribue à ce saint, l'opinion qui se répandit du 3<sup>e</sup> au 4<sup>e</sup> siècle, *que Néron ressusciterait, serait l'Antéchrist et rétablirait l'idolâtrie.*

282. **PROBUS**, empereur, occupa les légions à ces travaux utiles et gigantesques, qui attestent encore aujourd'hui la puissance romaine. Domitien avait ordonné d'arracher les vignes dans la Gaule, Probus révoqua cet édit atroce, et en permit la libre culture. On croit que c'est sous son règne, que l'on commença à cultiver la vigne sur les bords du Rhin, de la Moselle et de la Meuse, à St.-Trond, à Louvain, dans la Campine, etc., etc.

286. **MAXIMIAN**, collègue de l'empereur Dioclétien, après avoir battu et repoussé les Francs au-delà du Rhin, permit à quelques-unes de leurs tribus, de s'établir dans la Tongrie et notamment dans la Taxandrie, pour y cultiver les terrains en friche, qui se trouvaient alors en grand nombre par suite des fréquentes incursions des peuples d'Outre-Rhin.

291. **CARAUSIUS** (*Marcus-Aurélius-Valérius*), navigateur célèbre, né dans la Taxandrie, amiral des flottes romaines sur l'Océan. Chargé de la défense des côtes de la Belgique et de l'Armorique, il fut accusé de connivence avec les pirates francs, qui infestaient les rives du Rhin, de la Meuse et de la Moselle; et se retira dans l'île de Bretagne (l'Angleterre) pour éviter la mort. Poursuivi dans cette





île, où il s'était fait reconnaître César, tant par les habitants que par les légions romaines, il força l'empereur Maximilien Hércule à lui confirmer ce titre, dont il ne jouit pas long-temps; l'un de ses officiers, nommé Allectus, l'assassina et s'empara de l'autorité dans cette île.

314. **DIOCLETIEN** (*Caius-Valerianus*), empereur; s'il en faut croire les historiens, *une druidesse* aurait prédit à ce prince, lorsqu'il combattait dans la cité des Tongrois contre les Franes, qu'il parviendrait à l'empire, *lorsqu'il aurait tué un sanglier*. Il succéda en effet à Aper (sanglier), qu'il tua de sa propre main.

328. **MATERNE** (St.), évêque des Ubiens (Cologne), apôtre des Tongrois. Il assista au concile d'Arles, et fut l'un de ceux choisis par Constantin-le-Grand, pour l'instruire dans la religion chrétienne. Les légendes rapportent, que se trouvant à Namur, il y rendit muet l'idole de Nam qu'on y adorait, et qu'il renversa la statue de Diane, à Dinant, placée sur le creux d'un rocher. Ciney, Leflé, Walcourt, Hastier et St.-Hubert regardent St.-Materne comme leur apôtre et le fondateur de leur église. On croit qu'il érigea un oratoire à Huy et un à Maestricht.

337. **CONSTANTIN-LE-GRAND**, empereur, est le premier qui accorda aux chrétiens la liberté entière de leur culte: il abolit les peines portées contre les célibataires, et défendit, à l'avenir, d'infliger aux criminels le supplice de la croix, par respect pour la croix de J.-C. C'est vers cette époque, que le christianisme commença à s'introduire chez les Tongrois jusqu'alors idolâtres.

362. **JULIEN**, dit l'Apostat, empereur, rendit la paix à toute la Gaule, et la sécurité à la Ger-

manie inférieure. Il fit relever tous les anciens forts élevés sur les bords de la Meuse, du Rhin et de la Moselle: il affranchit la navigation de ces fleuves, de tous les tribus que les pirates franes et les Franes-Ripuaires imposaient aux mariniens: il rétablit, par de sages mesures, le commerce maritime de la Germanie inférieure avec l'île de Bretagne, d'où elle tirait des grains pour sa propre consommation et celle des légions, chargées de la garde du Rhin. Une tribu de Franes-Saliens chassée de la Batavie par les Franes-Chamaves, s'étant retirée dans la Taxandrie près de Tessenderloo, sans en avoir obtenu la permission, Julien, après les avoir défaits et chassés d'un fort sur la Meuse où ils s'étaient retirés en assez grand nombre, leur permit enfin de s'établir dans cette contrée.

370. **AMMIEN-MARCELLIN**, historien romain, donne quelques détails intéressans sur les Tongrois et les Franes, et emploie, le premier, le mot de *Frane*, pour désigner le canton occupé par les Franes dans la Taxandrie.

384. **SERVAIS** (St.), évêque de Trèves, accueillit St. Athanase, patriarche d'Alexandrie, exilé deux fois à Trèves par les intrigues des Ariens alors tout puissans. Il plaida la cause de ce saint patriarche au concile de Sardique, et souscrivit, à l'exemple du Pape et des autres évêques, au fameux concile de Rimini, où l'*Arianisme* triompha un instant. On croit que la douleur qu'il en eut dans la suite, fut la véritable cause de son pèlerinage à Rome où il visita le tombeau des Apôtres, et d'où il rapporta des reliques. Servais, après avoir abandonné le siège épiscopal de Trèves, se retira à Maestricht, ville alors considérable, et y mourut.



\* 384. RICOMET, Franc-Salien de la Taxandrie, fut élu consul à Rome et commanda les armées de l'empire.

391. ARGOBASTE, Franc-Salien, fut l'un des hommes les plus marquans de son époque, gouverna l'empire d'Occident sous le nom de Valentinien. Il écarta les Romains de tous les emplois pour les donner aux Francs et aux Allemands qui lui étaient dévoués. Après avoir vaincu Marcomir et Surnon, rois francs, et ravagé la contrée habitée par les Bructères et les Chamaves, il fit étrangler l'empereur Valentinien, auquel il substitua son propre secrétaire, Eugène, que Théodose fit mourir. Wantant éviter la vengeance de ce prince, Argobaste se poignarda lui-même.

395. THÉODORE-E-LE-GRAND, empereur, guidé par la politique de Constantin, accorda aux évêques une influence politique, qui amena de grands changemens dans le gouvernement de tout l'empire. Deux ouvrages importants pour l'histoire furent publiés sous son règne : la *Notte des dignités de l'empire*, et l'*Itinéraire d'Antonin*, que le savant Conrad Peutinger a accompagné d'une *carte*, où il trace les six voies romaines, dont il existe encore quelques restes dans les provinces de Liège et de Luxembourg.

412. THEUDIMER, fils de Ricomet, élu roi des Francs dans la *Tongro-Francique*, fut pris et mis à mort par les Romains.

427. FARAMOND, fils de Marcodur, roi des Francs-Saliens suivant le rapport du savant Wendelin, ce chef de tribu, après avoir passé le Rhin, aurait fixé sa demeure à *Tessenderloo*, près de *Liège*, dans l'ancien comté de Loos, où *Frankryck* (*royaume de France*), situé dans ce canton, annonce le séjour d'une tribu de Francs. Selon ce savant, les premières lois saliques auraient été publiées à *Tessenderloo*, ou dans les environs.

\* 430. SALIGAST, Franc-Salien, habitait *Scheldin*, près de *Herck*, au comté de Loos, et passe pour l'un des quatre rédacteurs des lois saliques.

434. EVERGISTE, évêque de Cologne, né à Tongres, où il fut massacré dans un voyage qu'il y avait fait.

443. CLODION, fils et successeur de Faramond, roi des Francs-Saliens. Après s'être emparé de tout le territoire jusqu'à la Somme, Tournai devint la capitale de son nouveau royaume.

458. MÉROVÉE, roi des Francs, succéda à Clodion, son père. Il y a tout lieu de croire, qu'il recut le jour à *Tessenderloo*. Mérovée étendit sa domination jusqu'à Trèves. Sa valeur a fait donner le nom de *Merovingienne* à la première race des rois de France. Deux de ses fils le quittèrent pour suivre Attila, roi des Huns; un troisième prit parti pour Aëtius. Il eut pour successeur Childéric, son fils aîné.

511. CLOVIS passe pour le véritable fondateur de la monarchie française. Il acheva d'abolir la domination romaine en Belgique, et protégea le christianisme informe, mêlé aux superstitions païennes qui s'y était introduit depuis le règne de Constantin. La conquête de la Gaule ne changea rien aux lois politiques ni à la condition des habitans; chaque peuple conserva sa loi; et chaque particulier eut le privilège, selon l'usage des Francs, de choisir la loi à laquelle il voulait s'obliger pour la vie.

559. PROCOPE de Césarée, historien romain, donne quelques renseignemens sur les mœurs et le caractère des Francs, entr'autres, qu'ils avaient conservé une partie des superstitions gauloises.





561. DOMITIAN (St.) assista en qualité d'évêque des Tongrois, au 3<sup>e</sup> concile d'Orléans, dont le 2<sup>e</sup> canon statue : *que celui qui veut être évêque, doit être ordonné par l'élection des clercs, des citoyens et le consentement du métropolitain, et doit s'abstenir du patronage des puissans.* La ville de Huy honore cet évêque comme son patron. La tradition rapporte, que Domitian, après avoir converti au christianisme les habitans de Huy, renversa la statue d'Apollon représenté sous la forme d'un dragon, qui présidait à la fontaine minérale de cette ville.

593. GRÉGOIRE (St.) de Tours, premier historien des Francs. Son histoire quoique diffuse est d'un grand intérêt pour celle de Liège, car de son temps, tout était commun aux Tongrois et aux Francs. On conserve encore plusieurs lettres qu'il écrivait à la reine Brunehaut, pour l'exhorter à défendre les fréquens sacrifices qu'on faisait encore de son temps aux idoles. Il se trouvait en 1732, à la bibliothèque de Liège, une copie manuscrite sur vélin in-4<sup>e</sup> de l'histoire des Francs de Grégoire, qui était du siècle de Charlemagne ou de Louis-le-Débonnaire.

597. MONULFE (St.), évêque des Tongrois, naquit à Dinant. On lui attribue la fondation de la première église ou chapelle à Liège, et d'une autre à Maestricht, où il fit transporter le corps de St. Servais, enterré sur la voie publique, près du pont, suivant l'usage.

613. BRUNEHAUT, épouse de Sigebert, premier roi d'Austrasie, et ensuite de Mérovée, fils de Chilpéric. Le nom de *Claussies de Brunehaut*, que conservent encore plusieurs grands chemins de la Belgique, fait supposer que cette reine aurait fait réparer pendant sa régence, les anciennes voies romaines.

639. PEPIN, né à Landen en Hesbaye, maire du palais d'Austrasie, résidait ordinairement dans cet endroit. Il possédait Berg-op-Zoom, trois îles, Budel, Herstal, Vilvorde, Audenne, et une maison à Nivelles. Selon MM. Noël et Carpentier, il serait le premier qui aurait introduit, en France, l'usage des plumes à écrire. Pepin et Arnould de Metz, après la mort de Théodoric, appelèrent Clotaire en Austrasie, et engagèrent tous les seigneurs du royaume à le choisir pour roi. C'est ce prince qui fit périr la reine Brunehaut.

639. LANDELIN (St.), fondateur des monastères célèbres de Lobbes et d'Alme. Harigère, qui vivait à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, a composé *la vie de ce saint*.

641. BERTUIN (St.), fondateur du monastère de Malone, par la libéralité de Pepin.

653. ULTAN et FEUILLIEN (SS.), fondateurs du monastère de Fôsses.

653. ITTE ou ITTUBERGE, femme de Pepin de Landen, maire du palais sous le roi Dagobert, et sœur de St. Modold, archevêque de Trèves. Après la mort de Pepin, elle quitta la cour pour vivre dans la retraite à Nivelles, où elle fit bâtir, avec sa fille, un monastère.

655. TROND (St.), Franc-Salien, riche seigneur de la Hesbaye; il donna tous ses biens à l'église de Metz, à la prière de St. Remacle. Il passe pour le fondateur de la fameuse abbaye de St.-Trond. Donat, moine de cette abbaye vers 790, est le premier qui ait écrit *la vie* de ce saint; il la dédia à Angelman, évêque de Metz; Mabillon l'a insérée dans ses ouvrages. Guikart, abbé de St.-Froid en 990, a écrit *une vie* du même saint en langue vulgaire, qu'il possédait



parfaitement, au dire de ses contemporains. Malgré toutes les recherches de Mabillon, cet ouvrage est encore à découvrir. Stéphanin ou Stéplin, moine de St-Trond, a composé *la vie de ce saint* en 1059, et *l'histoire de ses miracles*, continuée par Etienne, religieux du même monastère, jusqu'en 1082. Morin-gius, docte curé de St-Trond, a publié aussi *une histoire de ce saint* en 1540.

657. BAVON ou ALLOWIN (St.), allié à la famille de Pepin de Landen, était l'un des quatre comtes de la Hesbaye. Touché des discours de St. Amand, il se fit chrétien, et passa le reste de ses jours dans la solitude. La ville de Gand l'honore comme son patron. Thierri, abbé de St-Trond au 12<sup>e</sup> siècle, a composé *la vie de ce saint*.

658. FREDEGAIRE, historien franc, est regardé comme l'abrégiateur et le continuateur de Grégoire de Tours. Ses écrits intéressent l'histoire de Liège.

659. CERTRUDE (Ste.), fille de Pepin, née à Landen, se retira à Nivelles où elle fonda, avec l'tte, sa mère, un monastère de filles. Se voyant près de sa fin, elle ordonna qu'on l'ensevelît dans son cilice, persuadée que les ornemens superflus d'un tombeau, ne servaient de rien aux vivans, ni aux morts. Ran-nucci a écrit en italien *la vie de cette sainte*; un vol. in-12. Descœuvres l'a publiée en français avec ses révélations; in-8<sup>e</sup> 1671. Dom Mège, religieux bénédictin, a publié les *Exercitia Gertrudis*, Paris 1044, in-12.

662. AMAND (St.), évêque des Tongrois, prêcha l'Evangile aux Flamands pendant neuf années, durant lesquelles St. Landbald exerça ses fonctions épiscopales. Il avait obtenu du roi Dagobert, que ceux qui refusaient d'embrasser le christianisme, seraient

contraints de le professer extérieurement. Amand se retira à Maestricht; mais affligé de la dissolution des mœurs des habitans de cette ville, il retourna chez les Flamands. Retiré à Elnone, il obtint de la libéralité de Sigebert, une terre assez considérable, où il construisit le monastère qui porte son nom. Bru-demont qui lui succéda en qualité d'abbé dans ce monastère, a écrit sa *vie*. Philippe de Harveng, abbé de Bonne-Espérance, a publié *une vie de ce saint* en 1159.

669. HADELIN (St.), célèbre par diverses fondations pieuses, entr'autres, du monastère de Celles près de Dinant. Notger a écrit *la vie de ce saint*.

675. REMACLE (St.), d'abord moine et ensuite officier du palais de Sigebert. Il figure parmi les évêques des Tongrois, et l'Ardenne le regarde comme son apôtre. On lui doit la fondation des abbayes de Stavelot et de Malmédy, où il remplaça les écoles des druides par des écoles chrétiennes. Sigebert, roi d'Autriche, assigna pour revenu à ces deux monastères, tous les domaines qui lui appartenaient dans un circuit de trois lieues. Remacle se retira et mourut à Stavelot.

677. MARCULFE, savant moine, auteur de *deux livres de formules*, très utiles et même indispensables pour l'intelligence de l'histoire sous les rois de la première race.

678. BÉRÉGISE (St.), prêtre, fondateur du monastère de St-Hubert en Ardenne, par les libéralités de Pepin de Herstal et de Plectrude, son épouse.

691. URSMARD (St.), religieux de l'abbaye de Lobbes et chorévêque, se livra à l'apostolat et acquit une grande renommée par ses missions. Anson, abbé





de Lobbes en 790, auteur de la *vie de Ste. Erminde*, a écrit celle de *St. Ursmer*. Harigère, abbé du même monastère, a composé un poème de 1008 vers sur ce saint.

694. LANDRADE (Ste.), née à Bilsen, dans la Taxandrie, était fille de Vandregesile et de Farailde, fille de Hermanfroi, maire du palais. Elle se retira et mourut à Bilsen, où elle fonda un monastère.

696. LAMBERT (St.), évêque des Tongrois, né à Maestricht de parens distingués. Persécuté par Ebroïn, il se retira à l'abbaye de Stavelot, où il se mit sous la discipline de St. Théodart, qui en était prier. Après la mort d'Ebroïn, il se livra avec zèle à la conversion des habitans de la Taxandrie, où l'idolâtrie dominait encore. Il mourut à Liège, assassiné par Dodon d'Avroy, frère d'Alpaïde, épouse ou concubine de Pepin, contre laquelle il avait pris parti en faveur de Plectrude dont ce prince ne se souciait plus. Francon est l'auteur de la *vie et de l'office de St. Lambert*.

698. BEGGHE (Ste.), fille de Pepin de Landen, maire du palais d'Austrasie et d'Utterberge, naquit à Landen en Hesbaye, et épousa Ansigise, fils d'Arnoul, depuis évêque de Metz. Elle donna le jour à Pepin de Herstal. Après la mort de son mari, assassiné par Ebroïn, maire du palais de Neustrie, elle se consacra entièrement au service de Dieu, et fonda en 626, un monastère de femmes à Andenne. Quelques auteurs lui attribuent l'institution des béguines.

713. GRIMOALD, fils de Pepin et de Plectrude, fut assassiné à Liège, sur le tombeau de St. Lambert. Il y a lieu de croire que ce meurtre était la représaille de celui de St. Lambert.

714. PEPIN, dit le Gros, né à Herstal, gouverna le

royaume d'Austrasie, sous le nom de maire du palais. Il vainquit le barbare Ebroïn et le roi Thierry, et devint par-là tout-puissant dans les royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Il épousa Plectrude dont il eut Grimoald, et ensuite Alpaïde, qui donna le jour à Charles Martel. C'est Pepin qui proposa dans une des assemblées de la nation connues sous le nom de *placets-généraux*, qu'un premier larcin serait puni de la perte d'un œil, le second de celle du nez, et le troisième de la peine de mort. Pepin mourut de chagrin à Jupille, sa résidence ordinaire, ne pouvant supporter la perte de son fils Grimoald.

\* 718. ALPAÏDE, surnommée *la belle* par les historiens contemporains, naquit sur Avroy, près de Liège. Elle captiva le cœur de Pepin, qui repudia Plectrude, pour vivre avec elle. Quelques auteurs en ont fait un crime à ce prince, quoique le divorce fut admis et commun sous la première race. S'il faut les en croire, St. Lambert, mandé à Jupille, aurait blâmé la conduite de Pepin, en refusant de boire à la même coupe qu'Alpaïde; et celle-ci outrée de dépit, aurait excité Dodon d'Avroy, son frère, à venger cette injure. Les chroniques fabuleuses du temps, rapportent même, qu'après le meurtre du saint évêque, le ciel aurait puni Dodon, en lui envoyant une maladie infecte, qui couvrit son corps de vers, et le força, pour se délivrer de cet horrible mal, à se précipiter dans la Meuse. Alpaïde, donna le jour à Charles Martel, souche de la race des Carolingiens. Inconsolable de la mort de Pepin, elle s'envelit dans un monastère près de Namur, où elle termina sa carrière.

720. ODE (Ste.), tante de St. Hubert, épousa Boigis, duc d'Aquitaine. Après avoir perdu son mari, elle se retira à Amay, entre Liège et Huy, et s'y livra aux exercices de piété. Elle fonda une église dans cet



endroit, et fit donation d'une partie de ses biens à St. Lambert.

\* 725. PLECTRUDE, fille d'Ilugobert, première femme de Pepin de Herstal. A la mort de son mari, elle fit enfermer Charles Martel à Cologne, et nommer maître du palais, Thibaut, enfant de six ans, fils de Grimold, assassiné à Liège. Cette princesse ne jouit pas long-temps de son triomphe; Charles s'évada de Cologne, rassembla des troupes et défait en 717 l'armée de Chilpéric-Daniel, commandée par Rainfroi, maire du palais de Neustrie. Victorieux ensuite de Radbod, duc des Frisons, il détruisit le parti de Plectrude et se rendit maître absolu des royaumes de Bourgogne, de Neustrie et d'Austrasie. Ayant perdu tout espoir de régner, Plectrude se jeta dans la dévotion, son unique ressource, et finit tranquillement ses jours dans un monastère qu'elle avait fondé à Cologne. Selon Perz, dans ses *Mœurs de l'histoire d'Allemagne*, l'église cathédrale de St.-Lambert dut sa réputation, dès le moment de sa fondation, *principalement à Plectrude et à ses descendants, pour la cause desquels St. Lambert avait péri*. Il raconte, que *Grimold fut ter dans l'église même de St.-Lambert*; et cite à ce sujet la *Chronique de Moissac* et les *Annales de Metz*.

727. HUBERT (St.), allié à Pepin de Herstal, fut élevé à l'école du palais de Neustrie; persécuté par Ilbroïn qui en était maître et auquel il portait ombrage, il se réfugia auprès de Pepin, qui le nomma évêque des Tongrois. On lui attribue la construction de la première église cathédrale de Liège, qu'il dédia à St. Lambert; et quelques historiens Liégeois n'ont pas craint d'en faire le législateur et le fondateur de la ville de Liège, quoique l'histoire nous apprenne que sous la domination des Franks, chaque peuple

était régi par sa loi : que la nation seule, réunie aux *judes-généraux*, possédait la plénitude de la puissance législative, exerçait souverainement le pouvoir judiciaire, et prononçait des sentences définitives : que le comte, dont les fonctions annuables étaient à la fois civiles et militaires, avait sous sa dépendance des vicaires et des centeniers : que les *causes réelles* étaient dévolues au tribunal du comte, et les *causes mobilières* à celui des vicaires : que les villes, les bourgs, se gouvernaient eux-mêmes et élisaient leurs propres magistrats, etc., etc. Hubert était évêque comme ses prédécesseurs, c'est-à-dire le chef, le surveillant de son clergé, et *sans résidence fixe*. Il paraît qu'il passa la plus grande partie de sa vie à parcourir le diocèse des Tongrois, et qu'il opéra un grand nombre de conversions chez les habitants de l'Academie, qui l'honoraient comme leur patron ainsi que les chasseurs. Il mourut dans sa mai-son à Tervueren. Les anciennes chroniques disent que St. Hubert *était un fort chasseur d'aigle le St. Jean*. Sa puissance pour guérir la rage est réputée si grande, que du temps de Henri IV, un moine ne craignait pas d'affirmer : que, *si St.-Esprit s'est accordé par un chien enragé, le saint force de faire le pèlerinage de St.-Hubert en Ardennes pour obtenir guérison*. On croyait encore que les personnes de la race de St. Hubert (ce qui supposait que son fils Floribert avait en postérité et quelle durée encore), jouissaient du même pouvoir. On doit aux abbés de St.-Hubert *Les noirs limiers dits de St. Hubert*, si renommés pour la chasse du cerf. Molanus qui vivait à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, rapporte que l'on conservait encore de son temps, le *corde* de saint Hubert, au château de Tervueren. Jones, savant évêque d'Orléans, au 17<sup>e</sup> siècle, auquel on doit le livre des *Constitutions des évêques*, a écrit une *vie de St. Hubert*, qu'il compose sur un mémoire rédigé par un anec-





contemporain de ce saint. Le P. Roberti a publié la *vie de ce saint*, écrite par un anonyme.

737. ERME (St.), abbé de Lobbes, naquit aux environs de Laon. Il composa sur St. Ursinard, dont il avait été le disciple, *un poème* divisé en autant de sections, qu'il y a de lettres dans l'alphabet; cet ouvrage fut consumé avec la bibliothèque dans l'incendie de ce monastère arrivé en 1546. Erme, savant pour cette époque, forma à son école plusieurs personnages marquans, entre autres, Abel Volgise et Amulvin, qui furent élevés à l'épiscopat.

738. AÏMON, comte d'Ardenne, est célèbre dans l'histoire de la chevalerie par les fables, ou plutôt les merveilles qu'on lui attribuait. Il fut le père *des quatre fils Aïmon*, dont on montre encore le château sur les bords de l'Amblève, et qui ont donné lieu au roman historique, qui porte leur nom. Renand, fils aîné d'Aïmon et de Béatrix née en Ardenne, fut un guerrier fameux; il servit sous Charlemagne avec Roland, son cousin, et se fit moine à Cologne où il mourut en 779.

741. CHARLES MARTEL, autrement dit *Theutide*, fils de Pepin de Herstal et de la belle Alpaïde. On croit qu'il recut le jour à Theux en 695, dans le marquisat de Franchimont. Etant parvenu à s'échapper de la prison, où Plectrude l'avait fait renfermer après la mort de son père, Charles réunit une armée, défit Chilpéric, et s'avança ensuite contre Radbod, duc des Frisons, ennemi plus redoutable : il le vainquit sur les bords de la rivière d'Amblève, qui a depuis conservé dans cet endroit, le nom de *Radbod-River* et de *Martin-River*. Il obtint la même puissance que son père, et sous le titre de *duc des Français*, il gouverna en maître toute la monarchie. Il réunit la Frise à la

France, et par la victoire à jamais mémorable qu'il remporta à Poitiers sur les Sarrasins, il préserva l'Occident de la domination arabe. Haï du clergé, parce qu'il avait souvent distribué les richesses ecclésiastiques à ses soldats, il fut recherché et soutenu par les papes Grégoire II et III, qui avaient besoin de lui pour l'opposer aux Grecs et aux Lombards. Charles laissa trois fils : Carloman, Pepin et Grippon. C'est vers ce temps-là que l'on commença à compter dans l'histoire, les années depuis la naissance de J. C.

747. CARLOMAN, né à Jupille, fils aîné de Charles Martel, gouverna le royaume d'Austrasie, en qualité de maire du palais, que lui donna la nation. Le clergé, qui, sous le gouvernement de Charles Martel, n'avait osé parler, s'en vengea à sa mort, en répandant les plus sinistres présages. Eucher, évêque d'Orléans, mort depuis vingt ans, devait avoir vu ce prince *en corps et en ame* dans l'enfer; et Boniface, l'apôtre de la Germanie, sur le bruit de cette vision, avait fait ouvrir le tombeau du *prétendu réprouvé*; mais au lieu d'y trouver son corps, il n'avait vu qu'un affreux dragon. On publiait même, qu'il était tombé du ciel, des morceaux de chair crue sur lesquels des oiseaux semblables aux harpies de la fable, s'étaient jetés et les avaient dévorés. Pour faire taire tous ces bruits, Carloman convoqua un concile, et employa pour la première fois, *l'année de l'incarnation*, appelée depuis *ère vulgaire*, dans ses lettres de convocation. Carloman, fatigué du pouvoir, en abandonna sa part à Pepin, se fit moine et se retira à l'abbaye du Mont-Cassin.

759. ROMBAULD (St.), prêtre liégeois, porta l'Evangile aux habitans de Malines, qui le regardent comme leur apôtre.

768. PEPIN-LE-BREF, né à Jupille, fils de Charles



Martel, fut le premier monarque de la race carlovingienne. Après avoir fait déposer Childéric III, prince faible, *dans une assemblée de la nation*, il se fit élire à sa place, du consentement du pape Etienne II, qui répondit à sa demande : *qu'il était convenable de donner le titre de roi à celui qui en avait le pouvoir*. Pepin, avant délivré l'exarchat de Ravenne de la domination des Lombards, en fit don au pape ; telle est la source du pouvoir temporel que les papes s'arrogèrent dans la suite. Le pape, sans doute par reconnaissance pour ce bienfait, vint sacrer Pepin, Bertrade, son épouse, Charles et Carléman ses fils, dans l'abbaye de St-Denis ; il frappa d'anathème quiconque leur refuserait l'obéissance, et lui donna l'absolution du parjure dont il s'était souillé, en déposant le roi Childéric, auquel, en qualité de maire du palais, il avait prêté serment de fidélité. Pepin dompta les Saxons et réunit l'Aquitaine à la France. Sous son règne, les assemblées du *Champ de Mars*, ainsi appelées, parce qu'elles se tenaient chaque année au mois de mars et en plein champ, furent renvoyées au mois de mai, dont la saison était plus commode pour la cavalerie, qui commençait à s'introduire dans les armées. Copronime, empereur de Constantinople, lui envoya un buffet d'orques, présent d'autant plus magnifique, que c'était le premier que l'on eût vu en Occident. Quelques années ensuite, le pape Paul I<sup>er</sup> fit don à Pepin d'une horloge à rouages, chose rare et merveilleuse alors. Ce prince mourut à St-Denis.

770. CARLOMAN, fils de Pepin-le-Bref, né à Jupille, fut couronné à Soissons, roi d'Austrasie et de Germanie. Tant mort près de Laon, les peuples de ses états reconnurent Charlemagne pour roi. Sa veuve et ses deux fils, Pepin et Sigaire, se retirèrent auprès du roi des Lombards, et Oger le Banois les suivit.

\* 770. GODESCALD, chanoine et doyen de l'église de Liège, est l'auteur d'une *vie de St. Lambert* et d'une *histoire des miracles de la translation du corps de ce saint*. Chapeauville a inséré ces deux ouvrages dans son *Recueil des historiens liégeois*, et Canisius dans ses *Antiquités*.

774. DIDIER, dernier roi des Lombards : Charlemagne, à la persuasion de Berthe, sa mère, épouse Hennengarde, fille unique de ce roi ; mais dégoûté d'une femme stérile et toujours malade, il la répudia pour épouser Hildegarde, princesse de la nation des Sueves. Didier pour s'en venger, ravagea l'exarchat de Ravenne ; Charlemagne marcha contre lui, s'empara de ses états, relégua Didier avec toute sa famille à Liège, où il les mit sous la surveillance d'Agilfride qui en était évêque. Ce prince mourut à Liège, et son corps fut porté à Aix-la-Chapelle.

\* 783. BERTHE ou BERTRADE, surnommée *au grand-pied*, fille d'un comte de Laon, naquit à Liège, au rapport du savant Mabillon. Elle épousa Pepin-le-Bref, et en eut Charlemagne.

784. AGILFRIDE, secrétaire ou chancelier de Charlemagne, théologien, prédicateur, historien ecclésiastique : d'abord chanoine de St-Lambert, ensuite évêque des Tongrois et abbé de St-Bavon.

\* 795. LÉON III, pape, chassé de Rome, vint se réfugier à Aix-la-Chapelle, d'où il vint à Liège avec Charlemagne ; on prétend que ce pape fit la dédicace des églises de Tongres et de Visé.

\* 792. BERTHE, fille de Charlemagne, née à Jupille, épousa le célèbre Angilbert que Charles appelait son *Homère*, tant il faisait de cas de sa littérature et de sa poésie. Quelques auteurs attribuent à Berthe, *la fable* de Visé, si importante jusqu'au 12<sup>e</sup> siècle.





800. GERBALDE, secrétaire ou chancelier de Charlemagne, qui le nomma évêque des Tongrois. On lui attribue l'établissement des premières écoles dans les cloîtres de l'église St.-Lambert. Quelques auteurs rapportent à son épiscopat, la division du diocèse en huit archidiaconés, dont ceux de *Condroz*, de *Famène* et d'*Ardenne*, nous rappellent ceux qui existaient déjà *au temps de César*, et nous permettent de croire, que la division ecclésiastique du diocèse, fut la même que celle de l'antique cité des Tongrois sous les Romains. Une tradition populaire fait remonter à Charlemagne, l'origine de l'étendard de St.-Lambert, dont ce prince aurait fait présent à Gerbalde, comme une marque de faveur toute particulière pour son église.

814. CHARLEMAGNE, fils de Pepin et de Berthe, né à Jupille en 743, empereur d'Occident, mort et enterré à Aix-la-Chapelle, diocèse des Tongrois.

Ce prince fixa sa résidence ordinaire à Aix-la-Chapelle dont il fit la capitale de son vaste empire eu-deçà des Alpes. Il y fit construire une chapelle sous l'invocation de la Vierge, qui passait pour un chef-d'œuvre de l'art, son dôme était surmonté d'un globe d'or massif. Près de cette église ou chapelle, il fit élever un palais dont les vastes portiques pouvaient contenir une armée. Il institua dans cette ville qui possédait déjà un établissement de bains et un hôtel des monnaies, un tribunal de quatorze juges, à l'instar des villes épiscopales.

Il vint à Liège en 770, et à Herstal en 771, 772 et 773, pour y présider l'assemblée générale de la nation.

C'est à lui que l'on doit dans le pays de Liège, l'introduction de la culture du premier et du pêcher.

Charlemagne chassa de ses états les Grecs qui achetaient des esclaves chrétiens pour les vendre aux Musulmans d'Espagne et de l'Orient. Il rapporta de Rome la

collection des canons, corrigée et publiée en latin par Denis-le-Petit, que les évêques de France et de Germanie ne tardèrent pas à substituer à l'ancienne version latine du code des Grecs, ou code des canons de l'église universelle.

Il ramena de l'Italie des maîtres de grammaire et d'arithmétique; et pour donner plus de pompe, d'éclat et d'attrait aux cérémonies religieuses, il introduisit dans les églises de son empire, le chant grégorien, la liturgie romaine et l'usage des orgues.

Des dispositions expresses de ses capitulaires prescrivaient de rechercher avec tout le soin possible *ceux qui excitent les tempêtes, qui exercent des superstitions païennes, qui se servent d'arts magiques, qui adorent les génies des lieux, des tombeaux et des fleuves, les arbres, les pierres, les fontaines, et qui, par une diabolique manière de voyager, sont portés à travers les airs.*

Sous son règne, il fut défendu aux évêques de s'absenter de leur diocèse; il fut seulement permis à celui de Cologne de résider à la cour de l'empereur. Les biens acquis par les évêques pendant leur épiscopat, furent dévolus à leur église et non à leur famille; et l'on statua que les ecclésiastiques seraient jugés par leurs évêques, à moins que leurs intérêts ne fussent compromis avec ceux des laïcs; alors il fallait le concours des évêques et des juges séculiers. Le culte des images fut toléré; l'appel au roi permis en toute cause; et l'on fit des réglemens pour prévenir la disette.

Charlemagne, dans l'assemblée générale de la nation tenue à Aix-la-Chapelle en 802, fit réviser *les anciens* *et les* par les hommes les plus entendus de son royaume, qui en rédigèrent *le projet de réforme*, revêtu ensuite de la sanction et confirmé définitivement *par la générale du peuple*.

Pour assurer la police de ses vastes états, il institua



les *missi dominici*, qui parcouraient les provinces quatre fois l'année, et recevaient les appels et les plaintes, ou les renvoyaient aux *placids-généraux*.

Charles jeta les fondemens de Herstal sur les bords du Weser aux pieds des monts métalliques du Hartz, à l'instar de Herstal (*etable ou fabrique d'armes*) sur Meuse, situé au bas des monts métalliques de l'Ardenne.

Parmi les présens que les envoyés du Calife Aaron-al-Raschid, étaient chargés de lui remettre, se trouvait un éléphant (le premier qu'on ait vu en France), qui portait une tente magnifiquement décorée, sur laquelle on voyait un clepsydre ou horloge d'eau et un plénisphère ou horloge sonnante, qui fut alors regardée comme un prodige.

Il établit dans les cloîtres des chapitres et des grands monastères des écoles de grammaire, d'arithmétique, de lithurgie et de plain-chant.

On rapporte qu'une dispute s'étant élevée en Italie, entre les chœurs romains et ceux de sa chapelle, il donna la palme aux romains, les déclarant *aussi bons musiciens que leurs ancêtres étaient braves soldats*.

Les chroniques du 19<sup>e</sup> siècle attribuent à Charlemagne la plus ancienne foire comme en France, celle du *Lundi ou Indiet*, qu'il avait établie à Aix-la-Chapelle, et fut transférée dans la suite, par Charles-le-Chauve, à St-Denis.

L'historien Regnard nous apprend que ce prince entreprit d'assujettir aux règles grammaticales la langue des Francs, dont le mélange avec le latin et l'ancien celtique commençait à former nos idiomes modernes. Les noms qu'il imposa aux mois et aux vents, sont du flamand véritable.

Charles était un prince lettré, laborieux, poète, très-versé dans la lithurgie et le chant ecclésiastique.

Il attira les savaus à sa cour, entr'autres, le fameux moine anglais Alcuin, qui seconda l'élan qu'il avait donné aux arts et aux lettres.

On lui doit la correction de la lithurgie, alors pleine de barbarismes et de solécismes, et d'une *Bible* pour laquelle il consulta, à ce sujet, les Grecs et les Syriens qui se trouvaient à Aix-la-Chapelle. Il défendit de chanter aux nocturnes des *leçons inconvenantes*, et fit recueillir les *chants des Bardes* qu'il transcrivit de sa main.

Par le 10<sup>e</sup> article de son testament, il défendit à ses enfans, *de faire mourir ses petits-fils, nés ou à naître, de les mutiler, de leur créer les yeux, ou de les tondre, sous quelque prétexte que ce put être*, et il voulut que dans les affaires douteuses, on eût recours au *jugement de la croix*, qui consistait à conduire dans une église les deux contestans, qui se tenaient debout, les bras levés en forme de croix; c'était alors que la force ou la constance déclarait l'innocent.

Doné d'un tempérament robuste, neuf femmes qu'il reçut dans sa couche, à titre d'épouses ou de concubines, ne furent pas capables d'arrêter la fougue de ses passions impérieuses; Ste. Amalberge fut en être la victime; ce qui n'empêcha pas le pape Pascal III de mettre ce grand homme au rang des Saints.

Eginhard nous a laissé *la vie de Charlemagne*. Le pape Calixte II, a fait traduire, en latin, les *poèmes* et les *recits vulgaires* sur ce prince écrits en langue romane, attribués faussement à Turpin, archevêque de Reims. Un moine, qui prit le même nom, est l'auteur véritable du livre intitulé : *Historia et vita Caroli magni et Rolandi*, d'où l'on a tiré tous les contes débâtés sur Charlemagne et Roland. Le prince d'Essex se propose de publier une ancienne traduction de cet ouvrage; et le savant Mommerqué a dû en publier le *texte même*.





\* 822. SIGEFROID, chef des Normands, incendia la ville d'Aix-la-Chapelle, et porta la désolation dans tout le diocèse des Tongrois.

824. OGER-LE-DANOIS, brave paladin, compagnon d'armes des Roland, des Renaud, etc., prit parti contre Charlemagne en faveur des enfans de son frère, et se retira auprès de Didier, roi des Lombards. Les romans de l'époque, les vieilles chroniques liégeoises en font un être presque fabuleux à force de merveilles. On veut que Charlemagne ait rendu héréditaire en sa faveur, le comté de Looz; mais on lui attribue trop de choses tant à Liège qu'aux environs, pour ne pas croire à son existence et à quelques fondations pieuses et utiles, qui lui assignent une place parmi les illustrations nationales. Oger-le-Danois mourut, à ce qu'il paraîtrait, moine à l'abbaye de St-Faron à Meaux, où l'on voyait naguères son tombeau, l'un des plus beaux monumens du moyen âge. Ses exploits ont donné naissance à un roman gothique en vers *léonins*, dont Pasquier rapporte quelques extraits dans ses recherches sur l'histoire de France. Le président de Thou en possédait dans sa bibliothèque une copie manuscrite, qui fut mise en vers et en prose au commencement du 16<sup>e</sup> siècle.

832. WALCAND, secrétaire ou chancelier de Charlemagne qui le nomma au siège épiscopal des Tongrois, introduisit la règle de St-Benoît dans l'abbaye de St-Hubert, où il fit transporter en grande pompe le corps de ce saint, avec l'agrément du concile alors assemblé à Aix-la-Chapelle. Cet évêque assista comme témoin au testament de Charlemagne, et mourut à Serinchamps, près Rochefort en Ardenne.

Vers ce temps-là, de toutes les contrées de l'Europe, les chrétiens se rendaient à l'université arabe de Cordoue établie par le calife Abderrahman, pour y

étudier l'astronomie, les mathématiques, la médecine et la grammaire, unique école où l'on enseignât alors ces sciences en Occident.

834. ANSEGISE, abbé de Lobbes, compilateur d'un *recueil des capitulaires de Charlemagne* et de *Louis-le-Debonnaire*, publié par Baluze en 1677, 2 vol. in-folio.

839. EGINHARD, Liégeois, célèbre historien du 9<sup>e</sup> siècle. Il fut secrétaire de Charlemagne qui lui accorda en mariage, sa fille Emma. On rapporte qu'Einhard proposa à ce prince, de joindre la mer d'Allemagne, la Méditerranée et la mer Noire, au moyen de deux canaux, dont le premier aurait communiqué de la Moselle à la Saône, et le second du Rhin au Danube. Après la mort de Charlemagne, dont il nous a laissé *la vie*, il se sépara de sa femme avec son consentement, pour vivre dans un monastère. Il a écrit les *Annales de France depuis l'an 768 jusqu'en 814*.

840. LOUIS-LE-DEBONAIRE, fils et successeur de Charlemagne, né à Jupille ou à Aix-la-Chapelle où il eut sa résidence ordinaire. Un concile tenu sous son règne dans cette capitale, condamne celui qui aura coupé les cheveux à un enfant ou fait prendre le voile à une fille malgré ses parens, à payer la composition au triple, et déclare l'enfant libre. Par un capitulaire spécial, il interdit l'épreuve par l'eau froide : par d'autres, il défendit d'ordonner prêtres, les *serfs* qui n'auraient pas été affranchis par leurs seigneurs. Trop occupé de la réforme de l'Eglise et trop peu du gouvernement civil et politique de l'empire, il s'attira la haine du clergé et perdit l'amour de ses sujets. Les évêques irrités de ses réformes, lui imposèrent une pénitence publique et le firent ensuite déposer dans un concile national, où entr'autres crimes qu'ils lui reprochèrent, fut celui d'avoir fait marcher ses troupes



*en carême.* Louis est l'auteur de la première loi somptuaire connue en France.

850. COLOMBAN, abbé de St.-Trond, auteur d'une règle monastique. On lui attribue un *poème latin sur l'origine des Francs*, dédié à Charles-le-Chauve, et publié en 1644 avec des notes par le père Thomas d'Aquin de St.-Joseph.

850. FLORIS de Lyon, moine de St.-Trond, est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont : un *traité de la célébration de la messe*, un *autre sur la prédestination*, et un *troisième sur l'élection des évêques*.

877. REGNIER, duc bénéficiaire des deux Lorraines, comte de Bouillon et de Verdun, fut l'un des plus puissans princes de la maison d'Ardenne.

877. CHARLES-LE-CHAUVE, roi de France, aima mieux employer l'or que le fer pour chasser les Normands qui ravageaient le pays de Liège. Ce fut en 842, qu'eut lieu à *Argenteau sur Meuse* le partage de la Lorraine. Louis, roi de Germanie, eut le district de Theux, la ville d'Aix-la-Chapelle, l'abbaye de Stavelot et toute la contrée située entre le Rhin et la Meuse. Charles eut la ville de Tongres, celle de Liège, la Hesbaye, la Campine, la ville de Dinant, le Condroz et tout le pays jusqu'où la rivière d'Ourte va se jeter dans la Meuse. Louis prononça son serment en *frankique* et Charles en *gaulois* ; c'est le plus ancien monument que nous ayons de la langue française.

Ici commence le règne de la féodalité. Les seigneurs chargés de se défendre eux-mêmes contre les Normands, se fortifièrent dans leurs châteaux : habitués ainsi à ne plus dépendre que de leur propre volonté, ils s'affranchirent de tout frein, et devinrent les tyrans de leurs vassaux.

882. HINCMAR, archevêque de Reims, profond théologien, savant écrivain. Il abrégéa le *traité d'Adalard touchant l'ordre ou l'état du palais et de toute la monarchie*. Il refondit ce traité divisé en deux parties dans son opuscule : *pour l'instruction du roi Carloman*. Ce livre, l'un de ses meilleurs écrits, comprend l'histoire politique et administrative des règnes de Pépin-le-Bref et de Charlemagne, et intéresse l'histoire du pays.

Dans une lettre qu'il écrivait à l'évêque de Senlis, il l'instruit que l'élection d'un évêque ne doit pas être faite seulement par les clercs de la cité, mais par ceux des monastères de la paroisse. — Que tous les vicaires des paroisses de la campagne doivent apporter leurs suffrages, et que les laïcs nobles et les citoyens doivent être présens ; car, dit-il, dans cette lettre, doit être élu par tous celui auquel tous doivent obéir.

884. HUGON, fils de Lothaire, roi de Germanie et de Walrade, sœur de Gonthier, archevêque de Cologne, irrité de ce que le pape Nicolas II avait annulé le mariage de sa mère avec Lothaire qui avait à cet effet répudié Thietberge pour cause d'adultère, prétendit qu'elle s'en fût purgée par l'épreuve de l'eau bouillante, attira les Normands en Lorraine qui ravagèrent et incendièrent Liège, Tongres, St.-Trond, Maestricht, Aix-la-Chapelle, Cornelis-Munster, Stavelot, Malmedy et beaucoup d'autres lieux, et massacrèrent St. Liebert à St.-Trond.

888. CHARLES-LE-GROS, fils de Louis-le-Germannique, roi de Sonabe, d'Italie et empereur d'Occident, fit don à l'église de St.-Lambert de la terre ou ville de *M. ....* près de Metz.

891. ARNOUL, roi de Lorraine, empereur d'Occident après divers combats dans le pays de Liège, mit fin





aux dévastations des Normands et les défait dans une bataille sur les bords de la Dyle près de Louvain.

900. ZUENTEBOLD, fils naturel de l'empereur Arnoul, qui lui donna, en partage, le royaume de Lorraine, dont il fut dépossédé par son frère, et qu'il récupéra à l'aide des Liégeois, et par les soins et la valeur de l'évêque Francon, auquel il accorda pour lui et ses successeurs le *bourg de Theux* avec presque toutes ses dépendances. Zuentebold fut tué à Susteren, sur les bords de la Meuse, en combattant contre son frère Ludovic, que le peuple lui préférerait, à cause de ses cruautés et de sa faiblesse envers les femmes. L'une de ses filles se retira au monastère de Flémalle près Liège.

903. FRANCON, évêque des Tongrois, fut élevé à l'école du palais de Charles-le-Chauve, dont il était parent. Il est le premier évêque que l'on vit marcher à la tête d'une armée liégeoise. L'empereur Arnoul, dont il était l'allié et l'ami, pour le récompenser des services importants qu'il lui avait rendus dans la guerre contre les Normands, lui donna avec toutes ses dépendances le monastère de Lobbes, dont lui et ses successeurs furent abbés jusqu'à l'épiscopat d'Eracle. Cette donation procura à l'église de Liège, la plus grande partie du territoire qu'elle possédait encore au dernier siècle, entre les rivières de Sambre et de Meuse. Après avoir trempé ses mains dans le sang humain, en combattant contre les Normands, Francon ne se croyant plus digne de remplir les fonctions épiscopales, envoya deux religieux à Rome pour les faire sacrer évêques, afin de se décharger sur eux de la conduite spirituelle de son diocèse. Francon fut du nombre des évêques, qui, aux conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, approuvèrent au grand scandale de la cour de Rome, le divorce de l'empereur Lothaire avec Thietbert et son mariage avec Walrade.

Sous son épiscopat, les écoles de Liège qu'il dirigeait lui-même, acquirent une grande célébrité dans l'Occident et devinrent avec l'université arabe de Cordoue, le flambeau de la science. Cet évêque était, au rapport de dom Rivet, poète, philosophe, rhéteur, théologien, musicien, et forma, dit Trithème, plusieurs savans disciples.

920. ETIENNE, né à Salm, issu du sang royal, fut élevé à l'école du palais et étudia sous le célèbre philosophe Mamon. Étant chanoine de l'église de Metz, il fut élu évêque des Tongrois. Versé dans le chant ecclésiastique, la musique et les arts, il passait pour savant dans son siècle, et contribua de tout son pouvoir à contenir la réputation des écoles de Liège.

Il a laissé une *vie de St. Lambert* et composé l'*office de ce Saint, celui de la Ste.-Trinité et de l'Invention du corps de St. Etienne*. Il est l'auteur d'un *Bréviaire* et d'un *livre des Miracles de St. Martin*, qui se trouvent à la bibliothèque de Ste.-Geneviève à Paris. Etienne est le premier évêque des Tongrois qui se soit honoré par des *poésies sacrées*. Il obtint un diplôme de l'empereur Louis, confirmant toutes les donations faites à St.-Sereais à Maestricht, et les transférant à St.-Lambert à Liège.

922. GUIBERT (St.), fondateur du monastère de Gembloux.

920. CHARLES-LE-SIMPLE, roi de France, se trouvant à Lange, accorda à l'église de St.-Lambert, à la sollicitation de Reinart ou Reynier au long col, qui en devint probablement des lors le marquis féodal, la *feud royale de Theux* dans le comté de Louga avec son domaine fiscal.

Les limites désignées dans cette chartre, se retrouvent encore, mais s'étendent au-delà de la Vesdre



jusqu'au ruisseau de Soumagne et à celui de Hekelbach, sous Henri-Chapelle; ce qui ferait croire que le comté de Limbourg n'existait pas encore. Cette dernière prouve l'origine du nom du marquisat de Franchimont, dont ce district a porté le nom jusques dans les derniers temps.

\* 931. FORAN (St.), fondateur du monastère de Yaulsor, près Dinant. Robert, qui en était abbé au 12<sup>e</sup> siècle, a écrit *sa vie*.

\* 935. GISELBERT, duc de Lorraine, seigneur de Jupille, d'Amereœur et de l'abbaye de St-Servais à Maestricht, s'illustra en Europe, par les deux fameux sièges qu'il soutint dans le château de Chèvremont près Liège : le premier en 922, contre Charles-le-Simple, roi de France, et le second en 935 contre l'empereur Othon.

940. REINAERT, RENARD ou REGNIER *au long col*, duc ou gouverneur de la Hesbaye et du Hainaut, 1<sup>er</sup> comte ou gouverneur de l'ancien Brabant, 1<sup>er</sup> marquis du Franchimont, ou plutôt seigneur feudataire, puisqu'il en obtint la donation en faveur de l'église de Liège. Il fut le conseiller de Zaentebold, roi de Lorraine.

Reinaert, personnage marquant pour son époque, était un *rusé politique*. Il a donné naissance au roman du *Regnard*, composé en vers par Giclée, de Lille, en 1290, imité et mis en prose vers 1487, par Jean Tenessay, sous le titre de *Maître Regnard et de la dame Hésant, sa femme*.

Joseph More est l'auteur d'un ouvrage in-8<sup>e</sup> sur le même sujet, intitulé : *Abinardus vulpes, carmen epicum octyllis et an conscriptionem*.

941. HILDUIN surnommé *Tassonius*, moine de Lobbes, acheta, à prix d'argent, de l'empereur, à

l'aide de Giselbert, duc de Lorraine, l'évêché des Tongrois, et fut sacré par Herman, archevêque de Cologne. Son élection ayant été annulée, il s'empara à main armée du siège épiscopal, et dévasta le pays, d'où il fut chassé par Charles-le-Simple, roi de France. Il obtint quelque temps après, par la protection de Hugon, son parent, roi d'Italie, le siège de Vérone, et plus tard l'archevêché de Milan.

Hilduin a écrit les *Costes des Apôtres*, les *Vies des Pères de Lobbes jusqu'à son temps*, et a laissé un *Recueil de sermons*.

945. RICHAIRE, abbé de Stavelot, fut élu au siège épiscopal des Tongrois, et sacré à Rome par le pape Jean X, qui lui donna le pallium, et dans ses lettres de confirmation, le *titre d'évêque de Liège*. C'est à partir de cette époque que l'évêché des Tongrois ou de Maestricht, prendra désormais celui d'*église de Liège*. Tout porte à croire que dès lors la ville de Liège devait être *une cité populeuse et très-florissante*. Pour augmenter le lustre de son église cathédrale, il y attacha douze abbés, chefs de monastères, qui le servaient aussi alternativement chaque mois, en qualité de chapelains.

L'abbé Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, reproche à Richaire d'avoir *négligé la vie monastique et rendu vaines toutes les charges ou obédiences de l'abbaye de Lobbes*.

950. RICHARD, moine de Gembloux, littérateur, au rapport d'Achéry, tome 2<sup>e</sup> de son Spicilège.

953. FARABERT, abbé de Pruim, est le premier qui ait pris dans un concile le titre d'*évêque de Liège*. On rapporte à son épiscopat la division de la ville de Liège en *paroisses*.

\* 954. CONRAD, roi de Germanie, ravagea la Lor-





rame et désola le pays de Liège; il fut défait par l'empereur Othon, et périt dans le combat. Ses troupes se retirèrent en France.

961. IMMON fut l'un des plus fameux capitaines de son temps. Profitant de la mort de Giselbert, duc de Lorraine, dont la trop grande puissance pesait sur ses vassaux, et dont le voisinage incommodait les Liégeois, Immon s'empara, par stratagème, avec les troupes de l'empereur Othon, du château de Chèvremont, *jusqu'alors réputé imprenable*, et se rendit célèbre par sa trahison, en gardant pour lui le château, où il soutint un siège mémorable, en 960, contre l'archevêque Brunon, duc de Lorraine, qui était venu l'y assiéger avec une puissante armée.

\* 970. LÉON, évêque grec, retiré à Liège, y fit connaître les sciences et les arts de l'Orient.

971. FRACLE, issu du sang royal saxon, prévôt de Bonn, ami et conseiller intime de l'empereur Othon, littérateur, astronome, fut l'un des plus savans hommes de son siècle. Elu évêque de Liège, il employa tous ses soins à faire fleurir les sciences et les beaux-arts dans son diocèse; il ouvrit des écoles dans tous les cloîtres des églises collégiales de Liège, où il attira les plus habiles maîtres. Pour se livrer plus entièrement au bien public, il se démit du gouvernement de l'abbaye de Lobbes, dont il réserva, pour l'usage de son église cathédrale, une partie des revenus. Il jeta les fondemens de la célèbre abbaye de St-Laurent près de Liège, et fit construire les églises collégiales de St-Martin et de St-Paul.

L'historien Anselme rapporte qu'une éclipse de soleil avait jeté l'épouvante dans l'armée de l'empereur Othon, lors de son expédition dans la Calabre. Ses soldats dispersés, croyant qu'ils étaient arrivés au jour du jugement dernier, se livraient au désespoir, lors-

qu'Fracle, témoin de leur consternation, les rassura en leur expliquant la cause et la nature de ce phénomène, qu'ils regardaient comme un événement surnaturel, précurseur de la vengeance divine.

973. ABELMAN, moine de l'abbaye de Stavelot, écrivain ecclésiastique.

973. OTHON I<sup>er</sup> dit le Grand, fils de Henri l'Oiseleur, empereur d'Allemagne. Il monta sur le trône malgré l'intrigue de sa mère qui le lui contestait pour son tiers-ciel, Henri, sous prétexte que celui-ci était fils de l'empereur, tandis qu'Othon n'était fils que du duc de Saxe. Eberhard, duc de Franconie, s'étant soulevé contre lui, fut vaincu, et tous les nobles, ses adhérens, condamnés à porter sur leurs épaules un chien pendant l'espace de deux lieues. Cet empereur réunit le royaume de Lorraine à l'empire, et peut passer à juste titre pour le premier auteur de la *nationalité liégeoise*. Long-temps avant lui les biens des églises et des monastères, qui ne consistaient guères qu'en fermes, forêts, champs, serfs, et autres biens de moindre valeur, étaient régis et soumis à la juridiction des avoués nommés d'office par les rois. Les évêques jusqu'alors n'avaient eu d'autre *jurisdiction* que celle qu'ils exerçaient *de droit* sur leurs clercs, d'autre *pouvoir* de coercition que celui de la *penitence* et de l'*excommunication*. Othon et ses successeurs, pour mieux s'assurer du pouvoir, et lutter contre la puissance sans bornes de leurs grands vassaux, changèrent le gouvernement civil et politique de l'empire, en accordant au clergé la juridiction seculière des provinces, des villes, des châteaux et des lieux jusqu'alors gouvernés par les ducs et les comtes. Devenus ainsi seigneurs territoriaux, les évêques s'emparèrent des droits du fisc impérial : ils remplacèrent les comtes, et confondant la puissance



temporelle avec celle dont ils étaient déjà revêtus, ils jouirent d'une autorité très-grande, mais cependant toujours bornée par *les lois, usages et coutumes dans le pays de Liège*. Othon accorda le monastère d'Eyck avec ses dépendances à l'église de Liège.

974. RATHÈRE, moine de Lobbes, homme d'un esprit satyrique, remuant et ambitieux, fut l'un des savans de l'époque, et regardé à la cour d'Othon 1<sup>er</sup> comme le premier des philosophes de son temps. Deux fois chassé du siège épiscopal de Vérone, en Italie, à cause de son zèle souvent indiscret et toujours impétueux, il fut élu évêque de Liège par l'entremise de Brunon, archevêque de Cologne, dont il avait été le précepteur; mais toujours inflexible dans la correction des abus, il fut obligé de quitter Liège, d'où il retourna à Vérone pour la troisième fois, grâce à la faveur d'Othon. Son humeur tracassière, inconstante, le ramena successivement aux monastères de Saint-Amand, d'Alne et de Lobbes, et enfin à Namur où il termina sa carrière. Sa vie ne fut qu'un tissu d'événemens les plus variés et les plus singuliers.

Outre un grand nombre d'écrits pour sa défense et d'ouvrages théologiques, Rathère a écrit le *Livre des perpétuelles*, le *Combat ou méditation du cœur* et un *Traité de grammaire*.

975. GODERAN, fondateur du monastère de St-Gilles, à Liège.

980. ALBERT de Liège, religieux bénédictin, auteur cité par Duhaenge.

985. ANSFRID, dernier comte de Huy, personnage lettré pour son temps. Il servit avec distinction sous l'archevêque Brunon et l'empereur Othon, dont il avait la confiance. Bithmar et Schmidt dans son histoire des Allemands, rapportent que l'empereur Othon

se fit si peu aux Romains, que lorsqu'il entra dans l'église de St-Pierre à Rome, il commanda à Ansfrid, chargé de la garde de son épée, de se tenir bien près de lui, afin de pouvoir le défendre, dans le cas où l'on aurait le dessein de l'attaquer. Ansfride, après avoir fondé le monastère de Thorne avec Hilscinde son épouse, abandonna à l'église de Liège le comté de Huy et fut élu évêque d'Utrecht par le crédit de Notger.

990. FOLCWIN, abbé de Lobbes, théologien, littérateur, écrivain d'un style poli et coulant. Il rassembla dans son monastère un assez grand nombre d'ouvrages, chose bien rare pour ce temps-là et en forma une bibliothèque dont il rédigea lui-même le *catalogue*; mais ces ouvrages périrent dans l'incendie qui consuma cette abbaye au 16<sup>e</sup> siècle, et l'on ne conserva de toute cette précieuse collection, qu'une seule Bible latine de toute beauté, sur vélin, en 2 vol. in-folio, qui se trouvait alors au concile de Trente.

Cet abbé a écrit *la vie de Folcwin*, évêque de Tërenuac, *celles des SS. Omer, Bertin, Vinoc et Sylvestre*; il a laissé *les gestes des abbés de Lobbes depuis leur origine jusqu'à lui, continués de son vivant* par Hugon, prieur de Lobbes. Cette histoire de Folcwin nachroquement continuée par Hugon a été en partie traduite en français, par G. Waulde, doyen de Binch, qui l'a poursuivie jusqu'en 1628, époque où il la fit imprimer.

La description que Folcwin nous a laissée d'une espèce de jubé d'une structure admirable, prouve, dit Jean Rivet, qu'il se trouvait déjà des artistes qui possédaient de l'industrie et du goût.

1002. OTHON III, empereur d'Allemagne, élève de Notger, fut le restaurateur de la ville d'Aix-la-Chapelle, brûlée par les Normands. Il y mourut et y fut enterré.

Il donna à l'église de Verceil, la ville même de



Verecill avec toute l'autorité civile. C'est le 1<sup>er</sup> exemple du pouvoir séculier donné sans bornes à une église.

1007. CODEFROID, surnommé l'ancien ou l'Arden-  
nais, comte de Bouillon et d'Ardenne, guerrier cé-  
lèbre, fondateur de l'abbaye de St.-Vannes à Verdun.

1007. NOTGER, évêque de Liège, ministre sous les  
empereurs Othon et Henri, guerrier, poète, musicien,  
littérateur, érudit.

Il fut d'abord chargé de la direction des écoles de  
Stavelot, où il enseigna les sciences avec succès et eut  
pour disciples le célèbre Adelman et le philosophe  
Egilhard. Attiré à la cour de l'empereur Othon-le-  
Grand par son frère Brunon, archevêque de Cologne,  
qui recherchait et protégeait les savans, Notger obtint  
bientôt la confiance de cet empereur, qui le chargea  
des affaires les plus importantes et l'employa dans ses  
guerres.

Élu pour remplacer Eracle au siège épiscopal de  
Liège, il mit tous ses soins à faire fleurir les sciences  
et les arts dans son diocèse, c'est-à-dire, dans les écoles  
des divers monastères ressortissant de sa juridiction, où  
les clercs (lettrés) enseignaient, mais seulement aux  
personnes qui voulaient entrer dans l'état ecclésias-  
tique. Il fonda une *bibliothèque* dans les cloîtres de  
St.-Lambert, dont le docte Wazon fut chargé de la  
direction.

Gonthier, archevêque de Saltzbourg, Rothard et  
Erluin, évêques de Cambrai, Durand et Wazon,  
évêques de Liège, Adelbode, évêque d'Utrecht, Bur-  
chard, évêque de Worms, Poluin et Harigère, abbés  
de Lobbes, et enfin Hubold, chanoine de St.-Lambert,  
dont les succès à Paris dans l'enseignement des sciences,  
inspiraient tant de jalousie aux écoles de Liège, qu'il  
fut contraint, sous peine d'excommunication, de venir  
professer dans sa patrie : tels furent les élèves qui sor-

taient à cette époque brillante pour Liège, des écoles  
des cloîtres de St.-Lambert.

Notger fit reconstruire l'église cathédrale dont il  
porta jusqu'à 60 le nombre des chanoines : on reporte  
à ce temps, la fondation de *la petite église de Notre-  
Dame-aux-Fonts*, ainsi appelée parce qu'il y transporta  
les fonts baptismaux qui étaient auparavant dans celle  
de St.-Lambert. On lui attribue la fondation des églises  
de St.-Anselme, de Ste.-Croix et de la collégiale de  
Malines, l'achèvement du monastère de St.-Laurent et  
de l'église St.-Paul.

Il introduisit dans le diocèse, *l'usage de prier pour  
les morts*, long-temps avant l'établissement de la *com-  
mémoration des morts*, le lendemain de la Toussaint,  
dans l'église chrétienne.

Les historiens liégeois rapportent que Notger fut  
chargé de l'éducation de l'empereur Othon III, et  
nommé vicaire-général de l'empire, lors du voyage  
de ce prince en Italie. Si l'on doit les en croire, cet  
évêque avant sa mort aurait partagé en trois parts  
les biens de son église; il se serait réservé la première  
pour lui et ses successeurs, et aurait donné les deux  
autres aux églises, aux monastères et aux familles  
chargées de défendre les droits et prérogatives de  
l'église, c'est-à-dire de l'état de Liège, qui commen-  
çait déjà à prendre une consistance politique, depuis  
la prise du château de Chèvremont, dont les résultats  
réels nous sont encore inconnus, quoique tout porte  
à croire que cet *événement mémorable* est l'origine  
véritable de la supériorité territoriale des évêques de  
Liège.

Notger se montra supérieur à son siècle par l'éten-  
due de ses vues, sa conduite politique, à une époque  
où les esprits étaient encore abattus par la *croyance  
tenace de la fin prochaine du monde*. On cite comme  
exemple de son amour pour la justice, son inextinguible





lié contre son propre ami, Gerbert, sorti de l'université arabe de Cordoue, qui, au concile tenu à Alouzan, employa inutilement tous les moyens de séduction, pour engager Notger à faire confirmer sa nomination illégitime à l'archevêché de Reims; Gerbert, devenu pape sous le nom de Silvestre II, ne lui en continua pas moins son amitié. C'est de ce pape, dont la science paraissait si étonnante, que l'on disait qu'il s'était donné au diable. Il a publié une description des horloges à roues.

Les Bollandistes regardent Notger comme l'auteur de la *vie de St. Huélin* et de deux *préfaces*, dont l'une adressée à Warinfride, abbé de Stavelot, se trouve au commencement de la *vie de St. Lambald*; et l'autre, adressée à Womar, abbé de St.-Bayon, se trouve en tête de l'*histoire des évêques de Liège*, par Harigère.

En 1634, Caraffe, alors nonce du pape à Liège, fit relever le corps de Notger, enterré dans l'église de St.-Jean, pour qu'il fut procédé à sa béatification; mais au rapport du savant Crassier, il paraîtrait que le stratagème employé par Notger pour surprendre le château de Chèvremont, n'ayant pu se justifier, la cour de Rome ne crut pas devoir poursuivre sa canonisation.

1007. HARIGÈRE, abbé de Lobbes, littérateur, théologien, poète, astronome, musicien, est le premier historien liégeois.

Il fut l'ami et le zélé coopérateur de Notger dans le gouvernement de son diocèse. Il est l'auteur d'une *vie de St. Vrain d'ouers*, publiée par Gilles Waulde en 1628, et de *celles de SS. Lambald, Blandin, Lambelin*.

Harigère a composé l'*histoire des évêques de Liège depuis St. Matrice jusqu'à St. Remacle*, qu'il rédigea

sur les matériaux recueillis par Notger. C'est un tissu de pieuses rêveries, de choses douteuses et incertaines. Chapeauville l'a insérée dans le 1<sup>er</sup> tome de son recueil des Liégeois liégeois, avec les observations du moine Gilles d'Orval et ses propres annotations.

Harigère a laissé un *écrit en forme de dialogue*, entre lui et Adelbode, clerc de l'église de Liège et depuis évêque d'Utrecht; un *Traité de la discorde de l'église et le rattachement du Seigneur*; et un autre sous lequel il a ramassé plusieurs passages des SS. Pères touchant *le corps et le sang de J.-C.*, contre Paschase le Boiteux, publié par le P. Cellot.

1010. ODOX (SL), abbé et réformateur de l'ordre de Cluni, introduisit à l'exemple de Notger, la *commemoration des morts*, dans tous les monastères de son ordre.

1014. ARNOUL II, comte de Loos, se voyant sans enfants, laissa, à l'article de la mort, son comté à l'église de Liège, à l'initiative de Baldric, son plus proche parent, qui en était évêque.

1014. REGINARD, avant de partir pour la terre sainte, abandonna à l'église de Liège, le marquisat de Franchimont, dont il n'était que le seigneur fondateur relevant de cette église. Depuis lors, les Franchimontois devinrent citoyens de Liège, et furent représentés comme tels, aux Etats du pays, par les deux bourgeois de la cité.

1014. JEAN, évêque d'Italie, se retira à Liège où il mourut. C'était un peintre habile pour le temps, et dans la connaissance et le goût des arts durent être de quelque secours à une époque où Liège commençait à les cultiver.

1017. BALDRIC, évêque de Liège, fonda l'abbaye



de St.-Jacques à la persuasion et d'après les conseils de l'évêque Jean. Versé dans les sciences divines et humaines, comme on les appelait alors, il les enseigna lui-même et soutint la réputation des écoles de Liège.

Sous son épiscopat, le pays s'accrut du comté de Looz, dont il investit, du consentement de la nation, son propre frère, Arnoul, à titre de fief relevant de l'église de Liège, et sous la clause expresse, qu'à défaut d'enfants mâles, ce comté retournerait à cette église. Le comte de Flandre prétendant au comté de Looz sur lequel il avait quelques droits, on transigea avec lui, et le pays lui donna en fief le comté de Brugeron en Hesbaye et la ville de Diest, qui avait été long-temps la résidence des comtes de Looz.

1021. WALBODON (St.), fils de Godefroi, comte de Mons et de Jeanne, fille de Bandonin, comte de Flandre, doyen de St.-Martin à Utrecht, où il enseigna les lettres. Il fut successivement chapelain de l'empereur Henri II, évêque de Liège, chancelier de l'empire. C'était un homme très-érudit, d'une taille presque gigantesque, et d'une telle austérité, qu'il ne se *nourrissait que de bouillie et ne buvait que de l'eau*. Il a toujours été regardé comme l'un des plus vertueux prélats qui aient gouverné l'église de Liège. Reinier-le-Vieux, moine de St.-Laurent au 12<sup>e</sup> siècle, nous a laissé sa vie.

\* 1024. CUNÉGONDE, fille de Sigefroid, 1<sup>er</sup> comte du Luxembourg, et femme de l'empereur Henri II, soupçonnée d'adultère par son mari, prouva son innocence, si l'on en croit quelques historiens, en tenant dans ses mains une barre de fer ardent, sans se brûler. Henri étant mort en 1024, elle prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé. Elle y mourut. La cathédrale de Hambourg renferme le corps de cette impératrice, canonisée par le pape Innocent III.

1025. DURAND, archidiacre de Verdun, prévôt de Fournay, chanoine de Liège et de Cologne, littérateur, grand théologien, savant pour son époque. Il fut le chancelier de l'empereur Conrad II, et ensuite évêque de Liège. Avare, intolérant, il mourut des suites d'un sang dans lequel l'ombre de Walbodon lui était apparue, disent les chroniqueurs pour lui reprocher de s'être emparé du legs qu'il avait fait au monastère de St.-Laurent. Chapeauville rapporte une lettre de cet évêque, des plus intolérantes, écrite à Henri, roi de France, pour l'exhorter à s'opposer par tous les moyens aux progrès des partisans de Béranger de Tours et de Brunon d'Angers.

On lui attribue un *Traité sur l'Eucharistie*, établissant la présence réelle du corps et du sang de J.-C. dans ce sacrement. Ce traité est inséré dans le 3<sup>e</sup> tome de la *Bibliothèque des Pères*.

\* 1026. HUBALD, célèbre architecte Liégeois. Il se fit admirer en Europe par la construction de plusieurs églises et églises remarquables, entr'autres, par celle du monastère de Stavelot. La flèche de cette église passait pour l'une des plus belles de l'Europe : elle avait 30 cloches et 300 *pièds d'élévation*, y compris la muraille haute de 123 pieds.

\* 1027. FOULQUES, préchantre de l'abbaye de St.-Hubert, où l'on cultivait alors avec succès la peinture, acquit de la réputation dans la *sculpture*, la *ciselure*, et surtout dans la *peinture en miniature*.

\* HERBERT, religieux du même monastère, *peintre* estimé, mort à la fleur de l'âge et fort regretté.

\* GISLEBERT, REMI et RODULPHE, moines du même monastère, célèbres copistes. Foulques peignait les *lettres capitales des manuscrits* qui sortaient des mains de ces hommes industrieux. La beauté et la





régularité de leurs caractères, sont encore aujourd'hui un objet d'étonnement et d'admiration.

1027. ADELBODE, noble et savant Liégeois, sorti des écoles de Liège, écrivain élégant. Il fut chancelier de l'empereur Henri II qui le fit nommer évêque d'Utrecht. On lui doit la reconstruction de l'église cathédrale de cette ville. Ses ouvrages sont : une *vie de St. Walburge*, celle de l'empereur *Henri II, dit St.-Henri*; un *Traité sur l'astronomie* et un autre sur la *géométrie*. Plusieurs de ses *manuscripts* se trouvent encore à la bibliothèque du Vatican et à celle de Vérone.

1048. REGINARD, prévôt de Bonn, acheta l'évêché de Liège, et alla à Rome pour en obtenir sa confirmation. Il se distingua par sa philanthropie, *considérant tous les hommes comme une famille de frères*; tel est en effet l'esprit de la morale chrétienne. On lui doit la reconstruction, sur un plan plus vaste, de l'église et du monastère de *St.-Laurent*. Quelques auteurs lui attribuent la construction du *premier pont de pierre* sur la Meuse à Liège, et la fondation de l'église de *St.-Nicolas-aux-Mouches* en reconnaissance de la cessation d'une épidémie causée par ces insectes.

1039. CONTRAN, abbé de St.-Trond, musicien distingué. Rodulf dans sa chronique de *St.-Trond*, rapporte que cet abbé avait une voix si estimée par sa force, son étendue et son harmonie, qu'aux fêtes solennelles, on le faisait venir à Liège pour présider au chœur des chantres dans l'église St.-Lambert : là, il fixait tous les regards par sa belle prestance, et charmaient les oreilles par la douceur de son organe.

1040. POPPON (St.), Flamand, célèbre able et réformateur des abbayes de Stavelot et de Malmédy, évêque d'Arras, était abbé, dit-on, de *trente-deux*

*monastères*. Il fit reconstruire l'église de *Stavelot*. On voit le tombeau de St. Poppon dans l'église abbatiale de cette abbaye. Onulle, moine de Stavelot, a écrit le *compte-rendu de la vie de ce saint*; Everhelme, son neveu, abbé de Hautmont l'a *continuée et achevée*.

1042. NITHARD, évêque de Liège. Sous son épiscopat, le comté de *Haspinga en Hesbaye*, fut réuni à l'évêché de Liège. Selon M. de Villenfagne, le D<sup>e</sup> De Camer, savant antiquaire liégeois, aurait possédé, dans son cabinet de médailles, *quelques monnaies à l'effigie de Nithard*.

1047. LAMBERT de Liège, moine et écolâtre de l'église de St.-Mathias à Trèves, littérateur, poète. Il composa *cinq livres de miracles des saints*, et a laissé une *vie de St. Mathias de Trèves*, et celle de *St. Agnès*.

1048. WAZON, chanoine et écolâtre de l'église de Liège, fut le bibliothécaire de Notger, et l'un des hommes les plus instruits de son siècle. Il eut pour disciple le savant Maurille, archevêque de Rouen. Après avoir déjà refusé l'épiscopat, il fut élu malgré lui évêque de Liège, lorsqu'il était déjà vieux; élevé dans ce poste éminent, il s'y distingua par une érudition vraiment chrétienne, par sa tolérance envers les manichéens et sa fidélité aux traités.

Après l'embrasement de la ville de Liège en 1468, on retrouva le distique suivant gravé sur son tombeau :

Ante ruet mundas quàm surgat Wazo secundus.

Wazon a laissé *deux lettres* qu'il écrivait au roi de France, pour le détourner de profiter de l'absence de l'empereur alors en Italie, pour venir assiéger la ville d'Arras. Clupelle; une autre adressée à l'empereur Henri III, pour lui remontrer qu'il n'avait aucun droit sur l'élection des papes, et qu'il avait, contre toute



justice, déposé Grégoire VI; et une quatrième, dans laquelle il traite des devoirs attachés à la dignité de prévôt et à celle de doyen. Cette dernière est rapportée toute entière dans l'*Histoire de sa vie écrite* par Anselme, chanoine de Liège.

1048. OLBERT, né à Lerne près de Thuin, moine de Lobbes, abbé de Gembloux et premier abbé de St.-Jacques. Après avoir fini ses humanités sous Harigère, il fut envoyé à Paris dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés pour s'y perfectionner. Peu de temps après, il fut chargé d'aller à Troyes pour y enseigner la théologie et l'écriture sainte. Désirant acquérir de plus vastes connaissances, il obtint la permission d'aller à Chartres, où il se rangea sous la discipline du célèbre Fulbert, qui en était évêque. Il revint à Lobbes, où il professa quelques années, durant lesquelles il travailla avec Burchard, évêque de Worms, au fameux *Tractat des canons*, qu'ils distribuèrent par matières et divisèrent en 20 livres; cet ouvrage a été imprimé en 1548.

Olbert acquit beaucoup de réputation dans l'art musical par ses beaux chants pour les églises de Saint-Véron et de Ste.-Vaudrai. Il a écrit une *Histoire de l'ancien et du nouveau testament, plusieurs vies de saints avec des hymnes et des proses* sur leurs principales actions, entr'autres, la vie de St. Véron qu'il composa à la prière de Regnier, comte de Hainaut, et a été publiée en 1636 par Georges Galopin, moine du monastère de Gistin, qui accompagna cet ouvrage de notes fort remarquables.

Sigebert de Gembloux, dit dans ses *hommes illustres*, qu'Olbert se distingua par ses mœurs, sa piété et ses connaissances en littérature et dans les matières ecclésiastiques. Il en parle comme du personnage le plus savant de cette époque. On l'a confondu quelquefois

avec Osbert, moine de l'abbaye de Vaulsor au 12<sup>e</sup> siècle et auteur d'une *vie de St. Eorán*, fondateur de l'abbaye de Vaulsor.

1048. ADELMAN, chanoine et écolâtre de l'église de Liège, évêque de Brescia en Lombardie. Il eut pour maître dans les hautes sciences le célèbre Fulbert, évêque de Chartres. Adelman composa contre Béranger, son condisciple, un traité sur l'eucharistie, où il défend ce mystère avec une sagesse et une modération admirables. La doctrine de cet ouvrage l'a fait juger digne d'être inséré dans la bibliothèque des pères de l'église. Il a laissé des *rimmes alphabétiques* ou *prose cadencée et rimée*, dont chaque strophe composée de trois vers, commence par une lettre de l'alphabet. On y trouve le portrait de l'évêque Fulbert, et une notice sur les principaux hommes de lettres formés de son temps à l'école de Chartres et à celle de Liège. Cette pièce est insérée dans le tome IV<sup>e</sup> des *Anecdotes* du P. Mabillon, dans la collection de dom Martène et dans celle des ouvrages de Philastre par Gafcardi.

\* 1049. HUBERT, religieux de l'abbaye qui porte ce nom en Ardenne, excellait dans la musique, et touchait admirablement de l'orgue. Il est à observer, rapporte dom Rivet, que les orgues étaient encore rares dans les églises.

\* 1050. FRIEBERT, abbé de Vaulsor, travaillait avec tant d'art l'or, l'argent et le cuivre, que ses ouvrages vantés par ses contemporains, étaient encore admirés au 13<sup>e</sup> siècle. On montrait encore alors dans son abbaye, comme des pièces curieuses, deux *bibles d'or* qu'il avait sculptées ou ciselées.

\* 1050. FRIEBERT, clerc de l'église de Liège, avant antiquaire.

Erbert ou Erkebert, frère d'Elisabeth de Schœnbauge,



abbosse de l'ordre de St.-Benoît au diocèse de Trèves, auteur d'un ouvrage sur *l'origine de la fête de Sainte-Trinité et des onze mille vierges*, imprimé à Cologne en 1628, a écrit trois livres des révélations de sa sœur ainsi que sa vie. C'est peut-être le même.

1055. GONZON, frère de Wazon, abbé de Florenne, est l'auteur d'une *Histoire de la fondation de ce monastère* et d'un *livre des miracles de St. Gondulfe*, évêque des Tongrois.

1056. ANSELME, noble Liégeois, d'abord chanoine de Notre Dame à Namur et ensuite doyen et écolâtre de l'Eglise de Liège, accompagna à la Terre-Sainte Théoduin. A la sollicitation de l'archevêque de Cologne, il continua l'*Histoire des évêques de Liège* commencée par Haurigère et la termina en l'an 1048. Alexandre, chanoine de Liège, à la prière de Ste. Ide, abbosse de Ste.-Cécile, à Cologne, dont le moine Ulfm a écrit la vie, continua l'*Histoire d'Anselme* jusqu'en 1056.

1058. FRÉDÉRIC, fils de Gothelon, duc de la Basse-Lorraine, élève, chanoine et archidiaque de l'Eglise de Liège, pape sous le nom d'Etienne X. Léon IX, son parent, à son retour de Mayence où il était allé présider le concile, vint à Liège dans l'espoir de terminer les différends qui existaient alors entre l'évêque Théoduin et les princes voisins. Il emmena avec lui Frédéric à Rome, et le nomma successivement, cardinal, abbé du Mont-Cassin, bibliothécaire du Vatican, chancelier de l'Eglise romaine. Il l'envoya ensuite à Constantinople en qualité d'ambassadeur; c'est alors, que de concert avec le cardinal Humbert, il écrivit contre l'Eglise d'Orient, le fameux livre : *De corpore Domini*. A son retour, il fut élu pape et prit le nom d'Etienne X.

Il en vint à l'évêque Théoduin une portion considérable du bois de la vraie croix, comme le plus précieux gage de son souvenir et de sa reconnaissance pour

l'Eglise de Liège. Sous son pontificat, le mariage de prêtres et leurs alliances incestueuses, alors très-fréquentes, furent sévèrement interdites.

Ce pape confirma solennellement le droit qu'avaient les empereurs d'élire les papes et d'investir les évêques; bien opposé en cela à Grégoire VII, qui proclama plus tard, qu'il ne reconnaissait d'autre autorité sur la terre, que celle du vicair de J.-C., dont le royaume cependant n'est pas de ce monde.

Etienne est le premier pape qui soit sorti du chapitre cathédral de St.-Lambert.

Il mourut à Florence, assisté à ses derniers momens par Hugues, abbé de Cluni, qui, suivant Surius, le délivra de la présence du démon, qui le tourmentait horriblement.

1060. ADELART II, abbé de St.-Trond, se distingua dans la peinture et la sculpture.

1060. ALESTAN, élève, chanoine et célèbre écolâtre de l'Eglise de Liège.

1061. ETIENNE de Liège, abbé du monastère de St.-Amy à Verdun, poète, littérateur : son zèle pour l'observance de la vie monastique, lui fit une telle réputation, que l'on tira de son monastère jusqu'à douze religieux pour les mettre à la tête de diverses maisons de l'ordre de St.-Benoît. Il a laissé une *vie de St. Aty*, ouvrage assez bien écrit, mais peu estimé pour son exactitude dans le récit des faits.

1061. GÉRARD de Bourgogne, élève et chanoine de l'Eglise de Liège, évêque de Florence, pape sous le nom de Nicolas II, par l'influence du fameux Hilt brand, qui fit annuler à cet effet l'élection de Jean X.

Ce pape, qui, par humilité, lavait tous les jours les pieds à douze pauvres, ôta au peuple romain le droit





exclusif qu'il avait jusqu'alors, d'élire les papes, pour le donner aux cardinaux, toutefois avec le consentement du clergé et des laïcs. Il tint un concile à Rome, où Béranger fut obligé de comparaître, de retracter ses erreurs, et de brûler de sa propre main, le *livre de Sent Eriqne*, où il avait puisé ses sentimens sur l'eucharistie.

Le manuscrit de Béranger de Tours sur la nature de l'eucharistie après la consécration du prêtre, fut découvert vers 1760, par Lessing, dans la bibliothèque de Wolfenbützel.

1066. LOUIS L'ANCIEN, moine et écolâtre de St-Laurent près Liège, écrivain ecclésiastique.

1066. LAMBERT de Liège, abbé de St-Laurent, savant écrivain au rapport de l'historien Fisen; ses écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

1066. FRANCO, chanoine et écolâtre de Liège, mathématicien, musicien, savant distingué; il eut pour disciple Cosme de Prague.

Burney, dans son *Histoire de la musique*, ouvrage savant écrit en anglais, dont l'*Esprit des journaux* (N° du mois de juillet 1783, page 214 et suivantes) a donné un extrait, revendique en faveur de Franco, l'invention des *caractères musicaux pour le temps*, attribuée généralement par d'autres à Jean de Murris. Burney dans ses recherches à la bibliothèque du Vatican, trouva écrit à la marge d'un manuscrit, dont Jean de Murris lui-même est l'auteur: *Magister Franco, qui invenit mensuratum figuratum*. Dans un autre, qui se trouve à la même bibliothèque, il acquit la preuve que Franco avait écrit sur la mesure.

Ce savant Anglais qui a découvert les *ouvrages manuscrits de Franco sur la musique*, en a donné l'extrait dans son *histoire*. Si l'on compare, y dit-il, la ma-

nière de noter de Franco avec celle de Guy d'Arezzo, ou autres écrivains des 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles, on doit être étonné de sa *méthode, de sa clarté et de sa simplicité*; car, bien qu'il n'employât que *trois caractères ou formes distinctes de notes*, cependant, par leurs différentes propriétés d'étendue ou de diminution, elles fournissent une *grande variété de mesures et de proportions*; et s'il est certain qu'il ait suggéré la *barre et le point d'augmentation*, les services qu'il a rendus à la musique pratique lui assignent une place parmi les fondateurs et les législateurs de l'art.

Franco a composé un *Traité de la quadrature du cercle*, un *autre du calendrier*, et quelques ouvrages sur l'*écriture sainte*.

Trithème, Sigebert de Gembloux, Valère-André et autres anciens écrivains parlent avec beaucoup d'éloge de ce savant.

1070. ARNOULD V, comte de Loos et de Chiny, fonda conjointement avec Mathilde, épouse de Godefroi-le-Bossu, duc de Lorraine, la célèbre abbaye d'Orval, qui devint l'une des plus riches de toute la chrétienté.

1075. THÉODUIN, issu de la maison de Bavière et allié à l'empereur Henri III, qui le nomma évêque de Liège. Il accorda en 1066, à prix d'argent, des privilèges et franchises à la ville de Huy, avec le droit d'*insurrection*, si lui ou ses successeurs venaient à les *affaiblir*. La chartre qui les contient est un monument des plus précieux pour le droit politique et l'histoire de Liège.

L'empereur sur le point de partir pour la guerre contre les Saxons, lui confia la garde de son épouse.

Le pape Grégoire VII écrivit à Théoduin, pour l'engager à veiller avec soin à ce que les ecclésiastiques de son diocèse gardassent la *chasteté et renvoyassent leurs concubines*.



Théoduin accompagna Léon IX à Rome.

C'est sous son épiscopat en 1071, que Richilde vendit à l'église de Liège la suzeraineté du comté de Hainaut et de la marche de Valenciennes pour les tenir en fief de ladite église. Cette vassalité dura jusqu'en 1390. Il est parlé dans ce contrat, pour la première fois, du *tribunal de paix*.

On conserve une lettre de Théoduin, écrite à Henri, roi de France, dans laquelle il condamne les erreurs de Béranger et de Brunon, évêque de Chartres, les accusant de croire que l'eucharistie n'est que l'ombre et la figure du corps de Jésus-Christ; que le baptême des enfans était nul, et d'avoir ruiné les mariages légitimes, en permettant aux hommes d'abuser indifféremment de toutes les femmes. Il désapprouve Henri de vouloir les faire condamner dans un concile, parce que Brunon, étant évêque, ne pouvait être jugé sans l'autorité du siège apostolique.

\* 1075. GAUZECHIN, élève, chanoine et savant ecclésiastique de l'église de Liège.

1076. GODEFROID III, surnommé *le bossu*, duc de la Basse-Lorraine et seigneur de Bouillon, épousa la célèbre Mathilde, et devint par cette union duc de Toscane.

\* 1078. PIRON, bourgeois de Liège, fondateur de l'hôpital *Tire-Bourse*.

\* 1080. WALCHER, élève, chanoine et ecclésiastique de l'église de Liège.

\* 1082. QUALTILR, chanoine de l'église de Liège, évêque de Dunelmensis en Angleterre.

1080. THIERRY, savant moine de Lobbes, abbé de St-Hubert; Théoduin à son retour de Rome le ramena avec lui. Il enseigna à Stavelot et à Verdun. Son his-

toire est rapportée dans le *Cantatorium de St. Hubert*; tome IV de la collection de dom Martène.

1088. HERMAN, fils de Conrad, comte de Luxembourg et en cette qualité pair de l'église de Liège, et selon d'autres, fils de Gislebert, comte de Salm, en Ardenne.

La considération qu'il s'était acquise en Austrasie le fit élire empereur d'Allemagne après la mort de Rodolphe, duc de Souabe, arrivée en 1080. Il abdiqua la couronne et fit la paix avec Henri IV, qui lui permit de se retirer dans le Luxembourg, où il passa le reste de ses jours.

1091. HENRI de Verdun, parent de Godefroid-le-Bossu, évêque de Liège, surnommé *le pacifique*, acheta de Richilde, comtesse de Hainaut, les châteaux et seigneurie de Mirwart, les terres de Bras et de Grupont, situés dans le duché de Bouillon. Il se montra toujours l'un des plus zélés défenseurs des droits de l'empereur Henri IV contre les violences de Grégoire VII.

Ce fut sous son épiscopat que l'établissement du fameux tribunal de paix, qui procura aux évêques de Liège une si grande influence politique, fut renouvelé, et que l'abbaye de St-Trond fut consumée par les flammes.

1096. MANASSÈS, seigneur d'Hiérges au duché de Bouillon, accompagna Godefroi à la Terre-Sainte et devint *chancelier* du royaume de Jérusalem.

1100. GODEFROID IV, dit de Bouillon, fils d'Eustache, comte de Boulogne, et d'Ida d'Ardenne, duc de la Basse-Lorraine, né à Bazy près de Villers, diocèse de Liège. Il eut pour premier maître, Pierre-l'Hermite, et habitait souvent le château de Ramioul, situé sur les bords de la Meuse.





Avant de partir pour la Terre-Sainte, il vendit à l'église de Liège, sous Obert, qui en était alors évêque, la terre et seigneurie de Bouillon.

Godofroid fut l'un des principaux chefs de la première croisade, composée de plus de 600,000 hommes, qu'une fureur inquiète, et la croyance de gagner des indulgences plénières, avaient enrôlés dans cette guerre, qui n'eut de saint que le nom, si l'on considère les brigandages et les dévastations commises par les chrétiens, dont la plupart emmenaient avec eux leurs maîtresses, par un mélange hétérogène de débauche et de piété. Un grand nombre de chevaliers liégeois accompagnèrent Godofroid. En leur absence, leurs femmes se réunirent et fondèrent le monastère de Mar-le-Dames, où elles restèrent en attendant le retour de leurs maris.

Illegé au trône par sa valeur et ses vertus, il fut élu *roi de Jérusalem*; mais il n'en voulut prendre que le *titre de baron* et d'*acabit* du saint sépulchre.

Godofroid fit publier en *langue romane* ou *wallonne*, les *Assises de Jérusalem*, monument précieux pour le langage du temps, l'étude des lois du moyen âge et de leur juste application aux besoins de l'ordre social. On en attribue la rédaction à Philippe de Navarre, avant juriconsulte, qui avait suivi les Croisés. La seconde révision des *Assises* fut faite en 1260 par Jean d'Ibelin, et la troisième par Jean de Lusignan. Ce code des lois du moyen âge est perdu; on en possède seulement quelques fragmens traduits en latin, dans la bibliothèque du Vatican.

Godofroid mourut à Jérusalem et y fut enterré dans l'église du St-Sépulchre. Les exploits de Godofroid sont consignés dans: *Laborer Heroulii christiani Godofridi Bellionii*, Lille 1674, in-12, du P. Waha, jésuite; ouvrage d'une latinité pure et nerveuse; et dans la *Jérusalem d'Herod* du Tasse.

1102. RICHIER, moine de Vaulsort, auteur d'une *Histoire de la translation des corps des SS. Vâctor et Candida*.

1104. GÉRARD, d'abord écclésiaste de l'abbaye de Lobbes, chanoine de Liège, et ensuite cardinal, vint à Liège en qualité de légat, et y tint un concile.

1106. HENRI IV, dit *le vieux* et *le grand*, empereur d'Allemagne, fils de Henri III, né en 1050, succéda à son père à l'âge de six ans, et régna par lui-même à 13 ans. Il combattit contre les Saxons qui voulaient le forcer à renoncer à ses maîtresses et à la vente des bénéfices ecclésiastiques. Ils s'adressèrent à Grégoire VII, qu'il fit déposer par la diète de Worms; celui-ci, par repressailles, l'excommunia, délia ses sujets du serment de fidélité, et nomma à sa place Rodolphe, duc de Souabe, que Henri tua après l'avoir défait à la journée de Volckheim. Il mit ensuite Guilbert, archevêque de Ravenne, sur le siège de Rome. Henri se trouvant à Liège en 1076, les religieux de Stavelot, alors en discussion avec ceux de Malmédy pour la priorité de leur monastère, vinrent trouver ce prince, apportant avec eux en grande pompe le corps de St. Remacle, qu'ils jetèrent sur la table dans le lieu où il tenait sa cour, et lui arrachèrent ainsi de force une décision qui leur donnait la supériorité sur ceux de Malmédy. Grégoire VII étant mort, Pascal II fut élu en opposition à Guilbert, et couronna empereur, Conrad, roi d'Italie. Henri V, fils de Henri, soutenu de Pascal, fut ensuite proclamé empereur; il fit son père prisonnier et n'eut pas honte de le dépouiller des insignes de l'empire et de le forcer à errer sans secours.

Excommunié, abandonné des princes de l'empire, et détrôné par son propre fils, Henri IV se réfugia à Liège, où il fut reçu avec honneur par les habitants et



l'évêque Obert, malgré la colère et les menaces de Pascal II.

C'est dans cette ville, que ce prince infortuné écrivit au roi de France et à tous les princes de l'empire, ces lettres si touchantes, dans lesquelles il leur retrace l'histoire des persécutions et des trahisons qu'il avait essuyées et dont il était victime.

Henri IV mourut à Liège dans l'étonnante, à l'enseigne de la belle côte, où il logeait. Il fut inhumé avec pompe dans l'église de St.-Lambert, mais l'évêque et les Liégeois furent contraints de le déterrer et de le transférer en Cornillon, territoire de Jupille, alors diocèse de Verdun, pour obtenir la levée de l'interdit lancé contre eux par le pape Pascal II. Il fut, cinq ans après, transféré par son fils à Spire, et plus tard à Aix-la-Chapelle. Les historiens rapportent que ce fut à l'occasion de la guerre de Henri V contre son père, où il faillit le faire prisonnier, que les quartiers de St.-Barthélemy et la montagne de Ste.-Walburge furent enclavés dans la cité et tirés des faubourgs, dès lors très-étendus.

1107. THIERRY, abbé de St.-Trend, poète, littérateur, philosophe, écrivain éloquent. Ce fut au sujet de son élection, que Lanzo et Luitprand se disputèrent la dignité abbatiale et causèrent de grands troubles dans cette abbaye. Durant la vie de ses deux compétiteurs, il se retira à St.-Pierre de Gand.

1109. EZELON, d'abord chanoine de l'église de Liège, et ensuite moine de Cluny, savant architecte; il dirigea la construction de l'église de ce monastère, et fit un abrégé de la vie de St. Hugues, qui en était abbé.

1112. HENRI de Lorraine, comte de Limbourg, attiré par la réputation du Cid, se rendit en Espagne,

et s'y signala dans divers combats. Il épousa Thérèse, princesse aussi ambitieuse que galante, fille naturelle d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon; il obtint le titre de *comte héréditaire* du pays qu'il avait conquis sur les Maures, entre le Douro et le Minho, et mourut au siège d'Astorga.

Henri, de concert avec son frère Robert, évêque de Verdun, donna en aumône aux habitants de Beaufays et des quartiers voisins, les vastes communaux connus sous le nom de *bruyères* de Beaufays.

Après la mort de Henri, la noblesse du pays révoltée de la faveur dont jouissait, auprès de Thérèse, Ferdinand de Transtamare, seigneur galicien, avant qui avait succédé à plusieurs autres, et qui éloignait des affaires le jeune Alphonse Henriquez, déjà en âge de gouverner; Thérèse excita un soulèvement contre son fils, mais celui-ci la fit enfermer dans une prison où elle mourut en 1130.

1112. SIGEBERT, Liégeois, moine de Gembloux, disciple de Franco, biographe, peintre, poète, canoniste, professa long-temps et en grande réputation dans l'école de l'abbaye de St.-Vincent de Metz. Connaissant parfaitement l'hébreu, il obtint la confiance des Juifs auxquels il montrait les différences existant entre le texte hébreu et les versions, et corrigeait avec eux sur l'original. Il fut chargé par le clergé de Liège de répondre à la lettre du pape Pascal II, adressée au comte de Flandre, pour l'engager à poursuivre l'empereur Henri IV et les Liégeois, qu'il avait excommuniés. La réponse de Sigebert est insérée au tome vi<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> partie de la *Collection des conciles* de Hardouin.

Il écrivit plusieurs fois en faveur de l'infortuné Henri IV contre les violences des papes Grégoire VII et Pascal II. Il nous a laissé un *Traité des hommes illustres*, un *Catalogue des auteurs ecclésiastiques*. Il mar-





qua le temps dans ses ouvrages, selon le cours du soleil et de la lune.

Sa Chronique, si estimée des savans, commence à l'an 384, époque où finit celle d'Eusèbe, et se termine à l'an 1112. Aubert le Mire en a donné une bonne édition en 1608.

1114. IDE d'Ardenne, née à Bouillon en 1040, fille de Godefroid-le-Barbu, duc de Lorraine, épousa Eustache II, comte de Boulogne, dont elle eut Eustache III, comte de cette ville, le fameux Godefroid de Bouillon, duc de Lorraine, et Baudouin qui succéda à son frère dans la possession du royaume de Jérusalem; elle eut en outre plusieurs filles, dont l'une d'elles épousa l'empereur Henri IV.

1113. HILLIN, abbé séculier de Notre-Dame-aux-Fonts, dont il fit enfermer les baptistaires d'un ouvrage jeté en fonte, chose digne de remarque et rare pour ce temps. Etant grand prévôt de l'église de Liège, il fonda pour les pauvres l'hôpital St.-Mathieu et la société de St.-Luc.

1115. PIERRE-L'ERMITE, prêtre au diocèse d'Amiens, fut le précepteur de Godefroid de Bouillon. De retour d'un voyage qu'il avait fait à Jérusalem, où un grand nombre de chrétiens était allé dans l'attente de la fin du monde que l'on croyait prochaine, et touché jusqu'aux larmes des maux que les Turcs leur faisaient endurer, il fut trouver le pape Urbain II, qui, suivant les desirs de ce saint prêtre, et pour mieux affermir en Occident, la domination de la cour de Rome, proposa une croisade contre les infidèles, qui fut résolue dans un concile tenu à Clermont.

Pierre, dont la mission paraissait toute divine, prêcha aux princes une guerre sainte en faveur des chrétiens opprimés; sa voix retentit dans toute l'Eu-

rope, et les populations armées se précipitèrent vers l'Orient.

Il eut le commandement de 40,000 hommes, qui exercèrent toutes sortes de brigandages dans la Hongrie, et furent bientôt réduits à 3,000 par les Turcs et les maladies. Pierre était découragé; mais Tancred le força de continuer une entreprise dont il était l'auteur et le soutien.

De retour de la croisade, cet homme, l'un des merveilles de son siècle, dont les discours transportaient les peuples, dont les vêtemens, les poils même de sa monture étaient arrachés avec avidité et conservés comme des reliques, se retira dans la solitude, et fonda, à Neufmoustier près Huy, un monastère de chanoines réguliers, où il vécut et finit tranquillement ses jours.

On lui attribue la récitation de l'office de Notre-Dame, que ses religieux et les Chartreux mirent en usage.

L'un de ses descendans qui mourut en 1655, François Tristan dit *l'ermite*, poète dramatique, a laissé plusieurs ouvrages supérieurs à l'époque où il vivait, qui ne lui rapportèrent que de la gloire et de la misère. Louis Tristan, peut-être aussi de la même famille, fut l'instrument des cruautés de Louis XI.

Le jésuite Pierre d'Altremman a écrit *la vie de Pierre-l'Ermite et de plusieurs croisés*. Valenciennes 1632, in-8.

1117. NORBERT (St.), fondateur de l'ordre des Prémontrés à Huy, s'associa pour le gouvernement de son ordre, Hugon de Pôsses; il se rendit célèbre dans tout le diocèse par sa piété, sa science, et fut élu archevêque de Magdebourg.

Dans le même temps s'élevèrent Cîteaux, Fontevaux et Clervaux.

1118. BAUDOUIN 1<sup>er</sup>, frère de Godefroid de Bouil-





on, qu'il accompagna à la croisade, lui succéda en qualité de roi de Jérusalem. On croit qu'il avait été chanoine de l'église de Liège.

1119. OBERT, chanoine de St.-Lambert, prévôt de Ste.-Croix, chapelain de l'empereur Henri IV, évêque de Liège. Versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes, doué d'un esprit supérieur, il gouverna son pays au milieu des circonstances les plus difficiles, avec autant de prudence que de fermeté.

Il donna un exemple bien rare de fidélité et de reconnaissance envers l'empereur Henri IV, abandonné de tous et excommunié.

Sous son épiscopat, les *états du pays* achetèrent la *ville de Concin* avec ses dépendances et le *château et territoire de Bouillon*. Le *comté de Bruçeron*, cédé au comte de Louvain par l'évêque Baldric et devenu un objet de contestation avec le duc de Brabant, fut adjugé par arbitres à l'église de Liège, qui le donna en fief à Albert, comte de Namur.

Obert fit l'acquisition du *château de Clermont sur Meuse* et de la *terre de Fragnée*, et fonda les églises paroissiales de St.-Hubert et de Ste.-Foi.

1120. ALBÉRIC ou ALBERT, chanoine et gardien de l'église du chapitre royal d'Aix-la-Chapelle.

Pour se consoler de n'avoir pu obtenir la permission de suivre les premiers Croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations de témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'en 1120, sous le titre de *Chronicon hierosolymitanum*; elle fut publiée en 2 vol. in-4°, en 1534; c'est un ouvrage rare, qui se trouve rapporté aussi dans les *Festa Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-folio.

1124. RUPERT, abbé de Ste.-Croix de Limbourg, dont le zèle était si grand, qu'il retrancha à ses reli-

gieux, outre l'usage de la viande, les œufs, le poisson, le laitage et le vin; ceux-ci s'en plaignirent à l'évêque qui lui remontra, qu'il ne devait exiger d'eux, que l'observance de la règle de St. Benoît; toutefois, ne se croyant pas absteint à ce commandement, il pratiqua pour lui-même ce régime austère, toute sa vie. Il a écrit un *Commentaire sur le cantique des cantiques*, un *Traité sur le mépris du monde*, une *vie de St. Jean-Baptiste*, un *livre de ses révélations*, et plusieurs *sermons* et *homélies*.

1125. TANCHELIN ou TANCHELMÉ, hérésiarque du 12<sup>e</sup> siècle, né à Anvers dans les Pays-Bas, prêcha contre les sacrements et les dignités ecclésiastiques. Il gagna d'abord les femmes, puis les hommes par celles-ci. Il avait tellement fasciné l'esprit de ses sectaires, qu'il abusait des filles en présence de leurs mères, et des femmes devant leurs maris, qui se trouvaient très-honorés de la préférence que leur donnait ce prétendu prophète qui finit par avoir une escorte de 3000 hommes armés. Sa magnificence égalait celle d'un roi et elle y faisait contribuer le fanatisme de ses disciples. Il prétendit un jour avoir épousé la *Vierge* et leur demanda une dot; aussitôt tous se dépouillèrent de ce qu'ils avaient de plus précieux. Cet enthousiasme fit beaucoup de prosélytes en Zélande, en Flandre et dans le diocèse de Liège; mais il fut mis en prison par l'archevêque de Cologne. Il s'échappa, et un prêtre crut faire une bonne œuvre, en lui donnant la mort. Son hérésie ne s'éteignit point avec lui.

1125. HENRI V, fils de l'infortuné Henri IV, empereur d'Allemagne. Il détrôna son père, et voulant conserver le droit d'*investiture ecclésiastique*, contre lequel il s'était élevé pour parvenir au trône, il ne put forcer le pape Pascal II, qui l'avait soutenu dans son usurpation, à lui reconnaître ce droit. Pascal



protesta et excommunia Henri, qui lui opposa Grégoire VIII, et finit par céder pour obtenir l'absolution. Se trouvant à Liège en 1107, Henri, voulant se ménager le clergé, accorda un diplôme, qui assurait aux chanoines de l'église St.-Lambert, les immunités de leurs maisons et de leurs domestiques, et les exemptait de la juridiction séculière. En vertu de ce diplôme le domestique d'un chanoine commettant un délit dans la cité de Liège, *devait être jugé dans le réfectoire de Saint-Lambert par ses pairs domestiques de la claustralité, c'est-à-dire les boulangers, échansons, marguilliers, etc.* Un laïc tuant ou blessant le domestique d'un chanoine, était soumis lui et ses biens *au forecclesiastique*: s'il niait le fait, il n'était plus admis au serment, mais au jugement de Dieu. L'empereur Rodolphe, dans la confirmation de ce diplôme en 1275, ajouta que le domestique d'un chanoine *condamné par ses pairs*, serait livré aux échevins pour recevoir la peine de son crime.

1127. HUGUES, religieux de Floresse, est l'auteur d'une *vie de Ste. Ivette* et de *celles de plusieurs autres Saints* de l'ordre de Cîteaux.

1128. ALBÉRONI<sup>r</sup>, évêque de Liège. Les historiens lui attribuent l'abolition du droit affreux de mortemain, coutume barbare, destructive du plus sacré des droits de l'homme que Dieu a créé libre, qui consistait à donner, à la mort d'un père de famille, le plus beau meuble au seigneur, que l'on ne pouvait racheter qu'en coupant la main droite du défunt dont on lui faisait l'offrande. L'abolition de cette coutume n'a pu avoir lieu par Albéron, qui pour ses domaines et ceux du chapitre de St.-Lambert; car, pour tout le pays ou son diocèse, il fallut le consentement du sens du pays, ou le décret d'une diète générale de l'empire.

1129. FRANCON, abbé de Notre-Dame-d'Altiehem, successeur du bienheureux Fulgence I<sup>r</sup>, abbé de ce monastère, littérateur, poète; il augmenta la bibliothèque de son monastère, fut estimé et recherché par Henri I<sup>r</sup>, roi d'Angleterre. Il a composé un *Traité de la gloire céleste*, et un *autre de la grâce, divisé en 12 livres*.

1130. HÉRIBRAND, successeur du bienheureux Fulgence, abbé de St.-Laurent près Liège; poète, littérateur; il a écrit la *vie de St. Thierry-le-Jeune*, abbé de St.-Hubert.

1130. REINIER-LE-VIEUX, savant moine de Saint-Laurent près Liège, est l'auteur des *vies des SS. Lambert et Walbodon*, et d'un *Catalogue des écrivains de son monastère*.

1130. ALGER, chanoine et écolâtre de l'église de Liège, se retira au monastère de Cluny, pour avancer dans la perfection chrétienne. Il composa *trois livres* dans sa retraite, *pour établir contre Béranger la réalité du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie*. Erasme en faisait tant de cas, qu'il les revit et en publia une édition à Anvers en 1561. Jean Vlimmerius fait mention de ce savant ouvrage, dont il est aussi parlé dans le tome 6<sup>e</sup> de la *bibliothèque des Pères*. Erasme, dans une espèce de parallèle qu'il fait entre Guilmont et Alger, trouve plus de force, de vivacité et de rhétorique dans le premier, mais plus de modération et de religion dans le second, accordant à tous deux d'être également versés dans la dialectique, la philosophie, une égale connaissance des livres sacrés et des Pères, et d'être aussi éloquens que des théologiens peuvent l'être.

Il a encore écrit plusieurs ouvrages, entre autres, un *Traité sur la grâce et le libre arbitre*, et *trois livres sur la miséricorde et le jugement de Dieu*; à la tête de ce





dernier ouvrage, on trouve une lettre de Nicolas de Liège, qui prouve le cas que ses compatriotes faisaient de cet auteur.

\* HÉZELON et THIESSIAN, hommes distingués par leur science, chanoines de l'église de Liège, se retirèrent à Cluny dans le même temps.

\* 1130. RAES de Dammartin, frère du comte de Boulogne, disgracié du roi de France se retira à Huy et épousa Alix de Warfusée. Suivant Henricourt, il est le père de la noblesse de Hesbaye.

Alix son épouse, célèbre dans l'histoire du temps pour sa beauté, travaillait avec délicatesse l'or et la soie : la lecture et les jeux remplissaient encore ses moments. Elle lisait des livres qui contenaient les faits guerriers des chevaliers valeureux, ou elle jouait aux échecs et aux dîners.

\* 1132. INNOCENT II, chassé de Rome par ses neveux, vint avec St. Bernard à Liège ; il y eut avec l'empereur Lothaire II, cette entrevue célèbre au sujet des investitures, à laquelle Wilbalde, abbé de Stavelot, assista. Après que cet empereur, à la persuasion de St. Bernard, l'eut reconnu pape et se fut déisté du droit d'investiture, il le couronna ainsi que son épouse avec solennité dans l'église de St.-Lambert.

Dans la même année à Aix-la-Chapelle aux fêtes de Pâques, l'empereur prononça une sentence en faveur de l'église de St.-Servais de Maestricht contre celles de Notre-Dame et de St.-Lambert de la même ville, sur la sujétion des habitants à l'une et l'autre église. Cette sentence est la base et l'origine de l'ancien droit public ou singulier *condominium* des deux seigneurs territoriaux (le duc de Brabant et l'évêque de Liège), où la qualité de la mère et non celle du père, décidait de la qualité des enfans, quant à la sujétion à l'une ou l'autre des deux juridictions.

1134. NICOLAS, chanoine de l'église de Liège, savant théologien, auteur d'une *vie de St. Lambert*, insérée dans Chapeauville ; elle est extraite d'un manuscrit de l'église cathédrale.

1135. ALEXANDRE, évêque de Liège, plus guerrier que prêtre. Ce fut sous son épiscopat que les Liégeois remportèrent dans les plaines de Wildre près de Duras, contre le duc Godfried-le-Barbu, comte de Louvain et duc de la Basse-Lorraine, une victoire mémorable par la prise de l'étendard de Godfried, ouvrage artistement travaillé, qui lui avait été donné par la reine d'Angleterre, qui y avait travaillé de ses propres mains, et qu'il faisait conduire sur un char magnifique traîné par quatre bœufs. Pour conserver le souvenir de cet événement, on porta pendant plusieurs siècles cet étendard à Liège dans les processions des rogations.

Alexandre ayant été déposé au concile de Pise, mourut de chagrin au monastère de St.-Gilles, où il s'était retiré.

1135. RUPERT, moine de St.-Laurent près Liège, abbé de Deutz vis-à-vis Cologne, savant écrivain, littérateur. Il étudia les belles lettres sous le savant Héribrand qui était passé de l'abbaye de St.-Jacques à celle de St.-Laurent, où l'on cultivait alors les sciences avec succès. Le père Mabillon le regarde comme l'homme de son siècle qui s'est le plus appliqué à la lecture des saintes écritures et en a fait les meilleurs commentaires.

Rupert, outre ses *Commentaires sur l'écriture sainte* et son *Traité des offices divins*, a composé d'une *livre sur la méditation de la mort*, les *vies de St. Héribert et de St. Éliphe*, martyrs, 4 *livres de vers et d'hymnes*, une *relation de l'incendie de l'abbaye de Deutz* dans laquelle une hostie fut conservée miraculeusement au milieu des flammes, une *Histoire des abbés de St.-Laurent*.



rent et une autre des *écritures de Liège*; ces deux derniers ouvrages ont été insérés dans l'*Amplissima Collectio* de dom Martène et Durand.

1137. ANSELME, écclâtre, bibliothécaire et abbé de Gembloux, *continua la chronique de Sigebert*, moine du même monastère, jusqu'en 1137.

1138. ETIENNE, abbé de St.-Jacques, à Liège, musicien habile, auteur d'une *vie de St. Modoalde*, archevêque de Trèves et de l'*Histoire de la translation du corps de ce saint*. Il rapporte que de son temps, *tous concouraient à l'élection de l'évêque, le duc, le clergé et le peuple, et que le roi la confirmait*.

1143. IRMÉSINDE, fille de Conrad, comte de Luxembourg, mariée en premières nocces à Albert, comte de Moha, frère du pape Léon IX, et en secondes à Godefroid, comte de Namur, dont elle eut trois filles : Gertrude, épouse de l'empereur Conrad III; Lutgarde, mariée à Godefroid II, duc de Brabant; et Irène, femme de Manuel Comnène, empereur de Constantinople. Cette princesse fit don à l'abbaye de Floesle de l'hôpital de Wanze, et enrichit de ses biens celle de St.-Victor à Huy.

1145. ALBÉRON II, de Namur, évêque de Liège. Dans ce siècle de simonie, de dépravation et de licence, il eut d'usage à Liège de donner les filles en mariage de préférence aux ecclésiastiques parce qu'ils étaient les plus riches. Le libertinage le plus déhonté s'y pratiquait publiquement.

Ce fut à cette époque qu'on imagina pour égayer les cérémonies trop graves des fêtes de Pâques et de la Pentecôte, de créer une *reine des concubines*, nom qu'on donnait à une femme de mauvaise vie, prise ordinairement, dit Gilles d'Orval, parmi les concubines des prêtres. On la revêtait d'habits somptueux

et d'un diadème, et on la plaçait au milieu de l'église sur un trône; tout le monde, les prêtres comme le peuple, chantaient tout le jour au son des tambours et des instrumens de musique autour de la reine, à laquelle on avait l'air de rendre une espèce de culte idolâtre.

1145. OLDÉRIC VITAL, historien normand, intéressant pour l'histoire de Liège et particulièrement pour celle de Bouillon.

1145. LAURENT de Liège, moine de St.-Viton; il a écrit une *chronique* très-estimée des évêques de Verdun et des abbés de St.-Vanne, depuis 1040 jusqu'en 1144; il a continué celle de Bertaire; elle est insérée dans le 12<sup>e</sup> tome du *Spécilège* de dom d'Achery et dans le 1<sup>er</sup> tome de l'*Histoire de Lorraine* de dom Calmet.

\* 1147. BERNARD (St.), vint à Liège pour la seconde fois en 1146 et y prêcha dans l'église de St.-Lambert contre le luxe et les richesses des ecclésiastiques. Il y revint encore l'année suivante à son retour d'Alemagne, et y prêcha la 2<sup>e</sup> croisade qui fut une nouvelle époque de liberté pour les serfs et les communes, qui achetèrent leur affranchissement des seigneurs qui faisaient alors argent de tout pour aller à la croisade. Sa parole était toute puissante et produisait des merveilles.

On a conservé ses *sermons manuscrits* : ils sont écrits en langue romane ou vieux wallon, tel qu'on le parlait alors.

1149. WAZELIN MOMALE, né à Fexhe pres de Liège, abbé de St.-Laurent, littérateur, écrivain ascétique, musicien, peintre. Il est l'auteur du livre : *De consensu evangelistarum*, et d'une *lettre sur la continence à observer par les gens mariés*, adressée à l'abbé de Florennes et citée par le savant Mabillon. Accusé





de mauvaise doctrine, il fut dénoncé à Eugène III, mais Wilbalde, abbé de Stavelot, prit sa défense et le disculpa.

Il se plaisait à tracer des sujets emblématiques tirés de la Bible, dont on était alors très-curieux.

Il eut pour disciples : Gilbert, auteur de *beaux chants sur St. Georges et Ste. Vierge* ; Jean et Nison, qui en composèrent pour les *offices de plusieurs saints*.

1149. ARNOUL de Gembloux, abbé du monastère de ce nom, continua la *chronique* de Sigebert depuis 1137 jusqu'en 1149, et mourut à l'abbaye de Signy.

1150. GUILLAUME, né à Liège, abbé de St.-Thierry près Reims, savant théologien, controversiste, dont Mahillon fait l'éloge ; il fut le premier qui écrivit contre les *propositions d'Abelard sur la Sainte Trinité*. St. Bernard avait pour lui la plus tendre amitié et lui dédia son *Traité de la grâce et du libre arbitre*. Après avoir abdicqué en 1133, il embrassa l'ordre de Cîteaux à l'abbaye de Signy près Mézières. Il a écrit la *vie de St. Bernard*. Parmi ses nombreux ouvrages rapportés dans le tome 12<sup>e</sup> de l'*Histoire littéraire de la France*, on remarque une *lettre latine sur la vie solitaire* adressée aux chanoines du Mont Dieu en Ardenne.

1150. HELBERT de Liège, moine de St.-Hubert, philosophe, théologien, versé dans les saintes écritures, excellait dans la musique ; il a laissé un *Commentaire sur le livre d'Abacaz*.

1157. PIERRE, abbé de Cluny, élève de l'université arabe de Cordoue, traduisit d'arabe en latin la *vie de Mahomet*, et procura à St. Bernard un savant Anglais, nommé Robert, pour lui interpréter l'*Alcoran*.

1157. HUI, abbé du Mont Cornillon près Liège, disciple de Richard 1<sup>er</sup>, abbé de Floreffe. Sa science

et sa piété lui méritèrent le surnom de *grand* dans l'ordre des prémontrés. Il fut toute sa vie l'adversaire de la doctrine de Tanchelin d'Anvers, qui enseignait que le sacrement de l'eucharistie était inutile pour le salut, et que les ordres sacrés n'étaient qu'une vaine fiction.

Luc se livra particulièrement à la prédication. Il a laissé un *Commentaire du cantique des cantiques*, dédié à Milon, évêque de Tervuane. Cet ouvrage fut publié à Fribourg en 1538, et peut être regardé comme l'abrégé d'*Apondius*.

1158. RODULPHE, abbé de St.-Trond, né à Maister sur la Sambre près de Namur, rhétoricien, poète, musicien, écrivain distingué pour son siècle, introduisit dans son monastère la *méthode de Guy d'Arezzo* pour le chant ecclésiastique, et composa un *volume d'hymnes* notés de sa main, pour les grandes solennités. Il a écrit la *Chronique de son monastère* jusqu'à son temps. Cet ouvrage manuscrit renferme des faits curieux, intéressants et peu connus. Dom Achery l'a insérée dans le 2<sup>e</sup> volume de son *Spicilège*. Il est l'auteur de la *vie de St. Liebert*, évêque de Cambrai, et d'un *Traité contre les simoniaques*.

1158. PHILIPPE de Liège, archidiacre de cette église, se retira au monastère de Clairvaux dont Saint-Bernard était abbé. Il a écrit la *vie de la B. Elisabeth de Spalbeck*, religieuse de Herkenrode, au comté de Louz. On lui attribue le *premier livre des miracles* opérés par St. Bernard en Flandre, au pays de Liège et en Allemagne.

1158. WILBALDE, né au diocèse de Liège, célèbre abbé de Stavelot ; il fit ses premières études dans les écoles de cette abbaye alors dirigées par Reinard ; il vint ensuite étudier à Liège la *dialectique*, l'*arithmé-*





*Huy*, la *généalogie* et l'*astronomie*, se retira ensuite à l'abbaye de Weslari près Chimay, où il fut chargé de la direction des écoles. élu abbé de Stavelot et de Malmedy en 1130, il obtint peu de temps après la confiance de l'empereur Lothaire, qui l'envoya en Italie à la tête d'une armée pour soutenir le pape Innocent II, et le chargea ensuite du commandement de ses flottes dans la Méditerranée.

Après la mort de Lothaire, il contribua à faire élire empereur, Conrad, duc de Souabe, qui le nomma abbé de la nouvelle Corbie.

Il fit partie de la croisade ordonnée par le pape Eugène III contre les Esclavons; assista aux conciles de Reims et de Trèves au nom du roi Henri-le-Jeune. Frédéric, élu empereur, l'employa dans toutes les affaires importantes en qualité d'ambassadeur ordinaire : il assista au couronnement de ce prince par le pape Andrien VI. Au retour de sa deuxième ambassade à Constantinople, il mourut, dit-on, empoisonné à Béthulie, ville de Paphlagonie, d'où ses os furent rapportés à Stavelot par les soins de son frère Erlebalde.

Ce prélat, d'une prudence parfaite et d'une rare capacité dans les affaires, a laissé 141 *lettres* (monument précieux pour l'histoire de ce temps), insérées dans l'*Amplissima Collectio* de Martène et Durand.

1100. NISON, moine de St-Laurent près de Liège, musicien estimé, écrivain ecclésiastique, homme d'une *vie très-austère* et d'une *doctrine singulière*. Reinier, moine du même monastère, le cite dans ses *Homines Illustres*.

1163. ALBERIC, moine de Trois-Fontaines. On croit qu'il vécut dans le monastère de Neufmonstier près de Huy.

La chronique qui porte son nom, comprend les

principaux évènements depuis la création du monde jusqu'en 1241. La première et la plus grande partie de cette chronique n'a point été imprimée. L'édition donnée au public, en 1698, par le savant Leibnitz et qui commence à l'année 960 de l'ère vulgaire, est la meilleure que nous ayons. Une foule d'écrivains célèbres se sont appuyés de l'autorité de la chronique d'Albérie, intéressante surtout pour débrouiller les généalogies des familles illustres et connaître des faits, qui, sans elle, seraient entièrement ignorés.

Leibnitz a trouvé un manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne, intitulé : *Chronique d'Albérie, moine de Trois-Fontaines, dans le diocèse de Liège*. D'après le nombre d'évènements minutieux qu'il raconte sur Liège, Huy et ses environs, Leibnitz a cru qu'Albérie avait vécu dans le diocèse.

Il est peu d'ouvrages qui aient fourni plus de matériaux pour l'histoire du moyen âge.

1164. HENRI de Leyen, évêque de Liège, guerrier, zélé réformateur des mœurs, accompagna deux fois en Italie l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> pour soutenir ses droits contre la cour de Rome. Avant de le rejoindre dans sa seconde expédition en Italie, il confia à *quatre prêtres* le soin du spirituel de son diocèse, et aux *barons* celui du temporel : il exhorta ensuite toutes les bonnes villes du pays à *se confédérer ensemble* dans un esprit de justice et de paix pour s'opposer avec vigueur à quiconque voudrait les molester ; leur reconnaissant en principe le *droit sacré d'insurrection*, déjà établi dans la chartre donnée en 1086 aux habitants de Huy par l'évêque Théoduin.

Sous Henri de Leyen, l'état de Liège s'accrut de l'acquisition des *châteaux de Rodé, de Fontaine et de Beaumont*.

L'empereur Frédéric, après la mort de l'antipape



Victor IV, proposa la papauté à Henri de Leyen; mais celui-ci la refusa, et Pascal III, qu'il sacra évêque pendant son séjour à Rome, fut élu pape à sa recommandation. Il en obtint comme une insigne faveur pour son église, *les corps des trois mages*, qui furent abandonnés après sa mort, à l'archevêque de Cologne.

L'évêque Henri, honoré de toute la confiance de Frédéric, fut chargé par lui du gouvernement du Milanais, et mourut à Pavie.

1166. ERLEBALDE, frère de Wilbalde, d'abord moine de St.-Laurent, ensuite archiviste et abbé de Stavelot : honore comme son frère de la confiance de l'empereur Conrad, il fut son chancelier et l'accompagna à la Terre-Sainte.

1167. ALEXANDRE, grand prévôt de St.-Lambert, évêque de Liège, fut chargé conjointement avec l'archevêque de Cologne, d'exposer pour la première fois à la vénération des fidèles dans l'église du chapitre royal de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle, les *ossements de Charlemagne*, canonisé par le pape Pascal III. Il accompagna l'empereur Frédéric dans sa dernière expédition en Italie pour soutenir les antipapes.

Alexandre sacra roi de Sardaigne, Barsona, qui en avait acheté le titre de l'empereur Frédéric, moyennant 4,000 marcs d'argent; et il mourut de la peste à Rome.

1167. GUIBERT, abbé de Gembloux. Il nous a laissé *vingt-neuf lettres* insérées dans dom Martène, qui jettent un grand jour sur l'histoire du monastère de Marmoutier, où il s'était retiré avec ses religieux, après la dévastation de son abbaye.

1171. LOUIS II, comte de Loos; dom Clément rap-  
pelle qu'à une guerre contre les comtes de Namur

et de Dasbourg et plusieurs incursions au pays de Stavelot, il partit pour la Palestine. A son retour, il écrivit à Louis-le-Jeune, roi de France, qu'*obligé de guerroyer tant pour lui que pour ses amis*, il le priait de lui envoyer *une cuirasse et un casque, qui fussent larges, amples et de bonne trempe*, ne pouvant en trouver dans le pays qui fussent propres à sa mesure. Cette lettre, dit dom Clément, sert à faire connaître *l'honneur guerrier et la corpulence peu commune* de ce comte. C'est lui qui transféra l'as emblée de ses feudataires dans le bourg de Curengé, dont il fit réparer le château, d'où cette juridiction prit le nom de *salle de Curengé* (qu'elle conserva jusques dans les derniers temps), à l'exemple, sans doute, de la *salle* ou *halle* où les Francs se réunissaient dans la Campine, pour traiter des affaires publiques.

1173. AMAURI I<sup>er</sup>, roi de Jérusalem, né dans l'Ardenne, homme de génie, mais d'une avarice sordide qui ternissait ses bonnes qualités. Il fit plusieurs guerres dans le seul but de s'enrichir et finit par perdre tous les tributs que lui payaient ses voisins. Il mourut sans avoir pu repousser les Sarrasins de la Terre-Sainte, malgré tous ses efforts.

1180. BRUNO (St.) de Cologne, fondateur des Chartreux, qui, par son zèle, s'introduisirent dans le diocèse.

1180. ISABELLE de Hainaut, comtesse d'Artois, femme de Philippe-Auguste, roi de France, vassale de l'église de Liège, en sa qualité de comtesse de Hainaut.

1182. REMIER, moine de St.-Laurent près Liège. Littérateur-poète, érudit, a écrit la *vie des hommes illustres de son monastère*.





1183. LAMBERT-LE-BÈGUE, savant et pieux ecclésiastique liégeois, persécuté et même indignement traité pour ses déclamations publiques contre la corruption des mœurs du clergé. Traité de fou par l'évêque Radulphe qui le fit enfermer et ensuite conduire à Rome, où il fut bien reçu du pape qui lui permit de prêcher en toute liberté. À son retour à Liège, il fonda, de ses propres deniers, l'église de Saint-Christophe et l'institut des *béguines* ou filles vivant en communauté et engagées par des vœux à garder la chasteté. Il sortit du béguinage de Saint-Christophe à Liège, un grand nombre de filles qui allèrent s'établir à Nivelles en 1207, et delà se répandirent par toute la Flandre, en France et en Allemagne. Les béguines existent encore en Belgique et en Hollande. Il composa une table qu'on appelle *table de Lambert*, et l'*Antigraphe*, ouvrage singulier et inédit, sur les mœurs corrompues des ecclésiastiques qu'il adressa à Lambert, curé de Theux. On conserve l'*Antigraphe* en manuscrit à la bibliothèque du roi à Paris. Il traduisit le premier, en langue romane ou wallonne, les *Actes des Apôtres*, qu'il dédia au pape Alexandre III.

Lambert est célèbre dans l'histoire par sa *prédiction* de l'inondation et de la ruine prochaine de l'église St.-Lambert, qui arrivèrent en effet après sa mort. Cet événement fut la cause première de la perte des chartres et archives du pays, que l'on conservait alors dans ce temple.

On trouve l'origine des Béguines dans le *Chronicon cisterciensis* d'Albert le Mire. Cologne, 1614.

1185. HENRIQUEZ (Alphonse), fils de Henri de Lorraine, comte de Limbourg, et de Thérèse, fondateur du royaume de Portugal, après la victoire qu'il gagna sur les Maures à Ourique, en 1139. Ce prince

donna une constitution aux Portugais, et la soumit à leur acceptation en 1145, dans la fameuse *assemblée de Lamégo*. Le pape Alexandre lui confirma le titre de roi en 1169, moyennant un tribut annuel de deux marcs d'or.

1185. RAPPART (*Adulphe*), moine de St.-Hubert, auteur d'une *Chronique manuscrite* de cette abbaye.

1185. IVÈRE (Ste.), recluse de Looz et amie de Ste. Christine, acquit une grande célébrité par ses vertus et ses miracles.

1186. HENRI de Castres, chanoine de l'église de Liège; après avoir occupé plusieurs années le siège épiscopal de Verdun, il revint à Liège et y mourut.

1190. GÉRARD, comte de Looz, accorda aux habitants de Brustem les mêmes *privileges et franchises*, que possédaient les citoyens de Liège. Pour expier le sac de la ville de Tongres, il fonda l'abbaye de Herkearode, devenue l'une des plus riches des Pays-Bas. A la sollicitation de Ste. Ivère, il partit pour la Terre-Sainte. Pendant son absence, Hugues, son frère, qu'il avait chargé du gouvernement du pays, séduisit sa femme et l'épousa. Il mourut à Ptolemaïs en Égypte.

C'est l'époque d'une foule de fondations d'hôpitaux pour la lèpre, maladie très-commune alors, et rapportée par les croisés en Europe.

1191. ALBERT de Louvain, frère du duc de Brabant, archidiacre de la Campine, fut élu évêque de Liège contre le gré de l'empereur Henri VI. Il alla à Rome où il fut bien reçu du pape Célestin III, qui confirma son élection et le nomma cardinal. Il se fit sacrer à Reims, où il fut assassiné par les émissaires de l'empereur et mourut martyr de la *querelle des papes et des empereurs* pour les investitures. On croit que c'est pour expier ce crime, que Henri fonda à perpétuité dans l'église de St.-Lambert deux autels et deux messes.



quotidiennes, dont les desservans s'appelaient *chanoins laïques*.

Albert ne fut pas canonisé; le pape Martin V permit seulement qu'en en fit la commémoration dans les églises de Reims et de Bruxelles.

Simon, moine d'Aillighem a écrit *sa vie et l'histoire de son martyre*, ouvrages publiés par Aubert e Mire, en 1628.

1191. RADULPHE, évêque de Liège, fameux par sa sordide avarice et la vente publique des bénéfices ecclésiastiques, que son confident, Udelin, boucher de Liège, *mettait à l'encan* sur la place du marché.

C'est sous son épiscopat, que le temple de Saint-Lambert, celui de St.-Pierre et le palais épiscopal furent brûlés, suivant la prédiction de Lambert-le-Bègue. Toutes les antiques et vraies archives du pays, périrent dans ce malheureux incendie, d'où l'on doit inférer que *toute chartre antérieure à cette date (1184) est fautive ou apocryphe*. On construisit sur le même emplacement une nouvelle église cathédrale, et l'on mit 67 ans à achever ce temple magnifique, qui existait encore et fut démoli en 1794.

L'épiscopat de Radulphe fut époque pour le reculement dans la vie monastique des chanoines.

Le pays s'accrut alors de *la terre et baronnie de Herital*, terre des Carlovingiens qui en firent leur *fabrique d'armes*, et fut donnée en engagère à l'état de Liège par le duc de Brabant, sous la condition que les habitants *conserveraient leurs coutumes locales et leur haute cour*, qui ressortit pendant long-temps au siège royal d'Aix-la-Chapelle, et en suite du conseil de Brabant.

Cet évêque, suivant l'esprit du temps, pour expier ses fautes et calmer ses remords, prit la croix, accompagna l'empereur Frédéric à la Terre-Sainte, et

mourut à Fribourg, lorsqu'il revenait dans son diocèse.

1194. LAMBERT, le petit, moine de St.-Jacques à Liège, est l'auteur d'une *Chronique* qui commence en 988 et finit à 1194, et n'offre, à proprement parler, que des dates; elle fut continuée par Reinier, moine du même monastère et publiée par dom Martène et Durand. Lambert est souvent cité dans Chapeauville.

1196. GILBERT, chancelier du comte de Hainaut, a écrit une *Chronique du Hainaut*, inconnue aux historiens liégeois, excepté à Gilles D'Orval: elle est pleine de faits intéressans pour les annales du pays. Cette chronique manuscrite fut découverte et publiée par les soins de M. le marquis de Chasteler, en 1784.

1200. ALBERT DE CUYCK, évêque de Liège, passe pour l'auteur des libertés et privilèges des Liégeois; mais il est plus probable qu'il leur confirma, à prix d'argent, celles qu'ils possédaient déjà.

On place généralement alors la découverte de la houille, ou plutôt son exploitation en grand à Liège, car au 11<sup>e</sup> siècle, les mines de New-Castle étaient déjà exploitées; et dans une enquête faite sous le règne de Henri III, il y est fait mention de ces *sortes de charbons qu'on trouvait dans les bois royaux*.

Dès lors, on voit que les marchands de Liège allaient à la foire de Francfort.

La *Taxandrie* prend désormais le nom de *Campine*.

On peut placer sous Albert, le commencement de la *lutte de la démocratie contre le pouvoir nobiliaire et cléricale*; lutte qui dura sans interruption jusqu'en 1789, où le peuple, ou plutôt la raison triompha de tous les préjugés.

1204. GUY, légat du pape, demeura deux ans à Liège, pour rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique; n'ayant pu y parvenir malgré tous ses efforts,





il se vit obligé de permettre aux chanoines de l'église cathédrale de vivre en liberté; depuis lors, ils *quittèrent la vie monastique* et se partagèrent les revenus du chapitre.

On attribue à ce légat l'usage, à Liège et en Allemagne, de sonner les cloches pendant la consécration.

\* 1204. GODEFROID de Féronstrée, issu d'une famille des plus illustres de Liège, fondateur de l'église St-Jean-Baptiste, où se trouvaient le *corps de Volger* et des *font baptismaux*.

1204. BAUBOUIN I<sup>er</sup>, comte de Flandre, pair et vassal de l'église de Liège, en sa qualité de comte de Hainaut, fut l'un des chefs de la quatrième croisade, et le *premier empereur latin à Constantinople*, d'où il envoya de magnifiques présents à l'église de Saint-Lambert.

Bertrand de Paris, natif de Reims, religieux ermite, s'avisa de se faire passer pour l'empereur Baudouin, fut prisonnier et mis à mort par le roi des Bulgares. Jeanne, fille aînée de ce prince, refusa de le reconnaître; mais une partie de la noblesse de Flandre et de Hainaut se rangea du côté de l'imposteur. Jeanne implora le secours de Louis VIII, roi de France. Bertrand fait prisonnier, avoua son imposture dans les *torrens de la question*. On le promena dans toutes les villes de la Flandre et du Hainaut, et il fut ensuite pendu à Lille en 1225.

On trouve la vie de Baudouin dans la *Constantinople Belgique* du jésuite Pierre D'Oultreman. Tournai, 1645, in-4<sup>e</sup>.

\* 1204. OTHON, doyen de l'église de St-Paul, à Liège, fondateur du monastère du *Sart sur Meuse*, appelé depuis le *Val-Benoît*.

\* 1208. PHILIPPE II, roi des Romains, se trouvant

à Duren, confirma par un diplôme les libertés et franchises prétendument accordées aux citoyens de Liège par Albert de Guyck, dont voici le dispositif : 1<sup>o</sup> Les Liégeois ne devaient payer aucune taille, aucun impôt, et n'étaient tenus à aucun service militaire, que pour la défense du pays, et de leur bon gré.

2<sup>o</sup> Ils ne pouvaient être cités, pour cause de religion, que devant l'assemblée synodale, et n'être excommuniés que par sentence de ce tribunal.

3<sup>o</sup> Tout serf mourant à Liège avait le droit de laisser tout son mobilier à sa femme, à ses enfans, ou à ses parens.

4<sup>o</sup> Tout citoyen ne pouvait être arrêté ou détenu sans un mandat des échevins, ni être traduit que devant leur tribunal; et s'il était condamné à la peine de mort, ses biens retournaient à sa famille.

5<sup>o</sup> Le mayeur ou les échevins, ne pouvaient entrer dans les maisons des bourgeois de la ville ou de la banlieue, pour y saisir un malfaiteur, qu'avec le consentement exprès du maître de la maison; d'où vient le proverbe liégeois : *pauvre homme en sa maison est roi*.

1210. THIERRY de Weissenberg, abbé de Cluny, auteur de la *vie de Ste. Hildegarde*.

\* 1211. THÉOBORE de Celles, chanoine de Liège, accompagna l'évêque Radulphe à la Terre-Sainte. A son retour, il *prêcha de concert* avec St. Dominique, une *croisade contre les Albigeois*, reste de Manichéens, et fonda, à Huy, l'*ordre des Croisiers*.

1212. RENIER II, abbé de Neufmonstier près de Huy, homme d'un caractère admirable et très-savant, selon le rapport de l'auteur du *Gallia Christiana*.

M. de Villenfagne croit, qu'il a travaillé à la *continuation de la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines*.





1213. MARIE d'Oignies (Ste.), née à Nivelles, consacra avec son mari au service de la ladrie de Willombrouck, et se retira sur la fin de ses jours au prieuré d'Oignies, nouvellement bâti sur la Sambre. Le cardinal Jacques de Vitry a écrit la *vie* de cette sainte, divisée en deux livres et rapportée par Jean Burinus. On en gardait le manuscrit à Oignies.

1213. IDI de Nivelles (Ste.), fondatrice du monastère de la *Trinité*, par les libéralités de Gérard, riche bourgeois de Liège.

1214. DIRCK VANDER AARE, prévôt de Saint-Servais à Maestricht, élu évêque d'Utrecht, acheta de Louis, comte de Loos, l'*investiture du comté de Hollande*, et fit de concert avec lui, une guerre cruelle et barbare à Guillaume, qui en était comte.

\* 1214. HENRI II, duc de Brabant, fit une guerre barbare aux Liégeois, au sujet du comté de Moha qu'il revendiquait à l'occasion de la mort de son oncle Albert. Assuré de la faveur d'Othon, aigri contre les Liégeois, il surprit la ville de Liège le 3 mai, jour de l'Ascension, et la *livra au pillage pendant quatre jours*.

Il revint encore l'année suivante ravager le pays, et brûla une partie de la ville de Tongres; mais la victoire remportée sur ce duc par les *boucheurs de Liège*, dans les plaines de Steppes, décida du sort du pays, qui eût passé sous la domination étrangère sans ce triomphe, dont on conserva le souvenir par une procession qu'en faisait le 13 octobre de chaque année, et dont l'usage s'est perpétué jusqu'en 1793.

Une paix humiliante fut accordée au duc de Brabant, qui vint, en suppliant, auprès de l'évêque, à genoux, la tête et les pieds nus, en recevoir les conditions.

L'année suivante, l'empereur Othon, le duc de

Brabant, les comtes de Flandre et de Boulogne, arrêterent à Nivelles le *démembrement du pays de Liège* et le *partage des biens du haut clergé*, mais la victoire de Bouvines, remportée sur les Flamands par Philippe-Auguste, fit avorter ce projet.

Henri obtint des états de l'empire, la *portion de Maestricht* que les comtes de Loos avaient possédée *indivise* avec les évêques de Liège, pour la tenir en fief de l'empire.

\* 1214. GAVOR (Jean), bourgeois de Liège, fondateur de l'hôpital *St.-Abraham*.

1215. ENGUERRAND de Bar, chanoine et écolâtre de Liège, mort à Lestines en Hainaut; au rapport de Jean d'Outremause, il était fils du comte Bertrand de Bar. Lors de l'incendie qui consuma entièrement l'ancienne église de St.-Lambert en 1183, *tous les livres et toutes les histoires que l'on y conservait dans la bibliothèque, furent brûlés*. Le chapitre cathédral confia à Enguerrand le soin de rassembler tout ce qu'il pourrait trouver concernant les évènements qui s'étaient passés à Liège et dans les pays voisins, et d'en composer une *nouvelle chronique*. Le travail d'Enguerrand fut terminé vers 1203 ou 1204: il s'étendait depuis *Saint-Maternelle jusqu'à cette époque*. Ces chroniques d'Enguerrand furent ensuite *enchaînées dans la bibliothèque de la cathédrale*, mais elles n'y furent pas long-temps; car on s'aperçut qu'il en avait corrompu à dessein quelques faits principaux, mais surtout la prise et la reddition de Bouillon par Renaud 1<sup>er</sup> dit *le borgne*, devenu comte de Bar, par l'abdication forcée de son frère.

Cette Chronique ne nous est point parvenue.

1215. JEAN, écolâtre de Xanten et ensuite abbé de St-Trond, se rendit célèbre par son zèle et ses prédica-



tions, qui entraîneront les princes et les évêques d'Allemagne à *prendre la croix* pour la quatrième fois.

\* 1215. GODEFROID d'Estamet, bienfaiteur de l'hôpital Cornillon, fondateur de l'abbaye de *Robertmont*, rebâtie en 1224 par Lambert à Lapidé, chanoine de Liège.

\* 1215 BONNET (*Jean*), chapelain de St.-Paul et trésorier de l'évêque Hugues de Pierrepont, fondateur de l'hôpital *St.-Michel*, à Liège.

1216. HENRI de Hainaut, frère de Baudouin comte de Flandre, vassal de l'église de Liège, fut élu après la mort de celui-ci, *régent de l'empire latin*, fondé par les Croisés. Il repoussa les Bulgares et Las-caris, empereur de Nicée, et mourut empoisonné.

1218 ENGLEBERT de Liège, moine de St.-Laurent, écrivain religieux.

1220. ADE, fille de Thierry VII, comte de Hollande, mariée à Louis, comte de Looz. Son oncle, Guillaume, comte de Frise, voulant s'emparer du comté de Hollande, dont elle avait hérité à la mort de son père, la fit enfermer et conduire ensuite en Angleterre, sous le règne de Jean *sans terre*. Après cinq années de captivité, Ade obtint sa liberté, et vint au comté de Looz habiter avec son mari, qui fut obligé d'envoyer en otage auprès du roi Jean, son propre frère Arnoul.

Louis, étant mort de poison, l'infortunée Ade vécut dans la retraite, et mourut à Herkenrode, où elle fut enterrée avec son mari dans l'église de cette abbaye.

1224. CHRISTINE (Ste.), née à Brustem au comté de Looz. Cantipré rapporte qu'elle mourut en 1182, et re-suscita subitement pendant ses obsèques, vécut encore quarante-deux ans, après être morte et re-suscitée

pour une seconde fois, qu'elle mourut enfin, en 1224, au monastère de Ste.-Catherine près de St.-Trond.

Thomas Cantipré de Leen-St.-Pierre, près Bruxelles, savant minéralogiste, géologue, qui vivait en 1280, a écrit la *vie de Ste. Catherine*.

Le même historien nous apprend qu'elle annonça le jour même de l'événement, la prise de Jérusalem par les infidèles; et que Gérard, comte de Looz, sur le point de mourir, fit une confession générale de ses péchés à cette sainte, conformément sans doute au décret du 4<sup>e</sup> concile de Latran tenu en 1215, qui ordonnait la confession du pécheur à son propre prêtre, ou ancien.

\* 1224. RADU de Liège, doyen de l'église collégiale de Ste.-Croix en cette ville, grand docteur en théologie et grand poète, au rapport de Jean d'Outremeuse, a laissé une chronique, que l'on conservait dans la librairie de l'église de St.-Lambert, et que l'évêque Hugues de Pierrepont inséra mot à mot dans la sienne.

\* 1225. CONRAD, chanoine de St.-Lambert et moine de l'abbaye de Villers, cardinal, légat du pape à Liège.

1225. GERTRUDE, unique héritière des comtes de Dasbourg, de Metz et de Moha, fille d'Albert, épousa Thibault, duc de la Haute-Lorraine, ensuite Thibaud, comte de Champagne, qui la répudia bientôt pour sa stérilité; et enfin en 3<sup>e</sup> noces, Simon, fils du comte Linange, qui la suivit au tombeau. Gertrude mourut âgée de vingt ans sans laisser de postérité; ce qui procura dès lors le *comté de Moha* à l'église de Liège, par suite de la donation que lui en avait faite Albert dernier comte, mort en 1212. Thibaud, comte de Champagne et roi de Navarre, successeur de Sanchelefort, son oncle maternel, à son retour de la Terre-





laine, s'adonna à la culture des lettres. Ses vertus lui méritèrent le titre de *grand*, et ses ouvrages celui de *poète et de chansonnier*; il est un de ceux qui ont le plus enrichi la langue française.

1220. FRÉDÉRIC, comte d'Alténa, au lieu de protéger et de défendre l'abbaye d'Essen, en sa qualité d'avoué, la pilla et en maltraita l'abbesse. Celle-ci porta plainte à Englebert, son parent, archevêque de Cologne, qui en fit les plus vifs reproches à Frédéric. Irrité de cet affront, il assassina l'archevêque. Le duc de Brabant, le comte de Gueldre, les seigneurs voisins jurèrent de tirer vengeance de ce crime, et détruisirent le château d'Isenberg qui lui appartenait. L'empereur Frédéric II le mit à l'ban de l'empire et confisqua ses biens; le légat du pape l'excommunia. Frédéric d'Alténa proserit, allant de ville en ville, fut, quoique déguisé, reconnu en traversant Liège, par Baudouin de Geneflé, chevalier lesbignon, qui le saisit au corps et le fit prisonnier; il fut envoyé sous escorte à Cologne, où il fut roué aux portes de la ville. Il est bon d'observer que le comté de Hornes, depuis faisant partie du pays de Liège, fut distrait du comté de Loëz, en faveur des comtes d'Alténa.

1220. HUGUES de Pierrepont, allié à la famille des comtes de Namur, évêque de Liège, né aux environs de Reims, dont il refusa l'archevêché. La possession des seigneuries de Moha et de Waleff et l'église de Liège, fut la cause d'une guerre cruelle entre le pays et Henri I<sup>er</sup>, duc de Brabant qui y étendait, et profita du refus de l'évêque de reconnaître Otton IV, couronné empereur par Innocent III, pour faire entrer ce prince dans ses intérêts. Après avoir vaincu les Liégeois, le duc de Brabant entra dans la ville de Liège, où ses troupes commi-

rent toutes les horreurs. La ville même eut été incendiée et perdu son salut qu'aux *représentations d'Andre*, châteelain de Bruxelles et de Gilles, son fils, chanoine de St.-Lambert. Le duc fit *caler les chartres et archives de l'Hôtel-de-Ville*, et la *trésorerie de St.-Lambert* fut livrée au pillage; mais les Liégeois se vengèrent du duc peu de temps après par la fameuse victoire qu'ils remportèrent sur lui dans les plaines de Steppes en 1213.

*St.-Troud*, *Waulsor* et *Hastières* qui dépendaient alors de l'église de Metz, furent acquis à celle de Liège qui lui donna en échange la *ville de Mézières*.

Hugues, de concert avec le comte de Clermont, fonda le *monastère du Val-St.-Lambert*.

Cette époque est celle de la *grande chartre* des libertés en Angleterre et de l'établissement des *chevaliers de l'ordre Teutonique* dans le pays de Liège.

Hugues assista au couronnement de l'empereur Frédéric et à celui de Henri VII à Aix-la-Chapelle, ainsi qu'au concile de Latran tenu à Rome, où il porta *une partie du chef de St.-Lambert*, pour en faire présent au pape.

Ce fut sous son épiscopat que l'on construisit à Liège, la *Halle aux Drapiers*, qui est la première établie en Belgique.

Hugues de Pierrepont a écrit *une chronique*, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, mais dont s'est servi pour la sienne Jean d'Outremeuse. Cette chronique qu'il appela *le Cronique des venassours*, mentionnait toutes celles du pays et évêché de Liège; il en fit présent au roi d'Espagne.

Nicolas-le-Long dans *son histoire du diocèse de Laon*, rapporte que Hugues légua aux pauvres 72,000 marcs d'argent.

1230. REINIER, prieur de St.-Jacques à Liège,



fit quatre fois le voyage de Rome, chose remarquable pour le temps. Il a écrit l'histoire des principaux événements arrivés dans le diocèse, depuis 1194 jusqu'en 1230. Son histoire est la continuation de celle de Lambert-le-Petit, publiée par dom Martène et Durand. On conservait encore dans les derniers temps, à l'abbaye de St-Jacques, le manuscrit original de cette chronique souvent citée dans Chapeauville.

\* 1231. OTHON, cardinal et légat du pape. A son arrivée à Liège, il s'appliqua à faire une récapitulation des revenus de tous les corps ecclésiastiques, pour n'en former qu'une seule masse, qui serait divisée par portions égales, afin qu'il n'y eût pas un membre du clergé qui fût plus riche que l'autre; ce projet très-bon en lui-même, n'eut point de suite.

Il rendit un règlement sage, mais illégal, interdisant à l'avenir de vendre, et ordonnant de *conférer gratuitement* les charges de mayeur et d'échevins à Liège, à Huy et à Dinant.

\* 1236. BAUDOUIN, seigneur d'Orchimont, auteur d'une chartre par laquelle il accorde la liberté aux habitans de Gédines, selon la loi de Penwèz.

1240. LAMBERT de Liège, chanoine de Thuin, poète.

1241. ALGERIC, religieux de Neufmoustier près Huy, né au hameau de Trois-Fontaines dans le marquisat de Franchimont; selon quelques auteurs, il serait le continuateur du précédent Albert, moine de Trois-Fontaines.

1241. SIMON, religieux de l'abbaye d'Aillyhem, dans le Hainaut, composa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : un *Volume de sermons sur le Cantique des Cantiques*, un *Commentaire sur la règle de St. Benoît*, la *Relation de la fameuse*

*vision* arrivée alors à un frère convers du monastère de Postelle, un *Abrégé des morales de Saint Grégoire*, la *Vie et la Relation du martyre de Saint Albert*, cardinal et évêque de Liège. Ce dernier ouvrage a été publié par Aubert le Mire, et traduit en espagnol par le P. André Soto, confesseur de l'infante Isabelle.

1244. VITRY (*Jacques de*), chanoine de l'abbaye d'Oignies. Il prêcha en Belgique et au pays de Liège, la deuxième croisade contre les Albigeois, et la quatrième contre les infidèles. Il se croisa lui-même, partit pour la Palestine et fut nommé archevêque de Ptolemaïde.

A son retour, Grégoire IX, auteur de la publication des Décrétales, le nomma évêque de Frescati et cardinal.

Ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement des Dominicains dans le diocèse de Liège.

Il mourut à Rome et voulut que son corps fût enterré à l'abbaye d'Oignies, située dans l'évêché de Liège.

Jacques de Vitry a écrit des *Sermons sur toutes les épîtres et évangiles de l'année*, une *Histoire orientale et occidentale*, divisée en trois livres : le premier traite de l'église d'Orient, depuis Mahomet jusqu'en 1229, le deuxième de l'état de l'église latine de son temps, et le troisième rapporte les événements dont il a été témoin en Orient; une *lettre* sur la prise de Damiette, et une *autre* contenant la relation de tout ce qui se passait devant cette ville. Cette dernière adressée au pape Honoré III, est insérée dans le huitième tome du *Spicilège* de dom Bâchery. Il a aussi laissé une *vie de Ste. Marie d'Oignies* et une *somme sur la conversion des pécheurs*.

1248. GILLES, né à Liège, moine de l'abbaye d'Orval, a écrit l'*Histoire des évêques de Liège* depuis





*Thibault* jusqu'à *Henri de Gueldre* : elle est insérée au *Rocart* de Chapreauville, tome 2<sup>e</sup>.

1251. MAURITIUS, chanoine de Neufmoustier près Hay, littérateur, érudit. Gilles d'Orval dont il était l'ami, lui soumettait tous ses écrits.

Au rapport de cet historien, il était le seul de son monastère qui cultivât alors les *lettres* et l'*histoire* ; d'où l'on pourrait inférer avec raison, que *Mauritius* aurait *continué* jusqu'à sa mort, la *Chronique* d'Albérie de Trois-Fontaines.

\* 1253. HENRI de Dinant fut avec Germeau, l'un des premiers bourgmestres de la cite de Liège élus par le peuple. Il fut le principal auteur de la *révolution politique*, qui, en 1253, rendit au peuple le *droit* de nommer ses magistrats. L'évêque Henri de Gueldre voulant obtenir des échevins une levée de milice pour envoyer au secours de Jean d'Avesnes, comte de Flandre, Henri de Dinant s'y opposa, alléguant *que ce n'était pas pour des intérêts étrangers que les Liégeois étaient tenus à prendre les armes, mais pour la défense du pays et le soutien des droits de l'église et de l'empereur*.

Persécuté, proscrit par l'aristocratie, il se réfugia auprès de Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre, où il mourut.

Ami sincère des libertés du peuple, Henri les défendit courageusement, et mérita de son vivant le titre glorieux de *père de la patrie*. Il fut lâchement calomnié par ses détracteurs et les ennemis de la démocratie.

1256. ARNOUL VII, comte de Looz, érigea en *villes* les bourgs de Hasselt et de Curenge, et leur accorda (en 1232) les mêmes *libertés* et *franchises*, dont les bourgeois de Liège jouissaient, *ou par droit*,

*ou coutume*. Il fit partie de la croisade ordonnée contre les habitants du diocèse de Brème, qui, après avoir chassé leurs prêtres et les clercs, étaient retournés à l'idolâtrie.

1258. JULIENNE (Ste.) de Liège, prieure du monastère du Mont Cornillon près Liège, morte en odeur de sainteté. Une *vision* qu'elle eut donna lieu à l'*institution* de la *fête du Saint-Sacrement*. François Mirvarius, religieux espagnol du Mont Sion et le jésuite Bertholet ont écrit la *vie* de cette sainte.

A la persuasion de Ste. Julienne de Cornillon et du consentement de l'évêque Robert, on célébra avec grande pompe pour la première fois en 1246, la fête du St.-Sacrement dans l'église de St.-Martin en Mont, dix-huit ans avant son institution par le pape Urbain IV, pour toute l'église.

Peut-être, pourrait-on attribuer la célébration de la Fête-Dieu à Liège en 1246, à une horrible sécheresse qui affligea cette année le pays durant quatre-vingts jours.

1264. PANTALÉON (Jacques), né à Troyes en Champagne, fils d'un savetier, chanoine et archidiacre de l'église de Liège, l'un des plus habiles canonistes et des plus profonds théologiens de son siècle. Il accompagna Robert, évêque de Liège, au concile de Lyon, où il se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances. Le pape Innocent III l'envoya en qualité de légat en Pologne, en Prusse, en Poméranie et dans toutes les provinces de l'Allemagne. Alexandre IV le nomma évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem, et l'envoya comme légat en Syrie.

En son absence, il fut élu pape, et prit le nom d'Urbain IV.

Il institua la *fête du St.-Sacrement* pour honorer ce mystère suivant la révélation qui en avait été faite





à diverses personnes pieuses, et particulièrement à Julienne de Liège.

La lettre par laquelle, ce pape établit la Fête-Dieu en 1204, est rapportée dans la collection des conciles, tome XI et dans le grand bullaire, ainsi qu'une *lettre adressée à Eno*, recluse au Mont-St.-Martin, à Liège.

L'origine véritable de la Fête-Dieu remonte au 4<sup>e</sup> concile général de Latran, tenu en 1215, qui établit en culte public, le *dogme de la transsubstantiation*.

Pantaleon, n'étant encore qu'archidiacre de Liège, composa un *Livre de méditations*, un *Traité sur la manière de reciter l'office*, et dressa des *règles pour les béguines*.

C'est sous le pontificat d'Urbain IV, qu'un ermite, Picard, introduisit *l'usage du chapelet*.

\* 1206. ROBERT, évêque de Verdun, vendit à l'église de Liège, la *terre et seigneurie de Jupille*, qui comprenait le faubourg d'Amercœur, Beaufays, Bel-laïre, Bois-Prez, etc., etc., échues à l'église de Verdun, lors du démembrement de la Lorraine, sous la réserve de *maintenir les surcéans dans leurs droits et franchises*, et de *ne pouvoir dans aucun temps, vendre, concéder, donner, distraire, changer, ou aliéner de quelque autre manière, les bois ou communaux, sans l'approbation du évêque et chapitre de Verdun*.

Jusqu'alors la cite de Liège se trouvait entourée d'un territoire étranger, excepté du côté de la Hesbaye, où l'on entraît par *Païen-Porte*, ou porte du pays.

\* 1209. AIGLETTINE, fille d'Alard Pagnois, échevin de Liège, célèbre par sa beauté, mariée à Jean des Marets, l'un des maîtres de la cité. Pendant la célébration de ses noces, les Liégeois prirent et démolirent *le port de Ste.-Walburg*.

\* 1274. NICOLAS de Fontaine-l'Évêque, évêque de

Cambrai, fit déterrer Corneille, chanoine d'Anvers, quatre ans après sa mort, et lui fit faire son procès pour avoir osé soutenir : *que la pauvreté effaçait tous les péchés*.

1276. THIBAUD, archidiacre de l'église de Liège, savant théologien; ayant été maltraité par l'évêque Henri de Gaeldre, pour avoir osé lui reprocher en plein chapitre, *d'avoir violé une jeune fille de la maison Desprez*, allée à Thibaud, il quitta Liège et entreprit le *voyage de la Terre-Sainte*.

Étant à Ptolémaïs, il reçut la nouvelle que les cardinaux assemblés à Viterbe depuis deux ans et neuf mois, où ils ne pouvaient s'entendre, l'avaient élu pape. Il revint en Europe, et prit le nom de Grégoire X.

Peu de temps après, il assembla un concile général à Lyon, pour y exciter à une nouvelle croisade, réformer les mœurs et réunir l'église d'Orient à celle d'Occident.

Les villes de Liège, de Huy, de Dinant, de Tongres et de St.-Trond, envoyèrent des députés à ce concile, pour y déposer contre leur évêque, auquel le pape avait déjà écrit une lettre touchante pour l'exhorter à changer de vie.

Grégoire X ordonna, que les cardinaux, après la mort d'un pape, seraient enfermés dans un conclave et n'en pourraient sortir, qu'après en avoir élu un autre.

On lui doit l'abolition de l'abus où étaient les ecclésiastiques lorsqu'ils se croyaient attaqués injustement, *d'entourer d'épines l'image de J.-C. et les reliques des saints*, et de faire cesser le chant dans les églises, pour marquer leur douleur. Le deuxième concile de Lyon condamna plus tard cette coutume *comme impie*.

Thibaud avait professé avec distinction la théologie



et l'écriture sainte à Paris. Il a laissé *plusieurs lettres touchant la réunion des Grecs et des Latins*, et une *autre contre les chrétiens qui embrassent le judaïsme*.

\* 1281. ROUCHARD et GUILLAUME, chanoines de St.-Lambert, partagèrent les suffrages pour remplacer Jean d'Enguien, assassiné par Henri de Gueldre. Ils sont les architectes des *deux portails* de l'église cathédrale, qui se trouvaient l'un vis-à-vis du Palais, et l'autre du côté de la place Verte.

Ce fut vers ce temps, que l'on construisit des *ponts de pierre* à Maestricht, à Huy et à Dinant.

\* 1282. HEMRICOURT, chevalier liégeois, passait pour l'homme de son temps, le plus adroit aux exercices du corps. Charles d'Anjou, roi de Sicile, l'invita à venir prendre part au fameux combat singulier de *cent contre cent*, arrêté entre lui et Pierre d'Arragon, pour terminer leurs différends.

Haneffe et Moumale, autres guerriers liégeois, aussi renommés que Hemricourt, furent également conviés à ce combat, dont l'histoire nous a conservé le souvenir.

1284. HENRI de Gueldre, frère d'Othon, duc de Gueldre, fut élu, quoique l'âge, évêque de Liège *par le concours du clergé, des nobles et des plébiens*. Sa vie débauchée lui mérita à juste titre le surnom de *l'homme aux soixante bâtards*.

Sous Henri de Gueldre, la forme des élections changea : le peuple de la cité nomma ses magistrats ou *maîtres-à-temps*, depuis appelés *bourgmestres*; et bientôt les autres villes du pays imitèrent cet exemple.

Ce fut lui, qui, pour contenir la bourgeoisie, fit élever la *forteresse de Ste.-Wulburge*. Il assista avec l'empereur au siège d'Aix-la-Chapelle qui dura six mois.

Tout le temps de son épiscopat fut marqué par des troubles et la guerre civile.

Grégoire X, n'ayant pu le déterminer à changer de vie, le fit déposer au concile de Lyon. Dans la lettre qu'il écrivait en 1272 à Henri, il lui dit : *Tous ne prenez pas la défense des ecclésiastiques contre les nobles qui s'emparent de leurs biens*. Cette lettre trace un tableau hideux des mœurs corrompues de cet évêque. On y voit, qu'il s'était fait un honneur d'avouer dans un festin, d'*avoir eu de ses concubines, quatorze enfants en vingt-deux mois*; et l'on ne peut révoquer en doute, qu'il ait fait construire le château de Pietersem pour le donner à l'un de ses bâtards. Quelques auteurs ont cru, que l'abastreie située au faubourg d'Avroi, était la maison destinée à l'éducation de ses bâtards et à ses plaisirs nocturnes; mais il est plus vraisemblable qu'elle était l'arsenal des arbalétriers.

Après sa déposition, il vécut encore douze ans, pendant lesquels il se livra à tous les genres de brigandages, et à tous les excès les plus honteux. On lui attribue la mort de son successeur.

Il eut une fin digne de sa vie, et fut tué en 1284, par Thierry l'Ardennais du ban de Jalhay, dans le village du Marché au pied du château de Franchimont, dans une course qu'il était venu faire dans le marquisat de ce nom.

L'église cathédrale de St.-Lambert, démolie en 1794, fut achevée sous Henri de Gueldre.

1289. BAUDOÛIN d'Avesnes, frère du comte de Hainaut, auteur d'une *Chronique des comtes de Hainaut*, dont l'histoire est intimement liée à celle du diocèse. Jacques Leroy l'a publiée en 1693, avec des *notes historiques*.

\* 1297. ADOULE PORETTE, mérita le surnom de *l'Hélène liégeoise*; fille riche, d'une beauté remarquable, et de condition serve de la terre d'Awans. Son





enlèvement et son mariage avec le jeune Hameceau allié aux Waroux, donnèrent lieu à *ces guerres cruelles* entre les familles d'Awans et de Waroux, qui désolèrent le pays de Liège pendant un demi-siècle et firent périr *plus de 32,000 hommes*. Hemricourt nous a laissé le  *récit de cette guerre*. M. de Villenfagne en a composé *un essai historique*, et M. Pigault de Calais, en a fait un *drame en trois actes* qu'il voulut faire représenter à Liège en 1784, mais le conseil-privé de l'évêque s'y opposa.

\* 1297. ADOLPHE, comte de Nassau, fut couronné empereur d'Allemagne à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence, assisté de l'évêque de Liège.

1297. GUILLAUME, abbé de St.-Trond, a écrit la *vie de Sté. Blatrice*, prieure de *Nazareth*, à Cologne.

1301. CORBEAU (*Humbert*), seigneur d'Awans, dont le nom rappelle de tristes et douloureux souvenirs. Son refus de permettre au jeune Hameceau, cousin du seigneur de Waroux, d'épouser Adoule Porette de Dommartin, *jeune et belle serve dépendante de ses domaines*, fut le prétexte de cette guerre civile, qui s'alluma dans les campagnes, et durant laquelle le pays fut désolé par des meurtres, des pillages et des incendies sans cesse renouvelés. Cette anarchie féodale, peinture vraie des mœurs féroces du moyen âge, dura 35 ans, éteignit une partie de la noblesse liégeoise, et ruina le pays.

Au commencement de cette guerre dite *d'Awans et de Waroux*, les Awans ayant brulé le fort de Slinx avec sa garnison, Humbert et douze chevaliers de son parti furent condamnés à *venir en chemise, une selte de cheval sur leur tête nue*, depuis l'église collégiale de St.-Martin jusqu'au Palais, faire *arrière honneur* à l'évêque de Liège : honte humiliante pour

les Awans, qui, en exaltant l'orgueil des Waroux, ne contribua pas peu à prolonger la querelle.

Après le combat de Lonçin où périt Humbert Corbeau, chef de son parti, toute la noblesse liégeoise, même celle des contrées voisines, prit part dans cette guerre : les uns pour venger la mort de leurs parens ou amis, les autres pour acquérir de *l'honneur* par quelques exploits *glorieux*.

Ces preux chevaliers liégeois, si renommés alors en Europe pour leur vaillance et leur adresse dans les combats, ne s'y présentaient que richement et superbement habillés : leurs armes ne laissaient rien à désirer pour la trempe, la beauté et l'ornement : leurs chevaux étaient excellens, et ils les décoraient de caparaçons brodés où leurs blasons étaient artistement peints : ils se servaient de selles très-hautes et sans étriers, se garantissaient la tête par des casques d'une solidité à toute épreuve, et se couvraient le corps d'une cotte de mailles de fer.

Malgré la haine et l'animosité qui régnaient entre les deux partis, les *trêves* ou *quarantaines* étaient presque toujours observées religieusement. On en publiait quatre à la mort de chaque seigneur ; ce qui procurait parfois une paix d'un an et plus ; alors on oubliait ses ressentimens ; on se voyait familièrement ; et les fêtes les plus brillantes réunissaient *Awans et Waroux*.

Les uns et les autres profitaient des trêves pour se rendre dans les tournois très en vogue alors en Europe, et cherchaient à y briller par leur force et leur adresse.

A chaque reprise des hostilités, les preux chevaliers liégeois avaient un usage particulier dont on retrouve cependant des traces dans l'histoire de l'ancienne chevalerie des autres nations, qui consistait à se faire tirer du sang pour s'assurer de la fidélité



de l'un et de l'autre; ils couronnaient cette cérémonie barbare par un festin splendide.

\* 1309. VELROUX (*Jean de*), dit *Mostard*, bourgeois de Liège, fondateur de l'hôpital *delle Mostarde* dans cette ville.

\* 1312. DEFOUX (*Marie*), dame liégeoise, a mérité une place dans l'histoire par son dévouement héroïque, en cachant dans sa maison, près de cent cinquante nobles, pour les soustraire à la mort. Elle fit ce trait de courage, bien digne de son sexe, durant la nuit horrible du 4 août, où les nobles, dans l'espoir d'être soutenus du comte de Looz et de toute sa noblesse, avaient livré combat aux bourgeois de Liège ayant à leur tête les chanoines et Arnold de Blanckenheim, prévôt de la cathédrale et régent du pays, qui trouva la mort en se battant vaillamment.

1313. LIMBOURG (*Henri de*), né dans l'Ardenne, pair et vassal de l'église de Liège en sa qualité de duc de Luxembourg. Il fut empereur d'Allemagne sous le nom de Henri VII. Voulant détruire la faction des Guelfes et des Gibelins qui désolait l'Italie, il ne put y parvenir malgré tous ses efforts, et mourut empoisonné, dit-on, par un religieux dominicain, qui, après l'avoir confessé, lui donna la communion avec une hostie préparée. Henri emporta les regrets de l'Allemagne et d'une partie de l'Italie.

1313. JEAN I<sup>er</sup>, duc de Brabant, pair et vassal de l'église de Liège, est l'auteur de la grande chartre des Brabançons. Base de leur *joyeuse entrée*. Il leur reconnut à Cortenberg le droit de résistance et même l'immunité dans le cas où lui ou ses successeurs viendraient à enfreindre leurs lois et privilèges. Se sentant approcher de sa fin, Jean assembla les nobles et les députés des villes à Cortenberg, où l'on arrêta les ré-

glemens qui portent le nom de cette ville. Il fut statué, que quatre députés seraient choisis par les nobles et dix parmi les bourgeois; et que de trois semaines en trois semaines, ils se réuniraient à Cortenberg pour connaître des infractions faites à la *liberté individuelle* ou aux *privilèges*, et pour veiller à l'*administration de la justice*. L'évêque de Liège, Adolphe de la Marck, le comte de Looz et plusieurs des principaux seigneurs du pays de Liège furent les témoins et les garans de cette chartre.

1315. FRANCHOMME (*Eustache de*), chevalier liégeois, fut le chef et l'âme du parti des Awans. Accusé d'avoir arrêté la dame de Warfusée et de lui avoir enlevé ses bijoux, ses chevaux, ses équipages, nonobstant qu'il alléguât pour sa défense, l'avoir fait par le *droit de la guerre* et dans le combat livré entre les deux partis à Waremme, où lui-même avait été dépouillé par le comte de Warfusée, l'évêque Adolphe de la Marck le fit arrêter et remettre entre les mains de Henri de Hermalle, son plus cruel ennemi, qui sans autre forme de procès lui fit trancher la tête sur un échafaud. Acte inique et arbitraire de la part de l'évêque, partisan déclaré des Waroux, qui aigrit les esprits et souleva le peuple contre lui, indigné d'une pareille atteinte portée aux lois de la justice et à la liberté individuelle. Telle fut l'une des causes qui amena la *paix de Fexhe*; mais l'esprit de liberté qui surgissait alors dans toute l'Europe et la chartre de Cortenberg sont les causes déterminantes de la *rénovation écrite de cet ancien contrat*.

\* 1319. PETERSHEM (*Henri de*), chanoine de l'église de Liège, est l'inventeur du *chat*, espèce de bélier, machine de guerre destinée à abattre les murailles. Il employa pour la première fois cette formidable machine au siège de Bouvignes, où il avait accompagné





l'évêque Adolphe de la Marck. Les Liégeois s'en servirent plus tard au siège de cette même ville, de préférence au canon, tant elle causait de dégâts.

\* CORBENTIN (*Gilles*), bourgeois de Liège, fondateur de l'hôpital St-Julien dans le quartier d'Outre-Meuse.

1321. MARIE DE BRABANT, fille de Henri III et sœur de Jean, duc de Brabant. Son mérite et sa beauté la firent rechercher en mariage par Philippe-le-Hardi, roi de France, qui l'épousa en secondes nocces en 1274, au château de Vincennes. Fille de l'un des plus beaux esprits de son siècle, elle avait hérité de ses talens pour la poésie : elle les cultiva à la cour de France où les sciences commençaient à fleurir depuis le règne de St. Louis, père de son mari. Ses bienfaits attirèrent un grand nombre de poètes à sa cour, au nombre desquels on comptait un certain Adenès le Roi, que cette princesse aida beaucoup pour la composition du roman de *Chomades*, son meilleur ouvrage. Maîtresse de l'esprit de son époux, elle gouverna la France par elle-même ou par ses créatures.

Quoiqu'il en soit, elle fut accusée d'avoir empoisonné Louis, fils aîné du roi, et d'avoir voulu attenter aux jours de son époux. Marie courait le risque d'être pour le moins *brûlée vive*, si un seigneur de sa cour n'était venu consulter une *béguine* ou *religieuse* de Nivelles, très en réputation de sainteté, qui disculpa la reine, et découvrit que cette accusation n'était qu'une calomnie de Pierre de la Brosse, barbier, chirurgien et favori de Philippe, qu'il espérait gouverner seul après la mort de cette princesse.

1324. MARCQUERITE de Luxembourg, fille aînée de l'empereur Henri VII, fut mariée en 1322, à Charles-le-Bon, roi de France, après qu'il eut répudié

la reine Blanche de Bourgogne. Cette princesse, ion ba, dit-on, de son charriot, en allant à Montargis, et se blessa dangereusement ; ce qui lui occasionna une fausse couche dont elle mourut. Selon d'autres, sa passion pour la chasse serait la véritable cause de sa mort.

1326. PORETTE (*Marguerite de*), de la secte des Bégards, naquit dans le comté de Hainaut au diocèse de Liège. Ayant avancé : *que l'ame abîmée en Dieu, est au-dessus des vertus et n'en a plus que faire ; et que quand on est arrivé à un certain degré de perfection, on ne saurait aller au-delà ;* son livre accusé d'hérésie, fut dénoncé à la Sorbonne qui la condamna. Cette malheureuse fille fut brûlée vive en présence de ses juges et de toute la cour, sur le parvis de l'église Notre-Dame à Paris. Quatre cents ans plus tard, une autre femme, Madame Guyon, l'amie de Fénelon, a pu dire impunément les mêmes sottises !

1326. WAREUSEE (*Raes de*), surnommé le *dernier des Waroux*. Après les plus brillans exploits contre les Awans, il mourut percé de coups avec ses deux fils, à l'âge de *cent ans*, dans le combat que se livrèrent les deux partis près de Dommartin.

1326. ARNOULD VIII, comte de Looz, prit les intérêts de la noblesse liégeoise contre ceux du peuple et du chapitre cathédral. Il érigea le bourg de Hasselt en *ville*, et accorda à ses habitans les mêmes privilèges et franchises dont jouissaient les bourgeois de la cité de Liège. Arnould transféra de Curenge à Hasselt la fabrique de monnaie de son comté, et octroya aux 40 bourgeois chargés de sa fabrication et de son inspection, les mêmes droits, que dans le Brabant. Il reconnut que les comtes de Looz n'avaient aucun droit d'imposer les nobles, que le don annuel de 10 *sols de*





*vieux gros tournois* par chevalier, et de 5 par écuyer, était purement gratuit, et qu'il les en acquittait pour toujours.

\* 1327. LFILOUP (*Collin*) de Bréda, passe pour le fondateur de Spa. On rapporte qu'il acheta de l'évêque de Liège, Adolphe de la Marek, 12 bonniers de terre qui entouraient la *fontaine du Pouhon*, défricha ce terrain et y construisit quelques habitations. Il y a lieu de croire, qu'il fit bâtir plusieurs forges et fourneaux à fondre le fer, qui se trouvait alors en abondance à la superficie du sol.

Tel paraît être l'origine véritable du commencement de la célébrité de Spa, où il n'y avait encore que quelques maisons éparses, situées dans l'endroit appelé le *vieux Spa*.

\* 1327. CHATEAUNEUF (*Bertrand de*), doyen de l'église de St.-Lambert et cardinal. Il embrassa le parti d'Adolphe de la Marek, qui employa son crédit auprès de la cour de Rome contre les Liégeois. Ce cardinal obtint du pape, que Jean Lardier, échevin, et les trois autres députés de la cité de Liège, chargés de lui remettre un mémoire contenant les griefs du peuple contre leur évêque, fussent arrêtés. Ramenés à Liège contre le droit des gens, Lardier fut mis en prison dans le Hainaut avec l'agrément du comte, et les trois autres furent envoyés en Westphalie et mis en lieu sûr.

1331. BERNARD de Guy, né en 1260, religieux dominicain, fut d'abord chanoine de Liège et archidiaque d'Ardenne. Il fut ensuite inquisiteur en Langue-doo, puis évêque de Tuy en Galice et ensuite de Lodève en France. Il laissa beaucoup d'*écrits*, entr'autres, une *vie des papes*, où l'on trouve assez de détails sur les croisades. On trouve des extraits de ses ouvrages dans les *collections* de Labbe et dom Bouquet.

Etant encore à Liège, il fit présent à la librairie de l'église St.-Lambert, de la *Chronique de Radu*, qu'il avait fait copier à ses propres frais. Bernard de Guy, nous apprend entr'autres singularités du 13<sup>e</sup> siècle, que durant la captivité de St. Louis, l'an 1251, il se fit tout à coup en France une croisade de pastoureaux, de jeunes garçons et de jeunes filles, que des scélérats avaient séduits par de secrètes machinations. Que quelques-uns de ces criminels instigateurs seignaient que plusieurs de ces enfans avaient eu une vision des anges, qu'ils faisaient des miracles et étaient envoyés de Dieu pour venger le roi. Parmi ces enfans, il y en avait qui s'appelaient maîtres et se faisaient obéir des autres. Ils allaient par les chemins, les campagnes et les villes donnant des bénédictions comme des évêques. A Paris, ils firent des mariages et de l'eau bénédite. Partout ils accablaient les religieux et les cleres, dépouillant les uns, frappant les autres, et en tuant plusieurs; personne n'osait ni les réprimer, ni leur résister. Tout le peuple était pour eux; quelques-uns parce qu'ils espéraient que cela aurait une bonne fin; le plus grand nombre parce qu'on était bien aise de voir maltraiter les ecclésiastiques. Enfin la fraude se découvrit. En très-peu de temps, les pastoureaux s'évanouirent comme de la fumée.

1334. BOLLAND (*Henri de*), moine bénédictin, né au duché de Limbourg. D'abord moine de Stavelot et d'une vie édifiante; mais ayant été élu abbé, il quitta l'habit monastique, se retira au château de Logne, où il vécut d'une manière tout-à-fait déréglée.

1336. LOUIS, *dernier comte de Looz*, descendant d'Arnoul, voyant avec peine son nom et sa race s'éteindre dans sa personne, disposa de son comté en faveur de Thierri de Heinsberg, fils de sa sœur aînée, au préjudice de l'église de Liège.



1337. DANIEL *de Liège*, religieux carme, habile politique, évêque *in partibus* d'Antiarade, suffragant de Liège, sous l'épiscopat d'Adolphe de la Marek. Il est le fondateur des cloîtres des Carmes à Liège.

1342. ROGER (Pierre), d'abord chanoine de l'église de Liège, puis chancelier de France sous Philippe de Valois. Élu pape sous le nom de Clément VI, il résida à Avignon, réduisit le jubilé de cent ans à 50, et voulut faire élire un empereur d'Allemagne, quoique Louis de Bavière fût encore vivant; mais ce prince brava les foudres de Rome, et conserva le trône. On publia sous son pontificat, une *lettre de Saton, adressée à son vicaire Clément VI*, qui finissait par *les compliments des sept péchés capitaux*. Ce pape donna dans le népotisme, et enrichit ses parens, dont il fit un grand nombre de cardinaux, bien qu'ils eussent des mœurs très-peu ecclésiastiques.

1343. WINNI DE POMERIO, abbé de Stavelot et fondateur de l'hôpital de cette ville.

\* 1343. LEVOLD DENORTOFF, chanoine de Liège, est l'auteur d'une chronique dont voici le titre : *Chronicon comitum de Marck et Attend*. Le style de cette chronique se ressent du goût du temps. Elle est adressée au comte de la Marek, et ne contient guères que des dates. Tout ce qui concerne les croisades y est raconté d'une manière succincte, sèche et sans aucune espèce d'intérêt.

1343. BERTHAUD (Florent), né à Malines, chevalier, surnommé *le riche marchand*. Les états de Liège lui ayant engagé la ville de Malines ainsi qu'au duc de Brabant, les privilèges des bourgeois de cette ville furent augmentés. L'archevêque de Cologne conseilla à son oncle le comte de Gueldre, pair de l'église de Liège, d'empêcher, pour rétablir ses affaires, la fille

unique de Berthaud, descendant des comtes de Loos par les femmes, lequel, lui dit-il, *est renommé le plus riche homme d'or et d'argent que on sache en nul pays par les grands foires de marchandises qu'il mène par mer et par terre; car, jusques en Damas, au Caire et en Alexandrie, ses galées et marchandises valent cent mille florins et tiennent en plaige (hypothèque) une partie de vostre héritage*. Froissard assure que Berthaud était riche de 5 à 6 millions de florins.

\* 1343. JACQUEMONT, dit *Cockai le Hallé*, bourgeois de Liège, célèbre fabricant de draps, qui entretenait à lui seul dans cette ville près de six cents ouvriers drapiers.

1344. MARCK (Adolphe de la), fils du comte d'Altena et de la Marek, et de la fille de Louis, comte de Loos. Le pape Clément V, au mépris des droits du clergé, de la noblesse et du peuple, nomma d'autorité Adolphe, encore jeune homme, au siège épiscopal de Liège, à la sollicitation de Philippe-le-Bel, roi de France. Son règne est une époque des événements les plus remarquables pour l'histoire politique du pays : 1° la *paix de Fêche*, qui n'est qu'une *renovation écrite des libertés* liégeoises; 2° la *paix des 12 lignages*, qui établit le *tribunal des douze familles nobles* pour mettre un terme aux guerres cruelles des Ayans et des Waroux qui désolaient le pays depuis un demi-siècle; 3° l'émission d'une nouvelle espèce de monnaie, dite *volant*; 4° l'établissement des *premières foires* à Liège, qui se tenaient chaque année pendant huit jours : la 1<sup>re</sup> au 1<sup>er</sup> mai, et la 2<sup>e</sup> au 17 septembre; 5° la création du *tribunal des XII*, établi pour réprimer les violences et les concessions des officiers de l'évêque, et fut depuis le palladium de la liberté nationale; 6° la vente de la *ville de Malines* au comte de Flandre; 7° la *réunion du comté*





de Looz à l'état de Liège, par la mort du dernier comte; 8<sup>e</sup> le changement dans l'année qui commence des lors à Noël, au lieu de Pâques, ainsi qu'il était d'usage auparavant en Belgique comme en France.

Adolphe, par ses emportemens, ses injustices criantes et sa sordide avarice, ne fut qu'un fléau pour les Liégeois, avec lesquels il fut toujours en guerre. Il montra détesté de tout le monde, et si accablé de dettes, que ses exécuteurs testamentaires refusèrent cette charge.

1346. JEAN DE LIMBOURG, dit *l'aveugle*, né en 1295, était fils de l'empereur Henri VII, et lui succéda en qualité de duc de Luxembourg. Il fut élu roi de Bohême au préjudice de Henri, duc de Carinthie, que sa tyrannie fit chasser du trône. Il prêta foi et hommage en 1325, comme ses prédécesseurs, entre les mains d'Adolphe de la Marek, en qualité de duc de Luxembourg et pair de l'église de Liège. Pendant les dissensions des Liégeois avec leur évêque, il fut nommé *mambour du pays*, et se montra partisan zélé de Thierry de Heinsberg, auquel, en qualité d'arbitre et à l'instigation de l'évêque, il adjugea le comté de Looz, au préjudice des droits acquis de l'église de Liège. Jean se mêla à toutes les dissensions qui agitérent le gouvernement d'Adolphe de la Marek. Ce prince soumit la Silésie, défut les Lithuaniens *payens*, et prit le titre de *Roi de Pologne*. Avant perdu un œil dans cette expédition, il alla à Montpellier pour se faire guérir, et sortit aveugle des mains d'un médecin juif. Cela ne l'empêcha pas de continuer à faire la guerre, et de venir au secours de Philippe de Valois. Il fut tué à la bataille de Crécy, où, pour combattre, il avait fait attacher son cheval à la bride de deux de ses plus braves cavaliers.

1346. JEAN-LE-BEL, chanoine de l'église de Liège,

poète, historien, personnage distingué. Hemricourt qui vivait dans le même temps que lui et était son ami, dit que c'était *le plus magnifique, le plus aimable et le plus spirituel chanoine de la cathédrale; qu'il s'amusa à faire des chansons et des virelais.*

Jean de Hainaut, comte de Beaumont et de Chimay, l'admit dans son conseil, et l'attacha à son service.

Jean-le-Bel recevait avec magnificence chez lui; sa vaisselle était d'argent; sa maison était le rendez-vous des chevaliers étrangers et des princes qui arrivaient à Liège. Son train était considérable; il avait des chevaux superbes, des fauconniers, des chasseurs, des oiseaux et des chiens. Sa suite surpassait celle de l'évêque; aux jours ordinaires, il n'allait à l'église de St.-Lambert, qu'accompagné de vingt personnes, et aux jours de grandes solennités, il en avait souvent cinquante qui le reconduisaient chez lui. Ses surplis étaient ornés de perles, et ses habits enrichis de pierres fines.

Froissard, dans le *prologue* de sa *Chronique*, dit que Jean-le-Bel a écrit en français, avec beaucoup de soin et d'exactitude, tous les événemens qui s'étaient passés de son temps. Froissard et Gilles Corrozet se sont servis des mémoires de cet historien, qui s'est plus attaché à l'histoire de France qu'à celle de son propre pays.

M. Bûchon a publié à la fin de son édition de Froissard, les *Chroniques de maître Jean-le-Bel, chanoine.*

1346. FALCOMONT (*Thierry de*), seigneur du pays de Liège, fut l'un des plus grands capitaines de son siècle. Il fut successivement chargé du commandement de l'armée d'Edouard III, roi d'Angleterre, dans sa guerre contre Philippe de Valois; et de celles d'Adolphe de la Marek, évêque de Liège, et de Jean, duc



de Luxembourg et roi de Bohême. Son père était, à rapport de Jacques de Henricourt, *le plus brave et plus courageux chevalier de son siècle*.

1348. HOESEM (*Jean d.*), littérateur, poète, géomètre, chanoine et ecclésiaste de l'église de Liège, naît en 1278, au village de Hoesein près de Hongarde. Il enseigna avec distinction la jurisprudence à Louvain et à Orléans.

Hoesein montra dans toutes les affaires importantes dont il fut chargé, une connaissance approfondie des hommes et des choses, et un sincère ami de la liberté. Il s'opposa de toutes ses forces, à ce que les membres du tribunal des XII nouvellement érigé, fussent élus à vie. Son discours, au sujet de l'élection d'un *manbour du pays*, après la mort de l'évêque Adolphe de la Marck, pour démontrer au chapitre cathédral la nécessité de l'intercession du peuple dans ce choix, est digne de tout éloge. Ses ouvrages sont :

1<sup>o</sup> *Les vies des évêques de Liège, depuis Henri de Gueldre jusqu'à Englebert de la Marck*. Sa chronique commence à l'an 1246 et se termine en 1348. Chapeauville l'a insérée dans son *Recueil des historiens liégeois*. Le style de cet historien est barbare et obscur, et sa narration confuse. Froissard avoue qu'il a profité du travail de Hoesein pour écrire le commencement de sa chronique. La 1<sup>re</sup> édition de son histoire est plus considérable, et renferme des particularités qui ne se trouvent pas dans la seconde.

2<sup>o</sup> *Un index alphabétique des principales questions du droit civil et canonique*.

3<sup>o</sup> *Les fleurs des auteurs et des philosophes*.

\* 1356. WARNANT, plus connu sous le nom de *Jeannes Presbyter*, était curé du village de Warnant, où peut-être il a pris naissance. Il a écrit les *vies des évêques de Liège*, en commençant, comme Hoesein, à

Henri de Gueldre. Chapeauville qui le cite souvent dans son recueil, prétend que son style est tellement barbare et obscur, que très-souvent on devine plutôt qu'on ne comprend ce qu'il a voulu dire, et lui préfère l'historien Hoesein ; cependant, il faut avouer que Warnant a écrit dans un sens plus libéral et qu'il rapporte quelques pièces curieuses pour l'histoire de ce temps, que l'on ne trouve point dans Hoesein, ni ailleurs.

1359. GUILLAUME, comte de Namur, dit *le riche*, est l'auteur d'une législation sur les houillères de cette province. Il eut la gloire d'encourager le premier ce genre d'exploitation ; et il le fit avec un soin tout particulier.

\* 1360. JEHAIN, châtelain de Waremmé, capitaine-général du parti d'Awans, dont il fut toujours l'un des plus intrépides guerriers. Il se signala surtout à la fameuse bataille donnée le jour de la St-Barthélemi entre les villages de St-Georges et de Dammartin. Au lever de l'aurore de cette fatale journée, le châtelain remarquable par une taille majestueuse et la grosseur de son corps, se revêtit d'une armure pesante, et commanda à son écuyer de lui amener *Moreau de Dave*, nom d'un fameux coursier dont il avait éprouvé la bonté. Peu de chevaux auraient pu supporter long-temps un poids aussi énorme. Il ne parvint à le monter qu'avec le secours de deux personnes. Comme on lui faisait des reproches de ce qu'il avait des armes trop lourdes : *Je jure, répondit-il, par Dieu et St. Georges, que, s'il m'a fallu deux hommes pour monter le fidèle Moreau, quatre et même plus ne m'en feront pas descendre*. Robert de Trugnée et Thomas de Henricourt tenaient les brides de son cheval, et devaient le garder à vue pendant le combat. A la tête de 270





chevaliers ou écuyers, armés de toutes pièces et de quantité de piétons, parmi lesquels se trouvaient quoiqu'aveugles le seigneur de Clermont et le vieux Willar d'Awans, qui voulaient partager leurs dangers, il s'avance, en bon ordre, vers Dammartin, lieu choisi pour le combat. Les Awans et les Waroux n'attendaient plus que le signal, lorsque deux députés de l'évêque Adolphe de la Marek, leur ordonnent de déposer les armes; mais sans rien écouter, ils se couvrent précipitamment la tête de leurs casques en poussant des cris affreux, et courent les uns sur les autres. Henri de Hermalle et le châtelain de Waremmé se cherchaient et désiraient d'en venir aux mains. Ils s'élancent comme un éclair, se heurtent et se portent à toute outrance les coups les plus violents. Hermalle tombé à terre, est étranglé par Jehain, frère du châtelain de Waremmé, et expire sous les pieds des chevaux. Le châtelain de Waremmé sortit victorieux du combat, où il avait fait des prodiges de valeur; mais la perte de ses deux frères empoisonna le reste de ses jours.

1372. PIN (*Jean du*), religieux de l'abbaye de Vaucelles, naquit vers 1303 dans le Cambresis. La Croix du Maine dit qu'il était théologien, médecin, orateur et poète, qu'il mourut à Liège, ou dans les environs, et fut enterré chez les Guillelmins. On lui attribue :

1° *Le champ vertueux de bonne vie, appelé Mandevie, ou les mélancolies sur les conditions de ce monde*, en prose et en vers.

2° *Evangelie des femmes*, en vers. C'est un livre de morale pour l'instruction des personnes du sexe. Plusieurs auteurs parlent de du Pin comme d'un homme de mérite, et le citent avec éloge.

1372. MANDEVILLE (*Jean de*), surnommé *le maître à la barbe*, seigneur de Chambdy et chevalier an-

glais. Il était philanthrope, naturaliste, physicien et professeur de médecine. Vers l'an 1332, il quitta l'Angleterre et voyagea pendant trente-quatre ans en Asie et en Afrique. De retour en Europe, il se fixa à Liège qu'il adopta pour sa patrie et où il termina sa carrière. On l'enterra dans l'église des Guillelmites de cette ville, où l'on voyait naguères encore son épitaphe. Mandeville a écrit d'abord *la relation de ses voyages en roman wallon*, dans laquelle il s'étend sur ce qu'il a vu de plus remarquable en Égypte, en Arabie et en Perse, etc. Cet ouvrage traduit depuis en diverses langues a paru sous le titre de :

1° *Itinerarius à terrâ Angliæ ad partes Hierosolymitanas, et in ulteriores transmarinas*, en caractères gothiques, format in-4°, sans année d'impression au frontispice; mais on trouve ces mots à la fin du livre : *Explicit Itinerarius à terrâ Angliæ ad partes Hierosolymitanas, editus annô mcccclv, in civitate Leodiensi*. En flamand, Zwol, 1483, in-4°. En français, Lyon, 1480, in-folio, gothique; Paris, 1542, in-4°. En italien, Milan, 1480, in-4°. Venise, 1491, in-4°. En espagnol, Valence, 1540, in-folio. En anglais, 1499, Westminster, in-8°; Londres, 1503, in-8°; 1670 et 1696, in-4°; 1725, et 1727, in-8°.

2° *Le Grand Lapidaire, où sont déclaréz les noms des pierres orientalles, avec les vertus et propriétés d'icelles, et les isles et pays où elles croissent*. Paris, 1561, in-12.

1372. HARCHÉES (*Jean de*), bourgmestre de la ville de Thain, masqué par les gens de l'évêque, parce qu'il ne voulait pas obéir à ses ordres. Sa mort fut la cause de troubles et de séditions dans tout le pays. Les habitants de Thain, pour exciter les Liégeois à la vengeance, traînèrent de ville en ville le cadavre ensanglanté de Harchées, à Dinant, à Huy, à Liège





enfin, où, après avoir assemblé le peuple, ils exposèrent ces hideux restes au palais. Le peuple, saisi d'horreur à la vue de cet affreux spectacle, jura de venger la mort du bourgmestre, qui fut un bienfait pour le pays, puisqu'elle lui procura le rétablissement du tribunal des XXII, qui, institué en 1343, n'avait eu pour ainsi dire qu'un instant d'existence. Wenceslas, duc de Brabant, qui était venu à Liège, en apparence comme médiateur, eut la gloire de proposer le premier aux états le rétablissement de ce tribunal, comme l'un des moyens les plus efficaces pour ramener la paix.

1378. ANCHIL (*Jean d'*) fut transféré, par Urbain V, du siège épiscopal d'Utrecht à celui de Liège. Après bien des débats, le comté de Looz fut réuni en 1367 au pays de Liège malgré les prétentions l'Arnoul de Rumon et de Guillaume de Hanau, auxquels il fut accordé une pension viagère de 3,000 florins. C'est sous cet évêque que les Liégeois, en assiégeant Rumon, se servirent pour la première fois de bombes et de mortiers. Il publia, du consentement de la nation, une chartre qui confirme les paix précédentes, et prescrivit, entr'autres, que les chanoines, prêtres, religieux ou clercs, exerçant un office régulier, seroient sujets au tribunal des XXII, de même que les abbés, doyens, archidiaques, bénéficiers ou clercs, qui excéderaient leurs pouvoirs. Les bourgeois de Maestricht en étaient seuls exemptés.

1378. CHARLES, duc de Luxembourg, pair de l'Église de Liège, fut élu empereur d'Allemagne, et prit le nom de Charles IV. Autant ses prédécesseurs s'étoient opposés aux envahissemens des papes, autant il se montra soumis à leurs volontés, et rétablit leur puissance en Allemagne, où elle était alors extrêmement affaiblie. Le règne de cet empereur est ce-

lebre par la fameuse *bulle d'or*, donnée à la diète de Nuremberg en 1356. Cette chartre écrite sur vélin très-malpropre et en mauvais latin par Barthole, a un grand sceau ou bulle d'or au bas. On commence par y apostropher les sept péchés capitaux, et on y prouve la nécessité de sept électeurs par les sept dons du St.-Esprit et par le chandelier à sept branches de l'Apocalypse. Elle a pour but de régler le cérémonial de l'élection des empereurs d'Allemagne. Charles IV introduisit dans l'empire beaucoup de lois et de coutumes françaises, et fit élire son fils Wenceslas roi des Romains, quoiqu'il n'eût que quinze ans, en donnant cent mille ducats d'or à chaque électeur. Il était tellement superstitieux qu'il fit garder les ornemens impériaux dans un de ses châteaux, persuadé, d'après une tradition populaire, que le trône impérial resterait dans sa famille tant qu'elle posséderait ces insignes. C'est sous son règne qu'eut lieu l'invention de la poudre à canon.

1378. HORNES (*Arnoul de*), né dans le comté de ce nom. Etant déjà évêque d'Utrecht le pape Urbain VI le nomma évêque de Liège, par opposition à Eustache Persan de Rochefort, élu par les chanoines de Liège et confirmé par son concurrent Clément VII. Il ne prit d'abord que le titre de mambour, en laissant les fonctions à son frère Louis de Hornes, et retourna à son évêché d'Utrecht. Rappelé par les vœux des Liégeois, et confirmé par l'empereur Wenceslas, qui avait pris le pays de Liège sous sa spéciale protection, il se montra l'ami du peuple. Sous son règne, trois ordres sont reconnus et composent les états : le clergé, la noblesse et les villes, dont l'aveu était nécessaire pour faire la guerre et consentir à certaines taxes. Les sujets sont déliés de l'obéissance qu'ils doivent au chef de l'état, s'il viole un seul article de loi. Arnoul demanda



aux écus, un lieutenant de liéf pour présider à sa place, la *cour flodale*, qui dès lors fut rendue sédentaire et fixée à Liège. La *cour allodialle* date de la même époque.

\* 1281. ADOLPHE DE LA MARCK, second fils d'Adolphe de la Marck et de Marguerite de Clèves, d'abord chanoine de Liège, ensuite évêque de Munster, et en 1303 nommé par le pape Urbain V à l'archevêché de Cologne, quoiqu'il n'eût et ne voulait recevoir aucun ordre sacré. Onze mois après, il céda sa nouvelle dignité à son oncle Englebert de la Marck, pour épouser Marguerite de Juliers et de Berg. Il hérita de son oncle Jean, du comté de Clèves, et le transmit à celui de la Marck.

Adolphe est le fondateur de la *société du Fol*, dont voici la forme et la manière. Chacun des 36 compagnons qui la composaient devait porter un fou d'argent ou un *entel* brodé sur son habit, sous peine de trois gros tournois, en cas de contravention. Ce symbole était la figure d'un fou dont le bonnet et l'habit étaient échiquetés de gueule et d'argent, et garnis de grelots d'or; ses bas étaient jaunes; ses souliers noirs touchés en pointe et terminés par un grelot d'or; il tenait dans ses mains un plat d'or rempli de fruits. Chaque année, les compagnons se réunissaient le 2<sup>e</sup> dimanche après la St-Michel à Clèves pour y tenir une *assemblée* et une *cour*; nul ne pouvait sortir de l'indolence, ni de l'écurie sans payer sa dépense, et ne pouvait s'exempter de se rendre à cette cour. Si arrivait un motif d'innuité entre deux compagnons, ils devaient l'oublier depuis le vendredi avant la cour jusqu'au lever du soleil, jusqu'au vendredi après la cour au coucher du soleil. On devait choisir chaque année en roi de la société et six *conseillers*, pour régler et décider des affaires de la cour; les *chevaliers* et les

*écuyers* devaient payer également pour la dépense de cette cour; les *seigneurs* un tiers de plus que les *chevaliers* et *écuyers*; et un *comte* au tiers de plus qu'un *seigneur*. Chaque année, tous devaient assister dans l'église de Notre-Dame à Clèves, aux obsèques des compagnons décédés, et y présenter leur offrande. Le terme de la société fut de douze années.

1384. GÉRARD *groot ou le grand*, né à Deventer, chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht, célèbre par ses vertus, ses écrits et ses sermons. Le désir de la solitude lui fit quitter ses bénéfices. Il institua les *cleres-réguliers*, appelés les *frères de la vie commune*, parce que sans s'engager par aucun vœu, ils demeuraient ensemble et se procuraient par leur travail (qui consistait principalement à copier des livres pour les *écouliers pauvres*), tout ce qui était nécessaire pour leur entretien, sans qu'aucun se réservât rien en particulier. Gérard établit aussi une congrégation de filles, qui, après leurs exercices spirituels, s'occupaient d'ouvrages convenables à leur sexe. Il y eut plusieurs monastères dans les Pays-Bas et le diocèse de Liège, dirigés par les cleres de la même congrégation. Il donna pour directeur, avant de mourir, à ses disciples, Florent Radewyns de Deventer, qui a été le maître spirituel de Thomas à Kempis. Cette congrégation approuvée en 1376 par Grégoire XI, subsiste encore dans quelques contrées de l'Europe, et fut des plus utiles à cette époque, où l'on ne connaissait pas encore l'imprimerie, qui ne rendit pas leurs services inutiles, puisqu'ils imprimèrent à Bruxelles le *premier livre* en 1479. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Epistola Gerardi Groot de officio boni monachi*; et beaucoup d'autres lettres restées manuscrites.

2<sup>o</sup> *Plusieurs livres de piété*, dont quelques-uns sont imprimés parmi les *ouvrages* de Thomas à Kempis.





Cologne, 1660, in-8°, tome III; les autres sont restés manuscrits.

1387. LUXEMBOURG (*Pierre de*), né au diocèse de Liège, évêque de Metz et cardinal; il mourut en odeur de sainteté, et fut canonisé au 16<sup>e</sup> siècle malgré la lettre de Pierre d'Ailly au pape Clément. Il existe à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, un manuscrit in-12 du 17<sup>e</sup> siècle, intitulé : *Vie, mort et miracles du bienheureux Pierre de Luxembourg, cardinal et évêque de Metz*.

1390. HÉRENTHALS (*Pierre d'*), chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, naquit vers 1320, au village d'Hérenthals dans la Campine. Il a laissé :

1<sup>o</sup> *Chronicon ab orbis initio*, manuscrite, dont Baluze a détaché les *vies des papes* Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Grégoire XI et Clément VII, qu'il a insérées dans ses *vies des papes d'Avignon*, Paris, 1633, in-4. On conservait encore plusieurs autres ouvrages manuscrits d'Hérenthals dans l'abbaye de Floreffe, où il avait été prieur pendant plus de 30 ans.

2<sup>o</sup> *Expositio super librum psalmorum per Petrum de Hérenthals, priorem Floreffiensium*. Conradus de Homborch, 1480, Cologne, in-f°; Rouen, 1504.

\* 1392. ADOLPHE, comte de Clèves, fonda la *société de l'Étoile* (de *Rosticum*), dans laquelle entrèrent l'archevêque de Cologne, les ducs de Brabant et de Gueldre, et les villes d'Aix-la-Chapelle et de Cologne, pour le maintien de la paix dans l'étendue de leur territoire respectif.

\* 1393. ENGELBERT DE LA MARCK, archevêque de Cologne, après l'expiration du terme fixé pour la durée de la *pacé de l'Éol*, forma une association amicale et joyeuse en l'honneur de la St.-Vierge, qui prit

le nom de *Rosaire*. Les évêques de Munster et d'Osna-brug, Adolphe, comte de Clèves, son fils aîné, Adolphe, son frère, Thierry de la Marek, seigneur de Dinslaken, Frédéric, comte de Mewes, René, seigneur de l'auquemont, Godefroid de Looz, Heinsberg, seigneur de Dalenbroeck, et plusieurs autres firent partie de cette association, dont le prétexte était la conservation de la paix publique. Chacun des compagnons pouvait y faire agréger ses amis, et s'engageait à porter continuellement au cou, un *rozaire d'or ou d'argent*, suivant ses facultés. Il y a lieu de croire que cet ordre fut créé pour donner assistance au parti opposé à Florent de Wevelinghoven, nommé à l'évêché d'Utrecht par Urbain VI en place d'Arnoul de Hornes, évêque de Liège, qui se déclara pour le pape d'Avignon, Clément VII.

1396. HÉSIUS (*Jean*), naquit à Maestricht, et fut chanoine de l'église collégiale de St.-Servais. Il entreprit en 1389, le voyage de Jérusalem dont il a donné une *relation en latin*; et parcourut non-seulement la Judée, mais l'Arabie, l'Éthiopie et d'autres contrées encore plus éloignées. Il existe une édition de la relation de son voyage, imprimée à Anvers en 1565, chez Jean Withège, qui est très-rare; il paraît qu'elle a été aussi inconnue à M. de Châteaubriand, que celle du P. Deschamps, savant voyageur liégeois.

1398. GUISE (*Jacques de*), frère mineur, né à Mons, a écrit en latin les *Annales du Hainaut*, ouvrage bizarre, curieux et intéressant pour le pays de Liège, dans lequel il commence à l'origine du monde. On a publié un extrait de cette histoire sous le titre de : *Illustration de la Gaule Belgique, ou Annales du Hainaut, jusqu'en 1244*. Paris, 1531, 3 vol. in-folio.

M. le marquis de Fortia vient de publier l'ouvrage



complet avec la traduction française en regard du texte. Paris, 1835, 18 vol. in-8°.

Nicolas de Guise, son parent, chanoine de Cambrai, mort en 1621, a publié une *histoire de Mons avec une chronologie des comtes de Hainaut jusqu'à Philippe II*. Cambrai, 1621, in-4°. Elle est insérée dans les *Antiquitates Belgicarum*. Louvain, 1702, in-f°. Cette histoire est bien écrite, et ne manque point de critique, ni d'ordre.

1399. DESPRÉZ (*Jean*), dit d'*Outremeuse*, poète, minéralogiste, géologue, célèbre chroniqueur du XIV<sup>e</sup> siècle, recut le jour à Liège, en 1338. Il descendait de l'illustre maison *Despréz*, fameuse dans l'histoire de Liège pendant le moyen âge. Despréz était *notaire, auditeur de la cour de Liège et comte palatin*.

M. Polain, archiviste de la province de Liège, qui a dernièrement publié ses *recherches sur la vie et les ouvrages de Jean d'Outremeuse*, nous apprend que cet historien est l'auteur de la chronique en *rimés françaises*, vulgairement attribuée à un autre du même nom.

La *Chronique en prose* de Jean d'Outremeuse est divisée en 4 livres, et s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à son temps : elle est pleine d'intérêt surtout vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle et au commencement du XII<sup>e</sup>, non-seulement pour l'histoire du pays, mais pour celle de la France, de l'Angleterre et de la Flandre.

Le 1<sup>er</sup> livre s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 794 après J.-C.

Le 2<sup>e</sup>, depuis cette époque jusqu'en 1207.

Le 3<sup>e</sup> commence cette année et se termine à l'an 1273.

Le 4<sup>e</sup>, s'il a été achevé, se terminait peut-être à l'an 1309; mais il n'y a rien de certain à cet égard, quant à la date.

Jean de Stavelot, moine de St.-Laurent près Liège, a transcrit de sa propre main, cette chronique, en 3 vol. in-f°, que l'on conservait encore dans la bibliothèque de cette abbaye, en 1642.

1403. HEMRICOURT (*Jacques de*), généalogiste et historien liégeois, né à Liège en 1333. L'introduction qu'il a placée à la tête de son *Miroir des nobles de Hesbaye* nous apprend qu'il descendait du côté des femmes, de l'ancienne famille de Damarantin, et que son véritable nom de famille était *Tomboir*.

Adam Tomboir, né d'un paysan du village de Hemricourt, avait mérité l'estime et la bienveillance de messire Thomas, seigneur de Hemricourt, qui lui confia l'administration de son château. Thomas était père de trois filles; Marie, la plus jeune, ne put voir Adam sans l'aimer. La disproportion de leur naissance paraissait être un obstacle à leur union; *mais combien de fois l'amour n'a-t-il pas rapproché les conditions!*... Marie n'écoutant donc que la voix de l'amour, abandonna la maison paternelle pour se livrer entièrement à son amant. Le seigneur de Hemricourt, en apprenant cette démarche, devint furieux; Adam et sa maîtresse, pour se dérober à sa colère, se réfugièrent dans la ville de St.-Trond, où ils recurent aux pieds des autels la bénédiction nuptiale. Au bout de deux ans, ils parvinrent, par l'entremise de quelques amis, à calmer le ressentiment de Thomas, qui, ne pouvant briser les liens qui les unissaient, les admit dans son château, et rendit à Tomboir le même emploi qu'il y avait auparavant : il s'opiniâtra à ne vouloir rien donner à sa fille. Adam quitta le nom de Tomboir pour prendre celui de *Hemricourt*, qu'il transmit à ses descendants. Son fils, Thomas de Hemricourt, fit de très-grands progrès dans la jurisprudence, et exerça avec succès, pendant toute sa vie, la profession d'avocat à Liège :





celui-ci eut plusieurs enfans, entre autres, Thomas et Gilles de Henricourt; le premier fut marchand de vin et bourgeois de Liège; et le second, secrétaire des évêques de Liège, est le père de notre historien. Son père s'appelait Ide d'Alce, et sortait d'une maison distinguée. Il se maria premièrement avec Françoise de Mission, fille de Pierre Mission, honnête bourgeois, drapier de la ville de Liège, dont il eut un fils; ensuite, il épousa Agnès, fille de Veri de Coir, seigneur de Reminail, chevalier, dont il n'eut point d'enfans. Après la mort de sa seconde femme, il entra dans l'ordre de St-Jean de Jérusalem.

Il fut secrétaire des évêques de Liège en 1300 jusqu'en 1370, et jugeur en leute pour Raës de Waroux en 1372. Il fut encore secrétaire du tribunal des bonnes juges des familles du pays de Liège, en 1372. C'est en 1360, pendant sa magistrature, que Jean de Bavière, dit *sans pitié*, parvint à la principauté de Liège.

Jacques de Henricourt nous a laissé trois ouvrages; le premier a pour titre : *Miroir des nobles de Haslagyn*, etc. C'est un recueil de généalogies de la plus grande utilité pour la noblesse liégeoise; l'autre est intitulé : *Miroir des princes de Liège et de Waroux*. Ces deux productions, écrites en vieux français tel qu'on parlait le parler à Liège dans le 14<sup>e</sup> siècle, ont été imprimées à Bruxelles en 1673, in-8°, avec figures, par les soins d'un nommé Salbrai, qui a joint à côté du texte une plate traduction presque aussi obscure que l'original, et de plus très-infidèle. Salbrai avoue dans sa préface, *rien dire tenir à bras armée le secours* d'un abbé Mesant, liégeois, qui avait quelque connaissance du vieux langage. Il n'est pas inutile de remarquer que quelques exemplaires de ce livre portent la date de 1715, ce qui pourrait faire soupçonner une nouvelle édition; mais le titre seul a été renouvelé.

Charles-François Jalheau, chanoine de Liège, a fait imprimer, en 1791, une nouvelle édition, in-folio, du *Miroir des nobles de la Hesbaye*, qu'il est difficile de se procurer; cette édition n'a pas été publiée; l'éditeur en a seulement distribué quelques exemplaires. Henricourt commença le *Miroir des nobles* en 1353; il nous apprend qu'il avait alors 20 ans, et qu'il y mit la dernière main en 1393. On y trouve les généalogies des familles nombreuses qui descendaient de Raës de Dammartin, chevalier français, qui se fixa dans le pays, en épousant Mix, fille unique de Sural de Warfusée, chevalier liégeois, très-opulent.

La noblesse liégeoise, du temps de Henricourt, avait perdu une partie de son éclat : le but de cet écrivain, en rapportant les hauts faits de ces anciens chevaliers, était d'exciter ses contemporains à marcher sur leurs traces.

Dans la préface très-curieuse de cet ouvrage, Henricourt y expose les motifs qui l'ont engagé à composer le *Miroir des nobles* : il rend ensuite compte des soins qu'il s'est donné pour en rassembler les matériaux. Il s'y appliqua dès sa plus tendre jeunesse; il consulta les archives de la cathédrale de Liège, il lut de vieux manuscrits, auxquels il crut pouvoir se fier, parce que ses ancêtres, qui les lui avaient laissés, vécurent avec les gentilshommes dont il a fait les généalogies. « C'est avec ces mémoires, dit-il, et avec ce que j'ai vu ou appris des chevaliers qui connaissaient les familles illustres de l'évêché de Liège, que j'ai rédigé le *Miroir des nobles* : on jugera de mon travail et de mes peines, quand on saura que j'ai employé 45 ans à le faire. » Il avoue, il est vrai, que ses charges l'empêchèrent d'y vaquer continuellement; il restait quelquefois deux ans sans y toucher : ce fut dans sa vieillesse qu'il s'y adonna





avec le plus de constance : il se doit exprès de ses emplois. Il relut alors et corrigea ce qu'il avait composé avant sa retraite. « Sans cela, dit-il naïvement, tout ouvrage n'eût jamais été achevé ni par moi, ni par un autre. » Le bon Henricourt appréciait le temps que ce livre lui avait coûté : dans ce siècle de ténèbres, peut-être était-il le seul homme de sa nation, chez lequel se trouvaient réunis la patience et les talens nécessaires, pour oser exécuter une entreprise aussi pénible, et en quelque sorte aussi ingrate. Cet ouvrage, qui ne peut intéresser que les familles nobles liégeoises et quelques-unes de Pays-Bas, qui, sans le *M. L. des nobles*, ne pourraient débrouiller leur armoiries et leurs généalogies, ne l'a pas de conformer quelques anecdotes sur les anciens chevaliers Liégeois et sur la chevalerie en général, dont le recueil formait une série de tableaux naïfs et singuliers, où les mœurs des 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles se dévoilaient peintes au naturel.

On doit regretter que M. de la Curne de Ste.-Palaye n'ait point connu le *Mirac des nobles* ni l'*Histoire des guerres d'Anvers et de Namur*. Il y aurait puisé d'excellens matériaux, qu'il n'aurait pas négligés pour ses mémoires instructifs sur la chevalerie. Il se serait servi principalement du dernier de ces ouvrages ; c'est un morceau original et précieux, qui méritait d'être plus répandu ; mais il serait difficile pour bien des personnes de le lire dans le texte même de Henricourt ; car outre la barbarie de son style, cet écrivain est si diffus, si dilatoire, il manque si peu d'ordre dans cette histoire des domages des familles d'Yvans et de Waroux, qu'il fait une étude constante, et inutile pour saisir le sens de l'auteur, et suivre le fil des événemens multipliés et l'appareil, qu'offrent ces guerres sanglantes. M. de Villenfagne en a publié un *Essai historique* dans ses *Mémoires de littérature et d'histoire* vol. M. Vi-

ault, de Calais, a puisé dans l'ouvrage de M. de Villenfagne le sujet d'un *drame en 3 actes*, qu'il a pu faire représenter à Liège, lors de son voyage en 1788.

Jacques de Henricourt est aussi l'auteur du *Péan de la temporalité des évêques de Liège*, qui n'a jamais été imprimé, et que l'on ne trouve que dans ces recueils manuscrits que les Liégeois nomment *Parvillart*, qui contenaient les anciens statuts, etc., du pays de Liège. Ce traité, qui est peut-être l'ouvrage le plus curieux et le plus intéressant pour l'histoire de ce temps, est terminé, dit-on, par Jean de Teuploux, qui y a inséré plusieurs articles, après la mort de l'auteur. M. de Villenfagne, dans ses *Essais critiques*, tome 1<sup>er</sup>, et ses *Recherches historiques*, tome 1<sup>er</sup>, en donne une analyse.

Le langage de Henricourt est plein de franchise, de rudesse, et porte l'empreinte des mâles vertus et des antiques préjugés de l'ordre auquel il se glorifiait d'appartenir.

Paquet dans ses *Mémoires littéraires* rapporte que Christophe Buikens avait eu le dessein de publier les ouvrages de Henricourt avec une préface, des notes et un supplément : l'*exemplaire* qui contient ces additions, dit ce bibliographe, est entre les mains de M. Verdussen, échevin d'Anvers.

1403. RADULFUS DE RIVO, doyen de l'église de Tongres, naquit à Brée, dans la Campine ; il vint à Rome les langues grecque et latine, sous le célèbre Simon de Constantinople, et se livra ensuite à l'étude des antiquités. Il fonda le monastère de Consendonck, et donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Radulfus avait rapporté de Rome plusieurs livres rares, entr'autres un *Nouveau Testament en grec*, l'ancien, dont Erasme fait men-



tion dans ses écrits, et que les moines de Clersendonck, offrirent, en 1633, au comte Olivarès. Ce livre est aujourd'hui à la bibliothèque de l'Escurial. On a de ce savant :

1° *Les vies d'Englebert de la Marek, de Jean d'Arkel et d'Arnoul de Hornes, évêques de Liège*, que Chapeauville a insérés dans son *Recueil des historiens liégeois*.

2° *Traité de l'observation des canons*, Cologne, 1568; Rome, 1590; dans la *bibliothèque des Pères*, tome 6°, édition de Paris, et tome 14°, édition de Cologne.

3° *Calendrier ecclésiastique*, Louvain, 1548.

4° *Martyrologe en vers*.

1404. FROISSARD (*Jean*), poète, historien, chanoine et trésorier de l'église de Chimay, diocèse de Liège, naquit à Valenciennes en 1337, et mourut à Chimay. Un esprit vil et inquiet ne lui permit pas de se fixer long-temps aux mêmes occupations et aux mêmes lieux. Il aimait la chasse, la musique, les fêtes, la parure, la bonne chair, le vin, les femmes. Ces goûts fortifiés par l'habitude ne moururent qu'avec lui.

Il a publié *plusieurs pièces de poésie*, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*, peut-être un peu trop libres pour les productions d'un chanoine.

Sa *chronique* s'étend depuis 1326 jusqu'en 1400. Enguerrand de Monstrelet l'a continuée jusqu'en 1467. Jean Skeldan en a fait un abrégé.

La meilleure de toutes les anciennes éditions et la moins commune, est celle de Lyon, 1559, 4 vol. in-8°. Mr. Bûchon en a publié une nouvelle en 15 vol. in-8°. Paris, Verdrière, 1824 et années suivantes, à la fin de laquelle, on trouve les *Chroniques de maître Jean Le Bel, chanoine de Liège*.

Froissard avoue, dans le prologue de son histoire, qu'il s'est servi du travail de Hocsem pour le commencement de sa chronique, et il y cite Jean Le Bel, comme ayant écrit *avec beaucoup de soin et d'exactitude ce qui s'était passé de son temps*, mais sans dire qu'il avait profité de ses écrits, qui lui furent cependant bien utiles.

On trouve dans cet historien (auquel on reproche seulement plus d'impartialité envers les Français qu'envers les Anglais), tous les évènements considérables arrivés de son temps en Europe, décrits parfois même avec minutie.

Mr. Lacurne de Ste.-Palaye a publié la vie de Froissard, dont les *poésies*, extraites de deux manuscrits de la bibliothèque du roi, à Paris, ont été publiées pour la première fois par J.-A. Bûchon. Paris, Verdrière, 1829, 513 pag. in-8°. Il est l'auteur d'un roman inédit : *Méliador ou le chevalier au soleil d'or*.

\* 1409. PLAYOUL (*Pierre de*), docteur, savant et éloquent pour son siècle, né à Liège, fut député au concile de Pise, où il parla au nom de l'Université de Paris, qu'il représentait.

\* 1409. BEELDE, abbé de St.-Trond, obtint du pape Eugène IV, la sécularisation de son abbaye, mais seulement après l'extinction entière de tous les moines qui s'y trouvaient alors. Lui et ses religieux, qui n'avaient demandé à être *chanoines*, que pour vivre plus à l'aise, quoique leur vie fût déjà très-mondaine, ne voyant pas leur situation changée, se désistèrent d'un projet qui ne devait être utile qu'à leurs successeurs.

1410. MARCHINELLE (*Jean*), carme de Liège, prédicateur distingué, théologien ascétique, écrivain ecclésiastique.





1411. LUXEMBURG (*Josse de*), marquis de Moravie, fut élu empereur d'Allemagne en 1410, mais son règne fut si court que les historiens n'en parlent presque pas; il mourut trois mois après son élection. Robert, son prédécesseur, acheva d'établir la *suprématie territoriale* des princes de l'empire, en leur accordant le droit de haute justice dans leurs domaines.

1416. STOQUIS (*Lambert de*), moine de St.-Laurent près Liège, docteur en droit et prieur de Bertrey, était un littérateur distingué au rapport de Bucelin. Il parut avec éclat aux conciles de Pise et de Constance auxquels il souscrivit en 1416. Les Pères de ce dernier concile le nommèrent arbitre, pour terminer le différend survenu entre les Polonais et les chevaliers de l'ordre Teutonique, le députèrent ensuite vers l'antipape Benoît XIII, pour l'engager à se désister de la papauté, et l'associèrent aux cardinaux pour l'élection de Martin V. Lambert, outre plusieurs ouvrages, a *spiritualisé* les *Fables d'Esop*, pour réformer les mœurs.

1417. LUXEMBOURG-LIVINI (*Waleran de*), prit une part très-vive dans tous les démêlés des Liégeois avec Jean de Bavière, leur évêque, il interposa sa médiation pour rétablir la paix entre les habitants de Liège et de Utrecht, qui se faisaient alors une guerre cruelle. Il forma dans Paris une compagnie de 500 bouchers, qui reçurent le nom d'*archeours* et combattirent dans cette cité, alors livrée à l'anarchie, une faule de brigandages en faveur de la faction des *Hennuyquins* contre celle des *Armagnacs*.

1420. TOLIVIS (*Hervé de*), d'abord religieux carme à Malines, ensuite chapelain du pape Boniface IX. Il fut ensuite nommé évêque de Rosse en Dalmatie,

et sous-pénitencier de la cour de Rome. Après avoir quitté Rome, sans doute disgracié, il fut successivement suffragant de Cambrai et de Liège sous Jean de Bavière, et mourut à Utrecht.

1419. VALENTODE (*Jean de*), archevêque de Riga en Livonie, assista au concile de Constance. Nommé au siège épiscopal de Liège par le pape Martin V, après l'abdication de Jean de Bavière, voulant se conformer au diplôme de l'empereur Sigismond, et réparer les maux que son prédécesseur avait faits aux Liégeois, il leur rendit leurs lois, leurs privilèges, leur liberté, et mourut sincèrement regretté du peuple dont il s'était montré l'ami.

1421. BAVIÈRE (*Jean de*), dit *sans pitié*. Aucun crime ne coûtait à ce monstre, même quand il ne devait point lui servir, tant il se sentait pour le mal une sorte de luxure.

Élu évêque de Liège, quoique laïc, il fit une entrée magnifique dans cette ville. Le lendemain, son père Albert, comte de Hainaut, lui prêta foi et hommage en qualité de vassal, suivant l'antique usage, depuis que le comté de Hainaut relevait de l'église de Liège.

Le règne de cet évêque, sous-diacre seulement, ne fut qu'une série de troubles, de scandales et de calamités pour le pays. Son despotisme et sa cruauté aigrèrent les esprits : son alliance avec la maison de Bourgogne lui ôta la confiance de la nation; dès lors la guerre fut déclarée, et Thierri de Hornes lui fut opposé comme évêque légitime.

La suite de cette division sanglante donna lieu à la bataille d'Onhée, si fatale aux Liégeois. Jean en profita pour ravir au peuple sa liberté, ses privilèges : il fit caler toutes les archives et périr ses ennemis de mort cruelle.

Lié d'intérêt et d'intrigues avec le comte de Hai-



naut, son père, et le duc de Bourgogne, il entra avec eux dans leurs dessein hostiles à la France. On voit encore à Paris dans les rues Tirecharpe et des Bourdonnais, la maison où Jean de Bavière descendit vers 1104, après avoir prêté serment à la porte St-Denis, entre les mains du prévôt de la ville, *qu'il ne tournerait point ses armes, ni contre le roi, ni contre les habitants*, quand il vint à main armée au secours des *Bourguignons* contre les *Armagnacs*.

Dévoré d'ambition et le cœur ulcéré contre sa nièce, Jacqueline de Bavière, comtesse de Hollande, de Hainaut et duchesse de Limbourg, qui l'avait refusé pour époux, il l'abreuva de dégoûts, obtint de Jean, duc de Touraine, qui l'avait épousée, la cession de la Hollande pour 12 ans.

A la mort d'Antoine, duc de Bourgogne, il obtint la dispense du sous-diaconat, abdiqua l'évêché de Liège en 1418, et épousa Elisabeth de Gorlitz, veuve d'Antoine. Selon quelques auteurs, il mourut de poison, six ans après son mariage.

1425. JEAN IV, duc de Brabant, époux de l'infortunée Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut et de Hollande. On lui doit la fondation de l'Université de Louvain, dont Engelbert de Nassau doit partager la gloire, puisqu'il lui en suggéra l'idée et en donna le plan.

Cette Université, que l'on peut considérer comme la fille de celle de Cologne, fut un bienfait pour le pays de Liège où elle répandit les lumières et l'instruction.

Jusqu'au 8<sup>e</sup> siècle, les connaissances humaines avaient été concentrées dans les écoles épiscopales et monastiques. Charlemagne appréciant tout ce que l'ignorance apporte de maux dans un état, et envisageant la

science comme la compagne inséparable de la liberté, voulut instruire ses peuples qui gémissaient dans la plus crasse ignorance : il établit à cet effet des écoles dans les principales villes du royaume, dont il confia la direction générale au célèbre moine Alcuin. Liège eut une école ; il en institua même une dans son palais à Aix-la-Chapelle.

Comme les maîtres qui présidaient à ces nouvelles écoles, ne se bornaient pas uniquement aux études cléricales, dès lors les laïcs purent s'instruire et acquérir des connaissances conformes à leur goût, à leur état.

Malheureusement, la mort de Charlemagne replongea bientôt les sciences dans l'état de langueur, d'où la force seule de son génie avait pu les tirer. La décadence des lumières, devenue de plus en plus rapide dans ces écoles, on fut obligé de nouveau d'aller étudier dans les cloîtres des églises cathédrales ou des monastères. On apprenait dans ces pieuses retraites, la *grammaire*, la *dialectique*, l'*arithmétique*, la *géométrie*, le *latin*, un *peu de poésie* et *d'histoire*, la *religion*, le *plain-chant* et la *lithurgie*.

Jusqu'au 12<sup>e</sup> siècle, Liège, St-Amand, Lobbes et St-Bertin furent les écoles les plus fréquentées en Belgique.

Lorsque les Universités furent établies en Europe, Padoue et Bologne furent recherchées par les Liégeois et les Belges qui voulaient étudier la médecine : et Paris, pour l'enseignement de toutes les sciences connues.

L'Université de cette ville attirait dès le 13<sup>e</sup> siècle, une foule prodigieuse d'écoliers de presque toutes les parties de l'Europe. On y enseignait la *grammaire*, la *rhétorique*, la *dialectique*, l'*astrologie*, la *géométrie*, l'*arithmétique*, la *musique*, la *théologie*, le *droit canon* et quelques principes du *droit civil*.





L'établissement d'une Université à Louvain fut une époque remarquable pour le progrès des sciences dans le pays ; mais cette Université, qui jusqu'en 1559, fit partie du diocèse, amena une décadence progressive dans les écoles de Liège et celles des principaux monastères de l'évêché.

1426. EYCK (*Hubert Van*), peintre célèbre, inventeur de la peinture à l'huile, et l'un des fondateurs de l'école flamande. Il reçut le jour en 1366, au village d'Eyck, près de Maseyck, ville du comté de Looz, dans le pays de Liège. Son père était un peintre assez médiocre.

Il quitta sa patrie et vint se fixer à Gand où il établit une école de peinture, où les talents du maître attirèrent un grand nombre d'élèves, parmi lesquels on dit figure Jean, son frère, Gérard Vander Meer et Josse de Gand.

Hubert Van Eyck cultivait les sciences et principalement la chimie. Après plusieurs essais infructueux, il *inventa*, ou plutôt *perfectionna la méthode de peindre à l'huile* : car il paraîtrait presque certain, que ce procédé était déjà connu. C'est vers 1460, que Hubert fit à découvert de sa *marveilleuse méthode* qui a immortalisé son nom.

En 1420, ému par les prières de Josse de Vyts, seigneur de Panèle et patricien de Gand, il entreprit cette merveilleuse composition, qu'il travailla jusqu'à sa mort, et que son frère, Jean Van Eyck, continua et d'acheva qu'en 1432, époque à laquelle fut exposé dans la chapelle de l'église de St-Bavon, construite à cet effet par la famille de Vyts, ce *chef-d'œuvre*, qui se composait de onze panneaux réunis, formant réuniments dans le tableau dépeints, divisés en deux séries : sept en haut, cinq en bas ; et dont la hauteur totale était de onze pieds environ, et la largeur de quatorze.

En voici la description :

1<sup>er</sup>. *Dieu le Père* occupe le centre de la partie supérieure du tableau. Il est vu de face, assis sur un trône, et tenant de la main gauche un sceptre de cristal. De la main droite, il semble donner la bénédiction. Sa tête est couronnée d'une tiare magnifique.

2<sup>o</sup>. A sa droite est la *Sainte Vierge*, également assise sur un trône, et tenant dans les mains un livre dont la lecture paraît l'occuper. Une couronne d'or couvre sa tête.

3<sup>o</sup>. A la gauche de *Dieu le Père* se trouve *St. Jean Baptiste*, tenant d'une main un livre posé sur ses genoux.

4<sup>o</sup>. Ce panneau représente un groupe de cinq anges sans ailes, qui jouent de divers instruments. La figure principale est assise devant un orgue : elle a passé jusqu'ici pour *Ste. Cécile*, mais d'habiles critiques ne partagent pas cette opinion.

5<sup>o</sup>. Devant un pupitre richement sculpté sont placés huit anges également sans ailes : ils chantent ; et celui qui est assis sur le devant, bat la mesure sur la main droite.

6<sup>o</sup> et 7<sup>o</sup>. Ces deux panneaux représentent Adam et Eve debout et dans un état complet de nudité. Eve tient de la main droite un fruit qui ressemble moins à une pomme qu'à une orange : Adam paraît vouloir la dissuader d'en manger.

8<sup>o</sup>. Ce tableau, le plus remarquable de tous, représente des anges, des saints, un nombre desquels se voit *St. Liévin*, patron de la ville de Gand, des martyrs, des vierges, enfin beaucoup d'autres personnes rassemblées autour de l'*Agneau* placé sur un autel au milieu du tableau, lequel contient plus de trois cents figures de douze à quatorze pouces de proportion.

9<sup>o</sup>. On voit sur ce panneau une foule de guerriers conduits par un personnage monté sur un cheval





blanc, portant un drapeau, et couvert d'une cuirasse resplendissante. Quatre d'entre eux sont couronnés. Quelques-uns ont cru reconnaître parmi ces guerriers, l'empereur Frédéric I<sup>er</sup>, St. Louis, Godfroid de Bouillon, Tancred, Robert de Flandre, etc.; mais on n'a rien de certain à cet égard.

10°. Ce panneau représente dix cavaliers, parmi lesquels on remarque principalement un homme d'un âge mûr, mais d'une physionomie extrêmement douce et bonne : il monte un cheval blanc richement harnaché, et porte une superbe pelisse bleue et une toque fourrée ; on croit que c'est le portrait de Hubert Van Eyck. Plus loin on aperçoit la figure d'un homme plus jeune, ayant des traits plus heureux et une expression douce et sensible, vêtu d'un habit noir, portant au cou un chapelet de corail, et autour de la tête une coiffe nouée de manière que les bouts dépassent ; on présume que cette tête est celle de Jean Van Eyck. Du moins il est certain que ces deux figures sont le type de tous les portraits de ces deux artistes liégeois, que nous possédons gravés tant en bois qu'en taille-douce.

11°. On y voit de saints ermites, au nombre de dix, portant dans leurs mains des rosaires, soutenant par des bâtonnets leur marche chancelante, et s'avancant vers l'*apogée*. A leur suite se trouvent deux femmes, dont l'une, portant un vase de parfums, fait présumer être Marie Madeleine.

12°. Dix-sept pèlerins, ayant à leur tête Saint Christophe, sont figurés dans ce dernier panneau. Le saint comparativement aux pèlerins est d'une grandeur démesurée.

Les n<sup>os</sup> 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11 et 12 formaient des espèces de volets, et se repliaient sur les quatre autres parties. Ils sont peints à l'extérieur, de sorte que, tous les volets étant fermés, on voyait de nouveaux

tableaux, moins remarquables cependant, en général, que ceux de l'intérieur, non qu'ils aient été travaillés avec moins de soin, mais parce que l'air auquel ils ont été constamment exposés, a nuï à leur effet et détruit la vivacité des couleurs.

La partie supérieure représente l'*Annunciation*. On y voit dans une rue de Gand, la maison qu'on croit avoir été habitée par les frères Van Eyck. Sur la série inférieure se remarquent les portraits de St. Jean Baptiste et de St. Jean l'Évangéliste, ainsi que ceux du donateur Josse Vyts et de son épouse Isabelle Borinut, fille de Jérôme, premier échevin de Gand.

L'inscription suivante mise sur le tableau par Jean Van Eyck, et qui est placée sous les quatre figures dont nous venons de parler, a été fort long-temps couverte de couleur ; on ne sait par qui ni à quelle époque ; ce n'est que depuis peu de temps qu'elle a été découverte et déchiffrée :

« Le peintre Hubert, le plus grand peintre qui ait jamais existé, a commencé cet ouvrage, que son frère, le second dans son art, s'est chargé d'achever, engagé par les prières de Josse Vyts. »

Il n'est pas douteux que la gloire de cette riche et vaste composition n'appartienne toute entière à Hubert, et que ce ne soit lui qui en ait dessiné et esquisé les détails. Quant à l'exécution, il est assez difficile de décider positivement quelles sont les parties faites par chacun des deux frères. La série supérieure, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, a été peinte par Hubert, à l'exception néanmoins des panneaux 4 et 5, dont quelques parties paraissent être d'une autre main. On croit que toute la série d'en bas est l'ouvrage de Jean, hormis quelques endroits des panneaux 8 et 9 qu'on attribue à Hubert.

On présume aussi, avec assez de raison, que les élèves des Van Eyck ont aidé leurs maîtres dans ce



grand ouvrage; et l'on regarde la figure placée au haut de l'extérieur du sixième panneau, comme l'ouvrage de Vaulder Meer.

On lisait un si grand ess de cette composition, qu'on ne l'exposait aux regards du public que les grands jours de fête.

Philippe II, voulut faire transporter en Espagne ce chef-d'œuvre; mais les chanoines de St.-Bavon s'y opposèrent. Michel de Coëxie fut chargé d'en faire une copie pour ce monarque qui la plaça dans la chapelle du vieux palais à Madrid. Dans la série supérieure du tableau, il égale presque l'original par la chaleur et le brillant du coloris; mais il en est à une grande distance pour tout le reste. Cette copie qui n'est pas fidèle, on ne sait pourquoi, coûta deux années de travail à l'artiste, et lui fut payée deux mille florins, somme très-considérable pour ce temps-là.

M. Aders, à Londres, possède une copie entière de l'ouvrage des Van Eyck; on ne sait ni dans quel temps, ni par qui elle a été faite. Quoique fort belle elle est inférieure à celle commandée à Coëxie.

En 1817, les panneaux 4, 5, 9, 10, 11 et 12 du chef-d'œuvre des Van Eyck, furent vendus sans autorisation à M. van Nieuwenhuysse de Bruxelles, qui les revendit 100,000 francs l'année suivante, à M. Solly, amateur anglais, qui les céda avec quelques autres tableaux à S. M. le roi de Prusse, pour une somme de 100,000 thalers (410,900 francs).

Hubert mourut à Gand le 8 septembre 1426, et fut enterré dans la chapelle que la famille de Vyts avait fait construire à St.-Bavon.

Mun Van Vuernewyck dit que l'os du bras de Hubert, auquel avait été attachée la main habile de ce peintre, fut long-temps exposé à la vénération publique, et qu'il la vu lui-même, dans une armoire de fer, au cimetière à l'entrée de l'église.

\* 1426. FYCK (*Marguerite Van*), sœur des deux peintres illustres de ce nom, naquit comme eux à Eyck près de Maseyck. Elle cultiva la peinture avec succès, et pour se livrer plus entièrement à son art, elle refusa, dit-on, de se marier.

\* 1427. PIERRE (*Erasmus delle*), orfèvre et ciseleur.

\* HORNE (*Herman*), habile ciseleur.

\* LAMBERT (*Jean*), peintre.

\* GODELE (*Jean*), habile ciseleur.

\* LIBERMÉ (*Jacques de*), peintre.

\* FELEM (*Gérard de*), ciseleur.

Tous ces artistes sont Liégeois; ils floris-saient vers le même temps; on ignore en grande partie leurs travaux, mais l'on sait qu'ils avaient du talent dans leur art et s'étaient acquis de la réputation dans leur patrie.

1428. CODECALD (*Jean*), abbé de Stavelot, homme d'une conduite tellement extravagante, que pour payer ses dettes, il se vit obligé de donner en engagère, au comte Eviard de la Marek, le comté de Logne et les vignobles que les abbayes de Stavelot et de Malmédy possédaient sur les bords de la Moselle, et de résigner, par les ordres du pape, le gouvernement du pays entre les mains de l'abbé de St.-Laurent près Liège.

1430. GISLAIN (*Jean*), doyen de la collégiale de St.-Denis, à Liège, chancelier de l'Université de Louvain.

\* 1430. ANGELUS *de Cambis*, né à Liège, poète latin.

1440. PICART (*Jean*), 29<sup>e</sup> abbé de Cîteaux, naquit





en 1280, à Launois, au duché de Bouillon. Il fut député par son ordre au concile de Constance, où il prononça une harangue, et concourut avec les cardinaux à l'élection du pape Martin V. Le P. Homey, auteur d'un *loge* de ce prélat, a inséré dans son *Supplémentum Patrum*, le discours prononcé par Picart devant les pères du concile de Bâle.

1440. LUXEMBOURG (*Jean de*), comte de Ligni, frère du cardinal de ce nom, trahit comme lui la France pour servir l'Angleterre. Nommé gouverneur de la ville d'Arras, il se signala par une foule de cruautés.

\* 1441. EYCK (*Jean Van*), frère du précédent, naquit au village d'Eyck près de Maseyk, ville de la principauté de Liège, vers l'an 1401. Il fut le disciple de son frère qu'il surpassa bientôt.

Son premier ouvrage connu, est une *tête* peinte à l'huile, dont il fit hommage en 1420, à une réunion de peintres composant la confrérie de St. Luc à Anvers, qui lui en firent de grands complimens.

Il travailla à diverses compositions avec son frère auprès duquel il demeurait. Après sa mort arrivée en 1426, il continua sa grande composition, destinée à la chapelle de la famille de Vyts, dans l'ancienne église de St.-Ilon, et la termina en 1432.

Antonello de Messine, auquel les Italiens ont attribué l'invention de la peinture à l'huile, connue alors sous le nom de *procédé flamand*, dans le désir de rapporter dans sa patrie cette admirable découverte qui devait avoir une influence si remarquable sur l'art de la peinture, fit entre 1435 et 1442, un voyage en Flandre, à la sollicitation de Colantonio, son maître, et de René d'Anjou, roi de Naples. Il se lia d'amitié avec Jean Van Eyck, alors établi à Bruges, qui lui apprit la manière de fixer les couleurs sur la

toile et de leur donner plus d'éclat. Antonello, après la mort de Jean, quitta Bruges, et ouvrit à Venise une école où se formèrent Girolamo Alibrandi, surnommé le *Raphaël de Messine*, et Domenico, qu'un de ses élèves, Andrea del Castagno, assassina en 1463, pour posséder seul à Florence, le secret de la peinture à l'huile.

On voit encore à Gand un tableau d'Antonello, représentant le *Christ entre les deux larrons*, et sur lequel on lit l'inscription suivante : 1445 *Antonellus Messenensis me o<sup>o</sup> (oleo) pinxit.*

Après la mort de Hubert Van Eyck, Jean quitta Gand pour aller se fixer à Bruges. Il se maria, mais on ignore s'il eut des enfans.

C'est de cette ville, alors très-florissante et le séjour favori des comtes de Flandre, que la réputation de ce grand peintre se répandit dans toute l'Europe, où il est connu sous le nom de JEAN DE BRUGES.

Il forma à son école, Roger de Bruges, Ruggieri, Antonello de Messine et Hugues Vander Goes connu en Italie sous le nom de Hugo d'Anversa.

Philippe, duc de Bourgogne, protecteur zélé des sciences et des beaux-arts, admit Jean Van Eyck dans ses conseils.

Les beaux tableaux de Michel Vollgemuth, de Nuremberg, de Martin Schon, de Colmar, et surtout de Herien de Nordlingen, nous offrent les échantillons de l'école de Jean Van Eyck.

Hubert et Jean sont regardés encore aujourd'hui, comme les *restaurateurs* de la peinture dans les Pays-Bas, et les *maîtres* d'une partie des écoles modernes.

On voit en Europe, dans plusieurs galeries royales et même dans les cabinets de quelques riches amateurs, des tableaux qu'on dit être des Van Eyck, et surtout de Jean, puisque par suite de l'erreur qui attribuait à ce dernier l'invention de la peinture à l'huile, le nom



de Hubert était presque tombé dans l'oubli. On conçoit que l'intérêt des vendeurs et des acheteurs a dû contribuer beaucoup à augmenter le nombre de ces ouvrages, et qu'en ait mis sous le nom de ces deux grands maîtres, des productions, soit de leurs élèves, soit de peintres fort distingués qu'on voyait en Flandre à cette époque. Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'existe peut-être pas plus d'une douzaine de tableaux qui soient incontestablement des Van Eyck. Ce nombre se réduirait même à moitié, si l'on ne regardait comme sortis de leurs mains, que ceux qui portent leurs noms.

L'académie de Bruges en possède trois : une *tête de Christ* ; le portrait de la *jeune de Jean* ; une *Vierge avec l'enfant Jésus, saint Donatien, saint Georges et un chanoine*.

On voit dans la galerie du Belvédère, à Vienne, le portrait de *Jean de Louve*, peint par Jean, en 1436.

Il a fait aussi pour la cathédrale d'Ypres, un grand tableau qui lui fut commandé par le prévôt Nicolas Van Maillbeke. Cette composition n'étant point terminée, on présume qu'il y travaillait lorsque la mort vint le surprendre.

Jean Eusebedé, de Harlem, possédait en 1769, un tableau peint par Jean, en 1437, représentant *la fondation d'une église*, dans lequel on voyait une Vierge assise au pied d'une tour déjà fort avancée.

On attribue aussi aux Van Eyck, mais sans preuves : *La Vierge dormant le sein à l'enfant Jésus ; sainte Catherine*.

Une *Vierge au chanoine*, qui vient de la cathédrale d'Anvers. Ce tableau et les deux précédents sont au Musée de Paris.

Un *saint Jean-Baptiste*, qui doit se trouver à Florence.

Une *sainte Marguerite*, peinte pour Frédéric, duc d'Ulm.

Une *adoration des Mages*, qu'on voyait autrefois à Paris, dans la galerie du Palais Royal.

Un tableau, dont parle Vasari, et dont Bartholomée Facius, fait la description suivante, dans son livre, *De viris illustribus* : « C'est de *Jean Galliens* (Jean Van Eyck), dit-il, que nous avons cet excellent tableau dans le cabinet du roi Alphonse. On y trouve la *Vierge Marie*, remarquable par sa beauté et sa douce pudeur ; l'*ange Gabriel* lui annonçant que le fils de Dieu naîtrait d'elle : il est d'une rare beauté, et l'on dirait que sa chevelure est plus vraie que nature ; *Jean-Baptiste*, portant sur sa personne l'empreinte de la sainteté de sa vie et de l'austérité de ses mœurs ; *Jérôme*, tout semblable à un être vivant ; une *bibliothèque* d'une exécution admirable. Le pan extérieur représente *Baptiste Lommellino*, à qui ce tableau a appartenu, et à qui la voix seule manque ; et sa *maîtresse*, belle femme, comme elle l'était en effet, est parfaitement ressemblante. Entre deux, un rayon de soleil tombe sur le panneau, on le croit l'effet du soleil même. »

Les frères Van Eyck ont sans doute fait un plus grand nombre de tableaux ; mais il est vraisemblable que plusieurs n'ont pu échapper aux ravages du temps et aux désastreuses journées d'août 1566. Si l'on considère ensuite que les artistes opéraient alors plus lentement qu'on ne le fait maintenant, qu'ils s'occupaient moins de leurs intérêts que de leur gloire, qu'enfin la belle composition de St.-Bavon a coûté douze années de travail, on sera moins surpris qu'il soit resté si peu de productions de ces deux peintres.

Jean Van Eyck mourut à Bruges ; on croit qu'il a été enterré dans l'église de St.-Bonat en cette ville.

1443. H. ALBRECHT-SIL.-POL. (Louis de), cardinal, évêque de Térouane, suivit le parti de Henri VI, roi d'Angleterre qui prenait le titre de roi de France, et le fit son chancelier. A l'entrée de Charles VII, roi de





rance, dans Paris, ce cardinal se réfugia dans la Basille; mais contraint de capituler, il obtint la liberté de se retirer en Angleterre, où il mourut.

1448. NIZET (*Denis*), de Verviers, propriétaire de la foulerie du Saucy. Il est le premier foulon établi dans cette ville, ou du moins dont le nom nous soit parvenu.

1448. DYNTER (*Edmond*) naquit au village de ce nom près Bois-le-Duc. Il fut secrétaire d'Antoine, de Jean IV, de Philippe I<sup>er</sup> et de Philippe-le-Bon, ducs de Brabant et de Bourgogne. Dégouté de la cour, il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de l'église St.-Pierre de Louvain, et se retira ensuite chez les chanoines-réguliers de Corsendonck.

Il a laissé une chronique manuscrite en 5 vol. in-folio qui se trouve à la bibliothèque de Bourgogne, sous le n<sup>o</sup> 524. Elle renferme un grand nombre de pièces originales et de particularités que l'auteur rapporte comme témoin oculaire, et porte le titre suivant :

*Chronicon ducum Brabantie et Lotharingie regumque Francie sex libris distinctum auctore Edmundo Dyntero à secretis olim quatuor ducum Brabantie, Antoni I, Joannis IV, et Philippi I et II.*

Le 1<sup>er</sup> livre traite de l'origine des Francs et présente la succession et la généalogie des Mérovingiens.

Le 2<sup>e</sup> expose la descendance des Carolingiens, les victoires de Pepin et de Charlemagne, la fondation de l'église d'Aix-la-Chapelle, et la suite de l'histoire des Gaulois, de l'Allemagne et de l'Italie jusqu'au règne d'Otton le chelvisien. Les irruptions des Normands y sont racontées.

Le 3<sup>e</sup> commence à l'année 933 et se termine avec le règne de Louis-le-Pieux.

Le 4<sup>e</sup> rapporte des faits relatifs aux souverains pontifes, aux anti-papes, aux empereurs et rois des

Romains, jusques et y compris Guillaume, comte de Hollande.

On y trouve en même temps la suite des ducs de Lorraine de la maison d'Ardenne, celle des comtes de Louvain et de Bruxelles, ainsi que celle des ducs de Lothier et de Brabant issus des Troyens, de Pepin et des Carolingiens, jusqu'à Jean I<sup>er</sup> duc de Brabant et de Limbourg.

Il nous apprend que l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> se déclara aroné de l'église de Liège.

1449. STAVELOT (*Jean de*), né en 1386, religieux bénédictin de l'abbaye de St.-Laurent près Liège, poète, dessinateur, peintre. Il est l'auteur d'une chronique qui commence à St.-Matern et se termine en 1449, époque où il mourut.

Outre le manuscrit original de cet ouvrage, on conservait encore dans les derniers temps à l'abbaye de St.-Laurent, quatre volumes in-folio transcrits de la main de Stavelot; les 3 premiers renfermaient la chronique de Jean d'Outremense, et le 4<sup>e</sup> la continuation de cette même chronique.

On a aussi de lui :

1<sup>o</sup> Une traduction en roman wallon de la Règle de St. Benoît, qui est la première en ce genre.

2<sup>o</sup> Une traduction française de la vie de St. Benoît avec ses miracles, composée en latin par St. Grégoire. Il a orné cette traduction de vignettes de sa façon.

\* 1450. LEUMONT (*Thiry de*), liégeois, peintre sur verre.

1452. BRUNELLES (*Jean de*), abbé d'Olne, fut député par son ordre avec l'abbé de Cîteaux, au concile de Bâle tenu en 1430. Il mourut à Olne. Il a laissé un traité qui porte le titre : *De la roue de la prélature comparée à la roue matérielle.*





1452. **DRUGES** (*Hilger de*), religieux carme, ensuite chanoine et pénitencier de l'archevêché de Cologne, dont il fut suffragant après avoir été sacré évêque *in partibus* de Budon. Il fut persécuté et dégradé par le cardinal de Cusa, lorsqu'il vint à Liège, durant sa légation en Allemagne; et enfin réhabilité comme suffragant de Liège, quoique ce cardinal lui eût violemment contesté la légitimité de son sacre, soi-disant entaché d'hérésie, à cause des opinions de Thierry de Mœurs, archevêque de Cologne, qui l'avait ordonné, et l'eût publiquement chassé de l'église de Tongres, où il remplissait dans le moment ses fonctions épiscopales. Hilger a publié des *Commentaires très-estimés sur les Épîtres de St. Paul*.

1453. **MONSTRLET** (*Enguerrand de*), gouverneur de Cambrai, où il est né, est l'auteur d'une histoire curieuse et intéressante des choses mémorables arrivées de son temps, depuis l'an 1460 où finit celle de Froissart, jusqu'en 1467. Il y raconte entr'autres, d'une manière simple et vraie mais très-diffuse, la prise de Paris et de la Normandie par les Anglais, et les guerres qui éclatèrent entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. Cet ouvrage est précieux par le grand nombre de pièces originales qu'il renferme. Les 15 dernières années sont écrites par une main étrangère. Il paraît que les éditions gothiques sont plus fidèles que les autres.

*Chronique et histoire d'Enguerrand de Monstrellet depuis 1460, ou finit Froissart jusqu'en 1467, continuée jusqu'en 1516.* 1<sup>er</sup> vol. Paris, François Hogenault, 1514. Le 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vol. Paris, J. Huillier, 1572. 3 tom., 2 vol. in-folio. Paris, Denis Sluysage, 1663.

1457. **ANTHIN** (*Wathieu*), échevin, grand mayeur et bourgmestre de Liège, dont il remplit les fonctions sous Jean de Bavière en qualité de *conseiller souverain*.

Il sut par ses manières et ses paroles se rendre l'idole du peuple, tout en trahissant ses intérêts. Sa popularité lui acquit une influence extrême dans tout le pays; et son crédit était tel, que l'un de ses fils, chanoine de St-Lambert, ayant été condamné dans un procès qu'il avait intenté au chapitre cathédral, Wathieu d'Anthin poussa l'impudence jusqu'à interdire de sa propre autorité, le feu et l'eau au chapitre, et à défendre à tout ouvrier de travailler pour le service des chanoines. Ayant été proscrit, il obtint sa grâce et revint même à Liège avec l'agrément de Jean de Binsberg; mais les échevins et les puissans qui redoutaient son crédit, le firent exiler de nouveau. Ses biens furent confisqués, et il mourut à Louvain.

1457. **ARSENNE** de Liège, abbé de St-Paul à Rome, où il termina sa carrière.

1459. **HEINSBERG** (*Jean de*), évêque de Liège. Il fut d'abord chanoine de Liège et archidiacre de Hesbaye, et élu évêque à l'âge de 23 ans. Son règne fait époque dans les fastes de l'histoire nationale par le rétablissement du tribunal des XVII, anéanti depuis la bataille d'Othée, et la cessation du fameux tribunal de paix, auquel Philippe, duc de Bourgogne, porta le dernier coup, en s'y soustrayant, afin de détruire le pouvoir et l'influence que ce tribunal procurait aux évêques de Liège sur tous les vassaux et les seigneurs du diocèse. Ici commence la haine ouverte entre les ducs de Brabant et les Liégeois qui perdirent leur puissance, tout en restant libres.

Le règne de Heinsberg, partisan de la maison de Bourgogne, ne fut qu'une série de troubles, de dissensions et de guerres, que la France attisait en secret, dans sa haine contre les ducs de Bourgogne, et dont les Liégeois furent les dupes et les victimes.

En 1421, Heinsberg ainsi que toute la noblesse du



pays, prit la croix dans l'église de St-Lambert et marcha contre les Hussites en Bohême, sur les instances du pape, qui les ayant déclarés hérétiques, avait ordonné une croisade contre eux.

Cette année fut remarquable par l'apparition dans l'air d'une grande croix qui s'étendait sur la ville de Liège; et par un débordement affreux de la mer, qui, après avoir rompu ses digues en Hollande, engloutit la ville de Gorcum et 72 villages.

Son adhésion à la paix honteuse et déshonorante, que le duc de Bourgogne imposa aux Liégeois en 1431, fut le prétexte de la célèbre conjuration des Anthins, dont tous les partisans furent persécutés ou suppliciés. Cette rébellion, qui mit Liège à deux doigts de se perdre, fut jusqu'en 1684, l'objet d'une fête publique qu'on célébrait à Liège, tous les ans le 6 janvier, par trois feux qu'on allumait sur la place du Grand Marché.

En 1444, Heinberg, qui ne respirait que le plaisir, résolut de partir pour la Palestine, soi-disant pour y accomplir un vœu qu'il avait fait au Seigneur, pour la cessation des maux qui affligeaient le pays. Arrivé à Venise, il écrivit au Bey de Tunis, pour obtenir des passe-ports; mais, s'il faut en croire les historiens, le titre de duc de Bouillon qu'il avait pris dans sa lettre, lui valut un refus qui le força à revenir dans son diocèse.

Pressé par les instances et les menaces de Philippe, duc de Bourgogne, ou peut-être dégoûté et ennuyé des affaires, il abdiqua l'évêché en faveur de Louis de Bourbon, neveu de ce duc. Il mourut quelque temps après à Orléans, emportant les regrets d'un peuple qu'il avait abusé et trompé; tant il est vrai, que rien ne lui plût tant que le luxe et la magnificence.

Jean de Heinsberg, était versé dans les sciences et la littérature. Plus ami des plaisirs et de la volupté

que de ses devoirs, il passa la plus grande partie de son épiscopat à la cour de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, alors regardée comme la plus magnifique et la plus galante de l'Europe. On le soupçonna même d'entretenir un commerce criminel avec Isabelle de Portugal, troisième femme de ce duc, et d'être le père de Charles-le-Téméraire, fils de cette princesse.

Heinsberg, assista au congrès d'Arras, où il prit les intérêts de la maison de Bourgogne contre Charles VII, roi de France. Il y parut suivi d'une escorte nombreuse des plus riches seigneurs liégeois.

Au couronnement de l'empereur Frédéric III, à Aix-la-Chapelle, il s'y montra avec la plus extrême magnificence, et s'y fit remarquer par son bon goût, son luxe et ses manières.

On a de lui :

1<sup>o</sup> *Statuta diocesis Leodiensis.*

2<sup>o</sup> *Reformatio cleri Leodiensis.*

\* 1460. GILLES de Huy, se rendit célèbre par sa courageuse défense des intérêts de sa patrie, auprès de l'évêque Louis de Bourbon, partisan déclaré de ceux de son oncle, le duc de Bourgogne. Nommé chef de la députation que les Liégeois avaient envoyée à Charles VII, roi de France, pour obtenir son appui contre le duc de Bourgogne, il acquit l'estime de ce monarque; dont il obtint l'objet de sa mission, et de plus, l'exemption du *droit d'aubaine* pour tous les Liégeois, dans le royaume de France. Fidèle à son devoir, il préféra être proscrit, plutôt que de prêter serment à Marc de Bade, élu margrave du pays, en haine et par opposition à Louis de Bourbon, qui s'en était montré indigne.

\* 1460. QUESTO (*Nicolas*), peintre liégeois.

\* 1461. BÉRART, né à Liège, fut l'un des membres





le la députation envoyée par les Liégeois, à Louis XI, roi de France, à la sollicitation de Louis de Bourbon. Après avoir plaidé la cause de sa patrie auprès de ce monarque, il se laissa gagner par les artifices de Louis de Bourbon, évêque de Liège, qui s'en fit un partisan lévoué; mais mécontent de ses concitoyens, il fut proscrit, et sa maison à Coronmeuse fut démolie en punition de sa perfidie. N'ayant plus d'autre ressource, il suivit toutensuite Louis de Bourbon à Bruxelles.

1402. ZANTLIET (*Cornille Mengher de*), d'abord moine bénédictin de l'abbaye de St.-Jacques, à Liège, ensuite prieur de celle de Stavelot. Il a écrit une chronique estimée, qui commence à la création de l'homme et se termine à l'an 1401, et dont on voyait encore dans les derniers temps, le manuscrit original, à la bibliothèque de l'abbaye de St.-Jacques, à Liège.

Zantliet passe pour un historien exact et fidèle, qui ne manque pas d'éloquence. Comme écrivain contemporain des événements qui se sont passés de son temps, il doit être considéré comme une autorité; mais ce qui ajoute encore à son mérite, c'est son jugement et sa exactitude. On peut lui reprocher quelquefois un peu de redondance, mais ce défaut est compensé par la vivacité de son récit, et par les détails curieux qu'il renferme.

1404. CUSA (*Joachim de*), fils d'un pauvre pêcheur, naquit en 1381 au petit bourg de Cusa sur les bords de la Moselle. Il fut chanoine de St.-Lambert et archidiacone de Liège. Le pape Eugène IV, le donna au cardinal Nicolas Albrizzi qu'il avait nommé son légat en Allemagne, et ne tarda pas à donner à Cusa le titre de nonce. Nicolas V, successeur d'Eugène, voulant récompenser les services importants de Cusa, le nomma cardinal en 1445, et deux ans après lui conféra l'évêché de Brixen, dans le Tyrol, au préjudice de Léonard Corraner, chancelier de Sigismond, archevêque

d'Autriche, qui avait été élu canoniquement par le chapitre. Cette affaire fut pour lui une source de désagréments, que l'empereur Frédéric IV, s'efforça d'apaiser.

En 1551, le pape l'envoya en qualité de légat en Allemagne. Il vint à Liège, mit tout en œuvre, pour que les ecclésiastiques renvoyassent leurs *grandes et petites chambrières*; mais sa dureté dans l'exécution des réformes l'y fit haïr. Il alla ensuite dans le duché de Gueldre, où il prêcha les *paroles de Rome*, et la *persécution contre les Juifs*, qui se trouvaient en assez grand nombre dans cette partie du diocèse de Liège.

Parant son séjour à Cologne, il fit condamner Thierry de Mœurs qui en était archevêque, comme suspect d'hérésie, et le fit précipiter tout vivant dans le Rhin.

Chargé spécialement de rétablir la discipline monastique, de ménager une paix solide entre les princes, de publier les indulgences du jubilé, et d'exhorter les fidèles à secourir de leurs aumônes les chrétiens de l'Orient, menacés de nouveau de subir le joug des Turcs; il s'acquitta avec zèle de sa mission dans toutes les provinces de l'empire. On fit des quêtes abondantes, dont le pape, au grand scandale des Allemands, employa la plus grande partie contre le Milanais et Alphonse, roi de Naples, ce qui refroidit singulièrement la charité des fidèles.

Nicolas de Cusa reforma, dans toute l'Allemagne, les processions du St.-Sacrement qu'on y étoit dans l'usage de faire tous les jeudis, ne laissant subsister que celles du jour et de l'octave de la fête-Dieu, afin qu'en les rendant ainsi plus rares, on y assistât avec plus de piété et de religion.

Avant esé entrer en Bohême, où le ressentiment contre la Cour de Rome étoit encore dans toute sa force, depuis la croisade contre les Hussites, Cusa



assembla un concile à Magdebourg, réforma les monastères, publia le jubilé, et fit des ordonnances très-utiles pour la discipline ecclésiastique.

De retour à Rome, sous le pape Calixte III, il se trouva à l'élection de Pie II, qui le nomma gouverneur de Rome, lorsque ce pape partit pour Mantoue, où il avait donné rendez-vous aux princes de l'Europe, pour marcher ensuite contre les Turcs.

Peu de temps après, Cusa, surpris par les gens de Sigismond, fut renfermé dans une prison; mais l'archiduc ayant été excommunié par le pape relâcha son prisonnier sous certaines conditions. Rendu à son diocèse, où, pendant sa captivité, on avait cessé tous les offices divins, il mourut bientôt après à Todi, ville de l'Ombrie. Son corps fut enterré à Rome dans l'église de St.-Pierre-ès-Liens, et son cœur fut porté dans l'église de l'hôpital de St.-Nicolas qu'il avait fondé près de Cusa, et enrichi d'une ample bibliothèque de livres grecs et latins.

Nicolas de Cusa excellait dans la jurisprudence et la théologie. Les langues orientales, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie lui étaient familières.

Ses ouvrages formant 3 volumes in-folio, Bâle, 1565, ont été imprimés sous le titre de : *N. de Cusâ, cardinalis, opera mystica, mathematica et physica.*

Le 1<sup>er</sup> contient des traités de théologie sur les mystères; la métaphysique y domine.

Le 2<sup>e</sup> renferme des livres de concordance, ses lettres aux Bohémiens et quelques traités de controverse. On y trouve, entr'autres, son grand ouvrage : *De concordantiâ catholicâ*, qu'il écrivit à l'occasion du concile de Bâle, où il assista et se montra l'un des plus zélés défenseurs de l'autorité du concile sur le pape; mais il changea depuis d'opinion.

Le 3<sup>e</sup> volume se compose d'ouvrages de mathématiques, de géométrie et d'astronomie.

Son style est simple, pur et facile. Voici les titres de ses écrits divers :

1<sup>o</sup> *De visione Dei.* 2<sup>o</sup> *De pace fidei.* 3<sup>o</sup> *Reparatio calendarii.* 4<sup>o</sup> *De mathematicis complementis.* 5<sup>o</sup> *Cribratio Alcorani.* 6<sup>o</sup> *De variatione sapientiæ.* 7<sup>o</sup> *De ludoglobi.* 8<sup>o</sup> *Compendium.* 9<sup>o</sup> *Catalogus de Sossest.* 10<sup>o</sup> *De mathematicâ perfectione contra Bohemos.* 11<sup>o</sup> *De Berrillo.* 12<sup>o</sup> *Deidato Patris luminum.* 13<sup>o</sup> *De qua-rendo Deum.* 14<sup>o</sup> *De apice theoriæ.* 15<sup>o</sup> *De doctâ ignorantia.* 16<sup>o</sup> *De conjecturis.* 17<sup>o</sup> *De filiatione Dei.* 18<sup>o</sup> *De Genesi idione de sapientiâ.* 19<sup>o</sup> *De quadraturâ circuli.* 20<sup>o</sup> *De Fortunâ.* 21<sup>o</sup> *Directorium speculantis.* 22<sup>o</sup> *Sermones per totum annum.* 23<sup>o</sup> *Epistole ad diversos.* 24<sup>o</sup> *De concordantiâ catholicâ.* 25<sup>o</sup> *Dialogus de Deo abscondito.* 26<sup>o</sup> *Exercitationum libri X.* 27<sup>o</sup> *Correctio tabularum Alphonsi.* 28<sup>o</sup> *De transmutationibus geometricis.* 29<sup>o</sup> *De complementis arithmeticis.* 30<sup>o</sup> *Complementum theologicum.* 31<sup>o</sup> *Apologia doctæ ignorantie.* 32<sup>o</sup> *De æqualitate.* 33<sup>o</sup> *Inquisitio veri et boni.* 34<sup>o</sup> *Tabule persicæ in latinum ex greco reductæ.* 35<sup>o</sup> *De modo habilitandi ingenium ad discursum in dubiis.* 36<sup>o</sup> *De annunciatione dialogus.* 37<sup>o</sup> *De novissimo die.* 38<sup>o</sup> *De finibus cordis.* 39<sup>o</sup> *De una recti curvæ mensurâ.* 40<sup>o</sup> *Instructions chrétiennes et pratiques de bien vivre en l'état séculier, par Nicolas Cusanus.* Liège, 1623, in-12. Rouen, 1642, in-12.

Cusa a renouvelé le système de Pythagore sur l'immobilité du ciel et le mouvement de la terre. Il est le précurseur de Newton.

La vie de ce savant cardinal a été écrite par Gaspard Hartzeim.

1465. STOCKELPORT (*Jean*), né à Louvain, fut nommé professeur ès-arts dès la fondation de l'Université de cette ville, mais il passa aux écoles de médecine en 1429, fut reçu à la licence en 1432,





et au doctorat en 1433. Il est le premier de la faculté de médecine qui ait possédé un canonicat de la seconde fondation dans l'église de St.-Pierre à Louvain; c'est à ce titre qu'il devint *professeur ordinaire*, et obtint ensuite une autre chaire en 1445. Il fut trois fois recteur de l'Université. Stockelport abandonna sans doute les places qu'il remplissait dans les écoles, car il fut nommé curé de St.-Jacques à Louvain, en 1456, et mourut dans l'exercice de cette charge.

1465. METZ (*Gilles de*), ancien bourgmestre de Liège. Malgré son extrême vieillesse, il fut condamné à mort et exécuté sur bas des degrés de l'église St.-Lambert, à l'instigation de Baré de Surlet et de Raës de Heers, comme ennemi de la liberté publique, parce que prévoyant les malheurs qui menaçaient sa patrie, il avait contribué de tout son pouvoir au traité conclu avec le comte de Charolois, fils du duc de Bourgogne.

1466. DESCHAMPS (*Guillaume*), dit de la Violette, bourgmestre de Liège, mourut comme le précédent, martyr de son zèle pour les véritables intérêts de sa patrie. Après l'entrée de la ville de Dinant par les troupes du comte de Charolois, voyant son pays livré à ses propres fureurs par l'indigne abandon de Louis XI, et en proie à tous les maux d'une guerre civile, il eut le noble courage, malgré l'opposition de Raës de Heers et de Baré de Surlet alors tout puissans, de conseiller à ses concitoyens de faire leur paix avec le duc de Bourgogne; mais le parti français triompha, ou plutôt les intrigues du roi de France. Deschamps fut traqué communément dans les rues de la cité de Liège, et ensuite massacré par la populace.

1467. PHILIPPE-LE-BON, duc de Bourgogne, pair

et vassal de l'église de Liège, en sa qualité de duc de Brabant, de Luxembourg, de Limbourg, et de comte de Namur et de Hainaut.

Sa politique ambitieuse et envahissante causa la perte des Liégeois, dont il fut le plus redoutable adversaire. Il anéantit le tribunal de paix et détruisit ainsi toute l'influence politique des évêques de Liège sur les seigneurs de leur diocèse. Ce prince, qui convoitait le pays de Liège, en démembra plusieurs parcelles, et autorisa la destruction entière de la ville de Dinant, après avoir vaincu à Montenaeken.

Profitant de ses avantages contre Louis XI, roi de France, qui se vit forcé d'abandonner les Liégeois dont il avait causé tous les maux, Philippe exigea d'eux, *que lui, Philippe et ses successeurs, ducs de Brabant, seraient déclarés mambours ou administrateurs du pays, et qu'on leur paierait à ce titre, une somme annuelle de 2,900 florins d'Allemagne : qu'on n'entreprendrait aucune guerre ou affaire importante sans le consentement du mambour : qu'on lui livrerait dix bourgeois pour être les garans de l'exécution de ces articles.*

Philippe aimait l'éclat et protégea les lettres et les arts. Les factions des *hameçons* et des *cabillaux* avaient donné naissance à une sorte de poésie satyrique qui rappelle l'ancienne comédie; des espèces d'académies s'établirent sous le nom de *Chambres de Rhétorique*. L'industrie faisait des progrès.

Philippe, dans le désir de consolider son autorité, établit dans ses états un système de centralisation, cassa l'aristocratie nobiliaire et porta quelques coups à l'aristocratie municipale, mais sans attenter cependant à la liberté des citoyens; il réprima le clergé dont les excès étaient déplorables; et ne fut pas étranger à la civilisation de son siècle.

On le cite comme le premier de son temps, qui





ait *porte porraque* ; ce qu'il fit pour remplacer les cheveux qu'il avait perdus après une maladie aigüe.

1467. CHARPENTIER (*Jean*), bourgmestre de Dinant. La populace de cette ville irritée contre lui de ce qu'il avait été l'un des moteurs du premier traité conclu avec le duc de Bourgogne, le conduisit à Liège, où il fut jeté dans un cachot et exécuté. Sa tête ne tomba sur l'échafaud qu'au quatrième coup de hache. A peine expiré, le bas peuple de Liège et de Dinant s'empara de son cadavre, le déchira par morceaux, et en dispersa les membres encore palpitans dans tous les quartiers de la cité.

1468. VILLE (*Jean de*) s'est rendu célèbre par sa valeur et son attaque contre les troupes de Charles-le-Téméraire, lorsque ce duc, accompagné de Louis XI, vint faire le sac de la ville de Liège, en 1468. Suivi d'une poignée d'hommes, il sortit par la porte Saint-Léonard dans la nuit du 27 octobre, fondit sur les Bourguignons, en tua plus de 800, mit en fuite 2,000 archers, blessa le prince d'Orange qui les commandait ainsi que Ghuyt d'Imbercourt, et ne se retira lui-même avec sa troupe, qu'acablé par le nombre et blessé mortellement.

1468. DÉVOUEMENT des 600 FRANCHIMONTOIS et de *Jean de* STREET, leur chef.

Ces hommes, dont l'histoire ne nous a point conservé les noms, mais dont le dévouement est comparable à tout ce que l'antiquité nous offre de plus héroïque et de plus magnanime, soutenus par l'espérance d'*avoir une bien grande victoire, ou à tout le moins et ne pas aller, une fin glorieuse fin*, franchirent, vers les dix heures du soir, dans la nuit du 29 octobre, les murailles de la ville par les brèches, surpris les postes avancés des Bourguignons, et

conduits par les hôtes de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, ils pénétrèrent dans le faubourg Ste.-Wal-lurge, où se trouvait l'armée ennemie, dans le dessein de tuer ces deux princes. Ils étaient déjà arrivés à l'endroit qu'ils occupaient dans ce faubourg, et sur le point de les tuer ou de les prendre l'un et l'autre, que leurs gardes, réveillées par le bruit, se défendirent contre les Franchimontois qui attaquèrent à la fois la maison du duc et celle du Roi si inopinément, que le premier eut à peine le temps de se couvrir de ses armes, et le second fut assailli à coups de flèche dans sa chambre. Après un combat à outrance, les 600 Franchimontois repoussés par le nombre périrent victimes de leur héroïsme, et les Liégeois accourus pour les soutenir, tâchèrent de regagner leur ville.

M. Heenequin a retracé, dans un beau tableau, ce fait d'armes, qui est et sera à jamais mémorable.

\* VELROUX (*Aimé de*), bourgmestre de Liège, prit une part active dans les troubles et les dissensions qui agitérent le pays. Il eut le courage de se mettre à la tête de la députation, chargée conjointement avec Louis de Bourbon et le légat Onuphre, de la mission périlleuse d'aller implorer la clémence de Charles-le-Téméraire, en faveur des Liégeois et de leur cité ; mais l'impitoyable duc, sans égard pour le droit des gens, après avoir détruit cette florissante cité, fit trancher la tête à Aimé de Velroux dans la ville de Maestricht.

1468. SURLET (*Baré de*), patricien de Liège, l'un des hommes les plus marquans et les plus influens de son époque. Il s'attacha d'abord au parti de l'évêque Louis de Bourbon qu'il abandonna pour s'unir à Raes le Heers dont il partagea les idées de liberté et d'indépendance, qui causèrent le malheur du pays. Ambitieux et trop confiant dans les promesses de Louis XI,



il conféra de tout son pouvoir à la nomination de Hare de Lude, en qualité de *manbour* du pays, et en accepta la charge de souverain-officier. Surlet donna les mains au traité conclu en 1466 avec Louis XI, contre la maison de Bourgogne. Il fut député l'année suivante vers Philippe-le-Bon, avec Bovertin et Rouverol pour conclure la paix avec ce prince. Il mourut d'un coup de lance à la bataille de Brasthem.

1470. LEONARD (*Hubert*), religieux cistercien, docteur en Sorbonne, inquisiteur de la foi dans le diocèse de Liège et ensuite évêque in partibus de Barie et suffragant. On a de lui :

- 1° *Trois livres sur le gouvernement des princes.*
- 2° *Un commentaire sur l'évangile de St. Luc.*
- 3° *Un traité de l'immunité ecclésiastique.*
- 4° *Une catène et un recueil de sermons.*
- 5° *Un livre contre les hérétiques de Niclles.*
- 6° *Traité genealogique des nobles de France et de leurs actions les plus éclatantes*; dédié à Louis de Bourbon, évêque de Liège.

\* ANGELUS de Carisbur, né à Liège, poète latin.

\* REGINALD de Olne, au duché de Limbourg, religieux, plus connu sous le nom de *Hubert Heleot*. Il a laissé une *chronique* inédite sur les événements de son temps.

\* MEUSEL (*Jean de*), peintre liégeois.

1471. DENIS (*Louis*), dit le *Chartreux*, naquit à Rillet près de Loux, au pays de Liège, en 1394. Il fit ses études à l'Université de Cologne où il fut reçu maître es arts à l'âge de 24 ans. Il prit deux ans après l'habit de St. Bruno dans la chartreuse de Bethléem à Rummonde, où il vécut 48 ans, et mourut le 12 mars 1471, avec la réputation d'un saint, après avoir servi l'église par son savoir et ses vertus. En attaché-

ment continuel à la contemplation et la profonde expérience qu'il avait acquise dans la vie intérieure, lui ont fait donner le surnom de *docteur extatique*.

On sait que le travail des mains était un point essentiel de la règle de St. Bruno, et que la transcription des livres avant l'invention de l'imprimerie en faisait l'article principal; mais on a peine à comprendre comment ce savant et pieux religieux, a pu trouver le temps de composer et d'écrire de sa propre main un nombre presque aussi prodigieux d'ouvrages, quoiqu'il dormît peu et n'eût jamais d'autre récréation que de changer d'occupation, entretenant la prière, la méditation, la lecture et la composition.

Il fut en correspondance avec les prélats les plus distingués; on conserve encore les lettres que le cardinal Nicolas de Cusa lui écrivait. On a de lui un grand nombre d'écrits pleins d'instructions salutaires et d'une onction touchante. Il était sobre et sage dans sa spiritualité; et il est peu d'auteurs dont les ouvrages se lisent avec plus de plaisir et de fruit. Le pape Eugène IV, disait que *l'église était heureuse d'avoir un tel fils*.

Denis était physicien, naturaliste, poète, d'une profonde érudition, et très-versé dans les saintes écritures dont il applique heureusement les passages. Son style est simple et peu correct.

Selon Fabricius, il a donné lui-même une liste de ses ouvrages qui comprend 206 *traités* dont plusieurs n'ont pas été imprimés; mais elle est loin d'être complète; en voici une partie :

1° *Dionisi Carthusiani opera*. Cologne, 1549, 21 volumes in-folio.

— Eja-dem. *Opera minora*. Cologne, 1552, 3 vol. in-folio.

— Eja-dem. *Opuscula insigniora*. Cologne, 1559, in-folio.





— Ejundem. *De his, quæ secundum S. Scripturas orthodocorum PP. sententiæ de SS. Trinitate catholice creduntur*. Cologne, 1535, 3 vol. in-folio.

2° *Speculum conversionis peccatoris*. Alost, 1473, 7 feuillets in-4°. Il passe pour le premier livre imprimé en Belgique avec date certaine.

3° *Dionysii (vulgo areopagite) opera omnia quintulio translatione versâ et commentariis D. Dionysii à libris elucidata*. Cologne, 1556, in-folio.

4° *Dionysii Carthusiani opuscula aliquot*. Cologne, 1534, in-12.

5° *Anatorum mundi speculum*. Cologne, 1587, in-8°.

6° *Eximium planque divinum opus, in quo continentur humane vite specula in quibus se contemplari tantum... opus hæc hactenus desideratum et inperit Carthusii Ruremundensi inventam*. Cologne, 1540, in-12.

7° *De perfectis mundi contemptu*. Editore T. Laër Stratis; cum hujus epistolis ad Hezium, Adriani VI, et aliorum secretarium. Cologne, 1530, in-8°.

8° *De particulari judicio Dei*. Delfis, 1491, in-4°.

9° *De plurimum beneficiorum usurpatione colloquium*. Cologne, 1530, in-8°.

10° *Dialogus christiani contra Saracenum*. In-folio sans date, mais imprimé vers 1472.

11° *Formula vivendi canonicorum sive vicariorum, et aliorum, aut etiam aliorum devotorum presbyterorum*. Delft, 1496, in-4°.

12° *Exhortationes noviciorum. Colloquium Jesu cum amico. Dialogus Jesu et senis*. Deventer, 1491, in-4°.

13° *Traité des remèdes des tentations, composé en latin par Denis-le-Chartreux, traduit en français*. Mons, 1646, in-8°.

14° *Dionysii Carthusiani liber utilissimus: de quarundam humanis curisissimis*. Delft, 1487, in-4°. Anvers, Mathias Coes, 1486. Traduit en italien, Venise, 1587,

in-12; en espagnol, Madrid, 1630, in-12; en français, par J. L. J. Rouen, 1604, in-12.

Il prétend dans ce livre, que la perte de l'empire d'Orient était un effet de la colère de Dieu justement irrité contre les fidèles.

15° *Contra Alchoranum et sectam Mahometicam libri V*. Cologne, 1533, in-8°. Traité rare.

16° *De instituendo bello adversus Turcas, et de generali celebrando concilio*. Cologne, 1533, in-8°. La cour de Rome a supprimé cet ouvrage pour certaines applications forcées, et pour plusieurs visions singulières qu'il renfermait.

17° *Contra vitia superstitionum*. Cologne, 1533, in-8°. On trouve réunis les n° 15, 16 et 17 dans l'édition de Cologne de 1533. Il en existe une traduction allemande, Strasbourg, 1540, in-folio.

18° *De purgatorio liber*.

Il y a dans ce traité des choses si extraordinaires, que Possevin dans son *Apparatus sacer*, soupçonne qu'elles y ont été insérées par une main étrangère.

19° *Enarrationes in Mosaisce legis libros*. Cologne, Petr. Quentel, 1534, in-folio.

20° *Enarrationes in libros Josue, Judicum, Ruth, Regum I, II, III, IV, Paralipomenon I, II*. Cologne, Petr. Quentel, 1535, in-folio.

21° *Enarrationes in libros Job, Tobie, Judith, Esther, Esdræ, Nehemie, Machabæorum I, II*. Cologne, Petr. Quentel, 1534, in-folio.

22° *In Epistolas omnes (nempè VII) canonicas, in Acta apostolorum et in Apocalypsim enarrationes*. Cologne, 1533, in-folio.

23° *Insigne commentariorum opus in Psalmos omnes.... in Matutinalia VII cantica, in Magnificat.... nunc dimittis servum.... Benedictus... in Symbolum quicumque vult salvas esse, et Te Deum...* Cologne, Petr. Quentel, 1534, in-folio.



22 *Enarrationes... in IV prophetas majores*. Cologne, Petr. Quentel, 1534, in-folio.

23 *Enarrationes per ac crudite in V libros sapientie*. Cologne, Jasperus Gennepaus, 1539, in-folio.

24 *In IV evangelistas enarrationes... et tertia edique typisissima ad Archetypum recognitione quam diligenter curasse*. Cologne, Jasperus Gennepaus, 1538, in-folio.

25 *In ipso libellus, sive dialogus D. Dionisii Carthusii, in Rulmont (sire Ruremonde), tractans de particulari iudicio Dei quod fit in morte cujuscunque defunctis*. Delft, 1491, in-4.

26 *Meditationes Dionisii Carthusiani*.

27 *Exhortationem auricularum*.

28 *Enarrationes epistolarum et evangeliorum*. Cologne, 1532, in-folio. Paris, 1544.

29 *Pulcher et decotus Marie et peccatoris dialogus, a filio de spe bona eligendi, et mala spe ac desperatione fugiendi*. Cologne, Jean Koellhoff, in-folio.

30 *Enarratio in Lucæ evangelium*. Paris, 1545.

31 *Explicatio in septem penitentie psalmos, exercitio dicitur de vita purgatoria, sonus epulantis, et sit Dionisii Carthusiani vite, simul et operum et fidelissimus catalogus*. Cologne, Jasperus Gennepaus, 1532, in-12.

32 *Opusculum de vita clericorum*. Louvain, Welus, 1561.

33 *Opuscula de vita sacerdotum ac canonicorum, ceterorumque ministrorum Ecclesie*. Liège, 1563, in-8.

34 *Opuscula aliquot quæ ad thesaurum mysticam regie instituunt*. Cologne, 1534, in-8.

Thierry Lefe a Statis a publié une *vie de Denis-le-légitime*. Cologne 1532, in-8. On la trouve aussi sous les noms *sanctorum*, mensis martii, 2<sup>e</sup> tome, page 245.

1475. LUXEMBOURG (Louis de), comte de Saint

Pol, neveu des précédens dont il imita les exemples de barbarie et de cruauté. Il servit d'abord Charles VII, roi de France, avec distinction et fidélité. Dans la campagne du Laonois, à l'instigation de l'un de ses oncles qu'il avait accompagné dans le combat, il tua de sa propre main une partie des prisonniers; ce à quoi, dit Moustrelet, *il prenait grand plaisir*. Après la mort de Charles, il s'attacha au duc de Bourgogne et ensuite à Louis XI, et les trahit tous les deux; mais ce dernier le fit décapiter.

1477. NIVELLE (Jean de Montmorency, seigneur de) et comte de Hornes, né en 1422. Il embrassa le parti du comte de Charolois contre Louis XI, et employa tout son crédit et son influence pour déterminer les Liégeois à adhérer au traité honteux que le duc de Bourgogne voulait leur imposer. Son père, partisan de la France et dévoué à Louis XI, voulant l'obliger à imiter sa conduite, le fit sommer à son de trompe de rentrer dans le devoir; outré de son refus opiniâtre, il le traita de chien. De là vient, dit-on, le proverbe : *C'est comme le chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle*.

1477. CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne, fils et successeur de Philippe-le-Bon. Il poursuivit le système politique de son père et fut toujours en guerre avec Louis XI : il frappa dans sa base le système féodal, proscrivit le duel dans ses vastes états, et passa sa vie l'épée au poing avec tous ses voisins, même avec ses sujets.

Les Dinantais furent cruellement punis d'avoir insulté à sa naissance, en l'appelant *le bâtard de l'évêque de Liège*. Charles qui n'était encore que comte de Charolois, pour en tirer une vengeance éclatante, livra pendant trois jours leur ville au pillage et à la brutalité de ses soldats; il y fit mettre le feu et





de détruire le pont sur la Meuse. Les prêtres, les femmes et les enfans furent traînés à Liège; et 800 bourgeois de Dinant liés deux à deux, dos contre dos, furent précipités dans la Meuse. Ainsi fut détruite cette ville, si riche, si commerçante, comme dans toute l'Europe par ses cuivres de laiton appelés *dinanderies*!

Après avoir vaincu les Liégeois à la bataille de Brusthem, St-Trond et Tongres envoyèrent à Charles six otages qu'il fit décapiter. Il s'avança ensuite sur Liège, où il entra et imposa les conditions suivantes :

*La cité de Liège et les autres villes du pays, excepté celle de Huy, seront démantelées aux frais du pays.*

*Toute l'artillerie et toutes les armes, sans en excepter une flèche, seront livrées au duc. Les habitans ne pourront retener que les couteliers de table.*

*Tous les chartres, papiers, édits, ordonnances concernant les libertés, franchises et privilèges de la cité et du pays seront remis au duc.*

*Le perron, autrement dit, colonne de la fortune, qui était dressé sur le marché, sera enlevé.*

En 1468, après avoir conclu la paix avec Louis XI, roi de France, qu'il tenait prisonnier à Péroune, Charles apprenant que ce prince, pendant les négociations, excitait les Liégeois contre lui, résolut de se venger et balança un moment s'il ne démembrerait pas la monarchie française. Louis XI, pour rassurer entièrement Charles, jura par la *Pâque-Dieu* qu'il n'en était rien, et dut, en criant *Vive Bourgogne*, marcher avec lui contre ses propres alliés, contre les Liégeois dont la ruine lui fut offerte en spectacle.

Entrant alors à Liège en vainqueur, il demanda à Louis ce qu'il devait faire de cette ville. *Celui qui veut détruire la cité, doit brûler le nid*; telle fut toute sa réponse. Charles lui donna le déplaisir de voir égarer, sous ses yeux, un peuple dont il avait si indignement armé les mains et si lâchement abandonné la cause.

Liège devint la proie du vainqueur; cette cité si riche, si florissante alors et dont la population s'élevait à près de 120,000 âmes, fut livrée au pillage; 40,000 habitans périrent par le fer, et plus de 12,000 femmes furent noyées. Le feu fut ensuite mis aux maisons; les églises et les couvens furent seuls respectés.

Il vint ensuite dans le marquisat de Franchimont, où il fit détruire toutes les usines et moulins à fer.

Avant de quitter le pays, il se fit nommer mambour et chargea du gouvernement, pendant son absence, le seigneur d'Imbercourt, digne ministre des volontés et des vengeances de son impitoyable maître.

Charles, en qualité d'avoué de l'église de Liège, rendit un édit par lequel il s'appropriait le *Vinace de l'He*, pour y tenir sa cour de justice, non selon les lois et statuts du pays, mais selon sa volonté qui était devenue la seule loi.

Jusqu'à la mort de ce tyran, arrivée en 1477 au siège de Nancy, Liège fut privé de ses lois et coutumes et régi par un système d'espionnage et de terreur. Assailli de tant de maux, le pays languit, et les villes de Liège et de Dinant ne se relevèrent pas de leurs ruines.

1477. HEERS (*Raes de*), seigneur de Lintre, fut l'un des principaux auteurs des troubles civils qui agitérent le règne de Louis de Bourbon, dont il se montra constamment l'ennemi, par antipathie contre la maison de Bourgogne. Réconcilié avec Baré de Sudet, il gouverna le pays en maître, fit élire Marc de Bade, mambour, en place de l'évêque, déclaré déchu de ses droits. Louis XI traita plusieurs fois en secret avec lui, tout en envoyant des députés à Liège. Raes, considérant l'alliance de la France comme l'unique contrepoids à opposer à la puissance et à l'esprit d'envahissement des ducs de Bourgogne, se voua entièrement à ses intérêts et s'acquittait une extrême po-





plante. Il fut présent après le sac de Liège; mais la mort de Charles-le-Téméraire, il retourna en grâce après de Louis de Bourbon, et mourut peu de temps après à Liège.

1477. THIERCOURT (*Gilles Brincour d'*), prit une part active dans les guerres et les démêlés des Liégeois avec les ducs de Bourgogne. Nommé gouverneur du pays de Liège, en l'absence de Charles-le-Téméraire, il se rendit odieux par ses exactions, sa cruauté et son despotisme. A l'instigation de Louis XI, Ambereourt et le chancelier Hugonet, tous deux honnêtes de la confiance de la duchesse Marie de Bourgogne, furent accusés de haute trahison par les ennemis et condamnés à mort. Malgré les larmes de cette princesse éplorée sur la place publique de Liège pour les sauver du supplice, ils n'en furent pas moins décapités.

1478. CHABOTEAU (*Watelet*), partisan dévoué à Louis XI, fut vendu à Louis XI, leva des troupes et se mit à la tête des proscrits Liégeois. Il conspira contre Louis de Bourbon; mais malgré l'appui du roi de France, Chaboteau ne put parvenir à soulever les Liégeois contre leur évêque, tant le passé les effrayait encore. Arrêté à Namur et conduit à Liège. Il y fut emprisonné et enterré sur les degrés de l'église St.-Lambert; ses membres furent exposés au-dessus des quatre portes de la cité.

1478. HARPHIUS (*Bonif*), cordelier, né au village de Harph dans la Campine. Il fut provincial de la province de Flandre et gardien d'un convent de son ordre à Molines où il termina sa carrière. Le cardinal le fit élire comme l'un des maîtres les plus instruits dans la vie spirituelle; et il occupa un rang distingué parmi les écrivains mystiques.

Le caractère de cet auteur, dit M. Poiret, est de proposer la résurrection gradative des états de vies spirituelles dans l'âme épurée et éprouvée. Il montre comment après diverses mortifications, purifications et épreuves de l'âme, il se rassemble en elle, de degrés en degrés de nouveaux états de vie divine, premièrement active, puis passive, dans les puissances inférieures de l'âme; après cela dans les supérieures, la mémoire, l'intellect et la volonté; ensuite dans son essence fondrière, et enfin par-dessus son être et les opérations de ses puissances, par l'investiture qu'en fait les trois personnes de la Ste.-Trinité qui y manifestent leurs opérations adorables.

Le P. Mabillon préfère les éditions de 1538 et de 1556 aux autres, quoique prohibées par l'Inquisition, à cause de trois ou quatre lignes contre l'incapacité des directeurs et des spirituels de son époque. Dans ce temps-ci, disait Harphius, les supérieurs qui conduisent les autres, sont communément plus adonnés aux choses extérieures qu'aux intérieures; de sorte qu'ils n'entendent que fort peu ou rien du tout de la vie dedans; et pourtant sont plutôt à obstacle qu'à secours à ceux qui étant attirés de Dieu à cette vie intérieure sont soumis à leur direction. Et c'est la cause pourquoi il y a tant de relâchement et tant d'immortification entre les religieux, parce qu'ils ne règlent pas leur conduite de la manière que le requiert la vie intérieure et les progrès qu'on y doit faire. Ces paroles furent retranchées de l'édition de Rome 1585, et des autres.

Harphius a composé en flamand un grand nombre d'ouvrages de piété, qui ont été traduits en latin et en français. Nous n'en donnons qu'une partie :

1° *Epichalamie*. Cologne, 1538 et 1555.

2° *Le Directoire d'or des contemplatifs*. Cologne, 1538 et 1555.



3° *Eden ou le paradis terrestre des contemplatifs*. Cologne, 1555 et 1555.

Ces trois ouvrages furent corrigés par l'ordre du St.-Siège, qui en donna une nouvelle édition. Rome 1585. Bresse, 1601. Cologne, 1611.

4° *Le Miroir d'or sur les préceptes du Décalogue*. Nuremberg, 1481. Bâle, 1496, Strasbourg, 1520.

5° *Le miroir de la perfection*. Venise, 1524

6° *Trois conférences de la perfection de la vie, ou l'abrégé du directoire*. Cologne, 1536.

7° *Sermons divers*. Haguenau, 1509.

8° *Discours sur les trois parties de la pénitence*.

9° *Discours sur le triple avènement de J. C.*

10° *Théologie mystique, traduite en français par La Motte-Homont*. Paris, 1617, in-4°.

\* 1479. CHIMAY (*Jean de*), comte de Renti et de Seneghen, marié à Marguerite de Craon, dame de Thou. Charles-le-Téméraire le créa comte de Chimay, lui donna le gouvernement du duché de Luxembourg et l'instaura grand bailli de Hainaut. On l'appelait d'habitude le *comte de la Houssette*, parce qu'il portait constamment des bottines : c'était son accoutrement de chasse, exercice auquel il se livrait avec tant d'ardeur, que bien souvent il ne pouvait s'empêcher de courir sur les terres d'autrui, au risque de s'attirer de méchantes affaires. Quelques bourgeois de Couvin, offensés des libertés qu'il prenait sans cesse, lui tendirent une embuscade, l'enlevèrent et le conduisirent, sans en rien dire à qui que ce soit, dans une tour de la forteresse de leur ville. Après une captivité cruelle de sept ans qui aurait bien pu durer toute sa vie, il redevint libre comme par miracle.

Un bonnet d'écuyer pâle son troupeau aux environs du château, s'exerçait un jour, avec une arbalète, à viser à l'étroit soupirail de la tour élevée où le

comte de Chimay était renfermé. La flèche ayant atteint le but, le berger afin de la reprendre, escalade le rocher, et au moment où il veut retirer la main du soupirail, il la sent saisie par une autre. Frappé d'épouvante, il jette de grands cris, mais le comte lui adresse la parole, parvient à l'apaiser, le questionne pour savoir d'où il était. Instruit qu'il habitait Couvin, il l'engage à lui envoyer son père avec les choses nécessaires pour écrire. Le bonhomme, nommé Jean Basselaire, après avoir écouté le récit de son fils, se rendit à l'endroit qu'il venait de lui désigner. Par son entremise, le comte révèle son sort à sa femme, qui ne le croyait plus parmi les vivans. Cette dame ayant assemblé ses vassaux à la hâte, vint assiéger Couvin, dont les habitans protestèrent ignorer la détention de Jean de Chimay, et s'empressèrent de le mettre en liberté.

Pour satisfaire sa vengeance, Jean, sans perdre de temps, rassembla des troupes, fit raser à coups de canon le château de cette ville, qui n'a point été rebâti depuis lors, et dit, en faisant allusion au nom de Couvin, vulgairement *Couve* ou *Cuvé*: *Tu m'as couvert, mais tu ne me couvriras plus.*

\* 1480. WERTH (*Jean de*), habile peintre sur verre.

\* LAURENT, contemporain du précédent, peintre sur verre.

\* 1482. LAET (*Jean de*), né à Looz-le-Château, astronome liégeois, se rendit fameux par sa prédiction : que l'année 1482 serait funeste aux Liégeois par la peste, la famine et la guerre; ce qui eut lieu en effet. Il a publié :

*Pronosticatio anni præsentis LXXVII (1477) per Joannem Laet de Borchem*. Paris, 1478, in-4°.

1482. BOURGOGNE (*Marie duchesse de*), fille uni-





que et héritière de Charles-le-Téméraire, auquel elle succéda dans tous ses vastes états, à l'âge de 21 ans. Elle épousa Maximilien, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric. Peu de temps après la mort de son père, cette princesse, charmée d'apprendre que les Liégeois avaient renoncé à l'alliance de Louis XI, et ne voulaient plus écouter ses propositions, mais qu'ils étaient résolus de garder une neutralité entière, leur rendit la liberté, une partie des archives et des titres dont son père les avait dépouillés, et permit aux bourgeois de Liège de reprendre leur perron que le duc avait transporté à Mons.

Marie, tout en rendant aux Liégeois ce qui leur appartenait de droit, mérita leur reconnaissance et sut leur amour. Elle mourut à Bruges des suites d'une chute de cheval, n'ayant pas voulu par un sentiment de pudeur, découvrir sa blessure aux chirurgiens pour qu'ils la pansassent.

1482. BOURBON (*Louis de*), évêque de Liège et neveu de Philippe, duc de Bourgogne. Ce duc, après avoir forcé Jean de Heinsberg, à abdiquer l'évêché de Liège, en faveur de Louis, alors âgé de 19 ans, promit au pape, s'il voulait lui accorder les dispenses d'âge et le confier dans l'évêché, d'envoyer une flotte formidable pour reprendre Constantinople tombée au pouvoir des Turcs. De telles promesses indiquaient assez l'importance qu'il attachait à la nomination de Bourbon comme évêque, et les résultats qu'il s'en promettait.

Louis de Bourbon ne fut que l'instrument aveugle des vengeances et de l'ambition de la maison de Bourgogne. Dominé par l'amour des plaisirs et par la vanité, il se fit mésestimer et détester des Liégeois. Tout son règne ne fut qu'anarchie et désolation. Le sac des villes de Dinant et de Liège, la dévastation du Fran-

chimont, et la perte de la liberté, tels sont les fruits de son épiscopat.

Il fut tué dans un combat sanglant qui eut lieu aux portes de Liège, entre ses troupes et celles de Guillaume de la Mare, son plus terrible adversaire. Blessé dans la mêlée, il expira sur la route de Grivegné près de Bannevez, à côté de la source d'eau minérale ferrugineuse retrouvée en cet endroit, en 1816.

1483. LOUIS XI, roi de France. Sa haine contre la maison de Bourgogne, et la crainte que lui inspirait sans cesse la puissance formidable de cette maison, lui inspirèrent ce désir sans cesse renaissant de s'attacher les Liégeois comme alliés et amis, pour les opposer aux Bourguignons dont ils séparaient les états, sauf à les abandonner ensuite à la merci du vainqueur.

Il fut le principal moteur des troubles qui agitérent le règne de Louis de Bourbon. Retenu par la crainte que lui inspirait Charles-le-Téméraire, il assista lâchement au sac de la ville de Liège, victime de ses artifices et de sa duplicité. Sa réponse au duc de Bourgogne lorsqu'il le consulta sur ce qu'il devait faire de cette ville son alliée : *Celui qui veut chasser les oiseaux, doit brûler le nid*, peint en quelques mots sa froide insensibilité, sa pusillanimité et son égoïsme. Sa mémoire sera toujours en exécution à tous les Liégeois.

1483. VETERI BUSCO (*Adrien de*), religieux bénédictin de l'abbaye de St.-Laurent près de Liège, nous a laissé :

1<sup>re</sup> *Histoire de l'église de St.-Pierre d'Eyncourt*, depuis annexée au monastère de St.-Laurent.

2<sup>de</sup> *Chronique des évènements remarquables arrivés dans l'évêché de Liège depuis 1429 jusqu'en 1481.*

\* 1483. AMELGARD de Liège, prêtre. On ignore



les particularités les plus intéressantes de sa vie. Il nous apprend seulement qu'il a été le contemporain de Charles VII et de Louis XI, rois de France, et l'ami du fameux comte Dunois. Après l'expulsion des Anglais, Charles VII le chargea de la révision du procès de la *Pucelle d'Orléans*. En 1482, il alla demeurer à Utrecht. On a de lui :

1° *De rebus gestis Caroli VII, historiarum libri V*. Cet ouvrage est resté manuscrit et se trouve à la bibliothèque du roi à Paris.

Ses réflexions sur *Jeanne d'Arc* ou la *Pucelle d'Orléans*, sont pieuses et sages. Il penche visiblement à croire que la puissance divine influa sur les événements auxquels participa cette fille extraordinaire, et qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans ce phénomène historique. Amelgard, en ce qui concerne la guerre qui eut lieu entre le duc de Bourgogne et les Cantons, paraît plus porté à justifier les motifs du duc que ceux des malheureux habitants de cette ville. S'il n'apprend rien de nouveau, il raconte du moins avec énergie.

2° *De rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis*. Cette histoire encore manuscrite seulement, qui fait suite à la précédente, se trouve de même à la bibliothèque du roi à Paris. L'auteur croit que Louis XI empoisonna son père.

Don Martin a extrait de ces deux histoires inédites, tout ce qui concerne les troubles de Liège. *Amplissima collectio*, tome 4°. Paris, 1720.

Amelgard nous apprend aussi qu'après avoir parcouru et pris une connaissance approfondie des pièces de procès monstrueux de la pucelle d'Orléans, il composa *un livre d'examen de cette œuvre d'iniquité*. Il y a bien de croire que Laverdy en a profité pour son *second mémoire* sur ce sujet, qui a été publié dans le tome 3° des *Notices et extraits de la bibliothèque du roi à Paris* ; et dont M. Publicola Chausard a donné

l'abrégé dans son ouvrage intitulé : *Jeanne d'Arc*. Orléans, 1806, 2 vol. in-8°.

1483. BOGAERT (*Adam*), né à Dordrecht vers l'an 1413, fit ses études à Louvain, où il reçut le doctorat et obtint une chaire de médecine à laquelle était attaché un canonicat de St.-Pierre à Louvain, ville encore dépendante alors de la juridiction des évêques de Liège. Il fut sept fois recteur de l'Université de cette ville, et mourut après avoir professé la médecine pendant 36 ans. On doit à Bogaert la fondation de deux bourses de 25 florins d'Allemagne chacune, qu'il légua à la faculté de médecine. Son épitaphe se voit encore dans l'église de St.-Pierre.

1484. AREMBERG (*Gaillaume d'*), comte de la Mark, seigneur d'Aigremont, avoué de Hesbaye et de Franchimont, surnommé le *sanglier des Ardennes* à cause de la conformation de sa mâchoire et plus encore pour sa férocité. Son esprit inquiet et turbulent et son humeur guerrière le rendirent redoutable à Louis de Bourbon, dont il se montra toujours l'ennemi. Il exerça une grande influence dans les affaires politiques de son temps. Attaché à la France dont il espérait tirer parti pour satisfaire son ambition et dévaster ses ennemis, il vint proposer ses services à Louis XI et lui offrit même de se rendre maître de tout le pays de Liège, s'il voulait lui confier une armée. Ce monarque accueillit sa proposition et envoya Charles d'Amboise avec 20,000 hommes ; mais le succès ne fut pas heureux, car l'archiduc Maximilien, gouverneur des Pays-Bas, lui opposa le comte de Nassau, qui s'empara de tous les châteaux de d'Arenberg, et empêcha Louis XI d'exécuter son projet. Guillaume d'Arenberg, irrité d'avoir été banni en 1481, par les États de Liège à la sollicitation de l'évêque qui l'accusait de félonie (lorsque lui-même





avait soutenu les intérêts de la maison de Bourgogne au détriment de ceux de la nation liégeoise), rassembla des troupes et marcha de nouveau contre Louis de Bourbon, qu'il combattit et tua dans la bataille donnée le 30 août 1482, entre Liège et Crivegnée.

Profitant de cette victoire pour se faire nommer manebour et faire élire son fils évêque malgré son bas âge, il ne put se maintenir dans cette brillante position, qui eut assuré à la France la possession de tout le pays. Jean de Hornes reconnu pour légitime évêque, soutenu de l'archiduc Maximilien ennemi des La Marek, mit fin à la guerre civile par la paix conclue à Tongres, aussi onéreuse au pays qu'elle fut avantageuse aux d'Artemberg.

Mais l'année suivante, à l'instigation de l'archiduc Maximilien et pour satisfaire la haine implacable entre les deux familles rivales, Jean de Hornes, sans aucun respect pour sa dignité, attira trahitusement dans un piège, sous les dehors de l'amitié, Guillaume d'Artemberg réconcilié avec lui, et le fit conduire à Maastricht. Le lendemain, sans forme de procès, Guillaume fut conduit sur la place St.-Servais; arrive au lieu de son supplice, et apercevant l'évêque dans la foule, il lui reprocha amèrement sa perfidie et prédit tous les maux que sa mort allait occasionner au pays. Ayant fini de parler, il ôta lui-même son manteau et sa chaussure et les jeta au peuple; puis relevant sa longue barbe, il en couvrit son visage et tendit le cou au bourreau.

1496. KANNE (*Guy de*), seigneur de Spawen près de Maastricht, était l'homme le plus hardi, le plus entreprenant et le plus féroce de son temps. Sous prétexte de vouloir venger la mort de Guillaume d'Artemberg, il s'empara de toute l'autorité et commit des horreurs dans le pays. Pour mieux assurer sa

domination dans la cité de Liège, il fit construire une forteresse sur la montagne de Ste.-Walburge; mais les bourgeois exaspérés de sa tyrannie et de ses cruautés, le massacrèrent sur les degrés de l'église St.-Lambert.

1488. AREMBERG (*Godefroid d'*), noble et savant Franchimontois.

1490. PLATEA (*Jean de*), doyen et chanoine de la collégiale de St.-Jean à Liège, fut secrétaire de l'évêque Jean de Hornes. On lui est redevable d'un recueil manuscrit contenant un grand nombre de traités et actes publics, concernant pour la plupart la cité et le pays de Liège, parmi lesquels se trouvent quelques pièces très-singulières, inconnues aux historiens liégeois. Ce recueil faisait partie de la bibliothèque du savant B<sup>n</sup> de Crassier.

Jean de Platea a écrit de sa main à la tête de ce recueil ces mots : *Ce présent livre appartient à maître Jehan de Platea, doyen et chanoine de Saint-Jehan, évangéliste en Liège, lequel il a rassemblé après plusieurs guerres et pertitions de ses autres escriptures et livres, pour en servir le bien public.*

On lui attribue la première rédaction du *Pavillart* qu'il divisa en 269 articles, suivis d'autant de pièces justificatives rangées dans le même ordre. Ce recueil ou collection manuscrite renferme les anciens *privileges, réglemens, statuts, paix, ordonnances* et autres *actes publics*, concernant la justice, police et gouvernement de la cité et pays de Liège jusqu'en 1440. Il avait *force de loi* dans toute la principauté, avant la publication de l'*informet et fontif* *recueil des édits*, par Louvrex.

1495. BOLLANDUS (*Pierre*), qu'on croit natif de Bolant, village du duché de Limbourg, florissait





en 1485 et 1495 : il fit sa principale occupation de la poésie latine. Paquet qui n'en parle que d'après Simler, donne les titres de quelques-uns de ses ouvrages, en disant qu'il ne sait s'ils sont imprimés.

1499. SPIERINCK (*Jean*), médecin de Philippe, duc de Bourgogne, docteur de la faculté de médecine de Louvain et chanoine de l'église St.-Pierre de cette ville. Il obtint une chaire de médecine en 1485 et fut deux fois recteur de l'Université de Louvain.

Ses talens et ses succès dans la pratique de son art lui acquirent une grande réputation ; mais prévenu contre les médicamens étrangers, il ne voulut jamais s'en servir, dans la persuasion où il était, que les peuples qui les recueillent altéraient ces drogues, pour nuire aux chrétiens. Il se livra donc à de longues et laborieuses recherches sur les simples, qui croissent dans cette contrée, et en préféra toujours l'usage à celui des plantes étrangères.

Par son testament, Spierinck partagea sa succession en trois portions égales : la 1<sup>e</sup> pour les églises de Louvain, de Bruxelles, de Malines et de Lierre : la 2<sup>e</sup> pour les pauvres, et la 3<sup>e</sup> pour ses deux domestiques.

1500. RUREMONDE (*Mathias de*), religieux bénédictin de l'abbaye de St.-Jacques à Liège, écrivain ecclésiastique.

1501. GAGUIN (*Robert*), né à Douai, docteur en droit canon, prieur de Chimay au diocèse de Liège, supérieur général de l'ordre de la Trinité, savant annaliste et historiographe de France. On a de lui :

1<sup>o</sup> *De latenterato Virginis conceptu adversus Vincentium quendam disertation*. In-4<sup>e</sup>, édition sans indication d'année, de lieu et d'impression. Le même ouvrage fut imprimé chez Jacob de Breda à Deventer, 1494, in-4<sup>e</sup>.

2<sup>o</sup> *Rerum Gallicarum annales cum Huberti Velthei supplemento*. Francofurti, 1577, in-folio.

3<sup>o</sup> *Ars verificandi*, édition ancienne du 15<sup>e</sup> siècle, in-4<sup>e</sup>, mentionnée dans le catalogue La Serna.

4<sup>o</sup> *De arte metricâ*, imprimé avec les caractères de Gering, 1477, in-4<sup>e</sup>.

5<sup>o</sup> *Compendium super Francorum gesta*. Paris, 1495, in-fol. Idem. Paris, 1499. Idem. Kerver, Paris, 1500.

Traductions françaises de ce livre :

1<sup>o</sup> *Les grandes chroniques, excellens faits et vertueux gestes des très-chrestiens roys de France, translatis en nostre vulgaire françois*. Paris, 1514, in-folio.

2<sup>o</sup> *La mer des chroniques et miroir historial de France, jadis composé en latin par Robert Gaguin. Traduit par Desrey*. Paris, 1518, in-fol. Idem. 1527.

6<sup>o</sup> *Epistolæ quædam, orationes, etc.* Paris 1498, in-4<sup>e</sup>.

7<sup>o</sup> *Le passe-temps d'oïveté*, in-8<sup>e</sup>, sans date.

Moreri dit que Gaguin a traduit en français les *Commentaires de César* et la *vie de Charlemagne*.

1503. BOULLIOT (*Edouard*), de Coubigny en Ardenne. Il fut valet de chambre de Louis XII, roi de France, et son ambassadeur à Naples. Il en est fait mention dans l'*histoire des Deux-Siciles* par Egly. Sa famille vendit à Marie, sœur de Charles V et gouvernante des Pays-Bas, le domaine utile du village de Coubigny, sur le territoire duquel elle fit bâtir Philippeville, en l'honneur de son neveu Philippe II, roi d'Espagne.

1504. DEPRESSEUX (*Baudouin*), Franchimontois, littérateur érudit.

1505. HORNES (*Jean de*), évêque de Liège. Il



succéda à Louis de Bourbon, dont il vengea les injures et la mort dans le sang de Guillaume d'Aremberg. Cet assassinat juridique qui ne fit qu'augmenter la haine existante entre les La Marck et les Hornes, les uns attachés à la France, et les autres à l'Autriche, causa les plus grands maux à l'état, qui fut sans cesse déchiré par les plus violentes dissensions, et en proie à l'étranger.

Sous le règne de Jean de Hornes, on révisa la législation : la dignité de *manbour* du pays fut abolie : la *nationalité* renouvelée en principe : la réconciliation eut lieu entre les Hornes et les La Marck : la principauté de Liège fut incorporée au cercle de Westphalie, pour la soustraire à la domination française, désirée par une grande partie de la nation, fatiguée d'être dupe et victime de la politique de ses évêques, attachés à la maison de Bourgogne, dont ils n'étaient que les créatures.

Hai des Liégeois, Jean de Hornes passa ses dernières années à Curenge et à Maestricht. Il mourut dans cette dernière ville de chagrin et de mélancolie, et si accablé de dettes, malgré les donatifs continuels que les états lui avaient faits, qu'après sa mort, il fut excommunié par l'officialité de Liège suivant l'usage du temps, jusqu'à ce que l'on eût payé toutes ses dettes.

Son corps revêtu de l'habit de St-François (coutume très-usitée alors), fut porté dans l'église des Récollets sur la montagne dite de *Lumière*, près de Maestricht, où on lui fit de magnifiques funérailles.

Cet évêque, dans une lettre qu'il écrivit à l'empereur Maximilien, atteste qu'une jeune fille des environs de Liège, avait eu son voile converti d'un liquide couleur de sang, durant un pèlerinage qu'elle avait fait à Maestricht à l'époque du jubilé. Ce phénomène d'une liqueur sanguinolente qui est rapporté par les auteurs contemporains, dura trois ans tant en Belgique qu'en Allemagne.

1507. DORLAND (*Pierre*), savant chartreux, né à Dinant. On a de lui :

1° *Dialogus de opere caritatis.*

2° *Viola animæ, dialogis sex MSS. comprehensa.* Cet écrit fait suite au recueil suivant : *Dionysii (vulgo arcopagita) Cælestis hierarchia.* — *Ignatii XI. Epistolæ.* — *Polyearpi epistola una.* Paris, 1498, petit in-folio goth.

3° *De mysticâ significatione habitûs seu indumentorum carthusiensis ordinis, in-12, sans date.*

4° *Chronicon carthusiense, studio Theod. Petreæ.* Cologne, 1608, in-8°.

5° *Petræci elucidatione in Petri Dorlandi chronicon.* Cologne, 1608, in-8°.

6° *Annales ordinis carthusiensis; tomus primus completens ea quæ ad institutionem, disciplinam et observantias ordinis spectant.* Correrix, 1687, in-fol. Il n'a paru que ce tome 1<sup>er</sup>.

7° *Chronique ou histoire générale de l'ordre sacré des Chartreux, par Dorlande, traduite du latin par Adrien Driscart.* Tournay, 1644, in-4°.

8° *P. Dorlandi de enormi proprietatis monachorum vitio, dialogus cultissimus.* Martin D'Alost, Louvain, 1513, in-4°.

1509. COMMINES (*Philippe de*), né au château de ce nom près de Menin. Il passa d'abord au service de Philippe et de Charles, ducs de Bourgogne, et accompagna ce dernier dans ses deux expéditions contre les Liégeois. Louis XI qui n'épargnait rien pour enlever aux princes de son temps les hommes qu'il croyait pouvoir leur être utiles, gagna son amitié, lorsque n'étant encore que Dauphin, il était venu demander asyle à Philippe-le-Bon. Philippe de Commines fut chambellan de Louis XI, et sénéchal de Poitiers; il vécut si familièrement avec ce monarque qu'ils couchaient souvent





ensemble, tant il avait gagné sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre et en diverses négociations. Il accompagna Charles VIII dans la conquête de Naples; mais sa faveur ne se sentit pas; car accusé d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans (depuis Louis XII) et de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avait vendu, disait-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France, il fut arrêté et conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer; après y être resté deux ans, il en sortit absous de tous les crimes qu'on lui imputait.

Ses mémoires historiques sont un des morceaux les plus intéressans de l'histoire de France et de celle de l'Église. Il est en général assez sincère; mais on l'a cependant accusé d'avoir écrit avec la retenue d'un courtisan qui craint encore même après la mort de ses maîtres de dire toute la vérité.

Philippe de Commines fut le témoin oculaire du siège de Liège et de la destruction du Tranchimont. Entre autres particularités que l'on ne trouve que dans ses mémoires, il nous apprend que, durant le séjour de Charles-le-Téméraire à Polleur, le froid était si intense, que l'on coupait le vin à coups de hache pour le distribuer aux soldats. On était alors dans les premiers jours de novembre 1463. On a de lui :

*Chronique et histoire vraie et composée par messire Philippe de Commines, contenant les choses advenues durant le règne du roy Louis onzième, etc., publiée par J. de Solves.* Paris 1523, in-fol., c'est la première édition; elle ne contient que VI livres, et se termine à 1483. Lyon, 1520, in-4°. Elle contient VIII livres et ne finit qu'en 1498.

Les Jésuites ont donné ces mémoires en 1613, in-12, 765 pages, plus 9 feuillets de table.

Denis Godefroid a publié les mémoires de Commines augmentés et suivis de l'*Histoire de Louis XI, autre-*

*ment dict. la chronique scandaleuse écrite par Jean de Troyes.* Bruxelles, 1706 et 1713, 4 vol. in-8°, ou Bruxelles, 1723, 5 vol. in-8° avec fig. V.

La meilleure édition est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, imprimée à Paris sous le titre de Londres. 1747, 4 vol. in-4°. Elle est revue sur le manuscrit original, enrichie de notes, de figures et portraits, par Ollivier, d'un ample recueil de pièces justificatives et d'une longue préface très-curieuse.

Ces mémoires ont été réimprimés dans *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par Peltier.

1513. CURRIMOSANUS (Jean), abbé de St-Jacques à Liège. On doit à ses soins et à son zèle l'achèvement complet de l'église de cette abbaye, l'un des plus beaux monumens de la ville de Liège.

\* 1515. PATEXIER, habile paysagiste, né à Dinant. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Il fut reçu, en 1515, membre de l'académie d'Anvers. Les plus beaux cabinets de l'Europe sont ornés des productions de ce peintre.

Les arbres de ses paysages ont de belles formes; les feuilles sont artistement pointillées; ses petites figures sont spirituelles et les fonds de ses tableaux agréables.

Outre ses paysages, il a fait quelques grands tableaux, dont l'un, entr'autres, représentant une bataille, où le feu et le sang offrent un spectacle horrible.

Il avait une marque particulière que l'on trouve à tous ses tableaux; c'est un petit bonhomme ch....

La crapule et l'ivrognerie étaient les défauts habituels de l'artiste liégeois. Ce dernier vice donna lieu à l'épigramme suivante qui le caractérise assez bien :

Le soleil ne l'a jamais vu,  
Tant tôt-il matin, qu'il n'eût bu;  
Et jamais, jamais la nuit soire,



Tout est fort, ne la va sans Lierre;  
Car après d'un bel amour,  
Ce grand buit et noiet et jour.

Albert Dürer, durant son voyage à Anvers, a dessiné le portrait de Patenier dont il estimait beaucoup le talent et le genre.

1516. BULCK (*Jean*), né à Looz en Hesbaye, embrassa la règle de St-Benoît dans le monastère de St-Laurent près Liège, où il fut élu abbé en 1509. Il passa, après les deux Van Eyck, pour le plus ancien artiste liégeois qui se soit distingué dans la peinture. La plupart des tableaux qu'on voyait autrefois dans l'église de son abbaye, étaient de son pinceau.

Jean Bulck a continué la *chronique de Jean de Stavelot* depuis 1449 jusqu'à son temps. Cette chronique avec sa continuation se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles.

1517. BUSLEYDEN (*Jérôme*), né à Bouleide près d'Arlon au diocèse de Liège, fut prévôt d'Aire en Artois et chanoine de Liège, de Cambrai et des collégiales de Bruxelles et de Malines. Honoré de la confiance de ses souverains, il fut nommé membre du conseil souverain de Malines et employé dans les affaires les plus importantes. Il se distingua dans les diverses négociations dont il fut chargé auprès du pape Jules II, de François I<sup>er</sup> et de Henri VIII. Charles d'Autriche (depuis Charles V) l'employa en plusieurs occasions et l'envoya en Espagne; mais arrivé à Bordeaux, il mourut de maladie.

Busleyden étoit versé dans les sciences et correspondant avec les gens de lettres. Sa maison, au rapport de Thomas Morus, étoit meublée avec un goût exquis et une extrême richesse. Il possédait une collection de médailles et une bibliothèque bien fournie. Cette maison que J. Busleyden avait à Malines inspira une

épigramme à Morus qui en fit deux autres sur sa collection de médailles. Morus, durant son ambassade aux Pays-Bas, fréquentait beaucoup J. Busleyden, dont il avait été accueilli avec autant de munificence que de bonté, et d'une manière qui répondait à sa fortune et à l'obligeance de son caractère. Il consacra la plus grande partie de sa fortune à la fondation du collège des Trois-Langues à Louvain, dans lequel dix pauvres écoliers étoient entretenus, et apprenaient le latin, le grec et l'hébreu. Ce fut dans ce collège, où quelques années après, Mathieu Striand, savant orientaliste, obtint une chaire d'hébreu à la recommandation d'Érasme, touché de sa misère.

On conserva longtemps en manuscrit, dans cet établissement, des *poésies*, des *oraisons* et des lettres, qui attestaient la profonde érudition de Busleyden. On a en tête de l'*Utopie* de Thomas Morus, une lettre de lui.

\* BUSLEYDEN (*François*), archevêque de Besançon et cardinal, étoit le frère du précédent, et ré comme lui dans le diocèse de Liège.

1519. MAXIMILIEN, archiduc d'Autriche et empereur d'Allemagne. Son mariage avec la fille de Charles-le-Téméraire, est l'origine de l'élévation de la maison d'Autriche. Maximilien quoique fils de l'empereur Frédéric III, n'apporta aux Pays-Bas que son titre; on fut même obligé de payer ses frais de voyage et de noces. Il eut deux enfans de Marie, duchesse de Bourgogne, son épouse. Après la mort de cette princesse, les États de Flandres lui refusèrent la tutelle de ses enfans, à l'instigation de la France et de Guillaume d'Artemberg; tel fut, selon quelques-uns, le motif qui lui fit assassiner ce dernier.

Chargé du gouvernement des Pays-Bas durant la minorité de son fils, il se montra peu favorable aux





liégeois, et se conduisit par fois même envers eux, comme un aventurier brigand. Il soutint de toutes ses forces les évêques Louis de Bourbon et Jean de Bernes contre le parti français et celui des mécontents. Sa haine contre la France était si outrée, qu'il alla même jusqu'à servir en qualité de volontaire dans l'armée de Henri VIII, roi d'Angleterre, contre les Français, avec une solde personnelle de 100 écus par jour. Il avait aussi la manie de vouloir être pape, et pour y parvenir, il s'efforça de se faire nommer coadjuteur du pape, sans pouvoir réussir. Il mourut d'une indigestion de melon.

C'est vers la fin du règne de Maximilien, que l'usage des postes s'introduisit dans l'empire. Il établit les bureaux sur la route de Bruxelles à Vienne par le pays de Liège et les mit sous la direction de François de Taxis, dans la famille duquel l'administration générale des postes de toutes les provinces de l'empire resta et fut érigée dans la suite en fief avec le titre de prince.

On doit à ce prince bizarre l'abolition du *tribunal secret* ou des *francs-juges*, qui était la terreur de l'Allemagne.

C'est sous cet empereur que le pays de Liège, qui, depuis l'an 922, faisait partie de l'empire germanique, fut plus étroitement lié par l'institution des *cercles*, qui fut arrêtée en 1500, dans une diète tenue à Augsbourg. Liège fut incorporé au *cercle de Westphalie*; politique étroite de la part de Maximilien, pour y détruire l'influence française.

1520. DOGARREY (*Jacques*), fils d'Adam, naquit à Louvain en 1540. Après avoir étudié la médecine à l'Université de cette ville, il la pratiqua avec distinction à Anvers. Son père ayant quitté sa chaire de médecine, Bogert revint à Louvain, et fit un contrat

avec la régence de cette ville par lequel il s'engagea à remplir pendant dix ans, à raison de 50 peeters ou florins de gage, la chaire du licencié Jean d'Inchy. Il prit le bonnet de docteur; mais ayant perdu sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et succéda au docteur Gaspar Egidii dans le canonical de St.-Pierre attaché à la chaire qu'il occupait. Il fut élu cinq fois recteur de l'Université, et mourut, comme son père, après 36 ans de professorat. Il a laissé :

*Collectorium in Aricenna practicam*; 5 vol. manuscrits, que l'on trouve à la bibliothèque de la ville d'Anvers.

\* 1520. HORNE (*Léonard*), peintre liégeois, contemporain des frères Hardy. Jusqu'alors, la peinture était restée dans l'enfance au pays de Liège. Les tableaux étaient plus remarquables par la dorure et les ornemens étrangers dont on les surchargeait, que par leur mérite intrinsèque : ils ne représentaient guères que des figures de saints ornées de rayons et de filets dorés. On en voyait un de cette espèce, dans l'église des Carmes à Liège : *les miracles de St. Albert*, qui passait alors pour la plus belle pièce du temps et qu'on allait admirer. La tête du saint était entourée d'un cercle d'or.

Il faut croire que les peintres liégeois ne trouvaient pas dans leur pays les secours nécessaires au développement de leurs talens, ou qu'ils étaient peu favorisés des princes et des riches, puisque de tous les grands artistes que Liège a produits, Lambert Lombard fut le premier qui se soit fixé dans sa patrie.

1522. STOUTEN (*Thomas*), né à Sonhoven dans la Campine, en 1460. Il fut le condisciple du pape Adrien VI, à Louvain, où se trouvant dénué de tout secours, mais animé du désir d'apprendre, Stouten qui l'avait pris en amitié, lui acheta les livres dont il avait





besoin, et lui fournit l'argent nécessaire à son entretien et à ses amusemens. Parvenu à la tiare, Adrien VI envoya de magnifiques présens à son généreux ami, et lui donna peu de temps après le chapeau de cardinal; mais Stouten déjà malade, expira au moment même où on lui en apprenait la nouvelle.

1523. HOYENS (*Adrien-Florent*), pape sous le nom d'Adrien VI, naquit à Utrecht en 1459. Aidé des secours de Thomas Stouten, qui fut son Mécène, il acheva ses études à l'Université de Louvain, où il fut reçu docteur et professa la théologie. Il devint chanoine et doyen de l'église de St.-Pierre de Louvain, curé de Goeree et ensuite du Grand-Béguinage. Après avoir été le précepteur de Charles V, il fut nommé évêque de Tortose, cardinal et inquisiteur-général en Espagne. En pape en 1522, il conserva son nom, malgré un usage très-ancien parmi ses prédécesseurs, qui, depuis plus de cinq siècles, en avaient tous changé. Adrien durant son pontificat ne fit que deux cardinaux, Stouten et Enkevoort; tous les deux étaient chanoines de Liège.

La reconnaissance qu'il portait à l'empereur, l'engagea dans les entreprises ambitieuses de ce prince contre la France; mais il n'eut pas l'occasion d'en déplorer l'issue. Le pays de Liège eut beaucoup à souffrir de la politique d'Adrien.

Ce pape eut une grande part dans le zèle outré de Charles V, pour s'opposer à la propagation de la doctrine de Luther. Ce fut lui qui recomait publiquement, dans l'instruction qu'il donna à son légat, à la diète tenue à Nuremberg en 1523, la justice des plaintes de l'évêque Hyard de la Mark à la diète d'Augshourg, contre les dérèglemens de la cour de Rome; avouant la corruption générale de toute l'église, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands.

Adrien, réformateur zélé des abus, du luxe et du scandale de la cour romaine, mourut détesté des Romains, et révééré partout ailleurs. Sa mort leur causa tant de joie, qu'ils mirent cette inscription au-dessus de la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.*

Il fonda à Louvain le collège qui porte son nom, destiné à l'entretien des pauvres écoliers qui voulaient se livrer aux études. Il est l'auteur des ouvrages suivans :

1° *Questiones et Expositiones in librum quartum sententiarum, quibus Ecclesie sacramenta explicantur.* Paris, 1512 et 1516, in-folio, 1527, in-8°. Rome, 1522, in-folio.

C'est de ce livre qu'on a tiré cette proposition remarquable : *qu'un pape peut errer, même dans ce qui tient à la foi.*

2° *Questiones quodlibeticæ.* Louvain, 1515, in-8°, 1518, in-folio. Paris, 1516, in-folio. Lyon, 1547.

3° *Venatio ad ascaniam cardinalem.* Paris, 1534, in-8° en vers.

4° *Computus hominis agonisantis.* Louvain et Rome, 1512.

5° *De sacculo pretioso.* Anvers, 1520.

Gérard Moringius, curé de St.-Trond, a donné la vie de ce pape : *Vita Hadriani sexti Pont. Max.* Louvain, 1536, in-4°, ainsi que Gasp. Burman : *Hadrianus VI, sive anabeta historica de Hadriano sexto trajectino papá romano.* Utrecht, 1727, in-4°.

\* 1524. BELLARME (*Léonard*), moine de St.-Jacques à Liège, où il cultiva la médecine avec succès. On a de lui :

1° *De curatione podagra.*

2° *De regimine sanctorum.*

Il a écrit d'autres ouvrages, mais nous en ignorons les titres. Bucelin parle de ce savant dans sa *Description de l'Allemagne.*

\* 1524. AMMONIUS (*Gaspar*), orientaliste, né à



Hasselt, vers le milieu de l'autre siècle. Il fit ses études en Allemagne, et entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin. Après avoir obtenu le doctorat, il fut nommé prieur du convent de son ordre à Lawingen, dans le duché de Neubourg, et peu de temps après élu provincial de la province du Rhin et de Souabe. Il enseigna l'hébreu avec succès, et eut un grand nombre de disciples qui se sont distingués, entr'autres, Wolfgang Capiton et Jean Oecolampade. De tous les savans avec lesquels il se lia d'amitié, Sébastien Munster, célèbre hébraïsant, fut celui qu'il préférait.

On lui attribue une grammaire hébraïque que Mantelius assure avoir été imprimée par le célèbre Froben, sous le titre suivant : *Grammatica hebraea in quinque libris distincta*.

On croit que ce savant, qui était très-versé dans les langues anciennes, est le même que Caspard Ammanus, auteur d'une *Versión allemande des psaumes*. Augsbourg, 1523, in-12. A. Pfeifer rapporte quelques endroits de cette version, qu'il compare avec celle de Luther, dans sa *Critique sacrée*, chap. 13, pag. 243 et suivantes.

1525. DORPIUS (*Martin*), savant théologien de l'Université de Louvain, littérateur, philosophe. Il fut l'un du célèbre imprimeur Martin d'Alost et de Berland qui lui a consacré un bel éloge dans sa *Chronique des ducs de Brabant*.

Dorpius fut d'abord l'un des plus grands adversaires d'Érasme. Il nous apprend que, de son temps, on étudiait pendant dix ans la théologie scholastique, et que on se livrait dans les écoles de Louvain à disputer d'une manière sophistique sur des subtilités; que l'on y négligeait entièrement l'étude de la langue grecque; et que le texte de la Vulgate était corrompu dans beaucoup de passages.

Au rapport d'Érasme, Dorpius fut le premier qui sut allier l'étude des belles-lettres à celle de la philosophie et de la théologie. Il mourut à la fleur de l'âge. Ses ouvrages sont :

1° *Oratio de laudibus Academicæ Lovaniensis*. Louvain, 1513.

2° *C. Martini Dorpii Oratio habita in scholâ Lovaniensi, anno 1517*. Froben. Bâle, 1520.

Il y traite des abus de la théologie scholastique de son temps et des erreurs causées par la falsification du texte de la *Vulgate*.

3° *Epistola de Hollandorum moribus*, imprimée par Martin d'Alost.

1526. HASECH (*Antoine*), curé liégeois centenaire, ne doit sa célébrité qu'à sa longévité extraordinaire, et à la santé et aux forces qu'il conserva jusqu'à l'âge de cent vingt-cinq ans, avantages qu'il attribuait à sa sobriété et à l'empire qu'il avait acquis sur ses passions. Vers la fin de sa vie, son évêque lui demandant de quels moyens il s'était servi pour parvenir à ce grand âge : « Trois choses, lui répondit-il, m'ont toujours paru contribuer à abrégier la vie humaine et à avancer le temps des infirmités, l'abus du commerce des femmes, les excès du vin, les violences et les accès de colère, *mulieres, chrietas, iracundia* : mon état m'imposait la continence, et j'ai su éviter les deux autres écueils ». Léoniceni, fameux médecin italien, mort aussi dans un âge avancé, ayant conservé toutes ses forces et la vigueur de son esprit. fit à peu près la même réponse à Paul Jove : *Viridam ingenium perpetua cetera innocentia, corpus hilari frugalitatis presidio tueretur*. Hasech fut cent ans curé, et mourut en 1526 dans sa cure; les uns disent à Gulich ou Gouvi, dans le duché de Luxembourg;





Les autres à Geluck ou Gheule près de Maestricht, son portait, qui a été gravé, est devenu fort rare.

1527. LANNON (*Charles de*), célèbre général flamand au service de Charles V. Il fut chevalier de la Toison-d'Or, gouverneur de la ville de Tournay et vice-roi de Naples. Nommé au commandement-général des troupes de l'empereur, après la mort de Prosper de Colonne, il s'immortalisa à la bataille de Pavie en 1525, où il défit complètement l'armée française. François I<sup>er</sup> le choisit à tout autre pour se rendre prisonnier. Lannoy en recevant l'épée de ce prince se mit à genoux, lui baisa la main, et lui remit sa propre épée en lui disant : *Je prie Votre Majesté d'accepter que je lui donne la mienne qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres ; car il ne convient pas qu'un officier de l'empereur soit un roi d'un mé quelque prince ennemi.*

Plus généreux que son maître, il traita toujours François I<sup>er</sup> en roi ; et lorsqu'il eut obtenu sa liberté après le honteux traité de Madrid, Lannoy fut chargé de conduire ce monarque jusqu'à la frontière de l'Espagne.

Charles V lui donna la principauté de Salerne, les comtés d'Asti et de la Roche en Ardenne. Lannoy mourut à Gheule, en 1555, à l'âge de 70 ans.

Ses descendants faisaient partie de l'Ordre Equestre du pays.

LANNON (*Raoul de*), de la famille du précédent, servit Louis XI avec distinction. Étant monté à l'assaut du Quesnoy à travers le fer et la flamme, ce roi, témoin de son courage, lui passa au cou une chaîne d'or de la valeur de cinq cents écus, en lui disant : *Par la Pique-Dieu, mon oncle, vous l'avez trop fort bien encombé ; il faut vous enchaîner ; car je ne veux point vous perdre, et je desire me servir de vous plus*

*d'une fois.* C'est en mémoire de cet événement, que les descendants de Lannoy portent une chaîne dans leurs armoiries.

\*1528. BOUSSUT (*Nicolas de*), médecin, né au village de Boussut dans la principauté de Liège. Il fit ses études à Louvain où il reçut le bonnet de docteur. Déjà avancé en âge, il publia l'écrit suivant qu'il dédia au cardinal Evraud de la Marek : *Medici de Boussut, adum et medicinae doctoris, trium questionum quodlibet una difficultio prima.* Louvain, 1528, in-4<sup>o</sup>.

1528. IOSE (*Jean*), abbé du monastère de St-Laurent près Liège, écrivain ecclésiastique. La bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles possède une copie manuscrite de sa chronique intitulée : *Chronica Joannis Iose, abbatis St.-Laurentis propè Leodium, ab anno 1455 usque ad ann. 1485.*

\*1530. DEPRESSEUX (*Godefroid*), littérateur Francimontois.

1530. HERMAN à nom aquilé, comte de Newenar, né en 1491, chancine de Cologne et prévôt de l'église de Notre-Dame à Aix-la-Chapelle, diocèse de Liège. Charles V l'envoya auprès des princes d'Allemagne pour obtenir leurs suffrages, lorsqu'ils s'occupaient de donner un successeur à l'empereur Maximilien. Il accompagna l'électeur Herman de Weyden à la fameuse diète d'Augsbourg, où les réformés présentèrent leur profession de foi, dite *confession d'Augsbourg*, qui fut proscrite.

Herman était l'un des plus savans hommes de son temps. On lui doit :

1 Les premières éditions de : *De civitate gestis Caroli Magni*, par Eginhard.

2 Une édition corrigée des IV livres : *De rebus publicis*, par Octavius Horatianus.



3° La première édition des IV livres : *De arte veterinariâ*, par Flave Végèce.

4° *De novo haftenisque Germanis inaudito morbo, sudatoria febrî quam vulgo sudorem britannicum vocant*. Cologne, 1529, in-4°. Dans la 2° édition de cet ouvrage, on y trouve : *Simonis Riquini de eodem morbo judicium doctissimum*. Bâle, 1531, in-12, suivi de : *De peste britannicâ*, par Joachim Schiller.

5° *Annotationes aliquot herbarum et formula excudendi herbarii*. Strasbourg, 1537, in-folio. Cet écrit est inséré dans le 2° volume de : *Herbarium*, par Othon Brunfels, médecin de Bâle. Bâle, 1540. Ce médecin parle d'un beau manuscrit de l'*Historia plantarum* de L. Aquilée, qui se trouvait dans la bibliothèque de Herman.

1532. ALEXANDRE (*Jérôme*), Italien de naissance, savant helléniste, littérateur, poète. Evrard de la Marek désirant le fixer à Liège, le pourvut de plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Il l'envoya à Rome, en 1517, en qualité de chargé d'affaires; mais le pape Léon X charmé de son esprit et de ses vastes connaissances, le retint près de lui et le nomma bibliothécaire du Vatican. Il fut l'ami d'Erasmus, et obtint dans la suite le chapeau de cardinal. On a de ce savant :

1° *Un latin grec*. 2° *Diverses poésies*. 3° *Des lettres et quelques opuscules*.

On lui a attribué faussement deux dialogues : *Cicero redegatus* et *Cicero recortatus*. Lyon, 1534, in-8°. Ils sont de Hortensio Lando, médecin de Milan.

La bibliothèque du Vatican possède en manuscrit sa *correspondance* et ses *lettres*.

\* 1532. RUPERT, abbé de Thuin, ville de la principauté de Liège, dans l'Entre-Sambre et Meuse, est l'auteur de :

1° *De divinis officiis libri XII*. Cologne, 1532, in-fol.; id. 1526, in-12; id. 1565, in-8°.

2° *Explanatio XII prophetarum*. Cologne, 1535.

3° *Commentariorum in Apocalypsim*, lib. XII. Cologne, 1526, in-folio.

Ses ouvrages manuscrits sont :

4° *In cantica canticorum*.

5° *De incarnatione Domini*.

6° *De providentiâ et omnipotentia Dei*.

7° *De internâ Christi locutione ad animam fidelem*.

8° *Planctus super passione Christi*.

9° *Speculum peccatorum sive monachorum*.

G. Gebernon de la congrégation de St.-Maur, a fait l'éloge de cet écrivain : *Apologia pro Ruperto*. Paris, 1669, in-8°.

Birkman a publié : *Ruperti omnia opera*. Cologne, 1602.

1533. MARTIN (*Thierry*), né à Asch près d'Alost, a la gloire d'avoir été l'un des premiers qui aient introduit l'imprimerie en Belgique. Après avoir étudié l'art typographique sous Jean de Westphalie d'Osnabruck, il établit la première imprimerie connue à Alost et à Louvain. Martin jouissait de la réputation d'un *savant honnête homme*, et comptait parmi ses amis, Erasmus, Dorpius et Berland. Il a laissé quelques écrits. On peut le compter parmi les personnes qui ont rendu les plus grands services au pays de Liège, où l'art typographique n'était pas encore très-commun.

\* 1534. RIVO (*Pierre de*), naquit dans la Campine. Il fut docteur et professeur à l'Université de Louvain, où il se fit un nom par sa *Réputation des Lettres* que le savant évêque Middelbourg lança dans le public, sur la réformation du calendrier, avant de publier son traité : *De rectâ Pasche celebratione et de die Passionis J.-C.* Fossombrone, 1513, in-fol.

\* 1535. JAMOLET (*Jean*), religieux carme, docteur





en théologie, exerça sous Eynard de la Marek les fonctions d'*inquisiteur apostolique*, à Liège, avec une sévérité excessive, qui révolta tous les bons citoyens. Il recherchait, poursuivait, condamnait sans relâche, sans ménagement, et, pour ainsi dire, sans formalité, tous ceux qui, à ses yeux, pouvaient être seulement comme suspects d'hérésie. La torture, la proscription ou la mort étaient les seules peines auxquelles il condamnant impitoyablement ses victimes, *au nom et pour la plus grande gloire d'un Dieu de charité*.

1535. DRIEDO (*Jean*), de Turnhout en Brabant, docteur et professeur en théologie à l'Université de Louvain, où il fut chanoine de St.-Pierre et curé de St.-Jacques dans la même ville. Son traité des saintes écritures et des dogmes, est un modèle d'érudition et de jugement, qui lui acquit beaucoup de réputation. Il semble que les pères du Concile de Trente aient suivi ce professeur de Louvain, dans tout ce qu'ils ont décidé sur l'autorité de la Vulgate. Il y a même des endroits où ils paraissent l'avoir copié mot pour mot. Il a publié :

1° *Divers traités de théologie* formant 4 vol. in-folio. Louvain, 1530, dont les plus importants sont : *De libertate christianâ* ; *De captivitate et redemptione generis humani* ; *De concordia liberi arbitrii et predestinationis* ; *De gratia et libero arbitrio*.

2° *D. Joannis Driedonis à Turnhout sacre theologie professoris apud Lovanienses, de ecclesiasticis scripturis et dogmatibus libri IV, mendis compluribus ablati, ad primos sui fontes recens diligentissimè restituti*. Louvain, Barthélemy Gravius, 1550, in-fol. On y voit en tête, le privilège de Charles V, où l'on expose que cet ouvrage a été approuvé par Jean Tapper.

Il dédiâ ce dernier traité, qui est très-considérable, à Jean III, roi de Portugal, en l'année 1533.

Driedo y discute avec beaucoup de logique et de bon sens l'authenticité des diverses versions de la Bible. Il condamne le grand nombre de traductions de ce livre en langue vulgaire qui existaient déjà de son temps et causaient des troubles dans l'église, à cause des préfaces et des notes que des hommes ignorants et téméraires y avaient ajoutées. Il déplore qu'au moyen de ces versions en langue vulgaire, le simple peuple, et même des femmes ignorantes soient assez hardies, pour mépriser les anciens pères, l'autorité de l'église et les interprétations des saints.

C'est un ouvrage curieux, instructif et assez rare aujourd'hui.

1535. BERSLIUS (*Paschasius*), religieux bénédictin de l'abbaye de St.-Laurent près Liège, né à Bersey. Il fut le secrétaire de l'évêque Eynard de la Marek. Berselius était littérateur, poète, et en relation avec Érasme. Ses œuvres sont restées inédites.

1535. LIMBOURG (*N.*), architecte et ingénieur, reçut le jour au village du Marché, sous Franchimont près de Theux. Il servit l'empereur Charles V et l'accompagna au siège de Tunis en Afrique, où il fut chargé du plan d'attaque et des divers travaux du siège de cette ville.

\* 1535. HAPPART (*Adalphe*), moine et écrivain de l'ordre de St.-Benoît. Ce religieux vivait l'an 1535, en l'abbaye de St.-Hubert en Ardenne, où il se distingua, tant par ses talens et sa science, que par sa conduite et les belles qualités de son cœur. Foppens en parle dans sa *Bibliothèque belge*, ainsi que dom Martène, en sa préface du tome IV<sup>e</sup> de son *Anaplexima catholica*. Il a écrit, entr'autres, une *Vie de St.-Hubert*.

1536. MARCK (*Robert II, comte de la*), duc de Bouillon, et membre de l'état noble. Il servit Louis XI





et François I<sup>er</sup>, roi de France, avec distinction et dévouement. A la sollicitation de son frère, Evrard de Marek, évêque de Liège, il abandonna le parti de la France pour se jeter dans celui de Charles d'Autriche; mais il ne tarda pas à le quitter par suite de mécontentemens personnels au sujet d'un procès où l'empereur avait confirmé la sentence portée contre lui. Il en fut tellement irrité, qu'il lui déclara la guerre par l'envoi d'un héraut d'armes, avec toutes les formalités en usage, et fit irruption dans le duché de Luxembourg, domaine de ce prince. Abandonné à ses propres forces, dans les circonstances malheureuses où François I<sup>er</sup> se trouvait lui-même, Robert fut repoussé et vaincu par les troupes de Charles V, commandées par le comte de Nassau, qui détruisit les châteaux de Logne et autres situés dans l'Ardenne. Il perdit ainsi toutes ses places fortes, à l'exception de celle de Sedan. Lors du traité de Madrid, le roi de France n'oublia pas d'y stipuler les intérêts de Robert, et obtint qu'on lui rendrait toutes ses places.

Doué d'un caractère bouillant, intrépide et cruel, Robert fut un fléau pour l'Ardenne et le duché de Bouillon, où il ravagea souvent sans pitié les blés, les champs et les vignes des Lommes gens. *Si Dieu ne me veut aider, le diable ne me saurait manquer*; telle fut l'étrange et bizarre devise de ce guerrier farouche.

1536. MARCK (*Robert III, comte de la*) et de Fleuranges, surnommé le *jeune orientarque*, et fils du précédent. Il passa sa vie au service de la France, et se trouva à toutes les batailles de son temps. A celle de Bosarra où il avait suivi son père, il reçut 16 blessures; fait prisonnier à celle de Pavia avec le roi de France, Charles V l'envoya au fort de l'Ecluse en Flandre.

Robert, membre de l'état noble, prit part dans les combats que son père eut à soutenir contre l'évêque de Liège, son oncle, et Charles V.

On peut dire que par sa valeur et son courage, il sauva la France et assura la conservation de Paris, par sa belle défense dans Péronne, où n'ayant que 2,000 hommes, il soutint le siège de cette ville, cernée par le comte de Nassau avec une armée de 30,600 hommes et le força à battre en retraite.

Son dévouement et ses services obtinrent une juste récompense. François I<sup>er</sup> le combla de biens et d'honneurs et lui donna le bâton de *maréchal de France*.

Il est l'auteur des mémoires historiques, précieux, vrais et intéressans, publiés par l'abbé Lambert sous le titre de : *Histoire des choses mémorables arrivées sous les règnes de Louis XII et de François I<sup>er</sup>, en France, en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas, depuis l'an 1499 jusqu'en 1521.*

1537. TITELMANN (*français*), savant religieux, né à Hasselt, ville du comté de Looz, en 1493. Il se fit récollet à Louvain, après y avoir achevé ses études, et embrassa ensuite à Rome la réforme des capucins. Il mourut en odeur de sainteté à Anticoli. Titelmann était physicien et possédait les langues grecque, hébraïque et chaldéenne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entr'autres :

1<sup>o</sup> *Psalterium Davidicum, paraphrasibus et argumentis illustratum juxta centalem Vulgatae editionis. Jussu et auspiciis... Caesaris Caroli V in cujus gratia hic liber sub onchyridion formâ excusatus est.* Anvers, J. Stedius, 1553, in-12.

2<sup>o</sup> *Compendium naturalis philosophiæ.* Paris, 1560, in-12.

3<sup>o</sup> *Elucidatio in Job.* Anvers, Stedius, 1547, in-8.

4<sup>o</sup> *Elucidatio in psalmos et cantica.* Anvers, 1634, 3 vol. in-8<sup>o</sup>.



5<sup>e</sup> *Elucatio in S. Joannis evangelium*. Anvers, chez Coque, 1633, in-8.

1537. RYNDU (*Pierre sur den*), d'abord religieux mine de l'ordre de St-Augustin, ensuite évêque *in titulus* de Paris et suffragant de Liège sous Evrard de la Marek. Cet homme savant pour son siècle, curé à Liège, et légua au couvent de son ordre, à Liège, sa belle et riche bibliothèque et de quoi entretenir et instruire deux pauvres écoliers..

1538. MARCK (*Evrard de la*), évêque de Liège et cardinal, restaurateur *des lettres et des beaux-arts*, et indulgent de l'inquisition dans le pays de Liège, né Sedan en 1472.

Sa modeste, l'une des plus illustres et des plus puissantes de tout le diocèse, possédait un grand nombre de châteaux et de domaines dans l'Ardenne, entr'autres, la principauté de Sedan et le duché de Bouillon. Voisine et alliée de la France, dont elle représentait les intérêts, elle exerçait la plus grande influence dans le gouvernement du pays, et se trouvait en opposition avec la famille des Hornes, dévouée aux intérêts de la maison de Bourgogne et plus tard à ceux de l'Autriche.

Malgré les moux que l'ambition des La Marek avait mis à l'encl, Evrard n'en fut pas moins élu évêque par acclamation, en 1506, tant on avait bonne opinion de lui.

Pour éteindre les haines encore existantes, nées des troubles commotions politiques, il publia l'ouli du passé. Les proscriptions rentrèrent dans leurs foyers; les emplois importants furent donnés aux plus capables.

Evrard de la Marek s'appliqua à resserrer les liens d'amitié déjà les familles de Hornes et de la Marek, dont les rivalités avaient été la source principale des dissensions civiles.

Pour tout voir par lui-même, il parcourut le pays, et visita les bonnes villes. Les châteaux de Huy et de Franchimont tombés en ruines, furent restaurés; ceux de Dinant, de Stoulem et de Curenge furent rebâti; et l'on releva les murailles et les remparts de la cité.

Voulant donner au culte extérieur une pompe jusqu'alors inconnue, Evrard fit construire, dans l'église cathédrale de St-Lambert, un nouveau chœur plus grand et plus magnifique que le premier, et les cérémonies religieuses reçurent un nouvel éclat.

Le *Palais épiscopal*, que nous admirons encore aujourd'hui, fut entrepris par ses soins et achevé sous son règne.

L'esprit et les qualités brillantes de cet évêque le firent rechercher des plus puissans potentats de la chrétienté. Louis XII, roi de France, admit Evrard dans ses conseils, l'honora de toute sa confiance, et l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Maximilien, pour le retenir dans l'alliance contractée et jurée au traité de Cambrai. Louis, pour récompenser ses services, lui procura l'évêché électif de Chartres, et la charge d'*administrateur perpétuel* de l'abbaye de Beaulieu en Argoine.

Sous les papes Léon X et Clément VII, il fut légat du Saint-Siège apostolique pour tous les Pays-Bas.

Jusqu'alors, Evrard était resté dévoué à la France à l'exemple de sa famille. Il assista au sacre de François I<sup>er</sup>, et sollicita, dit-on, ce monarque, pour lui obtenir le chapeau de cardinal; mais durant les négociations entamées avec la cour de Rome à ce sujet, la duchesse d'Angoulême, gagnée par la promesse d'une somme de 40,000 écus, écrivit au nom du roi, son fils, et à son insu, au pape Léon X et à l'ambassadeur de France, qu'il désirait plutôt cet honneur pour l'archevêque de Bourges, frère de Boyer,





trésorier de son épargne. Cette lettre eut son plein effet; l'archevêque de Bourges fut nommé cardinal; et Boyer, qui avait promis 40,000 écus à la mère du roi, les lui compta; mais sa supercherie fut bien fatale à la France.

L'empereur Maximilien étant mort, François I<sup>er</sup> espéra un moment de lui succéder; il y eut sans doute réussi; mais Evrard, trompé par lui dans ses plus chères espérances, s'était jeté dans le parti de Charles d'Autriche, roi d'Espagne, et y avait attiré Robert II, son frère. Il sut par ses intrigues et son habileté dans l'assemblée des électeurs, réunir leurs suffrages en faveur de Charles (depuis Charles V), malgré les promesses et l'or de François I<sup>er</sup> et les talents de l'amiral Bonnel, son ministre, légat du pape et décoré de la pourpre romaine.

Dévoué dès lors à Charles V et à son système politique, en haine de la France, il marcha contre son frère, Robert II, qui était en guerre avec Charles V, et prit toute sa vie les intérêts de ce monarque, quoique parfois bien opposés à ceux de son pays.

Charles ne laissa pas sans récompense un serviteur aussi utile et dévoué; car il lui obtint la pourpre romaine, lui donna l'archevêché de Valence en Espagne; et le duché de Bouillon depuis longtemps occupé par les La Marek, fut rendu à l'état de Liège.

Evrard de la Marek, persuadé comme beaucoup d'autres, que les abus criants, les désordres qui s'étaient glissés dans les affaires ecclésiastiques et le faste de la cour de Rome, étaient les principales causes auxquelles il fallait attribuer les progrès rapides de la doctrine de Luther qui menaçait l'Europe, s'éleva avec force contre la corruption du Saint-Siège dont il se plaignait amèrement, invitant les états de l'empire, dans la diète tenue à Augsbourg, en 1518, à porter un prompt remède à cet état de choses, qui ne tarderait pas à anéantir le catholicisme et le pouvoir des princes.

Le pape Adrien VI confessa lui-même la vérité des plaintes de l'évêque de Liège, puisque dans l'instruction qu'il donna à son légat à la diète tenue à Nuremberg, en 1523, il s'exprime ainsi :

« Nous savons que depuis quelques années dans notre cour apostolique, des désordres sans nombre se sont glissés dans les affaires ecclésiastiques, qu'il y a eu abus de pouvoir, et qu'enfin tout y est dans le plus honteux dérèglement : que le mal a commencé par la tête et a gagné les membres, qu'il est descendu des *souverains pontifes* jusqu'aux *prélats inférieurs* : que nous avons tous décliné, chacun dans notre voie; que depuis longtemps, il n'est pas un seul de nous qui ait tâché de remédier au mal. Vous promettez que pour ce qui nous concerne, nous emploierons tous les moyens qui sont à notre disposition pour opérer la réforme de notre cour d'où procède peut-être tout le mal. Nous nous croyons d'autant plus strictement obligés à ce devoir, que nous voyons le monde entier désirer avidement la réforme de l'église. » (J. Erard Kappe, extrait des mémoires de Spalatinus).

La religion, sous le règne de Charles V, arma les états catholiques contre les sectateurs de Luther. Entraîné par la politique astucieuse et despotique de cet empereur qui eut des suites funestes pour le pays, Evrard sollicita auprès des états de Liège l'exécution des édits atroces rendus contre les livres, les écoles et les personnes suspectes de luthéranisme, que Charles avait obtenus de la diète de l'empire. Il poussa l'aveuglement, ou plutôt le fanatisme jusqu'à introduire dans son diocèse l'Inquisition, avec ses abus, ses tortures et ses bûchers.

Appuyé de l'autorité du légat du Saint-Siège et de l'assentiment du *clergé primaire*, Evrard, sur la fin de son règne, voulant rétablir la discipline ecclésiastique



Depuis longtemps singulièrement relâchée, rendit un édit très-sévère contre les prêtres qui vivaient publiquement avec des concubines, et défendit à tous les ecclésiastiques de tenir des femmes dans leurs maisons, à moins qu'elles ne fussent de leur famille, ou que par leur bonne renommée, ou à moins par leur âge, elles n'écartassent les soupçons. Tous les ecclésiastiques du clergé secondaire, tant de la ville que des campagnes, ne pouvant résoudre à abandonner ainsi leurs vieilles habitudes, se retirèrent à Louvain où ils formèrent une espèce de ligue à l'effet d'entraver les réformes proposées par leur évêque.

C'est de son règne que date l'établissement du *tribunal ordinaire* à Liège, institué dans le but d'éviter aux habitants de la principauté dans les causes de peu de valeur, les frais et les lenteurs que nécessitaient les appels à la *chambre impériale*, ou au *conseil d'État*. Ce fut un véritable bienfait pour les Liégeois; et depuis lors, on n'eut plus besoin de recourir à l'appel aux dicastères de l'empire, à moins que la cause n'excédât la somme de *six cents florins d'or*. *Rhin en matière réelle et immobilière, et de trois cents en matière personnelle et mobilière.*

À l'imitation de Léon X et de François I<sup>er</sup>, Evrard fit les sylvains à sa cour, et protégea les lettres et les arts, mais surtout la médecine qu'il cultivait lui-même. Il invita le célèbre Érasme, avec qui il entretenait une correspondance suivie, à venir à Liège; mais Evrard s'était montré *intolérant*, persécuteur, ce savant qui blâmait de pareils excès, se refusa à toutes ses sollicitations. Il encouragea le commerce et l'industrie.

Considéré uniquement comme *prince*, cet évêque n'est regardé comme l'un des plus habiles administrateurs qui aient gouverné le pays de Liège, où il

sut rétablir l'ordre, la police et les finances en éteignant les dettes; mais sa sévérité, son fanatisme religieux et sa cruauté ont terni ce long règne, que les historiens liégeois se sont plu à peindre sous de si brillantes couleurs, malgré les troubles et les commotions populaires auxquels il donna lieu par son dévouement aveugle au système politique et religieux de Charles V, qui le paya de retour après sa mort, en imitant servilement cet évêque dans une de ses aberrations d'esprit.

En effet, par une bizarrerie dont on a peine à concevoir le motif, mais depuis imitée par Charles V, Evrard, de son vivant, était dans l'usage de faire célébrer solennellement chaque année, ses obsèques dans l'église cathédrale de St.-Lambert; et durant tout le temps qu'on chantait l'office des morts pour le repos de son âme, il se tenait en posture de mort dans un cercueil recouvert, placé au milieu de l'église.

Il mourut le 16 février 1538, des suites d'une indigestion causée par un excès d'huîtres après avoir soupé.

M. Simon Pirnéa est l'auteur d'un éloge d'Evrard de la Marek, que la Société libre d'Emulation à Liège, a couronné en 1783.

\* 1540. ZUTMAN (*Henri*), habile orfèvre et ciseleur de Liège; il était fils du sculpteur de ce nom. On lui est redevable du *buste* de St.-Lambert qui surmonte la chaise de ce saint, que l'on expose à la vénération des fidèles dans l'église St.-Paul à Liège. Il a eu deux fils qui se sont distingués dans l'orfèvrerie et la ciselure.

\* 1540. SUAVIUS (*Lambert*), peintre et graveur, vint le jour à Liège et florissait dans le même temps que son frère, Henri Zutman, dont il est parlé ci-dessus. Il se forma à l'école du célèbre Lambert Lombard qui épousa sa sœur. Suavius a gravé la plupart des tableaux de ce peintre, dont il savait faire passer





outes les pensées sur le cuivre, avec une finesse et une fidélité qui rendaient l'original. On a de lui :

- 1° *La résurrection de Lazare.*
- 2° *Les douze apôtres.*
- 3° *Les statues des Sibylles.*
- 4° *J.-C. mis dans le tombeau.*
- 5° *St. Pierre et St. Jean guérissant les boiteux à la porte du temple.*

6° *St. Paul occupé à écrire.*  
 7° *La fuite du Sauveur et des douze apôtres.*  
 8° *La charité enlignée d'enfants.*  
 Il paraît que Suavius transporta hors sa patrie, son industrie et ses talens. Il est plus connu aujourd'hui par ses estampes que par ses tableaux. Vasari en parle comme d'un excellent graveur dans ses *Vies des peintres*. Le *Bibliothécaire des Germaniques* en fait mention. Sa gravure le compare avec Laurent Le Vaillant.

1540. LI DR (Arnoel de), né à Tongres et mort à Liège. Il fut chanoine de Cologne et précepteur de l'évêque de Liège, Evrard de la Marek. Il a publié les écrits suivans :

- 1° *Traité sur 43 propositions suspectes d'hérésie, tirées du livre de Jean Copinon.*
- 2° *Condamnation raisonnée de 22 propositions renfermées dans le Thalmael.*
- 3° *Apologie de 53 articles proposés par Jean Copinon pour justifier le Thalmael.*
- 4° *Commentaires sur les évangiles de SS. Jean et Mathieu.*

On conservait de lui plusieurs pièces inédites, entre autres, des notes sur les satyres de Juvénal et quelques poésies.

1540. MATTHIAS de Malmedy, moine bénédictin de l'abbaye d'Orval au diocèse de Liège, littérateur sacré et profane. Il a écrit la *Chronique des comtes de Chiny*,

ouvrage inédit, dont le manuscrit original se trouvait encore dans les derniers temps à la bibliothèque de l'abbaye d'Orval.

\* MARCHON (Jean), orfèvre et ciseleur liégeois.

\* HOUBART (Jean), orfèvre et ciseleur contemporain de Marchon.

\* 1541. THOMAS (Hubert), littérateur, juriconsulte et historiographe, né à Liège. Il fut d'abord assesseur à la chambre impériale de Worms, et ensuite conseiller intime de Louis, électeur palatin, et de Frédéric II, son successeur. Ce dernier l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de Charles V, de François 1<sup>er</sup>, de Henri VIII, et de la plupart des petits souverains d'Italie. Il a publié :

1° *De Tempore et Morte Sui, et de la fortuna Germanie populi, Huberti Thomae commentarius.* Strasbourg, 1541, in-8°.

C'est un ouvrage assez bien écrit, très-libéral, mais sans critique. Hubert Thomas tire l'étymologie de la ville de Liège (*Leodium*) d'un personnage de l'Odyssée d'Homère, nommé *Leodes*. Selon lui, le fils de ce Leodes serait venu, après le siège de Troie, se fixer sur les bords de la Meuse, où il aurait bâti une ville à laquelle il donna le nom de son père.

De plus, Hubert ne craint pas d'avancer que la mer baignait autrefois les murs de la ville de Tongres qui avait alors un port; et il assure que de son temps on voyait encore attachés aux murailles de cette ville, les anneaux de fer auxquels on amarrait les vaisseaux qui y abordaient.

Le célèbre Buffon s'est appuyé de cette assertion, donnée de preuves, pour avancer l'existence d'un port de mer à Tongres.

2° *Histoire des troubles excités par les paysans d'Allemagne.*





3° *Hub. Thunne, de vita et rebus q. Friderici II, electoris palatini, libel. XIV.* Francfort, 1624, in-4°.

4° *Description des édifices de Frideric II, électeur palatin.*

5° *Antiquités de Heitelsberg.*

6° *Rédiction de la guerre faite à l'électeur de Trèves de Sülzigen.*

\* 1542. BRUSTHEM (Jean), religieux franciscain, de St.-Trond en Hesbaye. Il a laissé :

1° *Res gesta episcoporum leodiensium et ducum brabantie a tempore S. Almerici ad ann. 1542,* in-4°. Cette chronique, qui est restée inédite, fut dédiée par l'auteur à Georges d'Autriche, évêque de Liège.

2° *Catalogus et acta episcoporum leodiensium, principum burgensium, ducum quoque brabantiorum à tempore Brusthemii collectore.* In-4°.

3° *P. Joannis Brusthemii Truden. Ord. FF. M. continuatio historie leodensis, authore Joan. Stabulao b anno 1456 ad ann. 1538.* In-folio.

1542. CLÉNARD ou KLEINAERTS (Nicolas), l'un des plus savans hommes de son siècle, naquit en 1493, à Diest, ancienne ville du comté de Looz au pays de Liège. Il enseigna les langues grecque et hébraïque dans les Universités de Louvain et de Salamanque. Pour mieux se familiariser avec les langues vivantes, il voyagea en France, en Espagne et en Portugal. Vers l'an 1540, il passa en Afrique pour apprendre l'arabe et faire emplette de livres écrits en cette langue pour enrichir les bibliothèques de l'Europe. Il s'appliqua à traduire la Bible en arabe, et parvint à acheter un grand nombre d'ouvrages. Son désir de convertir à l'évangelisme les habitans du pays, lui attira des tracasseries de la part du roi de Tanger, qui l'obligèrent de se sauver pour éviter la mort, sans pouvoir emporter

avec lui toutes les richesses littéraires qu'il avait parvenu à amasser à grands frais. Il mourut à Grenade. On a de lui :

1° *Nicolaï Clenardi tabula in grammaticem hebraeon a Joh. Quinquarborco emendata, accessere Jo. A. et Gil. Genebrardi Scholia et nonnulla ex prælectionibus Jo. Merceri animadvers.* Paris, 1664, in-8°. Cette grammaire qui eut beaucoup de cours est encore estimée des savans : elle a été d'un grand secours aux solitaires de Port-Royal pour rédiger leur *methode grecque*. Vossius en a publié une édition à Amsterdam, en 1650, in-8°, réimprimée à Leyde en 1746, in-8°.

2° *Institutiones ac meditationes in græcam linguam cum scholiis et præci P. Antesignani.* Lyon, Gryphius, 1581, in-4°.

3° *Nic. Clenardi peregrinationum ac de rebus mahometicis epistolæ elegantissimæ.* Louvain, 1556, in-8°. La meilleure édition est celle de 1606, in-8°, où se trouvent quelques additions.

4° *Nicol. Clenardi epistolarum libri duo.* Anvers, Plantin, 1566, in-8°.

5° *Des fables hébraïques.*

1544. CORDIER (Guillaume), moine de l'abbaye de Lobes, poète latin.

1545. RESSUS (Rutger), savant professeur de langue grecque à l'Université de Louvain, né à Maseyk, ville du comté de Looz. François I<sup>er</sup>, roi de France, désirant le fixer à Paris, employa en vain tous les moyens pour y parvenir; Ressus ne voulut jamais se décider à quitter Louvain, où il avait établi une imprimerie dès 1524, pour laquelle il s'associa quelque temps, Jean Sturm, qui avait étudié à Liège, parlait fort bien le grec, et devint plus tard un savant médecin et philosophe. Il acquit de la renommée pour ses éditions grecques dont les principales sont :



1<sup>re</sup> *Des institutions du droit des Grecs par Théophraste*. Avain, 1536.

2<sup>e</sup> *Des Aphorismes d'Hippocrate*. Ibid, 1533.

3<sup>e</sup> *Des lois de Platon*.

Brasme rend un hommage bien flatteur à l'érudition aux mœurs de Rensius, dans une lettre qu'il écrivait Jean Rolin, doyen de Malines; *Doctior en inveniri ssit necesse, certo diligentior ac moribus purior* et impensis.

\* 1545. KNAEPP (Jeanne), plus connu sous le nom de SERVILIUS, naquit à Werdt, ville du comté de Hornes, depuis pays de Liège. Il se fixa à Anvers. On le ce savant grammairien :

1<sup>re</sup> *Geldro-Gallia conjuratio in totius Belgicæ classium civitatem Antverpiam, dace Martino Rogemio. Conscripita à Jo. Servilio*. Anvers, 1542, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en italien par François rovi. Vinegia, 1548, in-8°.

2<sup>e</sup> *Incertissimo Cæsari Carolo Q. post longa suorum pla ex Hispaniis in Brabantiam reduci, oratio consutulatoria Jo. Servilii*. Anvers, 1545, in-12.

3<sup>e</sup> *Pace bellogue rerum olim magnificè gestarum*. Anvers, 1541, in-12.

4<sup>e</sup> *Dictionarium trilingual; latin, grec et flamand*. Amsterdam, 1600, in-12.

5<sup>e</sup> *De mirandis antiquorum operibus*. Lubec, 1600, in-4°.

1547. AUGUSTINO, Vénitien, médecin de Henri VIII, d'Angleterre. Il est le premier étranger marquant à ait fréquenté les eaux de Spa. Son séjour dans bourg a surtout contribué à donner de la réputation à ses eaux minérales.

\* 1547. DUBAX (Pierre), de Liège, littérateur. Il a traduit en français les *Œuvres magiques de Henri Cor-*

aille Agrippa, réimprimées plusieurs fois. Liège, 1547, in-12 avec 154 figures.

1547. PEUTINGER (Conrad), écrivain et savant antiquaire allemand. On lui est redevable de la *Carte descriptive de l'Itinéraire d'Antonin*, indiquant le parcours et les distances des anciennes voies romaines qui traversent le pays de Liège et les contrées voisines.

\* LANGERENUS, chorographe belge peu connu, cité dans l'*Histoire du comté de Loos* par Mantellius. Il a publié une *carte de la Belgique et du Brabant* des plus curieuses pour la connaissance des lieux habités par les Francs-Saliens dans la Campine.

1548. PLACENTIUS (Jean-Léon), religieux dominicain, né à St-Trond en Hesbaye. Il passa la plus grande partie de sa vie à Maestricht, où l'on croit qu'il mourut. On a de lui :

1<sup>re</sup> *Catalogus omnium antistitum Tungrorum, Trajectensium et Leodiensium per Jo. Placentium*. Anvers, Guill. Vosterman, in-12, 1592, et Amsterdam 1633, in-24. On le trouve aussi dans le *De republica Leodiensi* de Boxhorn. *Mélanges histor. et littéraires* de M. de Villenfagne, page 290 et suiv. Liège, 1810, in-8°.

Ce catalogue qui se termine à Eyvart de la Marek n'est qu'un recueil de toutes les fables rapportées dans les anciennes chroniques.

2<sup>e</sup> *Pugna porcorum*. Anvers, 1530, in-8°. Louvain, 1549. C'est un poème tautogramme de 253 vers, dont tous les mots commencent par un P. L'auteur s'y cache sous le nom de Publius Portius; son style est digne des héros qu'il chante. Placentius n'est pas le premier qui se soit amusé aux fadaises de vers *lettrisés*. Sous Charles-le-Chauve, Hubakus, moine bénédictin du monastère de St-Amand en Flandre, fit un pareil poème en l'honneur des chaux, dont tous les mots commencent





tr'un C; ils ont été imprimés ensemble à Louvain, en 1546. Ces deux ouvrages sont insérés dans *Angelicæ thesaurus ridendi et jocandi*. Anvers, 1720, in-12.

\* 1550. HARDY (*François et Gilles*), peintres liégeois. Ils ne tardèrent pas à abandonner le bon goût et le style de la vieille école, pour imiter le bon goût de Lambert Lombard. Ces deux frères avaient acquis de la réputation dans leur art; mais nous ignorons les circonstances de leur vie, et les tableaux qu'ils ont laissés.

1550. BLES (*Henri de*), peintre, né à Beynes, près Dinant, en 1490. Il se forma sans maître, et devint habile paysagiste. Plusieurs artistes, plus fidèles à un idéal idéaliste qu'aux règles du bon sens, se sont plus multipliés dans leurs tableaux des objets insignifiants. Henri de Bles était de ce nombre : il peignait dans presque tous les siens une *Chouette*, et ces tableaux ont recueilli leur dénomination de cette particularité bizarre, furent recherchés en Italie. L'imagination singulière de Henri de Bles se fit surtout connaître dans le paysage, où il représenta un *Porte-balle endormi sous un arbre*, tandis qu'une troupe de singes s'amusait de sa boutique, et en faisaient les différents jeux à des branches d'arbres. On cite encore de lui un tableau représentant les *Pèlerins d'Emmaüs*, composé dans ce mauvais goût qui dépare un si grand nombre de tableaux. On y voit plusieurs actions, qui ont pu, selon l'ordre chronologique, être simultanées. Tandis que les pèlerins sont à table avec le Christ, la passion est représentée toute entière dans le fond de la composition. Cet artiste est mentionné ici, parce qu'il alla à Liège, où il mourut en 1550, à l'âge de cinquante-dix ans.

1550. BOGAERT (*Adam*), fils de Jacques, naquit

à Louvain en 1486, où il professa la médecine avec distinction dans l'Université de cette ville. Après la mort de sa femme, il prit l'habit clercal et fut pourvu d'un canonicat de l'église St.-Pierre auquel était annexée une chaire de médecine qu'il remplit pendant trois ans. Il fut recteur de l'Université. Dégoûté du monde, il le quitta pour entrer dans l'ordre de Saint-François, et fut nommé gardien du grand couvent des Recollets de Louvain, où il vécut d'une manière édifiante. Bogaert n'a laissé que :

1<sup>re</sup> *Epistola ad Petrum Bruhesiam*, qui se trouve dans les : *Consilia variorum de atheritis preservatione et curatione*, par Henri Garet. Francfort, 1592, in-8<sup>o</sup>. Il traite dans cette lettre des moyens de guérir la goutte.

2<sup>e</sup> *Den Spiegel der deugden van Jesus, Maria, Joseph, etc., door Vanden Bogaert*. Anvers, 1676, in-8<sup>o</sup>.

\* 1551. LAET (*Caspard de*), né à Looz-le-Château, au comté de ce nom, est le fils de Jean de Laet, astrologue liégeois. Il étudia d'abord les mathématiques et ensuite la médecine à l'Université de Louvain, où il fut reçu docteur en 1512. On ignore les circonstances de sa vie; on conjecture seulement qu'il termina sa carrière à Rouen en Normandie. On a de lui seulement une espèce d'almanach, intitulé : *Prognostication de Louvain pour l'an de grâce M.D.X.L.* (1540). Le dernier que l'on connaisse porte : *Prognostication pour l'an de grâce 1551. Rouen*.

LAET (*Jean de*), d'Anvers, mort en 1649, fut directeur de la compagnie des Indes occidentales. On ne sait presque rien de sa vie. Habile dans la connaissance des langues, de l'histoire et de la géographie, il a publié plusieurs ouvrages estimés :

1<sup>er</sup> *Nomen orbis, seu descriptionis Indiarum occidentalis libri VIII*. Leyde, 1633, in-4<sup>o</sup>. Traduite en français, Leyde, 1646, in-8<sup>o</sup>, en flamand, Leyde, 1674, in-4<sup>o</sup>.



C'est un résumé judicieux de tout ce que les auteurs plus avérés ont écrit sur l'Amérique. On y trouve des détails intéressans sur l'histoire naturelle.

*De quatuor et lapiidibus illis libris. Quibus per mitem Theophrasti librum de lapidibus, grecis et latinis libris annotationibus.* Leyde, 1677, in-8°.

On lui doit une édition de l'*Histoire naturelle du vil* par Guillaume Lopoïs et Georges Maregrave de, 1648, in-f°, et une autre de l'*Histoire naturelle du* (Leyde, 1635, 3 vol. in-12).

1552. HASSELS (*Joan*), né à Liège, professa avec la grande distinction la théologie à l'Université de Louvain. Charles V l'envoya au Concile de Trente. C'est par erreur que le cardinal Palavicin l'a confondu avec le Hollandais mort en 1503. On trouve dans le recueil d'inscriptions publié par Swertius, l'épithaphe de Hasseles, où on lit ces deux vers :

*Tridentum Gradus à Cesare missus Athenis,  
Ille procul à patriâ conditur Hasselius.*

Le savant docteur de Louvain nous apprend que Hasseles qu'il place après Tapperus, Driedo et Latomus, était très-habile en toute sorte de sciences, mais principalement dans la théologie. Il fit connaître sa grande érudition, la connaissance qu'il avait des trois langues sacrées, dans la seconde assemblée du Concile de Trente, où il mourut au mois de janvier 1552, fort âgé des Pères de ce Concile.

On attribue à ce savant le *Commentaire sur les épîtres de Paul*, publié sous le nom de Salsouta.

1554. CRAHNE (*Pierre*), en latin *Crahnus*, religieux franciscain, né à Malines, diocèse de Liège, en 1507, mourut le 30 août 1554, après avoir passé par plusieurs charges de son ordre. Nous avons de lui le *collection des Conciles* en 3 vol. in-f° dont les deux

premiers parurent à Cologne, en 1533, et le troisième en 1552; Surius y en ajouta un quatrième en 1567. Reimprimé à Venise, 1583, 4 vol. in-f°. Ce recueil est beaucoup plus ample que celui de Merlin, mais il est inexact dans sa chronologie : on peut voir la critique qu'en a faite le docteur Salmon, dans son *Traité de l'étude des Conciles*, p. 477.

1555. POLEUR (*Jean-Jacques*), littérateur et écrivain liégeois peu connu.

1555. ENCHEVOORT (*Guillaume*), Liégeois, chanoine de l'église de St-Lambert et cardinal. Le pape Adrien VI dont il avait été le condisciple à l'Université de Louvain, et qui lui avait toujours donné des preuves d'estime et d'amitié malgré leur séparation, lui envoya, se trouvant à l'article de la mort, son chapeau de cardinal. Ce pape ne créa que deux cardinaux durant son pontificat ; et tous les deux étaient du pays de Liège. Enchevoort fit ériger à Adrien VI un mausolée de marbre enrichi de superbes sculptures et de magnifiques ouvrages en bas-relief, qu'il plaça dans l'église de St-Marie des Allemands à Rome, avec une inscription assez longue, consistant en un sommaire de sa vie et de ses dignités.

\* 1555. BOULONGNE (*Jacques de*), né à Liège. Il a laissé des *poésies françaises* qui ont été recueillies et imprimées à Anvers, en 1555, avec celles de Gilles de Boileau. C'est le seul poète français du pays de Liège, qui soit mentionné dans les bibliothèques de M. Verdier et de La Croix du Maine.

1556. BOUTILLON (*Robert de la March IV, maréchal de*), membre de l'état noble, épousa Anne de Brézé, comtesse de Maulévrier, fille de Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, roi de France ; on l'appela dans sa jeunesse le *sieur de Fleuranges*, ensuite





*maréchal de la Maye*, enfin le *maréchal de Bouillon*. Il mourut en 1556, chevalier de l'ordre du roi capitaine de cinquante lances. Capitaine des cent archers de la garde ordinaire du roi, à la place de son père, en 1537, son fils, Henri Robert de la Mare, en 1541, et son petit-fils, Charles Robert, en 1546, eurent la même place. Il fut créé maréchal de France en 1547, dans la même année; le roi ayant formé trois armées dans le royaume, pour le maintien de la discipline des troupes, le maréchal de Bouillon eut le sien, la Bourgogne, la Champagne, la Brie et les pays enclavés dans ces provinces. Il rendit, en 1550, obéissance à Jules III, l'obéissance filiale, au nom du roi, et il était ambassadeur. En 1552, il servit à la prise de Metz; reprit le château de Bouillon, et toutes les places de son duché, toutes sans après l'usurpation de Charles V. Le roi lui accorda le rang de duc de France, et le fit lieutenant-général en Normandie. Chargé de défendre Hédin, en 1553, il employa sa maison, et s'employait lui-même à réparer les brèches, et à faire des retranchemens; malgré tous ces efforts, que le canon de l'ennemi rendit inutiles, il fut obligé d'écouter les propositions de capitulation. Les assiégeans pénétrèrent la capitulation, forcèrent et pillèrent la ville, prirent le maréchal, et le conduisirent à l'Écluse en Flandre. Il y mourut peu après la trêve, conclue à Vaucelles, le 15 janvier 1556, et mourut quelques jours après à son âge, se croyant empoisonné par les Espagnols. Il fut l'un des députés envoyés aux États généraux de 1576, et ensuite porter la sentence prononcée contre les coupables.

1553. 1601/1611 (*l'Épique*), poète tragique latin, sous la principauté de Liège. Il fut maître d'école à l'école de St-Bartholomée à Liège, et se chargea ensuite de l'éducation des enfans de Charles, baron

de Berlaumont, chevalier de la Toison-d'Or, dont l'un des fils fut chanoine de la cathédrale et abbé de Moutier. Il est l'auteur de trois tragédies latines, qu'il fit pour l'instruction et en faveur de la jeunesse du collège Bartholoméen, et ne les publia que 9 ans après les avoir écrites :

1° *Lothiensis Lambertus*, dont le sujet est tiré du martyre de St-Lambert.

2° *Laurentius*, ou le martyre de St-Laurent.

3° *Catharina*, ou le combat de St-Catherine. Elle a été traduite en français par Léonard Bataillon.

Ces trois pièces ont été imprimées séparément et non pas ensemble, ainsi que l'insinue Paquot dans ses *Mémoires littéraires*, à Anvers, par Jean Bellere, en 1556. Comme elles sont toutes de même format, in-8°, on les rencontre souvent réunies dans un même volume.

L'épître dédicatoire à Charles de Berlaumont, qui se trouve au commencement de la tragédie de St-Lambert, renferme des réflexions très-sensées sur la tragédie.

4° SPRIMONT (*Jean*), auteur négeois.

1556. MORINGHUS (*Gérard*), né à Bommel dans le duché de Gueldre, professa la théologie au collège de St-Geztrude à Lopyvain, et fut ensuite nommé chanoine et curé de St-Trond en Hesbage, où il termina ses jours dans l'exercice de ses fonctions. On a de ce docteur les ouvrages suivans :

1° *Definitio questionis, utrum oporteat ecclesiam ostium porcare ex* / Anvers, 1530, in-8°.

2° *Vita Hadriani VI Pontif. Maximi*. Louvain, 1553, in-4°. Elle est insérée dans les *Annales Historiques d'Ébrion* III, par C. Bureman. Utrecht, 1727.

3° *Vita S. Tridonis confessoris apud Hasbanos. Vita S. Liberti et S. Eucherii*. Louvain, 1550, in-4°.





*Vita S. Augustini*. Anvers, 1553, in-8°, avec les *létions* de Sanders. Anvers, 1611, in-8°.

*Commodarius in ecclesiastem*. Anvers, 1533,

les ouvrages suivans sont restés en manuscrit à la bibliothèque de l'abbaye de St-Trond.

*Vita SS. Antoni et Guiberti Gemblacensis.*

*Precepta vite honeste.*

*Chronicon Truduncense ab anno 1400 usque ad 1555.*

1557 BOILEAU (*Gilles de Bullion*), commissaire et contrôleur de Cambrai, durant les guerres, et auteur de quelques ouvrages et de plusieurs traductions, et le jour en Lorraine, selon La Croix du Maine. Il fut un des écrivains, en flamand. Sa famille était native du pays de Liège. Il a traduit de l'espagnol l'ouvrage des *Commentaires du seigneur don Lays rila et de Cuniga, grand commandeur d'Aragon, durant les guerres d'Allemagne faites par l'empereur Charles-Quint, roi des Espagnes, 27-années 1547-1548, avec annotations très-doctes, et scholies du lecteur, servant à la discipline militaire, et à plus de intelligence de ladite guerre*. Paris 1551, in-8°. Il a aussi traduit du latin les livres d'Albert Durer touchant la fortification, et les mémoires de Meidan sur la ligue et la levée du siège de Metz, en 1552; mais ne sait s'ils ont été imprimés. Il a écrit sous le nom d'Arinell, Berger l'auteur des Amadis, la *Sphère des animaux*, avec un épithalame sur les nups et mariage de très-illustre et sérénissime prince d'An Phlippe, d'Angleterre, commentés, glossés, et enrichis par de plusieurs fables poétiques. Anvers, 1555, in-4°. Dans ce même recueil, les *poésies françaises* de Jacques de Boulougne. Il a traduit de l'espagnol le livre d'*Amadis de Gaule*, pour servir de suite

aux huit premiers traduits par Nic. d'Hoberge, l'un des Escurts. Cette traduction, qui a paru depuis sous le nom de *Grande Collet, Champenois*, fut d'abord imprimée sous son nom. Paris, 1551, in-fol. pour Vincent Sertenas, et par lui dédiée à la reine Marie de Hongrie, de Bohême, infante d'Espagne, régente et gouvernante pour l'empereur en ses Pays-Bas, ainsi qu'il en parle en la préface de son livre de la *Sphère des deux mondes*, où il se plaint amèrement de l'usurpation de Claude Collet, qui s'était approprié sa traduction. Il passa deux années à Liège, dont il loua beaucoup les lois, l'administration et la police. Ce fut sans doute, durant son séjour dans cette ville, qu'il a, comme il le dit, *raisonné un petit nos statuts et ordonnances, et corrigé l'orthographe assez mal parée*, et qu'il écrivit un *Traité des causes criminelles, extrait des lois impériales*. Anvers, 1555, in-18; réimprimé à Lyon, 1570. Cet ouvrage très-intéressant est dédié aux mayeurs et aux quatorze échevins de la ville de Liège, auxquels il rend grâces de la protection par eux accordée, tant à lui qu'à ses ancêtres, qu'il nous apprend, dans cette dédicace, être Liégeois. Boileau avait beaucoup voyagé; il émit versé dans la connaissance de plusieurs langues. On a sous le nom de *Gilles Bullion*, Belge, une *carte géographique de la Saracé*, publiée à Anvers et à Amsterdam, 1613 et 1619, in-folio.

Nous ignorons s'il faut attribuer au même : *Digène de Laërce. De la vie des philosophes : traduit par M. B. (Gilles de Boileau)*. Paris, 1603, 2 vol. in-12.

1557. MIEFF (*Guillaume de*), surnommé *Champion*, naquit à Liège sur la fin de l'autre siècle, de Michel de Meeff et d'Isabeau de Vivegnis. Il fut successivement revêtu de plusieurs dignités importantes, et nommé deux fois bourgmestre de la cité, en 1544 et 1566.



avant le séjour de Charles V à Liège, en 1544, il fut présenté à l'empereur qui le reçut avec distinction. Il mourut à Liège le 5 septembre 1557.

En 1531, de Meess étant greffier de la cité, fut chargé d'accompagner les seigneurs d'Arenberg et de Waroux, députés par le conseil, pour communiquer aux *Rivageois* les décisions prises à leur égard. Ce fut encore lui qu'Evrard désigna pour transmettre aux jurés la sentence portée contre eux par le peuple.

Cette insurrection des habitants riverains de la Meuse, vulgairement appelés *Rivageois*, est un des épisodes les plus curieux du règne d'Evrard de la Marek, qui donne un démenti formel aux éloges outrés prodigués à ce prince.

La réforme avait pénétré de bonne heure dans le pays; aux griefs religieux des nouveaux sectaires vinrent se joindre les plaintes adressées à l'évêque, touchant l'abandon de l'alliance française et les nouveaux traités conclus avec Charles-Quint; en 1521, il y eut même, sur ce sujet, quelques troubles dans la cité, mais l'évêque crut à les réprimer; on se débarrassa des factieux en les faisant jeter à la Meuse.

D'autres tentatives avaient eu lieu, sans plus de succès, les années suivantes. Toutefois, Evrard qui craignait de promulguer dans son diocèse les édits impériaux contre les hérétiques, rencontra dans les mécontents un esprit d'opposition auquel il ne s'attendait pas. Ils poursuivirent les enquêtes contre les nouveaux religieux, mais ils firent en même temps défense de parler contre eux autrement que d'après les lois et coutumes du pays. Mais l'intolérant évêque, fort de l'appui de l'empereur, méprisant la volonté expresse du législateur, fit poursuivre et torturer tous ceux suspects ou dénoncés. Des bûchers furent dressés, et les personnes inculpées des nouvelles doctrines, furent livrées à la juridiction des échevins, livrées au tri-

butal de l'officialité, et on en fit brûler vives un assez grand nombre.

La misère du peuple, suite de la disette de grains qui eut lieu dans toute la principauté de 1525 à 1531, et que la populace reprochait hautement à l'évêque et au conseil de la cité comme provenant de leur négligence, vint encore ajouter à tous les ferments de discordes. Le mécontentement des *Rivageois*, en particulier, prit un caractère alarmant, et se changea bientôt en une violente émeute.

Guillaume de Meess, témoin oculaire de ce soulèvement populaire, en écrivit l'histoire, à la demande des bourgmestres de la cité, mais son travail était resté inédit jusqu'à ce jour. M. Polain, archiviste de la province de Liège, vient de le publier sous le titre suivant, et l'a fait précéder d'une courte notice pleine d'intérêt:

*La Mutinerie des Rivageois par Guillaume de Meess.* Liège, Jeunehomme frères, 1835, in-8°.

1558. BRECHTUS (*Levinus*), de l'ordre des frères mineurs, naquit à Anvers, et mourut gardien du couvent de Malines (alors encore diocèse de Liège), le 19 septembre 1558. Il se distingua par son talent pour la poésie. Il composa à Louvain une tragédie en vers latins, intitulée *Euripe, ou de l'Inconstance de la vie humaine*. Elle fut représentée, en 1548, par des écoliers, avec un grand succès de collège, et livrée ensuite à l'impression. Louvain, 1549 et 1550, in-12; Cologne, 1555, 1556, 1563, in-12. On a du même auteur: 1° *Silva piorum carminum*. Louvain, 1555, in-8°. 2° L'histoire de St.-Marc et de St.-Marcellin, la vie de St.-Lambert, et celles de plusieurs autres saints, sous ce titre: *Memorabilis historia, complens agones illustrium aliquot martyrum*. Louvain, 1551, in-8°.

\* 1558. BONONIUS ou BOULOGNE (*Jean*), premier greffier du conseil ordinaire à Liège, littérateur et





chitecte. Il s'adonna à l'étude de l'histoire du pays, et fit avec succès l'architecture, art dans lequel il s'acquit de la réputation à Liège. Il vécut dans le même temps que Paul de Rickel dont il fut peut-être le seigneur.

1558. CHARLES V, roi d'Espagne, souverain des Pays-Bas, et empereur d'Allemagne. Eyrard de la Marek qui avait tant contribué par son crédit et son habileté à lui obtenir la couronne impériale, ayant abandonné l'alliance de la France, Charles pour conclure avec lui un traité, qui devait détruire le principe de neutralité de part du pays de Liège dont il voulait s'attirer l'amitié, convoqua un congrès à St.-Trond où il délégua, de sa part, la princesse Marguerite, sa tante. Charles de Roy, prince de Chimay, Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny, et deux de ses conseillers pour traiter avec l'évêque, qui, de son côté, se rendit à St.-Trond le mois d'avril 1518, avec Robert de la Marek, son frère, seigneur de Sedan et duc de Bouillon, et un grand nombre de seigneurs et de membres des États.

Les conférences furent terminées par un traité contenant le consentement de l'évêque et des États de Liège, avec le roi d'Espagne et les seigneurs de la Marek. Les principales conditions furent que l'évêque Eyrard et son frère Robert jurèrent amitié et bon voisinage avec Charles et à ses successeurs; que leurs vassaux s'attachèrent communément et qu'ils s'assisteraient mutuellement dans toutes leurs forces; que l'évêque ne céderait son fief de Philippe, son neveu, fils de Robert, ou à celui qui paraîtrait plus expédiable au roi; et que sous aucun prétexte, on ne pourait nommer un successeur à l'évêque Eyrard, ni le faire suspect au roi; que si les seigneurs de la Marek ouient être attaqués à l'occasion du présent traité, le roi les défendrait de toutes ses forces, et que, d'un autre côté, ces seigneurs en étaient requis, ils s'obligèrent réciproquement le roi d'Espagne.

Pour compenser les désavantages qui résultaient pour le pays d'un pareil traité, Charles ratifia et confirma tous ses anciens privilèges, et accorda l'établissement du *Conseil ordinaire*.

Charles vint à Liège en 1520, où on lui fit des présents. Il emmena avec lui Eyrard de la Marek à Aix-la-Chapelle, où il fut sacré et couronné empereur.

Durant le règne de ce monarque, les évêques de Liège ne furent que ses créatures et ne gouvernèrent le pays, que selon son bon plaisir.

Le pape Léon X avait soumis, en 1515, la presse à la censure. Charles V fit publier des édits atroces dans les Pays-Bas, qui condamnaient, au feu, les hommes atteints d'hérésie, et les femmes à être enterrées toutes vives. François I<sup>er</sup> imita bientôt cet exemple. Dès lors on ne vit plus en Belgique, en France, au pays de Liège et en Allemagne, que proscriptions sanguinaires contre les novateurs.

Charles asservit la principauté de Liège à la maison d'Autriche, et ne lui causa que des maux. Il obtint un édit à la diète de Worms en 1521, proscrivant dans tout l'empire la réforme de Luther, et défendant à qui que ce soit, sous peine de crime de lèse-majesté, de rien imprimer ou vendre, sans le consentement de l'évêque ou de son vicaire; et ordonnant à tous officiers publics, de déchirer et brûler publiquement tous les écrits en contravention.

Ce monarque après avoir fait élire son frère Ferdinand roi des Romains, lui céda l'empire et abdiqua la couronne d'Espagne en faveur de Philippe son fils. Il se retira au monastère de St.-Just. Ayant eu la fantaisie de faire célébrer ses obsèques à l'imitation d'Eyrard de la Marek, il se mit dans un cercueil, au milieu du chœur, mais la fatigue de cette cérémonie lui donna une fièvre violente qui le mit au tombeau.

On lui doit : 1<sup>o</sup> *Formula reformationis per Caro-*  
15



in V statibus ecclesiasticis in comitis Augustino  
apostoli. Louvain, 1549.

2° *Ordonnance de Charles-Quint renouvelée en 1550, entre les autres, avec le catalogue des livres repro-  
sés, et celui des bons livres qui se doivent lire et ensei-  
gner aux ecclésiastiques par avis de l'Université de Louvain.* Louvain, 1550, cum notis et observationibus mss. in-4°.

\* 1550. RUREMONDE (Jean-Guillaume de), fils d'un  
seigneur de l'évêché de Liège, se prétendit appelé à re-  
cevoir l'anabaptisme, que Corneille de Berg avait pros-  
crit dans tout son diocèse, où un grand nombre d'ana-  
baptistes exilés d'Angleterre étaient venus se réfugier,  
durant son épiscopat. Ruremonde prêchait la pluralité  
des femmes, et permettait le vol et le larcin pour les  
besoins. Cette singulière doctrine lui attira un grand  
nombre de prosélytes, qui massacrèrent les nobles.  
Durant cinq ans, ces sectaires ne causèrent que des  
troubles et des séditions sans qu'on put les appriser.  
Ruremonde ayant été surpris, fut renfermé au château  
de Dislaken, au duché de Juliers; mais il ne tarda  
pas à corrompre ses gardes, et vécut de nouveau avec  
des femmes comme par le passé. Guillaume, duc de  
Clèves, voulant mettre fin à de pareils désordres, en-  
voja des troupes contre lui, qui le firent prisonnier; il  
fut enfermé et resserré plus étroitement. On lui fit son  
procès, et ses juges le condamnèrent à être brûlé à  
mort avec deux de ses femmes, qui, à l'instar de  
lui et autres disciples, ne voulurent jamais alouer la  
doctrinne de leur maître.

1560. RICKEL (Paul de), architecte liégeois. Il joi-  
gnait à une imagination étendue de son art une  
grande hardiesse dans ses entreprises. Il répara et en-  
bellit les remparts et les portes de la cité. Plusieurs  
bâtimens publics furent exécutés par lui et sur ses plans.  
Il s'occupait à restaurer entièrement l'église collégiale

de St.-Martin à Liège, lorsqu'il fut assassiné par quel-  
ques collègues jaloux de ses succès.

\* NIVAR (Jean), Liégeois, habile peintre sur verre.

\* PERONET (Nicolas), contemporain du précédent,  
se distingua aussi dans la peinture sur verre.

\* 1560. BOULOGNE (Olivier), ou BONOMIUS, littéra-  
teur, architecte, né à Liège. Il remplit le premier, les  
fonctions de greffier du conseil ordinaire, institué sous  
le règne d'Evrard de la Marek; il dut cette charge à ce  
prince, qui en faisait un cas tout particulier. C'était  
en effet un homme laborieux, très-versé dans l'histoire  
du pays, pour laquelle il avait ramassé des matériaux  
que ses héritiers conservaient encore au 17<sup>e</sup> siècle.  
Boulogne fut le contemporain de Paul de Rickel, et  
peut-être son disciple; du moins il cultiva l'architec-  
ture, et acquit de la réputation dans cet art. Il fut  
chargé de débiter, en 1540, le missel à l'usage du  
diocèse, imprimé cette année à Paris, sous le titre  
suivant : *Missale ad usum insignis ecclesie liogien-  
sis*, etc., in-fol. avec figures en bois.

\* 1561. PASTURA (Joannes de), prieur de l'abbaye  
de Gembloux, est l'auteur de :

1° *Vie de l'empereur Charles V*; elle est restée inédite.

2° *Brevi et pia psalterii Davidici et canticorum  
ecclesiasticorum et canonis missae explanatio*. Louvain,  
Stephanus Valerius, 1560, in-12.

\* 1561. HENTENUS (Jean), antiquaire, érudit, né  
à Kallines près de Thuin, ville du pays de Liège. On lui  
doit :

1° *Biblia ad vetustissima exemplaria nunc recens  
castigata. Hebraea, chaldaea, graeca et latina nomina  
cirorum, mulierum, populorum, idolorum, urbium,*





iorum, montium, ceterorumque locorum que in his leguntur, restituta cum laudâ interpretatione locorum et eorumque prophetis, descriptione; quid in horum illorum castigatissime præstitutum sit, subsequens prefatio lullis intell. ablit. Antuerpiæ, Joan. Steelsius. 311, in-fol.

2° *Erasmii Roterd. errores annotati et collecti per m. Alenionium ord. præd. jussu facultatis theologicæ Leuvenensis.* in-fol. manuscrit.

1561. LENS (Arnaud), surnommé *Præcile*, nom qu'il s'était donné lui-même, naquit dans la Campine, consacra sa vie à l'utilité publique, et s'appliqua avec la même ardeur à corriger les auteurs grecs, que ceux à rétablir les latins. Après être resté assez longtemps au service de Diego de Mendoza, ambassadeur de Venise, il se retira à Bâle, alors le rendez-vous des gens de lettres, et se livra exclusivement à l'étude. L'âge lui rend le témoignage, que jeune encore, il avait déjà acquis un profond savoir, et que sa candeur, son intégrité et son érudition méritaient les plus grands éloges. Au rapport de Lælius Grégoire Giraldi, il avait composé des *epigrammes* grecques et latines qui désageaient un poète supérieur, s'il avait voulu cultiver la poésie. Arnaud Lens a publié :

1° Une édition grecque de *Joseph*, revue et corrigée par lui sur l'exemplaire de Diego Hurtado de Mendoza, qu'il a fait suivre des *liores* contre Appion.

2° Id. *Dionis Cornei romanæ historie, libri XII.*

3° Une traduction latine de : *Olympiodori philosophi platonici et peripatetici, commentarii ad Aristotelis elementaria.*

4° Id. *Erasmii quidam de Plutarcho de moribus.* C'est lui qui les publia pour la première fois.

5° *Plurimæ orationes Chrysostomi, Theodoretii, et aliorum SS. Patrum.* On lui en doit la publication.

6° *Lycophronis Alexandream sive Cassandream, et Louvi Tzezis in eam commentaria.* Cet ouvrage a été publié et revu par lui.

1561. MPNAPIUS (Guillaume), savant du 16<sup>e</sup> siècle, né à Grevenbroich, au duché de Juliers. Le désir de se perfectionner dans les sciences l'engagea à parcourir la plus grande partie de l'Europe, afin d'entendre les plus célèbres professeurs des universités. Il étudia la médecine et la philosophie à Padoue sous Nicolas Thomæus, et séjourna quelque temps à Rome, où il s'adonna à l'étude de diverses sciences et s'y fit une grande réputation. De retour de ses voyages, il fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de St.-Albert, à Aix-la-Chapelle, ville du diocèse de Liège, et fut ensuite nommé prévôt de la même église. On a de lui :

1° *Ratio victus salubris et sanitatis tuendæ.* Cologne, 1540, in-4°. Ce traité est aussi imprimé avec : *De triplici vitâ*, par Marsile Ficini. Cologne, 1540, in-8°. Ibid. 1549, in-4°.

2° *Encomium febris quartanæ. Adjuncta est ratio curandi febrem quartanam.* Bâle, 1542, in-8°. Leyde, 1636, in-8°, avec d'autres traités.

\* 1561. SIMON le grand, né à Liège, docteur en droit.

\* 1562. PANVINO (Onufrio), de Vérone, religieux ermite de St.-Augustin et cardinal, savant historien ecclésiastique et antiquaire. Parmi ses nombreux ouvrages, nous ne citerons que les suivans qui intéressent le pays :

1° *Chronicon ecclesiasticum à Julii Cesaris imperio ad Maximilianum II.* Cologne, 1563, in-fol. Louvain, 1573, in-fol. Venise, 1674, in-4°.

2° *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes.* Francfort, 1600, 2 vol. in-fol. On trouve dans cet





rage : *De Leodiensiensi dissidio cum episcopo su-  
lorico Borbonio, et de Leodii caecidio, anno 1468.*

565. LOMBARD (*Lambert*), restaurateur des beaux-arts dans le pays de Liège, littérateur, philosophe, antiquaire, architecte et peintre célèbre. Il naquit à Liège, dans le quartier d'Avroy, en 1506. Son père, bourgeois de Liège, s'appelait Gérard Lombard.

Il étudia les langues grecque et latine, la philosophie, l'histoire et les antiquités, et se livra ensuite à son goût pour la peinture et l'architecture.

Après y avoir fait déjà de grands progrès, Lombard, sentant le désir de perfectionner ses connaissances, partit pour l'Allemagne et la France. Il passa ensuite en Italie, à la suite du célèbre cardinal Polus, ce qui lui procura le moyen de voir tous les chefs-d'œuvre de l'art, et d'acquiescer ce bon goût, qu'il rapporta dans sa patrie et lui acquit une juste célébrité.

En 1539, il vint se fixer à Liège, où il opéra une véritable révolution dans les beaux-arts. La peinture était alors, pour ainsi dire, encore dans l'enfance; on la bannit le ton sec et dur (qui était celui de ce temps), et les routines grossières que réprouve le bon goût; il ramena ce bel art à ses vrais principes, l'architecture même lui doit ses progrès.

Personne ne pensait plus noblement sur son art, et il contribua plus que lui à en étendre les progrès parmi ses compatriotes. S'il remarquait quelques talens chez ses disciples, il les encourageait; et son zèle était désintéressé, que malgré la médiocrité de sa fortune et sa nombreuse famille, il envoya à Rome deux de ses fils, qui promettaient beaucoup; et quoiqu'il eût à leur plaindre, il les y entretenait à ses propres dépens. C'est le premier des peintres remarquables que Liège a produits, qui se soit fixé dans sa patrie, depuis la naissance des beaux-arts.

Parmi les disciples sortis de l'école de Lambert Lombard, on distingue, entr'autres, Dominique Lampson, Jean delle Ramège, Pierre Dufour, Franc-Flore d'Anvers, qui fut surnommé le *Raphaël de la Flandre*, Hubert Goltzius, de Malbracht au duché de Juliers, qui se distingua surtout dans la gravure, et Guillaume Key, etc., etc.

Au rapport de Hubert Goltzius, *personne ne surpassait Lombard en érudition; il fait l'éloge de la beauté de son coloris, de ses ombres bien ménagées et de l'exactitude de son dessin.*

Lombard se maria trois fois; la première avec la sœur de Lambert Suavius, qui grava tous ses tableaux avec un rare talent et une fidélité admirable. Il eut des enfans de ses trois femmes.

On voit encore au coin de la rue qui conduisait à l'église de St.-Pierre, actuellement démolie, la maison que ce grand homme habitait. Elle fut bâtie en 1548 sur son plan et sous sa direction; elle passait alors pour la plus belle de Liège, et aujourd'hui même encore, on en admire la façade, quand on se reporte au temps où elle a été construite.

Lambert Lombard n'était pas riche; et quoiqu'il fût accueilli à la cour des évêques-princes de Liège, il n'en reçut cependant jamais aucun bienfait.

Dominique Lampson, son ami, le compare à Balthazar Peruzzi, peintre et architecte célèbre, qui fut très-bien reçu de plusieurs papes, mais dont il n'éprouva pas les libéralités, *parce qu'il ne les importunait point.* Aussi, le malheureux Balthazar, dans un âge avancé, était si pauvre, qu'il avait beaucoup de peine à nourrir une femme et des enfans. Ce rapprochement de la situation de ce peintre à l'artiste liégeois, prouve qu'il était loin de l'état d'opulence dont il aurait dû jouir, si ses concitoyens, parmi lesquels il vivait, eussent rendu justice à son mérite.



Il est vrai aussi, qu'un goût dominant pour les pierres et les médailles antiques, dont personne ne chiffrait mieux que lui les inscriptions usées, les lui fait acheter souvent plus chères, que ses moyens le permettaient.

Dominique Lampson a écrit la vie de Lombard, publiée par Hubert Goltzius, sous le titre de : *Lamberti lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi vitæ*. Anvers, 1565, in-8°.

Au 17<sup>e</sup> siècle, il existait encore à Liège, une douzaine de portraits de ce peintre, tracés sur des morceaux de planche, et que l'on regardait comme des originaux.

Son principal tableau est le *martyre de Stc. Barbe*, que l'on voyait dans l'église de St.-Barthélemy à Liège. Il avait une espèce de manie; c'était de placer les traits de son visage dans presque tous ses tableaux, même s'il avait voulu que son portrait tint lieu de sa nature.

1566. HESSELS (*Jean*), savant controversiste, naquit en 1522, à Nalines, près de la ville de Thuin, au diocèse de Liège. Il enseigna la théologie à l'Université de Louvain. La première *Bible dite de Louvain* qui fut imprimée en 1547, est en partie due à ses soins. Il fut envoyé avec Bânius au Concile de Trente, et mourut peu de temps après son retour à Louvain. Hessel était pas éloquent, mais il était doué d'un jugement solide, et il étudiait avec soin les matières qu'il traitait. Les ouvrages de ce docteur sont :

1° *Brevis et catholica symboli apostolici explicatio*. Louvain, 1562, in-8°. Anvers, 1566, in-8°. Cette dernière édition est la meilleure.

2° *De officio pii et christianæ pacis vere amantis*. Anvers, 1566, in-8°.

3° *Usuræ et mortis prologium cum notis Joannis Mo-*

bræ. Acced. calendarium ecclesiasticum et Joannes Hessel censura de quibusdam sanctorum historiis. Louvain, 1568, in-8°.

4° *Declaratio quod sumptio eucharistice sub unâ panis specie, neque Christi præcepto aut institutione adversetur, neque minus fructuosum sit*. Louvain, 1565, in-8°.

5° *In priorem B. Pauli apostoli ad Timotheum epistolam commentarius. Ejusdem. In priorem B. Petri. Probatio corporalis præsentie corporis et sanguinis Domini in eucharistia*. Louvain, 1568, in-8°. Editio tertia et optima.

6° *Explicatio orationis dominicæ*. Anvers, 1566, in-8°.

7° *Explicatio dominicæ passionis*. Louvain, 1568, in-8°.

8° *Tractatus de schismaticis templis Judæorum*. Louvain, 1565, in-8°.

9° *Tractatus pro invocatione sanctorum contra Joan. Mohemium. Præmittitur confutatio erroris, quo idem Mohemius cum Brentio asserit, Deum nihil nobis largiri intuitu orationum nostrarum*. Louvain, 1562, in-8°. Ibid., 1564, in-12.

10° *Confutatio novitiæ fidei (quæ vocant speculæm). Adjunctus est tractatus de cathedra Petri perpetuæ protectione et firmitate*. Louvain, 1562, in-8°.

11° *Confutatio ejusdem hæreticæ nuper emissæ confessionis Taulinæ*. Louvain, 1567, in-8°.

12° *Brevis et catholica decalogi explicatio*. Louvain, 1567, in-8°.

13° *Catechismus romanus*. Louvain 1567, in-12. Anvers, Plantin, 1574, in-8°. Id. 1611, in-8°.

Ce dernier ouvrage est un corps de théologie dogmatique et morale, pénétré avec beaucoup de discernement dans les écrits des SS. Pères, et principalement dans St. Augustin. Henri Gravius qui en donna la pré-





ière édition, retrancha tout ce qui sentait le *barbare*.

\* 1502. STUYKER (*Herman*), fougueux calviniste de Zwolt, se signala par ses excès à Anvers, d'où il fut ensuite à Hasselt au comté de Loos. Ses prédications lui attirèrent un assez grand nombre de prosélytes, tant à Hasselt qu'à Tongres, Maseyek, Stockholm, Maestricht, qui commirent des désordres dans les pays, maltraitant les ecclésiastiques, brisant les images, pillant les églises. L'évêque de Liège, Gérard de Groesbeck, envoya des jésuites à Hasselt, dans l'espérance qu'ils arrêteraient les progrès de la doctrine de l'hérétique; mais ces religieux n'ayant pu rien obtenir des nouveaux réformés, qui ne voulaient pas seulement s'entendre, l'évêque résolut d'employer la voie des armes pour les ramener à l'antique religion de leurs pères, et mit à prix d'argent la tête de Stuyker qui eut le bonheur de se sauver.

1506. BLOSIUS (*François-Louis*), ou DE BLOIS, vint de la maison de ce nom, illustrée par ses alliances avec plusieurs têtes couronnées. Il naquit en 1506, au château de Donstienne, dans le pays de Liège, et embrassa la règle de St.-Benoit à l'abbaye de Liesses, en diocèse de Liège. Il en devint abbé en 1530, fut l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournai, de Charles V, avec lequel il avait été élevé, le pressa d'accepter. Blosius s'occupa d'introduire la réforme dans son monastère, auquel il donna des statuts qui furent approuvés par Paul III, en 1545, y vécut dans la pratique exemplaire de toutes les vertus religieuses, mourut en 1566, âgé de cinquante-sept ans. Son disciple, Jacques Frojus, publia ses ouvrages à Cologne, en 1571, 1 vol. in-6d.; ils furent réimprimés dans la même ville en 1599; à Paris, en 1606, in-4°, et à Anvers, en 1633, par les soins des religieux de Liesses.

Tous les écrits de Blosius respirent la plus douce émotion. Son principal ouvrage est le *Speculum religiosorum*, qu'il avait intitulé : *Dacryanus*, mot grec qui signifie *pleureur*, parce que l'auteur y gémit beaucoup sur le relâchement des maisons religieuses. De la Naumie, jésuite, membre de l'académie royale des inscriptions, en donna une bonne traduction française, Paris, 1726, in-8°, sous le titre de *Directeur des âmes religieuses*. On trouve en tête de cette traduction, un abrégé de la vie de Blosius. Il a paru à Valenciennes, en 1741, in-12, une traduction de ses *Entretiens spirituels*.

Voici ses principaux écrits :

- 1° *Institutiones vite christianæ*.
  - 2° *Institutio spiritualis et psychagogia*. Louvain, 1549 et 1553, in-12.
  - 3° *Canon vite spiritualis et Inehiridion parvulorum*. Louvain, 1549, in-12.
  - 4° *Paradisus animæ fidelis*. Anvers, 1540, in-12.
  - 5° *Recreatio animæ*. Louvain, 1549, in-12.
  - 6° *Cimeliarchion et Collyrium hæreticorum*. Louvain, 1549, in-12.
  - 7° *Speculum monachorum*. Mons, 1634, in-12. C'est son meilleur ouvrage.
  - 8° *Pîls et Deo gratis exercitiis*. Il se trouve à la suite du *Petit Processionnel* et du *Brevis regulæ Tyronis*. Louvain, 1553, in-24.
  - 9° *Comparaison d'un roi et d'un moine*; traduction élégante du livre de St. Jean Chrysostôme sur le même sujet.
  - 10° *Entretiens avec Dieu*. Valenciennes, 1641, in-12.
  - 11° *Apologie de Jean Thauler diffamé par Eckhart*. Louvain, 1553, in-8°.
  - 12° *Mémorial de la vie religieuse*. Paris, 1613, in-12.
- Winghina, abbé de Lieti, a publié une vie de Louis de Blois, en 1612.

1567. PHILARETE (*Gilbert Fuschs*) ou Gilbert de



*Limbourg*, naquit à Limbourg au duché de ce nom. On ne connaît rien des études de ce médecin. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il s'établit à Liège en 1530, qu'il fut pourvu d'un canonicat de l'église collégiale de St-Paul, et fut successivement le premier médecin de Georges d'Autriche, de Robert de Berg et de Gérard de Groësbeck, évêques de Liège. Emmanuel Philibert, duc de Savoie, tâcha de l'attirer dans ses États, et le magistrat de Louvain lui offrit en 1554, la première chaire de médecine vacante par la mort de Jérôme Urverius, mais il refusa constamment tous les avantages qu'on lui présentait, pour rester à Liège, où il passa le reste de sa vie avec la plus grande distinction. Jean Stadius en parle comme d'un homme très-habile dans son art. Instruit par une longue expérience, éloquent dans ses discours, grave dans ses manières, Philartète mérita l'estime de ses contemporains. Il fut enterré à Liège chez les religieuses de l'ordre de St-François, que les Liégeois appelaient *S. ordo Hasque*. Ses ouvrages, sont :

1° *Conciliatio Aræenne cum Hippocrate et Galeno*. Lugduni, 1541, in-4°.

2° *Polyphus, de salubritatime victus, latinè rerum et morum antiquis illustratis*. Antverpiæ, 1543, in-12.

3° *Germania, hoc est, senes vite educandi modus et ratio*. Coloniae, 1545, in-12.

4° *De acutis fontibus silve Ardennæ, præsertim ex quibz Spa visitur, Libellus*. Antverpiæ, 1559, in-4° avec figures. L'imprimeur Jean Bellère a publié cet ouvrage en français sous le titre : *Des fontaines acutives de la forêt d'Ardenne, et principalement de celle qui se trouve à Spa*. Anvers, 1559, in-4° avec figures.

Philartète est le premier qui a écrit sur l'énergie et les vertus des eaux minérales de Spa et de l'Ardenne.

Jean Stadius et Juste Lipse ont fait l'éloge des talens et des connaissances de ce savant Limbourgeois.

1563. HORNES (*Philippe II de Montmorency-Nivelle, comte de*), naquit en 1522. Il était fils de Joseph de Nivelle et d'Anne d'Egmont, son épouse, cousine du comte de ce nom. Anne ayant perdu son mari, épousa en secondes nocces Jean, comte de Hornes, qui, n'en ayant point eu de postérité, laissa en mourant sa fortune aux enfans de sa femme, à la charge de porter son nom.

Après la mort de son beau-père, Philippe de Hornes se trouva ainsi l'un des plus riches seigneurs des Pays-Bas. Il possédait les comtés de Hornes, d'Além, de Meurs et de Weert, et faisait battre des monnaies d'or et d'argent dans cette dernière ville. Chevalier de la Toison-d'Or, chambellan et capitaine de la garde flamande du roi d'Espagne, chef des finances et membre du conseil d'état des Pays-Bas, amiral des mers de Flandre, et gouverneur des pays de Gueldre et de Zutphen; son rang, sa naissance, sa fortune et même ses talens se réunissaient pour lui donner une influence, qui, plus tard, causa sa perte.

Le comte de Hornes servit sous le comte d'Egmont, son parent et son ami. Il se distingua par ses exploits, en 1557, à la bataille de St-Quentin, et l'année suivante à celle de Gravelines. Après le traité de paix signé, en 1559, à Cateau Cambrésis, entre la France et l'Espagne, il revint dans ses foyers. Dès lors, il existait dans toutes les provinces des Pays-Bas un mécontentement prêt à éclater.

Philippe II, roi d'Espagne, venait de renouveler les ordonnances rendues par son père contre ceux qui avaient embrassé la doctrine de Luther et de Calvin; et il en avait confié l'exécution à des tribunaux composés de fanatiques et de bourreaux. De plus, les troupes espagnoles dont il avait promis le renvoi, n'en restaient pas moins dans le pays, où elles occupaient les places frontières au mépris des constitutions de l'Etat.





De Hornes accompagna Philippe en Espagne, et y demeura près d'une année. Il mit tout en œuvre pour obtenir de ce monarque, le renvoi du fameux cardinal de Granvelle, président du conseil d'état des Pays-Bas, et l'homme de confiance du roi.

Son opposition au système politique de Philippe, que celui-ci regardait comme un crime, lui ôta tout crédit dans l'esprit de ce prince.

De retour dans les Pays-Bas, il se trouva privé de ses gouvernemens de Gueldre et de Zutphen, circonstance qui ne contribua pas peu à l'aigrir contre le cardinal de Granvelle, et à le décider à se jeter dans le parti du prince d'Orange et du comte d'Egmont. Philippe, instruit de cette conduite, attendit le moment favorable pour l'en punir.

Aussi ami de la liberté, mais moins prudent que ses amis, de Hornes manquait de cette circonspection nécessaire dans les temps de troubles et de révolution : il aimait les factions, mais il se laissait trop emporter par sa fougue, trop dominer par son humeur inquiète. S'il faut en croire quelques auteurs, les mécontents se seraient servi de lui parce que sa position pouvait le rendre utile ou dangereux, et l'auraient ménagé plus par crainte que par confiance.

L'opinion publique, qui réclamait alors l'indépendance politique et la tolérance religieuse, se prononçant hautement contre l'Inquisition et les Espagnols, Philippe prévoyant les troubles qui allaient surgir dans le pays, y envoya le duc d'Albe avec un pouvoir illimité, avec ordre d'arrêter tous ceux sur lesquels il ferait, disait-il, un exemple terrible et de façon à faire taire les murmures de la cléricauté, dût-il mettre en danger tout le reste de ses Etats.

Le comte de Hornes fut donc arrêté avec son ami le comte d'Egmont, dans l'hôtel même du duc d'Albe à Bruxelles. Après sept mois de détention au château de

Grand, ce ministre, suivant les ordres de son maître, les fit juger et condamner à mort par le *Tribunal des douze* qu'il présidait en personne. Ils eurent la tête tranchée le 5 juin 1568, devant l'hôtel de ville à Bruxelles.

Ainsi périrent Hornes et Egmont, victimes de leur attachement au prince d'Orange et de leur haine contre le despotisme atroce et sanguinaire de Philippe II! Leur supplice souleva les Pays-Bas, et leur sang fut le premier ciment de la république des Provinces Unies!

Hornes avait épousé Walburge de Nieuwenaar, qui mourut en 1600. Il n'en eut point d'enfans. Floris de Montmorency, son frère, qui avait servi avec distinction dans les Pays-Bas, fut décapité en 1578. En lui s'éteignit la branche des Montmorency-Nivelle. Dès lors, le comté de Hornes et la ville de Weert furent annexes à la principauté de Liège, en leur qualité de fiefs relevant du comté de Looz; et les évêques de Liège joignirent le titre de *comtes de Hornes* à ceux de duc de Bouillon, etc., dont ils étaient en usage de se qualifier.

1568. GENNEPIUS (*André*), savant personnage du 16<sup>me</sup> siècle, né à Balen dans la Campine, en 1483. Pendant 36 ans consécutifs, il enseigna l'Hébreu dans le collège des Trois-Langues à Louvain. Il était si versé dans cette langue, qu'il passait pour y être plus habile que les Rabbins même les plus appliqués à ce genre d'étude. Il excella dans la médecine qu'il pratiqua avec succès, et surtout dans la botanique, dont il se fit une occupation toute particulière. La réunion de tous ces talens, lui acquit une grande réputation. Il mourut à Louvain et fut enterré dans l'église de St.-Pierre, en cette ville.

\* 1569. CLARIUS (*Jean*), né à Tongres, théologien et poète latin.

1571. RAVESTEIN (*Josse*) ou JUDOCUSTILLTANUS,





né à Tielt dans la Flandre, en 1506, professa la théologie à l'Université de Louvain, où il fut chanoine de St-Pierre. Son talent pour la controverse le fit député par Charles V au Concile de Trente et au colloque célèbre qui se tint à Worms en 1557, entre les catholiques et les protestans. Il dénonça les erreurs de Bâuis aux universités et à quelques évêques. On a de lui :

1° *Confessionis scholasticus, sive catechismi Tridentini institutiones scholasticæ.*

2° *Confessionis sive doctrine quæ nuper edita est à ministris qui in ecclesiam Antuerpiensem irrepererunt, et Augustanæ confessionis se assentiri profitentur, sacrosancta confutatio.* Louvain, 1567, in-8°.

3° *Apologia seu defensionis decretorum S. Concilii Tridentini, quæ ad religionem et doctrinam christianam pertinent ultræius censuræ et examen M. Kemniti.* Louvain, 1568, 2 vol. in-8°.

4° *Catholicæ confutationis profane illius et postuleris confessionis (quam Antuerpiensem confessionem appellant pseudo ministri quidam) contra varias et inanis cavillationes Mat. Flacci Illyrici apologia seu defensio.* Louvain, 1568, in-8°.

\* 1571. BACCIO (*Anlon*), médecin italien. Dans son *Traité sur les eaux thermales*, Venise, 1571, in-f°, il fait l'éloge des eaux de la fontaine minérale de Tongres, sur laquelle le cardinal de Granvelle lui avait procuré une notice. Il cite entr'autres guérisons obtenues par l'usage de ces eaux, celle du cardinal de Mendoza, gouverneur des Pays-Bas pour Charles V, qui fit grand bruit en Europe, et donna de la réputation aux eaux de Tongres.

1571. STASSIUS (*Herman*), chimiste et apothicaire à Tongres. Il est l'auteur d'une analyse des eaux minérales de Tongres.

\* 1571. MACROPEMIUS (*Georges*), né à Clermont près de Grave, vers l'an 1475, ayant achevé ses études, entra dans la congrégation des Frères de la vie commune, et reçut les ordres sacrés : il possédait les langues anciennes et les mathématiques, et les enseigna avec distinction à Bois-le-Duc et à Liège.

Il a laissé :

1° *Computus ecclesiasticus.* Basileæ, 1591.

2° *Calendarium chirometricum.* Basileæ, 1553, in-8°. Id. Ultrajecti, 1541.

3° *Notes sur l'office divin pour en faciliter l'intelligence.* Bois-le-Duc, 1599, in-4°.

4° *Grammaire grecque et latine.*

5° *Plusieurs ouvrages classiques et un grand nombre de pièces dramatiques en vers.*

6° *Epistola Georg. Macroped.* Anvers, 1551, in-8°.

7° *Gregorii Macroped. Bassarus, fabula festivissima.* Anvers, 1541.

\* 1571. BRUHESIUS (*Pierre*), ou *Van Bruhezen*, naquit au commencement du siècle à Rythoven dans la Campine. Il s'appliqua à l'étude de la médecine, et il s'y fit une si grande réputation, que la reine Eléonore d'Autriche, douairière de François 1<sup>er</sup> et sœur de Charles V, le prit pour son médecin à son arrivée dans les Pays-Bas. Après avoir servi cette princesse pendant quelque temps, il se retira à Bruges, où il fut nommé médecin-pensionnaire. Le poète Nicolaïus a fait son épitaphe.

Les écrits de Van Bruhezen sont :

1° *De Thermarum Aquigranensium viribus, causâ, ac legitimo usu, Epistola duæ scriptæ anno 1550, in quibus etiam aridarum aquarum, ultra Leodium existentium, fovealis et sumendi ratio explicatur.* Antwerpæ, 1555, in-12.

2° *De ratione melendi morbi aricularis Epistola*



des. Franceschini, 1502, in-8°, insérées dans les : *Consilia variorum de Arthetide de Henri Garet*.

3<sup>e</sup> *De usu et ratione euterionum*. Il est inséré également dans le recueil de Garet.

4<sup>e</sup> *Grand et perpétuel almanach à l'usage de la ville de Bruges*, 1550.

Ce dernier ouvrage qu'il composa vers 1550, fit grand bruit. Il le régla très-exactement sur les principes de l'astrologie judiciaire, dans laquelle il croyait avoir fait de grandes découvertes; et il détermina avec la précision la plus scrupuleuse le moment le plus convenable à la purgation, aux bains, à la saignée; il poussa même son attention jusqu'à indiquer les jours et les heures les plus propres à se faire raser. Le magistrat de Bruges goûta tellement cet article, qu'il ordonna à tout ceux qu'il appartenait, de se conformer perpétuellement à l'almanach de maître Bruhezen, faisant très-expresses inhibitions et défenses à quiconque atrait dans Bruges le métier de barbier, de s'en occuper sur le mention de ses concitoyens, pendant les jours que le nouvel Astrologue avait déclaré contraires à cette opération, etc., etc.

Ce grand et perpétuel almanach causa beaucoup de rumeur à Bruges. François Rupaert, médecin de cette ville, indigné de l'ordonnance du magistrat, publia contre l'ouvrage de Bruhezen un *Diagnum et perpetuum libellum, seu Expiricorion et Medicastroorum peritum*, 1551, in-12. Pierre Haschaert, médecin et chirurgien, grand partisan de l'astrologie judiciaire, publia pour la défense de Bruhezen, *Clypeus astrologorum contra flagellum astrologorum Francisci Rupaerti*, 1552, in-12.

Les conseils ridicules de Van Bruhezen se trouvent consignés dans l'*Almanach de Liège*.

1572. BÉCAN (Jean), dont le véritable nom était

Van Goep, dit *Gorypius*, naquit en 1514, dans le Campine, au village de Hilverembecq. Il fit son cours de philosophie à Louvain, où il remporta la 3<sup>e</sup> place parmi les maîtres-ès-arts de la promotion de 1539, et passa alors dans les écoles de médecine de l'Université de la même ville, où il étudia cette science sous Gemma le Frison, dont il prit aussi des leçons de mathématiques. Il voyagea ensuite en Italie, en Espagne et en France, pour fréquenter les écoles étrangères et se perfectionner dans les sciences. Il s'acquit dans tous ses voyages, une grande réputation, mais entr'autres à Madrid, où il servit, en qualité de médecin, Eléonore et Marie, sœurs de Charles V.

De retour dans les Pays-Bas, Bécan se fixa à Anvers, et y pratiqua la médecine pendant plusieurs années. Benoît Arias Montanus, son ami, voulut l'arracher de cette ville et le placer auprès de Philippe II; il le mit si bien dans l'esprit de ce prince, qu'il en reçut des présents, et lui offrit le titre de son premier médecin avec des appointemens considérables. Mais Bécan dégoûté de la vie de cour et ensuite de la pratique de la médecine, prit le parti de se livrer uniquement à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité, il avait tout ce qu'il faut pour y réussir; il entendait parfaitement le latin, le grec, l'hébreu et la langue teutonique ou flamande, ancienne et moderne. Il était d'ailleurs infatigable au travail et d'une pénétration admirable; mais il gâta ces belles dispositions par trop d'attachement à ses idées. Infatué des fautes principes qu'il avait adoptés, il les soutint avec opiniâtreté; les systèmes qu'il s'amusa à créer, prirent sur son imagination, et bientôt on lui remarqua dans l'esprit un certain enthousiasme qui ne tarda pas à le jeter dans des écarts prodigieux. Vers la fin de ses jours, il s'établit à Liège, où Livinius Torrentius qui l'avait connu à Anvers, eut de fréquens entretiens avec lui





et le fit connaître à Gérard de Groesbroeck. Ce fut en présence de cet évêque qu'il soutint, entr'autres paradoxes, que la langue qu'Adam parlait, était la langue allemande ou teutonique. Il ne se borna pas à le dire, car il s'efforça de le prouver dans ses *Indo-Sythica*, où il allègue quantité d'étymologies burlesques pour fondement de son opinion. Olaus Rudbeck, professeur d'anatomie et de botanique à Upsal, mort en 1702, a soutenu un système à peu près semblable par rapport à la langue suédoise. C'est sans doute dans Bécán, que l'auteur de la *République des Champs-Élysées*, a puisé son système.

Ce médecin mourut à Maestricht, à l'âge de 54 ans. Son corps repose chez les Récollets de cette ville, où l'on voit son épitaphe gravée sur une tombe de marbre.

C'est dans les ouvrages suivans que Bécán a consigné ses visions :

1° *Origines Antwerpianæ, sive Cimmericorum Becaniana novem libros complexa. Atvatica. Gigantomachia. Niloscopium. Cronia. Indo-Sythica. Saxsonica. Gota-Danica. Amazoni. Venetica et Hyperborea. Antverpia*, 1569, in-fol°. C'est dans ce livre rempli de contes fabuleux sur l'origine des peuples, et semé d'érudition, qu'il s'efforce de prouver que la langue cimbrique ou flamande est celle qu'Adam a parlé.

2° *Opera Johannis Goropii Becani hactenus in lucem non edita, nempe Hermathena, Hieroglyphica, Verlumnus, Gallica, Francica, Hispanica*. Ibidem, 1580, in-f°. Dans cet ouvrage qui n'est que paradoxes et rêveries cabalistiques, il y attaque cependant avec raison les Massorettes qui ont défigurés le texte hébreu de l'Écriture par leurs *points-crochets*.

RAMUS (Pierre), ou DELA RAMÉE, célèbre philosophe et l'un des premiers qui tentèrent de substituer

à l'autorité des anciens celle du raisonnement et de l'expérience, d'une famille originaire de la Hesbaye, naquit à Cuthé, village du Vermandois, au commencement du seizième siècle. La plupart des biographies placent sa naissance à l'année 1515; mais Joly et l'abbé Goujet conjecturent avec beaucoup de vraisemblance, qu'elle eut lieu vers 1502. Le père de Ramus était un gentilhomme du pays de Liège, qui, ruiné par les guerres, se réfugia dans la Picardie, où il vécut, avec sa famille, d'une exploitation de charbon ou de houille. Son père, trop pauvre pour lui donner aucune éducation, l'employa d'abord à paître les troupeaux; mais cet enfant, tourmenté par le désir d'apprendre, s'enfuit à l'âge de huit ans, et vint à Paris, d'où la misère l'éloigna bientôt. Un second voyage ne fut pas plus heureux : enfin un de ses oncles se chargea de payer quelques mois sa pension dans une école; et afin de pouvoir continuer ses études, Ramus entra comme domestique au collège de Navarre, où il fit, presque sans maître, de grands progrès dans les langues et la littérature ancienne.

Après avoir terminé ses humanités et sa rhétorique, il fréquenta le cours de philosophie; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la science qu'on décorait de ce nom, n'était qu'un vain cliquetis de mots. La lecture de Platon et de Xénophon, en lui faisant connaître la méthode socratique, acheva de l'éclairer sur les défauts de l'enseignement, et il se permit de les attaquer dans toutes les occasions. Quand il eut fini son cours, il se présenta pour recevoir le degré de maître-ès-arts, et prit avec ses juges l'engagement de montrer qu'*Aristote n'était point infaillible*. On accourut en foule pour voir de la confusion du jeune audacieux : mais Ramus obtint un triomphe complet, et réduisit tous ses adversaires au silence.

Encouragé par ce premier succès, il résolut d'exa-



miner à fond la doctrine et en particulier la logique d'Aristote; il rapporta tout à ce but, ses lectures, ses études, et même les leçons d'éloquence qu'il commençait au collège de l'Aré Maria. Ramus fit paraître, en 1543, une nouvelle *Logique* et des *Remarques* sur celle d'Aristote. Ces deux ouvrages soulevèrent contre lui tous les partisans de la routine, et excitèrent de grands troubles dans l'école. Antoine Govéa le peignit, dans ses discours, comme un impie et un séditieux qui, par ses attaques contre Aristote, préluait au renversement des sciences et de la religion.

Le parlement informa; mais le roi (François I<sup>er</sup>), à l'instigation du cardinal de Lorraine, évoqua l'affaire à son conseil, et ordonna que Govéa et Ramus choisissent chacun deux arbitres, qui seraient à la fois les fonctions de défenseurs et de juges, et après avoir entendu les deux parties, prononceraient sur toute cette querelle.

Danes et François Vicomercato furent les deux arbitres de Govéa. Ramus choisit pour les siens Jean Quintin, docteur en droit, et Jean de Beaumont, docteur en médecine. Le roi nomma pour les départir, Jean de Salignac, docteur en théologie, et connu par sa haine contre Ramus.

L'anti-péripatéticien se soumit, sans murmure, à comparaître devant ce singulier tribunal, et repoussa victorieusement tous les reproches de Govéa. Son triomphe fut complet; mais, après un si grand éclat, on ne pouvait pas l'absoudre : les juges, sous le prétexte de quelques défauts de forme, lui proposèrent de recommencer la discussion; Ramus ne voulut point y consentir, et quitta la salle sur-le-champ avec ses deux arbitres. Ainsi les adversaires déclarés de Ramus devinrent seuls les juges; et ce fut sur leur rapport, que le roi rendit un arrêt qui le déclare *téméraire, arrogant et impudent d'avoir réproché et condamné le*

*train et art de logique, reçu de toutes les nations; supprime ses ouvrages, comme contenant des choses fausses et étranges, et lui défend d'enseigner ou d'écrire contre Aristote, sous peine de punition corporelle.* Cette sentence fut reçue dans les collèges de Paris avec des transports de joie incroyables; et Ramus, qu'un arrêt réduisait au silence, se vit insulté publiquement par ses ignobles ennemis.

Supérieur à cette disgrâce, il profita de ses loisirs pour se perfectionner dans la connaissance des mathématiques, et préparer une édition des *Éléments* d'Euclide, dont il offrit la dédicace, en 1544, au cardinal de Lorraine. Quelques mois après, la peste ayant éloigné de Paris un grand nombre d'écoliers, on lui conseilla de donner des leçons de rhétorique au collège de Presles; et ses talents y ramenèrent bientôt des auditeurs. La Sorbonne voulut l'expulser de ce collège, dont il venait d'être nommé principal; mais le parlement le maintint dans l'exercice de cette charge.

En 1545, le cardinal de Lorraine fit annuler, par le roi Henri II, l'arrêt qui défendait à Ramus d'enseigner la philosophie, et aussitôt il ouvrit un cours de mathématiques, science à laquelle il sentait la nécessité de donner une plus grande part dans les études. Ses ennemis prétendirent qu'il n'était pas convenable que le même professeur enseignât les règles de l'éloquence et les principes du calcul, et voulaient l'obliger d'opter entre deux sciences incompatibles. Le roi mit fin à cette ridicule querelle, en le nommant, en 1551, professeur de philosophie et d'éloquence au collège de France; ce qui excita néanmoins des réclamations.

Ramus eut beaucoup de part aux débats qu'amenèrent les réformes dans la prononciation de la langue latine, et il soutint, avec autant de fermeté que de raison, que ce n'était point au parlement de décider des questions grammaticales dont la solution occupait tous les esprits.





On lui est redevable du changement de la prononciation du Q en latin, que les docteurs de la Sorbonne prononçaient comme le K. Cette réforme, embrassée par quelques ecclésiastiques, déplut à d'autres, qui défendaient avec chaleur l'ancienne prononciation. Un chanoine fut privé de ses revenus, pour avoir prononcé *quisquis*, *quancquam*, suivant la nouvelle réforme, au lieu de *kishis*, et *kankam*; il se pourvut au parlement contre ce décret; Ramus et les autres professeurs royaux craignant qu'il ne succombât sous le poids de la fièvre, se crurent obligés de le secourir; ils alléguèrent donc à l'audience et représentèrent si vivement à la cour l'indignité d'un tel procès, que l'arrêt fut absous, et qu'il fut permis de prononcer la *thea* (1), *salus* le bon plaisir de *charna*. Les querelles que cette innovation excita, ont fait du mot *kanken*, le synonyme de *l'académie*.

Ramus voulut aussi essayer d'introduire quelques améliorations dans le mode d'enseignement, et fit part de ses meilleurs plans qu'il avait adoptés pour le cours de la logique (1552). Les huées et les sifflets l'interrompirent dès son début; mais il attendit le retour du calme, et acheva son discours, malgré les cris de ses adversaires, avec un sang-froid qui les déconcerta. Leurs intrigues ne purent l'empêcher de poursuivre l'exécution du projet qu'il avait conçu pour le perfectionnement des études. Dans l'espace de dix ans, il publia de nouvelles grammaires pour le grec, le latin et le français, plusieurs traités de mathématiques, de dialectique et de rhétorique, et l'on ne peut douter qu'il n'eût travaillé avec le même zèle sur les autres parties de l'enseignement, s'il eût vécu dans des temps moins agités.

Il présenta, en 1562, au roi Charles IX, un plan pour la réforme de l'Université, dans lequel on est forcé de reconnaître un homme d'un esprit supérieur

à son siècle, et incapable de transiger avec les abus qu'il signale en indiquant le moyen de les corriger (voir l'histoire de l'Université, par Crévier, VI, 90-96).

Depuis longtemps Ramus partageait en secret les opinions des novateurs : après l'édit qui permettait aux protestans le libre exercice de leur culte, il enleva de la chapelle du collège de Presles les images et les représentations des saints. Cette imprudence anima contre lui la plupart de ses collègues qui demandèrent son exclusion de l'Université. Charles IX lui fit offrir un asile à Fontainebleau; mais, dans ces temps malheureux, la protection royale était insuffisante pour le soustraire à la fureur de ses ennemis : pendant son absence, on pillait ses meubles et la riche bibliothèque qu'il avait formée. Il revint, en 1563, à Paris, et reprit aussitôt possession de sa chaire au Collège royal, dans laquelle il se maintint malgré les menées de quelques envieux. Jean Dampestre eut le crédit de se faire nommer professeur de mathématiques; mais Ramus, l'ayant convaincu d'incapacité, l'obligea de se démettre de sa charge, et s'opposa de tout son pouvoir à l'admission de Charpentier avec qui Dampestre avait pris des arrangemens pécuniaires.

Les troubles civils, qui recommencèrent en 1567, forcèrent Ramus de se réfugier dans le camp du prince de Condé : la bataille de Saint-Denis ayant été suivie d'une paix avec les protestans, il fut rétabli pour la troisième fois dans sa chaire; mais l'avenir l'inquiétait, et il demanda la permission de voyager dans les pays étrangers, sous le prétexte de sa santé. Il visita l'Allemagne, en 1568, et fut accueilli partout avec les égard que commande le talent : sollicité d'accepter une chaire, il ne voulut prendre aucun engagement qui pourrait le retenir éloigné de la France; il consentit seulement à donner quelques leçons à l'Université de Heidelberg. Ce fut pendant son séjour en cette ville qu'il fit pro-





sion publique de la religion réformée; mais il n'embrassait pas toutes les opinions des disciples de Calvin, et il proposait, dans le mode d'administration des églises, différents changemens que Théodore de Bèze fit rejeter par le synode de Nîmes, comme trop favorables à la démocratie.

Estimé et recherché de tous les savans, on tenta inutilement de le ravir à la France. Après la mort de Tommas Anasée, la ville de Bologne lui offrit mille écus pour l'engager à venir remplir sa place. Le roi de Pologne tâcha de l'attirer à Cracovie. Jean, roi de Hongrie, lui offrit la direction de l'académie de Weismarburg. L'électeur Palatin, pour lui témoigner toute son estime, lui fit présent d'une boîte d'or ornée de son portrait. Durant son séjour à Zurich, le célèbre Balingier lui donna un repas auquel il avait invité Jonas Sinder, Adolphe Gualther et Louis Lavalier.

L'amour de la patrie le ramena en France, en 1571. On le pressa en vain d'aller à Varsovie pour réunir les suffrages de la diète sur le duc d'Anjou (Henri III), l'un des aspirans au trône de Pologne; il refusa cette commission lucrative, disant que *l'éloquence ne devait pas être mercenaire*.

Ramus avait trop d'ennemis pour échapper au *massacre de la Saint-Bartholémé*. Les assassins l'ayant découvert dans le collège de Presles, l'égorgerent, après avoir touché le prix de sa rançon, et jetèrent par les fenêtres son cadavre palpitant, qui fut traîné dans les rues par les écoliers, et souillé de mille manières; ses entrailles sorties de son corps, furent répandues et abasourcies sur la voie publique. Tous les historiens accusent Charpentier d'avoir conduit lui-même les assassins chez Ramus, auquel il ne pouvait pardonner d'avoir voulu l'éloigner du collège royal comme incapable. Cependant J. Guili. de Bonheim, écrivain contemporain cité par Heytug (*Adparatus litterarius*, p. 511),

dit que Charpentier fut non seulement étranger au meurtre de Ramus, mais qu'il témoigna la plus vive douleur, en apprenant la mort d'un si grand homme, *l'ornement de l'Université de Paris*.

Telle fut la fin déplorable d'un homme également distingué par ses talens et par ses qualités morales, mais auquel on a justement reproché un goût trop vif pour les nouveautés en tout genre. Il avait des connaissances très-étendues, l'esprit juste, beaucoup de jugement et d'éloquence; et l'on ne peut nier qu'il n'ait contribué par ses écrits et par ses exemples, au progrès des lumières et de la saine philosophie (voir à ce sujet la dissertation de Clar. Breithaupt : *De tribus logicæ institutoribus Ramo, Verulamio et Cartesio*, Jenæ, 1712, in-4°). Le service le plus éminent qu'il ait rendu, c'est d'avoir travaillé à détruire le culte superstitieux que vouaient aux anciens, des hommes incapables d'apprécier leurs ouvrages. « J'admire les anciens plus que vous, parce que je les connais mieux, disait Ramus à l'un de ses adversaires : mais qu'Aristote, Cicéron et Quintilien soient tels qu'en voudra, il ne s'en suit pas qu'on doive se mettre à genoux devant eux, les regarder avec des yeux idolâtres, ni les croire excellens en tout, parce qu'ils ont excellé en quelque chose. » Comme grammairien, s'il n'a pas trouvé la meilleure méthode d'enseigner les langues, il a mis sur la voie ceux qui sont venus après lui; c'est une justice que lui rend D. Lancelot dans la préface de la *Méthode grecque* de Port-Royal. Meigret avait distingué le premier livre de l'*Art*; c'est à Ramus qu'on doit le *V*. Son *Traité de logique* a longtemps été suivi dans les écoles de Suisse et d'Allemagne; mais on doit convenir que ses *Éléments d'arithmétique* manquent de la précision et de l'exactitude si nécessaires dans les ouvrages de ce genre et n'ont point obtenu l'accueil des géomètres.

Ramus était un homme de belle taille et de bonne



mine, d'une complexion vigoureuse et infatigable au travail. Doux, humain, sobre, chaste, pieux et zélé dans sa religion; il partageait ses honoraires avec ses amis et ses élèves négligents; il coucha toute sa vie sur la paille; sa nourriture ordinaire était de la chair bouillie; et il ne commença à boire un peu de vin, que dans un âge assez avancé.

Par son testament, daté de 1568 (que l'on voit gravé sur un livre au collège de Cambrai, à Paris), il légua à ce collège royal une somme annuelle de cinq cents livres, pour l'entretien d'un professeur de mathématiques élémentaires. Le parlement de Paris disposa d'abord de cette somme en faveur de Jacq. Gohorry, licencié de la continuation de l'*Histoire lettrée* de Paul Juchet; mais en 1576, on revint aux intentions du fondateur, et Maurice Bressieu fut pourvu de la chaire de latins, qu'ont remplie quelquefois des hommes d'un vrai mérite, entre autres, Roberval.

Ramus a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera les titres dans les tomes XIII et XX des *mémoires* de Nicéron, savoir :

1° *Institutiones dialecticæ III libris distinctæ*. Paris, 1543, in-8°. Cette logique condamnée lors de sa publication, a servi de base à l'enseignement dans plusieurs académies, et a été réimprimée un assez grand nombre de fois avec des notes d'Omer Talon et de différents professeurs allemands. Nicéron cite une traduction française de la *dialectique* de Ramus. Paris, 1555, in-4°.

2° *Animadversiones in dialecticam Aristotelis*. Libri XX. Ibid. 1543 et 1555, in-8°. Lyon, 1545, in-8°. C'est l'ouvrage qui souleva contre notre auteur tous les partisans du philosophe de Stagyre.

3° *Rhetoricæ distinctio in Quintilianum*. Paris, 1540, in-8°. Ramus l'orne la rhétorique à deux parties, *de actione* et *de actione*, et renvoie à la dialectique l'invention des preuves et leur disposition.

4° *Arithmetica libri tres*. Paris, 1555, in-4°. Ibid. libri duo. Bâle, 1559, in-8°. Paris, 1577, in-8°. Réimprimés avec des commentaires et des additions de Tobie Steyer, Lazare Schoner et Willebrord Snellius. On lui reproche une surabondance de divisions et de subdivisions. Francfort, 1691 et 1692, in-8°. Ibid. 1699, in-4°. Leyde, 1613, in-8°.

5° *In quatuor libros Georgicorum et in Bucolica Virgilii prælectiones*. Paris, 1555, 1556, in-8°. 2 part. in-8°, première édition, rare. Francfort, 1584 et 1590, in-8°.

6° *Ciceronianus*. Paris, 1556, in-8°. Cet ouvrage renferme la vie de Cicéron, tirée de ses écrits, et entremêlée de préceptes d'éloquence, de remarques grammaticales et de réflexions sur la langue latine, sur l'état des études en France et sur les réformes dont elles paraissent susceptibles. Ce curieux ouvrage a été réimprimé à Bâle, in-8°, 1557 et 1573, avec une préface de J. Thomas Freigius.

7° *Scholæ grammaticæ libri duo*. Paris, 1559, in-8°.

8° *Grammæ francæse*. Paris, 1562, 1567 et 1572, in-8°. Chef-d'œuvre d'impression pour la beauté et la netteté du caractère. Paris, 1572 et 1587, même format, avec différentes additions. Ramus propose de nouveaux caractères pour les sons simples, composés de deux lettres, tels que *AU*, *EU*, *OU*, et de distinguer les trois sortes d'*E*, ce qui porterait à dix le nombre des voyelles. Son orthographe paraîtrait extrêmement bizarre, si l'on ne la connaissait que par les exemples que Regnier Desmarais en rapporte dans sa *Grammaire*; mais on conçoit qu'un système général doit être jugé dans son ensemble, et non d'après quelques traits isolés. L'édition de 1572 est imprimée sur deux colonnes, dont l'une contient l'ancienne orthographe, et l'autre la nouvelle; elle est augmentée d'une épître de Ramus à la reine Catherine de Médicis; celle de 1587, faite sur la précédente, contient, d'après l'avis du libraire,





quelques additions de Boursset et de l'avocat Bergeron, deux des meilleurs amis de l'auteur. Cette grammaire a été traduite en latin par Pantal. Thevenin, Francfort, 1583, in-8°.

9° *Liber de moribus veterum Gallorum*. Paris, 1559 et 1562, in-8°, traduit en français par Michel Castelnau, sous ce titre : *Traité des façons et coutumes des Gaulois*. Paris, 1559 ou 1581, in-8°. Ramus y compare les mœurs des Gaulois avec celles des Germains et des Bretons; et par leur ressemblance, il prouve que les Gaulois ont habité la Germanie et la Bretagne. Cet ouvrage est très-curieux, surtout dans la partie qui traite de la forme du gouvernement; J. Thomas Freigius en a donné une édition accompagnée d'une préface, imprimée à Bâle, in-8°, 1574 et 1584.

10° *Liber de militiâ C. Julii Caesaris*. Paris, 1559, in-8°. Id. avec une préface de J. Thomas Freigius, Bâle 1574, in-8°. Id. Francfort, 1584, in-8°. Ce traité, écrit d'un latin élégant mais trop oratoire, se trouve ordinairement joint au précédent, et n'est pas moins intéressant; Grævius l'a inséré dans le tome X du *Thesaurus antiquitatum romanarum*.

11° *Commentarius de religione christianâ, libri IV*. Francfort, 1576 et 1577, in-8°. Cet ouvrage est précédé de la vie de l'auteur par Théoph. Banosius. Le premier livre traite de la foi; le second de la loi; le troisième de la prière, et le quatrième des sacremens, c'est-à-dire, du baptême et de l'eucharistie, selon le rite des réformés.

12° *Præfationes, Epistolæ, Orationes*. Paris, 1577, in-8°; ce recueil des harangues de Ramus contient aussi celles d'Onor. Tidon, son ami. L'édition de Marbourg, 1590, in-8°, est augmentée de quelques pièces et de la vie de l'auteur par J. Thomas Freigius. Outre les deux vies qu'on vient de citer, on en a une troisième, par Nicolas Nancel; et une autre, par Ch. Fré-

Aeric Lenz, *Disput. histor. literaria de historiâ P. Rami*. Leipzig, 1713, in-4°; réimprimée en 1715, avec quelques additions. On peut encore consulter les *Mémoires* de Nicéron, tome XIII; l'*Histoire du collège royal* par l'abbé Goujet; les *Dictionnaires* de Bayle et de Joly; et l'*Histoire critique de la philosophie*, par Brucker, tom. V et VI. Le portrait de Ramus, gravé dans différens formats, fait partie de la *bibliothèque calcographique* de Boissard, tome II, et du *recueil* de Desrochers; son portrait a été gravé par Théodore de Bry.

13° *Euclides*. Paris, 1544 et 1549, in-8°. Cette édition contient une épître dédicatoire adressée par Ramus au cardinal de Lorraine.

15° *Prælectiones in Ciceronis somnium Scipionis*. Paris, 1546, in-8°.

15° *Bautinæ quæstiones*. Paris, 1549, in-8°. C'est une espèce d'introduction pour servir d'explication au traité de Cicéron : *De claris oratoribus*.

16° *Orationes in logicam*. Paris, 1551, in-8°.

17° *Enarrationes in 2 et 3<sup>am</sup> orationem Ciceronis : de lege agrariâ; in orationem ejusdem : pro Rabirio perduellionis reo; in quatuor Catilinaris*. Bâle, 1553, in-8°.

18° *La dialectique de Pierre De La Ramée*. Paris, 1555, in-4°.

19° *Annotationes in epistolas familiares Ciceronis*. Paris, 1557, in-fol.

20° *Grammatica græca quatenus a latinâ differt*. Paris, 1560, in-8°. Elle offre plus de méthode que celles qui l'avaient précédée, et a été longtemps en usage en Allemagne. Avec addition et notes. Paris, 1605, in-8°.

21° *Oratio de professione liberalium artium*. Paris, 1563, in-8°.

22° *Commentarii in Ciceronem : De Fato*. Paris, 1563, in-8°. Francfort, 1583, in-8°.

23° *Scholarum physicarum libri VIII, in totidem aromaticon libros Aristotelis*. Paris, 1565, in-8°. Francfort, 1583, in-8°.



24 *Reminiscence faite au conseil privé en la chambre du roi au L. n. r. le 18 janvier 1567, touchant la proposition égale en mathématiques*. Paris, 1567, in-8°. Millien l'a insérée dans le 3<sup>e</sup> tome de son *Histoire de la ville de Paris*.

25 *Proemium mathematicum ad Catharinum Helveticum regium matrem regis*. Paris, 1567, in-8°.

26 *Scholarum mathematicarum libri XXXI*. Bâle, 1569, et Francfort, 1599, in-4°. Les trois premiers livres de cet ouvrage contiennent le *proemium mathematicum*.

27 *Schola in artes liberales, scilicet, grammaticam, rhetoricam, dialecticam, physicam, metaphysicam*. Bâle, 1569, in-fol.

28 *Tractatus ad senatum populumque Basileensem*. Aug. 1571, in-4°.

29 *Prælectiones in orationes octo consulares; una cum Romæ editæ per J. Thom. Freigium*. Bâle, 1574 et 1580, in-8°.

30 *Geometria*. Paris, 1577, in-16. Id. *cum Laz. Schomero et J. Thomæ Freigii explicationibus*. Hanovre, 1586, in-8°.

31 *Algebra explicata à Laz. Schomero*. Francfort, 1586, in-8°. Ouvrage imparfait et d'un bien faible secours pour les commençans.

32 *De sensibus affectionum et proprietatum quarumlibet singularium cum in homine, tum in brutis animalibus quibusdam*. Monachii, 1579, in-8°.

33 *Aristotelis politica græcè et latine cum notis*. Francfort, 1601, in-8°.

34 *Scilicet metaphysicæ in metaphysicos libros Aristotelis*. Francfort, 1583, in-8°.

35 *Schulmeister in Organon Aristotelis*. Francfort, 1551, in-8°.

36 *Philosophia in versione Pami cum annotationibus*. Paris, 1549 et 1552, in-4°.

37 *Grammaticæ latinæ libri IV*. Avignon, 1559, in-8°. Id. *Libri II. De rebus sonis litterarum et syllabarum à scholis grammaticis primi, ab autore recepti et locupletati*. Paris, 1564, in-8°.

38 *Cyrosura utriusque juris, seu commentarius in regulas juris canonici et civilis. Libri II*. Francfort, 1604, in-8°.

1573. LANGHE (*Charles de*), ou LANGHES, chanoine de St.-Lambert, à Liège, et ami de Juste Lipse, naquit à Gand selon les uns, selon d'autres à Bruxelles. Son père, successivement secrétaire intime de Charles-Quint et de Philippe II, lui donna une éducation soignée. Ses études terminées, Langius voyagea en Italie, et y fut créé docteur en droit.

De retour dans sa patrie, ne pouvant souffrir les désordres des guerres civiles qui affligeaient alors les Pays-Bas, il vint se fixer à Liège, où il obtint un canonicat de l'église cathédrale de cette ville, dans l'espoir d'y mener une vie tranquille, objet de tous ses desirs.

Profitant du loisir que lui procurait son état, il se livra avec passion à la philologie et à la critique; il s'exerça aussi à la poésie latine; et enfin à la culture des plantes et des fleurs exotiques; celles de l'Inde en particulier, eurent un grand attrait pour lui.

Langius est le premier en Europe et à Liège, qui ait cultivé les fleurs étrangères, et les plantes nouvellement apportées des Indes Orientales et de l'Amérique. Il en orna son jardin, où il les disposait par planches. Les étrangers venant admirer ce jardin, *veritable paradis pour le temps*. Juste Lipse nous donne quelques détails sur ce goût de Langius, dans ses *quæstiones in præfatione*, liv. IV, ép. 17. On en trouve aussi dans l'intéressant discours de M. Van Hullehem, sur l'état ancien et moderne de l'agriculture et de la botanique dans les Pays-Bas. Gand, 1617, p. 14.





Lors de son voyage en Allemagne, Juste Lipse, d'un le désir de voir ce jardin tant vanté, passa par Liège et se lia d'une étroite amitié avec Langius, dont les sages conseils l'aidèrent beaucoup à changer de vie et à se convertir. C'est à ce sujet, qu'il composa son excellent traité *De Constantia*. Depuis lors, Juste Lipse, dans ses divers voyages à Liège, ne prit jamais d'autre logement que chez son ami.

Langius voyant que le lieu qu'il avait choisi pour retraite, n'était pas plus exempt de troubles et de guerres que son propre pays, en conceut un si profond chagrin, qu'ennuyé et entièrement dégoûté de la vie, il mourut à Liège le 20 juillet, 1573, dans un âge peu avancé, lui-sunt beaucoup d'œuvres imparfaites qu'il avait commencées. Lavinus Torrentius, son parent, son condisciple et son intime ami, le fit enterrer dans l'église de St.-Lambert.

Cette année fut mémorable par la perte de deux autres savans, Michel de l'Hospital, chancelier de France, et André Maës.

Juste Lipse appelle Langius *un homme sans artifice, sans ambition, le plus savant et le meilleur des Belges*. Aubert-le-Mire le regarde comme *le plus grand critique de son siècle*; et Valère André comme *la fleur choisie des critiques*. Tous ceux qui en ont parlé convenant qu'il réunissait en lui, une profonde érudition et une rare piété.

Il laissa en mourant une bibliothèque considérable, composée en grande partie de manuscrits grecs et latins dont Lavinus Torrentius fit l'acquisition, et que lui-même légua par son testament aux Jésuites de Louvain. Nous avons de Langius :

1° *Ciceronis officia, de amicitia ac de senectute, è memorabilibus epistolis emendata, notisque illustrata*. Anvers, 1563, in-12. Il avait projeté le même travail sur toutes les œuvres de Cicéron.

2° *Variantes lectiones in Plauti comediis*, dans l'édition de Plaute, imprimée à Anvers, chez Plantin, en 1566, et dans d'autres éditions postérieures.

3° *Carmina selectiora*, à la suite d'une édition de ses Notes sur Cicéron, publiée à Anvers en 1615, in-4°, avec les *Observationes humane* du P. André Schott. Il n'y a qu'une seule pièce de Langius, intitulée : *In Europam seditionibus agitatum*, et frappée au bon coin, dans les *Belicæ poetarum belgarum*, tom. III. Il avait écrit des notes sur Sénèque, sur Suétone, sur Solin, sur Pline, sur Théophraste, sur Dioscoride. On a aussi de lui :

4° *Somnium Scipionis, et paradoxa emendata, notisque illustrata*. Hanovre, 1615, in-4°.

5° *De laudibus urbis Leodiensis. In navalem christianorum de Turcis victoriam. Hymnus in nativitate Domini. Paraphrasis in orationem dominicam*.

Il avait formé une collection de diplômes, chartes, etc., de la ville et de l'église de Liège, qui ont passé depuis dans la bibliothèque du baron de Crassier, et que l'on trouve sous les titres suivans dans le catalogue imprimé de cette bibliothèque :

1° *Collectio variorum diplomatum et actorum ecclesiarum et patrie leodiensis ex archivis ecclie cathed. ecclesiarum collegiarum et monasteriorum, opera Caroli Langii can. leod. in-fol. n° 3474 mss.*

2° *Reperitorium chartarum cathedralis ecclesie leodiensis, quondam collectum opera Caroli Langii ejusdem ecclesie canonici, n° 3475 mss.* On y trouve en marge l'indication des cartons où se trouvaient les chartes, et les registres où étaient enregistrés les privilèges.

Ces deux collections manuscrites sont sans doute les *Codicilli ecclie sue leodiensis*, cités par Mantelin dans son histoire de la comté de Loos, d'après Wendelin, qui regrettaient amèrement qu'on ne les ait imprimés, ni publiés.





1572. HARCHILIS (*Jesse de*), médecin théologien lillois. Après avoir professé quelques années la médecine à Mons, il vint s'établir à Strasbourg, où il s'occupait avec ardeur à la théologie. Il neux d'unir entre elles les nouvelles et les anciennes idées religieuses. Il se livra à des recherches pour trouver un milieu dans la doctrine du mystère de l'Eucharistie, afin de concilier, autant que possible, les controverses alors existantes entre les catholiques et les protestants; mais loin d'y parvenir, il se rendit ridicule aux uns et aux autres. Il a publié entr'autres :

1<sup>o</sup> *De causis contemptus medicinarum*. Liège, 1567.

2<sup>o</sup> *Enchiridion medicum simplicium pharmaco-naturalium in sex sunt; nunc abuluram, historiam, pharmacopoeiam et usum cognoscere compendiosum*. Bâle, 1573, in-8.

1574. MARCEL (*Henri Robert de la*), comte de Mar-leverier et duc de Bouillon, naquit à Sedan, en 1539. Il est le premier qui ait pris le titre de prince de Sedan. Il agrandit cette ville, et en augmenta considérablement les fortifications. C'est à lui qu'est due la gloire d'y avoir introduit des fabriques et fait fleurir le commerce dans sa principauté, où il attira les ouvriers protestants des contées voisines. Robert assista au siège de La Rochelle, en 1573, sous les ordres du cardinal de Richelieu. Il donna asile aux calvinistes dont il adhéra à la doctrine. Cet acte de politique de la part de Robert, fut l'une des principales causes de la splendeur de la ville et principauté de Sedan. Les calvinistes affluèrent alors de toutes parts en Europe, à une époque où presque seuls, ils possédaient la richesse et les moyens de fabrication, trouvèrent un port asile de salut pour eux dans l'Ardenne.

Robert mourut le 2 décembre 1574. On a de lui : *Ordonnance des ducs de Bouillon pour le règlement de*

*la justice de ses terres souveraines de Bouillon, Sedan, J.arts, Raucourt, Fléuranges, Flérenville, Merlaincourt, Logny, et le Sauley, avec les coutumes générales des dix livres terres et seigneuries*. Paris, Robert Etienne, 1568, in-fol.

1575. JONCHE (*Adrien de*), ou JUNIUS, naquit le 1<sup>er</sup> juillet, 1512, selon quelques-uns au village de Hornes dans le comté de ce nom, et selon d'autres, à Horn, en Hollande. De bonne études qu'il fit à Harlem et à Louvain, lui ouvrirent la carrière des sciences, dans laquelle il se lança avec toute l'ardeur du jeune âge. Étant venu en France, il s'y mit au nombre des disciples de Houllier. De là il passa en Italie, où il se fit recevoir docteur en médecine, parcourut l'Allemagne, passa en Angleterre, et y devint médecin du duc de Norfolk. Pendant le séjour qu'il fit dans ce royaume, il composa sa *Philippéide*, poème au sujet du mariage de Philippe II, avec la reine Marie, qui parut à Londres. De retour en Hollande, il fut appelé à Copenhague, pour y remplir la charge de précepteur du prince royal; mais comme le climat ne lui convenait pas, il quitta brusquement le Danemark, et vint s'établir à Harlem. Cette ville ayant été assiégée, en 1572, par les Espagnols, il trouva le moyen d'en sortir, se retira d'abord à Arnhem, et passa enfin à Middelbourg. La douleur que lui causa le pillage de sa bibliothèque, et l'insalubrité de la Zélande, portèrent une si profonde atteinte à sa santé, qu'il succomba le 16 juin 1575, au moment où il venait d'être nommé professeur à l'Université de Leyde, foudroyé l'année même de sa mort.

On raconte que J. Sandue, dans le désir de voir Jonche, fit exprès le voyage de Hollande, mais qu'arrivé à son logis, apprenant que ce savant était à Sedan, et à boire dans un cabaret avec des *fouilles*,



est-à-dire, des charretiers, il en conteut tant de mal-  
pris, qu'il partit sans l'avoir vu. Jonghe s'excusa fort,  
alléguant qu'il ne s'était trouvé avec ces charretiers,  
que pour apprendre d'eux quelques termes de leur  
métier, dont il avait besoin pour son *nomenclator*.

Vessius a fait l'éloge des *Centuries d'Adages* que  
Jonghe a ajoutées à celles d'Erasme. Quoique savant  
et très-verté dans les langues grecque et latine, ses  
inductions sont peu estimées. Iluet lui reproche d'a-  
voir souvent pris le sens des auteurs de travers, et d'en  
faire ainsi une fausse interprétation. On prétend  
même que dans la seule traduction d'Umanius, il a  
commis plus de six cents fautes. On a de lui :

1° *Cassii naturalis et medicinales quaestiones* LXXIV  
in *humanae salutem et morbos aliquot latine* Adriano  
Junio interpretis, et grecis *correlaris castigacione et*  
*Latini adfectio*. Paris, 1541, in-4°.

2° *Plutarchi convivialium problematum Decades V.*  
*cum scholiis brevibus*. Lyon, 1547, in-8°.

3° *Lexicon græco-latino auctum*. Lyon, 1548,  
in-8°. Ce dictionnaire auquel il avait travaillé en An-  
gletterre, et qu'il augmenta de plus de 6500 mots, fut  
mis à l'index à Rome, parce qu'il y donnait le titre de  
roi à Edouard VI, auquel il l'avait dédié.

4° *De annis et mensibus commentarius. Fastorum*  
*liber et calendarium*. Bâle, 1553, in-8°. Grævius a  
réimprimé cet ouvrage dans le 8° volume de son *The-  
saurus antiquitatum romanarum*.

5° *Philippæis, seu carmen heroicum in nuptias Phi-*  
*lippi II et Mariæ reginæ Angliæ*. London, 1554, in-4°.  
C'est un poème en vers prosaïques.

6° *Remarques sur la pièce satyrique de Sénèque,*  
*touchant la mort de l'empereur Claude, imprimées avec*  
*les œuvres de Sénèque*, en 1557 et 1613.

7° *Cypri verna, sive oceanica narrationum Homeri*  
*æternæ et Fastidii curæ in commentariis continen-*  
*tiam*. Bâle, 1558.

8° *Adagiorum ab Erasmo omissorum ceteris et do-*  
*cto cum dividit*. Bâle, 1558, id. avec les *adages d'Erasme*.  
Paris, 1579, in-fol.

9° *Phalli, ex fungorum genere in Hollandiæ stabili-*  
*tis passim crescentis descriptio et ad vinum expressa*  
*figura*. Delphis, 1564, in-4°. id. Leyde, 1601, in-4°.

Réimprimé avec le *Récueil des Lettres* de Jonghe.  
Dordrecht, 1652.

10° *Nonius Marullus et Fulgentius Placidas de*  
*præco sermone restitutus*. Anvers, 1565, in-8°. C'est  
la meilleure édition qui ait été publiée de ces auteurs.

11° *Eunapius de vitis philosophorum et sophistarum*  
*græcè et latine*. Anvers, 1565, in-8°. Heidelberg, 1596, in-8°.

12° *Martialis epigrammatum libri XII; Xeniorum*  
*liber I, cum scholiis Hadriani Junii*. Anvers, 1568,  
in-16, id. Strasbourg, 1595, in-16.

13° *Observationes in Plauti comædiis*. Bâle, 1563,  
in-8°.

14° *Emblemata et ænigmata*. Anvers, 1569, in-16,  
id., cum *appendice*. Leyde, 1595, in-16. Ces emblèmes  
et énigmes ont été traduits en français, par Jacques  
Grevin. Anvers, 1570, in-16.

15° *Nomenclator omnium rerum, propria nomina*  
*variis linguis explicata indicans*. Paris, 1566, in-8°.  
Anvers, Plantin, 1577, in-8°, ibid. 1583, in-8°.  
Londres, 1585, in-8°. Francfort, 1596, in-8°. Ibid.  
1629, in-8°.

16° *Hesychius Milesius de iis qui eruditionis famâ*  
*claruerunt*. Anvers, 1572 et 1615, in-8°.

17° *Animadversura libri VI et de comæ cœnæ*  
*curius*. Bâle, 1556, in-8°. Francfort, 1604, in-8°.  
*Eadem ab eautore in numeris, in locis emendata et in-*  
*signibus supplementis locupletata. Accedit appendix*  
*Hadriani Junii ad animadversa sua, nunc primum ex*  
*et V, autographia lucem editæ*. Bibliotheca Corvelli  
Van Arckel. Rotterdam, 1766, in-8°.





18. *Junius Barbii barbaris epithetorum epitome quædam et selecta*, in-12.

19. *Barbari*. Leyde, 1588, in-4°. Dordrecht, 1552, in-8°. C'est dans cet ouvrage de Junius, que les Hollandais puisent leurs plus forts argumens pour étayer leur absurde prétention à l'invention de l'imprimerie, prétention, qu'après beaucoup d'autres, a si bien réfutée le savant Lichtenberger dans son *Histoire de l'invention de l'imprimerie pour servir de défense à la ville de Strasbourg contre les prétentions de Harlem*. Un vol. in-8°, portraits et planches. Strasbourg, 1825.

20. *Epistola Lucani ad Calpurnium Pisonem emendata*. Elle se trouve insérée dans l'édition de ce poète, publiée à Leipsick, en 1639, in-8°.

21. *Adulginum compendium*. Genève, 1593.

22. *Poemata pæta et moralia*. Leyde, 1598, in-8°.

23. *Observationes in Petronii arbitri satiricon*. Elles ont été insérées dans l'édition de Pétrone, imprimée à Amstfort en 1629, in-8°.

24. *Notata in utrumque Senecam*.

25. *Cassii Jatro Sophista medicæ quæstiones, cum præ exemplaris castigationibus*.

26. *Epistolarum volumen*.

27. *Epistola et oratio de artium liberalium dignitate*. Dordrecht, 1632, in-8°. On trouve à la fin de ce livre une *epi* de Junius, qui manque souvent d'exactitude.

Au rapport de Barthius, plusieurs écrits remarquables de Junius sur les auteurs grecs et latins, n'ont pas été publiés.

1576. DELBROUCK (Jean Conrad), cure ou recteur de Serviers. Il est le premier qui ait été soumis à résidence. Il était marié avec Marie Doupille.

1577. VALOIS (Marguerite de), reine de Navarre, dernière femme de Henri IV, vint à Liège, en 1577,

accompagnée de la princesse de Roan-sur-Yon et de l'intéressante Hélène de Tournon.

Marguerite se trouvait alors dans une position difficile. Henri III, roi de France, venait de se déclarer chef de la *Ligue*, et se proposait de faire une guerre vigoureuse aux protestans. Cette princesse ne pouvait se croire en sûreté dans une cour ennemie de son mari, qu'elle ne pouvait espérer d'aller rejoindre. Le duc d'Alençon, frère de la reine, lui suggéra, dans son embarras, de prétexter que les médecins lui avaient ordonné les *eaux de Spa*, pour l'entière guérison d'un érysipèle qu'elle avait eu autrefois au bras. Il la dirigea de ce côté, dans l'espoir qu'elle lui concilierait l'amitié des principaux seigneurs des Pays-Bas.

Marguerite partit donc, et suivant l'usage alors des personnes de son rang, elle fit le voyage de France à Liège, *en litière faite à piliers doublez d'or et de soie, nuite à devise, y ayant, ou à la doublure, ou aux vitres, quarante devises toutes différentes, avec les mots en espagnol et en italien sur le soleil et ses effets....* Elle fut logée au palais de l'évêque sur la place St.-Lambert, durant les six semaines de séjour qu'elle fit à Liège, où elle se faisait apporter chaque jour les *eaux de Spa.... et étant conviée, dit-elle, dans ses mémoires, ou par l'évêque, ou par les chanoines, d'aller en festin en diverses maisons et en divers jardins, comme il y en a dans la ville et dehors de très-beaux, j'y allay tous les jours accompagnée de l'évêque, dames et seigneurs étrangers.... lesquels venoient tous les matins en ma chambre pour m'accompagner au jardin où j'allois prendre mon eau; car il faut la prendre en se promenant.*

On se faisait un plaisir d'augmenter le cortège de Marguerite de Valois : son enjouement, son affabilité, sa jeunesse et surtout sa rare beauté relevée par une élégante parure (dont on peut voir tous les détails dans



les *Amours des dames illustres*, par Brantôme, amant passionné de cette princesse), lui attirèrent un cercle nombreux d'adorateurs, qui ambitionnaient de lui témoigner les différens sentimens qu'elle leur inspirait. L'amour de ses courtisans, le matin était consacré à une conversation spirituelle; et voici comme elle décrit elle-même les amusemens qui remplissaient le reste du jour. *Partant de là (des jardins du palais), nous passâmes la journée ensemble, allant dixer à quelque folle, ou après le bal, nous allions à Vesperes en quelque religion; et l'après-souper se passait de même, au bal ou d'usus l'ent avec de la musique. . . .*

François Silviani, son premier écuyer, ainsi que son trésorier, tous deux vendus à ses ennemis, feignant de n'avoir pas d'argent, s'exercèrent de payer la dépense qu'elle avoit faite à Liège; et qui fut cause, dit elle, *qu'on eût mes chaînes, me faisant, avec le danger, et affront public.* Madame de la Roche-sur-Yon, indignée de ce procédé, avança l'argent nécessaire. Marguerite, avant de quitter Liège qui lui plaisait beaucoup, donna en présent à l'évêque Gérard de Groësbeck, un diamant de trois mille écus, et à ses serviteurs des chaînes d'or ou des bagues. Elle passa ensuite à Huy et à Dinant; mais non sans de grandes aventures.

Le reine de Navarre portait toujours un masque qu'elle ne quittait que dans ses appartemens. Les femmes en France suivaient encore cette mode sous Louis XIV, à la ville et à la campagne, pour se préserver du hâle.

L'infortunée et intéressante Hélène de Tournon, fille d'honneur de Marguerite, traitée indignement par son amant, le marquis de Varambon, en mourut de chagrin et de désespoir durant son séjour à Liège, où elle avoit accompagné cette princesse. Elle y fut enterrée dans l'église des PP. Mineurs.

Sa fin tragique, qui affligea amèrement la reine, a

donné matière au roman : *Mademoiselle de Tournon*, imprimé à Paris, en 1679, in-12. M. de la Pléce y composé une romance sur le même sujet, qu'il a insérée dans le troisième volume des *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature.*

Dans les *Mémoires* que cette princesse a écrits elle-même et qui portent son nom, on trouve tous les détails de son voyage dans le pays de Liège. La meilleure édition, du moins celle préférée par les bibliographes, est l'édition imprimée à Liège chez Bruckart. 1713, in-8°. Jean Codefroy y a ajouté *quelques notes* et un traité assez curieux : la *Fortune de la cour*, ainsi que les *Éloges de la reine Marguerite et de Bassy*, composés par Brantôme, auquel les *Mémoires* de cette princesse sont adressés.

1578. ESCHLIUS (*Nicolas*), né à Nordwieck, près de Bois-le-Duc, fut archiprêtre à Biesl, au comté de Looz, et directeur du beguinage de cette ville. Il eut pour disciples, les savans jésuites Pierre Canisius et Laurent Surius. Arnould de Jean a publié une vie d'Eschlius.

\* 1578. BOSCHÉ (*Jean*), surnommé *Lencaüs*, médecin, helléniste, physicien et naturaliste, né à Looz, ville de la principauté de Liège. Il fut appelé à Ingolstadt, en 1558, pour y remplir une chaire de médecine dans l'Université de cette ville. Ses ouvrages, qui manquent parfois de critique, attestent une grande érudition. Il a publié :

1° *Oratio de optimo medico ac medicæ auctoritate.* Ce discours, qu'il prononça lors de sa réception à l'Université d'Ingolstadt, est digne d'éloges. Il a été inséré dans le 1<sup>er</sup> tome des *Oraisons de l'Académie de cette ville.* 1558.

2° *De peste liber.* Ingolstadt, 1562, in-4°.





3. *Concordia p. Josephorum ac medicorum de Luvano conceptu, atque pectus corporaturd. sacramento, in antiochia, nunc in utero de nativitate de Centauris, Scythiae et Hunnibus.* Ingolstadt, 1576, 1583 et 1588, in-4.

Cette dissertation fait peu d'honneur à ce savant, bien qu'il ne rapporte que des erreurs très en vogue de son temps. Il y soutient que les *Centauris*, les *Scythas* et tous les *Hunnibus*, ne sont que le fruit de concubinage que les femmes entretiennent avec les démons.

4. Une édition d'*Optilus Lucanus*, *περὶ του παντος*. Louvain, 1574, in-8°. Il a donné une traduction de cet ouvrage, qui traite de la nature de l'univers, et l'a enrichie de notes savantes.

5. *De lapidibus qui nascuntur in corpore humano.* Ingolstadt, 1580, in-4.

1580. GROËSBECK (*Gerard de*), évêque de Liège et abbé de Stavelot, reçut le jour au château de Curinge, ville du comté de Looz. Il était fils de Jean, baron de Groëlsbeck et de Berthe de Ghoër. La reine de Navarre nous apprend dans ses *Mémoires*, que c'était un *seigneur accompagné de beaucoup de vertu, de piété, et de bonté, et qui parloit bien le françois; agréable de sa personne, honorable, magnifique, et de son peuple fort agréable.*

Il accueillit avec honneur, à Liège, tous les moines des Pays-Bas, qui, chassés de leurs monastères par les *Calvinistes*, étaient venus se réfugier auprès de lui. Il eut le premier qui ait introduit à Liège et à Maestricht les RR. PP. Jésuites, très-recherchés alors, comme très-instruits et les plus capables de s'opposer aux nouvelles doctrines qui menaçaient le catholicisme et les lois contraires.

Son zèle pour le maintien de la religion catholique, sans être aussi outré que celui de ses prédécesseurs.

Erard de la Marek et Robert de Berg, lui mérita le faveur de la cour de Rome, et lui valut le chapeau de cardinal.

Liège lui est redevable du premier *Mont-de-Piété*, bien utile alors aux malheureux, horriblement maltraités par les usuriers.

Sous son règne, on vit s'établir à Liège, la première verrerie que l'on connaisse dans le pays. On y employait, dit-on, le sable de la Meuse. Ce n'est que depuis lors, que l'on se servit de vitres pour les fenêtres dans les maisons particulières : elles étaient en forme de losanges.

Groëlsbeck, élu évêque dans des temps difficiles, à une époque de réaction dans les idées religieuses et politiques, gouverna le pays et le diocèse avec prudence, et surtout avec zèle, fermeté et courage.

Il ne craignit pas de s'opposer aux exigences du prince d'Orange et de lui refuser le passage pour ses troupes. Ce prince irrité d'un pareil refus, bombardait la cité de Liège, en 1558; mais l'évêque le força à battre en retraite.

Ce prince avait étudié l'esprit de la constitution liégeoise : il la connaissait parfaitement, puis qu'il l'a résumée toute entière dans une phrase bien remarquable de son mandement du 15 janvier 1578. *Un prince de Liège ne donne sentence que par ses justices, et ne fait ordonnances contre les lois du pays que du consentement des États.* Cependant, Groëlsbeck n'a pas laissé d'essayer fréquemment d'empiéter sur les droits de la nation.

Sous son règne, eut lieu la révision de toutes les lois du pays, appelée depuis *Réforme de Groëlsbeck*. C'est un *Règlement*, ou plutôt un véritable *Code*, divisé en 28 chapitres ou titres, et intitulé :

*Statuts et ordonnances touchant le style et la manière de procéder, et l'administration de la justice*





*Account et par les cours et justices seigneuriales du pays d'Alsace.* Imprimé à Liège, chez Gilles Radée, en 1572. Louvrex l'a inséré dans son *Recueil des Edits*.

Elzéhir Burton, curé primaire de Marche, est l'auteur d'un *Précis historique* sur Gérard de Groënsbeek, retrouvé par la Société d'émulation, en 1785.

\* 1580. GAMMEREN (*Hannard van*), né à Hémet sur la Meuse, était poète et médecin. Après avoir longtemps servi dans les troupes de Don Juan d'Autriche, en faveur duquel il a écrit plusieurs apologies, il enseigna la langue grecque dans les écoles d'Ingolstadt, et fut ensuite recteur du collège de Tongres.

\* 1581. PERSIN (*Jean*), de Jupille, se rendit célèbre par son infatigable charité durant la peste qui désola Liège et les environs, en 1579, après la prise de la ville de Maestricht par le duc de Parme. La contagion exerça de si grands ravages pendant trois mois, que la ville était devenue comme une solitude; l'herbe croissait dans les rues. Dans ces jours de désolation, Jean Persin, ecclésiastique, animé d'un saint zèle, se montra partout, courant à pied, à cheval, dans la ville, dans les campagnes, pour porter des secours spirituels ou temporels aux malheureux pestiférés, dont le nombre s'était tellement multiplié, qu'ils mouraient sans secours. Belzunce a trouvé des apologistes, et Persin a passé presque inaperçu dans l'histoire!...

1581. PAPIUS (*André*), naquit à Gand vers l'an 1547. Son oncle, Levinus Torrentius, alors chanoine de Liège, l'appela auprès de lui, pour diriger son éducation. A l'école d'un tel maître, il profita si bien, qu'il faillit l'admission de Charles de Langle. Il obtint un canonicat de l'église collégiale de St-Martin, à Liège. Comme il s'exerçait une nuit pendant la comète à passer et repasser la Meuse à la nage, les forces

venant enfin à lui manquer, il se noya. Telle fut la fin malheureuse de Papius, mort à la fleur de l'âge, dont les travaux avaient donné les plus brillantes espérances. Il avait acquis une connaissance parfaite des langues grecque et latine; il était bon poète et musicien. Ses œuvres sont :

1<sup>re</sup> *De situ orbis*. Paris, Robert Etienne, 1717, in-4<sup>o</sup>. Anvers, 1575, in-8<sup>o</sup>. C'est une traduction en vers héroïques du livre de Denis d'Alexandrie, avec de savantes annotations. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il publia ce travail.

2<sup>e</sup> *De consonantiis sive harmoniis musicis liber*. Anvers, 1581, in-12.

3<sup>o</sup> *Musei poema : de amoribus Leandri et Herois*.

4<sup>o</sup> *Castigationes et annotationes in Priscianum Dionysii interpretem*. Anvers, 1575, in-8<sup>o</sup>.

1581. FABRICE (*André*), poète, philosophe, théologien, orateur, né à Bodeige, village de la Hesbaye. Il fit ses études à l'Université d'Ingolstadt, où son frère Godefride enseignait avec distinction. Il professa la philosophie au collège de Ste.-Gertrude à Louvain. Appelé à Rome par le cardinal Othon d'Ausbourg, qui l'avait connu durant sa légation aux Pays-Bas, il fut présenté au pape Paul IV; nommé conseiller des ducs de Bavière, il fut député par eux au Concile de Trente, et obtint ensuite la prévôté d'Ottingen. On a de lui, entr'autres :

1<sup>re</sup> *Harmonia confessionis Augustanæ*. Cologne, 1587, in-fol.

2<sup>e</sup> *Evangelicus fluctuans ; tragedia*.

3<sup>o</sup> *Samson ; tragedia*.

1582. GUICHARDIN (*Louis*), fils de Jacques, et neveu de François Guichardin; il mérite une place par son ouvrage estimable écrit en italien, dans lequel il donne le premier, une description exacte de toutes



les provinces des Pays-Bas et de l'État de Liège. Il eut à offrir au duc d'Albe *d'abolir le carême*, et ne craignit pas d'expliquer son sentiment par écrit. Quoique ce conseil fût très-salutaire, le duc lui en témoigna son ressentiment et le fit mettre en prison, non pour la chose en elle-même, mais parce que cet écrit lui avait été communiqué par un ami perfide de Guichardin, qui le lui avait dérobé, pour s'en faire un mérite auprès du duc d'Albe. Il mourut à Anvers où il faisait son séjour habituel.

Dans son histoire, il nous apprend, que : *ceste cité (Liège) flourishoit plus jadis qu'elle ne fait à présent, et avoit que les lettres et toutes sciences y estoient en grand honneur. Pour les lettres, il y a toujours eu dans l'Université de Liège des hommes rares et renommés, tels qu'on voit et à Nuyger, François, Etienne, tous trois l'esques de Liège et enfans natifs de ceste ville...*

*Les Liégeois, dit-il, parlent ordinairement françois : mais, pour ce qu'ils sont entre la France, et l'Allemagne et les Pays-Bas, leur langage est fort estrange et corrompu, quoiqu'ils tussent de jour à autre de le polir et repurger : cependant la noblesse, et les gens de qualité et de sorte, ont assez bien l'usage plus net de la bellementise de ceste langue.*

Sa *Description di tutti i paesi bassi, ultrimonti Germaniche Infrimie*, a été traduite en français et publiée par Belle-Forêt, sous le titre de : *Description des Pays-Bas*. Christ. Plantin. Anvers, 1567, in-fol., avec fig. Houtem. 1582, in-fol.

1582. HOUTHEM (*Libert*), religieux hiéronymite, littérateur, moraliste, décoré par ses contemporains du titre de poète lauréat, naquit à Tongres au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Dès l'âge le plus tendre, résolu de se dévouer à Dieu, il entra dans la congrégation des frères de la vie commune, ou de St-Jérôme; il enseigna

d'abord les humanités à Mons, et fut ensuite appelé à la direction du convent de son ordre à Liège. C'est en partie pour la jeunesse, que Houthem a consacré ses veilles. Il composa, sous le titre de *Préceptes*, un recueil de poésies latines, adressé aux jeunes gens qui veulent s'adonner aux lettres; recueil qui contient des maximes et des sentences où brille la morale la plus pure. Il a joint à cet ouvrage, imprimé par Morbérinus à Liège, en 1573, in-8°, un *Poème sur la naissance du Sauveur du monde*. Nous avons encore de Houthem, une tragédie et une comédie, publiées chez le même imprimeur en 1574 et 1575, in-8°. La première est intitulée : *Gédéon*; la seconde : *le Théâtre de la vie humaine*. L'auteur cherche dans celle-ci à faire connaître l'homme, et il y trace, avec les couleurs les plus vives, les différens tableaux de son caractère.

Cet écrivain étale dans ses poésies une grande érudition; c'était le goût de son siècle; il cite presque tous les poètes de l'antiquité, et même il copie souvent des vers entiers, tirés des poètes grecs; il les avait lus avec fruit et s'était pénétré de leurs beautés : on ne peut enfin lui refuser un talent marqué pour la poésie latine.

Houthem entreprit le voyage de Rome dans un âge assez avancé, et mourut en revenant dans sa patrie, en 1582. On trouve une partie des *Poésies* de cet auteur, insérée dans les *Deliciae C. poetarum Belgarum*, de Janus Gruterus, 2<sup>e</sup> partie, page 1145.

\* 1583. ONLY (*Jean d'*), moine bénédictin de l'abbaye d'Orval, est l'auteur d'un manuscrit qui se trouve à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, intitulé *Recueil de mémoires historiques concernant le Duché de Luxembourg*; il intéresse aussi le pays de Liège.

1583. GOLTZIUS (*Hubert*), savant antiquaire, né à Venloo, au duché de Gueldre. Il fut le disciple de





Lambert Lombard, auprès duquel il studia la peinture, l'histoire des antiquités et la numismatique. On lui doit la publication de la *Vie de Lambert Lombard*, et un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités, dont nous ne citerons que son *Itinerarium per Italiam, Germaniam ac Galliam*, qui intéresse le pays.

1584. PELTE (*Theodore de*), né au village de ce nom, dans le pays de Liège. Il entra dans la compagnie de Jésus, et enseigna avec distinction, les langues grecque et hébraïque, à l'Université d'Ingolstadt. Il a publié :

1° *Victoris Antiocheni in Marcum, et Titi Bostrensis episcopi in evangelium Lucæ commentarii*, antichæ antiquorum in lucæ editi. Ingolstadt, 1580, in-12.

On trouve à la fin de cet ouvrage : *Dionysii Alexandritæ ad illa epistola de Dominicæ resurrectionis tempore, deque Paschalis festini termino*. Ces deux écrits ont été traduits du grec en latin par Pelte.

1585. MOLANUS ou VERMEULEN (*Jean*), savant historien ecclésiastique, docteur en théologie et censeur royal des livres à l'Université de Louvain. Il vint le jour à Lille et adopta Louvain pour sa patrie, qui était celle de son père. Ses immenses recherches sur les antiquités ecclésiastiques ont été publiées dans ses nombreux écrits, dont nous ne citerons ici que ceux qui intéressent l'histoire de l'évêché et pays de Liège :

1° *Lexicon topologicum, annotationibus arricchum*. Louvain, 1568 et 1573, in-8°. Anvers, 1583, in-8°.

2° *Codex historicus ecclesiasticus Radulphi de Riro*. Louvain, 1563, in-8°.

3° *Adulatus et chronicon sanctorum Belgii cum calenderio Belgii*. Louvain, 1573, in-8°.

4° *Natalis Sanctorum Belgii*. Louvain, 1593, in-8°. Douai, 1610, in-8°. Arnould de Ralsius, chanoine de St.-Pierre à Douai, en a donné une plus ample édition. Douai, 1626, in-8°.

5° *De canonicis et agris Dei. Libri III*. Louvain, 1635 et 1670, in-8°. C'est un ouvrage savant et très-curieux. Paquet en a donné une édition.

6° *Militia sacra ducum ac principum Brabantie cum notis Petri Louvii*. Anvers, 1599, in-8°.

7° *Annales urbis Lovaniensis. Libri XII*. Cet ouvrage est resté manuscrit.

1585. ANDRICHOMIUS (*Christian*), né à Delft, géographe et écrivain ecclésiastique. Il dirigea le couvent des religieuses de Ste.-Barbe, se retira d'abord à Malines, ensuite à Maestricht, et mourut à Cologne. On a de lui :

1° *Theatrum terræ sanctæ, et bibliothecarum historicarum, cum tabulis geographicis ære expressis*. Colonia, Agr. Judocus Henr. Kramer, 1682, in-fol., id. Cologne, 1590, in-fol.

2° *Urbis Hierosolymæ descriptio*. Colonia, 1588, in-12. Agr. Arnold Mylius, 1592, petit in-12.

3° *Chronicon ab initio mundi usque ad mortem S. Joannis Evangelistæ*.

4° *Christ. Adrichomii Jerusalem, sicut Christi tempore floruit, et suburbanorum insigniorumque historicarum ejus brevis descriptio*. Colonia Godefridus, Kemp. 1584, in-8° ; editio princeps et rara.

Sa géographie sacrée et les cartes de chaque tribu qui l'accompagnent, sont un véritable chef-d'œuvre pour son temps. Le jésuite Bonfrerius s'est utilement servi de ces cartes qu'il a corrigées et insérées dans son *Onasmaticon urbium et locorum sacre scripture*. Paris, 1621, in-fol.

1586. PROJUS de Liessy (*Jacques*), abbé d'Irreson, beliciste, écrivain éloquent. Il fut d'abord religieux de l'abbaye de Liessy en Hainaut, alors diocèse de Liège, où il eut pour maître le vénérable Dom Louis de Blois, dont il a écrit la *Vie*, imprimée en tête des



œuvre de cet abbé. Il fut lui-même élu abbé d'Hasen ou de Saint-Amand en 1569, et mourut en 1586. Outre la vie de Blosius, il a composé celles des Saints du Hainaut.

1586. HONORE (*Barthélemy*), né à Liège, chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, historien, poète, théologien. On a de lui :

1° *Description de l'entrée triomphante d'Ernest de Bavière à Liège*. Poème en vers latins.

2° *Victoire d'Adolphe de Cœntembach, évêque de Helmont*.

3° *La Vache belgeque*.

4° *Le massacre de l'amiral de Coligny*.

5° *Le massacre de la St.-Barthélemy*.

6° *L'Hôtelier parisien de voyage d'Italie*.

7° *Un recueil de bons mots*.

8° *Des actions les plus éclatantes d'Charles V.*

9° *Eligium Sancti Norberti*.

10° *Histoire des plus célèbres abbayes de l'ordre des Prémontrés*.

11° *Une édition de l'Elucidarium du B. Anselme, archevêque de Cantorbéry*. Cet ouvrage était resté manuscrit.

12° *Soixante-dix questions théologiques contre les Calvinistes*.

1587. FUCHS ou FUSCH (*Remacle*), fréquemment désigné sous le nom de *Remacle de Limbourg*, naquit dans cette ville, et fit ses premières études à Liège, chez les Frères de la vie commune. Il passa ensuite en Allemagne, où il étudia l'histoire naturelle et la médecine. Son séjour dans cette contrée fut assez long pour se lier étroitement avec les savans de ce temps, entre autres, avec Othon Beunfels, qui lui procura une partie des matériaux pour ses *Vies des médecins*. De retour de ses voyages, en 1533, il se fixa à Liège; et son

frère, Gilbert, plus connu sous le nom de *Philarete*, lui résigna le canoniat qu'il avait dans l'église collégiale de St.-Paul, en cette ville. Remacle consacra au travail du cabinet, sa longue existence, qu'il termina le 21 décembre 1587, après avoir publié un assez grand nombre d'ouvrages. Il fut enterré dans l'église St.-Paul, auprès de son frère. A notre connaissance, il est le dernier chanoine qui ait exercé la médecine à Liège. On a de lui :

1° *Illustriam medicorum qui superiori saeculo flouruerunt ac scripserunt vitæ, ut diligenter ita et fœdèlter excerptæ*. Paris, 1542, in-8°. A cette notice biographique très-incomplète, l'auteur en a joint une beaucoup plus incomplète encore, publiée isolément par Symphorien Champier, quelques années auparavant, sous le titre suivant : *Annerus in calce quorundam Neotericorum catalogus, qui nostris temporibus scripserunt*. Le premier ouvrage, qui est de 128 pages, gros caractère, est fort superficiel; le second qui ne contient que 9 pages, l'est encore plus; mais ils sont les premiers qui aient paru sur cette matière; et sous ce rapport, ils ne sont pas sans mérite.

2° *Morbi Hispanici, quem alii Gallicum, alii Neapolitanum appellant, curandi, per ligni indici, quod Guaiacum vulgò dicitur, decoctum, exquisitissima methodus, etc.* Paris, 1541, in-8°. Fuchs signale les causes, les symptômes, les récidives, souvent occasionnés par l'ignorance du guérisseur; il indique le préservatif et curatif; il conseille de brûler, de scier, d'exéiser les os cariés : toutefois, il ne semble pas avoir confirmé par sa propre expérience ces moyens énergiques.

3° *De plantis antè ignotis, nunc studiosorum aliquot Neotericorum summa diligentia inventis, et in lucem datis, libellus. Una cum triplici nomenclaturâ, quæ singulas herbas herbariû, et vulgus gallicam ac*





*pharmacium efferre solent.* Ce mince volume in-12, de soixante pages non chiffrées, a été, malgré son faible mérite, réimprimé plusieurs fois, sous ce titre, qui n'a rien de justifier : *Plantarum omnium quæ in herbariis apud pharmacopolas usus est, magis frequens nominatur, juxta Græcorum, Latinorum, Galienorum, Arabum, Germanorum, sententiam collecta, ordine alphabetico.* Paris, 1541, in-8°. Venise, 1542, in-8°. Anvers, 1544, in-8°.

4° *De herbarum notitiis, naturâ atque viribus, de quibus, tum ratione, tum experientia investigandis, dialogus. De simplicium medicamentorum, quorum apud pharmacopolas frequens usus est, electionis seu selectæ, tabella.* Anvers, 1544, in-12.

5° *Historia omnium aquarum que in communi sunt præparantium sunt usu : item conditorum et spirituum aromaticorum, quorum usus frequentior est apud pharmacopolas.* Paris, 1542, in-8°. Venise, 1542, in-8°. L'auteur décrit communément les plantes qui fournissent les eaux médicinales; il n'oublie pas l'eau de melisse, qui, dès cette époque, jouissait d'une grande renommée : enfin, le livre est terminé par un court traité des conserves, et des espèces aromatiques.

6° *Pharmacorum omnium que in communi sunt præparantium usu tabula decem.* Paris, 1546, in-8°. Lyon, 1574, in-8°. Venise, 1593, in-folio, avec le *Liber medicinalis* de Bernard Gordon. Paris, 1569, in-10.

7° *Historia aquarum, seu de aquarum virtutibus et rebus distillationum.* Paris, Janolius, 1542, in-8°.

Dans le même temps, Léonard Fuchs, savant médecin allemand, publiait ses vues nouvelles sur la médecine, et ses commentaires sur l'histoire des plantes. La similitude de nom porterait à croire, que les deux familles avaient la même origine.

1587. BONOMI (*Jean François*), évêque de Verceil, naquit à Crémone, le 6 octobre 1536, d'une famille noble. Après avoir fait ses études dans sa patrie, à Bologne et à Pavie, et avoir reçu dans cette dernière Université le doctorat de la faculté de droit, il se rendit à Rome, où il eut le bonheur de plaire au célèbre cardinal St.-Charles Borromée, qui l'employa dans des affaires importantes, lui résigna son abbaye de Nonantola, et lui laissa dans la suite, par son testament, ses manuscrits. Bonomi ayant résigné à son tour cette abbaye, fut nommé à l'évêché de Verceil, en 1572, et fut sacré à Milan par St.-Charles. Ce fut lui qui introduisit dans son évêché l'office romain, au lieu de celui d'Eusèbe qu'on y avait suivi jusqu'alors. Les papes Grégoire XIII et Sixte V lui confièrent plusieurs légations, entr'autres chez les Suisses et les Grisons, en 1579. Il courut d'assez grands dangers à Coire et dans d'autres villes; on dit qu'il s'y exposa pour la foi : le fait est, que c'était pour introduire dans ces cantons, des Jésuites et des Capucins. Il y réussit à son honneur, et établit une maison des premiers à Fribourg, et des seconds à Altorf. Il ne montra pas moins de zèle et de courage dans une autre légation en Allemagne, en 1581, où il vint à bout de déposer l'archevêque-électeur de Cologne, Gérard Truchsess de Valdpurg, qui s'était déclaré contre l'église romaine, et d'établir à sa place, Ernest de Bavière, évêque de Liège, fils de Louis, électeur de Bavière. Après cette expédition qui lui fit beaucoup d'honneur auprès de la cour de Rome, ayant été nommé légat en Flandre, il vint à Liège en 1586, et à Spa, pour y prendre les eaux, dans la résolution de faire publier dans le pays, le Concile de Trente, contre lequel les différens corps de l'état, et notamment le clergé, avaient élevé des réclamations, parce que ce concile contenait plusieurs points contraires à leurs droits, privilèges et liberté. Pour y par-





venir d'une manière quelconque, il ne s'adressa ni aux évêques, ni au magistrat, mais convoqua un synode. Il y déclara qu'il s'agissait des *abus des évêques et des prêtres, qui, en abusant l'église par le trafic ignominieux des bénéfices, par les confessions simoniaques, etc. L'abusant avec adresse, que tous ces évêques n'avaient pu, que parce qu'on n'aurait pas voulu laisser publier le concile : que c'était une chose étrange de voir que les royaumes de la terre, qui ne sont, pour ainsi dire, que les chiens du monde inférieur, repussent si obstinément les bonnes et salutaires influences de l'église, qui est une figure si naturelle du monde céleste, etc., etc.* Les chefs des églises collégiales répondirent à cette pathétique et paternelle exhortation, qu'ils croyaient qu'il était possible de rendre à Dieu, qui lui en est dû, sans perdre dans ce monde, la liberté pour laquelle est l'être immortel et béatifiant nous a créés, et considèrent donc de se conformer, *en tout*, au saint concile, alléguant de nouveau, que plusieurs points s'y trouvaient contraires à leurs libertés, prérogatives, et aux juridictions ordinaires : ils demandèrent enfin, ou que cette publication demeurât suspendue, ou qu'avant d'y procéder, on modérât les articles, qui renvoyaient leur liberté. Le légat, pour gagner du temps, leur objecta les bornes du pouvoir dont il était revêtu. En conséquence, ils rédigèrent une protestation contenant leurs griefs, qu'il fut requis de faire parvenir au Pape. Bonomi, en rusé politique, leur permit même d'y accéder ; et dans cette confiance, le concile fut publié à Liège, *sans préjudice*.

L'opiniâtreté du clergé fut déçue : le légat pressé par ses continuels rémontrances, ne sachant plus que répondre, après avoir amusé les réclamans de belles paroles, tenta de se tirer d'affaire avec une adroitness qu'on a souvent jadis reprochée aux gens élevés dans les *arts italiens*. Obligé d'avouer la vérité, il parla

dès lors au clergé à *bouche ouverte*, et leur déclara en ces termes, que la cour de Rome s'était refusée à toutes leurs demandes :

« Ce que vous me demandiez..... j'étais sûr de n'en rien obtenir..... mais enfin puisque *vous* refusez de recevoir le concile sans ces conditions : *étant astucieux, je vous ai pris par supercherie.* »

Ainsi fut publié à Liège, le Concile de Trente, au rapport du témoin oculaire, Chappeauville. Si *théologiquement*, cette forme est légale ; il faut convenir que *constitutionnellement* elle ne l'est guères.

Ce légat se préparait à donner de nouvelles preuves d'activité et de fermeté dans les Pays-Bas ; mais les eaux de Spa ne lui ayant procuré aucun bien, il revint à Liège et y mourut le 26 février 1587 : son corps fut transporté à Verceil, et enterré dans la cathédrale ; il avait légué, par testament, tous ses biens au Mont-de-Piété de cette ville. Il était fort instruit dans l'histoire et les antiquités romaines, et cultivait la poésie latine.

1588. MARCK (Guillaume-Robert de la), avoué de Franchimont, *homme de cœur, mais sauvage et cruel*, était fils de Henri-Robert, et membre de l'état-noble. Dévoué aux intérêts de la France comme toute sa famille, il embrassa le parti du prince d'Orange, ennemi déclaré de Philippe II, roi d'Espagne et souverain des pays où il voulait établir le despotisme et l'inquisition. Soutenu par Charles IX, roi de France, il combattit le duc d'Albe qui le vainquit deux fois.

Durant la guerre entre les Hollandais et les Espagnols, le prince d'Orange ayant délivré, de son chef, des lettres de marque pour courir sus aux vaisseaux espagnols et autres qui naviguaient sans ses passe-ports, des pirates appelés *gueux de mer*, la couvrirent aussitôt. Guillaume-Robert de la Marck se déclara leur chef, et donna asile sur ses vaisseaux aux bannis belges,



que la cruauté et le despotisme sanguinaire de Philippe II forcént à s'expatrier. Soutenu, du moins en apparence, par le roi Charles IX, pendant que l'Alcalá, la Suède et le Danemarck, refusaient de rendre port en faveur des Pays-Bas, Guillaume-Robert essaya les plus grands dommages à la marine de Philippe II et au commerce des villes soumises à son hégémonie.

Les *puissances de mer*, obligés de quitter les ports de l'Angleterre, où ils s'étaient retirés pour vendre leurs prises, abordèrent avec 24 bâtimens, à l'île de Voorne, située à l'embouchure de la Meuse, s'y emparèrent du port de la Brielle, et le gardèrent malgré tous les efforts du général de Boussut pour le leur enlever. Tel fut le but du de la liberte des Provinces-Unies, à laquelle Guillaume-Robert et de la Marek contribuèrent puissamment par son courage et sa résolution.

Il prit ensuite parti pour le roi de Navarre, depuis Henri IV, contre les Ligueurs, et se distingua à la bataille de Courtras, donnée le 20 octobre 1587, après laquelle il commanda en chef; mais se voyant abandonné des Suisses, qui firent leur paix bientôt après avec le roi Henri III, et ensuite par les Reines, qui en retournèrent en Allemagne, il se retira lui-même à Genève, où il mourut de maladie ou de chagrin, le 1<sup>er</sup> janvier 1588, sans avoir été marié.

Dans son testament, il institua Charlotte de la Marek, sa sœur, seule et unique héritière en tous ses biens, spécialement en ses terres et seigneuries souveraines de Bouillon, Sedan, Juvisy et Fourcues, avec la charge qu'elle maintiendrait dans toute l'étendue de ses biens la religion réformée, et qu'elle ne pourrait se marier qu'à son *peu d'instinct*, du consentement du roi de France. Il lui substitua, au cas qu'elle mourût sans enfans, Henri de Bourbon, duc de Montpensier, son oncle maternel, à la charge aussi de maintenir

la même religion, faute de quoi la substitution est déclarée caduque, et le prince de Bombes, son cousin, et après lui le roi de Navarre, puis le prince de Condé, sont appelés à la même condition.

Guillaume-Robert institua, par le même testament, le duc de Montpensier tuteur et curateur de Charlotte, donna à celle-ci un conseil pour le gouvernement et la régie de ses biens, et choisit le brave François de La Noue pour exécuteur testamentaire, après l'avoir nommé gouverneur-général militaire de ses terres et seigneuries souveraines pendant la minorité de la jeune princesse.

La mort ayant empêché Guillaume-Robert de la Marek d'établir une chaire de philosophie à Sedan, Charlotte, conformément aux dernières volontés de François de Bourbon, sa mère, pourvut à cet établissement. Elle épousa ensuite Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, dans la famille duquel passa depuis le duché de Bouillon.

\* 1588. GONTHIER (*Jean*), naquit à Andernach, en 1487, dans le duché de Luxembourg. Son véritable nom était Winther. Il professa le grec à Louvain, où il eut un grand nombre d'auditeurs parmi lesquels on comptait le célèbre Vésale et Saturnius Hortensius. Gonthier fut l'un des plus savans médecins de son siècle, et enseigna à Paris.

De ses nombreux écrits, nous nous bornerons à en citer un seul, parce qu'il le composa à Liège, en 1526, à la sollicitation d'un illustre ami, chez lequel enseignait le grec et le latin dans cette cité, où il demeurait chez Nicolas Bérauld. Quelques amis avec lesquels il était en relation à Paris, le pressant de revoir son premier travail et de le publier en faveur de la jeunesse, il le fit sous le titre de : *Synagoge græcæ nam recens et nata et illa*. Paris, 1527, in 8°. C'est le





premier ouvrage de ce savant homme, auquel était réservée la gloire de découvrir la *complication de la veine et de l'artère spermaticques*.

1588. ORBEAU (*Thoinet*), chanoine de Tongres. On lui attribue l'invention de la *chorégraphie*, ou l'art d'*écritre la danse au moyen de notes de musique*.

1588. HAYM (*Gérard*), chanoine et chantre de l'église collégiale de St-Jean, à Liège, musicien renommé de son temps. Il surpassa, dit-on, le célèbre Guioz, et mourut à Liège, en 1588, dans un âge très-avancé.

1589. CHIOZ (*Jean*), célèbre compositeur, naquit, en 1500, à Châtelet, ville de l'ancienne principauté de Liège, et aujourd'hui faisant partie de la province de Namur. Ses talens pour la musique lui acquirent une telle célébrité, qu'il fut regardé par ses contemporains comme le premier compositeur de son époque, et de bien supérieur à tous ceux qui l'avaient précédé. L'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> l'attira à sa cour, et le chargea de diriger la musique de sa chapelle. Guioz, après une longue absence, revint dans son pays, et obtint un canonicat de St-Lambert dans l'église cathédrale de Liège, ville où il mourut en 1589. Il a formé, à son école, un grand nombre d'élèves qui ont continué les progrès et perpétué le goût de l'art musical dans leur patrie.

1590. BRY (*Thierry de*), orfèvre et ciseleur, né à Liège. Ses ouvrages étaient estimés et bien-recherchés.

1590. STREAX (*Nannus Eustachius de*), moine bénédictin et prieur de l'abbaye de St-Jacques à Liège. On connaît de lui :

1<sup>o</sup> *Catalogus des livres imprimés et manuscrits de l'abbaye de St-Jacques par ordre alphabétique des*

*auteurs, avec un abrégé de la vie de chacun*. 1580, vol. in-fol. mss.

2<sup>o</sup> *Epistolis septem priorum capitulorum Regulae S. Benedicti...* 33 cap., vol. in-fol. mss. de 208 feuillets avec deux petites miniatures. C'est un traité de douze degrés d'humilité détaillés dans la règle de St-Benoît.

1590. WAMÈSE (*Jean*), ou WAMESIUS, juriconsulte, né à Liège, en 1524. Il apprit les lettres grecques et latines dans sa patrie, et se rendit à l'Université de Louvain, où il s'appliqua à l'étude du droit canon et civil, et où il fut reçu docteur en 1553. Deux ans après, il fut appelé à remplir une chaire de droit dans l'Université de cette ville; ce qui ne l'empêcha pas de suivre en même temps le barreau et d'y acquérir, comme avocat, une réputation d'éloquence. On avait une si haute idée de sa capacité pour toute espèce de sciences ou d'affaires, qu'on disait communément que l'on ne savait s'il devait être *professeur, avocat ou ministre*.

Le vainqueur de Lepante, don Juan d'Autriche, envoyé par son frère dans les Pays-Bas pour pacifier les troubles qui commençaient à y éclater, l'appela au conseil d'état. Mais Wamèse, ne voulant point changer de résidence, et préférant, en philosophie, le bonheur de la vie privée et les plaisirs de la science au vain éclat de la cour, se refusa constamment aux offres du prince, qui se contenta, dans les circonstances les plus épineuses, de lui envoyer demander ses avis. Il mourut en 1590.

Wams et Gorzel ont publié ses *Recitationes ad Ut. de apeli dionthas*, et ses *Responsorum sive consiliorum juris centuria* sec. Anvers, 1665, 3 vol. in-fol.; ouvrage excellent qui a été longtemps classique en Belgique, et que la modestie de l'auteur seule l'avait



empêché de mettre au jour. On lui doit de plus : *Consilia de iure pontificio ordine titularum in decreta libris digesta*. Louvain, 1643, deux tomes en un vol. in-folio.

On peut voir dans les *Carmina* de Juste Lipse, son ami, une petite pièce de vers hendécasyllabes sur sa mort.

\* 1592. MORBERIUS (*Gaultier*), littérateur, poète latin et typographe. Il vint établir en 1558, une imprimerie à Liège, près du Pont-d'He, à l'enseigne de la *Patience*, et se fixa ensuite près du *Palais*, à l'enseigne de la *Corne de cerf*.

Quelques bibliographes ont avancé qu'on lui était redevable des premières presses typographiques connues à Liège; mais Erasme, dans l'épître dédicatoire de son livre, intitulé : *De conscribendis epistolis des. Terentii quus*, etc., etc. Bâle, Nicolas Brylenger, 1549, épître datée de Bâle de l'an 1522, parle d'un imprimeur nommé Holonius, mort à cette époque, dont ce grand homme s'était servi pour une édition de ce livre. On lit à côté de ce passage de la dédicace d'Erasme, dans une note, qu'Holonius était un typographe liégeois, auquel on était encore redevable de la première édition des *Colloquia* : *Holonius Leodensis typographus qui C. P. quia primus formulis creavit*. M. De Villenave pense qu'Holonius était établi à Liège, et suppose qu'il est mort jeune, ou qu'il n'a resté que fort peu de temps dans cette ville, puisque si on en excepte les deux ouvrages précédens, on ne rencontre aucune autre production de cet artiste.

Morberius était littérateur et cultivait la poésie latine. Il imprima quantité d'ouvrages, entr'autres : le *Breviaire* que les chanoines de St.-Paul firent exécuter pour leur usage particulier, en 1560. 2 vol. petit in-8; les *Œuvres* de Libert Houthem et la *Rela-*

*tion du royaume des Ambassadeurs des trois rois du Japon, envoyés à Rome, sous le pontificat de Grégoire XIII*, ouvrage traduit du latin en français par Georges Tourin, 1585, in-4°.

Il est digne de remarque que la petite ville de Hasselt, au comté de Loos, possédait une imprimerie depuis bien longtemps; les deux ouvrages suivans en fournissent la preuve : 1° *Epistelen en evangelien, etc. In Hasselt*. P. B. 1481; 2° *Ex gestis Romanorum historie notabiles de viciis et virtutibus tractantes. In Hasselt*. P. B. 1481, in-folio. Les initiales désignent le nom de l'imprimeur qui est resté inconnu à tous les bibliographes. Mercier, abbé de St.-Léger, connu par ses savantes recherches sur cette matière, dit avoir vu un autre livre également imprimé à Hasselt, en l'an 1480, avec les initiales P. B. comme dessus.

1595. BUDEL (*René*), né à Ruremonde, directeur des monnaies du duc de Bavière et des électeurs ecclésiastiques, fut chargé des mêmes fonctions dans la principauté de Liège, à laquelle il rendit d'importans services dans cet emploi. Le traité suivant atteste l'étendue de ses connaissances sur cette matière : *De monetis et re numariâ libri duo. His accesserunt varii de monetis tractatus, authore et collectore Renero Budelio*. Cologne, 1591, in-4°. Ouvrage rare et recherché.

1595. TORRENTIUS (*Liévin*) ou VANDER BEKEN, humaniste, poète latin et philosophe, naquit à Gand le 8 mars 1525. Après avoir fait sa philosophie à Louvain, il y étudia le droit et reçut le grade de licencié. Pendant ses études dans cette ville, il concourut honorablement à la défendre contre un fameux partisan nommé Martin Van Rossum, qui fit une tentative inutile pour s'en rendre maître. Torrentius voyagea ensuite en Italie et prit à Bologne le bonnet de docteur. Il fit un séjour de plusieurs années à Rome, et





Il concilia les bonnes grâces des hommes les plus distingués, tels que les cardinaux Sirlet et Borromée, Paul Manuce et Fulvius Ursinus, Taërno, etc. De retour dans les Pays-Bas, il s'attacha à Georges d'Autriche, évêque de Liège, qui le pourvut d'un bénéfice. Il fut successivement chanoine de St.-Lambert, archidiaque du Brabant, et grand vicaire du diocèse. L'expérience des affaires qu'il avait acquise à Rome, lui procura de nouvelles missions et de nouveaux emplois.

La confiance et l'estime qu'inspiraient ses talents, le firent choisir de préférence à tout autre, comme chargé d'affaires auprès du St.-Siège, lors des réclamations élevées par suite du démembrement de l'évêché de Liège, sous Paul IV, en 1559; acte d'une saine politique, sollicité par Philippe II, roi d'Espagne, mais dont les conséquences étaient fatales à l'église et au pays de Liège. Délégué de la part de Robert de Berg, alors évêque, et de celle du chapitre cathédral, pour aller supplier le souverain pontife de révoquer la bulle portant l'érection de nouveaux évêchés aux Pays-Bas; et dans le cas contraire, d'obtenir au moins une juste compensation à l'église; Torrentius s'acquitta en apparence de sa mission. Malgré ses prétendus efforts, la cour de Rome qui avait alors plus que jamais besoin du roi d'Espagne, pour se soutenir contre les novateurs, craignant sans doute de mécontenter un si bon ami, se refusa à toutes les demandes de l'évêque et du chapitre; et Paul IV accorda pour toute grâce aux Liégeois, le privilège de ne pouvoir être jugés hors du pays en première instance, dans les causes ecclésiastiques.

En 1576, Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers; mais la situation politique des Pays-Bas l'empêchant de prendre possession de ce siège, il demeura à Liège jusqu'en 1587. Il venait d'échouer dans une négociation qu'il avait entamée à Cologne, pour faire

réformer la pacification conclue dans cette ville en 1581, négociation dont il existe un compte rendu, publié par lui. Ni les soins de son diocèse, ni ses occupations au conseil d'état, dont il était membre, ne purent éteindre sa passion pour les belles-lettres, et il y trouvait son délassement favori. Vers 1594, il fut créé archevêque de Malines; mais il n'avait pas encore reçu ses bulles de la cour de Rome, quand la mort le surprit à Bruxelles, le 26 Avril 1595. Il fut enterré dans le chœur de la cathédrale d'Anvers, où l'on voit son mausolée.

Torrentius fonda, par son testament, le collège des Jésuites de Louvain; sa bibliothèque qui faisait partie de la donation, était estimée 30,000 florins. Il avait aussi formé en Italie une précieuse collection d'antiquités. Gérard Brandt, dans son *Histoire de la réformation des Pays-Bas*, en rapportant à l'année 1595 la mort de Torrentius, lui rend le témoignage de ne pas avoir approuvé les violences en matière de religion, et d'avoir traité les protestans de son diocèse avec beaucoup de douceur; mais Pierre Burnaun, dans son *Sylloge epistolarum*, tom. 1<sup>er</sup>, p. 420, pense que Brandt s'en est rapporté là-dessus trop légèrement à l'historien de Thou, et il se fonde, non sans quelque apparence de raison, sur une pièce de vers latins qui, en effet, dépare le recueil des *Pœmata* de ce prélat. Elle est intitulée : *In laudem Balthazaris Gerardi, fortissimi tyrannicidae*. C'est une espèce d'apothéose du fanatique assassin de Guillaume de Nassau, premier Stadhouder des Provinces-Unies. Burnaun en veut encore à Torrentius de ses menées pour ramener Ju te Lipse dans le giron de l'église catholique, et pour l'enlever à l'Université de Leide. On a de lui.

1<sup>re</sup> *cat. opellorum gravatio in Locutiones per Mart. à Roshemio ab eximio spei adobsecrulo (Lecino Torrentio) posteritati tradita*. Anvers, 1542, in-12 :





C'est une élogie latine sur la levée du siège de Louvain et de la fuite de Martin Van Rossum, que d'après Naquet, Torrentius avait publiée, mais sous l'anonyme, quand il n'était âgé que de dix-sept ans.

2° *Poemata sacra*. Anvers, 1579 et 1594, in-12. Bien que ces poésies portent le titre de *sacra*, toutes ne traitent pas de sujets religieux ; il s'y trouve même une suite de huit odes du genre érotique, ou plutôt du style d'une pièce précédente, intitulée *Bacchanalia* ; elles sont sous la rubrique de *Lyde sive adulescentia* ; mais elles n'offrent rien de licencieux. Dans la latinité moderne, les poésies de Torrentius occupent un rang distingué et elles se ressentent peut-être du long séjour qu'il avait fait en Italie. Il le donne à entendre lui-même dans la *Dedication* de ses poésies au pape Paul V.

3° Une édition de *Salluste*, accompagnée d'un bon commentaire, en prouva dû aux soins de Charles Langhe. Anvers 1578 et 1592, et dans les *Variorum* de Hollande.

4° Une édition d'*Horace*, également accompagnée d'un Commentaire. Anvers, 1602, in-4° ; ce commentaire est un des plus estimés, mais il n'a paru que posthume. « L'auteur, dit M<sup>r</sup> Vanderbourg, a fait usage de quelques bons manuscrits, que la mort l'a empêché de décrire ; moins hardi dans ses conjectures que Cingulius, il en a offert quelques-uns de très-plausibles, que d'autres ont développées sans le citer. On l'a puisé dans ses commentaires la plus grande partie de son érudition, et n'en a pas toujours avoué. » Torrentius n'avait pas trouvé le temps de commenter l'*Art poétique*, on y a suppléé par un commentaire de Pierre Vannius. On a imprimé avec l'*Horace* de Torrentius, son *Commentarius ad legem Juliam de Populi de ambitu militum*, qui prouve qu'il était encore avant jurisculte.

5° Torrentius a publié les *Œuvres posthumes* de

Jean Goropius Becanus. Anvers, 1580, in-folio, et il y a mis une préface où il défend cet écrivain contre Joseph Juste Scaliger, qui n'en était pas moins infamement supérieur à l'étymologiste belge.

6° On trouve plusieurs lettres de Torrentius dans le *Sylloge epistolaram* de P. Burmann, tom. 1<sup>er</sup>, p. 474-489.

7° On attribue aussi à Torrentius une *traduction latine* de quelques homélies de St. Jean-Crisostôme.

1595. LAMBERT (Dom Mathias), religieux de l'ordre de Cîteaux, prieur de l'abbaye d'Aine, n'avait que 53 ans, lorsque la mort l'enleva en 1595. On a de lui :

1° *Commentaire sur la règle de St. Benoît*. Liège, 1596, in-8°.

2° *Du danger de la conversation entre les personnes de différent sexe*.

1595. CHÉVART (Antoine), théologien distingué, né à Vié, vers l'an 1522. Il fut chanoine et vicedoyen de l'église cathédrale de St. Lambert, et *Inquisiteur de la foi*. Il assista au Concile de Trente avec Guillaume de Poitiers, prévôt de la même église. Sa charité envers les pauvres le fit beaucoup regretter après sa mort. On doit en grande partie à ses soins, l'édition du *Maître des sentences*, imprimée à Louvain, en 1545. On lui doit aussi :

1° *Manipulus curatorum à Guidone de Mont-Rocher. Adjectus est ritus celebrandi sancte missae officium juxta morem diocesis Leodiensis*.

2° *Hilberti Constanensis episcopi poemata et officia missae*. Anvers, 1570, in-12.

1597. PETRI (Suffridus), helléniste, poète, historien et orateur, né à Leuwarden dans la Frise, en 1527, fut bibliothécaire et secrétaire du cardinal de Granvelle. Finnyé de la vie de la cour, il se retira à



ouvain, où il expliqua quelque temps les auteurs grecs : il alla remplir ensuite une chaire de droit civil dans l'Université de Cologne, et les États de Flandre nommèrent leur historiographe. Avant perdu sa femme, il prit les ordres sacrés à Cologne, ville où il mourut, à l'âge de soixante-dix ans, des suites d'une hydropisie. De tous ses ouvrages, nous ne citerons que celui qui intéresse le pays : *Appendix ad chronicon piscorum leodiensium*, qui contient les vies des évêques de Liège, Jean de Bavière, Jean de Valerode, Jean de Hinsberg, Louis de Bourbon et Jean de Hornes. Cet appendix est inséré tout entier dans le 3<sup>e</sup> tome des *Gesta pontificum leodiensium* de Chapeauville, qui l'a copié sur le manuscrit autographe de l'auteur.

\* 1597. RAIMOND (Alarcus de), né à Liège. On ne connaît de lui que son *Traité du droit et du domaine de l'église cathédrale de Liège sur le comté de Hornes et le fief de Loz*, imprimé à Liège en 1598, à l'occasion des différends survenus pour la possession de ce comté, après l'extinction des Montmorency-Nivelle.

1597. DELVAUX (Jean), moine de Stavelot, fut accusé de magie, et d'être l'un des chefs de bandes de sorciers qui désolaient le pays de Stavelot par leurs assemblées nocturnes, où les démons et les personnes des deux sexes se livraient aux plus détestables irrégularités. Après cinq années de réclusion dans un cachot, nourri au pain et à l'eau, et avoir été torturé à différentes fois, il fut condamné à mort, sur son propre témoignage, et exécuté à Stavelot.

Chapeauville, dans ses *Gesta pontificum leodiensium*, tome 3, cap. 25, 37 et 38, nous a laissé une relation détaillée de ce procès, si cruellement ridicule, auquel il assista en sa qualité de commissaire. Nous nous bornerons à donner la narration succincte de cet historien ecclésiastique, témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

Jean Delvaux, fils d'un paysan ardennais, passa ses premières années, à garder dans les champs, les bestiaux de ses parens. À l'âge de quinze ans environ, ayant déjà souillé sa jeunesse de crimes infâmes, il rencontra un vieillard, vêtu d'une robe longue, se promenant dans la forêt où il faisait paître ses bestiaux, qui lui demanda s'il voulait le servir et lui obéir en tout, qu'en récompense il le comblerait de biens et d'honneurs. Le petit pâtre ayant accepté ces offres, ce vieillard lui apparut alors sous diverses formes monstrueuses, et lui imprima deux stigmates sur les épaules : il l'emmena à Trèves où il lui fit faire ses études, et l'initia dans tous les secrets de la sorcellerie, très en vogue alors ; le transportant en divers lieux à des assemblées nocturnes, et lui procurant les moyens de faire périr ses parens, ses amis et leurs troupeaux.

Suivant les conseils de son mentor, Jean Delvaux, après avoir achevé ses études, prit l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Stavelot, et recut même les ordres sacrés. N'étant que sous-prieur de ce monastère, mais désirant parvenir au priorat, il initia quelques religieux dans ses maléfices et crimes, et aidé d'eux, il fit périr dom Antoine de Salm, prieur, et plusieurs moines de Stavelot.

En 1593, sa conduite inspirant des craintes au nouveau prieur de Stavelot qui le soupçonnait de sorcellerie et d'avoir commis plusieurs crimes, il fut jeté dans un sombre cachot, et nourri au pain noir et à l'eau. Le prieur en écrivit à Ernest de Bavière, archevêque-électeur de Cologne, évêque de Liège, et abbé administrateur du monastère de Stavelot, qui envoya sur les lieux André Streignart, évêque suffragant de Liège, et Jean Chapeauville, vicaire-général du diocèse, avec un notaire, à l'effet d'examiner le prisonnier.

Jean Delvaux, non sans verser beaucoup de larmes,





par le onzième, les détails de sa vie, et leur dénonciation de 500 personnes, toutes complices de ses maléfices. Streignart et Chapeauville, étonnés de pareils aveux, ne pouvant en croire leurs yeux et leurs oreilles, il leur fut soumis un nouvel examen, pour s'assurer de la vérité de son témoignage; mais il répéta et assura tout ce qu'il avait déjà dit. Trouvant ce religieux *« bon d'un fait d'erreurs propres aux païens et aux hérétiques, ils l'instruisirent et le catéchisèrent sur l'office de Dieu, la Trinité, les bons et les mauvais esprits, l'immortalité de l'âme, la vie future, et sur les autres articles de la foi catholique.*

Enfin de Havibre, après avoir examiné et pesé les *« conclusions* de Jean Belvaux, ainsi que la *« doctrine* par lui faite de ses *« erreurs*, parmi lesquelles se trouvaient des personnes de tout état et de toute condition, jugea indispensable d'établir pour la principauté de Stavelot, une *« commission inquisitoriale*, pour laquelle il nomma André Streignart, son seigneur, Jean Chapeauville, son grand-vicaire, Pierre Champs, juriconsulte, son vice-chancelier (si tristement fameux dans ces sortes de procès), et Jean Malempeter, avocat fiscal. Il délégua à ces personnes tout pouvoir et jurisdiction pour connaître de cette affaire, la juger, et faire exécuter le jugement, et s'adjoint des juges, *« ecclésiastiques et séculiers* de la principauté de Stavelot, *« selon le droit et les coutumes locales.*

Mais donnons ici le récit même de Chapeauville :

« D'après cette délégation de juridiction, nous prîmes de Liège le lendemain de Stavelot dans une voiture à quatre roues, le premier jour de l'année 1681; mais pendant ce voyage, lorsque nous fûmes arrivés à peu de distance de l'église St-Remacle et près de Stavelot, le timon de la voiture dans laquelle se trouvaient le seigneur Streignart et moi-même avec l'illustre Pierre Grams et Jean Malempeter, étant

« conduits, fut brisé par le milieu, à l'aide du démon, mais cela n'apporta d'autre obstacle à notre marche, sinon que la voiture à quatre roues et son équipage ayant été laissés en un endroit pour être réparés, nous avons dû achever le reste de la route, montés sur les chevaux de nos domestiques. Nous n'avons eu connaissance de ce *« stratagème du démon trompeur*, que lorsqu'arrivés au monastère et étant entrés, le même soir dans les prisons, pour porter au moine Belvaux des vœux pieux et salutaires, nous lui eûmes adressé le salut; car, au lieu de nous le rendre, d'abord et inopinément, il nous pria de l'excuser de la fracture de notre coche, disant : *« qu'un démon mal appris, autre que le sien, qui jamais ne lui avait manqué, avait seul osé briser cette voiture par le milieu.*

« Le lendemain, à la pointe du jour, Jean Belvaux, interrogé et examiné par nous, sur les articles proposés par le fiscal, persista dans ses premiers aveux. Sur quoi, ayant été admonesté de n'accuser personne témérairement, il renouvela ses aveux précédents, énumérant non seulement les complices ou *« censeurs* de ses maléfices, mais nous désignant même, à quelle société chacun d'eux était attaché parmi les sorciers, et en quels lieux il avait été lui-même transporté par son démon, aux assemblées nocturnes; ce qui se traitait dans ces assemblées infernales; ce qui s'y pratiquait à l'honneur (ou plutôt à l'horreur et à l'abomination) du démon président de ces assemblées; avec quel ordre s'y faisaient ces banquets infernaux, quels sacrifices diaboliques, quels enchantemens pernicieux au genre humain, aux bestiaux, aux fruits et à tout ce qui existe, y avaient lieu.

« C'est pour cela que nous commençâmes à l'interroger sur ces sociétés et sur leur nombre. À quoi Jean Belvaux, parlant de choses à lui très-familiales,



l'éclair d'abord et sans nul embarras, qu'il existait entre eux, huit sociétés de sorciers : 1<sup>re</sup> celle de Stavelot ; 2<sup>e</sup> celle de Houffalize ; 3<sup>e</sup> celle de Trèves ; 4<sup>e</sup> celle de Tagnez ; 5<sup>e</sup> celle de Cherin ; 6<sup>e</sup> celle de Huelldy ; 7<sup>e</sup> celle de Salm ; 8<sup>e</sup> et celle de Lavaux. Interrogé ensuite sur les lieux où chacune d'elles avait coutume de se réunir et en même temps de célébrer leurs conventicules, il nous désigna, sans hésiter, quels étaient les quatre endroits de réunion pour la société de Stavelot ; savoir, à Stavelot, près la porte du monastère ; dans les champs et fonds près saint-Wille ; au village de Bosut, et dans le hameau de Gredde à la Morelle. Il détailla ensuite les lieux de réunion des autres sociétés.... Il nous dit immédiatement après combien de tables on dressait dans chaque lieu de ces assemblées, les jours de réunion et de banquet, et nous indiqua nom par nom, les personnes qui assistaient à chacune de ces sociétés, et en quel nombre elles s'y trouvaient, en récitant et désignant par leurs noms et prénoms près de *deux cents sorciers*, et assignant à chacun d'eux leur société et leur classe.

« Lorsque par après nous nous rendions auprès de lui à jour fixes, que nous lui répétions son examen et que nous insistions pour qu'il nous détaillât tout ce qui se passait dans ces conventicules nocturnes des sorciers, il nous raconta que *Belzébuth*, démon de première classe, était adoré à genoux, et que la terre qu'il avait foulée, était baisée par les assistants : qu'après la cérémonie de l'adoration terminée, on apportait les tables, où, sous la présidence du démon, chacun prenait place selon son grade.

« A la première table, s'asseyant avec leurs femmes, ceux qu'on appelle les *braves hommes*. Les nœts et la bière qu'on y prend, s'y apportent par les confrères, ou s'enlèvent furtivement d'ailleurs. Avant de se

mettre à table (je ne rapporte ceci qu'avec horreur, au lieu de *Benedicite*, on y prononce le blasphème suivant :

« *Au nom de Belzébuth, notre grand-maître souverain, commandeur et seigneur, que nos viandes, ce boire et ce manger soient garnis et servis pour nos réfections, plaisirs et voluptés !* à quoi chacun répond par « *Ainsi soit-il !* Après le repas, qui se termine par ces paroles : *De notre réfection salutaire, prise et reçue, que notre commandeur, seigneur et maître Belzébuth, soit loué, gracié et remercié à son exaltation et au commun bien !* Toute l'assemblée dit *Ainsi soit-il !*

« Après qu'on s'est rassasié, les viandes et les tables étant ôtées, on se livre à la danse, et entr'autres obscénités, on imprime des baisers impudiques au démon, qui s'y présente sous la forme d'un bouc.

« Les danses terminées ainsi que les chansons qui commencent presque toujours par celle-ci : *A Bois-Burnette, rallondez-vous*, on en vient à d'exécrables embrassements réciproques, tant avec les démons qui se montrent sous la forme d'hommes et de femmes, qu'avec de véritables personnes des deux sexes et de diverses conditions et qualités. Il s'y trouve une femme publique et sorcière qui se nomme *Bonne-Lame*.

« Enfin, au moment du départ, qui a toujours lieu à peu près au premier chant du coq du matin, ou au premier son des cloches, il s'y fait par les mains du démon, à chaque associé, une distribution de poison, au moyen duquel ils peuvent dans l'occasion exercer leurs maléfices....

« Entr'autres anecdotes remarquables, il en est une surtout qu'il convient de rapporter ici ; c'est que, « disait le prisonnier, de *plusieurs tables auxquelles chacun des associés est assis à son rang, il tenait lui, le premier rang à celle de la quatrième et se*





« Interroge intimement qu'il fit l'énumération de tous les associés, et spécialement de ceux et celles qui s'asseyaient à la quatrième table et s'y divertissaient, il nomma douze hommes de la première classe qui se trouvaient avec leurs femmes et se nommaient les *braves hommes*, présidés par *Belzébuth* ayant à ses côtés deux assistants, *Léviathan* et *Astéroth* ou *Vénus* qui servait de succube à un moine.

« Il conta ensuite quels étaient ceux qui se trouvaient à chacune des autres tables; ce qu'il nous importait de lui faire expliquer en détail.

« Et pour nous assurer de plus en plus de sa fermeté dans ses déclarations et fermer la bouche aux ennemiens, nous avons laissé passer quelques jours d'intervalles avant de retourner près de lui; et nous n'y sommes revenus qu'en l'almène tant, en premier lieu, de son salut, ensuite de l'accuser, ni dénoncer personne par l'inspiration de quelque mauvais génie; et lui avons relu les accusations et indications nominales qu'il avait faites, ayant soin de ne lui faire cette lecture, que d'une manière opposée et dans un ordre renversé, en mettant tout en en partie, les personnes qu'il avait rapportées à la première table, . . . . ou même à d'autres tables et réciproquement, etc.; lui, au contraire, protestait constamment que ce n'était pas ainsi qu'il avait dit, et que ce qui avait été écrit autrement avait été mal rédigé; et il récitait ses précédentes accusations dans l'ordre conforme à sa véritable déposition; et cela fut renouvelé par nous, après un intervalle de plusieurs jours.

« . . . . Il accusa donc plusieurs personnes tant ecclésiastiques que séculières, et nous assura qu'il avait souvent assisté à l'assemblée de la société de Trèves, et que le docteur *Matton* (docteur en droit et en théologie au Collège de Trèves, brûlé dans cette horrible ville, pour fait de sorcellerie,

en 1585) occupait la première place à cette réunion; ajoutant que lui, *Delvaux*, avait pour sa partenaire dans cette assemblée, une jeune marchande de poissons aussi plaisante que jolie, qui, à Trèves, lui avait fait chaque fois, la cérémonie des sorciers terminée, présent de petits poissons; et qu'en diverses autres réunions tenues à des jours déterminés, il avait été gratifié des mêmes dons par son amie, en signe de salut.

« Toutes ces choses-là avaient été admirablement bien comprises et certifiées par les dépositions de Jean *Delvaux*. Néanmoins, nous lui donnâmes encore audience à plusieurs reprises, en plein tribunal; interrogeant cet homme avec bénignité et sondant de diverses manières la vérité de l'histoire de toute sa vie et de ses actions, nous l'avons toujours trouvé tellement d'accord avec lui-même et constant dans ses narrations, qu'il était à chacun de nous tout soupçon qu'il pût être un insensé.

« Mais qui plus est, *Oramus* (qui aujourd'hui, tandis que nous traçons ces lignes, jouit encore d'une vigileuse verte, florissante, et d'une excellente santé, étant âgé de 76 ans et n'ayant d'infirmités que dans les pieds), et moi-même assez souvent, ne sachant que l'impulsion de la charité chrétienne, nous avons été seuls trouver cet homme dans la cellule où il était enfermé, et en même temps, l'avons examiné sur beaucoup de choses, à l'occasion de ce qui nous a appris, tant la lecture des docteurs que ses propres dires et faits: il nous démontrait par plusieurs raisons qu'il alléguait, que ses confessions ou aveux d'étaient nullement l'effet d'une imagination troublée par des impulsions fallacieuses du diable, comme nous lui assurons que cela nous semblait pouvoir être, mais que le tout était le plus souvent passé vraiment, réellement, légitimement, et personnellement





comme il l'assurait : nous expliquant et spécifiant une foule d'indices au moyen desquels il connaissait et donnait à connaître, quand il s'était réellement trouvé aux *assemblées d'innocentes*, et quand il n'y avait assisté qu'imaginairement, et qu'il y avait fait ceci ou cela ; ce qu'il affirmait toujours avec constance et fermeté.

..... Après que nous eûmes fait le rapport de tous ces faits à l'évêque Ernest de Bavière, et qu'il eût porté de plus en plus attention à la gravité de l'affaire, il nous ordonna de procéder judiciairement à l'inquisition et à l'examen de tous les accusés, tant ecclésiastiques que laïcs ; ce qui fut fait avec autant de diligence que de soin pendant toute l'année jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier de l'année suivante (1597).

Nous décrétâmes donc l'arrestation judiciaire corporelle non seulement des *vieilles femmes* et des *hommes du vulgaire*, mais encore des *principaux personnages* de l'endroit, le *mageur* lui-même, appelé Kaimmerlinck, plusieurs *chérins* et *curés*, et des *religieux* de marque par leur âge, leur esprit, leur érudition et leur bon sens. ....

Pendant le cours du procès, Jean Delvaux accusa de complicité pour fait de sorcellerie, plus de cinq cents personnes, au nombre desquelles se trouvaient des *seigneurs de villages* et plusieurs ecclésiastiques, entre autres, Jean de Fromille, curé de Stavelot, des religieux du monastère de Stavelot, spécialement Gilles Harzet, prieur, Maurice D'Oufflet, Quirin de Gonet, Cornille Neudlorge et Pascal Limbourg, lesquels religieux déposèrent tous qu'ils croyaient être *ensorcelés ou atteints de maléfices*, au moyen d'un *vin jete dans divers endroits du monastère*, par *Jean Delvaux* leur confesseur, ou par d'autres complices de sorcellerie.

Le syndic ayant enfin requis qu'il fut prononcé

un jugement suivant les actes du procès, et que l'accusé  
 « fût condamné à la *question* ou *torture*, afin que la  
 confession ou aveu qu'il ferait pût lui servir à toutes  
 fins meilleures contre tous hommes ou femmes asso-  
 ciés aux sortilèges. . . . à raison de quoi l'évêque de  
 Liège, Ernest de Bavière, et toute la principauté de  
 Stavelot formèrent réclimations et protestations, l'ac-  
 cusé étant présent et implorant la miséricorde du  
 Dieu tout-puissant et tout miséricordieux.

Après une longue discussion et les *admonitions* et  
*prières ordinaires*, il fut passé outre.

À la requête de Jean Villers, syndic du monastère  
 de Stavelot et accusateur, Jean Chapeauville rendit  
 un décret le 17 mars 1597, déclarant avant de pro-  
 céder à la décision entière de la cause, que Jean  
 Delvaux serait *appliqué aux questions*, et *examiné au*  
*moyen de la torture pour une inquisition ultérieure.*

La promulgation de ce décret exaspéra plusieurs  
 personnes *suspectes de sorcellerie et de maléfices*. On  
 répandit partout le bruit que l'accusé était un *homme*  
*en délire et un esprit faible* ; mais pour étouffer ce  
 faux bruit (rapporte Chapeauville), nous fîmes con-  
 voquer devant nous, monsieur Louis de Visé, prieur  
 du monastère de Malmédy, homme d'une foi ingente  
 et bien connue, Lambert de Verlemont, Gabriel  
 Neudlorge, gouverneur du monastère de Stavelot,  
 Rémi d'Ontrepont, Adolphe de Rahier, *mageur*  
 héréditaire de Bodeux, Guillaume Rave, podestat  
 de Malmédy, officier supérieur, Pierre de Noirlalze,  
 vicomte d'Anhevec et *mageur* héréditaire de Chevron,  
 ainsi que plusieurs prélats, hommes nobles et res-  
 pectables, officiers et *mageurs* du pays, parmi lesquels  
 il s'en trouvait quelques-uns atteints de sortilèges.

Jean Delvaux étant comparu en présence de ces  
 personnes et interrogé sur les aveux et accusations  
 qu'il avait faits devant nous, répondit à tous avec



ant de fermeté, de constance et d'ê-propos qu'il réfutait même les narrations erronées que nous faisons exprès, réfutant les objections que les suspects lui faisaient avec colère, et rendant raison de tout, tel point qu'il écarta toute idée qu'il ne fût pas dans son bon sens.

Non contents de cela, les opposans et ceux qui se sentaient coupables, répandirent le bruit que depuis son emprisonnement, il avait écrit des lettres aux capitaines de la Bourlette et de Greindieville, ainsi qu'au seigneur de With, dans lesquelles il donnait les indices d'aliénation mentale, en y disant, que la Bourlette et les deux autres étaient ses neveux, en promettant de faire périr, au moyen de son art et de sa science, tous les ennemis du roi catholique (Philippe II) et de faire autre chose de la même nature.

A quoi Jean Delvaux répondit en montrant un esprit ferme et sain, qu'il avait alors feint d'être en délire et atteint de folie, et qu'il n'avait mentionné cette parenté et promis la perte des ennemis du roi, que pour obtenir son élargissement et être mis en liberté; mais qu'il protestait de nouveau que tous ses vœux et accusations contenus dans les interrogatoires précédens étaient l'exacte vérité....

Tous ces faits s'étant passés dans l'ordre et selon les formes judiciaires, on relut tous les actes du procès et on les expliqua même tous, ou en particulier, en langue vulgaire, à cause de celles des personnes qui n'entendaient ni pas le latin. L'accusé dit et répéta souvent, que ses aveux de même que les accusations écrites au procès étaient très-vérifiables, ajoutant que tout ce qu'il avait déclaré et déposé, *était fait et prouvé véritablement avec les personnes qu'il avait accusées et accusées.*

Il fut ensuite confronté avec Jean de Fromille, curé de Stavelot, accusé de sorcellège.

Comme l'illustre seigneur Oranus, *très-habitué à ces sortes d'affaires judiciaires*, s'étonnait que le curé de Fromille fit des dénégations si catégoriques, Jean Delvaux, moi présent, éta à Oranus tout sujet d'étonnement, en débitant le mystère des sorciers sur *le secret à garder*, en vertu d'un serment solennel qu'ils ont coutume de prêter à ce sujet et qu'ils ont aussi l'habitude de renouveler tous les ans; serment qui, naguères, avait été répété par la société de Stavelot. Il assura même avec constance avoir assisté à cette dernière rénovation et d'y avoir reconnu à diverses reprises le curé de Fromille.

A la demande du syndic, on procéda ensuite à la *question ou torture*. Jean Delvaux ayant été mis à la *gêne*, persista dans ses aveux et dénégations précédentes, sans en changer ou modifier tant soit peu le contenu, et ne cessa de prendre Dieu à témoin de la vérité de ses paroles.

Ayant enfin été détaché de la *torture*, il fut reconduit près du foyer, et il se trouva qu'il n'avait pas les *membres mutilés*;... mais les deux stigmates démoniaques que nous avons dit avoir été imprimés sur ses épaules, après que nous les eûmes mis à découvert, nous les avons inspectés de nos propres yeux, et nous nous sommes assurés de leur vraie réalité en y enfonçant profondément dans chacun une aiguille, sans que le prisonnier sentit aucunement ce que nous lui faisions.

Le 2 avril, même année, Chapeauville rendit la sentence suivante :

« Vous Jean Chapeauville, chanoine de Liège, juge-commissaire également député dans la cause, qui est agitée et peines indécises contre vous, Jean Delvaux, religieux de Stavelot, d'une part, Jean Villers, fiscal, d'autre part, voulant procéder à une sentence définitive (pour laquelle vous êtes cité à cette





leure), ayant pris l'avis de plusieurs jurisconsultes versés dans les droits tant canonique que civil, et n'ayant devant les yeux que Dieu seul et la justice, l'honneur et le gloire de son nom, portons et prononçons notre sentence de la manière suivante :

« Puisque vous, Jean Delvaux, prêtre et religieux du Savelot, avez été trouvé, non-seulement par une foule d'indices, de dépositions, de témoins et par la voix publique, mais encore de votre propre aveu plusieurs fois répété, avoir renié la foi et la religion que vous aviez professées devant le saint Sacrement au baptême, non-seulement de bouche, mais encore de pompe et d'esprit, et vous avoir dévoué au démon, ennemi du genre humain, et de l'avoir adoré fréquemment dans les assemblées nocturnes des sorciers, comme aussi d'avoir fait alliance et traité avec lui, pour exercer des maléfices, pour obtenir des honneurs, richesses, des richesses et les autres biens temporels du siècle présent; d'être marqué de ses stigmates sur vos deux épaules, en confirmation du péché et de l'alliance susdits; et enfin, d'avoir causé la mort à plusieurs religieux du monastère de Savelot, savoir : à dom Antoine de Salm, prieur dudit monastère, à dom Perpet, à dom Gilles Warlez, à dom Antoine Harlet, à dom Henri Rahier, à dom Leonard Trouvillo, à dom Cornille Neullorge, et à d'autres personnes laïques, savoir : à Nicole, veuve de Henri de Heriffalme, à la femme du prévôt Hériffalme et à Jean de Marimont, bourgois du Savelot, au moyen du poison que vous fûrent par le démon; ainsi que d'avoir répété d'autres crimes abominables avec les démons, sorciers et aussi avec plusieurs femmes mariées et veuves mariées, crimes pour lesquels vous méritez non-seulement d'être déposé de l'office et du grade où vous êtes, mais d'être réellement dégradé et livré au bras séculier, suivant le dispositif des sacrés canons.

« Vous donc, ainsi que des crimes de ce genre ne restent pas impunis, sous le prétexte de votre rang sacerdotal et de votre profession de la religion monastique; mais pour que vous puissiez subir en cette vie quelque peine afflictive et satisfaction quelconque de vos péchés et de vos crimes, en réparation du scandale donné, et pour la terreur et l'exemple des méchants et l'édification des gens de bien....

« Décrétons par notre présente sentence définitive que vous devez être privé de tout office et de grade, comme vous avez mérité d'être dégradé réellement, et que vous devez être livré au bras séculier, comme dès maintenant nous vous privons de tout office et de grade, et décrétons que vous devez être dégradé et vous livrons au bras séculier.

« Priant néanmoins les juges et ministres de la justice séculière, que pour autant que le droit le permet, ils veuillent et daignent s'abstenir de l'effusion du sang.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Donnée le 2 avril 1597, vers les huit heures du matin.

« Après lecture de la sentence, le condamné ayant été privé de toute autorité et dignité, fut livré à Pierre Ormus, vice-chancelier de l'évêque Ernest de Bavière en son conseil privé et échevin de Liège, et à Jean Madampeter, avocat fiscal, juges à ce députés par le révérendissime seigneur aultra-ant; lesquels, se tenant adjoints quelques *hommes de marque* de la principauté de Savelot, de *sages échevins* et des *personnes d'honneur*, après avoir reçu les actes du procès et les avoir examinés de plus près, ont prononcé par jugement, que Jean Delvaux devait être privé de la *prémière cour*, et être *lié* à la sainte sépulture dans le cimetière du monastère »



Jean Delvaux entendit la lecture de cette sentence : le mort, à genoux et en pleurant. Il rendit grâce à ses juges d'avoir adouci son supplice ; car suivant l'usage de ces temps-là, tout criminel était brûlé vif ; mais les juges prenant en considération ses cinq années de réclusion dans un noir cachot où il avait vécu au pain et à l'eau, et surtout la douleur et le regret qu'il témoignait de sa conduite passée, par ses larmes et ses gémissemens, avaient cru devoir par justice en agir ainsi.

Delvaux, avant de mourir, supplia le prieur du monastère de Stavelot, que la portion d'alimens qu'il était d'usage de donner aux pauvres durant quarante jours, à la mort de chaque religieux, fût accordée aussi après la sienne, afin que les pauvres se souvenant de lui dans leurs prières, conjurassent le Dieu très-bon et très-grand, de lui pardonner les crimes qu'il avait commis.

1598. POLITE (*Jean*), juriconsulte, littérateur, poète, naquit à Liège en 1540. Il ne cultiva les Muses que pour se délasser, et s'adonna particulièrement à la jurisprudence. Ernest de Bavière, électeur de Cologne et prince de Liège, le choisit pour son historiographe : c'est la seule circonstance de sa vie qui soit parvenue jusqu'à nous. Il marcha sur les traces de Henri de Mathem, et le surpassa même, la nature ayant donné de beaucoup plus de feu et d'imagination. En 1594, il publia un petit poème pour l'inauguration d'Ernest de Bavière, intitulé : *Inauguratio Ernesti Bavarici in archiepiscopatum principem ac de Bavarum regem*. Cologne, Gymnicus, 1594, in-8°. Clépeauvalle, contemporain de Jean Polite, fait l'éloge de ce poète ; il a inséré dans le 3<sup>e</sup> volume de sa *Collection des écrivains Liégeois*, quelques-unes de ses poésies relatives aux événemens du temps, qui ont été en

partie composées après 1588. Il publia aussi *Panegyrici et Epigrammata*. Cologne, Godefridus Kempensis, 1588.

Les poésies latines de Jean Polite ont été imprimées sous ce titre : *Panegyrici ad Christiani orbis principes, necnon et Ubiorum, ac Eburonum aule primores, familiaresque conscripti, etc.* Cologne, 1588, in-4° ; il les a dédiées à Ernest de Bavière. Le poème le plus considérable de ce recueil est une histoire de Liège, depuis Ambiorix et Cativolque rois des Eburons jusqu'à son temps, remplie d'erreurs, mais renfermant de beaux vers.

Nous nous bornerons à citer quelques-unes de ses petites poésies. Il offre celle-ci à Otto Venius, peintre renommé :

Pinxerat Italian mirandâ Octavius arte,  
Mars subito formæ captus amore fremit.  
Cantior at Phæbus postquàm vidit esse colores :  
Ecce, inquit, Venius major Apelle venit.

Jean Polite, dans des vers envoyés de Louvain, en 1577, à un ami, exprime avec beaucoup de force les maux que la guerre entraîne. En voici quelques-uns :

Horrida dùm sævi resonat violentia Martis,  
Et fremit hostili Belgica terra manu :  
Nulla datur miseris requies, deserta per agros  
Reddidit cithæni militis arma furor, etc.

Gérard de Groëbeek, prince de Liège, qui favorisait les arts et les lettres, venait d'être décoré de la pourpre romaine ; notre poète chante cet événement dans une belle pièce de vers qu'il commence ainsi :

Præsul, Legiacis qui nunc felicitè Oris,  
Debita prædenti scēptra tueris ope.  
Imperio ejus avari moderamine parent  
Tungrorum populi Condrusiasque ferax.  
Accipe purpureo facilis modulata decori  
Carmina, quæ nostri testi amoris erunt.





Jean Polite, dans un autre endroit de ses poésies, donne encore l'épithète de *féroce*, cruel, à l'habitant du Gondroz; cependant aujourd'hui c'est, en général, le peuple le plus doux de l'ancienne principauté de Liège. Le morceau le plus agréable peut-être de notre auteur, c'est celui où son cœur s'épanche avec attendrissement sur l'amour qu'il a pour sa patrie; morceau que les meilleurs poètes latins de l'antiquité n'eussent pas désavoué :

Quis patriæ dotes stolidus contempserit, illam  
Si sterili ex Ithacæ domus Ulysses amat?  
Hæc facit ut Gelidam repetat scythæ barbaræ Acton,  
Hæc Geminis solis decolor Indus amat.  
Ne quoque seu pulcher Rhodanus, seu Tybris haberet,  
Vixit amore pari, tamen diæta dedi:  
Alma quibus carlo te Legia laudibus æquem!  
Legia non ipso quævis collis æte minor.  
O nominum aperte mentis! O pectora firma!  
O populos veræ Religionis amans!  
O præta! O colles! O compita, flumina, vici!  
O semper placidis Mosa beatus aquis!  
O sacri indigetes! O templa, palatia, turres!  
O cœlum! O fontes! O genitrixque loci!  
Sen me contigerit rigidis habitare sub Ursis,  
Seu mea Barbaricus torreat ora color,  
Sen procub antipodum veniam defessus ab axe,  
Aut subiens solymæ indicæ regna petam:  
Cum nulli cara parans teneros concesserit ortus,  
Sint mea non alio membra sepulta sola.  
Atque aliq̃vis tumultum viderit cum forte viator,  
Ilic trahitur dicat jure Politus humo,  
Illius ut gratus patriam diletit: amica  
Sic patriæ in tumulo mollior ossa cubent.

La fin de cette tirade semble avoir inspiré à M. Rouvroy, dans son poème intitulé : *Prémunir à la Barrière*, ces vers remplis d'une douce sensibilité :

Et vous, dieux immortels, exaucez ma prière!  
Lorsque j'aurai terminé ma carrière,

Valez point exiler sur des bords étrangers  
Mes mânes inconnus, dans un autre Elysée:  
Rendez-moi ces ruisseaux, ces vallons, ces vergers!  
Là, près de mes amis, présent à leur pensée,  
Parcourant les détours d'un rivage enchanteur,  
J'y jouirai comme eux du calme et du bonheur.

Les contemporains de Jean Polite l'ont comparé à Virgile et même à Homère; cet éloge est exagéré sans doute, mais s'ils s'étaient contentés de dire qu'il avait pris pour modèle Ovide et même Tibulle, et qu'il imitait assez bien la manière d'écrire de ces deux grands maîtres, ils auraient eu raison. En 1596, Jean Polite publia un poème, intitulé : *Pregnosie de l'Etat de Liège, etc.*, ignoré des bibliographes liégeois. Il le composa à l'occasion de la prise du château et de la ville de Huy, en 1595, par les Hollandais, aidés de quelques Liégeois, mais repris peu de temps après par l'évêque de Liège et les Espagnols. Dans la crainte que cet événement n'eût des suites funestes pour la nation, il s'adresse à ses concitoyens; ne cessez, leur dit-il, d'admirer

La douceur de ton prince et de ton magistrat.  
Tu n'as qu'un prince à chef, point conforme à nature,  
Qui tes membres conforte en sa température;  
Pour base de ton fond, un chapitre electeur;  
De ta belle contrée, un César protecteur:  
De trente-deux pasteurs se paist ta bourgeoisie,  
Qui gardent que le loup n'entre en la bergerie.  
Ta noblesse est gaillarde, amoureuse d'honneur,  
Magnanime au possible, alaigne et de bon cœur;  
Ton clergé est humain, magnanime, innombrable,  
Ton peuple est courageux, fidelle et secourable.  
Tu as tes deux consuls, ainsi que les Romains,  
Tes quatorze échevins pour juges souverains.

Il conjure ensuite les Liégeois, s'ils aiment encore leur patrie, de ne faire aucune attention aux propos séditions, aux écrits tendant à la révolte, que de





personnes turbulentes soulaient parmi le peuple pour  
renverser le gouvernement, et introduire dans le  
pays la religion réformée et l'état républicain :

Penses-tu qu'une loi, si diverse à la tienne,  
Te puisse subjuguier, en meilleure ordre tienne?  
Sais-tu pas que l'effroi, l'impunité, l'orgueil,  
L'embrasement, le sac, l'impunité, le deuil;  
Iref le meurtre, l'horreur, la rage et le ravage  
Suivent Mars change d'état, partout où il passage.  
O.... ardent zèle d'avoir,  
Tu as sur les mortels un étrange pouvoir !

S'adressant toujours aux Liégeois, il leur expose  
avec énergie les fruits taners qu'ils retireront du  
triomphe des novateurs :

Ainsi vont-ils volant le désir incroyable  
Qu'ils ont de s'affranchir, et rendre misérable.  
L'empire ne pense pas, s'ils te peuvent jamais  
Faire leurs desseins, soit de guerre, soit de paix,  
Que plus tu jouiras de tes droits de franchise,  
Que passé si longtemps, tes pères l'ont acquise;  
Ains ils l'en priveront, et feront des nouveaux  
Tout à poste forgez, conforme à leurs cerveaux.  
Considère à part toy tes libérés antiques,  
Et celle qui repaît ces messieurs politiques?  
Que verras-tu de bon où tout va en deroy?  
On la foi ne se tient ni à Dieu, ni au Roy?  
On la noblesse pâtit, où charité mandie?  
Pays bien éloigné de l'heureuse Utopie!  
Où sur le pauvre peuple on forge sans repos  
Tant sortes de tributs, de dace et d'impôts?  
A ceux qui de tous biens n'assouvit la dixième,  
A peine quelque jour suffira la deuxième.

Il met en rille dans la Louche des novateurs de  
son siècle, le langage suivant :

Liégeois, où ees-vous? dormez-vous maintenant?  
Il est temps pour vous d'ôter de l'avare dormance  
Des prestres et royaux qui vous font tant de peine.

Après avoir retracé le sac de la ville de Liège, que  
les novateurs attribuaient aux ecclésiastiques, bien que  
l'ambition de Charles-le-Téméraire et les intrigues de  
Louis XI, en fussent les principales causes; les soldats  
de Charles, continue-t-il, respectèrent vos temples;  
et vos réformateurs voudraient les réduire en cendres  
et publient partout

..... Que les prestres  
Attrapèrent les biens meilleurs de nos ancêtres  
Par fallace et par dol couvert de sainteté,  
Et qu'ils les doivent rendre à la posterité.

Sur cela, il se récrie :

Quoi ! nous retrouverons notre ancien partage!  
Que nous sommes ravis entendant ce parler !  
Ami, quiconque sois, qui nous vient déceler  
Si notables secrets; quoi? reviendra donc l'âge,  
Semblable au siècle d'or du premier parentage?  
Et dans l'Oligarchie où tu nous veux ranger,  
Tiendra-t-on nouveau droit du retrait Lignager?  
Mais de grâce, comment pourrions-nous reconnaître  
Ce dont depuis mille ans le clergé se fit maître?

Pour bien juger des vers français de Jean Polite, il  
faut se transporter au siècle où il vivait, et les com-  
parer à ceux des meilleurs poètes de ce temps, tels  
que du Bartas, Ronsard, etc. M. de Villenfagne ne  
craint pas d'assurer qu'il trouve sa poésie comparable  
à celle de Ronsard, malgré la grande célébrité de ce  
dernier.

1598. LIVINEUS (*Jean*), né à Termonde, fut élevé  
à Liège avec André Papin, par leur oncle Evinius  
Torrentius. Après avoir fini ses études, il s'adonna à  
la théologie. L'édition de la *Bible grecque* de Plantin  
est due à ses soins et à ceux de Guillaume Canterus.  
Les cardinaux Guillaume Sirlet et Antoine Caraffa, le



rent venir à Rome, où ils le chargèrent de la publication de la *Versión de Septuaginta*. Il obtint un canonat de l'église de Liège, et suivit son oncle, lorsque Philippe II l'eut nommé au siège épiscopal d'Anvers. Il mourut dans cette ville, à l'âge de 50 ans, d'une attaque d'apoplexie, comme il était sur le point de publier toutes les œuvres de St-Grégoire de Nyssa. Il est regardé pour l'un des plus judicieux critiques de son temps. Ses œuvres imprimées sont :

1. *Amendationes et notæ in XII panegyricos veteres.*

Les traductions suivantes.

2. *Gregorius Nyssanus et Jo. Chrysostomus, de spiritualitate.*

3. *Theodori studitis catecheses 185 cum solo li q.*

4. *De ecclesiâ imperatoris de, et de eo cum Jo. de.*

Il a traduit les traductions d'Ampéle et les œuvres d'Athanas ; mais elles sont restées inédites.

1593. PHILIPPE II, roi d'Espagne, et souverain des Pays-Bas, succéda à Charles V, son père. Il continua le même système politique. Lors de la conclusion du traité de Cateau-Cambrésis, avec le roi de France, Philippe eut soin d'y comprendre les Liégeois, et leur rendre tout le territoire envahi sur eux, durant la guerre qui eut lieu entre l'Espagne et la France, à l'exception, la ville de Courvaix, le village de Fraigne et le château de Bouillon.

Ce prince, désirant soustraire les provinces des Pays-Bas à toute domination étrangère, et s'appuyer aux espérances nouvelles d'innocentes, envoya à Rome Philippe Boninus, d'abord de Louvain, à l'effet de négocier avec le saint-siège, la réforme ecclésiastique, dont son neveu avait eu la première idée.

Le pape Paul IV, accédant à sa demande, rendit une bulle en date du 12 mai 1559, qui permettait l'erection

de treize nouveaux évêchés, qui seraient suffragans de Cambrai et d'Utrecht (qu'il érigea en métropoles) et de Malines, qu'il décora de la primatie des Pays-Bas.

Les nouveaux évêchés furent St-Omer et Namur, suffragans de Cambrai; Anvers, Gand, Bruges, Ypres, Bois-le-Duc et Amersfoort, suffragans de Malines; Harlem, Deventer, Leeuwarden, Groningue et Middelbourg, suffragans d'Utrecht.

Cette nouvelle division occasionna un grand démembrement de l'ancien diocèse de Liège : tout celui de Namur, la plus grande partie de celui de Ruremonde, de Malines, d'Anvers et de Bois-le-Duc en furent détachés : la ville de Louvain et son Université furent réunis au diocèse de Malines.

Liège, qui jusqu'alors était la métropole d'une province ecclésiastique très-étendue, perdit toute son importance et sa splendeur, et ne se soutint plus que par son commerce et son industrie. Le pays même en souffrit beaucoup.

Philippe, outre le mal irréparable qu'il venait de faire à la principauté de Liège, en démembrement d'ancien évêché, fut encore le principal moteur des dissensions intérieures et des pertes que le pays ressentit, par suite de l'exécution des édits atroces et sanglans rendus sous le règne de son père contre les nouveaux sectaires, et remis en vigueur par son despotisme et son intolérance.

Ce fut sous le règne de Philippe II, qu'il fut statué, qu'aux Pays-Bas comme en Espagne, l'usage commencerait au 1<sup>er</sup> janvier (1576). Jusqu'alors, l'usage presque universel était de commencer l'année le 1<sup>er</sup> mars, après la bénédiction des fonts baptismaux.

1593. BRY (*Theodore de*), graveur et libraire, naquit à Liège, en 1528, d'une famille riche et distinguée. Il s'adonna à la gravure, et devint bientôt un





liste remarquable. Partisan de la doctrine de Luther, tentant, de concert avec plusieurs autres de ses coreligionnaires, d'introduire dans sa patrie, en 1570, la *réformation*. Ayant échoué dans leur entreprise, de peur que tous les foyers de ces nouvelles opinions, fût allumés de Liège par un décret, et leurs biens laïcs confisqués, Théodore de Bry, expulsé et privé de sa fortune, se retira à Francfort-sur-le-Mein, où il fit valoir ses talents; il établit une librairie dans cette ville, s'appliqua sans relâche à se perfectionner dans son art, entreprit divers voyages dans ce but, et revint en peu de temps à rétablir ses affaires. Son amour pour le travail était tel, que quoique tourmenté de la goutte dans ses dernières années, il ne discontinua pas de travailler avec la même dextérité jusqu'à sa mort, malgré ses doigts noueux et crochus.

Théodore de Bry mourut à Francfort, le 27 mars 1633, à l'âge de 70 ans, laissant deux fils, Jean Israël, qui n'exista plus en 1612, et Jean Théodore, qui vécut jusqu'en 1623.

Le nombre des estampes qu'il a gravées est vraiment prodigieux : elles sont encore recherchées par quantité d'ouvrages volumineux qui en sont ornés. Il a surtout excellé dans le *p. d.* Les estampes qu'il a copiées d'autres maîtres, et qu'il a réduites en petit, sont surtout plus estimées que les originaux. Il y a beaucoup de variété et de propriété dans son burin, mais aussi un peu de sécheresse. « Quoiqu'on mette Théodore de Bry au rang des petits maîtres, il a exécuté, dit l'abbé de Montfaucon, grave plusieurs morceaux d'histoire et d'ornemens, que les amateurs recherchent avec raison. »

On distingue surtout parmi ses gravures : 1° l'*Épave*, d'après Abr. Bloemaert; 2° le *Bât d'union*, qui se voit de pendant; 3° la *petite Foire de village*; la *Fontaine de Tarsence*; 5° le *Triomphe*, d'après le Romain.

Théodore de Bry a gravé les figures d'un *Proverbe*, *Proverbia saluberrima et bene laudanda*. Francfort, 1621. Il a gravé conjointement avec Jean Praet, l'ouvrage suivant : *Alphabet et characters généraux indés et étrangers, avec des usages pour le temps, et avec effet*. Francfort, 1596, in-4°.

On lui est redevable de toutes les estampes des ouvrages de Boissard, dont voici les titres :

1° *Vita et icones salianorum imperatorum, principum persarum ab antiquis illustrum, herorum, heroniarumque ab Osmane usque ad Mahomete II; ad vicem ex antiquis metallis efficta, prius ex Constantinopoli D. Imp. Ferdinando electo auro depicta et tetrastichis succinctis illustrata à Jan. Jacobo Boissardo Vesuntino*. Francfort-sur-le-Mein, 1596, in-4°.

Les portraits sont bien exécutés. Boissard a accompagné chacun de ces portraits d'un quatrain, et y a ajouté la vie de celui ou de celle qu'ils représentent.

2° *Historia chronologica Hungariae: Res per Hungariam et Transylvaniam, jam inde a constit. Hungarorum illorum usque ad Laciolum, com. imp. Rodolphum II Hungariae regem christianum MAX. et success. Sigismundum Bathorianum, Transylvaniam ducem, maxime vero hoc tempore bello gestas: Icones item etasque et victorias regum, ducum et procerum, tam christianorum quam turcorum, etc., etc.... Adhuc est tabula chorographica totius Hungariae nunc, effigiesque item topographicae aliar, etc.* Francfort, 1603.

3° *Icones quinquaginta circiter illustrium doctriarum et eruditionis praestantium ad vicem efficta, cum eorum cunctis de scriptis, etc.* 1<sup>re</sup> partie. Francfort, 1597, in-11. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties. Francfort, 1598, in-4°. 4<sup>e</sup> partie, id. 1631. 5<sup>e</sup> partie, 1632, in-4°. C'est un ouvrage très-rare aujourd'hui.



Le 1<sup>er</sup> tome contient 150 *portraits* avec autant de  
 1. Théodore de Bry l'a orné d'une préface, dans la-  
 quelle il détermine exactement ce que Boissard a fait  
 et quel de cet ouvrage, dont il ne se réserve pour  
 lui-même que la gloire d'en avoir gravé les planches  
 et d'en avoir fait la publication. Il nous apprend en-  
 suite que son but en publiant ces *Icones*, est de donner  
 à ces jeunes gens des modèles de conduite, qui les  
 aident à s'appliquer de bonne heure à la vertu, afin  
 qu'en marchant sur les traces de ces grands hommes,  
 puissent atteindre aux mêmes degrés de gloire et de  
 dignités. Il prend occasion d'exhorter les pères  
 à ne pas abandonner leurs enfans à l'oliveté qui est  
 le fruit de *Satan*, appuyant son exhortation de son  
 propre exemple : « *Ego, dit-il, qui et parentibus ho-*  
*norato loco natus, procreatus, et opibus affluens,*  
*quæ adeo inter nomenclatores Leonii vel primarius*  
*sermum, fortunatus tamen casibus imposturis, malis no-*  
*minibus et latronum insidiis omnibus his ornamentis*  
*ornatus, adeo adversam aleam expertus sum, ut nisi*  
*ante meâ mihi prospicere potuissem, vel litius,*  
*vel aliam, omnium rerum egere arandam fuisset :*  
*et sola mihi post tam amplam à parentibus rem*  
*lascrat, quam nec latrones, nec furum manus ra-*  
*pes lavandæ potuerant, in rem et gloriam in pris-*  
*sum reititui, nec me cultorem sui indefessum*  
*esse unquam. »*

Le 2<sup>e</sup> tome contient 45 *portraits* gravés par Théodore  
 de Bry, avec la vie de chacun de ceux qu'ils repré-  
 sentent.

Le 3<sup>e</sup> tome n'est pas de Boissard : c'est à Jean-  
 Théodore et Jean-François de Bry que nous en sommes  
 redevables, ainsi qu'ils nous l'apprennent eux-mêmes  
 dans la préface qu'ils ont mise au commencement du  
 3<sup>e</sup> partie, suivant la dernière volonté de leur  
 père, qui leur avait expressément enjoint de continuer  
 l'ouvrage sous son nom.

4<sup>e</sup> *Theatrum vite humana*. Francfort, imprimé  
 sans date chez Abraham Fabri, in-4<sup>e</sup>, édition fort rare.

5<sup>e</sup> *Romanæ urbis topographia et antiquitates, quibus  
 præsertim et breviter describuntur omnia, quæ tam  
 publicè quàm privatim videtur animant et esse di-  
 gna, etc...* Ouvrage imprimé en VI parties in-fol. de  
 1597 à 1602.

6<sup>e</sup> *Parnassus cum imaginibus musarum debrumque  
 præsertim Hippocoris, etc...* Francfort, 1604, in-fol.

7<sup>e</sup> *Onuphrii Pincelii, Bartholomæi Montanai, Petri  
 Victoris, Jan. Jac. Boissardi topographia Romanæ cum  
 tabulis geographicis, imaginibus antiquæ et novæ  
 urbis, inscriptionibus, marmoribus, ædificiis, sepul-  
 chris, et quicquid est à eorum antichità. Mathieu  
 Mérian. Francfort, 1627. Les VI parties qui composent  
 ce recueil ont paru séparément.*

Théodore de Bry s'est principalement rendu célèbre  
 par la *Collection des Grands et Petits Voyages*. Lors du  
 voyage qu'il fit en Angleterre, vers 1587, Richard  
 Hackluyt, savant voyageur, lui conseilla de composer  
 ce vaste recueil, et lui procura même, à cet effet, des  
 dessins d'après nature, représentant les habitans des  
 diverses parties de l'Amérique.

De retour à Francfort, de Bry fit imprimer succes-  
 sivement les relations les plus intéressantes, soit qu'elles  
 eussent déjà été publiées, soit qu'elles fussent encore  
 inédites, les publiant tantôt dans leur entier, tantôt  
 par extrait seulement. Il fit paraître en même temps sa  
*Collection* en trois langues, française, latine et alle-  
 mande.

Les six premières parties des *Grands Voyages* pa-  
 rurent de son vivant, de 1590 à 1593. L'édition fran-  
 çaise fut abandonnée après la première partie ; cepen-  
 dant, quelques personnes croient à l'existence d'une  
 seconde édition en cette langue. Les sept autres parties  
 furent continuées par ses deux fils, et par Mathieu  
 Mérian, gendre de Jean-Théodore de Bry.





La première partie des *Petits-Voyages* ne parut d'après la mort de Théodore de Bry, par les soins de ses deux fils, qui continuèrent les deux collections.

A la mort de Jean-Théodore de Bry, cette collection fut partagée entre ses gendres, Mathieu Mérian et Guillaume Litter. Le premier qui eut dans son lot les *Grands Voyages*, en donna une XIII<sup>e</sup> partie, en langue latine et une XIV<sup>e</sup> de l'édition allemande. Le second donna jusqu'à la XII<sup>e</sup> partie de l'édition latine des *Petits Voyages*, et jusqu'à la XIII<sup>e</sup> de l'édition allemande. Ainsi l'édition latine des *Grands Voyages* est une partie de moins que l'édition allemande; et il en est de même pour les *Petits Voyages*.

Les huit premières parties de la collection latine des *Grands Voyages* ayant déjà eu plusieurs éditions, Mathieu Mérian les fit réimprimer en 1634. Les dernières n'ont probablement été imprimées qu'une fois. Les premières parties des *Petits Voyages* ont eu au moins deux éditions en latin. On a également réimprimé différentes parties de l'édition allemande des *Grands et Petits Voyages*; on croit que cette édition surpasse les premières épreuves des figures, et pour cette raison, quelques amateurs la joignent à l'édition latine. Cette édition allemande est des plus recherchées par les amateurs et les savans; ce qui en fait le prix, et la réunion de plusieurs des premiers voyages aux Indes, entrepris depuis la fin du 15<sup>e</sup> siècle, et la multitude de cartes et de planches dont les relations sont accompagnées.

Cette collection précieuse, publiée sous le titre suivant : *Collectio peregrinationum in Indiam Orientalem et Occidentalem XXV partibus comprehensa : cum Illustratione figuris variis fructuum de J. G. et Meriano. Francofurti ad Mœnum, 1590, et an. seqq. ad annum 1634. 7 vol. in-fol., se compose d'un nombre considérable de pièces et de relations qui*

concernent, tant la découverte et la description du *Nouveau Monde* ou des *Indes Occidentales*, que l'histoire particulière et détaillée des *Indes Orientales*. Elle contient une infinité de *Traitéz singuliers et fort curieux*, publiés originairement en différentes langues, exécutés indifféremment dans toutes sortes de formes, et imprimés en divers temps.

Elle est divisée en XXV parties séparées; savoir : XIII parties pour les *Grands Voyages*, et XII pour les *Petits*.

Le nom de *Grands* et de *Petits Voyages*, sous lequel on désigne cette collection, lui a été donné à cause de la différence du *format* des volumes qui la composent.

La première suite de pièces, c'est-à-dire, les *Voyages* qui regardent l'Amérique ou les *Indes Occidentales*, est partagée en XIII parties ou volumes; on lui a donné le nom de *Grands Voyages*, pour la distinguer des XII parties ou volumes de la II<sup>e</sup> suite de pièces, c'est-à-dire, les *Voyages* qui concernent les *Indes Orientales*, qui a été imprimée dans un format plus petit.

Rien n'est plus rare qu'un exemplaire complet de cette collection, par la difficulté qu'il y a de rassembler toutes les parties diverses qui concourent ensemble à son entière perfection. La plupart de toutes ces parties ont été réimprimées plusieurs fois sous la même date et en différens temps, mais avec des augmentations ou des changemens, tant à l'égard de la narration que dans la partie des figures; de manière qu'il est absolument nécessaire de réunir ces parties réimprimées avec les originales, parce que les une sont remarquables par la beauté de l'épreuve des figures, et les autres par les différences qui les distinguent à cause des augmentations et des changemens dont elles ont été susceptibles.

Nous donnerons une courte analyse de cet ouvrage; mais comme les renseignemens bibliographiques con-





eruant cette collection sont très importants et en même temps trop étendus, nous indiquerons les ouvrages où l'on peut les trouver; ce sont : 1° *Observations et Mémoires sur la collection des Grands et Petits Voyages*, par l'abbé de Rothelin, 1742, in-8° de 42 pages, imprimées en grande partie avec des additions, par Lenglet Du Fresnoy dans sa *Méthode pour étudier la géographie*; édition de 1768, tome 1<sup>er</sup>, pages 321-361. 2° *Catalogue des livres de Goultard*, par L. de Bure, 1780. 3° *Catalogue des livres de Melchior-Gérard*, par le même. 4° *Catalogue des livres de Camus de Linare*, 1786. 5° *Le Manuel du libraire*, par M. J. C. Brunet, fils. 6° *Catalogue de Brienne*, 1792. 7° *Bibliographie instructive de de Bure*, 1768. 8° *Mémoire sur la Collection des Grands et Petits Voyages, et la Collection des Voyages de Melchior-Gérard*, par A. G. Camus, 1832, in-4°. 9° *Catalogue des livres de de Bure*, 1833.

## GRANDS VOYAGES

ou

### VOYAGES AUX INDÉS OCCIDENTALES.

#### PREMIERE PARTIE.

*Narration des mœurs et coutumes des Indiens de la Virginie, écrite, en 1585, par Thomas Hariot. Francfort, Jean Wechel, 1590.*

XVIII estampes accompagnent le texte et représentent les cérémonies, les habillemens et les usages des Virginiens. Elles ont été gravées par Théod. de Bry sur les dessins d'après nature de John With.

Elles sont suivies de cinq autres gravures qui représentent les habillemens des Indes, de l'un et

l'autre sexe, avec un avis au lecteur qui donne une légère idée du naturel de ces anciens habitans de l'Ecosse.

Le titre qui précède toutes ces gravures est orné d'une très-belle estampe, représentant *Adam et Eve dans le paradis terrestre*.

Pour compléter cette 1<sup>re</sup> partie, il est nécessaire d'annexer au commencement de ce volume, deux cahiers séparés contenant dix feuillets, imprimés en 1634, et publiés par Mathieu Mérian, dont le premier est accompagné d'un frontispice gravé en taille-douce, sur lequel on trouve, dans différentes espèces de *petits coussons* ou *médallions*, les événemens principaux arrivés en Amérique, sous le commandement des divers capitaines qui en ont fait la découverte et la conquête depuis Christophe Colomb jusqu'à Raleigh et Olivier de Noort. Ces cahiers contiennent, outre une préface particulière au sujet de cette collection, et un *Blanchas* ou la description des XIII parties qui la composent, une table analytique des principaux faits rapportés dans chaque chapitre.

#### II<sup>e</sup> PARTIE.

*Récit des cruautés exercées par les Indiens de la Floride contre les Français. Religion, rites et manière de vivre de ces habitans de cette contrée. Francfort, Jean Wechel, 1591.*

Le récit de la seconde expédition des Français dans la Floride, celle de Laudonnière, et celui de la catastrophe de Ribault, insérés par Théodore de Bry dans cette douzième partie, ont été rédigés par Jacques Le Moyne, peintre dieppois, qui avait reçu ordre de dessiner les côtes où l'on aborderait, d'observer la situation des villes, le cours et la profondeur des fleuves. Il a su avoir rempli avec toute l'exactitude dont il



est capable, la mission dont on l'avait chargé. Arrivé en Angleterre avec Laudonnière, il s'occupa de la relation de son voyage ainsi que des dessins destinés à l'accompagner. Théodore de Bry ayant trouvé à Londres en l'année 1587, l'entendit souvent parler de ses voyages, de ses manuscrits et de ses dessins : il le vit nouer, et acheta de sa veuve ses productions.

Les héritiers de de Bry ont réimprimé, dans la sixième partie de cette collection, à la suite de l'*Histoire* de Benzon, le récit de l'expédition de la Floride, et la traduction de la requête présentée à Charles IX, tels qu'on les trouve dans l'édition latine donnée par Chauvelon.

La *Description topographique de la Floride*, qui se trouve dans cette partie, n'est qu'une compilation.

Camus, auquel on doit une partie de ces détails, fait par ces différentes narrations, l'observation suivante : « Il résulte de leur examen, dit-il, que le but principal des expéditions faites à la Floride, et particulièrement des trois premières, était de rechercher les riches mines que l'on supposait exister au nord de l'Amérique. Ceux qui s'embarquaient, n'étaient que des aventuriers qui avaient envie de faire fortune. De là le mécontentement qui se manifestait lorsqu'on ne trouvait pas de trésors ; l'insubordination et l'indiscipline, les conspirations même contre les chefs de ces expéditions. De là aussi la multiplicité des relations d'expéditions dans lesquelles se trouvaient engagées plusieurs personnes capables de les écrire. »

L'avis au lecteur est décoré d'une figure gravée en taille-douce, dont le sujet est le sacrifice que Noé fit à son Seigneur après sa sortie de l'Arche.

XXII estampes gravées par Théodore de Bry et une grande carte de la Floride accompagnent le texte de la narration.

On trouve à la fin l'*Histoire d'un voyage de quelques*

*Français en la Floride, et du massacre exécuté par les Espagnols, l'an 1565 ; une Requête présentée au roi Charles IX ; et le Récit du voyage de Gourgue, en 1567.*

### III<sup>e</sup> PARTIE.

*Histoire du Brésil par Jean Stadius. Voyage de Jean de Léry dans cette contrée. Description des mœurs et de la férocité des habitans du Brésil. Deux lettres sur la navigation du chevalier de Villegaignon dans la partie de l'Amérique située entre l'équateur et le tropique du Capricorne. Francfort, 1592.*

Les estampes qui appartiennent à cette partie, sont de Théodore de Bry et ont été imprimées avec le texte. La seule pièce détachée est une grande carte du Pérou et du Brésil.

### IV<sup>e</sup> PARTIE.

*Histoire de la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, écrite par Jérôme Benzon. Francfort, 1594.*

L'avis adressé au lecteur par Théod. de Bry est décoré d'une estampe en taille-douce relative au sujet, et est suivi de deux épigrammes, l'une en latin, et l'autre en français. La première est précédée d'une estampe gravée en taille-douce, représentant la découverte de l'Amérique, avec deux portraits, l'un d'Amérique Vesputse, l'autre de Christophe Colomb ; et l'on aperçoit entre eux deux l'explication de la figure par ces mots : AMERICA RENEGIO.

XXIV estampes gravées par Théod. de Bry sont précédées d'une carte particulière de la partie occidentale de l'Amérique.

### V<sup>e</sup> PARTIE.

*Récit des cruautés exercées par les Espagnols dans*





*Nouvel au Monde, écrit par Jérôme Benzoni. Francfort, 1595.*

On trouve en tête de la préface adressée au lecteur par Théod. de Bry, un médaillon gravé en taille-douce, représentant le portrait de *Christophe Colomb*.

XXII estampes accompagnent le texte.

#### VI<sup>e</sup> PARTIE.

*De la conquête du Pérou, par Jérôme Benzoni. Description des Français dans la Floride. Francfort, 1596.*

XXVIII estampes gravées par Théod. de Bry accompagnent cette partie, dont elles représentent tous les principaux événemens qu'elle renferme. On y trouve à commencement une grande carte de l'Amérique avec le plan de la ville de Casco.

#### VII<sup>e</sup> PARTIE.

*Description du voyage d'Ulric Fabri dans diverses contrées et îles de l'Amérique, jusqu'alors inconnues. Francfort, 1599. Publié par la veuve et les fils de Th. de Bry.*

Les estampes qui appartiennent à cette partie ont été annexées à la suivante, publiée dans le même temps, après la mort de Théodore de Bry.

#### VIII<sup>e</sup> PARTIE.

*Description des trois voyages autour du monde de François Drake. Navigation de Thomas Candlish. Navigation de Gauthier Raleigh et de Laurent Keyms. Francfort, 1599.*

Le texte de la narration est précédé d'une grande carte de la Guiane. Les XXVIII estampes qui sont relatives à la VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> parties, ont été gravées par Théod. de Bry.

#### IX<sup>e</sup> PARTIE.

*Des élémens et de la nature du Nouveau Monde : des superstitions de ses habitans ; de leur gouvernement civil et politique. Catalogue de tous les rois mexicains, avec la description de la cérémonie de leur couronnement et de leur sépulture, et l'énumération des guerres des anciens habitans de l'Amérique. Navigation des Hollandais, en 1598, aux îles Moluques par le détroit de Magellan ; naufrage du capitaine Sébalt de Weert dans ce détroit. Voyage du capitaine Olivier de Noort autour du monde. Publié par la veuve et les deux fils de Théodore de Bry. Francfort, 1602.*

Ce premier traité, divisé en 7 livres, ne contient ni cartes, ni figures et est suivi du second :

*Relation historique de la navigation d'une flotte hollandaise partie d'Amsterdam, en 1598, pour les îles Moluques, par le détroit de Magellan, écrite par Bernard Jansz.*

Ce traité, précédé d'une petite carte du détroit de Magellan, est accompagné de XXV estampes gravées par Théod. de Bry.

Un supplément termine cette IX<sup>e</sup> partie, il a pour titre :

*Relation du voyage du capitaine Olivier Vanden Noort. XIV estampes gravées par Théodore de Bry accompagnent ce supplément.*

#### X<sup>e</sup> PARTIE.

*Voyages d'Amérique Vespuce. Description de la Virginie, par Raphe Hamor. Description de la Nouvelle Angleterre, par le capitaine John Schmitt. Publié par Jean Théodore de Bry. Oppenheim, 1619.*

Une grande carte de la mer des Indes et des extrémités orientales de l'Asie ainsi que XII estampes, gra-



es par Jean Théodore de Bry, accompagnent le texte de la narration.

La vignette qui orne le frontispice représente dans certains exemplaires, une mer sur laquelle on aperçoit une seule voile, terminée des deux côtés par deux figures qui représentent les habitans de l'Amérique; et dans les autres, une autre vue de mer chargée d'un plus grand nombre de vaisseaux, et terminée d'un côté par une figure appuyée sur son urne, et de l'autre par une figure de femme qui semble désigner le symbole de l'Amérique.

#### XI<sup>e</sup> PARTIE.

*Narration du voyage de Guillaume Schouten au détroit de Magellan et ensuite aux Terres Australes. Publié par Jean Théodore de Bry. Francfort, 1619.*

Deux petites cartes accompagnent le texte de la narration, l'une de la côte septentrionale de la nouvelle Hollande, l'autre de la grande mer du Sud. IX estampes, gravées par Jean Théodore de Bry, appartiennent à cette partie, qui est terminée par une petite carte du détroit de Magellan.

#### APPENDIX.

*Description du voyage de Georges de Spilberg dans la mer du Sud et celle des Indes Orientales, par le détroit de Magellan, de 1614 à 1618, publié par Jean Théodore de Bry. Francfort, 1620.*

Les XII estampes qui suivent cet appendix ont été gravées par Gotthard Arthus.

#### XII<sup>e</sup> PARTIE.

*Description de l'Amérique, par Antoine de Herrera. Descriptions diverses de ce continent, et Analyse de ses livres pages du détroit de Magellan. Parabipomènes*

*de l'Amérique dans lesquels on traite de la nature, du climat, des élémens et du caractère des habitans de l'Amérique. Publié aux frais des héritiers de Jean Théodore de Bry. Francfort, 1624.*

Les estampes sont imprimées avec le texte, qui est aussi accompagné de quatorze petites cartes géographiques.

#### XIII<sup>e</sup> PARTIE.

*Description de la Nouvelle Angleterre, de la Virginie, du Brésil, de la Guiane, des Iles Bermudes et des Terres Australes. Siège de St.-Salvador par les Hollandais et Baie de tous les Saints. Description du Nouveau Mexique, de Cibola, de Cinaloa, de Quivira, et des principaux événemens qui se sont passés dans le Yucatan, Guatemala, Fonduris et Panama, ainsi que dans quelques colonies anglaises. Voyages de Jacques Erémite autour du monde. Prise de la flotte espagnole par les Hollandais dans le port de l'île Mantanzas, sous les ordres de Pierre Hagn. Prise de la ville d'Olinda de Fernambouc, au Brésil, par les Hollandais, sous les ordres de H. Corneille Lonck. Publié par Mathieu Mérian. Francfort, 1634.*

Les estampes ont été imprimées avec le texte qui est accompagné de neuf cartes, grandes et petites; savoir : la 1<sup>re</sup> est une grande carte de la Virginie; la 2<sup>e</sup> une grande carte de l'Amérique; la 3<sup>e</sup> deux vues de la ville d'Olinda; la 4<sup>e</sup> une grande carte du Brésil et de la Baie de tous les Saints; la 5<sup>e</sup> une petite carte des Indes Occidentales; la 6<sup>e</sup> une petite carte du détroit de Magellan; la 7<sup>e</sup> une grande carte de la Guiane; la 8<sup>e</sup> un petit plan de l'île de Cuba avec la vue de la flotte des deux capitaines Henri Corneille Lonck et Pierre Hagn; et la 9<sup>e</sup> une vue de la ville de St.-Salvador et de la Baie de tous les Saints.



## PETITS VOYAGES

et

### VOYAGES AUX INDES ORIENTALES.

Ce recueil est très-estimé, non-seulement pour l'histoire naturelle et le commerce des Indes, mais encore pour la géographie et la navigation. Il se compose de XII parties, qu'il est difficile de trouver en entier: les dernières sont les plus rares.

#### PREMIERE PARTIE.

*Description du Congo, par Philippe Pigafetta. Publié par Jean Thiel et Jean Israël de Bry. Francfort, 1578.*

Deux cartes géographiques, l'une de l'Égypte en deux parties, l'autre du royaume de Congo, précèdent le texte de la narration.

Le frontispice est accompagné d'une épître dédicatoire, adressée par Jean Israël et Jean Théodore de Bry à Frédéric IV, comte palatin, et d'un avis au lecteur.

XIV estampes gravées par les deux frères, avec leurs explications particulières se trouvent avec le texte.

Un supplément très-rare qui a paru une seule fois, Francfort, en 1625, sous le titre de : *Appendix regni Congo*, complète cette 1<sup>re</sup> partie. Il renferme les cinq voyages de Samuel Brumm de Biele, en Afrique, en 1621 et en 1622.

#### II<sup>e</sup> PARTIE.

*Voyage en Orient de Jean Hugues Lintscot, avec une description détaillée de la topographie des lieux.*

*des usages, des mœurs, du commerce et de l'industrie des habitants des pays qu'il a parcourus, avec les annotations de D. Paludan. Francfort, 1599.*

A la suite de l'épître dédicatoire de Jean Hugues de Lintscot aux états-généraux, on voit le portrait de ce navigateur, gravé en taille-douce.

Dans la partie du texte, on trouve ordinairement plusieurs planches détachées, dont 1<sup>o</sup> une carte de l'île et de la forteresse de Mozambique; 2<sup>o</sup> une carte des îles de Java, de Sumatra et de Bornéo; 3<sup>o</sup> le plan de la ville de Goa; 4<sup>o</sup> une petite estampe représentant plusieurs monnaies des Indes.

XXXVIII gravures des frères de Bry accompagnent cette partie et en donnent l'intelligence.

#### III<sup>e</sup> PARTIE.

*Suite des voyages de Jean Hugues Lintscot, en Orient. Navigation des Hollandais aux îles de Java et de Sumatra, avec la description des mœurs, de la vie et de la religion de leurs habitants. Trois navigateurs des Hollandais dans l'Inde par la mer du Nord. Francfort, 1601.*

On doit trouver après le texte de la narration, plusieurs cartes ou plans séparés: 1<sup>o</sup> une carte de l'île de Ste.-Hélène; 2<sup>o</sup> une petite carte de l'île de l'Ascension; 3<sup>o</sup> un plan de la ville d'Agra; 4<sup>o</sup> une grande carte hydrographique de l'île de Java.

LXIII estampes gravées par Jean Israël et Jean Théodore de Bry, accompagnent le texte de la narration et sont suivies d'une petite carte de la Nouvelle Zemble, dressée par Gérard de Weerd, et d'une grande carte de la Nouvelle Zemble et des pays adjacents, que l'on doit au fameux pilote d'Amsterdam, Wilhelmus Bernardus. Une description particulière de la route que les Hollandais ont tenue dans le cours de leur naviga-





en, jusqu'au retour dans leur patrie, avec l'état des stances d'un lieu à un autre, termine cette III<sup>e</sup> partie.

IV<sup>e</sup> PARTIE.

*Description des animaux, des fruits, des arbres, s plantes aromatiques des Indes Orientales; formation et exploitation des pierres précieuses, d'après Hugues Lintscot et autres voyageurs, avec les annotations de Bernard Paludan. Dernière navigation des hollandais aux Indes Orientales, en 1598 et 1599.* Francfort, 1601.

Le frontispice est suivi d'une épître dédicatoire adressée par les frères de Bry à Frédéric IV, comte latin, et d'une préface en forme d'avis au lecteur. XXI estampes gravées par les deux frères de Bry, parlent au texte de la narration et sont accompagnées de leurs explications particulières.

V<sup>e</sup> PARTIE.

*Narration complète de la navigation de neuf vaisseaux hollandais aux Indes Orientales, mais particulièrement aux îles Java et Molagues, à Bentam, Banda Ternaute, durant les années 1598, 1599 et 1600, d'où rapportèrent en Europe une grande quantité de substances les plus précieuses de ces diverses contrées; et XXI estampes gravées par Jean Israël et Jean Théodore de Bry, représentant les îles, les villes, les rivières, les peuples de ces pays et les portraits des navigateurs hollandais.* Francfort, 1601.

Le texte de la narration est accompagné d'un petit dictionnaire des mots les plus usités de la langue malaise et des explications de plusieurs mots particuliers de la langue qu'on parle à Java, avec l'interprétation des termes dont se servent les habitants des îles pour compter.

VI<sup>e</sup> PARTIE.

*Description historique du royaume d'or de Guinée, accompagnée de la topographie des lieux, des villes, des maisons, des ports et des fleuves, et d'un précis succinct des diverses superstitions des habitants de cette contrée, de leur éducation, commerce, langage et mœurs.* Francfort, 1604.

XXVI estampes gravées par les frères de Bry, accompagnent le texte de la narration.

VII<sup>e</sup> PARTIE.

*Voyage de Georges Spilberg, parti de la Zélande, en 1601, avec trois vaisseaux pour les Indes Orientales jusqu'en 1604. Voyage de Gaspard Balby, joaillier vénitien, depuis 1579 jusqu'en 1588, parti d'Alep pour Babylone, et ensuite pour le royaume de Pegu, etc., avec le récit de tout ce qui leur est arrivé de remarquable, et la description des rois, des lieux, des peuples, et de leurs rites, par Arthus de Dantzig.* Francfort, 1606.

XXII feuilles d'estampes gravées par Jean Théodore et Jean Israël de Bry, avec leurs explications particulières au bas des pages, accompagnent le texte de la narration des deux voyages qui précèdent.

VIII<sup>e</sup> PARTIE.

*Cinq navigations aux Indes Orientales : la 1<sup>re</sup> entreprise par Jacques Veccius, de 1603 à 1603; la 2<sup>e</sup> par Herman de Brée, de 1602 à 1604; la 3<sup>e</sup> par Cornelie Vaelus durant quatre années; la 4<sup>e</sup> par Cornelie de Vond durant deux années; et la 5<sup>e</sup> par Etienne de Hagen, durant trois années, avec la description des lieux, des rois, des peuples, de leurs divers rites, des victoires remportées par les Portugais et du siège d'Ara-*



*loins et de Tidor, par Gothard Arthus de Dantzig. Francfort, 1607.*

XXIII estampes gravées par les frères de Bry, suivent le texte de la narration : elles représentent les *cerémonies, mœurs et habillemens des habitans de Ternate, Pallane, Candy et autres lieux.*

IX<sup>e</sup> PARTIE.

*Récit d'une expédition aux Indes Orientales, entreprise par les Hollandais et les Zéländais, sous le commandement de Pierre Guillaume Verhuff, avec une flotte composée de neuf vaisseaux et de quatre petits navires, durant les années 1607, 1608 et 1609, par Gothard Arthus de Dantzig. Francfort, 1612.*

Dans quelques exemplaires, le frontispice est orné d'un dessin d'*architecture* accompagné de plusieurs objets d'*histoire naturelle*, très-bien exécuté. Au bas de ce dessin, on aperçoit une mer, sur laquelle on voit plusieurs Indiens qui vont à la pêche.

Dans les autres exemplaires, c'est un dessin d'*architecture* tout différent et moins agréable. Il est aisé de le distinguer du précédent, en ce qu'on y lit à la tête, le mot *architectura*, qui le désigne particulièrement.

XII estampes gravées par Jean Théodore de Bry, suivies de leurs explications particulières, accompagnent le texte de la narration.

Cette IX<sup>e</sup> partie doit être suivie d'un supplément dont voici le titre :

*Continuation du premier voyage entrepris par les Hollandais et les Zéländais, dans les Indes Orientales, sous le commandement de l'Amiral Pierre Guillaume Verhuff, depuis l'an 1607 jusqu'en 1612, avec une flotte composée de neuf vaisseaux et de quatre petits navires : par Gothard Arthus de Dantzig. Francfort, 1613.*

Le frontispice est orné d'une vignette gravée en taille-douce, représentant une petite *mappe-monde*.

Cinq *planches de gravures* en taille-douce dues au burin de Jean Théodore de Bry, appartiennent à ce supplément.

Le texte est suivi d'un recueil de dialogues intitulé : *Colloquia latino-malaïca.*

X<sup>e</sup> PARTIE.

*Description du nouveau détroit situé au Nord, conduisant d'Amérique en Chine et au Japon, semblable à celui récemment découvert par Henri Hudson, navigateur anglais ; avec une courte digression des îles et autres lieux de cette contrée, extraite du voyage de Jean Hugues Lintscot. Rapport du capitaine Pierre Ferdinand de Quir au roi d'Espagne, sur les Terres Australes, nouvellement découvertes. Description de la Sibérie, de la Samoiédie et de la Tingoésie, en Tartarie, contrées situées à l'entrée du détroit de Weigats, nouvellement découvertes et occupées par les Moscovites ; par Gothard Arthus de Dantzig. Francfort, 1613.*

Le texte de la narration est accompagné de III estampes gravées par Jean Théodore de Bry, et de trois *cartes géographiques* nécessaires à l'intelligence de cette X<sup>e</sup> partie.

XI<sup>e</sup> PARTIE.

*Relation historique des deux voyages d'Amérique l'Espagne aux Indes Orientales, en 1501, entrepris par les ordres d'Emmanuel, roi de Portugal. Relation du naufrage d'un Anglais à Cambaïa, avec la description de plusieurs contrées et villes jusqu'alors inconnues. Description du Spitzberg. Oppenheim, 1649.*

X estampes gravées par Jean Théodore de Bry, alors libraire à Oppenheim, appartiennent à cette partie.





La VIII<sup>e</sup> estampe est ordinairement la répétition de celle dont on s'est servi déjà plusieurs fois pour représenter dans tous les endroits de ce recueil la cérémonie d'un grand nombre de femmes qui finissent leur vie dans le même bûcher où l'on a mis le corps de leur mari défunt; mais dans les bons exemplaires, cette planche ne doit pas être la même, et l'on y trouve la cérémonie différemment représentée. La victime y est conduite sur une espèce de char de triomphe porté sur les épaules de quatre habitans du pays, et accompagnée de différentes personnes de l'un et de l'autre sexe. Ce char est précédé de plusieurs joueurs d'instrumens qui ouvrent la marche et conduisent la veuve jusqu'à l'endroit où elle doit être brûlée. On aperçoit ensuite la consommation de ce sacrifice dans un des médaillons de l'estampe, qui fait voir la victime volontaire attachée à un poteau et environnée de flammes. Cette estampe est fort rare et mérite qu'on y fasse attention.

## XII<sup>e</sup> PARTIE.

*Description chorographique et topographique des royaumes, des provinces, des îles, des châteaux, des volcans, des montagnes et des fleuves qui font partie des Indes Orientales, principalement de la Chersonèse Turque, de la Chine, du Japon, du golfe Persique et de celui du Gange, de l'Océan indien et du littoral de l'Afrique, avec les mœurs et les rites des habitans de ces divers contrées et la nature du sol. Récit de quelques voyages et expéditions maritimes entreprises par les Anglais et les Hollandais dans toutes les parties de l'Orient et de l'Austrasie, mais plus particulièrement dans celles où ils se sont livrés des combats. Voyage autour du monde par l'amiral hollandais Jacques Verhulst, de puis 1613 jusqu'en 1616. Description de plusieurs contrées et îles septentrionales jusqu'à l'Arctique.*

*peu connus, entr'autres, d'une partie de la Scythie, de la Moscovie, de la Samogétie, de l'Islande, du Groënland et de plusieurs autres dont nous avons une plus parfaite connaissance aujourd'hui. Francfort, 1628.*

Le texte est accompagné de différentes figures gravées en taille-douce, dont quelques-unes sont des répétitions de plusieurs autres qui ont été déjà employées précédemment tant dans les *Grands Voyages* que dans les *Petits*. On en remarque même quelques-unes qui ne sont que des copies dont les sujets sont même représentés d'une autre manière, c'est-à-dire, en contre-épreuve, ce qu'il est aisé d'apercevoir.

Le texte de cette partie doit être précédé de deux cartes géographiques gravées en taille-douce : la 1<sup>re</sup> est la *description chorographique de l'Inde Orientale avec un dessin de l'empire du grand Mogol*; la 2<sup>e</sup> est une *description chorographique de l'empire de la Chine*.

Cette dernière partie, qui est due aux soins de Guillaume Fizzer, Anglais, libraire à Francfort, et l'un des gendres de Jean Théodore de Bry, est la plus rare de toutes celles qui servent à former la *Collection des Petits Voyages*, n'ayant été imprimée qu'une seule fois; c'est pourquoi il n'est pas étonnant qu'elle manque dans beaucoup d'exemplaires de ce précieux Recueil.

BRY (Jean Théodore de), né à Liège en 1561, mort à Francfort en 1623, était fils du précédent. Quoique ses productions soient moins connues que celles de son père, il fut cependant un graveur habile; et s'il faut en croire Heineken, il surpassa son frère Jean Israël, et même son père. Il eut deux filles, qu'il donna en mariage, l'une à Mathieu Mérian, célèbre graveur et libraire, et l'autre à un Anglais nommé Guillaume Fizzer, libraire à Francfort.









*de medicinalibus libris II.* Francfort, 1653, in-folio, rec. 40 planches.

5° *Friedem. Dendrographia, sive historia naturalis de arboribus et fructibus non nostri, quibus app. sui orbis libri A.* Francfort, 1662, in-folio, rec. 137 planches.

6° *Petr. Laurentbergii apparatus plantarius.*

7° *Zeller. Topographia*, 27 vol. in-folio.

8° Les quatre premiers volumes du *Theatrum europæum*.

9° *Gottfried. Archæobiologia cœmica*, 1636.

10° *Itinerarium Italie*, 1643.

11° *Floric. j. plantarum*, 1641.

12° *Les quatre monarchies de Gottfried.*

13° *Le Saint-Ecriture*.

14° *Le Discours des Morts*, copie sur celle de Lili, et augmentée par lui, ainsi que nombre d'autres ouvrages moins étendus.

Mathieu Mérian mourut aux eaux de Schwabach, en 1651. Cet artiste a surpassé tous les graveurs à l'eau-forte qui l'ont précédé, par la quantité, la variété et la beauté de ses ouvrages, parmi lesquels, sans doute, il faut distinguer ce qui appartient à lui-même, de ce qui a été composé par d'autres sous son nom.

Il a laissé deux enfans : *Mathieu Mérian*, qui s'est distingué dans la peinture du portrait; et *Marie-Anne Mérian*, qui peignit avec perfection la minéralogie, les fleurs et les insectes, et vint se fixer à Amsterdam, durant plusieurs années, au commencement du 18<sup>e</sup> siècle.

1533. LAMPSON (Dominique), littérateur, poète latin, peintre, naquit à Bruges, en 1532. Il s'attacha d'abord au service du cardinal Polus qu'il suivit en Angleterre. Après la mort de ce prélat, il vint se fixer à Liège, en 1538, où il obtint un canonicat

de la collégiale de St.-Denis. Il fut successivement secrétaire intime de trois évêques de Liège, Robert de Berg, Gérard de Groesbeck et Ernest de Bavière, dont il se fit aimer et estimer, tout en s'acquittant de ses fonctions avec beaucoup d'intégrité. Un penchant naturel le portait vers la peinture; et peut-être y eût-il excellé sans les occupations importantes que lui prescrivait les devoirs de sa charge. Ami de Lambert Lombard, il prit des leçons de ce grand maître, à l'école duquel il profita beaucoup, ainsi qu'il l'avoue lui-même. Lampson mourut à Liège dans la 67<sup>e</sup> année de son âge, et fut enterré dans l'église collégiale de St.-Denis. Il avait beaucoup contribué à détacher Juste Lipse de l'Université de Leyde, et à le ramener à la foi catholique (voy. leur correspondance à ce sujet dans Burinann, *Sylloge epist.* 1, 123-140). Juste Lipse, qui lui avait voué la plus tendre amitié, l'appelle *un bel esprit, et l'un des ornemens de la Flandre*. Il a publié :

1° *Ode ad Ernestum Bavarum.*

2° *In tabulum cœlestis cœmen.*

3° *Lamberti Lombardi apud Eburores pictoris celeberrimi vita.* Bruges, Rub. Golzius, 1565, in-8 : livre extrêmement rare.

4° *Elogia in effigies pictorum celeberrimorum Germaniæ Inferioris, carmine.* Anvers, 1572, in-4.

5° *Psalmi septem prædicatorales lyricis versibus redditi.*

6° *Dominici Lampsonii ac Nicolai Lampsonii fratrum, selecta poemata.* Liège, 1626, in-8.

7° *Typas cœle humanæ*, que l'on trouve à la suite du recueil des *Pœmata et effigies trium fratrum Belgarum*. (Voy. Grudius).

Son frère, *Nicolas LAMPSON*, protonotaire apostolique, chanoine et doyen de St.-Denis à Liège, cultivait aussi la poésie latine; et quelques-unes de





ses productions ont été réunies à celles de son frère, à Liège, 1626. Il termina sa carrière dans cette ville, en 1635, dans un âge avancé.

Deux pièces assez étendues de Dominique Lampson se trouvent recueillies dans les *Deliciae poetarum belgarum*, tom. III.

1630. LAENSBERGH (*Mathieu*), chanoine de St.-athélemy à Liège, vers l'an 1630, passe pour le premier auteur du fameux *Almanach de Liège*; c'est au moins une tradition conservée dans la famille de l'imprimeur Bourgaignon, héritier et descendant des Treels, les plus anciens imprimeurs de cet almanach. Il est possible qu'il y ait eu dans cette collégiale un chanoine de ce nom, qui, par le moyen des mathématiques et de l'astronomie, ait prétendu, dans un temps où l'astrologie judiciaire était en vogue, régler le cours des astres et prédire les événemens; ce qui, après sa mort, aura engagé le libraire à publier un almanach sous son nom et avec ses *prédications*.

On conserve, à Liège, un ancien portrait parfaitement bien dessiné, qu'on croit être celui de l'inventeur du fameux almanach. Il est assis dans un fauteuil près d'une table, la main gauche appuyée sur une sphère, tenant de la droite un télescope, ayant à ses pieds différents instrumens de mathématiques, etc. Au bas du portrait on lit : D. T. V. *Bartholomaei canonici et philosophi professor*. Si l'on pouvait déchiffrer les lettres initiales, peut-être aurait-on le nom du véritable auteur de l'almanach; car le nom de *Mathieu Laensbergh* ne se trouve point dans la liste des chanoines de cette époque.

Le plus ancien exemplaire que l'on connaisse de ce célèbre almanach, est de 1636; il est identique pour la forme avec ceux qui paraissent encore chaque année, à Liège, chez Mr. Collardin; mais on n'est

pas assuré que ce soit le premier. Il a pour titre : *Almanach pour l'an bissextile de N. S. 1636, et supplanté par M. Mathieu Laensbergh*.

On y trouve les douze signes célestes gouvernant le corps humain. On y voit quel est le temps le plus favorable pour couper les cheveux, pour prendre une médecine, etc., etc. Les médecins, fâchés de voir le pronostiqueur liégeois aller sur leurs brisées, ont fait ôter ce morceau assez curieux, dont on aperçoit encore quelques traces dans l'*Almanach des Bergers*, qu'on a joint depuis à celui de Liège. Cela est suivi de *prédications*, de la *prédiction générale* sur les variations du temps, sur les événemens. C'est ce que Gresset a dépeint dans sa *Chartreuse*, où il compare son domicile au

. . . . Sublime Siègè,  
D'où, flanqué de trente-deux vents,  
L'auteur de l'Almanach de Liège,  
Lorgne l'histoire du beau temps,  
Et fabrique, avec privilège,  
Ses astronomiques romans.

L'auteur des *anecdotes sur Madame* (la comtesse du Barry), raconte que cette dame, ayant été obligée de quitter la cour lors de la maladie de Louis XV, se rappela l'almanach de Liège qui l'avait si fort intriguée, et dont elle avait fait supprimer, autant qu'elle avait pu, tous les exemplaires, parce qu'il contenait dans ses prédictions du mois d'avril cette phrase : « Une dame des plus favorisées jouera son dernier rôle. » Elle répétait souvent : *Je voudrais bien voir ce vilain mois d'avril passé.* Elle jouait effectivement son dernier rôle; car Louis XV mourut le mois suivant. C'est à quelques prédictions de ce genre, où le pronostiqueur fut bien servi par le hasard, que *Mathieu Laensbergh* a dû sa célébrité et sa vogue, comme cela est arrivé à *Nostradamus*.



Ces livres à bas prix ont répandu chez le peuple le goût de la lecture. Napoléon disait : *que ses Liégeois les almanachs de Mathieu Laensbergh, qu'en feroient de traits héroïques, lui amenaient tous les ans dix mille soldats.*

On a donné pour l'an 1818 un *double almanach, avec les véritables prophéties de M. Laensbergh, mathématicien, Liège, (Paris), in-16, imprimé avec de jolies gravures polytypées, de beaux caractères, et surtout rédigé avec plus de bon sens que ceux des années précédentes.*

M. de La Lande, prétend dans son *Dictionnaire des mathématiques*, tome II, p. 334, que la renommée de Philippe Laensbergh, médecin, mathématicien et ministre protestant à Anvers, né en Zélande, et mort à Middelbourg vers 1632, a fait donner son nom à l'*almanach* dont l'Europe, dit cet auteur, est inondée chaque année. En effet, c'est peu de temps après la mort de ce savant astronome, que parut le premier almanach qui porte le nom de *Laensbergh*.

Depuis un temps immémorial, on confectionne, chez les Tiger, libraires à Paris, au coin de la rue de la Huchette, au pilier littéraire, le *Double almanach liégeois* ainsi que l'almanach de Paris et celui de Rouen.

1600. REMOUCHAMPS (*Martin de*), naquit en 1522, en un village de ce nom, sur la rivière d'Amblève dans l'ancien pays de Stavelot. Après avoir achevé ses humanités, il entra dans l'ordre de St-Benoît, à l'abbaye de Florennes, Leurg de la principauté de Liège. Il vint vingt-cinq ans la charge de procureur dans son monastère et en fut élu abbé, en 1574, après la mort de Jean d'Emethon. A peine revêtu de cette dignité, il mit tous ses soins, malgré les malheurs du temps, à faire rebâtir l'église de son abbaye,

presque ruinée de fond en comble par les armées françaises, en 1554. Il n'avait pas encore achevé entièrement cet édifice, objet de sa plus tendre sollicitude, qu'il mourut le 27 décembre 1600, épuisé de travaux et de vieillesse. Comme tous ses prédécesseurs, il fut enterré vis-à-vis de l'autel Notre-Dame sous une tombe de pierre bleue.

Martin de Remouchamps était versé dans les langues grecque et latine, les saintes écritures, le droit civil et canonique, la géométrie et l'histoire. Jacques Marchant, professeur de théologie à l'abbaye de Florennes, lui attribue :

1° *Epistolæ ad diversos*. Quelques-unes de ces lettres étaient adressées à Jean Molanus, ainsi qu'on le voit dans les *Natales S. S. Belyii* de cet auteur, édition de 1595, p. 182.

2° *Antecessorum suorum luculenta historia*, ou catalogue historique des abbés de Florennes.

3° *Ævi sui chronica*; c'est une histoire de ce qui s'est passé de son temps.

Ces divers écrits sont restés manuscrits.

1601. VAULX (*Baudouin de*), juriconsulte, né à Liège vers 1530, était fils de Baudouin et petit-fils de Lambert de Vaulx, et avait pour aïeul maternel, Simon de Pont qui avait épousé Catherine de Vivegnis, fille de Collard ou Nicolas de Vivegnis. Il acheva ses études dans une université étrangère, d'où, après avoir obtenu le doctorat en droit civil et canonique, il revint dans sa ville natale et y acquit une grande réputation. Gérard de Groësbeck, nouvellement élu évêque, l'appela à son conseil privé; en 1565, il fut reçu conseiller de l'état noble; et en 1575, le même état le nomma membre du *conseil ordinaire*.

Ayant été élu bourgmestre de Liège, il prononça le 22 mars 1576, un discours éloquent pour engager





peuple de la cité a entré en arrangement avec l'évêque ; secondé par Guillaume de Waroux , son illece, il l'emporta sur l'avis du jurisconsulte Rodier Fisen , qui vouloit que le différend , au sujet des droits de la cité , fût porté et soumis à la décision de la chambre impériale , tribunal suprême de tous les états de l'empire.

Baudouin de Vaulx fut dans la suite conseiller du prince Ernest de Bavière , électeur de Cologne , de Jean de Schonberg , électeur de Trèves. Il vécut libéralement et morant , dans un âge avancé , à Liège , le 5 février 1601 ; il fut enterré auprès de ses ancêtres , dans l'église paroissiale de St.-Martin-en-He.

Valère André vante son éloquence et son savoir : il ajoute qu'il avoit la mémoire si heureuse , qu'il avoit sous sa main toutes les lois civiles et les lois des droits du droit canon , pour en faire usage dans toutes les occasions qui se présentaient. Baudouin de Vaulx a beaucoup d'honneur dans les diverses légations qui lui furent confiées , et lui acquirent un grand crédit parmi ses concitoyens. Il a laissé :

1° *De ponsu de jure*, en plusieurs volumes.

2° *Expositio juris*.

3° *Scholia in leges per capita explicatas*.

1601 WIERDT (*Schald* à ), originaire du comté de Haerlem , navigateur hollandais , fit partie de l'expédition commandée d'abord par Jacques de Malat , ensuite par Simon de Cordes , qui partit de l'embarcadere de la Meuse , le 27 juin 1598. De Weerdt emporta le yacht le *Joyeux Messager*, de 150 tonneaux et de cent vingt hommes d'équipage. Au mois de septembre , quand la flotte attaqua l'île de Saint-Jago , dans l'archipel du Cap-Vert , il fut envoyé à terre avec un détachement , s'établit dans un fort , et entraîna les ennemis à faire des propositions de

paix. Le 25 , à la mort de l'amiral , il devint capitaine de la *Foi*, vaisseau de 220 tonneaux. Ayant été envoyé en députation près d'un roi nègre , au cap de Lopez-Gonzalver , il échappa , grâce à sa présence d'esprit , à une attaque des indigènes.

Arrivée dans le détroit de Magellan , la flotte y fut retenue longtemps par les vents contraires. Le 10 septembre 1599 , la *Foi* et la *Fidélité* furent séparées du reste de l'escadre , et malgré tous leurs efforts ne purent la rejoindre. La durée et l'incommodité du froid , de l'humidité et de la faim , rebutèrent tellement une partie des matelots , qu'ils feignirent d'être malades pour ne rien faire. De Weerdt parvint par sa fermeté à faire rentrer tout le monde dans le devoir , et déclara en même temps qu'il n'attendait que le retour d'un temps favorable pour continuer sa route vers les Indes Orientales. Le 2 décembre , il appareilla , mais les tempêtes l'empêchèrent de sortir du détroit. Bientôt son second vaisseau disparut ; cependant il ne perdit pas l'espérance de voir le grand Océan. Le 16 , il rencontra Olivier de Noort et son escadre. Il voulut faire route avec lui , le gros temps y mit obstacle. Enfin , après avoir perdu la plupart de ses embarcations , et se voyant sur le point de manquer absolument de vivres , de Weerdt retourna le 17 janvier 1600 vers l'entrée du détroit qu'il atteignit le 21. Le 24 , on découvrit trois petites îles qui furent nommées *îles de Schald de Weerdt*, et par abréviation , les *Schaldines*. Le 13 juillet , ce navigateur entra dans la Meuse , ayant perdu soixante-neuf hommes de son équipage , et en sauvant seulement trente-neuf.

En 1602 , il fut nommé vice-amiral de la flotte de quinze vaisseaux que les deux compagnies réunies expédièrent aux Indes Orientales , sous le commandement de Wybrandt Van Warwyck. Au mois de



les suivant, il partit avec trois vaisseaux, devant aller à Ceylan, puis à Achem, dans l'île de Sumatra, mouilla d'abord dans la baie d'Antongil, sur la côte de Madagascar; le 28 novembre, il atterrit à Syden, où il apprit que son compatriote Spilbergen, qu'il avait précédé, avait été bien accueilli. De Weerdt se fit pas moins favorablement reçu par le roi de l'Inde, qu'il alla voir dans sa capitale, et qui lui demanda du secours contre les Portugais, leurs ennemis communs; il répondit qu'il n'était venu que pour trafiquer, et que d'ailleurs l'état de ses vaisseaux, après un long voyage, ne lui permettait guères d'entreprendre une telle expédition; que, cependant, il consentait à satisfaire le roi moyennant une récompense raisonnable. Dans des entrevues subséquentes, le prince le combla de marques d'attention et de bonté. Comme celui-ci en revenait toujours à la campagne contre les Portugais, de Weerdt lui déclara qu'il allait chercher du renfort à Achem, et se hâta de revenir. Le roi lui fit cadeau de 20 quintaux de cannelle et de 16 quintaux de poivre, et chargea ses officiers de reconduire de Weerdt à Matéalo. Deux de ses vaisseaux avaient déjà mis à la voile; il alla les rejoindre, et mouilla le 5 février 1603 dans la rade d'Achem; il y trouva également Spilbergen qu'il reconnut pour vice-amiral, et bientôt trois autres vaisseaux vinrent le joindre. Le roi d'Achem lui donna tous les témoignages de bienveillance, et le pria de s'efforcer à chasser les Portugais de ses états; mais il ajouta que, comme le roi d'Inde ne prétendait pas retenir les vaisseaux hollandais, et qu'il invitait seulement le vice-amiral à revenir dans quelques mois. Le 31 mars, de Weerdt fut congédié du roi, en lui annonçant qu'il allait à Ceylan, et le pria d'envoyer sur la flotte des ambassadeurs au roi de cette île, ils partirent avec lui le 3 avril.

Le 25, de Weerdt, avec ses six vaisseaux, alla tomber l'ancre dans la rade de Matéalo. Le 30, il descendit à terre avec cent trente hommes bien armés, et alla saluer le vice-roi. En attendant, les Hollandais qui manquaient de vivres se rendirent à terre, et tuèrent des bœufs. Le vice-roi, courroucé, se plaignit de cette conduite; on lui représenta que la nécessité avait forcé de prendre ce parti, puisqu'il n'envoyait pas les provisions qu'il avait promises; grâce à la prudence de de Weerdt, ce différend s'arrangea. Enfin, le 13 mai, une lettre d'un Hollandais au service du roi, apprit que ce prince occupé de guerre contre ses ennemis de l'intérieur, n'avait pu répondre plutôt et qu'il invitait les Hollandais à conduire leurs vaisseaux devant Punta de Galle, dont il voulait former le siège. Cependant ceux-ci s'étaient emparés de plusieurs navires portugais; le roi qui en fut instruit, témoigna beaucoup de joie, et se mit en route pour aller conférer avec de Weerdt; il lui écrivit pour l'en informer, et le prier en même temps de ne point relâcher les prisonniers portugais, mais de les faire mourir ou de les lui livrer. On leur avait donné quartier en les prenant; on leur rendit la liberté. Le 1<sup>er</sup> juin, le vice-amiral et les autres commandans descendirent à terre avec deux cents hommes, et allèrent au devant du roi, avec lequel ils revinrent à Matéalo. Ce prince, après avoir conféré avec de Weerdt, demanda que tous les Hollandais retournassent à bord, et que le lendemain ils revinssent en cortège; il ne relâcha auprès de lui que l'amiral et les principaux officiers. A peine les premiers étaient-ils partis que de Weerdt et ses compagnons furent égorgés par les gens de la suite du roi. Les hommes de sa troupe furent également massacrés, de même que ceux qui allaient s'embarquer; un très-petit nombre parvint à s'échapper. Le lendemain, ceux qui étaient restés à bord





ent paraitre sur la côte l'ambassadeur du roi d'Achem, suivi de peu de monde; il remit une lettre à son maître, écrite en portugais, par laquelle ce prince annonçait que de Weerdt ayant voulu le commander à venir à son bord, sans doute pour l'assassiner, avait dû le prévenir. Il finissait par déclarer que ça lui importait qu'on restât en paix avec lui ou qu'on lui fit la guerre.

D'après les renseignemens que les Hollandais recueillirent, il parut qu'effectivement de Weerdt avait insisté pour que le roi se rendit à son bord le jour même; mais on apprit que le courroux du monarque fut venu de ce que de Weerdt avait refusé de lui rendre les prisonniers portugais. Un petit nombre d'infortunés qui avaient échappé à cette boucherie vint à bord. Le commandement de la flotte fut confié à *Jacques Pieterzen*. Le roi de Mitéalo se culpa de n'avoir participé en rien au massacre, et ne cessa de donner des marques d'attachement aux Hollandais; ceux-ci, qui déjà songeaient à faire partir les bois de leur vaisseaux, reçurent le 16 une lettre du roi de Candy qui tâchait de s'excuser, réclamait leur pitié, leur promettait une cargaison, et sollicitait leur secours contre les Portugais; enfin, il désirait qu'on lui envoyât quelqu'un pour conférer avec lui. On pensa qu'on ne devait pas négliger cette occasion de réparer les premières fautes. Le 25 juillet, l'envoyé revint avec une lettre du roi de Candy, qui était sur un mal entendu la funeste aventure de Mitéalo, protestait qu'à l'avenir, il ne se confierait qu'aux Hollandais, et annonçait une cargaison de cannelle et de poivre. Le vice-amiral jura que toutes les promesses n'avaient pour lui que d'arrêter la flotte sur la côte, afin de tenir les Portugais en alarmes. Ainsi, malgré les discours des ambassadeurs du roi de Candy, on demanda qu'on dépêchât de nouveaux envoyés

à leur souverain, et qui donnèrent une certaine quantité de cannelle, le vice-amiral mit à la voile le 31 juillet, après avoir confirmé aux agens du roi ce qu'on lui mandait dans deux lettres écrites en portugais et en flamand, que s'il avait l'intention d'agir de bonne foi et de livrer la cargaison de deux vaisseaux, il lui ferait tenir prête, afin qu'ils pussent la prendre quand ils viendraient; mais que s'il agissait avec autant de mauvaise foi que par le passé, on ne manquerait pas de moyens de s'en venger.

La relation du voyage de de Weerdt au détroit de Magellan, avait été écrite en hollandais par *Lemard Jansen*; elle fut extraite et traduite en latin par un anonyme et insérée dans la *neuvième partie des Grands Voyages de Théodore de Bry*, à la suite de l'ouvrage de *Joseph Acosta*, sur le Nouveau Monde. Les descriptions qui l'accompagnent sont faites d'imagination. C'est sur cette version que fut faite la traduction allemande de *Gothard Arthus*, insérée dans l'édition allemande de de Bry. Une traduction française est insérée dans le *Recueil des Voyages de la compagnie des Indes Orientales*, tom. I<sup>er</sup>, de l'édition de Hollande; tom. II, de celle de Rouen.

Le second voyage de de Weerdt se trouve dans la *huitième partie des Petits Voyages*; il a pour auteur *Hermann de Brée*, et forme la seconde partie. On le trouve dans le *Recueil des Voyages de la compagnie des Indes Orientales*, tome II, édition de Hollande; tome IV, édition de Rouen; il est compris dans le morceau intitulé: *Voyage de quinze vaisseaux hollandais commandés par l'amiral Van Warwijk*.

Les Hollandais ont toujours regardé de Weerdt comme un de leurs plus illustres navigateurs; il tient sa place dans l'ouvrage que M. Hottel leur a consacré en 1825. Aucun marin de son temps n'a aussi bien connu que lui le détroit de Magellan, et n'en a donné





meilleurs détails. Les îles *Schaldes* sont trois îlots situés au nord-ouest des îles Falkland ou Malouines. Le nom de de Weerdt a été souvent altéré : de Brosse, écrit *Wert*, et Camus d'après de Bry, *Weer*, orthographe bien plus fautive puisqu'elle change la prononciation du mot.

WEERDT (*Gérard de*), fit partie de la seconde et de troisième expéditions envoyées, en 1595 et 1596, pour découvrir le passage au nord-est, sous le commandement de Barentsz et de Heemskerck. Il écrivit la relation de ces deux voyages d'après ce qu'il avait vu lui-même, et celle du premier d'après le récit des personnes qui s'y étaient trouvées et qui s'étaient engagées dans les expéditions suivantes. Il paraît qu'il occupait un emploi considérable, car son nom figure toujours le second après ceux des chefs. Il avait dressé des cartes des pays où l'on passa l'hiver, et des parages voisins; et ce fut en les considérant et en causant avec lui que Barentsz expira. Elles ont été copiées en partie dans le *Recueil* de de Bry.

1604. GHÉRINX (*Philippe de*), né à St-Trond, ville du pays de Liège, étudia la médecine à l'Université de Louvain, où il obtint le grade de licencié; il eut le doctorat dans une autre Université. Ses talents et ses connaissances l'ayant fait connaître à Ernest de Bavière, évêque de Liège et archevêque de Cologne, le prince l'appela à sa cour et l'honora de la qualité de son premier médecin et de son conseiller domestique. Il conserva cet emploi jusqu'à sa mort arrivée à Liège, le 11 novembre 1604. On ignore s'il laissa des enfants de son mariage avec Ide Haghen qui lui survécut et se remaria avec Thomas de Rye. On a de Ghérinx le petit ouvrage suivant : *Description des fontaines acides de Spa et de la fontaine de fer de Tongre*. Liège, Guill. Lambéius, 1533, in-12.

RYE (*Thomas de*), naquit à Malines vers 1530. Il étudia la médecine et s'y rendit assez habile pour mériter de succéder, en 1604, à Philippe de Ghérinx, en qualité de premier médecin d'Ernest de Bavière. Il paraît qu'il n'a occupé cet emploi que peu de temps. Ce médecin épousa la veuve de Ghérinx, et en eut une fille qui se maria avec Henri de Heers.

Thomas de Rye a publié : *Philippi Gheringi... fontium acidorum pagi Spa, et ferrati Tungrensium accurata descriptio, è galliâ latinâ à Thomâ Ryetio; ejus etiam accesserunt in descriptionem, et super naturâ et usu eorundem fontium, observationes*. Liège, Henri Hovius, 1592, in-12.

1605. WACHTENDONCK (*Arnold de*), d'abord chanoine de l'église collégiale de St-Barthélemy à Liège, et ensuite de St-Martin. Il avait acquis de vastes connaissances dans les antiquités, et s'était spécialement occupé de ce qui concernait la numismatique et l'histoire de Liège. Les plus grands savans de son siècle, correspondaient avec lui, et aimaient à le consulter sur les difficultés qu'ils rencontraient dans l'étude approfondie des sciences. De ce nombre, étaient le célèbre Juste Lipse et le cardinal Baronius; le premier qui s'était particulièrement lié avec lui lors du séjour qu'il fit à Liège, le cite avec le plus grand éloge dans les deux premiers dialogues de son *Poliorecticon, sive de machinis, tormentis*, etc.; le second, dans le premier volume de ses *Annales*; on trouve aussi trois lettres de Wachtendonck dans le 3<sup>e</sup> volume de la *Correspondance* de ce cardinal.

Guichardin, dans sa *Description des Pays-Bas*, Chapeauville dans ses *Gesta pontificum leodiensium*, etc., en font mention comme d'un savant distingué; Pontus Reuterus, dans le 6<sup>e</sup> livre de son traité *De rebus burgundicis*, le cite comme l'un de ceux qui l'ont aidé



ses recherches; les géographes Ortelius et Viviane dans leurs *Itinerarium per novellas Gallias Belgicas* (à la suite de l'édition des *Œuvres* de Divion, donnée par Paquot), en rapportant les noms de quelques savans liégeois, font un brillant éloge d'Arnold de Wachtendonck, et louent ses vastes connaissances et ses belles qualités.

Wachtendonck a laissé plusieurs manuscrits cités avantageusement par Chapeauville et par Bouille; ce sont des collections de documens historiques, des récits d'événemens remarquables arrivés sous le règne de Louis de Bourbon et dans les temps postérieurs. Aubert de Mire qui a consulté les manuscrits de cet auteur, s'en est servi pour sa collection de diplômes belges.

L'un de ses manuscrits, gros recueil in-fol. dont M. C. Molan, avocat à Liège, possède l'original, contient une grande quantité de diplômes sur les libertés du clergé et du peuple, des chartes inédites fort curieuses, des lettres autographes de l'empereur Charles-Quint et de Marguerite d'Autriche à l'évêque et au chapitre de Liège, et d'autres pièces précieuses pour l'étude de l'histoire nationale.

Arnold de Wachtendonck mourut l'an 1605, le jour de Ste.-Anne. Il existait à l'ancienne cathédrale de St.-Lambert, un mausolée en marbre noir érigé en 1646, en l'honneur d'Arnold de Wachtendonck, chanoine et doyen de l'église de Liège et archidiacre du Brabant, qui fut chargé de différentes légations en France, et mourut à Liège, le 19 septembre 1633, à l'âge de 69 ans; mais il ne faut pas le confondre avec le précédent.

WACHTENDONCK (*Hermann de*), qui vivait à la même époque, et peut-être frère d'Arnold, a laissé plusieurs manuscrits sur l'histoire de Liège.

Le baron de Crassier possédait dans sa précieuse bibliothèque un exemplaire de Chapeauville avec un grand nombre d'additions et d'annotations, faites par Hermann de Wachtendonck.

M. de Gerlache, dans ses *Révolutions de Liège, sous Louis de Bourbon*, cite un supplément à la vie de Bourbon, par Wachtendonck.

Il a aussi laissé : *Appendices varice ad historiam Leodiensem ex diversis codicibus mss. excerptæ et nitidissime à nobili D. Hermanno de Wachtendonck propriâ manu conscriptæ, in quibus, multa reperiuntur quæ in authoribus dictæ historiæ desiderantur*, in-fol. Wachtendonck termina cet ouvrage en 1608. Ce manuscrit, qui est passé dans les mains du baron de Crassier (voir le catalogue de sa bibliothèque, n° 3448), se trouve aujourd'hui à la bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles.

La première partie de cet intéressant et curieux recueil, présente une description assez détaillée du pays et du diocèse de Liège, d'après Guichardin dans sa *Description des Pays-Bas*, Ortelius et Viviane dans leur *Itinerarium*, Guillelmus Neubrigensis, Hermann Schedel, Barland, Piccolimini, et Pontus Heuterus. Tout y est entremêlé de remarques du compilateur.

On y trouve ensuite des notes tirées d'un ancien manuscrit (appartenant à Hermann) et de plusieurs autres livres et chroniques, le tout servant à compléter ce qui manque dans *Jean de Warnant* plus connu sous le nom de *Joannes Presbyter*. Ce sont des extraits de *Raymond*, de *Jean de Brustem*, d'*Anselme*, de *Gilles d'Orval*, de *Gramaye*, de *Meyer*, du *Manuscrit de St.-Jacques*, de la *Chronique des Chartreux*, de *Jean d'Outremeur*, de *Heesem*, du *Livre des chartres de St.-Lambert*, de la *Chronique de St.-Laurent*, des *manuscrits de Radulfe de la Rive*, des papiers d'*Arnold de Wachtendonck* et de ceux d'*Arnold de Wacht*





ami, de *Homerus*, de *Longinus*, de *Piaentius*, de *Finisart*, de *Philippe de Commines*, de *Blondel*, d'*Olivier de la Marche*, d'une *Chronique anonyme* dont l'auteur vivait vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle, d'écrits à Hermann par le chanoine Chabot, et enfin une foule d'autres écrivains.

Les divers extraits sont accompagnés des *textes*, *illis*, *tristes*, *compromis*, *sentences arbitrales*, *lettres malournées* et d'autres pièces fort curieuses.

Cette immense compilation présente ainsi l'histoire de Liège depuis les premiers évêques jusqu'à Corneille Berg. Elle fournit surtout des détails très-circossés sur les temps si orageux de Louis de Bourbon et Jean de Hornes. La conspiration de la famille Melin y est exposée avec des détails jusqu'à présent connus aux historiens liégeois.

Dans la bibliothèque du baron de Crassier (n° 3477), se lit un exemplaire manuscrit de la *Chronique en vers* de Jean d'Outremeuse, sur lequel Hermann avait des notes de sa main et désigné par une croix, les *poésies fabuleuses* pour les passer légèrement.

1605. THOURIN (*Georges*), naquit à Liège, vers 1540; il y passa une partie de ses jours et y mourut. Il fut docteur en théologie, chanoine et grand évêque de St.-Lambert; c'est tout ce qu'on sait de sa vie. Thourin est auteur d'une oraison funèbre, en français, d'Anne d'Autriche, fille de Ferdinand I<sup>er</sup>, femme de Charles IV, duc de Bavière, et mère d'Ernest, électeur de Cologne et évêque de Liège; il prononça cette oraison en présence de ce dernier, dans l'église cathédrale de Liège, le 23 novembre 1590. Il la fit imprimer à Liège, l'année suivante, et l'accompagna d'une dédicace à l'empereur Rodolphe II, roi de Hongrie et de Bohême, dans laquelle il promet, si ce prince lui en applaudit à son ouvrage, d'en entreprendre d'autres plus considérables. Thourin n'a choisi aucun

texte pour son oraison, et ne s'est astreint à aucune division. Elle est remplie de hors d'œuvres et hérissée de passages d'auteurs grecs et latins; elle a enfin les défauts des discours oratoires de ce temps écrits dans une langue qui était loin d'être formée alors. Pour donner une idée de l'éloquence française dans le pays de Liège, au 16<sup>e</sup> siècle, nous en transcrirons quelques morceaux. L'auteur commence ainsi son discours :

« Je monte ce matin en cette chaire, tapissée de noir, non pour y flatter les oreilles de Votre Altesse, ou pour faire accroire ce qui ne doit être cru à ces seigneurs très-illustres, très-révérands et très-magnifiques (les chanoines de St.-Lambert), d'autant que je ferais grand tort, et au nom que porte cette chaire, et à mon état et profession. Car je ne suis pas ici comme au temple qui fut jadis bâti des éperons des navires Antiates, au Marché de Rome, devant la cour de Hostilius; je ne suis au palais, ou aux parquets d'Aréopage, ou es places publiques d'Athènes, Corinthhe, Ephèse, et autres telles villes du temps passé, où l'on pouvait, et où l'on souloit haranguer à plaisir, mais je suis en l'église de Dieu, et en chaire de vérité. »

Cet exorde qui nous paraît ridicule aujourd'hui, a probablement été applaudi au siècle de Thourin. Pour entrer dans son sujet, il feint que toute l'Allemagne s'écrie :

« Ha! que Madame Anne la Douairière de Bavière étoit une dame vertueuse, sage, accorte, honnête, pudique, dévote, charitable et grande aumônière. Tout le clergé l'a prêchée telle, toute la noblesse l'a chérie pour telle, tous ses sujets l'ont honorée pour telle, tous les malades et pauvres nécessiteux l'ayant publiée telle, la regrettent et la bénissent maintenant. »

C'est là le morceau le plus supportable de l'oraison de Thourin. Il donne ensuite de grands détails sur



antiquité et l'illustration des maisons d'Autriche et de Bavière, et revient alors à sa *bonne princesse très-essée* :

« Elle a vécu, dit-il, avec son feu mari Albert, trente et quatre ans, ne plus, ne moins que Sara requit avec Abraham, Rebecca avec Esau, et Anne, Elle de Phanuel, avec son mari. »

Anne d'Autriche était sobre; sa parure et ses habillemens étaient modestes; elle se revêtait d'une *longue robe* qui la couvrait toute entière, ainsi qu'on nous présente les anciennes reines d'Israël. « Elle voilait, comme s'énonce Thourin, sa tête gravement sans ordre folâtement, friser et griller sa chevelure » ... Elle se rappelait les menaces que faisait le prophète contre les dames *vaines* de son temps. L'orateur rend ainsi ces menaces d'une manière assez pittoresque :

« Pour autant que les filles de Sion se sont élevées, et ont cheminé le col étendu, et les yeux afflétés, et ont marché se guindant, branlant et rompant leurs pas, le Seigneur échevelera la tête des filles de Sion, et découvrira leurs parties honteuses. En ce jour, le Seigneur ôtera l'ornement des escarpins, et les coiffres et lunettes, et les flacornets, et les boîtes à senteurs, et les brasselets, et les atours, et les templettes, et les jarretières, et les carquans, et les affluets, et les greffets, et les anneaux, et les miroirs, et les toilettes, et les diadèmes, et les couvre-chefs, etc.... »

Thourin fait ici sans doute l'énumération des modes qui avaient alors le plus de vogue.

Pendant son veuvage, Anne d'Autriche ne sortit que très-rarement de son palais, et vécut solitairement dans sa *chambrette*, ne s'occupant que de la prière. Se voyant sur le point de mourir, notre orateur lui fit tenir ce discours à ses petits-fils, les ducs de Bavière, qui étaient venus recevoir ses derniers adieux :

« Mes petits mignons, j'ai bien désiré vous voir avant ma mort, pour vous laisser un bon avertissement, digne de moi, qui suis votre grand'dame et mère, digne de votre seigneur et père, mon fils très-cher, que j'aime bien tendrement, écoutez-le bien, puisqu'il vous doit servir de mon dernier adieu. Vous êtes, mes petits mignons, extraits de la maison d'Autriche de mon côté; quelle maison! vous êtes du sang de Bavière! servez à ces deux maisons de lustre, mettant devant vos yeux la vertu de vos devanciers pour la suivre et imiter. »

Thourin finit son oraison funèbre, en nous apprenant qu'il fut député par le chapitre cathédral, pour aller consoler le prince Ernest de Bavière, qui était alors dans son *château de Stavelot*, de la perte de sa mère. Il a joint à son ouvrage l'épithaphe en vers français d'Anne d'Autriche, et un sonnet à Ernest de Bavière, morceaux de poésie très-médiocres sans doute, mais qui montrent du moins que Thourin savait allier le commerce des muses aux devoirs de son état.

On ne lira plus aujourd'hui cette oraison funèbre d'Anne d'Autriche, qui, pour son temps, était cependant remarquable, et a trouvé des admirateurs, témoins ces beaux vers latins, adressés à Ernest, de Dominique Lampson, chanoine de la collégiale de St-Denis, à Liège :

Ecce  
Pieridum Thourinus amor, columenque sacrarum,  
Flos illibatus vatum, suadeque medulla,  
Cujus melliflua Leodina ecclesia voce  
Aetheri pendente sacra, et praecepta magistri  
E cathedra resonans tanto tua gaudet alumno;  
Austriacam Bavaram non fictis laudibus amam  
Extollens orbi quae te dedit inelyta mater,  
Ante sata ipsa pio pia Caesari Ferdinando :  
Sic verbis pietatem ejus, sic pinxit amorem





In superos, hominesque, pudicitiamque; manusque  
In miseros, inopesque, pia cum mente, benignas  
Semper et afflictis largas succurrere rebus, etc.

Georges Thourin est aussi auteur d'un discours latin sur le séminaire qui avait été érigé à Liège par le prince Ernest de Bavière, et de deux livres écrits dans la même langue, l'un renfermant les statuts et les lois de ce séminaire, et l'autre les motifs pour lesquels il avait été construit.

Il a traduit en français l'ouvrage suivant : *Varia de officio regum Japonicorum legatis qui nuper Romam profecti, Gregorio XIII, pont. max. obedientiam publicè præstiterunt*. Louvain, Masius, 1585. C'est une relation historique concernant les envoyés des trois rois du Japon, qui, arrivés à Rome, se soumirent publiquement à l'obédience du pape Grégoire XIII. La traduction de Thourin fut imprimée chez Morbérius, Liège, 1585, in-4°.

1608. JAUPEN (*Henri*), religieux augustin, né à Hasselt, ville du comté de Looz, vers 1541. Ayant pris vraisemblablement le titre de bachelier en théologie à l'Université de Louvain, il parvint dans la suite aux premières charges de sa province. Il fut longtemps prieur des couvens de Liège, de Hasselt et de Malines; il fut encore de ce dernier, en 1579, lorsque la contagion apportée de Maestricht, après la prise de cette ville par le duc de Parme, ayant emporté douze Augustins, qui composaient le couvent de Hasselt, il y envoya successivement quelques religieux pour le rétablir; mais la peste continuant toujours, en emporta une partie, les autres prirent la fuite, et la maison ne fut repeuplée qu'en 1580, par des Augustins chassés de Malines, lors de la prise de cette ville, le 9 avril de cette année, par le colonel anglais, Jean de Norich, qui la livra pendant un mois entier au pillage.

Le P. Jaupen, au milieu de ces désordres, fut emmené à Bruxelles, jeté dans un cachot et traité avec une telle barbarie, qu'il en fut réduit, au rapport de Mantelius, à boire son urine pour étancher sa soif. Délivré au bout d'un mois par l'adresse de quelques catholiques, il se retira à Hasselt avec quelques-uns de ses confrères de Malines qu'il y attira; et devenu prieur de ce couvent, il s'appliqua soigneusement à le rétablir.

Il ne travailla pas avec moins de zèle à combattre les erreurs de *Jean Bæce* (voir Ernest de Bavière), curé de cette ville, qui séduisait les habitans par ses prédications hérétiques, feignant cependant d'être orthodoxe. Le P. Jaupen réfutait après-midi dans son église, ce que le curé avait prêché le matin dans la sienne, et ses travaux eurent l'approbation de l'évêque Ernest de Bavière, qui délivra enfin Hasselt de ce mauvais pasteur en 1589.

Revenant un jour de la visite du couvent de Wesel, ce religieux fut arrêté par les Calvinistes, qui le retinrent prisonnier durant 24 jours et ne le relâchèrent qu'après s'être fait compter 2,000 florins pour sa rançon.

Il avait été élu provincial aux chapitres de son ordre, tenus à Louvain, le 16 juin 1589, et à Bruxelles, le 10 avril 1598. Ayant rempli chaque fois avec honneur les devoirs de cette charge; on voulut encore la lui confier de nouveau, en 1607, mais il la refusa, et mourut peu de temps après, le 26 juin de l'année suivante.

Il a laissé des sermons (*conciones*), apparemment en latin, qu'il avait retravaillés durant son séjour à Malines. Sweetius espérait, en 1627, qu'ils seraient publiés; mais ils sont restés inédits.

Le P. Jaupen était bon prédicateur, homme industrieux, ferme et plein de ressources dans les situations les plus embarrassantes, modeste d'ailleurs, et très-





attaché aux devoirs de sa profession. Il fit beaucoup de bien à son ordre qui lui fut redevable de l'érection du couvent de Bruxelles et de quelques collèges d'humanités.

Il y a lieu de croire qu'il était neveu du P. Thomas Dupin, augustin, qui, ayant été chargé en 1505, du soin de l'établissement de son ordre à Liège, y jeta, peu après les fondemens de l'église, ainsi que du couvent situé sur le quai d'Avroy, qu'il gouverna en qualité de prieur, depuis 1507 jusqu'en 1533.

1609. HALLET (*Gilles*), fils de Jean et d'une sœur de Jacques Damery, né à Liège. Il alla se fixer à Rome, à l'âge de 16 ans. Gilles avait de l'invention et possédait l'art des principes de l'art de peindre. On voyait à Liège autrefois plusieurs beaux dessins de sa façon, mais la plupart ont malheureusement péri, lors du pillage de cette ville, par les Français en 1691. Gilles, à Rome, la planche de son tableau de la *Transfiguration par les Anges de la maison de la Sainte Vierge*, à Lorette. C'est un nommé Fariat qui l'a achetée; elle valut à Gilles cent ducats romains. On voit au bas de cette belle estampe : *Egidius Hallet inventit et delineavit: Boned. Fariat sculpsit Rome.*

Il paraît que Gilles Hallet termina ses jours dans cette grande ville; mais en mourant, il avait les yeux tournés sur sa patrie, puisqu'il laissa, par son testament, un bien pour l'entretien d'un hôpital, situé dans la paroisse de *Saint-Foi*, aux portes de la ville de Liège, l'honneur des pauvres de cette paroisse où il était né.

1609. GREMBERG (*Gaillaume de*), philosophe, jurisconsulte, habile négociateur, était de la famille de la baronnie de Berg. Il fit d'excellentes études, visita les principales Universités de l'Europe, et revint le honneur de Rome. Le pape Grégoire XIII lui accorda l'estime et l'admit au rang de ses prélats domes-

tiques. C'est lui qu'il chargea d'aller porter à l'évêque Gérard de Groënsbeck, le chapeau de cardinal. Ce prélat, charmé du mérite de Greemberg, et plus encore sans doute de sa mission, le nomma chanoine de la cathédrale et son conseiller intime. Ernest de Bavière l'honora aussi de sa confiance et le chargea d'une mission auprès du duc de Parme, lorsqu'en 1585, ce prince assiégeait la ville d'Anvers; à son retour, il fut élu doyen de l'église de Liège.

Greemberg succéda à Levinus Torrentius dans l'évêché d'Anvers, et parvint dans la suite au siège archiepiscopal de Cambrai. Ce prélat estimé de son vivant, mourut le 25 avril 1609, emportant les regrets du peuple, dont il avait su partout gagner la confiance et l'amour. Il laissa par son testament divers legs pieux assez considérables aux églises de Liège, d'Anvers et de Cambrai.

1609. VOES ou VOSSIUS (*Gérard*), théologien et littérateur, naquit vers le milieu de l'autre siècle, à Hasselt ou à Borchtoen, au comté de Leez. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint protonotaire apostolique et doyen de la collégiale de Tongres. Il était docteur en théologie, et d'ailleurs fort versé dans la littérature grecque et latine. Pendant un séjour qu'il fit à Rome, il obtint l'estime des cardinaux Sirlet et Caraffe, et du pape Grégoire XIII, desquels néanmoins il ne reçut aucun bienfait, à ce que dit son panégyriste Vittorio Rossi. Mais ils lui avaient facilité l'accès des bibliothèques d'Italie, où il recueillit des copies et des extraits de plusieurs ouvrages des pères de l'église. Il mourut à Liège, le 25 mars 1609, et non en 1625, comme le suppose Moréri. L'épithaphe inscrite sur sa tombe par son frère, et que l'on voyait dans l'église du séminaire de cette ville, fixe expressément la date de son décès et ne lui donne que le prénom de Gérard : c'est par



erreur que Dupin y joint celui de *Jean* : ce qui a induit à le confondre quelquefois avec Gérard-Jean Vossius. Il a publié :

1<sup>o</sup> *Rhetoricæ artis methodus per questiones*. Louvain, 1571, in-8<sup>o</sup>.

2<sup>o</sup> *Commentaire sur le Songe de Scipion*. Rome, 1575, in-8<sup>o</sup>.

3<sup>o</sup> Divers morceaux qui appartiennent à la littérature ecclésiastique, savoir, quelques discours de saint Chrysostôme, en grec, avec une version latine. Rome, 1580, 3 vol. in-4<sup>o</sup>.

4<sup>o</sup> *De charitate*, sermon de Théodore qui il a donné dans les deux langues, avec des notes et des variantes. Rome, 1585, in-fol.

5<sup>o</sup> *Gesta ac monumenta Gregorii pape IX, cum selectis*. Rome, 1586, in-fol. Valère André prétend qu'il parut la même année à Rome, un traité de physique du dominicain Silvestre de Ferrare, accompagné d'une préface de Gérard Vossius.

6<sup>o</sup> *Les œuvres complètes de saint Ephrem, avec interprétation et remarques*, 3 vol. in-fol. Rome, 1589, 93 et 98. La Bibliothèque de Ste.-Geneviève à Paris en possède un exemplaire. Cologne et Anvers, 1603 et 1619, in-8<sup>o</sup>. Il est le premier éditeur des œuvres de ce saint.

7<sup>o</sup> *De consideratione libri V*. Rome, 1594, in-4<sup>o</sup>. Cologne, 1605, in-8<sup>o</sup>. On y trouve les commentaires qu'il a faits sur ces cinq livres, qu'il a dédiés au pape Clément VII.

Gérard Vossius avait, selon toute apparence, quitté l'Italie, entre 1598 et 1604, car il publia cette année, à Mayence, les *Actes de saint Grégoire Thaumaturge*, avec sa vie, des notes et quelques mélanges. Mayence, 1604, in-4<sup>o</sup>.

Il avait préparé, ainsi que le dit son épitaphe, une édition des *œuvres* de saint Léon, pape ; mais il n'eut

pas le temps d'achever ce travail, non plus que celui qu'il avait entrepris sur les *actes et les lettres* du pape Hilarius.

Vossius mérite d'être compté parmi ceux qui ont mis en lumière les monumens de la littérature ecclésiastique.

1610. SAMÉRIUS (*Henri*), né vers 1540, au village de Samrèz près de Marche en Famenè, se fit jésuite à Cologne, en 1561. Son habileté dans le maniement des affaires lui acquit l'estime de ses supérieurs qui lui confièrent la direction de quelques collèges, et celle des jésuites employés dans les armées. Il fut pendant quelques années le confesseur secret de Marie Stuart, reine d'Ecosse, qui, pendant sa détention, avait souhaité un religieux de la compagnie de Jésus, pour prendre ses avis. Le P. Samérius s'introduisit auprès de cette infortunée princesse, déguisé en médecin ; mais quelques soupçons s'étant élevés sur sa prétendue profession, il fut forcé de se retirer.

Les Anglais s'étant rendus maîtres de Stewich, en 1592, le P. Samérius fut enmené prisonnier, et accusé de crimes énormes devant le comte Maurice de Nassau : on l'accusa même d'avoir attenté à la vie de la reine Elisabeth ; mais le comte ayant reconnu son innocence, le traita avec douceur, lui fit rendre ses effets, et le renvoya en liberté. Il mourut à Luxembourg, le 5 janvier 1610, dans la 70<sup>e</sup> année de son âge.

Samérius était très-versé dans l'histoire sacrée, et surtout dans la chronologie, qu'il a traitée avec beaucoup d'exactitude dans l'ouvrage intitulé : *Chronologia sacra ab orbe condito usque ad Christum natum*. Anvers, Hier. Verdus en, 1608, in-fol., p. 67.

\* 1610. PALUBANUS (*Henri*), naquit dans le pays de Liège vers 1570. Son véritable nom était Desmaretz, Van den Poel, Van den Breeck, ou Van den Broeck.





Après avoir achevé son cours d'humanités, il résolut d'embrasser la vie religieuse et prit l'habit de Récollet à Liège; il fit sa profession entre les mains du P. Mathias Sylvius, alors gardien du couvent de cette ville, où il prêcha pendant 12 ans. En 1610, le P. Paludanus était lecteur en théologie au couvent de Brüll, dans l'archevêché de Cologne, où ses supérieurs l'avaient envoyé depuis quelque temps. Il a publié :

1° *R. P. F. Didaci de la Vega, ordinis S. Francisci, S. Theol. lectoris, conciones et exercitia pia super evangelio dominicalia totius anni. Tomus primus, ab adventu Domini usque ad festum Pentecostes. Opus novum... ab Henrico Paludano... in latinum conversum.* Cologne, 1610, in-8°. Ce 1<sup>er</sup> tome est dédié au prince Ferdinand de Bavière, coadjuteur de l'archevêché de Cologne et de l'évêché de Liège. — *Tomus secundus, a festo Pentecostes usque ad adventum Domini.* Cologne, 1610, in-12. Il est dédié au P. Jean de Noyen, commissaire-général des Récollets pour les provinces belgiques.

2° *R. P. F. Didaci de la Vega, Toletani, ordinis S. Francisci de observantiâ, S. Theolog. lectoris, paradisi glorie sanctorum, conique triumphus. Conciones et exercitia pia super festa totius anni. Opus novum, multiplici eruditissime refertum, in quo de excellenti sanctorum meritis luculenter agitur, ab Henrico Paludano, minoritâ observantino bellicensi, in latinum conversum.* Cologne, 1610, in-8°. Quelques exemplaires portent la date de 1612. Dédié au P. Mathias Sylvius.

1610. FOUR (Pierre de) dit de Salz, peintre liégeois. Il fut l'élève de Lambert Lombard, sous lequel il fit d'abord des progrès assez rapides dans l'art de peindre. De tous les disciples de ce grand maître, Jean Amaye et Pierre de Four sont ceux qui ont le mieux imité sa manière.

Né d'une famille distinguée, cette circonstance ne contribua pas peu, après la mort de son maître, à lui donner de la vogue. De Four eut donc le bonheur, jeune encore, d'être employé à la composition de plusieurs grands ouvrages; il put exposer aux yeux du public quantité de tableaux, dont les figures sont à peu près de grandeur naturelle : enfin, il acquit bientôt une réputation qui surpassa en quelque manière celle de Lombard; quoique son tableau, accompagné de volets, qui est sur le grand autel de l'église de Saint-Jacques, à Liège, ne puisse être comparé aux morceaux de cet illustre peintre.

Un des chefs-d'œuvre de de Four, est le *Tombeau de l'évêque Gérard de Groësheek*, portant au bas l'année 1580, avec des vers latins de Dominique Lampson. Ce tableau était dans l'ancienne église cathédrale. Il était orné de volets; l'un offrait le portrait de ce cardinal, soutenu par son patron St. Gérard, et l'autre, un homme avec des enfans. Ces volets sont beaux, mais notre artiste ne s'est pas modelé ici sur Lombard. En général, les figures du principal sujet de cette peinture sont pesantes et leurs attitudes grossières; le coloris en est obscur.

Il y avait encore un autre tableau de de Four dans cette même église, représentant *J. C. au jardin de Gethsemani avec ses disciples endormis*. Le coloris de cette pièce est plus clair que celui de ses autres tableaux; elle est aussi ornée de volets; sur l'un est peint *Jean de Harff*, chanoine de la cathédrale de Liège et abbé d'Amay; et sur l'autre, *Jean de Wiltken*, aussi chanoine de cette église et archidiacre d'Ardenne. Les portraits de ces deux ecclésiastiques sont fort bien, ils sont dans une attitude naturelle, ce qui atteste le talent de l'artiste. Ce tableau est de l'an 1578.

On en voit encore un autre de de Four, avec des



volets comme les précédens, dans l'église de St.-Barthélemy, à Liège, représentant *saint Michel*. Ce morceau *est très-estimé*; il est bien peint, et le dessin en est exact; il était déjà *très-estimé* vers la fin du 17<sup>e</sup> siècle, tandis que le tableau du même artiste, de l'autel de St.-Etienne, dans la même église, qui a été fait peu de temps après, paraissait encore alors *très-beau*. Ce dernier tableau est une *déposition de la croix*, dont le fond est encore plus clair que celui des autres tableaux de notre peintre. Cette *déposition* tient beaucoup du goût de Lombard : *les figures y sont peintes en portraits*; on y voit le nom de l'auteur et l'année 1610.

Cet artiste a joui de son temps d'une assez grande renommée; on ne peut, en effet, lui refuser du génie, ce que prouvent les différents sujets qu'il a traités et le nombre considérable d'ouvrages qu'il a laissés à Liège. Mais comme le coloris de plusieurs de ses tableaux ne s'est pu soutenir, on ne doit pas être surpris s'il est presque oublié aujourd'hui.

Quoique Pierre de Four eût beaucoup travaillé pour les églises, il ne s'enrichit pas; et il paraît même qu'il avait peu d'économie et peu d'ordre dans ses affaires, puisque la tradition nous apprend qu'il a habité, sur la fin de ses jours, comme *garde-maison*, l'hôpital de St.-Jacques de Liège, sur le quai d'Avroy, où probablement il est mort.

C'est sans doute ce qui a donné lieu de dire que Lambert Lombard était mort de misère dans un hôpital, parce qu'on l'aura confondu avec Pierre de Four, qui est celui de ses élèves, en y comprenant Jean Ramaye, dont les tableaux approchent le plus de sa manière de peindre.

1611. CLARIUS (*Jean*) ou CLAIREN naquit à Tongres, en 1547. Il vint fort jeune à Louvain, où, après avoir fini ses humanités, il étudia la philosophie au

collège *du Pore*, et eut le vingtième rang à la promotion générale des arts, en 1569. Quelque temps après, il régenta les belles-lettres dans le même collège, et obtint, au moyen des privilèges de la faculté des arts, un canonicat de l'église collégiale de St.-Denis, à Liège, et un autre de St.-Pierre, à Lille, en 1585.

En 1571, on lui confia la direction de la maison de *Standonck*, d'où il passa au collège de *Ste.-Anne* qu'il gouverna jusqu'en 1591, époque où il fut fait président du *Grand-College*.

Le prince Ernest de Bavière, évêque de Liège, ayant érigé à Louvain un séminaire pour les jeunes gens de son diocèse, en offrit la présidence, en 1605, à Clarius qui l'accepta sur les instances de Juste Lipse.

Comme il n'était encore que simple bachelier en théologie, en 1576, il prit le bonnet de docteur, et neuf ans après ayant été nommé professeur royal, il expliqua, en cette qualité, le *Maître des sentences* jusqu'en 1596, où l'on substitua à cet auteur la *Somme de St. Thomas*. Clarius fit des leçons sur ce dernier durant quinze années.

Après la mort du docteur Stapleton, le cardinal André d'Autriche, alors gouverneur des Pays-Bas, avait pourvu Clarius de la prévôté d'Hilverenbéeck : il était de la régence de la faculté de théologie, et fut élu deux fois recteur de l'Université.

Clarius mourut au *Séminaire de Liège*, à Louvain, le 22 août 1611, à l'âge de 63 ans, laissant *deux bourses* pour des étudiants de cette maison. Son corps repose dans le chœur de St.-Pierre, où il était chanoine de premier rang.

Il était versé dans la littérature et la théologie, et excellait surtout dans l'art de gouverner la jeunesse. On a de lui :

1<sup>re</sup> *Ode in Guilielmu à Nassau, regis catholici vassallum perduellum, et ecclesie Christi hostem*. Mous,





1581, in-12. C'est un poème en vers iambiques dimètres.

2° *Satyra in Guillelmum à Nassau. Auctore J. C. Prouvost*, 12. *Consilia impiorum simulacra*, 1584, in-12, sans nom de ville, ni d'imprimeur. Il y rappelle la pièce précédente, lorsqu'il apostrophe ainsi le prince d'Orange, qui voulait empêcher Ernest de Bavière de parvenir à la principauté de Liège :

Aut quam salutem Legia  
Auctore te speraverit ?  
Larine, quam provinciis  
Dolet propinquis redditam ?

Ut impotenti audaciâ  
Sacra et prophana poteris,  
Et te tyrannum libera  
Gens sempiternum perferat ?

Sed ista prima crimina  
Fivere telo vindice  
Jambi minaces, queis tuam  
Rabiem citati pressimus.

Clarius a mis une épigramme au commencement des *Natalis sanctorum Belgii* de Jean Molanus, et a soigné l'édition du *Traité* de Jean de Lens, son collègue : *De fide, spe et charitate*.

Il a laissé manuscrits :

1° *Commentaria in 3<sup>am</sup> partem Summe D. Thomæ de ecclesiâ sacramentis*.

2° *Commentarius Joann. Clarii in Evangelium secundum Joannem*, in-4°.

\* 1612 GUILLON (Gilles), théologien et mathématicien. Il fut d'abord chanoine de l'église collégiale de St. Martin, et ensuite curé de la paroisse de Sainte-Marquerite près de Liège. Nous ignorons les motifs qui lui firent abandonner cette cure pour aller à Rome, où il séjourna plusieurs années. Il mit ce temps à profit

pour se perfectionner dans les sciences. Il vécut humblement dans cette ville avec Christophe Clavius dont on a un *traité sur l'Hydre*, que Guillion a traduit en français avec l'approbation de ce savant.

De retour de Rome, il se fixa dans la ville de Gransée en Bourgogne, où il obtint une prébende et le décanat du chapitre collégial de cet endroit : assailli enfin de différentes maladies, il y termina sa carrière à la fleur de l'âge. Le comte de Gransée et ses enfans auxquels il avait donné des leçons de mathématiques le regrettèrent singulièrement.

Gilles Guillion dédia à François et à Maximilien de Billé, fils de Charles de Billé, seigneur de Vierset et haut-avoué de Huy, son *Arithmétique avec les jetons et la croye*. Il se plaint, dans cette dédicace, de la fortune qui lui a fait, dit-il, *expérimenter les durs fléaux de sa rigueur*. Cette inconstante déesse ne lui fut pas toujours cruelle, et ce fut dans un de ces momens où elle le laissa tranquille, qu'il rédigea sa *Nouvelle Méthode* de compter, méthode qui peut servir à ceux qui savent lire et à ceux qui ne le savent pas : c'est pour ces derniers principalement qu'il donne les principes de l'arithmétique avec *les jetons et la croye*. Cette dédicace est suivie de quelques pièces très-médiocres de poésie en latin et en français. On trouve à la fin de ce livre, une approbation d'un chanoine de la cathédrale de Liège, nommé Charles Oley, qui pense que l'ouvrage de Gilles Guillion ne sera pas seulement utile à ceux qui voudront apprendre l'arithmétique, mais qu'on pourra aussi l'opposer aux *piperies des hérétiques*, et qu'il contribuera à *découvrir la grande imposture, l'impudence et l'impiété* de ces nouveaux sectateurs. En effet, l'auteur termine chaque chapitre de son traité par des réflexions et des argumens dirigés contre les Luthériens et les Calvinistes.

L'oppens qui nous représente Gilles Guillion comme





un profond théologien et un grand mathématicien, et aussi pénétré que les réflexions et les argumens de cet auteur sont très-solides et très-propres à confondre les ennemis de la religion. On a de lui :

1<sup>o</sup> *L'Arithmétique avec les jetons et la verge*. Liège, Leonard Street, 1604, in-8.

2<sup>o</sup> *De l'invocation et de l'intercession des saints*. Liège, 1605, in-4<sup>o</sup> : après lequel traité se trouve une *Vie de St. Lambert*, par le même auteur. Il composa ce *Traité* à l'occasion du miracle suivant, dont il fit imprimer la relation.

En 1605, un garçon âgé de dix ans, de la paroisse de St.-Marguerite, devenu impotent par suite d'un *écoulement de sang* qui durait depuis six mois, fit tant d'instances auprès de ses parens, qu'ils lui permirent d'aller visiter la chapelle de St.-Léonard, située à l'extrémité de l'un des faubourgs de la ville de Liège : il y alla avec ses baquilles et assisté de sa sœur. Comme il était en prières, ses forces l'abandonnant tout à coup, il tomba le visage contre terre sans pouvoir se relever, que par le secours des assistans. Revenu à lui, il redoubla ses prières à Dieu par l'intercession du Saint, qui obtint sa guérison si entière, qu'il retourna chez lui sans aucune assistance, et à la vue de tout le monde.

Quelques jours après, on ordonna une procession, en actions de grâces, depuis la paroisse St.-Marguerite jusqu'à la chapelle St.-Léonard ; durant toute la cérémonie, ce jeune homme marchait, vêtu d'une robe blanche, portant un clerge à la main, et faisant le chemin à nu-pieds.

3<sup>o</sup> *Un Abrégé de l'arithmétique avec les jetons et la verge*.

4<sup>o</sup> *Optique et ses démonstrations mathématiques*.

5<sup>o</sup> *Astronomie vulgaire avec les cycles solaires et lunaires*.

6<sup>o</sup> *La théorie et la pratique de construire et fortifier les villes et châteaux*.

1612. BAVIÈRE (*Ernest de*), évêque de Liège, abbé de Stavelot et archevêque de Cologne, savant naturaliste. Il était fils d'Albert, duc de Bavière et d'Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand.

Après la mort du cardinal de Gröösbeck, quatre concurrens se présentèrent pour lui succéder : le duc de Parme alors gouverneur des Pays-Bas, l'archiduc Mathias, le prince Ernest et le duc d'Alençon, frère de Henri III, roi de France. Les envoyés de ce dernier qui se trouvaient à Liège pour y recommander leur maître, alléguaient en sa faveur, *que par son affection pour le pays, et par la puissance de sa maison, il affermirait solidement la liberté que la nation avait si fort à cœur, et maintiendrait la neutralité au milieu des agitations des princes voisins*.

Le 20 janvier 1561, le chapitre, malgré les intrigues de la France, de la Hollande et de l'Espagne, ayant élu à l'unanimité le prince Ernest, il fut proclamé, suivant la coutume, du haut de la tribune, en langue latine, française et allemande. Le peuple applaudit d'autant plus à ce choix, qu'outre sa haute naissance et les alliances de sa maison, certaines grâces répandues en sa personne, lui conciliaient les esprits et captivaient les cœurs ; regardant ces avantages comme les signes certains d'un excellent naturel et les présages d'un gouvernement doux et paisible.

Peu de jours après son élection, il partit pour l'Allemagne afin de mettre ordre à ses affaires domestiques. Étant passé par Stavelot, les religieux des deux monastères le choisirent pour abbé, en remplacement de Gröösbeck.

Le jour de Pâques (1561), un ouragan affreux accompagné de pluie et de grêle, enleva les toits de



plusieurs églises à Liège; la grande vitre de l'église collégiale de St.-Croix représentant *les Sibylles*, fut brisée; plusieurs maisons furent emportées, les arbres déracinés, et il périt un assez grand nombre de personnes écrasées sous les ruines.

Après une assez longue absence, Ernest annonça son retour aux états et arriva à Visé, d'où il partit pour Liège le 15 juin. Jamais évêque ne fit son entrée solennelle dans cette ville, avec plus de pompe.

A son arrivée au pont de Greyr sur le chemin de Carondeuse, où trois compagnies de dix hommes l'attendaient le quai, les deux bourgmestres de la cité, accompagnés du conseil de ville, des commissaires et du grand greffier, après avoir mis pied à terre, le complimentèrent, l'un en *français*, et l'autre en *allemand*, et lui firent prêter le serment accoutumé.

Ernest s'avança ensuite vers la ville, marchant au milieu des deux bourgmestres, et recevant avec bienveillance, toutes les demandes en grâce que les criminels en foule, venaient lui présenter suivant l'usage.

Comme on approchait du couvent de St.-Léonard, les bourgmestres lui présentèrent les clefs de la cité qu'il leur rendit gracieusement, *ne doutant pas*, dit-il, *qu'ils continueraient à les garder fidèlement; ajoutant que pour lui, il voulait vivre et mourir avec ses sujets.*

A l'approche du cortège, la porte St.-Léonard fut fermée par un des membres de la compagnie des arbalétriers. Malgré les cris répétés : *Ouvrez donc la porte au prince*, on n'en fit rien; les bourgmestres dépêchèrent alors l'un des valets de ville, qui la fit ouvrir, après en avoir réitéré l'ordre par trois fois.

Lorsqu'Ernest eut passé la porte St.-Léonard, l'escorte de la compagnie des arbalétriers qui marchait à la tête des *empereurs* (c'est ainsi qu'on appelait ceux qui avaient tiré l'oiseau, trois années consécutives), lui présenta le drapeau qu'il toucha, promettant de con-

server à cette compagnie *ses droits, privilèges et libertés*. Il s'avança ensuite dans la ville, aux applaudissemens et acclamations du peuple, au milieu des trente-deux métiers en armes, rangés en haie sous leurs drapeaux, depuis la porte St.-Léonard jusqu'à l'église St.-Lambert.

Une troupe de hallebardiers à cheval ouvrait la marche : les gouverneurs des villes et forteresses du pays, revêtus de manteaux de soie doublés de bleu, garnis de franges d'argent et enrichis de colliers de la Toison-d'Or, dont le prince leur avait fait présent, précédaient la noblesse liégeoise; venaient ensuite Philippe de Croÿ, prince de Chimai, avec un cortège de 150 chevaux; le prince d'Arenberg suivi de 166 chevaux; Guillaume de Bavière, duc de Juliers, avec une suite de 350 cavaliers, 64 valets de pied, et de tous ses gouverneurs de places et conseillers de cour; le duc Ferdinand de Bavière, avec un cortège de 200 chevaux et 100 valets de pied; et Charles de Croÿ, duc d'Archieu, suivi d'environ 100 chevaux et d'un grand nombre de valets de pied. Enfin on voyait l'évêque Ernest de Bavière suivi de 852 cavaliers et de 37 valets de pied; il marchait entre les deux bourgmestres de la cité, André d'Ans et Georges Goswin.

Lorsque le prince fut arrivé devant l'église de Saint-Georges, il y trouva un arc de triomphe haut de 105 pieds avec trois portiques, orné de quantité de machines et de devises à sa gloire, et entouré de jeunes filles d'une beauté choisie magnifiquement parées. On vit aussitôt descendre aux pieds d'Ernest, la figure d'un *plac*, emblème des armes de la ville, et une jeune personne d'une beauté rare, habillée en *déesse*, qui, au son d'un mélodieux concert d'instrumens, déclama, au nom de la cité et du pays, des vers en son honneur, et lui offrit ensuite, dans une riche corbeille, des bijoux et des vases d'argent pour une valeur d'environ 4,000 florins Brabant.





Un château artificiel construit du côté de la Meuse faisait voir cette rivière tout en feu, au moyen de l'artillerie.

Sur la place du Grand Marché, on avait élevé quatre théâtres séparés l'un de l'autre par des pyramides de 10 pieds de hauteur. Le 1<sup>er</sup>, qui représentait l'état ecclésiastique, laissait voir quatre jeunes hommes en habits de filles figurant l'église, la foi, l'espérance et la charité, qui, après avoir complimé Ernest, lui offrirent une petite figure d'or, qui était celle de la foi. Au 2<sup>e</sup>, où l'on voyait l'état-noble, sous divers emblèmes, on lui présenta une épée garnie en or. Au 3<sup>e</sup>, qui représentait le tiers-état ou le peuple, on lui fit don d'un cœur d'or. Sur le 4<sup>e</sup>, on voyait un homme du commun, accusé du crime de lèse-majesté, en posture le suppliant aux pieds d'un juge, tenant en ses mains l'inscription suivante gravée en lettres d'or : *Audiatur altera pars, ou il faut entendre l'autre partie*; paroles familières à ce prince.

Il fut ensuite complimé dans la salle des échevins, au lieu dit le *Détroit*, situé entre la maison de ville et l'église cathédrale, et prêta le serment suivant la formule qu'on lui présenta.

Comme il se disposait à descendre de cheval au bas des degrés de St.-Lambert, le chantre de cette église faisant semblant de l'assister, mit la main sur la selle, en disant qu'elle lui appartenait aussi bien que le cheval. On le revêtit ensuite d'une soutane et d'un rochet, puis s'étant avancé jusqu'au lieu où les chanoines l'attendaient, vêtus en robes de soie (présent que chaque nouvel évêque était dans l'usage de leur faire à son inauguration), le grand prévôt le complimenta au nom du chapitre et le conduisit à l'église cathédrale, à l'entrée de laquelle il lui fit toucher la corde d'une cloche, en qualité de *marquillier d'Alten*, office d'un rapport considérable aux évêques, sans aucune charge

pour eux. Après s'être mis à genoux devant le maître-autel, on lui fit lecture d'une capitulation qu'il jura d'observer; alors on le conduisit comme en triomphe au palais épiscopal.

Le premier acte de son administration fut d'établir, de concert avec le magistrat et le conseil de la cité, une police sévère à l'égard des étrangers, des vagabonds et des voleurs.

Sous son règne, les Jésuites alors regardés comme les plus fermes soutiens du catholicisme contre les idées nouvelles, trouvèrent appui et protection de sa part. Ils se répandirent, par ses soins, dans tout le diocèse où ils établirent des collèges. Il leur donna dès 1581, le convent des frères de St.-Jérôme à Liège, auquel ils unirent un peu plus tard l'île de Nolger, par un pont construit d'une manière remarquable pour le temps.

En 1582, Erard de la Sauvenière, surnommé *Pila-bole*, ayant assassiné à Dinant un chanoine ainsi que son neveu, sa nièce et sa servante, pilla la maison et s'enfuit. Les échevins de cette ville, sur quelques soupçons, firent saisir et condamner à mort l'un des parens du défunt, par un jugement précipité. Quelque temps après, le meurtrier étant revenu à Dinant, fut appréhendé pour d'autres faits, et ayant été appliqué à la question, avoua qu'il était l'auteur du meurtre de ce chanoine : il fut donc tenaillé dans les carrefours et mis sur la roue; mais le tribunal des échevins de cette ville fut depuis lors privé du droit de juger à mort.

En 1585, Ernest fut élu évêque de Munster, en remplacement de Guillaume, comte de Meurs, et fils du duc de Juliers, qui avait abdiqué pour se marier.

Peu de temps auparavant, le chapitre de Cologne l'avait choisi pour succéder à Truchses, qui en était archevêque, mais qui, pour épouser la belle Agnès de Mansfeld, avait embrassé la religion protestante, sans



uloir pour cela abandonner son siège. Cette nouvelle décision fut une cause de guerre entre ces deux prélats, car le pays de Liège eut beaucoup à souffrir.

Gebhard Truchsess, neveu du cardinal d'Autbourg, descendant d'une noble et ancienne famille de Souabe, ayant embrasé l'état ecclésiastique, il fut nommé chanoine du chapitre de Strasbourg; et en 1577, il fut élu archevêque de Cologne, sur la démission de Jean de Bavière, comte d'Isenbourg, qui, resté le seul mâle de sa famille, abdiqua pour se marier. En 1579, l'empereur le désigna l'un de ses commissaires à la diète convoquée à Cologne, pour aviser aux moyens de pacifier les troubles des Pays-Bas. Gebhard proposa d'appeler sur cette assemblée les bénédictions du ciel, par une procession à laquelle furent invités les religieux et séculiers du voisinage. Il y vit la belle Agnès de Linsfeld, chanoinesse au Vindrichen, et conçut pour elle une passion si violente et si saine qu'en la regarda comme *un effet de la magie*. Les frères d'Agnès ayant peur de le tuer s'il ne réparait pas le scandale qu'il avait donné, Gebhard épousa secrètement sa maîtresse le mois de janvier 1582.

Voulant conserver avec sa femme l'électorat de Cologne, il fit profession de la réforme, qu'il tenta d'introduire dans son diocèse; mais le chapitre et les magistrats de Cologne se réunirent pour s'opposer à son dessein, et Gebhard ne croyant plus devoir garder un mariage, contracté par un ministre Luthérien.

L'empereur et le pape ayant épuisé dans les moyens de le ramener pour le ramener, il fut excommunié par le saint-siège et le chapitre de Cologne flut à sa place Erasm de Bavière, évêque de Liège. Gebhard, alors chef des troupes pour se maintenir dans la possession de son archevêché, mais il fut chassé de Bonn, et obligé de se réfugier en Hollande avec sa femme,

en 1584. Il y prit du service et fit la campagne de 1586, sous les ordres du comte de Leicester.

Ayant fait demander à la reine Elisabeth la permission de passer en Angleterre, il ne put l'obtenir; cependant cette princesse donna l'ordre à son ambassadeur à La Haye de lui compter deux mille écus. La belle Agnès se flattant de réussir à changer la résolution de la reine, par le moyen du comte d'Essex, se rendit alors à Londres; mais Elizabeth, instruite que son favori avait offert à Agnès un appartement dans sa maison, la fit rembarquer sur-le-champ, après lui avoir fait donner mille écus pour les frais de son voyage.

Gebhard parvint à rentrer dans Bonn en 1587; il en fut chassé de nouveau l'année suivante, et il perdit en 1589, Rhinberg, la seule ville qui lui resta dans l'électorat de Cologne. Il se vit réduit à mendier, en Allemagne, des secours qu'il ne put obtenir, et il y mourut misérable, en 1604. Michel d'Isselt a donné l'histoire des guerres de Gebhard et d'Ernest de Bavière, en faveur duquel beaucoup de Liégeois prirent les armes.

Werner, comte de Salm en Ardenne, colonel de cavalerie sous Charles IX et Henri III, rois de France, se distingua dans cette guerre, où il prit parti pour Ernest, qui, pour le récompenser de ses services, lui conféra l'investiture du château et seigneurie de Bedbure; mais Adolphe, comte de Limbourg, le fit prisonnier et l'enferma au château de Kaiserswerth. Hermann Adolphe, l'un des fils de Werner, chanoine de Cologne et doyen de Strasbourg, gouverneur de la Basse-Hongrie, était prisé pour la foi catholique, qu'ayant été fait prisonnier par les Suédois, il leur dit, *qu'il aimait mieux être coupé par tranchant, en grès des scieries, qu'il portât d'avoir ses armes, plutôt que de renoncer à la foi qu'il devait à Dieu, et de manquer de fidélité à César.*





Comme on avait transporté hors du pays une grande quantité de grains pour les troupes du duc de Parme, lorsqu'il assiégeait Anvers, il devint si rare, que le blé d'épeautre se vendit jusqu'à vingt-six florins francs, la mesure de froment huit, et celle de seigle sept. Pour remédier à ces maux, on fit venir des grains d'Allemagne, et Ernest en défendit la sortie. L'année suivante 1587, la famine fut si grande dans les Pays-Bas, qu'on abandonna la culture des terres, le commerce fut ruiné, les villages et même les bourgs devinrent déserts, un grand nombre de personnes moururent de faim, et l'on vit beaucoup d'individus se déshabiller de soie, qui allaient mendier leur pain.

Après deux années d'absence, durant lesquelles il fut occupé à régler les affaires de l'électorat de Bavière, Ernest revint à Liège, et rassembla les états. Leur remontra la nécessité d'arrêter les appels à la chambre impériale.

Dans son système de maintenir, à tout prix, la religion catholique dans ses états, ce prince publia un mandement en 1588, portant en substance, « qu'il veut que tous les habitants du pays de Liège fassent profession ouverte de la foi et religion catholique, apostolique et romaine, et qu'il ne soit permis à personne d'en professer ou enseigner aucune autre, ni vendre des livres ou images capables de flétrir ou d'affaiblir la foi, la religion ou la piété chrétienne. » Il y avait un terme dans lequel tous ceux qui ne pouvaient pas se conformer à cet édit, en professant la religion catholique, apostolique et romaine, seraient mis de vendre leurs biens et de sortir du pays, sous peine de deux cents florins d'or, applicable au profit de l'église et pour les besoins publics.

Au mois de juillet de la même année, les religieux de Stavelot et de Malmedy ayant appris que le prince avait uni, *par autorité apostolique*, le personnel

de Xhineffe au collège des Jésuites, ils les allèrent querir en justice, et prouvèrent que depuis un temps immémorial, ce personnel était uni au prieuré du monastère; mais l'évêque ne leur en confirma pas moins la donation.

Vers le même temps, Jean Bael, curé de Hasselt, qui niait l'existence du purgatoire, blâmait les prières pour les morts, et enseignait que le prêtre ne remet point les péchés mais déclare seulement qu'ils sont remis, laquelle rémission peut s'obtenir en écartant la parole de Dieu, et qu'il faut mieux assister au prêche qu'à la messe paroissiale, fut retiré de sa cure. Ayant interjeté appel, on le transféra dans le couvent des Croisiers, à Liège, et il fut condamné par sentence préjudicielle à abjurer les points de sa doctrine; ce qu'il fit, dans le palais épiscopal, entre les mains de Théodoric de Linden, vicaire-général, en présence du grand prévôt de l'église de Liège, du chancelier du prince et d'une foule de personnes des plus distinguées.

Ernest de Bavière, dans la journée d'état du mois de juin 1589, fit les plus vives instances pour que l'on avisât aux moyens de diminuer les charges publiques, de réparer les châteaux de Dinant et de Stavelot, d'accélérer la réformation des tribunaux (principalement celui des XXII), et d'arrêter les homicides qui se commettaient alors fort librement.

Un grand nombre d'églises du diocèse manquant de pasteurs, par suite de l'impuissance où se trouvaient les pères de famille de donner quelque éducation à leurs enfants, dans ces temps malheureux où le pays, malgré sa neutralité, était sans cesse la proie de l'étranger, et agité par les partisans de la réforme, Ernest de Bavière, cédant aux sollicitations de Chapeauville, mais plus encore pour se conformer au Concile de Trente, se détermina, dans le désir de satisfaire aux besoins spirituels du diocèse, à établir à St-Trond un séminaire





sur les humanités, et un autre à Liège pour la philosophie et la théologie. Comme ce dernier ne tirait d'abord toutes ses ressources que du trésor du clergé, les prébendes furent par suite des dévastations continuelles et sans cesse renaissantes de la part des troupes étrangères, l'évêque lui accorda en 1592, avec l'agrément du Souverain Pontife, les biens de l'hôpital de St-Mathieu. Il pourvut aussi à un *nouveau Titulaire* sur le diocèse, les curés se plaignant d'en manquer et de trouver très-incomplet celui de Georges d'Autriche. Depuis longtemps, le roi d'Espagne, Philippe II, remettait toujours de donner aux états l'équivalent sur les villes et forteresses de Charlemont, de Philipville et Mariembourg, élevées sur le territoire de la principauté de Liège, et d'en finir aussi pour les terres Agniont, de Munro et de St-Hubert en Ardenne, ce les Liégeois revendiquaient comme leur appartenant depuis un temps immémorial; pressé, enfin, par les instances répétées de l'évêque, il envoya des ambassadeurs à Liège : on tint à ce sujet des conférences à Neuchâtel, mais l'affaire de l'équivalent en resta là.

Lors de la pacification de la ville d'Aix-la-Chapelle, 1569, Ernest mit tous ses soins à y rétablir la religion catholique, qui y était très-chancelante depuis la mission des réformés. De concert avec le magistrat de cette ville, l'une des plus importantes du diocèse, y établit des écoles chrétiennes, un couvent de prêtres et un collège pour les Jésuites.

La même année, les Capucins furent admis à Liège, Jean de Curtius et quelques autres bourgeois leur ont fait un couvent : ils se répandirent bientôt dans tout le pays, entr'autres à Huy, Dinant, Hastière, St-Trond et Masoyk, où on leur éleva des maisons. Les soldats étrangers continuant à désoler les provinces flamandes, on leva des troupes pour s'opposer aux brigandages : les états du cercle de Westphalie

exigèrent de ceux de Liège leur quote-part dans les frais de ces nouvelles milices; mais ils s'y refusèrent, alléguant pour motif, que *les Liégeois* ne devaient être compris ni pour hommes, ni pour argent, dans la *ligue de ces provinces*, attendu que lorsqu'ils demandèrent à ces mêmes états (conformément au pacte qui les liait entre eux), de leur prêter aide et assistance contre ces *soldats brigands* qui, avant d'aller chez eux, ravageaient alors leur pays, il leur avait été répondu que *chaque renard devait garder sa queue*.

En 1601, quelques personnes aisées et charitables de la ville de Liège, touchées de voir beaucoup de leurs concitoyens mourir faute d'avoir les secours nécessaires dans les maladies, se réunirent en société et résolurent de rassembler les malades dans une seule maison où ils trouveraient tous les secours qu'exigerait leur état. Martin Didens, doyen de l'église St-Pierre, y contribua de sa fortune : Ernest de Bavière céda à cette société les beaux édifices qu'il avait achetés dans le quartier d'Outre-Neuse, pour travailler à *découvrir les secrets de la nature*; ce qui fit donner à cette maison le nom d'*Hôpital de Barrière*. Peu de temps après, on y construisit un logement pour les *Hospitaux* du tiers-ordre de St-François, qui furent chargés du soin des malades.

Cette même société donna bientôt lieu à deux autres, sous le titre de *Confréries de la charité*, dont le but de l'une fut de pouvoir au soulagement des *familles honnêtes* tombées dans la misère, qui bien souvent aimaient mieux mourir que de se faire inscrire au catalogue des pauvres; et celui de l'autre, de prendre soin des prisonniers.

En 1602, on abandonna le règlement de Jean de Hunsberg qu'on avait depuis 1424 pour l'élection *municipale*, et le prince Ernest en publia un nouveau plus libéral.



Un Anglais, se disant l'envoyé du roi d'Angleterre, tant venu à Liège, avec une suite, au commencement de l'année 1605, remit, quelques jours après son arrivée, ses lettres de créance à l'évêque Ernest de Bavière, et lui annonça que le roi son maître et le roi d'Espagne, qui avaient compris les princes de l'empire et les électeurs dans le traité de paix qu'ils venaient de conclure, désiraient aussi traiter d'une alliance avec les mêmes princes, particulièrement avec lui; que les rois-généraux voulaient entretenir paix et bonne intelligence avec le pays; et que bientôt il serait suivi d'une ambassade solennelle. L'évêque et le chapitre lui firent les présents qu'il emporta en Allemagne, où il fut faire le même personnage et avec le même succès auprès du pape et du magistrat de Cologne: de là il alla trouver l'électeur de Mayence auquel il débita les mêmes nouvelles; mais arrivé en Saxe, ce fourbe fut déçuvert, et l'électeur, sans autre forme de procès, le fit les verrier à une potence.

Voulant remédier aux abus, aux désordres et aux dépenses excessives qui s'étaient introduits dans les communautés d'hommes et de filles aux jours de *profession religieuse* dans les diocèses de Cologne et de Liège, Ernest de Bavière fit un règlement à ce sujet, qui défendait aux religieux et religieuses de tester avant leur mort, et de laisser aux abbés ou abbesses, et autres supérieurs, certaine somme d'argent pour rendre leurs fêtes plus solennelles, ou pour donner une pitance extraordinaire aux confrères ou confrères au jour de leurs anniversaires. Cet abus allait si loin, qu'on négligeait de rendre les derniers devoirs aux morts qui n'avaient pris en le moyen, durant leur vie, d'amasser. Il interdisait les convives étrangers, tant aux jours de *profession* que de *profession*; et il régla la dépense à un demi florin l'Allemagne par tête, non-seulement en vue d'exterminer le vice de propriété et de rétablir

par là l'esprit d'égalité, mais aussi de soulager un grand nombre de familles qui se trouvaient obérées par ces frais excessifs. Il fixa à douze le nombre des convives, qui devaient être *proches* ou *amis*, ne voulant point qu'on puisse les exclure sans motif plausible; il défendit aussi tout accès dans les maisons religieuses, aux séculiers, les deuxième et troisième jours, après la *profession*, et toutes dépenses extraordinaires. Il interdit enfin, en tout temps, les *instruments de musique* et les *danses*, et voulut aussi que l'on n'accordât de *confesseurs extraordinaires* aux religieuses, seulement deux ou trois fois par an.

Au rapport des historiens ecclésiastiques, la licence et les mœurs du clergé étaient, à cette époque, si dissolues dans le pays et les contrées voisines, que le souverain Pontife en écrivit à l'évêque pour l'exhorter à y porter les remèdes nécessaires.

Ernest de Bavière, jugeant que le plus puissant moyen de détruire l'hérésie dans son diocèse, était de lui opposer des ministres vertueux et instruits, résolut d'ériger un *collège* à Louvain où le *jeune se Liégeois* pourrait venir se perfectionner dans les sciences. Il chargea Chapeauville et Martin Didens, en 1605, d'acheter un local dans cette ville, propre à l'exécution de son dessein, et choisit Jean Clarius de Tongres, docteur et professeur de théologie à l'Université de Louvain, pour l'établissement de ce collège.

Il accorda aux  *pauvres Clarisses* la permission de s'établir à Liège dans le *quartier de l'Île*. L'année suivante (1609), Henri de Berlo leur fit bâtir une église.

Ce prince, qui avait obtenu par l'intermédiaire du pape Clément VIII, la protection de Henri IV, roi de France, pour le pays de Liège pressuré alors par l'Allemagne et les Pays-Bas, lui avait envoyé en 1598, un *haffet magnifique* et *artilement ouré*, en le priant de comprendre les Liégeois dans le traité de paix qu'il





saillir sur le point de concourir avec l'Espagne. Ce monopole devenant tout puissant en Europe, ayant essayé de le vendre en 1610, aux bourgmestres et conseil de la ville, le passage pour ses troupes, on lui répondit qu'il trouverait ouvertes toutes les avenues du pays et de la ville, ce qui causa tant de déplaisir à l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, qu'il envoya des troupes ravager le plus pays.

Ernest, ayant égard aux réclamations des curés enrôlés sur la *multiplicité des fêtes du diocèse*, qui étaient mal observées et fâtaient au même peuple, retrancha du calendrier le *quatrième jour* des fêtes de Pâques, de la Pentecôte et Noël, celles de SS. Léonard et Gilles, de la chaire et des liens de St-Pierre, de St-Georges, et le jour de St-Servais, qui fut remis au lundi de la Pentecôte.

Sous son règne, il arriva plusieurs évènements remarquables : entre autres, la prise de Maastricht, ville alors gouvernée par le duc de Parme, après s'en être emparé, fit détruire *die mille milliers* de drapiers : il y eut à Liège, en 1606, une éclipse de soleil qui dura si longtemps, que les gens de la campagne et les ouvriers croyant que le jour était converti en nuit, se sauvèrent chez eux en tremblant; les bestiaux demeurèrent au champ comme immobiles, sans qu'il fût possible de les ramener dans leurs étables : la même année, aux fêtes de Pâques, il s'éleva à Liège, une tempeste accompagnée d'ouragans si furieux, que de mémoire d'homme, il ne s'était rien vu d'aussi effrayant, les toits des maisons furent emportés, les arbres déracinés, des hommes et des bêtes furent retournés les uns fois les autres, une partie de la grande vître de l'église cathédrale, située à l'orient et d'un travail exquis, fut toute brisée, et une tour voisine fut abattue en partie : deux ans après, l'hiver fut si rigoureux, que les chariots traversaient la Meuse; les champs, les vignes et les cyprès

furent gelés jusqu'à la racine : le *calendrier grégorien* fut publié à Liège, en 1589, et mis en usage l'année suivante; enfin on vit paraître en France, le premier journal sous le titre de *Mercur de France*.

Ernest de Bavière mourut le 7 février 1612, au château d'Arnburg en Westphalie, en prononçant ces mots : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi*. Son corps fut porté avec pompe, à Cologne.

Cet évêque, qui possédait les évêchés de Cologne, Liège, Trévouën, Hildesheim, Munster, et l'abbaye de Stavelot, gouverna la principauté de Liège durant l'espace de 31 ans, au milieu des temps les plus difficiles. Obligé de partager ses soins entre ses divers diocèses souvent menacés, les Liégeois se plaignaient d'autant plus vivement de ses longues absences, que ce prince, d'une humeur libérale et magnifique, allait dépenser chez l'étranger, les *donatifs* que les états du pays lui accordaient généreusement et très-fréquemment, pour le mettre en état d'assister d'une manière convenable aux diètes de l'empire.

Ernest de Bavière était un homme instruit, eloquent, très-versé dans la politique et l'art de la guerre, et passionné pour les *femmes* et la *chasse*. Son intolérance envers les *réformés*, et ses édits atroces contre les soi-disant *sorciers dont le pays se remplissait de plus en plus*, sont une tache ineffaçable pour son règne, et une preuve que ce qui plaît aux princes est toujours bon, mais que le mal à leurs yeux pour les autres, n'existe que dans ce qui est contraire à leur ambition, à leurs desirs ou à leur politique; car Ernest, qui croyait à peine en Dieu et bien moins encore au catholicisme, malgré son zèle apparent pour la religion, punissait de *mort cruelle* des personnes dont l'ignorance ou la superstition était tout le crime.

Sous son règne, on exploita en grand la *calamine*, surtout aux sources de la Vesdre, de l'Inde et de la



Leuze, à Astenberck, on vit prospérer quelque temps les *fonderies et des Laffories de cuivre* ; mais elles furent bientôt abandonnées par les fabricans (réformés), que la persécution et l'intolérance obligèrent à s'exiler et à se retirer à Borcheld, et à Stollberg au pays de Juliers.

Ernest fit exploiter la couperose au village de Saschete près du château de Franchinont ; cet établissement acquit une grande importance et dura plus d'un siècle. On doit aussi à sa sagacité la découverte de plusieurs mines de soufre et d'alun, en Ardenne.

\* 1612. RAMAYE (*Jean*) ou *delle* RAMÉE, peintre de bois, fut l'élève de Lambert Lombard, qui lui enseigna les principes du dessin. De tous les élèves de ce grand maître, c'est lui et Pierre de l'œuf qui ont le mieux imité sa manière. Ramaye travaillait déjà à Liège avec réputation dès l'an 1573 ; il était, en 1585, gouverneur du métier des orfèvres de cette ville, auxquels les peintres, suivant l'usage, étaient associés.

La plus grande partie des tableaux de Jean Ramaye ont, comme ceux de Lombard, peints sur des *panneaux attachés à la colle*. Son dessin n'est pas aussi fort et, mais il disposait bien ses personnages et il avait de l'invention.

Une de ses premières et en même temps de ses meilleures pièces, était dans l'église collégiale de Saint-barthélemy, à Liège : on pouvait juger par cette pièce qu'il était étudier surtout à saisir le *ton* et le *style* de Lombard. L'histoire des *Illustres du pape de Liège* a fait un très-excellent *tableau de ses douze apôtres, en rond*, qui étaient placés au-dessus des colonnes de l'église collégiale de Saint-paul, à Liège aujourd'hui en ruine cathédrale du diocèse. Ramaye les peignit vers 1602. Un auteur qui vivait dans le 17<sup>e</sup> siècle, dont M. de Villenfagne possédait le manuscrit, dit qu'ils sont *assez grossiers et*

*pesans*, mais que cependant ils peuvent encore satisfaire les curieux qui, s'ils sont *sans passion*, pourraient y *distinguer des beautés*.

Les tableaux de cet artiste sont devenus rares à Liège, parce qu'ils ont été enlevés par des commerçans de différentes nations, où la renommée avait porté son nom.

Ce peintre épousa Marie de Lymbourg dont il eut des enfans. La mort le surprit sur les frontières de France, lorsqu'il revenait de Paris où il avait été appelé pour travailler *dans quelques hôtels*, et probablement à l'embellissement de la *galerie du palais du Luxembourg*, aujourd'hui la *chambre des pairs*, puisque l'auteur du manuscrit cité par M. de Villenfagne, dit que le célèbre Paul Rubens fut son *successeur dans cet emploi*.

Il est donc très-possible, selon M. de Villenfagne, que Rubens ait touché à quelques-uns des tableaux que Jean Ramaye n'eut pas le temps d'achever, tout en nous gardant bien de dire comme l'auteur des *Délices du pays de Liège*, et avec son ton emphatique ordinaire, que *l'on jugea qu'il n'y avait que le fameux Rubens qui pût mettre la dernière main aux ouvrages que Ramaye avait commencés*.

1613. GLEN (*Jean-Baptiste de*), religieux de l'ordre de St-Augustin, théologien, moraliste, érudit et orientaliste, né à Liège vers 1552. Après avoir fait ses humanités en cette ville chez les *Glorieux de la vie commune*, il partit pour Rome à l'âge de vingt ans, et y trouva un religieux augustin de son pays, nommé *Jean de Liège*, qui lui persuada d'entrer dans son ordre. Il y fut reçu en 1572, par le général Thadée de Pérouse. Peu de temps après, on l'envoya à Liège pour cause de santé : le poëme guéri, il alla étudier la théologie à l'Université de Paris. En 1586, il fut reçu docteur à Sorbonne, et chargé ensuite d'enseigner la théologie





les Grands-Augustins de cette ville, où il eut pour supérieur *Jean du Pou* ou *Paternus*, connu par ses *commentaires* sur St.-Thomas.

Vers 1538, il partit pour Rome, à la suite du duc de Nevers, alors ambassadeur de France auprès du pape. Le pape le prit pour son théologien. De retour en France, il fut l'un des conseillers de la *Ligue*, durant le siège de Paris par Henri III et le roi de Navarre, depuis Henri IV.

En 1590, il vint à Tournai, et de concert avec l'évêque, Jean de Vendeville, il parvint à renvoyer en France les Augustins de cette ville, qui y vivaient dans le plus affreux relâchement, et leur substitua des religieux du même ordre de la province de Cologne, dont fut élu provincial, au chapitre tenu à Liège, le 16 mai 1592. Le P. de Glen remplit assez longtemps les fonctions de régent d'études, et celles de prieur dans cette dernière ville, qu'il quitta en 1595, pour retourner à Paris où il demeura jusqu'en 1598.

À peine de retour à Liège, il fut renvoyé à Paris, en 1598, en qualité de visiteur-général pour rétablir la régularité dans les couvens de son ordre. Élu de nouveau bientôt après, prieur à Liège, il fit un long séjour dans cette ville, et s'appliqua à y mettre la réforme sur un bon pied. Il en vint à bout, mais plutôt par sa vie exemplaire, que par l'autorité dont il était revêtu à cet effet.

Le chapitre tenu à Tournai, en 1604, lui confia pour la seconde fois la charge de provincial, qu'il exerça encore, à ce qu'il paraît, jusqu'à la mort de l'archevêque d'Utrecht à Aix-la-Chapelle, il fut attaqué par des *troupeaux de huguenots*, qui le traînèrent dans un lieu où ils fouillaient inutilement, et le laissèrent ensuite, se prenant à son habit et au langage que la peur lui dictait sans doute en cette occasion, pour un homme de rien.

Vers la fin de ses jours, de Glen fit un troisième voyage à Rome, et assista comme définiteur de sa province au chapitre général tenu en cette ville. On prétend que durant son séjour à Rome, le pape lui offrit un évêché qu'il s'excusa d'accepter.

De retour à Liège, comme il était sur le point de mourir, il fut assisté à ses derniers momens par le P. *Georges Haigret*, docteur de Louvain, qui le voyant saisi de frayeur à la vue de l'éternité, l'exhorta à montrer du courage dans un combat, auquel il avait animé tant de personnes. *Ah! mon révérend père, s'écria alors le P. de Glen, c'est maintenant que je sens l'étrange différence qu'il y a entre la spéculation et la pratique.* Un peu après ces mots, il expira tranquillement, le 5 février 1613, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. On a de lui :

1<sup>o</sup> *Du devoir des filles, en deux livres : le premier regarde le mariage, et le second, la virginité.* Liège, Jean de Glen, 1607, in-4<sup>e</sup>.

2<sup>o</sup> *Histoire pontificale, ou plutôt d'illustration de la vraie église, fondée par J. C. et ses apôtres, contenant sommairement les faits les plus signalés intervenus en icelle, et les plus préquantes marques de la vraie église....* *Devant laquelle est l'adresse* (l'introduction), *qui montre l'institution, autorité, nom de l'église, et plusieurs points fort utiles à ce même sujet.* Par Jean-Baptiste de Glen, doct. en théologie, et prieur des Augustins lez-Liège. Avec les portraits naturels des papes, taillez par Jean de Glen, Liégeois. Liège, Arnould de Coerswarem, 1630, in-4<sup>e</sup> pp. 886; id. avec des augmentations. Liège, 1648, in-4<sup>e</sup>.

Ce livre est dédié à l'électeur Ernest de Bavière, évêque de Liège, et aux bourgeois de la cité. Il se compose, 1<sup>o</sup> d'une *préface* de trois pages; 2<sup>o</sup> de l'*adresse*, qui en contient 181, où l'on trouve des *remarques* utiles et intéressantes; 3<sup>o</sup> d'une seconde *préface*.





re; et 4<sup>e</sup> de l'*histoire pontificale*. Cet ouvrage, qui a été souvent de critique, est une compilation des écrits des cardinaux Baronius et Bellarmin, où il mêle l'origine des cérémonies ecclésiastiques (tirée du *traité* de Duranti), celle des ordres religieux, des schismes, des hérésies, etc., enfin les vies abrégées des saints et des docteurs les plus illustres. Le style en est médiocre, et l'auteur s'y montre fort zélé pour les intérêts du saint-Siège.

3<sup>e</sup> *OEconomie chrestienne, contenant les règles de bien vivre, tant pour les gens mariez qu'à marier, pour nourrir et eslever les enfans, fils et filles, en la sage pitié, les serveurs aussi et servantes. En huit livres*. Liège, Léonard Streel, 1608. Id. traduite en allemand, Cologne, 1641, in-12. C'est un volume in-8<sup>e</sup> de près de 1200 pages.

Le P. de Glen a partagé son *OEconomie chrestienne* en huit livres qui sont divisés en plusieurs chapitres. On trouvera dans l'analyse de ce *traité* (extraite des *Recherches sur l'histoire de Liège*, de M. de Villenfagne), quelques expressions de l'auteur qui paraîtront peu séantes aujourd'hui, et quelques passages que notre délicatesse actuelle rejetterait; mais il faut observer, qu'ils ne sont rapportés ici que pour caractériser son talent, son génie, et montrer en même temps, quel était l'esprit des écrivains les plus pieux du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le but du P. de Glen, dans son *OEconomie chrestienne*, est de désiller les yeux à beaucoup de personnes de son temps, qui croyaient que les moines et les religieux étaient seuls obligés de pratiquer la perfection évangélique.

Le 1<sup>er</sup> livre traite du mariage et des choses qui y ont rapport. L'auteur y expose d'abord tout ce que les auteurs, tant anciens que modernes, ont dit pour et contre le mariage. Il y rapporte la réponse suivante de Sécrète, à des jeunes gens qui le consultaient sur l'en-

vie qu'ils avaient de se marier : « Les poissons qui ne sont pas encore entrés dans la nasse, se pressent l'un et l'autre pour y entrer, et y vont à la foule, mais n'y sont pas sitôt entrés qu'ils ne s'en repentent et tâchent d'en sortir : partant, mes enfans, donnez-vous bien de garde qu'il ne vous en advienne tout de même : vous avez si grande hâte de vous marier, craignez que n'en ayez du regret, plutôt que ne l'aurez fait. »

Il cite ensuite ces vers de Philippe Desportes, lesquels ne détermineront guères non plus la jeunesse à supporter le joug de l'hyménée :

De toutes les fureurs dont nous sommes pressés,  
De tout ce que les cieux ardemment courroussés,  
Peuvent darder sur nous, de tonnerre et d'orage,  
D'angoisseuses langueurs, de meurtre ensanglantés,  
De soucis, de travaux, de faim, de pauvretés,  
Rien n'approche en rigueur la loi du mariage.

L'auteur renvoie ensuite tous ces enragés et furieux déclamateurs contre le plus saint des liens à la forêt antyeirienne, où ils trouveront abondance de l'hellébore pour purger leur cerveau.

Voilà une faible esquisse du chapitre premier : les suivans démontrent la nécessité et la dignité du mariage. Tous les animaux, épris d'un amour mutuel, se cherchent l'un et l'autre. Chez les hommes, cette passion est bien plus éhémement encore : « L'homme, dit de Glen, cherche la femme, et la femme est portée d'un désir violent après ses amours. » Les animaux n'éprouvent ce besoin que pendant un certain temps : ils se lassent, mais l'homme est insatiable.

De Glen cite ensuite ce passage de St-Basile, qu'il traduit ainsi : « La femme ayant été extraite de l'homme, est cause qu'il y a amour d'un côté et d'autre ; car le mari aime sa femme et tend à elle, la poursuit comme



chose sienne ; et d'ailleurs la femme , espoignée d'un amoureux désir, appète la conjonction avec l'homme , afin de se réunir avec son tout, duquel elle a été séparée ; en laquelle union et conjonction est sa perfection , son bien et son bien. Au moyen de quoi, tout ainsi qu'un tout est plus parfait quand il est réintégré avec toutes ses pièces ; et d'autre part, les pièces au préalable séparées de leur tout, sont perfectionnées par cette réunion : ainsi l'homme et la femme s'incorporant par maritale amour, leur condition en devient meilleure. »

Jean-Baptiste de Glen cite encore sur cette matière plusieurs auteurs tant sacrés que profanes ; il reconstruit avec eux la nécessité du mariage, et comme eux appelle la femme un mal nécessaire, *malum necessarium*. Il condamne la coutume de plusieurs peuples qui admettent la pluralité des femmes ; mais il avoue que c'est le principal point qui empêche plusieurs princes idolâtres d'embrasser la religion catholique. Il raconte, à ce sujet, que *Fariba Quahacondonns*, le plus puissant de tous les princes du Japon, étant allé avec ses frères visiter les pères Jé-suites, leur parla ainsi : « Je veux bien que vous sachiez, mes pères, que votre religion me plaît fort ; je n'y trouve qu'une difficulté, c'est qu'elle défend d'avoir plusieurs femmes ; ôtez ce point-là, et je me range de votre côté. »

Quoique le P. de Glen s'étonne de ce que les femmes n'ont point cherché à faire admettre une loi qui leur permettrait aussi de prendre plusieurs maris, il rapporte dans le trait caustique suivant, tiré des *Nuits Attiques* d'Aulugelle, « Dans les premiers temps de la république romaine, les patriciens avaient la coutume de mener avec eux leurs fils au sénat, pour les initier le bonne heure dans la politique. Le jeune Papius y fut un jour qu'on agitoit une affaire de grande importance. Le père l'ayant pressé instamment et à

« différentes reprises de la lui révéler, Papius aussi » prudent que discret, lui répondit enfin qu'on avait » délibéré s'il serait plus utile à la république de donner » deux femmes à un mari, que de donner deux maris » à une femme. Alarmée d'une pareille délibération, » la mère du jeune homme s'empressa, sans perdre de » temps, de communiquer cette nouvelle aux dames » romaines. Le lendemain, celles-ci se rendirent toutes » au sénat, en grand appareil et la tristesse peinte sur » le visage ; elles remontrèrent aux sénateurs qu'il » était plus raisonnable qu'elles eussent deux maris et » même davantage, parce qu'elles pourraient (selon l'ex- » pression de l'auteur), les contenter tous. » De Glen, dans cette citation, n'a pas suivi exactement le texte d'Aulugelle ; car cet auteur dit que les dames romaines, ense jetant aux pieds des sénateurs, s'écrièrent : *plutôt, plutôt mille fois être unies à deux hommes, que de voir un homme partager son lit entre deux femmes !*

Dans le chapitre 13<sup>e</sup> du premier livre, il ne veut point qu'on se laisse influencer par la beauté dans le choix d'une épouse. Une de ses principales raisons, c'est que *l'on tient que peu souvent on trouve beauté avec la chasteté ; et surtout parce que ce qui est convoité de plusieurs, mal-aisément se garde.*

Il examine dans le chapitre 16<sup>e</sup> quelles sont les personnes qui sont propres pour se marier. Selon le jugement des sages, il est prudent, dit-il, d'épouser une pucelle..... ; car il assure d'après Hésiode, que la jeune vierge aime plus tendrement celui qui a cueilli le premier fruit de sa pudor. Mais comment s'en as urer ? Notre savant religieux avoue que cela est très-délicat. *Doit-on les visiter, ou faire jurer qu'elles sont entières et que l'hymen n'est pas ouvert ?...*

Du temps de l'auteur, les nouveaux mariés devaient se précautionner contre les maléfices ; il attribue ce malheur à l'hérésie qui s'est fournie en ces régions, et à





*periculis contra la pieté chrétienne.* C'est ce qu'il a vu arriver à un seigneur allemand, qui, après avoir longtemps vécu avec une courtisane, se maria avec une jeune dame. Désespérée d'avoir été délaissée par son mari, cette fille alla invoquer l'art d'une vieille magicienne qui *naum pendant trois ans l'aiguille à l'époux infortuné.*

Ce langage simple et naïf, ces choses même qu'on ne souffrait plus aujourd'hui, ne blessaient point alors les oreilles des personnes chastes et pieuses, puisque nous voyons le docte Chapeauville, l'un des plus profonds théologiens de son siècle, et vicaire-général du diocèse de Liège, faire un grand éloge dans son *approbation*, de l'*Économie chrétienne.*

Dans le 2<sup>e</sup> chapitre de cet ouvrage, l'auteur traite des *vertus et des obligations réciproques entre les maris.* Nous en citerons seulement quelques passages. Parmi les *maux* qu'il donne contre la jalousie, il rapporte le trait suivant : « Une dame, dit-il, voyant son mari transporté de l'amour d'une autre, et la poursuivre avec grand péril de sa vie, lui tint tels propos : Hélas ! mon mari, vous ne pouvez vous tirer de cette amour illicite, j'en ai pitié ; aussi, n'est-ce pas de quoi je vous veux présentement requérir. De ce seulement je vous requiers, que ne vous mettiez en si grand hazard : faites venir vos amours chez nous, je lui baillerai son quartier en notre maison, bien pourvu et garni suffisamment de toutes ustensiles. Ce qui fut fait, et un an tout entier ces paillardes jouirent de leurs amours en paix et aise. La femme vertueuse et redoublée d'une beauté plus grande que la garce, disimula tout en grande patience, et priant Dieu, faisoit de bonnes œuvres pour la conversion de ces pauvres pêcheurs. Au bout de l'an, le mari conçut une telle haine contre sa femme, qu'il la chassa et transporta toute son amour à sa femme qu'il respecta et honora grandement toute sa vie. »

Personne ne contestera l'autorité et la supériorité du mari sur sa femme, quoique dans le fait, le contraire se voie souvent. C'est pourquoy notre religieux a cru devoir établir solidement ce point de la morale évangélique dans un des chapitres de son ouvrage : « Quand la femme, dit-il, commande en la maison, tout va d'en dessus dessous ; c'est un désordre, quand la poule chante devant le coq ; l'homme alors marche sur la tête. Tous nos discords et tumulte en arrivent au ménage, et au mari honte et vitupère. »

Mille fois heureux celui qui peut rencontrer une femme semblable à celle de l'illastre Budé ! ce savant parcourait un jour les rues de Paris avec Louis Vivés, personnage également célèbre, lorsqu'une dame d'une grande beauté vint les aborder et leur *fît honneur et révérence.* Quelle est, demanda Vivés, cette aimable demoiselle *tant courtoise et gracieuse ?* « C'est ma femme, » répondit Budé, *laquelle entre beaucoup d'autres perfections dont elle est aorné, sait si bien condescendre et s'attempérer à mes humeurs et affections, qu'elle aime tout ce que j'aime, et parce qu'elle me voit aimer les livres, elle en est autant jalouse et curieuse pour les garder, espouser et entretenir comme moi-même. »*

Si Jean-Baptiste de Glen rend justice à l'épouse de Budé, il semble cependant qu'il se soit plu à ramasser plusieurs anecdotes contre le beau sexe. Dans le chapitre où se trouve le passage précédent, il nous donne un *secret admirable contre le babil et criaileries des femmes.* Une dame qui avait ce défaut, lequel lui attirait parfois des corrections peu douces de la part de son mari, alla se plaindre chez sa voisine et la consulter sur la conduite qu'elle devait tenir en cette occurrence. Cette bonne voisine, raconte de Glen, connaissant la condition de cette femme langarde, laquelle offroit par ses cris et babil outrageux son mari, lui dit : « Ma



bonne amie et vaïsine, j'ai une certaine eau fort médicinale et souveraine à votre mal; c'est quand votre mari criera et tempestera, vous teniez de cette eau en votre louches, jusques à tant que sa colère soit passée. Cette pauvre lui requit de lui en baillier un peu; elle lui montra son puits. L'autre pratiqua ce remède; son mari devint aussi doux qu'un agneau. Cela fait, elle vint chez sa voisine et la remercia de bien grande affection. Cette femme prudente lors lui descouvrit le secret, que ce n'étoit pas l'eau qui avoit cette vertu, mais bien le silence et la taciturnité. »

Dans un autre chapitre du même livre, il donne encore une *recette* contre la mauvaise humeur des femmes: il partage cette recette en trois doses, en conseillant de ne se servir de la troisième qu'avec beaucoup de prudence. « Au temps du sage roi Salomon, un mari malheureux alla se jeter à ses pieds, et le pria instamment de lui indiquer un moyen pour modérer les criailleries de sa femme avec laquelle il désiroit vivre en paix. Ce grand roi lui fit cette réponse laconique : *Les herbes, les paroles et les pierres ont beaucoup de vertus*, et il le renvoya. De retour chez lui, ce pauvre mari arrangea artistement un bouquet de gaillique, formé des fleurs les plus belles, et le présenta à sa chère épouse, en repandant sur elle des herbes odoriférantes. Ces herbes et ces fleurs dant l'odeur agréable embaumant l'air, ne produisirent aucun effet salutaire; elle fut plus acariâtre que jamais. Il crut que les paroles seroient plus efficaces. Le bonhomme lui parla donc avec douceur, il employa les expressions les plus affectueuses, et lui tint des propos les plus passionnés. Mais ce fut encore en vain; elle ne riposta que par des ris moqueurs et contrairens. Que fit alors le mari rebuté? il eut recours au troisième conseil de Salomon. Il se mit subitement en colère, ses regards devinrent effrayans, et frap-

» pant la terre des pieds, il lança plusieurs pierres sur sa femme qui ne dut son salut qu'à une fuite précipitée. Elle ouvrit enfin les yeux, la peur abaissa sa fierté, son caractère insolent changea entièrement, et elle fut depuis, bonne et douce envers son mari. » C'est de là, selon notre auteur, que bien des personnes concluent qu'il n'y a pas de meilleurs moyens pour corriger les femmes, que d'*user de roies de fait*. Mais il montre en même temps, en rapportant sur ce sujet les sentimens de Marc Aurèle, de Caton, de St. Chrysostôme et de plusieurs autres grands hommes, combien ce moyen est dangereux. C'est ce qu'il eût pu se dispenser du reste d'appuyer sur des autorités aussi graves.

Le P. de Glen s'occupe dans le 3<sup>e</sup> livre de cet ouvrage, de l'*usage et fruit du mariage, et de la nourriture des enfans*. Les premiers chapitres de ce livre roulent sur une matière assez scabreuse, et on peut s'étonner qu'un religieux ait voulu l'approfondir: ils renferment des passages très-curieux. Rien n'y est oublié. On y voit, entre autres choses, comment les femmes enceintes doivent se comporter. Du temps de l'auteur, les Dames des Pays-Bas avoient une mode ridicule; *elles playoient des petits chiens dans leur sein, les baissoient et les caressoient à chaque instant*: mode qu'il blâme avec raison; « car, dit-il, l'imagination de la femme, quand elle est encore en œuvre du mariage, ou après qu'elle a conçu, est fort disposée à recevoir toutes impressions et les transmettre à son enfant. »

Le 4<sup>e</sup> livre traite de l'*instruction et de l'éducation des garçons*. J. B. de Glen y donne d'excellens préceptes; il n'omet rien, il parcourt tous les états, en s'étayant, ainsi qu'il a coutume, de quantité de passages d'écrivains, tant anciens que modernes, tant profanes que sacrés.

Il passe ensuite à l'*éducation des filles*; c'est ce qui





fait l'objet du 5<sup>e</sup> livre. Il s'exprime encore ici en général avec beaucoup de candeur et de naïveté : ce qui rend la lecture de ce livre très-piquante. Dans un des chapitres de ce livre sur l'excellence de la virginité, il remarque qu'il y a beaucoup de jeunes filles ; « mais je ne sais, dit-il, s'il y a beaucoup de pucelles ; plusieurs filles portent ce nom, titre et guise de pucelles qui ont perdu ou terni leur belle fleur de lys : mais bien leur en prend qu'on n'en sait rien. »

Le P. de Glen expose dans un autre chapitre les *désordres* que cause l'inconduite du sexe. Il nous apprend d'abord que les anciens pour conserver l'honneur des filles, leur faisaient porter une large ceinture de laine nouée avec tant d'art qu'il était très-difficile de la détacher. On la nommait *cestus*, d'où vient le mot *ceinture*. Elles n'abandonnaient cette ceinture que lorsqu'elles se mariaient. Au jour de noces, à l'entrée du lit, le mari, à l'obscurité et à tâtons, déliait la ceinture sans mot dire. » Il ajoute à tout ceci, d'après Polydore Virgile, « que tout ainsi que la fille avait apporté à son mari sa ceinture entière et sa pudicité impolluée, ainsi l'époux s'obligeait à lui tenir foi et à l'épouser. » Malgré leurs sermens, les anciens respectaient peu les liens de l'hyménée ; mais ils cherchaient tous cependant à trouver la chasteté dans la femme qu'ils chérissaient. C'est, selon Juvénal, la principale dot qu'elle doit apporter à son mari.

Une chose qui a été souvent funeste aux jeunes filles, c'est qu'elles désirent ardemment de se montrer et d'être vues ; au reste, elles ont de tous temps pratiqué en mariage, témoin ce vers d'Ovide, dans son *Art d'aimer*, cité par J. B. de Glen :

*spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipse.*

Que pensait ici le bon P. de Glen ? Il croit qu'on ne savait trop surveiller les jeunes filles et qu'il est très-

prudent de les engager à garder la maison. Mais quelles que soient les précautions qu'on mettra en usage, il avoue « que les plus chastes et pudiques, et les mieux élevées à la vertu, ne sont pas exemptes de ces esguillons et desirs ; car c'est un instinct nécessaire, non volontaire, venant de la corruption de notre nature. » La femme désire l'homme, y tourne son affection amoureuse, comme vers son origine, et dont elle a pris son être, et d'où dépend sa perfection. Car tout ainsi que la pièce séparée de son tout, désire d'être réunie à celui-ci, ainsi, dit St. Basile, la femme désire naturellement se rejoindre à l'homme duquel elle a été extraite. »

C'est la réponse que fit une courtisane à un pieux religieux qui l'avait reprise assez aigrement de ce qu'elle avait fixé ses regards sur lui, en l'avertissant de baisser les yeux et de regarder la terre. « Pourquoi ferois-je cela, répondit-elle, c'est à vous autres de regarder la terre, puisque de la terre avez été formés ; quant est de moi, je ne suis pas formée de la terre, mais de l'homme, et partant vois-je volontiers l'homme qui est le principe duquel j'ai pris mon être et mon extraction. »

Si un penchant naturel attache les femmes aux hommes, ces derniers ont pour elles aussi un penchant qui n'est pas moins fort : ils sont même, dit notre auteur en citant un ancien père de l'église, *plus bouillans après elles, que celles-ci après les hommes*. C'est ce qu'il prouve par la fable suivante de St. Jean de Damascène, dont il a embelli son ouvrage, fable qui rappelle le conte du bon La Fontaine, intitulé *Les oies de frère Philippe*.

Un roi fatiguait depuis longtemps le ciel de ses vœux, pour avoir un fils qui pût un jour le remplacer sur le trône, lorsqu'enfin la reine accoucha d'un garçon. Ivre de joie, mais désirant conserver ce fils si désiré, il





consulta les astrologues de sa cour, qui l'avertirent que cet enfant perdrait la vue, s'il voyait le soleil ou le feu avant l'âge de douze ans. Pour prévenir ce malheur, il le fit renfermer avec des nourrices et des femmes dans une caverne obscure, taillée dans un rocher : on attendit que sa douzième année fût passée avant de l'en faire sortir. Rendu à la lumière, tout était nouveau pour lui et excitait singulièrement son admiration. Son père l'augmenta encore, en ordonnant à ses gens de lui montrer ce qu'il avait de plus précieux dans son palais. On rangea d'un côté des hommes richement vêtus et des femmes élégamment nées ; de l'autre, on distinguait des tas d'or et d'argent, des pierreries, des perles, des habillemens ornés de diamans, des chevaux magnifiquement harnachés, etc., etc.

Le royal enfant examina le tout avec attention ; mais ses yeux se fixèrent particulièrement sur les femmes ; il demanda enfin quel fruit le nom de ces jolies créatures. Un des officiers du monarque lui répondit en riant : *ce sont des diables qui séduisent les hommes*. Un penchant irrésistible l'entraîna vers elles plutôt que vers toute autre chose. Lorsqu'on lui eut fait voir ce que le trésor de la couronne renfermait de plus beau, on le conduisit près de son père, qui le questionna sur ce qui avait le plus frappé ses regards : *les diables*, repit-il aussitôt, *qui séduisent les hommes ; depuis que je jouis de la vue, je n'ai rien vu de si parfait, et je les aime d'un amour aveugle*.

Jean-Baptiste de Glen termine cette fable par ces hémistiches d'un vers de Virgile,

..... critique vilando  
Lemba,

qu'il paraphrase de cette manière : *la vue de la fille est brillante*. S'appuyant toujours sur les anciens, il conseille à ne enlever une fois aux jeunes filles de

montrer peu, et même de se tenir cachées dans leurs maisons. Il condamne celles qui vont *trottant dans les rues*, pour s'informer de ce qui se passe ; et il veut même que les jeunes filles, quoique renfermées dans leurs foyers, aient encore besoin d'une *bonne garde* : il veut enfin qu'on éloigne d'elles *les chansons et les liens d'amours* ; qu'elles évitent les occasions de *danser*, et qu'elles se privent de la *comédie*. Les filles, selon Louis Vivès, *sont d'une complexion tendre et débile* ; elles ont moins de force que les hommes, et cependant on leur pardonne difficilement *les fautes où elles tombent*.

Malgré sa sévérité, le P. de Glen ne prétend pas les réduire à vivre continuellement dans le célibat ; il donne même des préceptes qui peuvent diriger les jeunes personnes dans le choix d'un époux, et qui tendent à les préparer et à les disposer au mariage. C'est aux pères et aux mères à en fixer le temps. L'amour est une passion, ou si l'on veut, *un feu qu'on ne peut ni éteindre, ni étouffer*.

Mais si nous tenons, dit-il, *la bride si courte à la jeune fille*, comment pourrait-elle se marier ? devrait-elle se résoudre à prendre pour époux un homme qu'elle n'aura jamais vu ? ce serait, comme dit le proverbe, *faire un marché borgne et acheter un chat en poche*. Dans tout il faut observer un juste milieu ; on peut le-dessus s'en rapporter à J. B. de Glen ; il a prévu cette objection.

Il existait, de son temps, un usage que prouvaient les jeunes demoiselles des Pays-Bas, et qu'il n'approuve pas. Elles voyaient familièrement leurs aînés, servent même pendant plusieurs années ; ceux-ci, *de nuit et jour*, *ouvrent l'entrée libre*, *caressoient leurs belles*, *jouaient et dansaient avec elles*.

Notre bon religieux avoue néanmoins que c'est un excellent moyen de se connaître réciproquement, et



qui peut conduire au temple de l'hyménée. Mais, combien n'est-il pas périlleux ; et que de dangers ces jeunes-elles n'avaient-elles pas à craindre ? car notre auteur veut qu'une fille bien née ait, lorsqu'elle se marie, toute l'innocence du premier âge ; et qu'elle puisse enfin dire, comme cette jeune Lacédémonienne, tant louée par Plutarque, à laquelle on demandait quelle était la dot qu'elle apportait à son futur époux, *la pudicité de mon pays*, répondit-elle.

J. B. de Glen s'occupe dans le 6<sup>e</sup> livre de son ouvrage de l'instruction et nourriture des valets, serviteurs et servantes. On y trouve comme dans les précédens, une grande érudition, et on y peut recueillir, sur cette matière, de bons préceptes.

Le 7<sup>e</sup> livre est intitulé : *De l'acquisitive et distributive*, c'est-à-dire, comment et par quels moyens on peut acquérir des biens, et quel usage il en faut faire. Il y a en core dans ce livre d'excellentes choses, et par-ci par-là des anecdotes assez curieuses.

Dans un chapitre où il est question du commerce, il tonne contre les personnes qui se permettent dans cette profession des gains illicites, tel que ce marchand de Lyon dont parle Grégoire de Tours dans un de ses ouvrages. Il s'était enrichi en peu de temps, en vendant des vins qu'il mêlait avec de l'eau. Un jour qu'il voyageait pour les affaires de son commerce, il rencontra un fleuve qu'il fut obligé de traverser. Vers le milieu de ce fleuve, il mit, pour plus de sûreté, la main à une arborescence, remplie de pièces d'or, qui l'accompagnaient toujours ; elle était couverte d'une peau de bête de poil. Un milan aperçut cette peau, crut que c'était un animal, fond dessus rapidement, et l'emporta dans les airs, bien persuadé d'avoir fait une bonne prise. Qu'elle fut sa surprise de ne trouver qu'un cuir sec et sans chair ! indigné, il jette la gibecière dans le fleuve. Le marchand qui avait trompé tant de monde,

fut lui-même bien trompé. Il se donna beaucoup de peines pour recouvrer son or, mais sans pouvoir y parvenir. Il prit enfin son mal en patience, en s'écriant : *Cet argent vient de l'eau, consolons-nous s'il y retourne.*

Dans le 12<sup>e</sup> chapitre, il traite des *gras de justice*. De son temps, il n'y avait pas de métiers plus profitables que ceux de juriconsulte, de juge, de conseiller, d'avocat, de notaire, etc. Il compare les avocats à l'idole du dieu Memnon, qui ne donnait de réponse à ceux qui le consultaient, que lorsque le soleil daignait ses rayons sur sa bouche. Quand les juges sont avares, *la convoitise de l'or*, dont l'éclat ressemble au soleil, fait pencher la balance. Hélas ! nous ne l'expérimentons que trop en ce siècle, dit ici notre auteur, en ajoutant que, selon Caton : « les petits voleurs portent la corde au cou et vivent dans les ceps, mais que les » grands portent des chaînes et des carcans d'or, et sont » vêtus de pourpre. »

Le 8<sup>e</sup> et dernier livre de cet ouvrage a pour objet, *de la concubination et vie des gens mariés*. Quoique ce livre paraisse consacrer aux personnes engagées dans les liens du mariage, cependant on est étonné de voir que l'auteur s'éloigne à tout moment de son sujet. C'est une remarque qui peut en général s'appliquer aux livres précédens. Au reste, J. B. de Glen étale encore ici son érudition accoutumée ; il égaye aussi sa matière par des contes et des petits faits historiques, souvent plaisans et toujours instructifs.

4<sup>e</sup> *Histoire orientale des grands progrès de l'église catholique, apostolique et romaine, en la réduction des anciens chrétiens, dits de St. Thomas, de plusieurs autres schismatiques et hérétiques à l'union de la vraie église : conversion encore des Mahométains, Mores et Payens, par les bons devoirs du 1<sup>er</sup> et illas<sup>re</sup> St. don Abais de Menesès, de l'ordre des ermites de St. Augustin, archevêque de Goa, et primate en tout l'Orient ;*





composée en langue portugaise par le R. P. F. Antonio Gonsalves, et puis mise en espagnol par le vénérable P. F. Francisco Muniz, et tournée en français par F. Jean-Baptiste de Glen, docteur en théologie, tous religieux du même ordre. Bruxelles, Rutger Velpius, 1680, in-8°, p. 743. C'est une ample relation où se trouve écrit tout ce que Alexis de Menessès, archevêque de Goa, revêtu de la qualité de primate de tout l'Orient, sous le pontificat de Clément VIII, a fait, pour réunir à l'Eglise, les *Uhaldeens* ou *Nestoriens* établis à Goa, à Cochim, à Angamala, et autres endroits conquis par les Portugais, dépendans du patriarche Nestorien de Babylone.

Gonsalves composa cette relation sur les mémoires de Menessès, des Augustins et des autres missionnaires qui l'avaient suivi aux Indes, et se servit entre autres, d'un *recueil* assez étendu compilé par Melchior Blas, ecclésiastique de Goa, qui avait accompagné Menessès. Il y a joint un *traité* du jésuite Roz, évêque d'Angamala et un *mémoire* écrit de la main même de Menessès.

Cette histoire renferme un grand nombre de particularités sur la croyance de ces chrétiens, dits de *St.-Thomas*, dont le retour au catholicisme ne fut pas de longue durée; Richard Simon, sous le nom de S<sup>r</sup> de Marini, en a donné dans son *Histoire critique de la création et des coutumes des nations du Levant*, un abrégé assez bien circonstancié, dans lequel il avoue qu'il y avait chez ces chrétiens de St.-Thomas ou du Malabar, des abus qu'il était besoin de corriger; mais il prétend qu'on s'y prit mal, et que si l'archevêque et les missionnaires avaient été plus instruits de l'ancienne théologie, ils n'auraient pas tant multiplié les erreurs qu'ils ont mises sur le compte de ces chrétiens.

5° La *Messe des anciens chrétiens*, dits de *St.-Thomas*, en l'évêché d'Angamala des Indes Orientales, repurgez des erreurs et blasphèmes du nestorianisme

(nestorianisme) par l'illust<sup>re</sup> et révérend<sup>issime</sup> S<sup>r</sup> don Alexis de Menessès. . . . . traduite de verbo ad verbum du syriaque ou surien en langue latine. Y prémise une remontrance catholique aux peuples du Pays-Bas, des fruits et utilité de la précédente histoire, et de la messe subséquente. Par F. Jean Baptiste de Glen. . . . Bruxelles, Rutger Velpius, 1680, in-8°, p. 123.

De Glen a donné des preuves de sa grande érudition dans ce livre. On regrette que dans la *préface* qui suit la *remontrance*, il y ait avancé une fausseté importante, en disant que les Nestoriens avaient mis dans leur liturgie des erreurs qui opprimoient directement la vérité du S. Sacrement, et qu'avant le changement qu'y fit Menessès, la forme de leur consécration *paraît* entendre qu'au S. Sacrement de l'autel estoit le corps et le sang de nostre Sauveur seulement par figure, lorsque les monumens les plus authentiques démontrent que les chrétiens du Malabar avaient sur l'eucharistie, les mêmes sentimens que les autres Nestoriens et tous les chrétiens de l'Orient.

La *Messe des chrétiens de St.-Thomas* forme la seconde partie de l'histoire précédente, et ne doit pas en être séparée.

6° *Europa, sive de primariorum Europæ provinciarum ritibus, caeremoniis et vestibus*. C'est une description des usages et des habillemens des principales nations de l'Europe que le P. de Glen fit pour accompagner les gravures de son frère.

7° *Asia, cum omnibus suis provinciis*, etc. Il avait encore écrit : *Commentarius in Pentateuchum*, et *Commentarius in quatuor libros regum*; mais il ne voulut jamais les publier.

GLEEN (Jean de), imprimeur et graveur, né à Liège vers le milieu de l'autre siècle. On le confond souvent avec le précédent, J. B. de Glen, qui était son frère.



s'adonna aux beaux-arts, particulièrement à la gravure en bois, et exerça la profession d'imprimeur dans sa ville natale. Il voyagea beaucoup dans le désir de s'instruire, et sans doute aussi, pour se perfectionner dans son art. Sa vie, qui doit offrir des particularités intéressantes, ne nous est point connue. De Glen vivait encore en 1631, et mourut à Liège, dans un âge fort avancé. C'est lui qui a gravé tous les *portraits* (très-médicres) des souverains pontifes qui se trouvent dans l'ouvrage de son frère, déjà cité : *Histoire pontificale*, etc., imprimée chez lui à Liège, en 1600. On a aussi de Jean de Glen :

1° *Des habits, mœurs, cérémonies et façons de faire anciennes et modernes*, etc. Liège 1601, in-8°, avec 66 figures de son invention, gravées en bois.

M. de Villenfagne soupçonne que son frère, Jean Baptiste de Glen, religieux Augustin, très-versé dans les antiquités ecclésiastiques, a revu et probablement corrigé les descriptions que ce traité contient, de quantité de citations; « car il faut avouer, dit-il, que ces descriptions sont plutôt l'ouvrage d'un théologien et d'un savant, que d'un homme qui revient, comme s'exprime de Glen, de ses longues et périlleuses pérégrinations, pendant lesquelles il n'est guères possible qu'il ait pu mettre à contribution tant d'auteurs sacrés et profanes. » C'est dans ce livre, imprimé par Jean de Glen lui-même, que cet artiste a donné des preuves de son talent pour la gravure en bois. Quelques bibliographes français le placent parmi les livres rares et recherchés des amateurs.

Dans sa dédicace aux seigneurs Mathias d'Ans et Jacques Libert, bourgeois de Liège, Jean de Glen s'exprime ainsi : *Ne trouvant sous votre sauve-garde et protection, je n'ai osé mettre en vente et élever les profits de vos longs voyages, lesquels je dédie et consacre à vos seigneuries*. Après la dédicace, on lit ce quatrain de Jean Polite à l'auteur :

L'Itaquois fut prisé d'avoir vu par le monde,  
Moins habits et façons, maintes villes et mœurs;  
Mais de Glen nous fait voir tout cela sans erreurs,  
Et sans courir les maux de la terre et de l'onde.

Sa passion pour les beaux-arts et ses voyages, sur tout celui de Rome, le mirent à même d'étendre ses connaissances. Ses descriptions d'*habits et de mœurs*, etc., semblent être le résultat de ses voyages : du moins c'est ce qu'annoncent les figures qui représentent les habillemens des diverses nations chez la plus grande partie desquelles il avait été. Il faut avouer, cependant, qu'il n'y a rien de commun entre plusieurs de ces estampes et les explications qui les accompagnent. En voici un exemple :

On voit à la page 122 le *portrait d'une jeune Liégeoise* dont la parure est très-moderne; dans l'explication, qui est de deux pages, et où l'on cite pour le moins une douzaine d'écrivains, Jean de Glen s'empare contre l'*amour*, la *danse* et le *vin*, et contre les *filles* et les *femmes* dont la conduite n'est pas régulière, n'y dit pas un mot sur les modes et les parures de ce temps, et finit par blâmer sa *patrie*, pour la licence des *filles* dont aucunes sont ardentes et inattentes après les *jeux*, les *bals* et *danses*, etc.

Rien n'est plus ridicule, et quelquefois plus risible, que la profonde érudition de Jean de Glen. Quant aux estampes, elles méritent l'attention des connaisseurs; en général, elles sont d'un *dessin correct*, et ne manquent pas d'*expression*.

2° *Les merveilles de la ville de Rome*. Liège, 1631, in-8°. C'est une description, divisée en deux parties, des plus beaux monumens de cette grande cité. Il n'y a que la préface qui soit de Jean de Glen. Cet ouvrage est une traduction qu'il a faite de celui-ci : *Trattato nuovo delle cose maravigliose dell'alma città di Roma, ornato de molte figure; nel quale si discorre di 300*





la Chiesa. *Composto da F. Pietro-Martire Felini d. Genova, dell' Ordine di S. Francesco, e da tutte le Antichità sparse d'essa città, già da Prospero Parisio aumentate, et hora in questa ultima impressione con diligenza corretta, e con bellissimo ordine disposta, et ampliatissima al pontificato di N. S. Urbano VIII. In Roma, Andrea j. fi, 1625, in-8°, p. 437.* Les estampes gravées en bois, sont de l'artiste liégeois : les connaisseurs n'en font pas un grand cas.

Cette traduction est dédiée par son auteur à Arnold de Wachtendonck, grand doyen de l'église de Liège. La dédicace et l'avertissement qui la suit, offrent quelques particularités remarquables. Jean de Glen se plaint des piqueuses et morsures des zéles ; il dit qu'il a été longtemps en butte des efforts de la fortune et des coups des ennemis conjoints de son bonheur et honneur. C'est sans doute pour être à l'abri de ces malheurs, et au même temps pour témoigner au grand doyen, sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il en a reçus, qu'il lui lui dédie les *Merveilles de la ville de Rome*.

Il compare le baron de Wachtendonck à St. Lambert, et s'y compare lui-même par ces paroles : *Ce saint apparaît son camp pour une cause presque digne de lui-même.* Que veut-il dire par ces mots ? Jean de Glen aurait-il été sur le point de perdre la vie pour avoir, comme St. Lambert, reproché à quelques princes des mœurs trop licencieuses ? Un rapprochement si préjugé avec un autre de l'avertissement aux lecteurs, on voit qu'il s'est trouvé dans une circonstance très-critique, sans qu'on puisse deviner exactement ce qu'il veut dire.

Quoi qu'il en soit, il y invoque *St. Antoine d. Padoue*, afin qu'il daigne éclairer le cœur de ceux qui ont relevé ses *Mémoires* avec plusieurs autres pièces qui lui ont servi de modèles.

L'avertissement nous apprend encore que Jean de

Glen avait promis depuis longtemps au public une *Description de l'Asie*, avec toutes ses parties, ouvrage de son frère. Peut-être cette *Description* qu'il aura ornée de figures, a-t-elle été prise avec ses *Mémoires* ?

Il a aussi gravé les planches de l'*Europa, sive primariarum Europæ provinciarum ritibus, caeremoniis, et vestibus*, dont on est redevable à J. B. de Glen. Ce traité est relaté à l'article de ce dernier.

\* 1613. OGER DES VIVIERS, helléniste et mathématicien, né à Villers-Saint-Siméon, village de la Hesbaye, à une lieue de Liège, près de la route de Tongres. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre, et devint chanoine et *silencieux* du chapitre de St.-Jean l'Evangéliste en Ile, à Liège. Il vivait encore en 1613. Valère André dit qu'il était très-versé dans les langues grecque et latine, et très-habile dans les mathématiques. On n'a de lui, que : *De constitutione figure celestis, tempore inaugurationis Ferdinandi, principis Leopoldi, die XXVII. januar. à anno. m. dc. xiii.* Liège, Léonard Streel, 1613, in-4°.

Paquot pense que l'auteur n'employa la position des astres au moment de l'entrée de Ferdinand de Bavière, à Liège, que pour servir d'ornement à son panégyrique, et qu'il aurait bien fait d'en prendre ailleurs les matériaux ; mais les préjugés favorables à l'*Astrologie judiciaire* duraient encore, et la bulle de Sixte V, contre cette vaine science, n'avait pu les dissiper.

1614. JOYAERTS (*Samuel*), choréliste, naquit le 31 août 1546, à Attenhoven, village du pays de Liège, situé près de Landen, à 3 lieues de St.-Troud. Il fit son cours de philosophie à Louvain, au collège du Château, l'an 1565, et deux ans après, il eut la septième place au concours général. Après cela, il prit l'habit ecclésiastique, demeura au Grand-Collège, où il a fondé une bourse, et étudia en théologie, son





de Bay, Cornuille de Reynerie, Augustin Hanois et d'autres professeurs. On le rappela au bout de quelque temps au collège du Château, pour y enseigner les humanités.

En 1578, Loyaerts fut nommé curé de St.-Michel à Braine. Le 20 mai 1586, il prit le bonnet de docteur en théologie avec Jacques de Bay, neveu de Michel, et l'Anglais, nommé Robert Parkinson. Deux ans après, fut fait professeur ordinaire en théologie, et chanoine de St.-Pierre du second rang, à la place du docteur Emibert Everaerds, devenu *pleban*, ou curé de la même église. Il entra dans la régence de la faculté de théologie, en 1596. Quatre ans après, on lui offrit l'enseignement de Tongres qu'il refusa. L'Université de Louvain le nomma, un peu après, chanoine de Saint-Étienne de Maestricht; mais le pape Clément VIII jugea cette prétendue incompatibilité avec sa cure. Dès lors, il borna à sa profession, et au soin de sa paroisse, qu'il exerça l'espace de 36 ans. Il mourut le 13 septembre 1611, dans la 69<sup>e</sup> année de son âge.

On voit encore dans l'église St.-Michel son tombeau avec son effigie et son épitaphe, qui est conçue en ces termes :

*Hic situs est D. Samuel Loyaerts, patris Aitendarius, S. theologie D. et professor, ecclesie hujus pastor. Obiit de sacro anno sal. hujus. ecc. dca. xxi. m. sept. die xii. Regulus hujus ecclesie sub-pastor, et ecclesie B. Virginis de Maestricht, deinceps benemerent P. C.*

Les armes de Loyaerts étaient gravées sur la pierre tumulaire; mais on les a effacées à dessein. C'étaient celles qu'il avait prises, suivant l'usage à la cérémonie de son doctorat. On dit qu'elles représentaient un *archan*, surmonté d'un *manturder*. On lit encore au-dessus : *venen vol*, devise qui fait allusion au nom de son père, et qui signifie : *hac bene conveniunt*, ou *vol bene*.

Ce curé est auteur des ouvrages suivants, qui ne sont pas fort recherchés aujourd'hui :

1<sup>o</sup> *Le chemin des vertus, ou explication morale du cantique des cantiques, divisée en huit petits livres.* La Haye, Anvers, 1599, in-8<sup>o</sup> goth.

2<sup>o</sup> *Enodationes evangeliorum dominicis et festis diebus. . . . . occurrentium; quibus et fidei doctrina explicatur, et christianorum morum institutio traditur.* Louvain, Gerardus Rivius, 1608-1620, in-12, six tomes en 7 volumes. Paris 1621, in-4.

1615. STREIGNART (*André*) ou STREIGNART, natif de Liège, profès du couvent des Carmes de cette ville, dont il fut plusieurs années prieur, après avoir enseigné longtemps la théologie. Il fut choisi par Gérard de Groëbeek, évêque de Liège, pour succéder dans le suffraganat, à Grégoire Sylvius, et le pape Grégoire XIII lui assigna, le 28 juin 1578, l'évêché titulaire de Tagaste, dont son prédécesseur avait été revêtu. Il vit expirer dans ses bras son bienfaiteur, Gérard de Groëbeek; et fut successivement suffragant des évêques de Liège, Ernest et Ferdinand de Bavière.

Lorsque la ville de Maestricht, après un siège des plus mémorables, eut été prise par les Espagnols, sous les ordres du duc de Parme, le 29 juin 1579, l'église de St.-Servais ayant été profanée par les Huguenots, l'évêque de Liège, Gérard de Groëbeek, y envoya Streignart, pour consacrer de nouveau cette église. On fit à cet effet deux fois solennellement, par la ville, la *procession du St. Sacrement*, pour reparer les profanations commises par les sectaires.

En 1605, et les années suivantes, Ernest de Bavière, en sa qualité d'abbé-Prince de Stavelot, chargea Streignart conjointement avec Chapeauville, alors grand-vicaire du diocèse, et quelques autres, d'examiner l'affaire du moine Jean Delvaux, sous-prieur de cette



doxe, accusé de *magie*, de *mal fées* et d'autres injures, et de faire des enquêtes judiciaires à ce sujet. Après un long et mûr examen, ce malheureux moine convaincu et déclaré coupable de tous les faits dont il l'accusait et qu'il avouait lui-même, fut dégradé le 14 avril 1598, par le suffragant, et livré au bras séculier. Il fut condamné à être pendu, quoique la dignité cardinale, dans ce temps-là, fut *d'être brûlé* [?]; mais les juges laïcs lui firent grâce de ce supplice horrible, à raison des cinq années de prison qu'il avait subi.

Malgré tous les détails circonstanciés dans lesquels le docte Chapeauville est entré, pour prouver que Jean Chapeauville était réellement *compable de magie*, peu de gens y ajoutèrent foi. L'esprit du temps était encore alors de croire à la *sorcellerie*; et c'eût été se rendre ridicule, que d'en contester la réalité. Antoine Delrio comme pour indiquer de *magie*, *le refus même d'en reconnaître la réalité*. S'il est aujourd'hui à la mode de nier tout simplement ce qu'on ne comprend pas, il est au moins hors de doute que sur l'article de la *magie*, nos maîtres ont été, dans certains cas, beaucoup trop crédules.

L'année suivante, Streignart se rendit à Aix-la-Chapelle, où il administra plusieurs jours de suite le sacrement de confirmation, dont les habitants de cette ville avaient été privés depuis longtemps. Un édit de l'empereur, en date du 30 juin 1598, dont la mise à exécution fut confiée entre autres à l'évêque de Liège, vint mettre un terme aux désordres occasionnés par les *exécutions* du sanguinaire duc d'Albe, Ernest de Bavière. profita de cette circonstance pour envoyer à Aix-la-Chapelle son suffragant Streignart et son grand vicaire Chapeauville, sur le rapport desquels, ne trouvant d'autre moyen pour rétablir et affermir dans cette ville le catholicisme alors défaillant, il obtint d'y in-

troduire les PP. Jésuites pour y enseigner les sciences. On leur construisit un collège, et le suffragant y vint, en 1608, consacrer leur église, en l'honneur de l'archange St. Michel.

On doit à Streignart l'établissement à Liège des *Pauvres Clarisses*, des *Jésuites anglais* et des *Capucins*. Plusieurs riches particuliers de la cité, entr'autres Jean Curtius, seigneur d'Oupey, firent construire à leurs frais pour ces derniers, un couvent et une église dont Streignart fit la dédicace en 1603, qui fut un jour de fête pour le peuple de Liège et le suffragant qui affectionnait singulièrement ces religieux. L'année suivante, il fit la même cérémonie pour l'église des Capucins de Huy, où ils avaient été établis en 1603, par Christiani, chanoine et chantre de l'église collégiale de St.-Martin en Ile, à Liège.

Streignart mourut le 17 mars 1615. Son corps fut enterré dans le chœur de l'église des Carmes en Ile, devant le maître-autel.

Il a publié plusieurs écrits. Le P. Hartzeim dans sa *Bibliotheca Coloniensis*, etc. Cologne, 1747, in-fol°, donne les titres de quelques-unes des productions de cet auteur; quoique sous un nom étranger et inconnu à tous les bibliographes (*Antoine de Brabant*) qu'il dit natif de Boppard.

1617. CHAPEAUVILLE (*Jean*), théologien et historien ecclésiastique, recut le jour à Liège, le 5 janvier 1551, de parents distingués. Son père s'appelait Guillaume Chapeauville, et sa mère Marguerite de Meers. Après avoir achevé, à Liège, ses humanités, il alla à Cologne étudier la philosophie. Désirant, par goût, entrer dans l'état ecclésiastique, il obtint de son père, qui le destinait au barreau, la permission d'étudier la théologie à l'Université de Louvain, où il fut reçu docteur.





En 1578, le cardinal Gérard de Groësheek, évêque de Liège, le mit au nombre des examinateurs synodaux. Lui donna l'année suivante, la cure de St.-Michel et un canonicat de l'église St.-Pierre. Pendant les dix années qu'il fut curé, il mit tous ses soins à instruire le peuple, et enseigna avec beaucoup de distinction de théologie, dans plusieurs monastères de la ville de Liège, où il attirait un grand concours d'auditeurs vides de l'entendre.

Durant tout le temps que la peste affligea Liège et ses environs, en 1581, il se dévoua avec la plus parfaite charité au service des malades, ensevelissant lui-même la nuit, ceux qui mouraient de la contagion, et qui, dans leur pauvreté, ne trouvaient personne pour leur rendre ce dernier devoir.

En 1582, le prince Ernest de Bavière, successeur de Gérard de Groësheek, nomma Chapeauville *inquisiteur de la foi* et cinq ans après, le pape Sixte V, pour le récompenser de son zèle et de son attachement pour la foi catholique, lui donna un canonicat de l'église cathédrale de Liège, et l'y établit grand-pénitencier.

En 1593, le prince Ernest de Bavière le choisit pour son grand-vicaire et le nomma archidiacone de l'abbaye. L'année suivante, les chanoines de St.-Pierre, ses anciens confrères, l'éluèrent prévôt de leur chapitre, et le place de Gilles Oranus, mort le 7 mai 1593.

C'est en partie à ses soins, qu'est due l'érection du *Seminaire épiscopal* de Liège, sous le règne d'Ernest de Bavière, établissement auquel il porta toute sa vie une si tendre sollicitude, qu'il y venait fréquemment et prêcher et instruire les élèves, malgré ses nombreuses occupations. Puissé ainsi chanter le zèle de ce vertueux ministre de l'évangile :

Salve clara domus ! tuius sacra juvenia !  
Salve iterum veneranda domus, tuque inclita pubes,

Quam prestant Chapeavillus amat ! tibi candidus ille,  
Divinas reserabit opes : et sensa Tonantis  
Strenuus incumbens plena ad subsellia pandet.

Ce fut Chapeauville qui fut chargé du procès du malheureux Delvaux, moine de Stavelot, accusé de sorcellerie et qui fut pendu pour ce prétendu crime. Durant tout le temps que dura ce procès, Chapeauville employa tous ses soins à s'assurer de la vérité, et s'il se montra trop crédule, il prouva jusqu'à l'évidence, sa bonhomie et sa bonne foi.

En 1612, lorsque le prince Ferdinand de Bavière succéda à son oncle, dans l'évêché de Liège, Chapeauville lui demanda de se démettre de la dignité de grand-vicaire, alléguant pour motif son grand âge; mais ce prélat, considérant les services qu'il pouvait encore rendre au diocèse, le pria de les lui continuer.

Il mourut le 5 mai 1617, accablé par l'âge et les travaux continuels auxquels il s'était livré pendant quarante ans, des suites d'un ulcère à l'estomac, qui, durant les deux derniers mois, ne lui permettait ni de boire, ni de manger. Il endura ses maux avec une résignation vraiment chrétienne et une douceur angélique. Il expira tranquillement, en invoquant encore *Jésus et Marie*, et fut enterré dans la chapelle dédiée à la Vierge, dans l'église de Ste.-Gertrude.

Chapeauville était un homme modeste, grave, charitable et très-laborieux. Il était regardé comme l'un des meilleurs théologiens de son siècle.

Voici le catalogue de ses ouvrages :

- 1° *Tractatus de casibus reservatis*. Liège, 1596 et 1602, in-8°. Il composa ce livre pour l'usage de l'église de Liège, lorsqu'il eut été fait grand-pénitencier.
- 2° *Elucidatio scholastica catechismi romani*. Liège, 1600 et 1603, in-8°.

3° *Summa catechismi romani ; cum epistolâ de*



*colio quod catechistis obrepere solent, ejusque remedium.* Lege, 1625, in-8°.

4° *Vita et miracula S. Perpetui episcopi Trajectensis.* Lege, 1601, in-8°. Cette vie est en latin et en français.

5° *Treatatus de necessitate et modo administrandi sacramenta tempore pestis.* Mayence, 1612, in-8°. Cologne, 1625, in-8°. Louvain, 1637, in-12. Salisb., 1680, in-12.

6° *De primis et veri origine festivitatis S. S. corporis et sanguinis Domini.* Cet ouvrage a été inséré dans le tome II du livre suivant.

7° *Historia sacra, profana, nec non politica, tribus partibus comprehensa : in quâ non solum reperitur gesta pontificum Tungrensium, Trajectensium et Leodiensium; verum etiam gesta pontificum Romanorum, atque imperatorum et regum Francie, usque ad Ludovicum XIII. Gallie ac Navarre regni. Adjuncta est etiam quidam temporum conspectus P. Iulii, inquit, principes Albertum et Isabellam, utramque regionem regere. Nunc primùm studio et industria D. Joannis Chapeauvilli edita, ac annotationibus illustrata. Accessit P. Ægidii Bucherii à soc. Jesu chronologia.* Auguste Eburonum, 1612, 1616, in-4°, 3 vol. Cet ouvrage a été imprimé pour la plus grande partie du vivant même de Chapeauville; après sa mort, on ajouta à la tête du premier volume, dans les exemplaires qui étaient encore entre les mains des libraires, un abrégé de sa vie, avec son portrait, et l'on changea la date de la première feuille, où l'on mit 1618, au lieu de 1612. Chapeauville employa ses dernières années de sa vie à ramasser les pièces qu'il a fait entrer dans ce recueil, et à composer les notices qui les accompagnent. Il n'est peut-être pas inutile de donner ici le détail des divers fragmens en ouvrages, qui forment cette collection d'histoire Néerlands. On y trouve :

1° *Harigeri abbatis Lobensis gesta pontificum Tungrensium, Trajectensium, et Leodiensium, à beato Materno primo Leodiensium episcopo, usque ad beatum Remacum episcopum vigesimum septimum; cum additionibus Ægidii à Leodio, Aurear Valli religiosi.* Tom. 1, pag. 1. St. Remacle est mort en 664, et Hariger vivait en 980.

2° *Anselmi canonici Leodiensis gesta pontificum Trajectensium et Leodiensium, à beato Theodardo, immediato S. Remaci successore, usque ad Wasonem quinquagesimum secundum episcopum Leodiensem, cum additionibus Ægidii à Leodio.* Tom. 1, pag. 39. Cet auteur vivait en 1048.

3° *Appendix quatuor autorum præcipuorum, qui gesta S. Lamberti martyris, vigesimi noni episcopi, Leodiensis seorsim scripserunt Godeschalci diaconi et canonici Leodiensis; Nicolai canonici Leodiensis; Reneri ad S. Laurentium propè Leodium monachi, qui omnes ante quingentos annos floruerant.* Tom. 1, p. 319.

4° *Disputatio historica de primis Tungrensium seu Leodiensium episcopis. Item chronologia posteriorum.* Studio et operâ Ægidii Bucherii, à soc. Jesu. Tom. 1, pag. 435.

5° *Ægidii à Leodio historia episcoporum Tungrensium et Leodiensium.* Tom. 2, pag. 1. Gilles de Liège vivait en 1240.

6° *Joannis Hoesemii, canonici Leodiensis gesta pontificum Leodiensium, ab Henrico Gueldrensi ad Adolphum à Marekâ.* Tom. 2, pag. 273. Hoesem qui est mort en 1348, a compris dans son histoire tout ce qui s'est passé entre les années 1246 et 1344.

7° *Radulphi de Rivo Decani Tungrensis gesta pontificum, ab antea tertio Ingelheri à Marekâ, usque ad Joannem à Bararid.* Tom. 3, pag. 1. Cet auteur est mort en 1403, et son histoire s'étend depuis l'an 1348 jusqu'en 1390.











Sommalius consumé de vieillesse , après avoir travaillé au salut des âmes dans différentes villes de la principauté de Liège et des Pays-Bas, termina sa carrière à Valenciennes, le 30 mars 1619, dans la 85<sup>e</sup> année de son âge et la 50<sup>e</sup> depuis qu'il s'était lié à la *Société de Jésus* par la profession des quatre vœux.

Il se fit une loi, durant sa vie, de n'assister jamais aux récréations que la règle de son ordre permettait, qu'après avoir préparé quelque sujet pour rendre la conversation édifiante; et garda si scrupuleusement la pauvreté religieuse que dans sa vieillesse même, il ne souffrit jamais qu'on lui rendît aucun service particulier, ni qu'on lui accordât quelque chose de plus qu'à ses autres confrères. Aussi, à sa mort, on ne trouva dans sa chambre qu'un chapelet et un reliquaire de peu de valeur pour la matière et pour la façon.

Sa vertu et ses talents lui firent beaucoup d'amis, au nombre desquels on comptait le célèbre *François Smertius*. Il n'étudia que pour se rendre utile à l'église, et s'appliqua principalement à la recherche des ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions. Voici celles qui ont paru par ses soins :

1<sup>o</sup> *Thomas de Kempis, de imitatione Christi, libri quatuor, ad autographum emendati operâ ac studio Henrici Sommalii*, etc. Anvers, Joan. Moretus, 1599, in-16, 1601 et 1607, in-24. Cologne, Conrad Butgenus, 1610, in-16. Douai, Balthasar Bellère, 1614, in-32. Sommalius dédia cette édition à Léonard Betten, abbé de St-Trond.

2<sup>o</sup> *Venerabilis viri Thomæ à Kempis..... Opera omnia, ad autographa ejusdem emendata.....* Anvers, Martin Nortius 1600, 3 vol. in-8<sup>o</sup>, dédiés aussi à Léonard Betten, abbé de St-Trond.

3<sup>o</sup> *Alberti Magni, Ratisponensis episcopi, ordinis Prædicatorum, paradisus animæ, sive de virtutibus libellus, editio nova, nunc primâ ad eam mss. exem-*

*plaria emendata, in quâ etiâ Patrum sententiæ ex ipsis auctoribus in longum producuntur. Ad eam adjectus est divi Anselmi, Cantuariensis archiepiscopi, tractatus perelegans de XIV animæ ac corporis dolibus, sive beatitudinibus*, etc. Anvers, Jean Moret, 1602, in-16; belle édition.

4<sup>o</sup> *B. Anselmi, de excellentiâ B. Mariæ Virginis. Item. Ejusdem, similitudinum liber et epistola*. Cologne, Jean Huntem; et Douai, Jean Bellère, 1605, in-16. Anvers, Jean Moret, in-16.

5<sup>o</sup> *Divi Aurelii Augustini, Hipponensis episcopi, libri XIII. Confessionum, ad tria manuscripta exemplaria emendati*, etc. Douai, Balthasar Bellère, 1608, in-16. Cologne, Corneille d'Egmond, 1619, in-32.

6<sup>o</sup> *Divi Aurelii Augustini, Hipp. episcopi, meditationes, soliloquia, et manuale. Meditationes Anselmi; cum tractatu de humani generis redemptione, Divi Bernardi. Idiotæ, viri docti, de amore divino. Omnia ad mss. exemplaria emendata*, etc. Douai, Balthasar Bellère, 1608, in-16. Cologne, Corneille d'Egmond, in-24. Cette édition est d'une grande beauté. Le P. Sommalius dédia ce recueil à Philippe Caverel, abbé de S. Wast d'Arras.

7<sup>o</sup> *Fasciculus divini amoris atque devotionis*. Douai, Balthasar Bellère, 1608, in-16; il est extrait des divers ouvrages des SS. Pères.

8<sup>o</sup> *In regulam divi Benedicti, Joannis Trithemii, abbatis Spanheimensis, ejusdem ordinis, commentarius*, etc. Valenciennes, Jean Vervliet, 1608, in-12. Douai, Balthasar Bellère, 1608, in-12.

1616. FARNÈSE (*Henri*), né à Liège et mort à Pavie. Il était très-versé dans le droit et les langues anciennes. Etant allé en Italie pour se perfectionner dans les sciences, il fut nommé professeur royal d'éloquence à l'Université de Pavie, où l'on pense qu'il termina sa carrière. On a de lui :



1<sup>re</sup> *De imitatione Ciceronis, seu de scribendarum epistularum ratione*. Anvers, 1571, in-8<sup>o</sup>.

2<sup>de</sup> *De verborum splendore et delecta appendices duae*. Venise, 1590. Il les composa sur le dictionnaire de Calepin.

3<sup>de</sup> *De simulacro reipublicae, sive de imaginibus politiciæ et oeconomicæ virtutis, lib. IV*. Pavie, 1595, in-8<sup>o</sup>.

4<sup>de</sup> *Diphthera Jovis, sive de antiquâ principis institutione, libri III*. Milan, 1697, in-4<sup>o</sup>.

Il a aussi publié deux autres ouvrages : un *Abrégé de l'histoire du monde*, et un *Traité de la connaissance de soi-même et des prodiges*.

Erysius Puteanus, qui était son ami particulier, a consacré dans ses écrits un éloge à la mémoire de ce savant.

1620. NAVAËUS. (Mathias) NAVTA ou NAVEAU, naquit le jour au village de Warnant, en Hesbaye, à deux lieues de Huy, vers l'an 1539. Il comptait parmi ses pères *Erasmus de Chokier de Sarlet*, chevalier, bailli-mestre de Liège en 1622, et *Jean Charles de Hémicourt*, seigneur de Huldemburghie près de Bruxelles. Après avoir étudié la philosophie au collège du Parc à Louvain, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut ensuite chargé d'enseigner la philosophie dans ce même collège. Il fut chanoine et official d'Arras sous l'évêque François Richardot, et passa avant la mort de ce prélat au diocèse de Tournay, où il fut successivement chanoine, juge synodal, examinateur des curés et enfin vicaire-général. Mathias Navaeus mourut le 20 novembre 1620, et fut enterré dans l'église cathédrale de Tournay. Il était très-charitable envers les pauvres et d'une vie très-édifiante. Il fonda par son testament plusieurs maisons au collège de *Stimulbeck*, à Louvain, et au *Séminaire du roi* à Douai. On a de lui :

*Chronicon apparitionum et gestarum S. Michaelis*

*archangelî, à mundo condito ac deinceps per curias orbis partes : in sex libros distinctum ; cum sanctorum (ad finem operis) librorum, et capitum, et tabularum rerum memorabilium*. Douai, Balthasar Bellère, 1632, in-8<sup>o</sup>. Cet ouvrage, en grande partie extrait du docteur Colvenerius et de *Pantaléon*, est rempli de piété et d'érudition, mais sans goût, ni critique.

Navæus attribue à cet archange toutes les apparitions angéliques dont l'Ecriture Sainte parle sans désigner le nom d'aucun esprit bienheureux. Les explications allégoriques, les conjectures d'un commentateur ou d'un prédicateur, ancien ou moderne, lui suffisent pour prouver un fait ou du moins pour le donner comme probable ; enfin, les contes des mauvaises légendes, et les traditions populaires sont pour lui, *monnaie de bon aloi*. En parlant du char de Dieu, il le compose de quatre anges, St. Michel, St. Gabriel, St. Raphael et St. Nuriel ou Uriel. Il rapporte comme *très-certaine* l'histoire du dragon que St. Michel tua en Irlande ; et n'oublie pas le baudrier et l'épée que le vainqueur y laissa, et qu'on conservait encore au Mont-St.-Michel en Normandie. Son 6<sup>e</sup> livre contient un éloge du St.-Archange, en assez mauvais vers, suivi de quelques autres pièces également en vers.

On voit au commencement de cet ouvrage, le portrait de Navæus, avec ce distique au-dessous :

Eecè sui à primâ Patroni mente Michael  
Veto, operâque cliens, Navæus, multâque Patronus.

La dédicace est de Mathias Navaeus qui suit :

NAVÆUS (Mathias), neveu du précédent, naquit en Hesbaye, et fut élevé par les soins de son oncle. Il fut licencié en théologie, curé de St.-Etienne à Douai, et ensuite chanoine de l'église de Tournay et auteur des livres ; sa régularité et son savoir lui concilièrent





estime de tous. Il mourut vers 1660. Valère André le qualifie ainsi : *solidi solertiſque viri jadicij atque argenti*, mais Paquet le juge tout autrement. Il a publié :

1° *Encomium S. Josephi, Virginis Deiparæ sponsi*. Douai, 1627, in-12. Augmenté sous ce titre ; *Sponsus Virginis decoratus coronâ XXXI gemmarum splendoribus coruscante*. ibid. 1636, environ.

2° *Orationes tres de signi crucis, et orationis effusæ, et D. Thomæ Aquinatis laudibus*. Douai, 1630, in-4°.

3° *Catechesis, sive de sacramentorum institutione, confessione sacramentali, extremâ-unctione, et matrimonio, conciones XVI*. Douai, 1633, in-12.

4° *In festa sanctorum Prædicationis theologia*, etc. Douai, 1635, in-12.

5° *Annotationes in Summa theologiae et Scripturam sacram plerumque difficultates : item sermones duo de S. Paulo et Eleutherio, Tornacensium patronis*.

6° *Tri-octava sermonum de venerabili sacramento et sacrificio*. Vers 1641. Id. 2°. Priore auctore, editio; *subjunctis de B. B. sponsis Virgine et Joseph, ad eorum scripturæ titulos, poematibus XVI*. Tournay, 1645, in-12.

NAVIEUS (Joseph), prêtre et chanoine de St.-Paul à Liège, naquit au village de Viesme, à cinq lieues de cette ville, en 1651, et fit ses premières études avec distinction : il n'eut pas moins de succès en philosophie et en théologie. Il professa pendant quelque temps la poésie dans le collège de la *Trinité*, à Louvain. Ayant pris le degré de licencié en théologie dans l'Université de cette ville, il fut appelé à Liège pour y enseigner la philosophie au Séminaire. Quelques-uns des livres qu'il y fit soutenir sous sa présidence ont été imprimés. Il eut des démêlés assez vifs avec les

Jésuites au sujet du séminaire dont ces P. P. cherchaient à avoir la direction.

En 1699, Navieus prit la défense de Benys, professeur de théologie à Liège, accusé d'enseigner des propositions qui n'étaient point orthodoxes ; Benys était alors à Rome. Ses liaisons intimes avec Arnauld, Quesnel, Opstraët, etc., disent assez qu'il partageait leurs sentimens.

Il contribua aux réglemens de l'hôpital des *Incurables* de Liège, et à l'établissement des *filles repenties*.

Navieus étant devenu infirme, se démit de son emploi de professeur, et fut nommé à un canonicat de l'église collégiale de St.-Paul. Il conserva ce bénéfice tant qu'il put en remplir les devoirs, mais ses infirmités se multipliant, il le résigna. Il mourut à Liège, le 19 avril 1765, n'ayant que 54 ans. On a de lui :

1° *Mémoires contenant les raisons pour lesquelles il est très-important de ne pas retirer le séminaire de Liège des mains des théologiens séculiers, et de n'en pas donner la conduite aux P. P. Jésuites*. Ce mémoire écrit en latin, fut traduit en français par le P. Quesnel, et imprimé in-4° et in-12; il n'eut point l'effet que l'auteur en attendait. Les Jésuites prirent possession du séminaire, ce qui donna lieu à un autre écrit de Navieus, intitulé :

*Deux lettres d'un ecclésiastique de Liège, contenant le récit de l'intrusion violente du P. Sabran, jésuite anglais, dans la présidence du séminaire de Liège; en latin, 1699*. Ces lettres furent aussi traduites en français, in-4° et in-12.

2° *Epistola apologetica ad auctores et subscriptores resolutionis sacre (ut ipse quidem existimari voluit), factæ in Lovaniensi ad quæstiones quædam dogmaticas dñæ die 12 septembris 1699, et Locaniti editæ per quosdam sacre theologie studiosos, et S. L. præ professore suo absente*. C'est la défense de Benys citée



dessus, et mise sous le nom des étudiants en théologie de Louvain.

3<sup>e</sup> *Seneca de utilitate theologiae Coloniensis sapientissimum iudicium pro doctrina per illustres D. Henricum et J. T. Venturum Lovaniensibus, in seminario scholasticis professoribus, nec non in celeberrimo Lovaniensi universitate theologi adversus ineptias, cavillationes, errationes et imposturas doctoris Francisci Martin, Molli, qui titulus : Rerumvero Justinianensis, etc., constitutum per christianissimum ab Henricum, theologum. Antwerp, 1661, in-4. Cette pièce fut généralement attribuée à Naveus, qui du moins y eut beaucoup de part.*

4<sup>e</sup> *Le perfectionnement de la conduite à la vie et à la piété, ou l'usage des principes que la foi nous en donne, par la doctrine sainte et la doctrine de l'église; livre utile et estimé, que Naveus composa pendant la retraite à laquelle les Indulgences le condamnaient.*

1620. ROLLY (Barbe Porquini, dame), née à Liège, était fille de Bernardino de Porchini, gentilhomme italien, qui fonda en 1566, l'Hôpital de St-Léonard, près la porte de St-Léonard à Liège, et de Marguerite Venturum. Barbe épousa Jean, seigneur de Tolly, près de Philippeville, et lui eut des enfants. Elle avait une sœur nommée Marguerite qui fut mariée à Guyot de Tolly, seigneur d'Orange, de Gutschoven, de Malmédy, etc., qui fut bourgeois de Liège en 1597 et en 1602.

Barbe avait, disent les historiens, les mœurs d'un ange. Sa vertu et son amour pour les lettres lui donnèrent de la célébrité. Elle mourut vers l'an 1620, et 1622. *La Biographie des Femmes célèbres* lui a consacré une notice, ainsi qu'à Marie de Succa dont il est parlé ailleurs. Madame Rolly a publié :

1<sup>re</sup> *La perle de l'âme*, ouvrage écrit en latin.

2<sup>de</sup> *De l'influence des femmes sur le caractère des*

*hommes*. C'est un traité remarquable et fort intéressant, suivant le rapport de Valère André qui en fait l'éloge.

Nous ignorons ses autres écrits.

1661. ROTTE (Gertrude), veuve de Louis de la Vignette, échevin de Liège, fondatrice de l'Hôpital des Orphelins, près de l'église St-Severin à Liège.

1621. ROLLY (Romaine), savant philologue, naquit vers 1555, près de la Roche en Ardenne, au village de Rondelamp, dans le pays de Liège. Il cultiva avec assez de succès les belles-lettres et embrassa l'état ecclésiastique. Vers l'an 1604, il succéda à Bernard Blois dans la cure de Jodogne, petite ville du Brabant wallon, où il tint une école de langue latine. Sa mémoire y est encore en vénération. Il mourut dans cette ville le 13 juillet 1621, à l'âge de 67 ans. On a de lui :

1<sup>re</sup> *Epistolarum suavoriarum libellus*, in-12.

2<sup>de</sup> *L'evenoir d'or, contenant les prières et pleurs de Romaine Rolly*, Liège, 1663, in-12.

3<sup>e</sup> *Lesus scholaris, in quo nomenclatura vocabulorum quorundam, dialogi, et epistolae aliquot perit*, Liège, 1639, in-4<sup>e</sup>.

4<sup>e</sup> *Le cabinet historique, contenant plusieurs exemples de vertu et de vice, de prodiges, etc.*, par Romaine Rolly du Rondelamp. Imprimé à Liège en 1610, chez Corswarem, et à Vincennes au comté de Moha, 2 vol. in-4<sup>e</sup>. Cet ouvrage, aujourd'hui rare et recherché par les amateurs, est curieux pour l'histoire et prouve un grand fond d'érudition de la part de l'auteur.

5<sup>e</sup> *Les grands jumeaux du paradis et de l'enfer, de mon sieur Romaine Rolly, avec autres admonitions pieuses*, Liège, Jean Tournay, 1630, in-16. Les premières pages de ce petit livre contiennent de vers français sur l'éternité; à la 11<sup>e</sup> on trouve une ode latine avec ce titre : *Frater Romainus Rollyus, Ardennas, super canos G et GO. Seneca, moriens, moriensque bene Utin*





*statis dedicabit* : elle est suivie de quelques prières en vers français, de sept *psaumes pénitentiels* de la pen de l'auteur contre les sept péchés capitaux, de *psaumes* du même, qui traitent de la Passion, etc.

**MOLLY** (*Henri* ou **FRYCIUS MOLLYUS**, compatriote peut-être neveu du précédent, naquit vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'appliqua à la médecine et acquit une réputation dans cet art, qu'il pratiqua depuis 1620 jusques vers le milieu du siècle. Il a écrit plusieurs ouvrages suivans :

1<sup>o</sup> *Puleis sympathetici, quo valuerit sanantur usque medicamenti ad partem affectam applicatione superaffluente. Galenicorum Aristotelicorumque cribro collatus*. 1634, in-4<sup>e</sup>, sans nom de ville, ni d'imprimeur. On le trouve inséré dans le *Theatrum sympatheticum*. Nuremberg, Jean André et Wolfgang Jünger, 1660, in-12, et 1692, in-4<sup>e</sup>.

2<sup>o</sup> *Tertianæ crisis, quæ dominorum Petri Barba, physio-medici, præcis curanda Tertianæ, et Vopisci Fortunati Plempii, professoris Lovaniensis primarii, minime crisis discutitur, ac legitima demum Tertianæ crasis agnoscitur*. Louvain, 1642, in-4<sup>e</sup>. Les traités de Pierre Barba et de V. F. Plempius sur la fièvre tertiale, parurent la même année que celui de Molly.

1622. **TROUVÉ** (*Richard*), dit de *St. Anne*, né à Lam-sur-Heure, village de l'Entre-Sambre-et-Meuse dans l'ancienne principauté de Liège, prit l'habit de St. François au couvent de Nivelles. Il se rendit quelque temps après à Rome, pour y vivre suivant la réforme qui sollicitaient auprès du St. Siège le P. *de la Roche* et le P. *Côme de Braine-le-Comte*. Le P. Archange de Meuse, général de l'ordre, le nomma peu après *compagnon* du P. Commissaire des Indes, et le destina (n'étant encore que laïc) avec quarante autres religieux pour aller prêcher l'évangile au Japon.

Après un séjour de quatre années aux Philippines, il aborda au Japon, en 1613; mais ayant été banni de cet empire, avec tous les religieux des différens ordres qui y étoient en mission, il revint la même année aux Philippines.

Il aborda de nouveau au Japon, en 1615, pour y aider les missionnaires qui travaillaient en secret à la propagation de la foi; mais ayant été découvert en 1621, il fut traîné à Xangasaki et jeté dans une prison longue de 24 pieds, large de 16 et sans toit, où il trouva 32 autres chrétiens, la plupart religieux, avec lesquels il fut nourri pendant plus d'un an avec un peu de riz et d'eau.

Malgré tous les mauvais traitemens qu'il endurait, persévérant avec constance à vivre et mourir dans la religion catholique que le gouverneur Komross voulait les forcer à abandonner, il fut condamné à mort. Par suite de cette sentence, il fut brûlé à petit feu le 10 septembre 1622, avec trois Franciscains, cinq Jacobins, deux Jésuites et douze séculiers du pays. Le gouverneur fit décapiter le même jour trente et un chrétiens japonais. Ses lettres se trouvent dans la brochure qui suit :

*Publication des lettres du B. F. Richard de St. Anne, profès du couvent des Récollets à Nivelles, respirantes son martyre. Avec l'histoire de 104 martyrs de divers ordres religieux, et de plusieurs nouveaux chrétiens au Japon. Le tout de mot à mot hors des originaux audit couvent, sans d'igniser le langage : afin qu'il paroisse que ce ne sont les plus savants, moins les caries du langage, qui ont le courage du martyre*. Imprimée au couvent des Récollets à Namur, in-12, sans date, p. 47, dont 22 pour les lettres du F. Richard, et 25 pour la Relation envoyée par le P. F. Diego de St. François, commissaire des religieux Piétéux, assistants au Japon; contenant le martyre de cent et





atre martyrs, qui furent martyrisés en l'an 1622, par comme d'ont de l'empereur Xiangzuan, traduit de l'espagnol en français.

Les lettres du F. Richard sont datées : la 1<sup>re</sup> d'Espagne, le 16 avril 1617; la 2<sup>e</sup> du Japon, le 2 mai 1614; la 3<sup>e</sup> de Xangouqui, le 4<sup>e</sup> septembre 1622. Elles sont les trois dignes d'un confesseur de J. C. La dernière trouve traduite en latin dans un petit livre de 115 pages, in-24, intitulé : *Ortus et profectus provincie de Flandria FF. Minorum Recoll. in supplementum reverend. P. R. Francisci Gonzague, grandis districte gentilis tatiuordinis nostri*. 1619, p. 84-93.

1622. OMALHUS (Jean Fabre d'), juriconsulte, né Dardle, bourg du pays de Liège. Il est auteur d'un *recueil d'arrêts*, de plusieurs *traités des devoirs d'un seigneur*, d'un *trésorier*, d'un *capitaine des gardes*, d'un *justicier*, d'un *bailli*; il en a laissé aussi sur le *droit de la république*, les *lois*, les *impôts*, les *étangs*, les *chasses*, les *flottes*, les *forêts*, la *chasse*, avec les *lois* qui concernent ces différentes matières; on doit encore plusieurs volumes d'*arrêts* et un traité sur les *saïntes*.

1623. TOUT D'AUVERGNE (Héri d'), vicomte d'Arcenne, le plus vaillant et le plus redoutable des guerriers attachés à la confession de Genève, maréchal de France, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, Jametz et Raucourt, naquit à Jaze en Auvergne, le 23 septembre 1595.

« L'an 1591, il épousa, le 15 octobre, Charlotte de Châtillon; ce fut le roi Henri IV qui fit cette alliance. Les troubles même à Sedan pour assister au mariage, le prince s'étant retiré après avoir couché la nuit, et le vicomte l'ayant conduit à son appartement, lui dit : *Sire, votre majesté m'a fait aujourd'hui le plus grand honneur, je n'en ai eu rien pour*

« ma reconnaissance : je la prie de m'excuser, et de m'être pas inquiète si je ne couche pas sans le même motif pour veiller à la sûreté de sa personne ; j'y ai mis tout ordre. Le roi lui demanda de quoi il s'agissait. *Sire*, lui répondit-il, *vous le savez demain matin ; je n'ai pas le temps de vous le dire*. Il part aussitôt avec un corps de troupes qu'il avait préparé, se rend maître de la ville de Sedan, et vient en apporter la nouvelle au roi à son lever. *Centre saint-gris !* lui dit ce prince, *je serois saucet d semblables mariages, et je serois bientôt maître de mon royaume, si les nouveaux mariés me faisoient de pareils présents de noces.* » (Art de vérifier les dates).

En 1592, Henri IV lui donna le bâton de maréchal de France. En 1595, il défit, le 14 octobre, près de Beaumont-en-Argonne (Ardenne), le duc de Lorraine, et reçut dans le combat deux coups d'épée, dont il fut légèrement blessé. Il prit ensuite Dun-sur-Meuse, se trouva au siège de Turenne, et se rendit maître d'Yvois et de plusieurs autres places.

Impliqué, en 1602, dans la conspiration du maréchal de Biron, le roi lui ordonna de venir se justifier; mais au lieu d'obéir, il prit la fuite et passa dans le Palatinat, où il se fixa jusqu'à ce qu'il eût fait sa paix avec Henri IV. Pour y parvenir, il supplia le monarque de lui accorder une conférence avec un de ses ministres. Cette demande ayant été accueillie, l'entrevue eut lieu au village de Törey, dans la nuit du 1<sup>er</sup> avril 1616, entre Villeroy et le duc de Bouillon en personne qui promit de livrer Sedan, à condition d'être rétabli dans les bonnes grâces du roi. Il y fut arrêté que cette ville recevrait garnison française pour quatre ans, sauf les modifications que la bonté du roi pourrait apporter à cette convention.

Henri IV qui ne pouvait s'empêcher d'aimer le maréchal de Bouillon, malgré ses écarts, n'eut pas de



fine à lui pardonner; il lui remit même sa principauté de Sedan au bout d'un mois; mais depuis lors il fut toujours soigneux de le tenir en bride. Après la mort du monarque, Henri de la Tour d'Auvergne fut, en 1615, ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour faire part à cette cour du mariage de Louis XIII, contracté le 25 octobre avec Anne d'Autriche. Il ne tarda pas à commander l'armée des princes mécontents avec une grande autorité, et s'empara d'Épernay et de Mézi-sur-Seine. Le roi accorda la paix aux mécontents par un édit du 4 mai 1616. En 1621, l'assemblée de la Rochelle ayant divisé les provinces de France en huit départemens, ordonna à tous les Calvinistes de rendre les armes, et nomma le duc de Bouillon leur généralissime; tourmenté de la goutte, et sentant bien le besoin du repos, il refusa cette commission, mourut à Sedan, deux ans après, le 25 mars 1623. Charlotte de la Marek, son épouse, lui avait laissé par son testament, les terres souveraines de *Bouillon, Sedan, Rocourt, et autres* qu'elle avait au pays de France, à Charles Robert de la Marek, comte de Mauvriant, son oncle paternel.

Cette donation souffrit de grandes difficultés, tant de la part de ce comte que de celle du duc Henri de Bourbon, son oncle maternel. Le premier prétendait comme le plus proche du sang, devoir succéder à tous ses biens de sa nièce; le second revendiquait la succession de Charlotte en vertu de la substitution faite à son profit par le duc Guillaume Robert de la Marek. Mais Henri de la Tour d'Auvergne ayant transigé avec eux, l'indivision eut son effet, en vertu de deux transactions du 21 octobre 1594 et du 25 août 1601, et il laissa ses biens à son fils, Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne, qui lui succéda dans ses principautés.

Henri était grand guerrier, habile politique, bon

négociateur, mais ambilieux et turbulent. Il manquait souvent de prudence; sa vaste ambition lui fit commettre bien des fautes; tantôt il voulait former de la France une république, à la tête de laquelle il mettait le prince Frédéric, électeur palatin, son neveu; tantôt il voulait démembrer la monarchie, et en faire plusieurs républiques; enfin, il roulait mille autres projets dans sa tête, qui tendaient tous à satisfaire ses desirs immodérés de gloire et d'élévation.

Sous son règne, la ville de Sedan changea entièrement de face. Il inspira à ses sujets le goût des arts et des lettres. L'académie de cette ville, établie en 1604, et encouragée par ses bienfaits, devint une école célèbre, où venait s'instruire la noblesse protestante de France et d'Allemagne. Il y attira des savans étrangers pour la rendre florissante, et il ne leur demanda pas quelle était leur patrie, ne considérant que l'heureuse influence qu'ils devaient exercer sur le pays. La fondation d'une *bibliothèque publique*, la ville fortifiée et embellie, des privilèges accordés au commerce de la *librairie*, des *draps* et de l'*orfèvrerie*; tels furent les actes du gouvernement de ce prince protestant, dont le pays de Liège ne laissa pas de ressentir l'heureuse influence. Une telle conduite est remarquable, dans un temps où tous les princes catholiques, sans autre idée pour le bien-être des peuples, que de s'opposer aux nouvelles opinions religieuses et aux principes démocratiques, et d'en poursuivre à outrance les partisans, n'avaient pas honte pour les atteindre, de mettre parfois en avant, l'accusation de *magie* ou de *sorcellerie*. Ce prince a laissé :

*Mémoires du duc de Bouillon, contenant ce qui s'est passé de son temps, depuis le commencement du règne de Charles IX (en 1560), jusqu'au siège de Mont-Éguy en Sarvergne (en 1586).* Paul Lefranc a publié ces mémoires. Paris, Guignard, 1686, in-12. il y ont etc





imprimées dans le tome XLVII des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. Mersollier a écrit sa *vie*. Paris, trois, 1710, in-4°. Amsterdam (Paris) 1726, 3 vol. in-12. Il eut de son second mariage avec *Isabelle de Nassau*, de puînée de Guillaume, prince d'Orange, Frédéric-aurice de la Tour d'Auvergne; le *grand TRENTE*; *unice*, morte en 1603; *Marie-Julienne*; *Elisabeth*; *Levettte*; *Catherine* et *Charlotte*, restée célibataire, qui a été très-considérée sous le nom de *mademoiselle de Bouillon*.

1623. MARCELIS (*Jean*), né à Leeuw-St.-Léonard, petite ville du Brabant près de St.-Trond, entra assez jeune chez M. de Hylle, seigneur de Loverval, établi à Liège. Il se fit recevoir bourgeois de cette ville et mourut dans sa 54<sup>e</sup> année. Il reste de lui un traité de piété qui a pour titre :

*Panis sanctissimi saporis, et atimenti saluberrimi, cypis propheta psalmorum massâ purissimâ fortis: eorum sustentationi et corroborationi, qui iustitie semitas ingressi, beatitudinem quam unum alternam, acciperant quotidianum exercitium, et ad iudicium veniunt, ejusdem massa.* Liège, Léonard Streel, 1623, in-16, p. 335. *Henri Somyns*, de Tongres, neveu et secrétaire de Marcelis, qui a mis la dernière main à ce traité, mourut la même année que son oncle.

MARCELIS (*Pierre*), né à Tongres en 1625, fit son cours de philosophie à Louvain, au collège *La Châtillon*, et tradit ensuite la théologie dans l'Université de cette ville. Après avoir été *prêtre des vicaires*, bachelier, formé en théologie et président du collège dit *le Patriarche de J.-C.*, il fut nommé curé de St.-Michel de Louvain, en 1650. Marcelis gouverna près de 20 ans sa paroisse avec beaucoup de zèle, et montra une charité vraiment pastorale, durant la peste de l'an 1663.

En 1671, il entra à l'abbaye de Tongerloo et y prit

l'habit de l'ordre des Prémontrés; mais à peine y était-il depuis quelques mois, que frappé de la perte de sa mère (*Apollonie Verken*), morte au grand béguinage de Louvain, ne se jugeant pas assez robuste pour achever son noviciat, il vint reprendre sa cure, qu'il remit la même année à son neveu *Herman Damen*.

Il prit le bonnet de docteur en théologie en 1638, après avoir été six ans professeur d'éloquence, et à ce titre, chanoine du second rang à St.-Pierre. Philippe II le fit passer au premier rang, en 1692, en lui confiant le canoniat auquel était attaché l'emploi de *censeur des livres*. Il obtint une autre *chanoinie* plus lucrative à Tongres, au moyen des privilèges de l'Université, et mourut à Louvain, à l'âge de 82 ans, le 9 août 1707. Son corps repose devant le maître-autel de la chapelle de *Notre-Dame des Fièvres*, autrement dite *Vlominde-Cappel*, dont la belle structure est en partie due à ses soins.

Marcelis se rendit utile à la paroisse de St.-Michel et aux autres de la ville de Louvain. Il y continua la prédication, le catéchisme, la fréquentation des sacrements et l'assistance aux offices divins, toutes choses qui y languissaient avant lui. Il contribua beaucoup à relever le culte que le peuple rend, depuis quelques siècles, à la vénérable *Marguerite de Louvain*. Il se donna mille peines pour incorporer au collège du *Patriarche de J.-C.* qui était assez mal pourvu, les bourses fondées par un gentilhomme de Louvain, nommé Louis de *Borggraff*, enterré à St.-Michel, en 1558; mais il ne put en venir à bout. Ayant été élu recteur de l'Université en 1687, il s'employa encore plus activement, à ramener plusieurs de ses collègues à la soumission due aux décrets de l'Eglise par rapport au livre de Jansenius, l'*Augustinus*: son zèle lui attira beaucoup de désagréments de la part des opposans. On ne connaît de lui que :



*Quæstio theologiae, quid sigillum, quæ ejus ratio, et alia* (Léod. Leod. abbas sancti Ludovici ab Elderen) dicatus; indeque tres conclusiones, Egidii D. ac M. N. præsidii judicio deceptas, pugnabat pro Vespertio Aulæ suæ doctoralis tr. Morrethi Tongrensis Lovanii in scholis theologicis 8 octobris 1688. Cet opuscule se retrouve dans supplément du *Traité historique et dogmatique du sacrement de la confession*, que Lenglet du Fresnoy publia en 1708, à l'occasion des troubles arrivés dans les diocèses d'Arras et de Tournay, où l'on accusa quelques prêtres de révéler les *confessions*.

1624. STEWART (*Pierre*) ou STEVART, né à Liège, en 1547, fit ses études à Ingolstadt, où il obtint un grade de théologie, et fut fait curé, emploi qu'il occupa très-longtemps avec beaucoup de zèle. De retour dans sa ville natale, il fut élu chanoine de Liège, et nommé ensuite vicaire-général du diocèse, dont il eut les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 27 mai 1624, à l'âge de 77 ans. Il fut enterré dans l'église de Ste.-Walburge, autrefois convent de religieuses et paroisse en même temps, dont il est le fondateur; on lui doit aussi l'église paroissiale *en Ghain*, sous l'invocation de *Notre Dame des lumières*, qu'il fit bâtir en 1620. On a de lui :

1° *Tomus singularis insignium auctorum tam grecorum quam latinorum, quos ex variis bibliothecis in unum prodire jussit Petrus Stewartius*. Ingolstadt, 1616, in-4°. Ce recueil de dix-sept auteurs grecs et latins forme le 7<sup>e</sup> tome des *Antiquités* de Canisius.

2° *Wolfgang. Musæus seu commentarius de vita et scriptis S. Walpurgæ studio P. Stewartii*. Ingolstadt, 1616, in-4°.

3° *D. Mauritius Thebææ legionis dux et signifer*. Ingolstadt, 1617, in-4°.

4° *Manudis Cubæe, viri doctissimi, contra Grecorum errores libri quatuor, olim latine versi ab Ambrosio Camuldensi: nunc ex bibliothecâ Bavarâ in lucem prolati, et notis illustrati à Petro Stewartio*. Ingolstadt, 1608, in-4°.

5° *Apologia Petri Stewartii Leodii pro societate Jesu contra historiam ordinis jesuitici à Polycarpo Leysero editam*. Cologne, 1594, in-4°. Ingolstadt, 1595, in-4°.

6° *Commentarius in priorem epistolam D. Pauli ad Corinthios*. Ingolstadt, 1600, in-4°.

7° *Commentarius in utramque D. Pauli ad Thessalonicenses*. Ingolstadt, 1609, in-4°.

8° *Commentarius in epistolam D. Jacobi*. Ingolstadt, 1610.

9° *Commentarius in priorem D. Pauli ad Timotheum epistolam*. Ingolstadt, 1611, in-4°.

1625. SUCCA (*Marie de*), fille d'un jurisconsulte de ce nom, née à Liège en 1600, se distingua par son érudition, ses connaissances en mathématiques et en musique, et mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Elle a publié quelques ouvrages. Les biographes ne nous ont point laissé d'autres détails sur cette intéressante fille.

1625. BOURGOGNE (*Herman de*), comte de Falaix, mort dans un âge peu avancé; il possédait diverses langues et cultivait les sciences. Remacle Mohy de Ronchamp dont il fut l'ami et le collaborateur, vanta ses poésies latines et françaises, et son érudition. Il a publié :

*Davidici monomachi libri II. Davidis adulteri liber I. Absalomis fratricide liber I. Miscellanea*. Liège, Ourwerx, 1624, in-4°.

BOURGOGNE (*François de*), fils de Baudouin baron de Falaix (baronie située sur la Mélaigne en Hesbaya, érigée en comté par l'archiduc Albert en 1614). Il





l'acquit beaucoup de réputation par son habileté dans le maniement des affaires, et fut souvent employé en qualité d'ambassadeur auprès des souverains, dont il se fit aimer par sa bonne conduite et par la beauté de son génie. Il a laissé :

1° *Itinerarium Philippi II. Principis Hispaniarum in Belgiam*, en 1555.

2° *Poëmata varia : jambi senarii, aurea carmina Pythagoræ*, etc. Valère André dit avoir vu ces pièces manuscrites sur vélin chez *Luc de la Torre*, jurisconsulte à Lille.

1625. WIROTTÉ (*Georges*), né vers le milieu de l'autre siècle dans le pays ou au moins dans le diocèse de Liège, s'établit à Cologne, où il tint une école de *langue française et d'arithmétique*. Il se fit recevoir bourgeois de cette ville, et y exerça aussi la fonction de *scholasticus*. Par son testament en date de l'an 1626, il laissa un capital de mille thalers, pour entretenir de jeunes étudiants, qu'on jugerait capables d'être un jour utiles à l'église et à l'état. Il est auteur d'une petite grammaire française écrite en allemand, dont la 5<sup>e</sup> édition a été publiée par la veuve de Pierre de Nettemich, Cologne, 1675 : *Grammatica Gallica, oder gründlicher wegweis zur Frantzösischer sprach*, complectens fundamenta universalia quondam Georgii Wiroti; dein revisa per eundem aureo calamo donatum magistrum linguarum, translatores, arithmeticum, et civem coloniensem.

1625. CHOKIER-SURLET (*Erasme de*), né à Liège, le 25 février 1560, d'une famille noble, qui a pris le nom d'un château qui est à deux lieues de cette ville sur la Meuse, acquit la réputation d'un habile jurisconsulte, et se distingua par sa probité, son attachement à la religion de ses pères, et son affabilité qui lui avait concilié l'amour et l'estime de ses conci-

toyens. Il mourut le 19 février 1625. Nous avons de lui :

1° *De jurisdictione ordinarii exemptos et horum ab ordinario exemptione*. Cologne, 1620, 2 vol. in-4°. Le second volume ne parut qu'après sa mort par les soins de son père; ce traité a été augmenté d'un troisième volume par Jean Pierre Verhost, suffragant de Trèves. Cologne, 1684.

2° *Tractatus de advocatiis feudalibus*. Cologne, 1624, in-4°.

3° *De privilegiis de senectute*. Cet ouvrage n'a pas été publié.

CHOKIER-SURLET (*Jean de*), frère du précédent, naquit à Liège le 14 janvier 1571. Il étudia le droit à l'Université de Louvain, et en même temps l'histoire et les antiquités sous Juste Lipse; il prit ses degrés à Orléans, et se rendit ensuite à Rome, où il fut bien accueilli par le pape Paul V. De retour à Liège, il eut un canonicat de la collégiale de St.-Paul, puis un autre de l'église cathédrale; il fut ensuite abbé de St.-Hudelin à Visé, vicaire-général du diocèse, vers l'an 1632, et conseiller de Ferdinand de Bavière, évêque de Liège. Il se fit estimer par la douceur de ses mœurs et sa charité envers les pauvres. Il mourut en 1630, et fut inhumé dans le chœur de son église, où ses parens lui élevèrent un mausolée magnifique.

Valère André lui attribue l'édition d'un ouvrage assez rare aujourd'hui et recherché, qui a pour titre : *Onosandri strategici sive de imperatoris institutione, cum notis Joannis à Chokier patricii Leod. J. U. doctoris*. Rome, 1611, in-4°. Crevenna en possédait un exemplaire dans sa riche et précieuse bibliothèque.

Ce savant homme s'appliqua particulièrement à la jurisprudence : il était très-versé dans les antiquités grecques et romaines et l'histoire des anciens peuples.





Il aimait avec passion les belles lettres et encourageait avec ardeur ceux de ses compatriotes qui s'y adonnaient. Ce goût pour la littérature n'empêcha pas Jean de Chokier d'étudier à fond les Saintes Écritures et les Pères. Pascal, dans ses *Lettres provinciales*, le place parmi les auteurs, amis des Jésuites, qui ont enseigné une morale relâchée. On a de lui :

1° *De tranquillitate animi*. Liège, 1607. Cet ouvrage qui est de Sénèque, a été enrichi de notes instructives par Jean de Chokier. Il le dédia au nonce apostolique Atilius Amatheus, auquel il était bien aise de témoigner sa reconnaissance. Dans son avis au lecteur, Chokier fait des vœux pour le retour de la paix et de la tranquillité dans le pays de Liège ; il nous apprend que Juste Lipse avait été son précepteur, et avoue qu'il a profité des veilles des savans sur Sæpæ, et surtout de celles de Juste Lipse.

2° *Thesaurus politiorum aphorismorum in quo præcipuum consiliarium, utiliorum institutio præcipue continetur, etc., divisus in libros sex*. Auct. Jean. à Chokier, etc. *Adjunguntur ejusdem notæ, seu dissertationes in Quæstori strategicum vel disciplinam militarem spectantes*. Rome 1610. Mayence, Jean Theob. Schouvettem, 1613, in-4°. Ce livre renferme d'excellens préceptes pour former un bon prince ; et celui d'Onoander, philosophe platonicien, ayant aussi pour but de former un bon prince relativement à la discipline militaire, Jean de Chokier a eu bien faire de le joindre au sien ; il a donc fait imprimer le texte grec d'Onoander avec la traduction latine de Nicolas Alenault, en y ajoutant des notes et des dissertations pleines d'érudition. Dans son propre ouvrage, il y donne une haute idée de ses connaissances et met à contribution tous les auteurs de l'antiquité et ceux des temps plus modernes. C'est à Rome qu'il rédigea cet important travail, dont il avait recueilli les matériaux

avant de se rendre dans cette capitale du monde chrétien : le pape Paul V en accepta la dédicace.

3° *Thesaurus aphorism. politic., seu commentarii in Justi Lipsii politica*. Rome, 1610. Mayence, 1613 ; avec des additions. Liège, 1642, in-fol. André Heidegger traduisit cet ouvrage en allemand, mais il se permit d'en retrancher plusieurs passages et d'y en substituer d'autres de sa façon. Chokier s'en plaignit dans un écrit intitulé : *Specimen candoris Heideggeri*. Liège, 1625, in-8°.

4° *Tractatus de senectute*. Liège, 1647, in-4°.

5° *Tractatus de legato*. Cologne, 1624, in-4°.

6° *De permutationibus beneficiorum*. Liège, 1632, in-8°. Rome 1700, in-fol.

7° *Scholia in preces primarias imperatoris*. 1621, in-4°.

8° *De re nummaria prisce ævi, collata ad estimationem monetæ presentis*. Liège, 1649, in-8°.

9° *Commentarii in glossemata Alphonsi Soto super regum catholicarum canones*. Liège, 1621, in-4° ; avec des additions, Liège 1658, in-4°.

10° *Thesaurus casuum reservatorum*.

11° *Vindiciæ libertatis ecclesiasticæ*. Liège, Tournay, 1630, in-4°. Il veut dans ce livre donner aux officiaux, par des raisonnemens captieux, un ressort sans bornes et sans distinction. Non content de la censure qu'il leur attribue avec les échevins de Liège, il ne tient pas à lui qu'il ne les érige en juges des causes féodales, et il prend Erasme de Chokier, son frère, pour garant que le tribunal des ECH était juste et censurable de celui de l'officialité. C'est dans le traité de *jurisdictione ordinarii in exemplo*, etc., qu'Erasme, qui d'ailleurs était un homme instruit, avance cette proposition ridicule.

12° *Fœcis historiæm eundem duc*. Liège, 1650, in-fol. Il dédia ce livre à Maximilien Henri de Bavière,



évêque de Liège. Le titre est accompagné du portrait de l'auteur qui avait alors 63 ans.

Ce recueil historique, d'une vaste érudition, est le résultat de cinquante ans de lecture et d'application. Il est divisé en deux centuries, ou parties, dans lesquelles règne beaucoup de variétés. La première renferme un détail circonstancié des mœurs de diverses nations; elle offre des réflexions piquantes sur quantité d'objets qui excitent la curiosité. La seconde traite des rites sacrés; elle n'est pas moins intéressante, et elle embrasse une multitude d'articles qui sont également curieux. Ce livre, lors de sa publication, a dû être lu avec avidité, et le serait sans doute encore, s'il était réimprimé.

L'abbé d'Arignol a inséré dans ses *Mémoires de littérature et de critique*, tom. 3, p. 309, quelques pièces sur Catherine Cury, fille singulière qui s'était acquise, au 17<sup>e</sup> siècle, une espèce de réputation par une prétendue abstinence. On cite dans ces pièces, le *Tue-historicum* de Jean de Chokier, dont on estropie le nom : on l'appelle *Chollier de Surlot*. Ce n'est pas la seule fois qu'il est arrivé en France, de défigurer les noms des *virorum legum* : toutes les biographies en fournissent des exemples.

13<sup>e</sup> *Discours apologétique contre le livre de Samuel Desmarais, ministre réformé à Maastricht*, 1635.

Cet auteur, souvent confondu avec l'un de ses neveux, Jean Ernest, qui n'a pas écrit, a laissé aussi quelques ouvrages de controverse.

CHOKIER (*Gilles de*), frère des précédens, chanoine de Liège et archidiacre de Famène, donna lieu en partie à la publication d'une petite brochure rare aujourd'hui, que fit imprimer le chapitre de Liège en 1640, intitulée : *Protestationes perilliosas capituli cathedralis Leodiensis, cum subjuncta illis arbore et*

*designationis diversitatis nobilis prosepit de Surlot a familia de Chokier*, pour montrer la différence qui existait entre la noble famille de Surlot et celle de Chokier.

A cette époque, deux factions désignées sous les noms barbares de *Grignoux* et de *Chiroux*, désolaient la ville de Liège : les premiers partisans zélés des libertés de la cité, et les autres dévoués aux intérêts de l'évêque Ferdinand de Bavière. Dans ces jours de trouble et de désolation, les membres du chapitre cathédral se retirèrent à Huy, avec leur évêque; mais sept ou huit chanoines de la cathédrale, partisans des Grignoux, au nombre desquels se trouvait le Grand Doyen, Gilles de Bochoit, et plusieurs membres des différentes judicatures du pays, restèrent à Liège, malgré les ordres réitérés de Ferdinand de Bavière. Ces chanoines, en l'absence de Jean Tabollet, nommèrent pour official, Gilles de Chokier, et prirent sa défense. Sa famille fit circuler la même année, en 1649, un imprimé in-4<sup>e</sup> de 20 pages, sous ce titre : *Briefve démonstration de l'identité de la noble et ancienne famille de Surlot et de Chokier*.

CHOKIER (*Jean Frédéric de*), oncle des précédens, docteur en théologie, chancelier de Liège, et préfet de l'école de Walcour, était un homme très-instruit. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont le seul imprimé est un recueil de prières : *Euchyridium precationum*. Liège, 1636, in-12. Il mourut en 1635, lorsqu'il était occupé à une édition du Bréviaire de Liège, imprimé l'année suivante à Liège, in-16.

SURLET-CHOKIER (*Jean Ernest baron de*), fils d'Erasmus de Chokier, chanoine de Liège, archidiacre d'Ardenne, abbé de Visé et grand-vicaire du diocèse sous le règne de Maximilien Henri de Bavière, mort vers l'an 1633. Sa piété et sa munificence lui acquirent





l'estime et la reconnaissance de ses concitoyens. C'est à lui qu'on est redevable, à Liège, de la *Maison des Incurables* et de celle des *Filles Repenties*. On voyait son épitaphe dans le vieux chœur de l'église cathédrale.

**SURLIT-CHOKIER** (*Erasme de*), frère du précédent, chanoine de Liège, fondateur du couvent et de l'église des *Minimes* en cette ville.

**SURLIT-CHOKIER** (*Gilles François de*), frère du précédent, chanoine de l'église de Liège et archidiacre d'Ardenne, fondateur du cloître et de l'église des *Cypriens*, au faubourg Ste.-Marguerite, à Liège.

**SURLIT-CHOKIER** (*Jacques Ignace de*), frère des précédents; il les surpassa en libéralités et en fondations pieuses. Il fit bâtir à Liège l'hôpital général de *St.-Joseph*, et fut le bienfaiteur des *enfants Orphelins*, et de la *Maison de St.-Barthe* qu'il fit bâtir à ses frais, et entretenir par ses libéralités. Sa charité pour les pauvres de la cité le firent singulièrement regretter après sa mort. Il se maria, et ne laissa pour toute postérité qu'une fille *Catherine Agnes baronne de Surlit*, qui épousa Erasme Charles Antoine, comte de Liedekerke.

1627. **LYMBORCK** (*Albert van*), théologien, poète, juriconsulte et l'un des plus beaux esprits de son temps, naquit à Liège en 1561. Après avoir achevé ses premières études, il embrassa l'état ecclésiastique et s'appliqua principalement à la jurisprudence qu'il étudia dans l'Université d'Ingolstadt, où il reçut le bonnet de docteur en droit civil et canonique. De retour dans sa patrie, il obtint, vers l'an 1595, un canonicat de la collégiale de St.-Paul dont il fut nommé *chantre*. A la mort de *Thomas Farnèse*, vicaire du pape Paul III, il fut élu en 1602, pour le remplacer en qualité de doyen de cette église. Revêtu de cette dignité, il engagea le pape Clément VIII, à faire

céder au chapitre de cette collégiale, une partie des biens qui avaient appartenu aux Frères de St.-Jérôme, ou cleres de la vie commune. Peu de temps après, sans doute aussi à sa sollicitation, ces biens furent augmentés par un nommé *Antoine Vaelens*. Van Lymborck donna tous ses soins à faire honorer davantage le culte du St.-Sacrement, et fonda à cet effet un *salut* dans son église. Cette dévotion, si commune aujourd'hui, est moderne, et ne date que de deux siècles. On ne souffrait pas auparavant que le St.-Sacrement demeurât exposé en évidence sur l'autel, ni ailleurs. Il serait à souhaiter dans bien des endroits, que les fondations de saluts fussent changées, ou au moins accompagnées de catéchismes ou de sermons.

Outre sa charge de doyen, il exerça celle de protonotaire apostolique. Il fit neuf fois le voyage de Rome (chose assez rare pour ce temps-là), pour y aller visiter le tombeau des apôtres St. Pierre et St. Paul.

Van Lymborck était un homme d'une taille fort avantageuse, ami des Muses et de la poésie; il avait une grande habileté dans la conduite des affaires. Il a publié :

*Fundatio collegii S. Pauli Leodiensis, cum decanorum illius compendiosa successione.* Augustæ Eburonum, Joannes Ouwerx, 1622, in-4°, p. 23, en vers hexamètres. Cet opuscule commence ainsi :

Romulidum dum sceptrum tenet, qui notamine primus  
Otho, saxonico præcelsus sanguine, Cæsar :  
Essexus, Petri residens in sede, Joannes  
Claudebat nuda, et clausum reserabat Olympum :  
Cæsaris Othonis germanus, sanguine saxo,  
Metropolis Bruno moderamen habebat Agrippæ :  
Illustri comitis Baldricus origine natus  
Montensis, princeps, simul ense pedoque  
Insignis, sacra Leodinus lege regebat :  
Tum Bonac ad Rhenum fulgebant Eraclius.....



L'église collégiale de St.-Paul, aujourd'hui la cathédrale, fut fondée en 968 par Eucilius, évêque de Liège, lequel auparavant avait fondé celle de St.-Martin, où il fut enterré. On doit au même prélat l'érection des paroisses de St.-Madeleine, de St.-Servin, de St.-Burg, et ainsi que les commencemens de l'abbaye de St.-Laurent. L'église de St.-Paul fut bâtie au milieu de l'île de Liège, dans l'endroit où était une chapelle dédiée à St.-Calixte, pape et martyr. Eucilius y établit vingt chanoines; Notger, son successeur, y en ajouta dix, après le sac du château de Chèvremont, où se trouvaient deux chapitres, l'un dédié à St.-Caprais et l'autre à Notre-Dame; il réunit le premier à N. D. d'Aix-la-Chapelle, et le second à St.-Paul de Liège. Quelques auteurs rapportent qu'une comtesse de Hougartie, nommée Alpaïde, augmenta considérablement les biens de cette collégiale, dont les premiers chanoines firent les fonctions de curé, à la campagne, pendant près d'un siècle. Il est à remarquer qu'on n'a jamais enterré personne dans cette église.

1622. MONIGAILLARD (*Bernard de Perain de*), fameux ligueur, connu sous le nom de *Petit-Feuillant*, était né en 1563, au château de Monigaillard en Gascogne, d'une noble et ancienne famille. Ayant achevé ses études d'une manière brillante, il entra en 1579, dans l'ordre des *Feuillans*, nouvellement fondé, et s'appliqua au ministère de la prédication avec un tel succès, que le roi Henri III témoigna le désir de l'entendre. Il parut dans les principales églises de Paris, et y soutint sa réputation. Son extérieur mortifié donnoit du poids à ses paroles, et ce qu'on racontoit de l'austérité de sa vie, contribuait à attirer la foule à ses sermons.

D. Bernard embrassa le parti de la Ligue, et se

signala dans le nombre des prédicateurs fanatiques qui soulevèrent les Parisiens contre l'autorité légitime. Quelques jours après le meurtre du duc de Guise, il inséra dans son sermon une apostrophe à ce prince, puis se retournant vers madame de Nemours, placée au bas de la chaire, il s'écria : « O saint et glorieux martyr de Dieu, béni est le ventre qui t'a porté, » et les mamelles qui t'ont allaité ! »

On le vit dit-on courir dans les rues, une hache d'armes à la main, dans un accoutrement ridicule, décrit peut-être avec exagération, par les spirituels auteurs de la *Satire Ménippée*. Mais il est plus douteux encore que D. Bernard soit entré dans un complot contre la vie de Henri IV. Cayet est le seul écrivain qui lui ait fait ce reproche; et son témoignage est loin d'être suffisant, dans une accusation aussi grave. Il paraît, au contraire, que D. Bernard se repentit sincèrement d'avoir prêté à la Ligue l'appui de son nom et de ses talens.

Après la réduction de Paris, il s'était réfugié à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de Cîteaux, en lui ordonnant de se retirer en Flandre : ce religieux se rendit à Anvers, où il prêcha pendant six ans avec beaucoup de fruit. L'archiduc Albert l'appela depuis à la cour de Bruxelles, le nomma son prédicateur, et lui offrit successivement deux évêchés : D. Bernard les refusa par humilité; il n'accepta les abbayes de *Nivelles* et d'*Orval*, alors diocèse de Liège, que pour y introduire la réforme la plus austère.

Il jouit quelques années du succès de ses pieux efforts, et mourut d'une hydropisie, dans son abbaye d'*Orval* le 8 juin 1623. Si donc on, la patience avec laquelle il soutint les calomnies dont on cherchoit à noircir sa vie sont au-dessus de tous les éloges.

D. Bernard brûla tous ses écrits dans sa dernière





maladie ; mais il reste de lui : l'*Oraison funèbre de l'archiduc Albert*, Bruxelles, 1622 ; et la *Réponse* à une lettre que lui avait écrite Henri de Valois, *en laquelle il lui revoit chrétiennement et charitablement ses fautes, et le conduit à la pénitence*, 1583, in-8°. Cette réponse est des plus violentes ; il y menace le roi de l'abandon de Dieu, de ses sujets, et des peines de l'enfer.

André Vallodier a publié le panégyrique de D. Bernard, sous ce titre : *Les saintes montagnes et collines d'Orient et de Clotaire, cire représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de*, etc. Luxembourg, 1610, in-4°, son portrait a été gravé par Dolswert, in-4°, et par Corn. Galle, in-8°.

1623. STREICHELS ou STREICHELS (Eltanne), originaire de la ville de Liège. Après y avoir achevé ses humanités, il alla étudier la philosophie et la théologie à Louvain, où il fit sa licence. De retour dans sa patrie, il fut pourvu de la cure de St-Michel, et ensuite d'un canonicat de la collégiale de St-Pierre. Il fut chargé en 1610 d'enseigner la théologie au séminaire épiscopal.

Le prince-évêque de Liège, Ferdinand de Bavière, l'ayant choisi, du vivant même d'André Streignart, pour exercer les fonctions de son suffragant, sous le titre de *coadjuteur de Dionysie*, il reçut la consécration épiscopale le premier dimanche de carême de l'an 1615, à Cologne, des mains du nonce apostolique résidant en cette ville.

L'historien Fiers nous apprend que ce prélat consacrait à la prière et à la méditation, tous les instans que lui laissent ses occupations. Pour y vaquer plus librement, il se retira à Fairbair, depuis qu'il était devenu prévôt de St-Jean l'Évangéliste, diocèse qu'il posséda avec une prébende de la cathédrale, mais dont il employa les revenus à soulager les pauvres et

à doter des filles pauvres. Il mourut le 6 mai 1623, âgé de 48 ans, à la suite d'une fièvre maligne. Il fut inhumé dans l'église des Ursulines, à Liège, rue Hors-Château. Cette église dont il était le fondateur, est aujourd'hui convertie en temple de la religion réformée.

1628. CURTIUS (Jean de), né à Liège, l'un des hommes les plus riches de son temps. Il passa au service du roi d'Espagne, et acquit d'immenses richesses en sa qualité de *commissaire-général* de Philippe II. Il fit bâtir à Liège la magnifique maison qui portait son nom, la belle maison de *Vante* sous Clèveumont, les châteaux d'*Oupeye* et de *Grand laz*, les moulin-dits de *Curtils* situés en Gravioulle, et la seigneurie de Vivegnis. Jean de Curtius mourut à Leenne, en Espagne ; il fut enterré avec son épouse dans l'église des Capucins de Liège dont il est le fondateur. Sa famille devint l'une des plus puissantes du pays de Liège. Nous trouvons en plusieurs *lettres historiques* de Madame du Noyer, tom. 5, p. 10, qui confirme cette assertion : « Cette famille, dit-elle, a été si opulente, que quand on voulait autrefois exagérer la richesse de quelqu'un, on disait, *riche comme un Curcien de Liège* ». Il paraît que c'est le nom sous lequel on désignait vulgairement la famille des *de Curc*, dont le baron de Walef, poète distingué, mort en 1734, était le dernier rejeton.

CURTUS (Henri de), petit-fils du précédent, fut bourgmestre de la ville de Liège, et mourut en 1674.

1621. CRUSEN (Nicolas), né à Maesricht vers l'an 1570 : il était oncle d'*André Cruseu*, qui fut archevêque de Liège. Il fit ses humanités à Maesricht, entra ensuite chez les Augustins de la même ville, et y fit sa profession. Ses supérieurs, après lui avoir donné





la charge de sous-prieur à Cologne, puis celle de préfet des livres-classes à Anvers, l'envoyèrent en Italie : il s'y arrêta quelque temps, et n'en revint qu'après avoir reçu le bonnet de docteur dans l'Université de Pavie.

En 1602, il fut nommé visiteur apostolique des chanoines réguliers de l'ordre de Prémontré dans la province de Flandre. Dix ans après, il présida par ordre du pape au chapitre des chanoines réguliers de Tongres. La même année, en 1612, il passa en Allemagne, muni de la même autorité, et il exécuta plusieurs commissions chez les électeurs catholiques, et divers autres princes de l'empire. Il assista même à la diète de Francfort, et visita, toujours au nom du St.-Siège, quantité de monastères de l'ordre de Prémontré, auxquels il rendit cet honorable témoignage : *Ecce non plus fecimus, à iustis quæ corrigere.*

Le P. Nicolas fut successivement prieur des chanoines de Bruxelles, d'Anvers et de Maestricht. Il fit élever en 1618, le principal des bâtimens qui composaient le collège du couvent de Bruxelles.

Le P. Nicolas di San-Angelo, général des Augustins, l'envoya de nouveau en Allemagne, en 1619, revêtu du titre de son vicaire-général, pour réformer les couvens de Bavière. L'année suivante, il aida au chapitre général qui se tint à Rome, en qualité de délégué de la province de Cologne.

En 1623, de retour en Allemagne, il fut nommé commissaire ou visiteur-général des maisons de son ordre en Bohême, en Autriche, en Carinthie et en Styrie : il se acquitta de ce laborieux emploi à la satisfaction de son général, et gagna les bonnes grâces de l'empereur Ferdinand II, qui l'honora des titres de son *historiographe* et de son *consistorial-catholique*. Il fut élu en 1624, provincial de Bohême.

Usé de travaux, il mourut après neuf jours de

maladie, le 10 novembre de l'année 1629. Ce Père avait une éloquence naturelle, une taille avantageuse, un air majestueux et un grand talent pour le traitement des affaires. On a de lui :

1. *Monasticum Augustinianum, in quo emendatum ordinem sub regnâ S. Augustini militanti præcipue tamen cœmularum, canonicorum regularium Præmonstratensium, Dominicensium, servorum B. Mariæ, Hieronymianorum, Ambrosianorum, Crucigerorum, Cassinensium, Trinitariorum, Prædictorum, aliarumque fere L., origines atque incrementa præcipue partibus explicuntur.* Monachii, Jean. Herters, 1624, in-fol., p. 362, sans les préliminaires et les tables ; avec quelques figures en taille-douce. Cet ouvrage, dicté par Nicolas Cræcen à l'empereur Ferdinand II, est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur se propose de montrer que St. Augustin a été moine, même avant son baptême, et qu'il a eu des compagnons moines avant de quitter l'Italie : qu'il a établi près de Tagaste et à Hippone, deux monastères d'ermîtes ; que St. Hilaire, St. Profuturus, Paul Orose, les deux Euporins, Paulin, etc., ont été de ces ermites ; que St. Augustin a été encore moine pendant son épiscopat : qu'il est probable que ce fut alors qu'il institua, ou plutôt qu'il rétablit les chanoines réguliers, sans pouvoir leur faire cependant : que ce saint ne lui pourtant pas de leur ordre ; que s'il en pratiqua les statuts, ce fut volontairement, mais qu'il garda toujours l'habit d'ermite.

La 2<sup>e</sup> partie traite de la propagation des ermites de St. Augustin, après la mort de ce saint, et de l'origine des communautés qui ont adopté ce règle. Il contient, chapitre 13, que les *bonis viris de Paris et de Parisiens* ont été institués par des ermites Augustins vers l'an 700 et que St. François d'Assise a été de leur ordre, et qu'il a vécu sous l'obédience du *fr. de saint-le-Bon*, etc.



La 3<sup>e</sup> partie est une *chronique* des Augustins depuis la réunion des différentes congrégations dans lesquelles ils s'étaient parés, c'est-à-dire, depuis l'an 1254 jusqu'en 1623.

2. *Constitutiones ordinis Eremitarum S. P. Augustini, cum notis*. Monachi, 1620.

Il avait aussi commencé un ouvrage sur l'*histoire d'Autriche*, que la mort l'empêcha d'achever.

\* 1630. DUMONT DE ROCHFORT (*l'abbé*), bourgeois de Liège, est l'auteur d'une *chronique de la noble cité de Liège*, commençant à la destruction de Troie jusqu'en 1630, in-fol. manuscrit ; voir le supplément du catalogue de la bibliothèque des ducs de Bourgogne.

1631. BECKMAN (*Guillaume*), seigneur de Vieux-Sart, personnage d'une haute probité et d'un grand savoir, non moins des liberts de la patrie. Ayant acquis l'estime et la confiance d'Ernest de Bavière, il fut chargé, durant les dernières années du règne de ce prince, de différentes missions en Allemagne, près des états-généraux et à la cour de Henri IV, et toutes lui acquirent des droits à la reconnaissance nationale. élu bourgmestre de Liège dès 1603, il fut depuis appelé cinq fois à remplir ces importantes fonctions.

L'un des premiers, Beckman devina les projets liberticides de Ferdinand de Bavière nouvellement élu évêque de Liège, et dès lors il s'éleva, entre ces deux hommes, une lutte qui ne devait finir que par la mort de l'un ou de l'autre.

Ferdinand ne tarda guère à démasquer ses vues ambitieuses et despotiques. L'impôt sur les fenêtres, mais surtout l'*abolition inconstitutionnelle* du réformé et étroit de 1603, qui confiait directement l'élection non-seulement aux XXXII métiers, furent les tristes précurseurs des nombreux orages qui signalèrent le règne féroce et tyrannique de ce prince. Le méconten-

tement devint général et une puissante opposition s'organisa. Beckman devint le chef du parti populaire, et résista avec une noble énergie à toutes les tentatives de corruption, ainsi qu'aux menaces des conseillers de Ferdinand ; cette conduite le rendit l'idole du peuple.

L'évêque voulut justifier les mesures qu'il venait de prendre. Dans un long manifeste dirigé contre les bourgmestres et adressé à la chambre impériale de Spire, il se plaignit amèrement de la résistance du conseil et de ses nombreux empiétements sur l'autorité du prince. Des murmures violents éclatèrent de toutes parts à la publication de cette pièce célèbre, qui reparut plus tard sous le nom des *cinquante-huit articles*. Malgré les *rescripts* obtenus de l'empereur Mathias et les *réf.* de la chambre impériale, les bourgmestres n'eurent aucun compte de ces ordres qui froissaient si évidemment les anciens privilèges de la cité, et l'on continua de procéder à l'élection des magistrats selon les formes populaires de 1603.

Après quinze années d'attente, la chambre impériale prit enfin une décision touchant les affaires du pays de Liège : elle était favorable au prince, et celui-ci s'empressa de la faire signifier aux magistrats de la cité. Cette triste nouvelle fut bientôt connue de tous : les métiers s'étant assemblés, décidèrent qu'il serait formé opposition au rescrit de la chambre impériale et qu'une députation se rendrait près de l'empereur à Vienne ; le bourgmestre *Baayn* et l'avocat *Petit* furent choisis pour remplir cette mission. D'un autre côté, les partisans du prince, sous prétexte de s'opposer aux incursions des soldats étrangers, mandèrent quelques corps de troupes allemandes qui, pendant sept mois, se livrèrent à d'affreux brigandages, et ne quittèrent le pays qu'après s'être fait payer des sommes considérables.

Les députés de la cité s'acquittèrent avec tant d'activité de leur commission, que le conseil autique,





malgré les hautessees menées de Zorn, secrétaire et conseiller de Ferdinand, rendit un décret favorable à la cité; mais les ministres de l'évêque et les gens de son conseil privé en détournèrent le sens par de perfides interprétations, et prétendirent s'y voir autorisés à agir militairement contre la cité. L'empereur, en réponse aux plaintes qui lui étaient adressées à ce sujet, déclare alors qu'il défendait toute exécution à main armée : « Apprenant, dit-il, que le pays de Liège est travaillé et rongé par les fréquentes vexations et les ravages des soldats étrangers qui arrachent les entrailles et la substance des pauvres; que lesdits soldats tiennent les voies publiques assiégées, empêchent le commerce, tuent, pillent et traitent fort mal nos sujets, et voudraient porter remède à toutes ces misères, nous déclarons prendre ce pays sous notre sauvegarde. »

L'époque de la rénovation magistrale étant arrivée le jour de St-Jacques 1629, Ferdinand insista de nouveau pour qu'elle fût faite selon le règlement de 1613. Le peuple désignait unanimement Beekman, dont le patibulisme et les talens avaient conquis tous les cœurs; mais la cour avait juré de l'écartier; il le fut en effet, et l'on voulut proclamer *Erasmus de Chokier* et *Michel de Silleys*. Mais les bourgeois qui attendaient en armes sur la place du marché, le résultat du scrutin, se récrièrent contre cette élection forcée et illégale, et refusèrent de reconnaître les prétendus élus : « On a renversé ceux des VMM qui volaient pour le peuple, s'écrie-t-on de toutes parts, et vous les avez remplacés par d'autres personnes dévouées au prince ! .... Beekman, Beekman, nommez Beekman ! est le cri général. De l'une des fenêtres de l'hôtel-de-ville, un rayeur tire impudemment un coup de mousqueton sur la foule s'assemblant. Alors le tumulte est à son comble; les bourgeois se précipitent vers la *Viehth*, y

refoulant la garde aux cris de Beekman ! .. Beekman ! .. Les courtisans pâlisent : ils craignent que le peuple ne venge par le carnage et le pillage tant d'outrages dont on l'a depuis longtemps accablé. Le grand doyen de la cathédrale paraît au balcon de l'hôtel-de-ville : « Bourgeois, nous choisirons les bourgmestres à votre » volonté, s'écrie-t-il, qui voulez-vous ? » *Beekman* et *Sani* ! lui répondit-on. L'élection est déclarée nulle ; on proclame aussitôt au perron Sani et Beekman.

L'élection de ce dernier dans de pareilles circonstances irrita Ferdinand, et il paraissait que ce prince, à l'instigation de son perfide conseiller, Zorn, ne recula pas devant l'idée d'un crime, et que Beekman fut empoisonné, mais *d'un poison lent et qui ne devait pas laisser soupçonner le fait...*

L'historien Foulton rapporte que l'on remit peu de temps après à ce bourgmestre, une lettre de Ferdinand adressée par lui à l'un de ses agens, le Baron de *Hollinphoven*, bâtard d'Ernest de Bavière. Cette lettre dévoile les vues secrètes du prince et de sa cour, et ne respire que vengeance. *Il enverra, dit-il, des troupes allemandes; il en demandera à l'Infante des Pays-Bas et au gouverneur de Blaesicht. Il n'attend rien de ses conseillers, on les a intimidés. Il leur ordonne de se rendre à Hay, etc. etc. Il faut exiger des contributions pour les frais de ce qu'il médite. Il veut qu'on interpelle d'abord la cité pour qu'elle renonce à ses magistrats : qu'on arrête Beekman, qu'on le supplie l'en d'licier; qu'on n'apporte aucun obstacle à ses eschevins, ils en auront soin, c'est leur affaire....*

Beekman, bien éloigné des sentimens forcés contenus dans cette lettre, employa son crédit et son influence pour amener le peuple à des idées de modération, lui faire oublier le passé et tous les projets de vengeance, publiant qu'il faut maintenir l'évêque dans ses droits et prerogatives, mais conserver à la cité ses anciens privilèges et libertés.



En 1620, on publia la *statue-jurée spéciale* par laquelle l'empereur renait les Liégeois sous sa protection, accordée depuis un an, mais gardée par l'ancien bourgmestre Ruyss. Les démêlés subsistèrent toujours entre l'évêque et le clergé au sujet de la forme des élections; il vint à Liège cette année un nouveau *commissaire impérial*, qui, en les instances de Beeckman, prit logement chez lui. Soutenu du crédit de cet intrepide magistrat, l'envoyé de l'empereur, de concert avec le légat du Saint-Siège, parvint à contenter le peuple, tout en modifiant l'édit de 1613; mais Beeckman ayant été élu de nouveau bourgmestre d'après cette nouvelle forme d'élection, ses ennemis, furieux de cette mystification, suscitèrent de nouveaux troubles uniquement pour satisfaire leur aversion de haine.

Beeckman étant mort sur ces entrefaites, le 31 janvier 1621, il parut le jour même aux colonnes du *Moniteur* un édit portant des dispositions importantes, et annulant de résilier les deux élections magistrales précédentes, et d'en former une exactement conforme au règlement de 1613. À peine ce mandement était-il affiché que les prétendus commissaires impériaux s'enfuyaient de Liège, avant que le peuple en eût connaissance, et se retirèrent à Visé près de l'évêque Ferdinand; cet événement jeta de grands soupçons sur la mort du bourgmestre, et prouva qu'on attendait sa mort.

Les chroniques du temps et les pamphlétaires parlent aussi remarquablement. *Jean Dominique de la Chaux* s'exprime ainsi dans son *Apologetic de M. Bartholomé Rolans dit Bartel*. Liège, 1649, in-4° : « Vous l'avez vu, Liégeois, vous l'avez vu ce grand personnage à demi-mort entre les vivans, sans vie et sans sentiment depuis ses pieds jusqu'au milieu du corps, que le *pauvre* étoit sourdement consumant ! rappelez-vous combien de fois vous avez porté entre vos bras ce *pauvre* curé, où il sembloit que l'âme desiroit s'é-

terniser pour bienheureux l'état de son influence. Sa statue dressée en plein marché, tenant dans ses mains les trente-deux bons-régens, vous parle un langage muet, et publie à tous les siècles qu'il semble vous avoir tous portés dans ses entrailles comme une mère charitable. »

On grava son portrait avec ces vers :

Soupirés, o Bourgeois, grands et petits,  
Beeckman est trespasé, qui estoit votre appuy.

La statue de bronze que ses concitoyens lui avaient élevée au milieu de la place du Grand-Marché, l'année même de sa mort, fut misérablement brisée par les soldats de l'évêque de Liège, Maximilien Henri de Bavière, le 6 septembre 1649.

1632. CASTRO (*Louis d*) ou DU CHATEAU, naquit à Liège, vers le milieu de l'autre siècle. Il entra de bonne heure dans l'ordre des religieux conventuels de St-François. Né avec les dispositions les plus heureuses, il les cultiva avec soin, et ne les fit servir qu'à sa propre sanctification et à celle du prochain. Convaincu que la piété qui n'est pas accompagnée de la science, rend souvent infructueux le zèle d'un ministre de l'évangile, il ne voulut en exercer les fonctions, qu'après avoir acquis une parfaite connaissance de toutes les sciences propres à son ministère, et prit le bonnet de docteur en théologie.

Alléguant des progrès de la réforme, il se proposa de l'attaquer; et pour le faire avec succès, il emprunta de la controverse, les armes qu'il devait employer pour la combattre. La conversion du pécheur ne fut pas pour son zèle un objet moins intéressant que celle de l'hérétique. Il puisa dans l'étude des Saintes-Ecritures et des Pères de l'Eglise, ces traits frappans, ces images touchantes qui faisoient sur le cœur et sur l'esprit de





se produisant les plus vives impressions. Ses prédications étaient très-fréquentes à Liège. L'insensibilité du pécheur le plus obstiné dans le crime, ne pouvait tenir contre la force et les charmes tout-puissans de son éloquence.

Louis à Castro mourut à Liège en 1632, après avoir rempli les plus hautes dignités de son ordre, et avoir visité en qualité de commissaire, la Savoie, le Dauphiné, la Bourgogne, le Vivarais, et les provinces voisines. C'était un homme érudit, éloquent, et d'un zèle infatigable à combattre les nouvelles idées religieuses. Il a publié :

1<sup>re</sup> *La religion présentée des Provinces belgiques unies, libérées*. Liège, Ouwerx, 1619, in-8<sup>o</sup>.

2<sup>e</sup> *Le châtiment de sainte, ou république de L. de Culluon contre la rebelle réputation de son d'ere de la religion présentée des Provinces belgiques unies*. Liège, Ouwerx, 1622, in-8<sup>o</sup>.

3<sup>e</sup> *Le concile et refutation du synode de Dordrecht*.

4<sup>e</sup> *Le comp. moralistique, ou l'apologie opposée à la Tour de Babel de Daniel Heide, coloniste*.

5<sup>e</sup> *De l'insurrection des Monts-d'Éclat dans le pays de Liège*.

6<sup>e</sup> *Défense du Mont-de-Pâle de Liège*.

1632. CLOPPEL (D<sup>ns</sup>), né à Huy vers 1680. Nous ne connaissons rien de sa vie; nous savons seulement qu'il mourut en 1632, percé de coups d'épée et de mortier au milieu d'une compagnie; c'est ce que Pierre de Hilly, poète dramatique, né à Brind, vers le fin du 16<sup>e</sup> siècle, nous apprend dans une de ses tragédies intitulée : *Vie et mort d'un St. Flastophe*. Liège, 1637, in-12. Coppée s'adonna à la poésie tragique; il a composé quelques tragédies qui eurent dans leur temps, un très-grand succès. Quelques-unes de ses pièces ont été imprimées à Rouen, chez Raphaël

du Petit-Val; elles sont toutes fort rares. Corneille sans doute les a connues, car nous avons remarqué beaucoup de vers, qu'il n'a pas craint d'imiter de notre auteur. On connaît de lui :

1<sup>re</sup> *La très-sainte et admirable vie de noble et S<sup>nt</sup> Aldegonde, patron de Roubaige. Tragédie (sic) par Denis Coppée, actif de Huy, page de Liège. A Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1622, in-8<sup>o</sup>, plus 2 f. qui contiennent des chansons et des prières à Sainte Aldegonde*.

2<sup>e</sup> *Chansons spirituelles composées par Denis Coppée*. Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1622, in-8<sup>o</sup>. Coppée a soin d'indiquer les airs de ses chansons.

3<sup>e</sup> *Les Mœurs françaises avec les occupations de charmes d'elles, par Denis Coppée*. Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1623; 8 feuillets contenant : autres divers petits poèmes, par le dit Coppée.

4<sup>e</sup> *L'excusable assassinat perpétré par les Janissaires en la personne du Sultan Osman, empereur de Constantinople, avec la mort de ses plus illustres favoris. Tragédie par Denis Coppée, Hutois*. Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1623. Voici ce que dit Denis Coppée lui-même dans la dédicace de sa pièce, page 5 :

« C'est une tragédie toute tragique, car qui la lit, se aurent à remémorer Dieu de ce que la piete et l'etionne nous eloigne outant de telles crimes turques, etc.  
« Et au commencement de cette pièce contre la cruelle mort d'Osman empereur de Constantinople, qui assassinus et corps emmanché les uns sur les autres ».

5<sup>e</sup> *Portrait de fidelité en Adrien Curtius, chevalier romain. Tragédie par Denis Coppée, Hutois*. Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1624, in-8<sup>o</sup> de 53 pages.

6<sup>e</sup> *Tragédie de S<sup>nt</sup> Lambert, patron de Liège, dédiée à son Altesse Sérénissime, par Denis Coppée, Hutois*. Liège, Leonard Streeck, 1624, in-8<sup>o</sup>. Cette pièce est sans doute celle que Paquot a désignée sous





ce titre : *Le cruel martyre de Saint Lambert, patron de la ville de Liège*.

7° *La sanglante et pitoyable tragédie de notre sauveur et rédempteur Jésus-Christ. Poème mélodique de diverses institutions, figures, complantes de la glorieuse Vierge, de la Magdaléine et de Saint Pierre, avec quinze sonnets en mémoire des quinze affusions de notre Sauveur; par Denis Coppée, bourgeois de Liège, Liège, Streel, 1624, in-8.*

Cette tragédie, qui est fort longue, n'est pas divisée par actes, parce que, dit Coppée dans un avis au lecteur, *elle est de l'unique haleine, et que le Sauveur de nos âmes fut tourmenté sans relâche depuis sa prise au jardin jusqu'à l'arbre de la croix. Les auteurs, ajoute-t-il, ne pouvant la représenter en une, deux ou trois journées.*

8° *Caractère éloqu岸 de la victoire à jamais mémorable de Sarras. Liège, L. Streel, 1624, in-8.*

9° *La sanglante bataille d'entre les Impériaux et Bohémois, donnée au pied de l'Etoile, la reddition de Prague, et ensemble l'origine du trouble de Bohême. Traduite par D. Coppée, Hutois. Liège, Streel, in-4, avec neuf portraits servant en lieu d'argument à la tragédie. Cette pièce contient quelques vers passables.*

10° *Ballade en duel, ou plainte funèbre sur la mort de très-grande et très-puissante dame Madame la comtesse d. Rochefort, etc., comtesse née de la Marche; par Denis Coppée, Hutois. A Liège, de l'imp. de Jean Toulmy, 1626, in-4.*

11° *Miscel. de nosre dame de Canalron, arrivé en l'an 1626, le 6 d'avril, représenté en la présente action, fait par D. C. (Denis Coppée), à l'honneur de la glorieuse vierge de Dieu. Namur, Jean Guil. 1647, in-12, en cinq actes par courts. Cette pièce a été publiée après la mort de l'auteur par le P. Pignewart, religieux de l'abbaye de Gemelle qui s'était adonné à la poésie latine.*

12° *Panegyrique de M. le comte Charles de l'angeoy.*

13° *La vie de Ste. Justine et de St. Cyprien; tragédie. Liège, Jean Ouwers, 1624, in-12.*

Tous ces ouvrages de Denis Coppée sont remplis d'acrostiches, d'anagrammes, de chronographies et de toutes les difficultés vètilleuses alors en vogue.

1632. HERKENROYE (Guillaume), naquit à Saint-Trond, en 1560. Il prit l'habit de chanoine régulier à Tongres, où il fut ensuite élu prieur. Or quelques années après, il fut nommé visiteur ou commissaire et prieur-général du chapitre de son ordre tenu à Windeheim. Il fit deux voyages en Allemagne, et parvint à recouvrer par l'autorité de l'empereur Ferdinand II, onze maisons de l'ordre, usurpées par les hérétiques.

Persuadé que rien n'est plus funeste aux religieux, que l'ignorance et l'oisiveté, il résolut pour occuper les siens, d'établir dans le monastère de son ordre à Tongres, un collège d'humanités qui subsista jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. De plus, il mit tous ses soins à faire observer religieusement la règle. Son exemple y contribua encore plus que ses paroles; car, Herkenroye était un religieux d'une haute piété, d'une douceur admirable, et d'une tendresse envers les pauvres, qu'il porta jusqu'à se dépouiller quelquefois de ses habits pour les couvrir. Ce qui lui restait de loisir, après avoir satisfait à ses devoirs de religieux et de supérieur, il l'employait à la lecture, à la composition, ou à la prière, ne se permettant jamais un instant de désempolement.

Parvenu à l'âge de 72 ans, il mourut en priant au milieu de ses confrères, le 23 mars 1632. On croit que la cause de sa mort, fut la nouvelle qu'il venait de recevoir des ravages que les Suédois et autres peuples protestans faisaient dans les états catholiques de l'Allemagne. Il ne reste de lui que les ouvrages suivans,



qui se conservaient en manuscrits chez les chanoines réguliers de Tongres :

1<sup>o</sup> *Collationum, seu exhortationum capitularium voluimen.*

2<sup>o</sup> *Regulæ contra pusillanimitatem et scrupulos, et SS. Patrum dictis.*

3<sup>o</sup> *Modus jucundi morituros.*

4<sup>o</sup> *Meditationum liber; cum modo meditando.*

5<sup>o</sup> *Modus visitandi monasteria.*

6<sup>o</sup> *Exercitia pietatis per fœrias distributa.*

1633. JARDIN (Jacques de), religieux, né à Lille en 1585, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de 19 ans. Son noviciat fini, il régenta les humanités, et fut ensuite répétiteur des jeunes jésuites qu'on destinait à la même fonction. Après s'être acquitté de ces emplois avec le plus grand succès, il eut la direction de la *Conrégulation de la S<sup>te</sup> Vierge* établie au Collège de Liège pour les gens de lettres. Pendant sept ans qu'il remplit cette tâche, il n'omit rien pour inspirer à ses auditeurs les sentimens d'amour et de zèle dont il était pénétré envers la mère de Dieu; il fit même servir à ce dessein le talent qu'il avait pour la poésie, en distribuant aux confréganis les élégies qu'il a composées. Ce Père était depuis plusieurs années *conférencier spirituel* formel, lorsqu'il mourut à Liège, le 9 novembre 1633, âgé seulement de 48 ans. On a recueilli et publié après sa mort :

1<sup>o</sup> *Jacobi Jardi<sup>n</sup>i à ludoensis c. s. deus et spiritum sacramentum illi<sup>u</sup> tres. Douze forensi libri duo. Opus posthumum.* Douai, 1636, in-12.

Le 1<sup>er</sup> livre renferme 28 élégies, dont les deux premières regardent la vie de J. C. et l'institution de l'Eucharistie; les 26 suivantes, sont sur la Passion. Le 2<sup>e</sup> en contient onze sur des images miraculeuses de la sainte Vierge, et sur les exercices des confrégations instituées

à son honneur. Les huit premières du 3<sup>e</sup> livre sont des éloges de St. Ignace de Loyola, de St. François de Borgia, des martyrs du Japon, etc. Les cinq suivantes sont à l'éloge des jésuites Mathias Casimir Sibielski, célèbre poète lyrique; Gilles Bucher, ou Bucherius, savant chronologiste, et François de Montmorency, grand doyen de l'Eglise de Liège. Ce livre est terminé par les éloges du comte de Tilly, et de Pierre-Louis Carafa, qui fut nonce du St.-Siège à Liège pendant dix années, durant lesquelles il avait souvent assisté aux confrégations du Collège des Jésuites.

Les deux livres *De arte forensi* contiennent l'un onze et l'autre seize élégies, adressées aux juriscultes qui fréquentaient les confrégations de la *Conception* et de l'*Assomption* de la Vierge. Le but de l'auteur est de les porter à la vertu et à la pratique de leurs devoirs. On voit dans toutes ces élégies le tour aisé et les grâces naturelles, qui doivent caractériser ce genre de poésie: la diction en est pure, élégante et usée, mais on y trouve peu de sentiment, quelques *conceits*, et des comparaisons peu heureuses.

2<sup>o</sup> L'ode suivante qui se trouve en tête de la *vie de St. Lambert*, publiée par le P. Jean Roberti. Liège, Jean Tournay, 1633, in-12 :

#### AD LECTVM PROFERRECON.

Et voce, et calamo juvat,  
Victorque sacro munere pagine,  
Immortale decus Patrum et  
Assertam tumuli marmore gloriam  
Magnorum procerum, dare,  
Spectandum in genibus cepe nepotibus.  
Exemplis agimur, libet  
Doctrinæ illecebri<sup>u</sup> durum iter ingredi.  
Soli quis bonus est sibi?  
Decujus probitas non alios capit?  
O dos inextincta filiis





Virtutis magnitudo : saluti parentum !  
 Non fratres tunc oculum referens  
 Datis ora laudis optima : tu  
*Thom. P. de la Vallée ;*  
 A Mœnibus istam sis retures idem,  
 Aut ipse loci cultus simul  
 Accepit : supplex laudis adorem.  
*Lambertus ;* amula prospice  
 Vano decore totum miserabili.  
 At si pluriama duntaxat  
 A postum spem, et rutilans olivita  
 Nouum scena recludunt ;  
 En autem scitis è propriis  
 Dignat in mator aspici,  
 Ingens ipse tamen : quantus adest libro  
 Promissus tunc : sui  
 Quanta his è talis : perque Robertus  
 Dat spectacula paginas !  
 Spectatrix agendum : legi comitibus.  
 Hæc enim : tam amabile,  
 Cognat : si le fortiter emicet.  
 Hæc : solius audiens,  
 Te veri omnia tectam adamantina  
 In paginam audeat aggredi ?  
 Hæc tu duntaxat progemem, et patrum  
 Vultu : optima illius.  
 Quisquam de generem posteris arguat ?

1639. MARGRET (*Lezges*), religieux Augustin, né à Bouillon vers l'an 1573. Parvenu à l'âge de dix-sept ans, il entra chez les Augustins qui venaient de s'établir dans sa ville natale. Il achèva ses études à Louvain, où après les premiers grades, il prit celui de docteur en théologie, en 1604, étant alors prieur de Tournay. Sept ans après, il fut nommé à Liège prieur de la maison des moines, et conserva cet emploi douze ans de suite. En 1617, il obtint de Ferdinand de Bavière, alors évêque de Liège, la cure de St.-Georges de Huy qui fut unie à un couvent d'Augustins, sans discontinuer d'être une paroisse de cette ville. L'année suivante, il y ouvrit un *collège d'humanités*.

Le P. Maigret fut élu provincial de la Basse-Flamagne, au chapitre tenu à Anguien en 1622. Il eut aussi le rang de définiteur et de visiteur, et il présida à quatre différents chapitres de sa province. En 1624, il fut nommé prieur de Huy, où il mourut pieusement, après une longue maladie, le 15 mai 1633, dans la 61<sup>e</sup> année de son âge. On a de ce religieux :

1<sup>o</sup> *Le Vase d'or, ou niveau de la vie monastique, pour l'instruction des jeunes novices*. Douay, 1602 et 1630, in-12. Liège, 1615, in-12.

2<sup>o</sup> *Le Trésor, ou coffret et honoraire de Jésus-Christ et des Saints, auquel est déclarée l'institution et les offices de la confrérie de la Ceinture de St.-Augustin*. Douay, 1607, in-12. Liège, 1611, in-12; traduit en latin par le P. Melchior de Daelhem, sous le titre d'*Area honoraria Christi ac sanctorum*, etc. Le pape Eugène IV institua cette confrérie le 7 juin 1446, et la mit sous la protection de la Ste.-Vierge, de St.-Augustin, de Ste.-Manique et de St.-Nicolas de Tolentino que ce pontife canonisa la même année.

3<sup>o</sup> *Petit Ray, ou Atome de la splendeur monastique sur les fruits que recueillent les fidèles par la bienvenue et joyeuse entrée des religieux dans les villes, pour contrepoison au régal de Satan, et des hérétiques ses ministres*. Douay, 1608, in-12.

4<sup>o</sup> *La vie du bienheureux Jean de Sagahan, de l'ordre des Frères Ermites de St.-Augustin, canonisé par notre S. P. le pape Clément VIII*. Tournay, 1610, in-12; elle est dédiée par l'auteur à l'infante Isabelle. Le P. Nicolas Bax en a fait une traduction latine qu'il dédia au P. Maigret. Anvers, 1625, in-12.

5<sup>o</sup> *Régents secrets, pullulants de la Palme triomphante des premiers martyrs de l'ordre, dit des frères Ermites de St.-Augustin, recueillis par frère George Maigret, Bullionn, doct. thé. et prieur du même ordre au couvent de St.-Augustin près-Liège*. Liège,



Christian Ouwerx, 1612, petit in-12, p. 103 non chiffrées. Cet ouvrage qui est dédié à Arnoult de Wachtendonck, archidiaire de Brabant dans la cathédrale de Liège, et prévôt de Santen, renferme vingt-sept vies abrégées de martyrs, accompagnées de belles estampes gravées par Adrien Collaert. Il a publié le même ouvrage en latin sous les titres suivans : *Iconographia Martyrum*, etc., 1615, in-12; et *Martyrographia Augustiniana*,.... Edit. nova, cæteris multo auctor. Anvers, 1625, in-12, p. 191.

6° *Les Larmes, ou gémissement de l'héraclite chrétien, ressuscité miraculeusement de l'enfer, et baptisé, pour apprendre à un chascun l'art de déplorer sa misère, selon l'un et l'autre hommes*. Liège, 1613, in-12.

7° Il a revu l'*Antiphonaire* et le *Processionnel* de son ordre imprimés à Anvers chez Jérôme Verdussen, 1625, in-4°.

8° *Augustino-Pyctacium provincie Flandrie, seu Germanie inferioris*. Bruxelles, 1625, in-12. C'est une carte de cette province; il la présenta au chapitre général des Augustins, tenu à Rome la même année.

9° *Litanie Augustiniane*. Louvain, 1626, in-16.

10° *Abrégé de la vie de St.-Thomas de Ville-Neuve, archevesque de Valence, de l'ordre des Frères Ermites de St.-Augustin*. Liège, 1626, in-12.

11° *La vie de Ste.-Elizabeth, reine de Portugal; avec les cérémonies faites à Rome en sa canonization*. Liège, 1626, in-12. Le P. Maigret avait assisté à cette solennité.

12° *Oraison funèbre de madame Josine l'Aumosnière, comtesse de la Mare, etc., épouse de monseigneur le comte de Lorchfort, prononcée publiquement*,.... Liège, 1627, in-12.

13° *Treatatus brevis, quo clarè ostenditur religiosas mendicantes ad alium ordinem, etiàm strictiorem, transire non posse (excepto solo Carthusianorum) absque*

*speciali summi pontificis licentia*. Liège, 1630, in-12.

14° *Théâtres tragi-comiques et anatomiques, auxquels sont exposées les principales misères, que les Provinces-Belgiques ont endurées par guerre civile l'espace de quarante ans ou environ*. C'est un Carême que l'auteur avait prêché à Bruxelles. Des raisons de politique en ont arrêté l'impression.

MAIGRET (Athanase), religieux Augustin, né à Bouillon, neveu du précédent, se fit recevoir docteur à Louvain en 1648. Il enseigna la théologie à Cologne et à St.-Guislain, et mourut le 5 juin 1686. Il fut enterré à Huy, dans l'église de St.-Georges, aux pieds de son oncle. Athanase fut Prieur à Huy, et deux fois visiteur et définiteur de la province de son ordre en Flandre.

\* 1633. FLÉRON (Adrien de), chanoine et vicedoyen de l'église de Liège, prévôt de la collégiale de Maubeuge, littérateur, habile négociateur, né à Liège vers l'an 1577. Après cinq années d'études dans l'université de Louvain, il y prit le grade de licencié en droit, en 1604.

Son père, Servais de Fléron, jurisconsulte distingué, fut échevin de Liège, secrétaire, et ensuite conseiller au conseil privé du prince-évêque; il eut le bonheur de faire à Louvain la connaissance de Juste-Lipse, dont il gagna l'amitié. La dernière lettre que ce savant homme ait écrite (lettre insérée dans ses *Œuvres posthumes*), est adressée à Servais de Fléron, qui mourut en 1631, à l'âge de 74 ans, ayant eu le dessein, dans sa vieillesse, de se faire ordonner prêtre. Sa mère s'appelait Marguerite le Polain, famille noble dont Adrien de Fléron prouve l'antiquité dans ses *Mémoires*.

Adrien de Fléron partit en 1607, pour l'Italie; il passa par Paris, Lyon, Turin, et arriva enfin à Rome, où il resta jusqu'en 1611. Il s'y exerça, comme il





s'exprime lui-même dans ses Mémoires, *au maniement de plusieurs grandes affaires en la Rote*. Le duc d'Urbain qu'Adrien avait obligé, employa son crédit pour lui faire obtenir une place d'*auditeur de la Rote*, qui était à la nomination de l'empereur Rodolphe, mais ce duc échoua dans ce dessein. Adrien revint donc à Liège, n'ayant obtenu à Rome que la prévôté de la collégiale de Maubeuge; il était déjà chanoine de Sainte-Croix à Liège.

En 1615, il perdit l'un de ses oncles paternels, François de Fléron, qu'il regretta beaucoup, et dont il fit le plus bel éloge. C'était un religieux de la société de Jésus qui avait rempli dans son ordre différentes charges très-importantes, et qui, par sa prudence et ses vertus, s'était concilié l'estime de plusieurs princes. Henri IV, voulant l'attirer en France, lui fit expédier des lettres de naturalisation. François de Fléron était un grand prédicateur; son éloquence était douce, attrayante et persuasive : il aimait l'architecture, et c'est sous sa direction, que le *pont des Jésuites* à Liège, a été construit.

Le chapitre cathédral de Liège avait alors pour grand doyen un homme aussi illustre par sa naissance que par ses connaissances, *François de Montmorency*. Il était lié d'une amitié très-étroite avec Adrien de Fléron qui l'avait accompagné dans plusieurs voyages; ils virent ensemble une partie de la France, où ils eurent lieu d'être contents de la réception que leur fit le comte de Montmorency : ce seigneur les introduisit dans la chambre de la reine-mère, pour lors régente du royaume, pendant la minorité de Louis XIII. François de Montmorency, dégoûté du monde, résigna en 1618, sa prévôté de la cathédrale de Liège à son ami, et se retira chez les Jésuites dont il embrassa la règle et où il vécut le reste de ses jours dans la plus grande austérité.

Au commencement de l'année 1625, Adrien de Fléron fut appelé par le comte de Tilly, lieutenant-général de l'empereur et du duc de Bavière; il alla le trouver dans la Hesse, à Hirschfeld; il revint dans sa patrie vers les fêtes de Pâques, et fit encore l'année suivante le même voyage. Le comte de Tilly, qui avait beaucoup de confiance dans les talens d'Adrien, le chargea de négociations importantes. Il fut, vers ce temps-là, revêtu de la charge de conseiller du siège des échevins de Liège. Il obtint encore du pape, en 1626, par l'intercession du comte de Tilly, la prévôté de St.-Cunibert à Cologne, qu'il échangea contre une prébende de la collégiale de St.-Denis, à Liège, qu'il résigna ensuite à son neveu, *Antoine de Libert*.

De Tilly le manda, en 1627, pour la troisième fois; il se rendit aux invitations de ce général, qui l'attendait dans la ville de Paym, dans le duché de Brunswick. Il fut témoin du siège de la ville de Nyenbourg, défendue par les troupes du roi de Danemark, qui avait été battu à Lutzer. La curiosité le porta dans les retranchemens. Il accompagna ensuite le comte de Tilly à Blekerd et à Butzenbourg sur l'Elbe, où le roi de Danemark était campé, et où il avait fait construire un pont qu'ils furent reconnaître. Ils dirigèrent ensuite leur marche vers l'archevêché de Magdebourg, du côté de Sandau et de Havelberg, où l'armée du roi de Danemark campait sur une montagne, près de l'embouchure de Havel; l'armée du comte de Tilly était campée en-deçà de cette rivière; il y avait tous les jours, entre les uns et les autres, des escarmouches. Delà, ils retournèrent par la vieille marche de Brandebourg, vers Ghlhorn, et ils allèrent bloquer de plus près la ville de Wolfenbuttel, résidence des ducs de Brunswick. Durant ce blocus, Adrien de Fléron qui ne se ménageait guères, à ce qu'il paraît, essuya quelques dangers; un boulet vint tomber aux pieds de son





cheval. Le comte de Tilly l'ayant congédié, il se rendit à Hildesheim. Il nous apprend qu'il fut le premier du chapitre de Liège qui, depuis la rénovation de la *confraternité* qui existait entre ce chapitre et celui de Hildesheim, fut reçu en qualité de confrère, par les chanoines de cette église; il eut séance au chœur, et on lui donna, entre une certaine *portion de vin et un pain, la distribution du jour*.

Il est à remarquer que dans ses *Mémoires* (qui étaient en la possession de Mr. le baron de Villenafagne), Adrien de Fléron se met toujours de moitié dans les *opérations militaires* du comte de Tilly.

Les états du pays de Liège, alors en contestation avec leur évêque, Ferdinand de Bavière, le députèrent, en 1628, vers ce dernier qui était à Bonn. Après s'être acquitté de sa mission, Adrien de Fléron, accompagné de l'évêque d'Osnabruck, partit de Bonn pour retourner auprès du comte de Tilly qui l'avait redemandé. Ce général était alors aux environs de Hambourg.

En 1629, le comte de Tilly envoya Adrien de Fléron, pour affaires importantes, vers le duc de Friedland et Meckelbourg, qui tenait sa résidence à Gustrau; il séjourna cinq semaines près de ce duc; il se rendit de là à Rostok, et passa par Wimar et Lubeck, où on traitait de la paix avec le roi de Danemark. Il fut bien accueilli des députés du duc de Bavière.

De retour de sa mission, il partit de Lawenbourg avec le comte de Tilly, pour se rendre auprès du duc de Friedland alors à Gustrau. Après leur entrevue, ce prince et le comte de Tilly le députèrent à Vienne, vers l'empereur; il resta près de six semaines dans cette capitale, traitant tant avec Sa Majesté qu'avec ses ministres et dîna avec un ambassadeur turc. Il obtint des *dépêches favorables*, et telles qu'il pouvait

les désirer, quoiqu'il fût contrarié dans sa négociation par les ducs de Lunebourg et de Brunswick. Pour reconnaître d'une manière éclatante les soins qu'il s'était donnés, l'empereur, par lettres-patentes déposées à la chancellerie de l'empire, créa son frère, *Gérard de Fléron*, chevalier; ce dernier, qui était un habile jurisconsulte, fut successivement échevin de Liège, et conseiller de la cour féodale: il mourut en cette ville, le 6 janvier 1630.

Adrien fit tenir les dépêches de sa négociation au comte de Tilly et au duc de Friedland, et il n'eut rien de plus pressé ensuite que de s'en retourner dans ses foyers, en dirigeant sa route sur Mayence et sur Coblentz; il rencontra dans la première de ces villes le nonce Pierre-Louis Caraffa, son protecteur et son ami, qui le retint quelques jours près de lui, et il vit dans l'autre, l'électeur de Trèves.

De retour de ses voyages, Adrien de Fléron, après la mort de *Lambert de La Motte*, qui le nomma son exécuteur testamentaire, fut élu à sa place, en 1632, vice-doyen de l'église de Liège, et put dès-lors s'adonner entièrement à la littérature; il écrivait également bien en prose et en vers, et possédait parfaitement la langue latine. Il régnait, dit-on, dans ses *poésies*, composées aussi en latin, beaucoup de facilité et d'élégance. On a de lui:

*Promissis Elegii Tilliani.... Accessit hercules christianus, seu de Ill<sup>mo</sup> et Excell<sup>mo</sup> comite Joanne Tillio; Germaniae Archistratego, Italicum poema Antonii Abundantii Imolensis: cum Epitaphio civitatis Tillianae.* Liège, Jean Ouwerx, 1630, in-4°. Cet opuscule contient: 1<sup>o</sup> un *éloge* du comte de Tilly, pièce élogique, de 65 pages; 2<sup>o</sup> *l'Ereole Christiano, rappresentando l'Ill<sup>mo</sup> ed Excell<sup>mo</sup> signor, conte Giovanni di Tilly, etc. Panegirico di Antonio Abbondanti da Imole, etc.*, p. 16; 3<sup>o</sup> *Jovannis comitis Tillii, pro Ferdinando*



*Cesars, et catholicis principibus Pelemarchi, vetricis probitas et Religio*, p. 8; c'est une élégie assez bien faite, ornée de cet anagramme : *Joannes Comes de Tilly : Denos ille cecit omnes*.

1634. DELMONT (*Déodat*), peintre liégeois, naquit à St.-Trond en 1581, d'une famille aisée qui n'épargna rien pour son éducation. Ces soins ne furent point infructueux; outre une connaissance approfondie de plusieurs langues, il possédait la géométrie et l'astronomie. De Bye avait une telle idée de la science de cet artiste, qu'il lui attribue le pouvoir de *prédire l'avenir*, et assure qu'il détermina ainsi l'année de sa mort, longtemps avant qu'elle arrivât.

Delmont eut le bonheur de s'attacher au duc de Neubourg, qui, remarquant en lui un génie supérieur pour la peinture, lui donna des gratifications, des récompenses honorables, et le créa chevalier; après être resté longtemps à la cour du duc de Neubourg, il fut employé comme ingénieur par le roi d'Espagne, dont il eut beaucoup à se louer.

Delmont devint l'élève du célèbre Rubens, quoique ce grand peintre n'eût que quatre ans plus que lui. S'étant lié d'une étroite amitié avec son maître, il l'accompagna dans le voyage qu'il fit en Italie. Sous un tel guide, avec d'heureuses dispositions, il ne tarda pas d'acquiescer un rang parmi les bons artistes.

Ses principaux ouvrages sont : 1<sup>o</sup> une *Adoration des Rois*, tableau d'autel fait pour les religieuses d'Anvers, appelées Fagons; 2<sup>o</sup> une *Adoration des Rois* pour l'église Notre-Dame de la même ville; 3<sup>o</sup> une autre *Adoration des Rois*; 4<sup>o</sup> un *Portement de Croix*; ces deux derniers tableaux pour les Jésuites d'Anvers.

Descamps, dans ses *Vies des peintres flamands*, met plusieurs restrictions aux éloges qu'il donne à ces ouvrages de l'artiste liégeois; cependant, il accorde à

Delmont une composition noble et élevée, un dessin correct, une couleur et une touche fort belles. Il a mérité les éloges de Rubens; ce qui suffit bien pour entraîner les nôtres. Ce peintre estimé pour la douceur de son caractère, mourut à Anvers, le 25 novembre 1634, à l'âge de cinquante-trois ans. Ses ouvrages ne sont point connus à Paris.

1635 RUSSELIUS (*Henri*), Liégeois, religieux de la congrégation des Croisiers; est le seul historien de son ordre.

\* 1635. HANNOC ou HANNOT (*André*), religieux de l'ordre de St.-Dominique, profès du couvent de Liège, et chapelain domestique du baron de Lamboy. Ce père a publié :

*Salomon Christianopolitanus, seu Apophthegmata moralia*. Cobourg, 1635.

1636. DAELHEM (*Melchior van*), naquit en 1580, à Hasselt, ville de la principauté de Liège, au comté de Loos, et y entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin vers 1596.

Après avoir enseigné avec succès les humanités à Bruxelles et ensuite à Louvain près de 12 ans, il fut nommé prieur du couvent d'Ypres et enfin de celui de Hasselt. C'est dans ce dernier qu'il mourut le 13 février 1636, âgé de 53 ans, après avoir été quelque temps visiteur de sa province. Ce père connaissait à fond la langue latine et en entendait les termes les moins usités; il s'était aussi adonné au grec; il passa de son temps pour un bon écrivain en prose et en vers latins, quoique son style soit pointilleux, et qu'il affecte de faire parade de mots et de phrases extraordinaires. Sweertius l'honora de ce distique :

Hic novus est vates veteris Daelhemius avi,  
Sed plus ingenio; sic novus et vetus est.





Les écrits de Van Daelhem sont :

1° *Panegyris duplex, prior pro gymnasio Bruxelensi ad sanctum Bruellensium : altera ad Cl. virum Federicum van Achelen, concilii sanctioris assessorem.*

2° *Iussu Armini cum Batavis, super presenti rerum in Hollandiâ statu, mutuisque dissidiis et homicidiis, Epistulatio posthuma. Lugd. Batar. sub signo libertatis 1621.*

3° *Epicedium in obitum Mariæ Deckheriæ, Cl. viri Joannis van Pele, in Brabantiae senatu consilarii, et filii nuptis.* Louvain, 1624, in-4°.

4° *Arca honoraria Christi et sanctorum ortum aucturisque Zonigeræ Solatilitatis S. P. Augustini continens, .... è gallica in latinum versa.* Anvers, 1628, in-12. C'est une traduction du livre de George Maigret, intitulé : *Le Trésor, ou Coffret honoraire de J. C.*, etc.

5° Diverses comédies et tragédies latines, qu'il avait fait représenter par ses écoliers, et sont restées manuscrites au couvent de Hasselt.

6° Deux volumes de *poésies latines*.

On conservait aussi dans ce couvent plus de cinquante lettres d'Erycius Puteanus à notre auteur, qui n'ont jamais été imprimées.

Le P. Van Daelhem avait une extrême facilité pour *aperte flamande*. Il composa à l'usage des *Rhetoriciens* de la ville de Hasselt, quantité de pièces dramatiques en sa langue maternelle, qui allaient à plus de 35,000 vers. *Gautier Gipsius*, autre religieux Augustin, succéda au P. Van Daelhem dans cette fonction, et continuait encore en 1690, à faire des pièces dramatiques pour la *chambre de rhétorique de Hasselt*.

Cette société établie en 1515, sous le nom de *Rose rouge*, avec la devise : *Nil in viciat*, c'est-à-dire, *rien ne tempère*, ou *modérez votre ardeur*, ne livrait point les productions de ses membres à l'impression : il subsista jusqu'à la fin du siècle dernier. Par recon-

naissance, cette société conserva le portrait du P. Van Daelhem, et lui fit élever, dans l'église des Augustins, un beau monument orné de sa figure, avec des vers flamands de la façon de *Regner Comans*.

1636. COURSELLE (Gérard de), fils de *Pierre-Christien de Courselle*, juriconsulte, et de *Marié Weyms*, sœur du célèbre juriconsulte *Jean Wandèsé*, naquit à Liège, le 10 juin 1568, eut pour parrain le cardinal Gérard de Groësbek, alors prince-évêque de Liège. Ses parens donnèrent tous leurs soins à son éducation. Après avoir fait de bonnes humanités à Liège, sous la direction des *Cleres de la vie commune*, on l'envoya à Trèves pour y commencer son cours de philosophie qu'il vint achever au Collège du Pore, à Louvain, où il eut le quatrième rang au concours général de l'an 1586. Il continua ses études dans l'Université de cette ville, et s'adonna particulièrement à celle de la jurisprudence : il suivit les leçons des professeurs Gérard Cavertson, Philippe Zuërius, Jean Gevaerts, et autres. S'étant bientôt distingué dans cette nouvelle carrière, il fut choisi *fisc*, et ensuite *doyen* des bacheliers de la faculté de droit. La chaire de langue grecque étant venue à vaquer en 1590, au Collège des Trois-Langues, par l'assassinat commis sur la personne de *Guillaume Fabius* qui la remplissait, les proviseurs nommèrent Courselle pour le remplacer.

Il se fit recevoir docteur en droit, après avoir reçu les ordres sacrés, et fut pourvu d'une prébende de la cathédrale de Liège, qu'il résigna, en 1621, à *Pierre de Rosen*, son parent, qui fut depuis archidiacre de Hesbaye, prévôt de St-Jean et chancelier des évêques de Liège, Ferdinand et Maximilien-Henri de Bavière, et mourut en 1666.

En 1593, ayant obtenu au concours, une chaire royale, il abandonna celle de grec, et y donna avec un



applaudissement général des leçons de jurisprudence jusqu'en 1696, qu'il obtint, après la mort de Philippe Zuerius, la première chaire de droit civil.

Appelé à Malines par les princes Albert et Isabelle qui l'avaient nommé au *conseil suprême des Pays-Bas*, il quitta l'Université de Louvain, en 1617, après y avoir prononcé un discours public, le 28 mai de la même année.

Deux ans après, il fut revêtu d'un emploi plus honorable encore; il passa au *conseil privé* de LL. AA. résidant à Bruxelles. Enfin, l'infante Isabelle lui donna la riche prévôté d'Harlebeek en Flandre, dont il jouit environ six ans, sans abandonner sa charge de conseiller.

Gérard de Courselle mourut à Bruxelles, le 22 septembre 1636, dans sa 68<sup>e</sup> année. Son corps repose vis-à-vis l'autel du *St.-Sacrement des miracles*, et l'on voit sur une muraille de la chapelle, où se trouve cet autel, un beau cénotaphe de marbre, orné de diverses figures, avec son épitaphe.

Il fut neuf fois recteur de l'Université de Louvain; personne avant lui n'avait eu aussi souvent cet honneur, aussi disait-on communément que cette fonction lui convenait mieux qu'à tout autre. Sa taille avantageuse, sa bonne mine, son savoir, sa candeur et sa modestie le faisaient aimer et respecter de tout le monde. Son assiduité au travail, et son désintéressement, qui allait même jusqu'au scrupule, le rendirent cher aux princes qu'il servit et dont il fut comblé de bienfaits. Thierré van Tulden, après avoir parlé du soin qu'un jurisconsulte doit avoir d'*allier la prudence et la vertu à la science dont il fait profession*, cite Gérard de Courselle comme un *modèle parfait* en ce genre, et nous apprend qu'il était très-versé dans l'histoire, la politique et la philosophie. On a imprimé de ce savant :

1<sup>o</sup> *Oratio in Justi-Lipsi funera habita Lovanii III kal. april. MDCVI*. Louvain, 1696, in-4<sup>o</sup>, insérée aussi dans le *Fama posthuma Justi-Lipsi*. Anvers, 1697 et 1613, in-4<sup>o</sup>. Cette oraison funèbre de Juste-Lipse, dédiée à Charles, duc de Croy et d'Arshot, est un morceau élégant.

2<sup>o</sup> *Index legum (civilium) et capitulorum (juris canonici) selectiorum, adscriptis auctoribus* (qui ea explanarunt) *in gratiam collegii Baccalaureorum J. U.* editus. Louvain, 160., in-12. Son neveu, *Pierre Weyms*, membre du conseil privé de l'évêque de Liège, qui possédait les autres écrits de son oncle, en fit espérer la publication en 1650, néanmoins ils sont restés inédits. Les voici :

1<sup>o</sup> *Praelectiones in codicem Justinianum*. Ouvrage excellent, au rapport de Valère André, qui le qualifie de trésor du droit romain, tant ancien que nouveau.

2<sup>o</sup> *Consilia, sive responsa de jure*.

3<sup>o</sup> *Orationes variae*. Ces harangues qu'il prononça à Louvain, traitent de divers sujets.

1636. HEERS (*Henri de*), médecin, naquit à Tongres vers l'an 1570, dans une famille patricienne. Doué des dispositions les plus heureuses et animé d'un vif désir de s'instruire, il apprit encore, très-jeune, les langues latine, grecque et hébraïque, et s'adonna ensuite avec ardeur à l'étude de la philosophie, des mathématiques et particulièrement de la médecine.

La médecine, hontusement asservie depuis longtemps à la superstition et à l'astrologie, sentant depuis la renaissance des lettres, combien cette association déshonorait son caractère et nuisait à ses bienfaits, travaillait dès-lors avec ardeur à secouer ses langes grossiers. L'esprit humain se livrait à des systèmes, à des hypothèses et à des disputes dogmatiques; son activité tout en entretenant de brillantes erreurs, exerçait





le goût, le tact, la raison européenne, et déblayait la route pour la marche des génies créateurs.

Henri de Heers, né dans ce siècle de progrès, où les sciences naturelles, la philosophie et la morale se rapprochaient de l'art de guérir, et persuadé, comme tout l'humanité, qu'un homme de sa profession ne doit ignorer aucun âge, aucune époque du genre humain; car, c'est pour le médecin principalement qu'il semble que chaque siècle, chaque nation, chaque climat est riche de ses propres évènements physiques et moraux: en sorte qu'il n'a plus que la peine d'acquérir l'art de les comparer avec ceux du temps où il vit.

Convaincu de la nécessité de cette science, il voyagea d'abord, et parcourut en observateur l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, et même l'Islande, cherchant à joindre à l'étude des langues anciennes, celle des langues modernes. Ses voyages le lièrent aux hommes les plus distingués dans sa profession, à la nature, à l'influence de divers climats et à l'idiôme des principales nations de l'Europe.

Chargé de richesses acquises par de nombreuses fatigues, Henri de Heers revint dans son pays, se fixa à Liège vers l'an 1685, et épousa bientôt après la fille de Thomas de Rye, premier médecin de l'évêque de Liège, Ernest de Bavière.

Son habileté et sa science lui gagnèrent l'estime de ses collègues et de ses compatriotes. Il fut honoré du titre de *bourgeois de Liège*. Ernest et Ferdinand de Bavière le choisirent successivement pour leur *privé médecin*. Introduit à la cour, il honora sa profession par son désintéressement, la sévérité de ses mœurs et la franchise de son caractère. Il n'employa les faveurs du prince, qu'à bien-être des malheureux et qu'à soulager les maux que la misère entretient parmi le peuple.

La réputation de Henri de Heers croissant avec les

succès qu'il obtenait dans son art, il devint dès lors l'oracle du pays et des contrées voisines; il sut jusqu'à la fin de sa carrière justifier cet hommage public, par une application constante et par l'étude de toutes les sciences qu'on cultivait dans son siècle.

Tous les ans, il allait passer quelques semaines à Spa, dont il a beaucoup vanité les eaux. C'est auprès des sources dont Spa se glorifie à juste titre, qu'il montrait plus particulièrement sa sagacité, son discernement et l'emploi heureux de ses profondes connaissances. Nous n'en citerons qu'un seul exemple; celui d'une jeune fille de Namur atteinte d'un genre de maladie tout particulier. Abandonnée de tous les médecins, elle vint à Spa, dans le dessein de mettre un terme à ses maux ou à son existence. Telle était la susceptibilité de ses organes, que la moindre vibration sonore la jetait dans une entière défaillance, voisine de la mort. Le son des cloches, le bruit des instrumens, l'accord des voix humaines, le souffle des vents, tout ce qui raisonne et produit une harmonie, affectait douloureusement son ame. Ennemie de toute sensation quelconque, cette jeune fille était condamnée à exister dans le calme et dans le silence d'une profonde solitude. Henri de Heers, que les difficultés ne rebutaient jamais, et dont l'esprit devenait d'autant plus actif et pénétrant que le mal opposait plus de secret à deviner, soupçonna bientôt la nécessité d'un traitement anti-épileptique. Un traitement sagement calculé, dirigé d'après ces vues et secondé par l'usage des *eaux de Spa*, dont il régla lui-même l'usage, rendit cet être intéressé aux jouissances de la vie, qui dut à ses talens une seconde existence.

Témoin chaque jour des dangers que l'empyrisme fait courir aux malades qu'il envoie boire les eaux, et voulant pour l'intérêt de l'humanité et pour la gloire de Spa, répandre dans l'Europe des notions certaines





sur les qualités, les vertus et les effets des sources minérales de sa patrie, il publia son *Spaduerène*, qui est une dissertation physique sur les fontaines de Spa. Cet ouvrage, d'abord écrit en latin, fut par lui traduit en français et eut cinq éditions consécutives.

Henri de Heers, jouissait en paix de la gloire que ses travaux lui avaient acquise : il se livrait au plaisir d'avoir servi l'honneur des eaux de Spa, en fixant sur elles les regards et les espérances de toute l'Europe, lorsqu'il se vit attaqué par un redoutable adversaire, au sujet de l'une de ses plus intéressantes découvertes.

Van Helmont, qui le premier a fait connaître le système des forces epigastriques ; Van Helmont, qui traitait toutes les matières de son art avec une imagination ardente et téméraire, refusa de croire à l'existence de l'*acide*, dans les sources minérales de Spa, et prétendit nier à notre auteur la présence de ce gaz, par des motifs directement contraires à la doctrine du médecin liégeois.

A cette occasion, il s'éleva entre les deux savans une lutte vive, opinâtre et longue. Il parut plusieurs brochures qui sont ordinairement les armes acérées de ces combats. L'un et l'autre par une aigreur mutuelle, ils n'usèrent dans la dispute ni du ton, ni de l'expression qui font valoir la cause qu'on soutient. C'était pourtant une vérité, un fait incontestable que de Heers avait publié dans son *Spaduerène*.

Henri de Heers laissant à ses successeurs le soin de le venger, (ce qui ne manque jamais aux auteurs des découvertes utiles), s'occupa de la confection d'un autre ouvrage sous le titre d'*Observations*, qui a plus particulièrement transmis sa mémoire à la postérité. Un long exercice, des réflexions et des études analysées, une expérience éclairée avaient rassemblé sous sa main des matériaux précieux pour l'art de guérir.

Henri de Heers plein d'estime pour son collabo-

rateur, le chirurgien Ogier, lui voua de bonne heure une amitié constante. Sans cesse uni à lui par des devoirs communs, il se plut souvent à rapporter à sa dextérité et à son talent, des succès dont il désespérait lui-même.

Il exerça près de huit ans les fonctions de *médecin ordinaire* de l'Hôpital de Bavière. Il expira dans les bras de ses amis, vivement regretté dans le public : sa mémoire est encore en vénération à Liège, à Spa et chez l'étranger. On dit que dans ses derniers momens, il prononça et dicta ces beaux vers :

Exi, anima, i, nimium creperis exercita curis  
Immundi à puero ad vitæ spatia ultima, mundi.  
Quæsi in libris lucem, lucrumque ; tulisti  
Fumos. Lustrasti terras, maria : ultima Thule  
Te vidit, stupuitque suo sermone loquentem :  
Octone et gentes aliæ ; sed et illa relinquunt  
Te miseram, primi repentem oblivia lapsus.  
At tu, primevi lapsus reparator, Jesu,  
Redde animam huc animæ, vitalique adtere vitæ,  
Morte triumphasti. Vivam tecum, optime Jesu.  
Tollite me, Genii. Jesu, ô Jesu, ultima saltem  
Vota suos habeant, nam desino vivere, divos.

Henri de Heers était un homme d'une grande érudition, d'un esprit pénétrant, d'un jugement solide, et qui ne se lassait jamais de lire et d'étudier. Soit négligence, ou que sa pratique lui en ait peu laissé le loisir, ses talens ont été presque ensevelis avec lui, et il n'a laissé que les opuscules suivans :

1<sup>o</sup> *Spaduerene, hoc est, fons Spaduanus : ejus singulariæ : bibendi modus : medicamina bibentibus accessaria.* Liège, Arnold de Corswarem, 1614 et 1622, in-12. Leipzig, 1645, in-12. Leyde, 1645 et 1647, in-16. Leyde, 1685 et 1689, 2 vol. in-16. L'auteur traduisit lui-même cet ouvrage en français, et en donna deux ou trois éditions qui parurent de son



vivant ; nous n'en connaissons qu'une imprimée à Liège, en 1630, in-8°. En français, Liège, 1646, in-8°, et 1654, in-12 ; La Haye, 1739, in-12, avec les notes de Warner Chrouët, qui a corrigé les fautes contre la chimie, et y rapporte de nouvelles expériences, pour prouver l'existence d'un *acide*, d'un *esprit volatil*, d'une *terre alcaline* et du *fer* dans les eaux de Spa.

De Heers, dans ce *Traité* (dédié par lui, en 1630, à Ulric de Hoensbrouck, chanoine de St.-Lambert et abbé de Thuin), qui condamne à l'oubli tous ceux qui l'avaient précédé, expose sur le problème des eaux minérales, la doctrine des anciens physiciens et celle de son siècle. Il essaie de pénétrer les causes secrètes qui donnent naissance à ces fontaines, de désigner les élémens qui les constituent et de dissertar sur la dissolution des matières qui leur communiquent tant de qualités bienfaisantes. Plus heureux dans les détails historiques de ces eaux et de leurs effets apparens, il fait le récit curieux de celles qui ont la vertu de pétrifier les matières qu'on y plonge, de celles qui s'agitent par un flux et reflux régulier ; de ces fontaines qui bouillonnent comme la liqueur dans un vase ; de celles enfin qui produisent une véritable ivresse. Sa critique et son érudition sont dignes d'éloge. Venant ensuite à l'objet principal de son ouvrage, il fixe son attention et ses recherches sur les sources minérales de Spa. Il marque la différence qui existe entre les quatre fontaines ; il détermine leurs qualités analogues et particulières. Il indique les maladies qu'elles peuvent guérir, il enseigne les remèdes qui peuvent hâter leur efficacité, le temps et la manière de les boire. Le temps a confirmé plusieurs de ses observations et a conservé son nom dans les fastes de la médecine.

Jean Baptiste Van Helmont, fameux chimiste, ayant attaqué le *Spadacrène* dans ses *Paradoxa de aquis*,

*Spadanis*, et son *Supplementum de Spadanis fontibus*. Liège, 1624, in-12 ; de Heers lui répondit par un opuscule intitulé :

*Deplementum supplementi de Spadanis fontibus ; sive vindicæ pro suâ Spadacrène : in quibus etiam Aroph, certissimum Paracelsi remedium, sincerè explicatur*. Liège, Arnold de Corswarem, 1624, in-12. L'auteur y tombe rudement sur son adversaire, qu'il nomme, suivant la signification de son nom, *Os Inferni*. Il lui attribue d'avoir soutenu qu'il n'y avait point d'*acide* dans les eaux de Spa : *Je lui ai si bien répondu*, dit-il, dans son *Spadacrène*, qu'il a abandonné sa *folle opinion*. Mais le docteur Chrouët remarque qu'on ne trouve point cette opinion dans les œuvres de Van Helmont : que les premières brochures de ces deux antagonistes, publiées avec le *Spadacrène*, en 1622, ne sont qu'un amas d'invectives réciproques, et qui ne méritent aucune attention : enfin, que Van Helmont, au commencement de son traité de *Lithiasi*, suppose manifestement de l'*acide* dans les eaux de Spa, et le regarde comme le principal agent dans la mixture des élémens qui les composent.

2° *Observationes medicæ, oppido raræ, in Spa et Leodii animadversæ ; cum medicamentis aliquot selectis*. Liège, 1622 ; Leyde, 1685. Liège, Arnold de Corswarem, 1624, in-12, avec l'ouvrage de Van Helmont, intitulé : *Propositiones notatu dignæ, de promptu et ejus disputatione de magneticæ cuticæ curatione Parisiis editæ ; quibus subnectuntur Henrici ab Heer Considerationes : et judicia doctorum medicorum*. Item séparément, Liège, 1631, in-12 ; Leipzig, 1645, in-12. Traduit en français par le docteur Chrouët. La Haye, 1739, in-12.

Sous le titre modeste d'*Observations*, Henri de Heers offre dans cet ouvrage le tableau de diverses maladies qu'il a eu occasion de traiter à Liège, à Maëstricht et à





pa. Rien n'est oublié dans ses descriptions : causes, symptômes, progrès, variations, accidens, tout prend sous sa plume l'intérêt de précepte médical. Au physique du mal et de son espèce, il joint dans ses notices le moral du malade. Il calcule l'influence des professions, des habitudes, des caractères, du genre de vie, de l'air, des saisons sur chaque sorte d'infirmité. Ces aperçus sont d'autant plus justes, qu'ils semblent être tirés de secrets qu'il a surpris à son malade. Ce n'est pas son imagination qui travaille, mais bien son esprit observateur qui décèle ce qui est utile de savoir. Parmi quatre ou cinq Anglais qu'il fait connaître dans cet ouvrage, il en cite un surtout venu à Spa, en 1620, et pour lequel le collège de médecine de Liège lui avait écrit. La façon de vivre de ce seigneur anglais était originale et singulière. Il passait les dix premiers jours de chaque mois sans boire, ni manger, se couchant dans la chambre, et ne parlait à personne, même à sa femme, qui était fort jeune et d'une grande beauté; un seul domestique pouvait le voir et lui parler impunément. Les dix jours suivans, il se levait avant l'aurore, allait à la chasse, accompagné d'une suite nombreuse à cheval, et revenait chez lui fatigué de fatigue. Alors il dévorait ce qui aurait pu suffire à rassurer trois hommes, et buvait beaucoup de vin fort. Aussitôt après le repas, il retournait à la chasse, et soupirait à son retour, de la même manière qu'il avait dîné. Pendant toute la journée, il mangeait confitures de plusieurs espèces, des poires et des pommes sèches qu'un domestique portait dans un sac, et en faisait le mois en se livrant entièrement à la musique, et en produisant des sommes immenses. Il donnait à ceux qu'il rencontrait, des bas de soie, des chapeaux et des gants de grand prix, dont il avait trois ou quatre pleins. Si un musicien exécutait un vaudeville lui plat, il lui faisait présent de 15 ou 16 ducats,

et même davantage. Il jetait trois ou quatre écus à un seul pauvre, forçait les seigneurs des Pays-Bas d'accepter des chevaux qui couraient 30 milles sans s'arrêter, et offrait au premier venu son manteau et ses habits.

Saint André cite assez souvent le docteur Henri de Heers, dans son intéressant ouvrage sur la *Magie et les sorciers*, imprimé à Paris, en 1725; mais il le nomme toujours Henric Abheers.

\* 1636. GREZ ou GRÉ (*Idelotte de*), Liégeoise célèbre par sa piété et son esprit. Son père, *Servais de Grez*, la maria à *Lambert Woot de Triche*, fils de *Masset de Triche* et de *Machtilda Pastor*. Elle eut de son mariage, une fille nommée *Machtilda*, qui épousa *Thierry de Saive* dont elle eut une fille nommée *Marie*, qui se maria à *Mathias de Grati*, élu bourgmestre de Liège, en 1665. Idelotte de Grez a écrit en flamand un ouvrage dont nous ne connaissons que la traduction suivante :

*Le parterre de l'âme, émaillé d'une grande variété de belles oraisons, traduit du flamand en françois par le P. C. V. Augustin*. Anvers, 1618, in-12.

1636. GOSSART (*Antoine*), né dans les environs de Liège, étudia la philosophie à Douai; il alla ensuite en France, pour se perfectionner dans les sciences, et passa dix ans à l'Université de Valence en Dauphiné, où il fut reçu docteur en théologie. Il fut nommé *Ricenseur des livres* qui s'imprimaient à Lyon, où il professa la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Malgré les plus vives instances, il revint dans sa patrie, et obtint un canonicat dans le duché de Luxembourg. On lui est redevable de deux *Abrégés*, qui renferment la substance des ouvrages de Martin Bonacina et de Paul Layman, théologiens jésuites. Il publia à Liège, en 1632, un ouvrage en faveur de Smith, auteur an-



glais, dont la faculté de Paris avait censuré un des écrits. Les preuves que Gosart emploie pour démontrer tout à la fois et l'injustice de cette censure, et l'orthodoxie de la doctrine de Smith, portent avec elles un caractère d'évidence auquel l'esprit ne peut se refuser.

S'étant rompu une jambe en tombant de cheval, on la lui coupa; il mourut, en 1636, des suites de cette opération.

1638. GRACE (*Thierry de*), né dans le pays de Liège, fut d'abord professeur-principal au Collège du *Loz* à Louvain; en 1615, il fut nommé professeur de théologie au Séminaire de Liège, dont il devint ensuite président. L'évêque de Liège, Ferdinand de Bavière, le choisit en 1623, pour exercer les fonctions épiscopales en qualité de suffragant; il fut pourvu en même temps de la primature de *théologal* de l'église cathédrale de St-Lambert, et fut sacré sous le titre d'*évêque de Dionysie*. Ce suffragant mourut le 4 août 1636. Son corps fut inhumé dans l'église de l'ancien séminaire à Liège.

\* 1639. LYMBORCK (*Alsius de*), frère d'Albert de Lymborch, abbé de St-Gilles, à Liège, poète latin, philanthrope, cultiva les sciences et les protégea de tout son pouvoir. Il est l'auteur: 1<sup>o</sup> d'une élégie latine, encore au manuscrit qui a pour titre: *Appreciatio personarum R. D. Erasmi Aeneasul novi monasterii p. et Hugonis d. S. S.*; 2<sup>o</sup> d'une traduction française de *la Vie de St. Gilles, abbé d'Arles en Provence*. Liège, 1627, in-8.

1639. DELVAUX (*André*), né à Andenne près de Huy, en 1599, enseigna le droit canon à l'Université de Louvain. Il est l'auteur d'une *Explication des Décrets*, dont on a publié un grand nombre d'éditions.

1637. RUELLÉ (*Sébastien de La*), avocat, membre du conseil ordinaire, élu deux fois bourgmestre de Liège, célèbre dans l'histoire par sa fin tragique, était fils de Sébastien de La Ruelle et de Barbe de Schey. Il épousa *Ida de Cerf de Chénée*. Elevé à l'école de Beekman avec lequel il était parent, il se montra, comme lui, républicain et partisan de la neutralité, tout en recherchant la protection de la France, qu'il envisageait comme essentiellement intéressée à la conservation de la principauté de Liège contre les envahissemens de l'Espagne et le despotisme allemand.

Après la mort de Guillaume de Beekman, tous les partisans de celui-ci se rangèrent sous l'étendard de La Ruelle, alors son collègue dans la magistrature. La Ruelle se servant habilement du prétexte de maintenir une neutralité que les circonstances présentes rendaient impraticable (mais que la politique française, en attendant sans doute mieux, faisait semblant de ménager et de soutenir pour tirer des Liégeois les choses nécessaires au ravitaillement de ses armées), avait entraîné dans son parti un tiers des habitans de la ville de Liège, usant de l'autorité que les bourgmestres s'étaient attribuée pour contenir les autres.

Ferdinand de Bavière qui détestait La Ruelle et ses partisans, parce qu'il les regardait comme un obstacle à ses projets liberticides, refusa de confirmer, en 1634, son élection comme bourgmestre de la cité, que celui-ci résolut de maintenir à main armée, s'il en était besoin, aimant mieux exposer ses jours que d'abandonner cette charge. Ce prince, après avoir accordé une amnistie et abandonné la forme d'élection magistrade qu'il avait prescrite lui-même à l'aide d'un diplôme surpris à l'empereur Mathias, étant rentré à Liège la même année, n'eut pas honte de demander à la cité un don de 150,000 écus, et de charger La Ruelle d'en faire la proposition et d'obtenir le consen-





tement des trente-deux métiers, espérant peut-être par-là le rendre odieux à ses partisans, et dans le cas d'un refus, en faire plus tard le motif d'une accusation contre lui.

L'année suivante, ayant été député avec le baron de Fénse, gouverneur de Bouillon, vers Louis XIII, qui se trouvait à Pont-à-Mousson, La Ruelle obtint de ce monarque la promesse d'employer ses bons offices pour faire cesser les agressions continuelles du gouvernement des Pays-Bas et de celui des Provinces-Unies, et la confirmation du droit d'aubaine accordé aux Liégeois par les rois de France, Charles VI et Louis XII.

René Louis de Fiquelmont, abbé de Mouzon, agent subalterne du gouvernement français, depuis longtemps fixé à Liège comme simple particulier, en avait étudié avec soin les lois et usages, et dirigeait sa conduite sur le caractère des habitants. Il était parvenu à obtenir la confiance de tous ceux qui penchaient pour la France, entre autres du baron de Bocholt, grand écolâtre du chapitre cathédral, et surtout du bourgmestre La Ruelle. La principale mission de cet abbé, étant d'augmenter dans Liège le nombre des partisans de la France et de faire détacher la principauté du cercle de Westphalie; pour y parvenir, il entretenait avec adresse etomentait avec art les troubles parmi les Liégeois. Il avait à propos flatter la populace (affectant toujours de mépriser la noblesse et le clergé), et semait avec soin la zizanie entre les députés des trois états, afin de les empêcher par ce moyen de prendre des résolutions nécessaires pour faire renaître l'ordre dans Liège.

Deux partis déchiraient alors Liège : les *Chiroux* et les *Greignoux*. Les premiers, dévoués à l'Espagne et à l'évêque, comptaient dans leur sein ceux qui étaient revêtus des dignités les plus importantes, les nobles et les patriciens; les seconds, attachés à la France, se composaient de la bourgeoisie et du peuple, et l'em-

portaient par leur nombre : de là leur grande influence dans les élections. Ces deux factions, acharnées l'une contre l'autre, se livraient de sanglans combats dans les rues de la cité : les mesures prises par Ferdinand en faveur des premiers ne motivaient que trop, du reste, l'acharnement de la populace; et l'on est quelquefois tenté de croire, que cet évêque cherchait lui-même à attiser la flamme, pour être autorisé à frapper plus tard un grand coup. En 1633, il osa même publier un édit qui prononçait la peine capitale contre tous ceux qui, de nuit ou de jour, se montreraient armés dans les rues de la cité.

En 1635, La Ruelle fut élu bourgmestre conjointement avec Michel de Sélys, au milieu de ces dissensions intestines qui désolaient la cité et tout le pays.

L'irritation contre Ferdinand était extrême, et les malheurs de l'invasion étrangère vinrent encore l'année suivante ajouter aux misères du peuple. C'est dans ces circonstances déplorables que l'évêque fit imprimer un manifeste violent dont nous ne citerons que ce passage : *Les Liégeois sont comme des chevaux échappés courant à toute sorte de liberté et rébellion, tellement que nostre cité n'a autre assemblée que d'un bois plein de voleurs, et dans laquelle un chacun fait à tort et à droit ce que bon lui semble, tant contre les bourgeois qu'étrangers, même l'on y tache de se soustraire et peu à peu s'émanciper de l'Empire....*

La Ruelle, en qualité de syndic de la cité, répondit à ce manifeste, par un écrit en forme d'appel, qui fut envoyé à la chambre impériale de Spire; et Ferdinand de Bavière, outré de dépit, chargea Jean de Weert, de lâcher la bride à ses Croates qui se jetèrent sur le pays et y commirent d'affreux ravages. Le chapitre cathédral et le clergé secondaire s'adressèrent en vain au prince, pour réclamer contre les maux dont il était l'auteur; mais il fut sourd à leurs prières.





Les Cliroux conspirèrent encore de nouveau; le peuple, dans sa juste colère, les eût infailliblement massacrés sans le crédit de La Ruelle qui leur sauva la vie. Peu de temps après, comme ce magistrat, au sortir d'un dîner, s'en retournait chez lui avec son épouse vers les sept heures du soir, un homme monté sur un cheval lui tira un coup de pistolet au pied de la Basse-Sauvinière; la balle atteignit son épouse qui en fut très-longtemps indisposée.

C'est au milieu de tous ces évènements désastreux, que le chapitre cathédral et le clergé de Liège écrivirent au pape Urbain VIII, une lettre remarquable, attribuée à La Ruelle, et qui commence ainsi : *L'église de Liège, opprimée sous le poids de ses douleurs, dénuée de tout consolateur, vient se réfugier dans le sein de votre sainte Église; elle réclame la mort, le deuil et la désolation; le glaive meurtrier des habitants des campagnes, a terrassé dans la cité. Les nations ont encaiché l'héritage du Seigneur; elles ont souillé les temples saints et fait ruisseler le sang autour de nos murailles. Jean de Weert et Piccolomini, envoyés par le prince Ferdinand, occupant nos territoires; l'incendie, le ciel, le mortel les accompagnant; rien n'est sacré pour ces papes sacrilèges....* Le chapitre et le clergé, après avoir décrit les calamités horribles qui pesaient alors sur les Liégeois, terminent en réclamant l'intercession du pape.

Les Cliroux de plus en plus irrités contre les Grignoux, tramèrent cette année (1636), un complot contre la vie du bourgeois La Ruelle, quoique celui-ci, à différentes reprises, eût sauvé de la mort, par sa présence et son crédit, ceux d'entre eux surpris dans des émeutes. Ce complot fut découvert, et le principal auteur ayant été pris, fut enchaîné et traîné par les rues de la ville et ensuite accroché à une potence; le peuple le massaqua à coups de marteaux, criant que

tous ceux qui conspireraient contre la cité, devaient s'attendre à un pareil traitement. Les Grignoux allèrent au Palais, résolus de se saisir de la personne du grand prévôt et du grand mayor, mais La Ruelle, accouru à temps, parvint à les sauver.

Ferdinand de Bavière chargea le marquis de Lède, gouverneur-général des Pays-Bas, de moyennner un accommodement; mais les prétentions des deux partis le rendaient impossible. L'empereur envoya peu après à Liège, Jean Louis comte de Nassau, qui reprocha au magistrat d'entretenir des correspondances avec le roi de France, dont les agents demeuroient dans la ville, y tenoient et machinoient toutes sortes de conseils, et de négocier des dommages tant à S. M. I., au St. Empereur qu'à la cité de Liège, et requit la cité comme fidèle et obéissant état d'empire, de payer comme les autres, les cent et vingt mois d'expédition romaine, accordés par la paix de Prague; ce comte ne retira aucun fruit de sa négociation, et quitta Liège peu satisfait. S'il faut en croire quelques auteurs, le marquis de Lède et le comte de Nassau, dont la mission était de ramener la cité de Liège sous l'obéissance de son évêque, et de neutraliser par ce moyen l'influence du parti français, étaient aussi chargés de s'aboucher avec le comte de Warfusée, dans le cas d'une non-réussite, et de s'entendre avec lui.

Warfusée, lié avec La Ruelle, et qui feignait d'être de sa faction, avait résolu depuis quelque temps de terrasser le parti français et de subjuguier la ville de Liège, dans l'espoir d'obtenir sa grace et recouvrer ses dignités; soupçonnant, non sans raison, La Ruelle, de vouloir réconcilier les Liégeois avec Ferdinand de Bavière (ce qui eût diminué le prix de ses services), et se voyant secondé par les principaux auteurs de la faction des Grignoux qui avaient tout à craindre d'une réconciliation, conçut l'affreuse idée d'ôter la vie au



bourgmestre La Ruelle, croyant sans doute que ceux-ci le sauveraient de la fureur du peuple.

Nous allons rapporter en détail cette mort tragique, l'un des faits les plus intéressans de l'histoire nationale, l'un de ces événemens qui laissent dans la mémoire des hommes un douloureux et long souvenir, et qui rend cette année à jamais mémorable pour les Liégeois.

Le comte René de Renesse, seigneur de Warfusée, naguères chef des finances du roi d'Espagne aux Pays-Bas et l'un des riches et puissans seigneurs de la principauté, vivait alors à Liège. Après avoir dilapidé les deniers de Philippe IV, ruiné les domaines de l'état et mis en gage jusqu'aux joyaux de la couronne, ce seigneur s'était vu contraint de s'enfuir de Bruxelles, où il fut peu de temps après exécuté en effigie, en vertu d'une sentence du conseil souverain de Malines qui le condamnait à mort. Dans cette extrémité, il était venu enrocher un asyle dans la cité de Liège, refuge assuré de tout temps pour les personnes affligées, persécutées ou proscrites.

La Ruelle, donc à un cœur franc et nullement soupçonneux ni malicieux, se laissa emporter à ses belles apparences : le croyant victime de quelque noire intrigue de la cour des Pays-Bas, il l'accueillit avec bonté, l'assista de son crédit, et lui témoigna la plus grande bienveillance ; mais, Warfusée ingrat, ambitieux et pouligue, mé par l'espérance d'obtenir son pardon et de recouvrer ses dignités, conçut l'idée d'un crime et trahit le sang de son bienfaiteur, de son nouvel ami.

Pour mettre à exécution son dessein de livrer le pays français et de subjuguier la ville de Liège, dont il rapportait l'empereur de se rendre maître dans les circonstances présentes, pour la tenir tant que durerait la guerre, il parvint à nouer une négociation avec les ministres du roi d'Espagne et ceux de l'empereur : il écrivit ensuite à Ferdinand de Bavière, alors retiré à

Bonn, qu'on tramait un complot pour livrer la cité et le pays aux Français, lui désignant comme chefs de cette intrigue, La Ruelle et l'abbé de Monzon. Dès-lors il s'établit des relations entre le comte et l'évêque pour déjouer, ou plutôt pour donner une apparence de réalité à ce prétendu complot, nécessaire aux vues de l'un et de l'autre. Le marquis d'Aytona, ambassadeur et gouverneur des armées du roi d'Espagne aux Pays-Bas, lui fit tout espérer de ce monarque, *s'il réalisait son projet.*

Pour mieux cacher sa perfidie, *ce serpent*, dit un auteur contemporain, *voulut choisir la saison de Pâques, dédiée aux piétés et aux bonnes œuvres, mais en lui plus externes qu'internes ; aussi parut-il la semaine sainte se promenant par les églises, tenant son grand chapelet, faisant bien du marmotteur avec un maintien de pénitent, mais avec un pas mesuré et si délicat qu'il sembloit fouler sur des roses. Assidu à cuir la prédication, mais ne faisant profit d'icelle que de l'histoire de la trahison de Judas qu'il voulait représenter dans l'assassinat qu'il désignoit au jour de la Passion, pour le mettre à chef à la semaine de la Résurrection, tant il y a que l'esprit de Judas lui entra dès-lors dans le cœur ; aussi choisit-il l'occasion d'un festin propre à semblable trahison, et à cette fin il vint trouver le bourgmestre le jour de devant, si matin qu'il étoit encore au lit près de sa femme : il alla donc rencontrer le Judas en robe de nuit, ne sachant pas la cause d'une si matinale visite : ce fut là qu'il déploya tous ses fards à bien déguiser son traître conseil, que le dit bourgmestre le reçut sans soupçons et dit qu'il ne manqueroit pas d'y aller.*

Le lendemain, 16 avril 1637 (le jeudi après Pâques), Grandmont, moine défrôqué au service du roi d'Espagne, qui depuis plusieurs jours se concertait avec le comte de Warfusée, amena à Liège par des chemins





détournés, Côté hommes environ, choisis et bien armés, la plupart d'Argentan, Noisy et Dalhem, garnisons du roi d'Espagne, et les introduit dans une maison près de l'église St.-Martin, pour les y faire rafraîchir, en attendant l'heure convenue. Il les y laissa, et vint entre neuf et dix heures du matin, prendre les ordres du comte qui habitait une maison du chanoine Lintermans, près de l'église St.-Jean.

Vers l'heure du dîner, le comte envoya son carrosse au bourgmestre qui demeurait dans le voisinage : mais celui-ci l'en fit remercier, et se rendit à pied chez ce seigneur, accompagné seulement de deux domestiques, Jaspar et Nicolas, dont il ne garda que le premier. La Ruelle en entrant, trouva le comte assis dans la cour sous une galerie, causant avec le chanoine Lintermans, qui courut aussitôt vers lui et l'embrassa avec une teinte cordialité : *Segez le bien, monsieur le bourgmestre*, lui dit-il; il le fit ensuite asseoir près de lui; puis se tournant vers Jaspar : *celui-ci mon camarade, je connois bien cestuy-là*; et le faisant passer vers la cuisine, en riant, il lui dit : *il te faut faire infuser lui bonne chère, il te faut boire à la santé du bourgmestre La Ruelle*. Peu après, l'avocat Marchand, les chanoines Nyes et Kerkhem et le chantre de St.-Jean, qui étaient du nombre des convives, arrivèrent successivement, et s'asèrent sur le même banc que le bourgmestre et le comte. On annonça bientôt l'abbé de Monzon qui avait avec lui, dans son carrosse, le baron et la baronne de Saizan avec leur fils; le comte accompagné de ses quatre filles, vint aussitôt les recevoir, et leur fit faire leur descente de la voiture.

La table avait été dressée dans une salle basse, dont le haut-trav, garnies de barreaux de fer, étaient grillées. Comme il était midi, après les complimens d'usage, on donna à dîner : chacun prit place à la table qui était ronde, le comte de Warfusée près de la porte à côté de

l'avocat Marchand, vis-à-vis d'eux, l'abbé de Monzon et La Ruelle. Le dîner était copieux, et charmant, la fête : de *joyeux deris* circulaient à la ronde. Le comte demanda de suite des coupes, disant qu'il était de si bonne humeur *qu'il se sentoit enier et qu'il enverrait un chacun à le faire aussi*. On apporta donc de grands verres en forme de flûtes, et les ayant remplis : *à la santé du roi de France, de Louis-le-Juste, messieurs*, s'écria-t-il, en se tournant vers l'abbé de Monzon : tous se levèrent, et la tête découverte, burent à la santé de Louis XIII. Vers la fin du premier service, le comte de Warfusée paraissant reveur, l'un des convives s'en aperçut et l'en plaisanta.

On avait à peine placé sur la table le second service, que Gobert, ancien valet de chambre du comte dont il avait quitté le service pour se marier à Liège, entra dans la salle et lui parla à l'oreille. Aussitôt qu'il se fut retiré, le comte s'entretint tout bas avec l'avocat Marchand assis auprès de lui.

Pendant le dîner, les soldats espagnols arrivés le matin en ville, conduits par Grandmont, étaient descendus par le chemin qui communique de la porte St.-Martin à la rue de la Fontaine : arrivés au rivage des Begards, ils avaient trouvé un bateau pour traverser le bras de la Meuse qui coulait le long des remparts du quartier de l'Isle, et venaient de s'introduire dans la maison du comte de Warfusée, par une petite porte (donnant sur la rivière), que Gobert leur avait ouverte.

Quelques instans après, les convives à leur grande surprise, virent entrer dans la salle, un homme de haute taille, habillé d'une *houghurline* de velours noir, tenant une épée nue à la main, qui leur fit une profonde révérence; c'était Grandmont, le moine défrisé; il s'avança ensuite suivi d'une vingtaine de soldats armés de carabines et de sabres. Le comte leur



cité : *messieurs, ne faites tort à personne*. Pendant qu'ils couraient la table, d'autres soldats à l'extérieur tenaient leurs carabines appuyées sur les grilles des fenêtres et dirigées contre les conviés. Revenus de leur première surprise, chacun crut que *c'étoit quelque chimérique involution du comte pour divertir la compagnie*, tant on avoit peine à soupçonner une telle desobéissance au comte de Warfusée. La Ruelle ainsi que tous les autres, ayant demandé ce que cela voulait dire, on voyant entrer ces soldats dans la salle, le comte lui répondit : *ce n'est rien ; que personne ne bouge*. Changeant ensuite de ton : *messieurs, vous avez lu tantôt à la santé du roi de France, il faut maintenant crier : vive l'empereur et son altesse le prince de Liège !* comme personne ne répondait : *qu'en n'empoigne ce galant*, dit-il, en désignant Jaspar, qui se trouvait derrière son maître pour le servir à table. Sur quoi celui-ci repliquant : *en quoi muns s'jneur, vous ay-je désobligé pour estre ainsi traité ?* *Si en est fait*, dit-il, *il faut marcher*. Aussitôt que Jaspar eût été mis hors de la salle, le comte montrant du doigt le bourgmestre, ordonna aux soldats de se saisir de lui ; La Ruelle se levant de table et mettant sa serviette sur son assiette, s'écria : *quoi, moi, monseigneur ?* *oui, vous*, dit-il, *et M. l'abbé de Mouzon et M. de Saizon aussi*. Grandmont demandant qui était l'abbé de Mouzon, celui-ci répondit tout haut en se levant : *c'est moi*.

Pendant que les soldats entraînaient de force La Ruelle hors de la salle, malgré sa vigoureuse résistance, et le conduisaient dans la cour, les filles du comte émus vivement d'un pareil traitement, suppliant leur père en faveur du bourgmestre ; mais irrité de leurs cris, il ordonna qu'on les tuât si elles ne voulaient pas se taire. Prenant alors la parole, le comte déclara qu'il n'exécutait que les ordres de Sa Majesté impériale et de l'évêque de Liège, qui avaient assez

longtemps souffert des *désordres et troubles* qui se commettaient en cette ville au nom du *miserable* qu'il venait de faire arrêter et par les intrigues des Français : qu'il fallait que la cité rentrât dans l'obéissance et qu'il y mettrait tous ses soins : qu'il savait bien par cette conduite, qu'il sacrifiait son fils, retenu prisonnier en France, mais qu'il se trouvait trop heureux de prouver ainsi son attachement à l'empereur, au roi d'Espagne et au prince Ferdinand. Après ce discours, il s'en alla, suivi de l'avocat Marchand, du chanoine Lintermans et de Grandmont, laissant les autres conviés sous la garde des soldats.

Arrivé dans la cour, où des soldats tenaient le bourgmestre, celui-ci en le voyant lui dit : *en quoi ay-je mérité cela envers vous, n'avez-vous invité à dîner pour m'affronter de la sorte ?* Le comte répliqua : *des cordes, des cordes pour le lier*. *Vois*, ajouta-t-il, en lui montrant plusieurs lettres, *voici les ordres de Sa Majesté impériale, du prince-cardinal et de son Altesse ; erie merci à Dieu, car il faut que tu meures !* Puis s'approchant de Gobert, *cours chercher un moine pour le confesser*, lui dit-il à voix basse, *et reviens sur le champ*. Comme on ne trouvait point de cordes, un soldat offrit sa jarrettière, et pendant qu'on lui liait les mains, La Ruelle s'adressant encore au comte de Warfusée : *monseigneur le comte, que vous ay-je donc fait ?* ce à quoi ce dernier répondit en ricanant : *soyez tranquille, monseigneur le bourgmestre, vous nous aiderez aujourd'hui à réconcilier le peuple avec le prince de Liège*. La Ruelle, les mains liées, regardant fort piteusement Jaspar, celui-ci lui dit : *monseigneur, j'ay toujours bien dit que ceci arriveroit...*

On conduisit ensuite La Ruelle et son domestique dans une petite chambre, où l'on plaça une garde que le bourgmestre tâcha de gagner, mais inutilement. Warfusée vint lui-même examiner si sa victime ne pou-





vait s'échapper. C'est alors que La Ruelle lui adressa ces paroles : *Est-ce pour le service que j'ay rendu à ma patrie que vous me traitez ainsi ?* Le féroce comte ne répondit rien et s'en alla, ne pouvant sans doute entendre sans émotion un reproche aussi accablant dans la bouche de celui qui lui avait sauvé la vie. Immédiatement après, un soldat entra dans la chambre et dit au malheureux bourgmestre : *Monsieur, songez à votre conscience, il faut mourir.* Hélas ! répliqua La Ruelle, *vous pouvez me sauver, pensez que la même fortune peut vous arriver, nous sommes tous hommes ; comment avez-vous le cœur de me massacrer, moy, qui ne vous ay jamais offensé ?* Ces mots attendrissent les soldats, ils s'écrièrent : *Il nous faut faire ce que nos officiers commandent : plût à Dieu que vous fussiez en liberté !*

Retiré sous la galerie près d'une fontaine, Warfusée s'entreteint avec l'avocat Marchand, lui montrant force papiers, et faisant bien l'embarrassé ; il le quitta pour aller voir à la porte ; ayant aperçu l'autre domestique du bourgmestre qui se tenait sur la place, il le fit entrer, et le saisissant par le bras : *Ah ! traître, je te tiens*, lui dit-il. Nicolas étonné lui répondit qu'il ne l'avait jamais offensé, et fut laissé sous la garde de trois ou quatre soldats.

Revenant de nouveau à la porte, le comte vit venir Gobert accompagné du P. Antoine Everard, religieux Jacobin ; il leur ouvrit lui-même, et prenant le religieux par la main : *Mon père, le bourgmestre La Ruelle est ici, allez le confesser, car il va être mis à mort par ordre de Sa Majesté impériale ;* à quoi répondant, tout stupéfait d'une pareille commission, qu'il n'en ferait rien, et que d'ailleurs, il n'en avait reçu ni le pouvoir, ni la permission de son supérieur : *Eh ! bien, qu'il meure sans confession, et qu'on le tue !* répliqua Warfusée. Le bon religieux tout ému, implora le comte

pour le faire mourir à la place du bourgmestre ; n'en pouvant rien obtenir, il vint près de La Ruelle, qui, après quelques paroles, le supplia d'intercéder de nouveau pour lui auprès du comte ; mais, ni les prières touchantes, ni les supplications ne purent fléchir ce monstre, alléguant pour toute réponse qu'il fallait que le bourgmestre mourût pour la réconciliation de la bourgeoisie, les uns avec les autres, et avec leur prince.

Le P. Antoine Everard n'ayant pu rien obtenir, rentra, disant : *Monsieur, s'en est fait, songez à votre conscience.* Hélas ! dit La Ruelle, *faut-il que je périsse si misérablement !* Les soldats ne voulant point laisser sortir Jaspas de la chambre où se trouvait le bourgmestre, il obtint cette faveur par l'autorité et le crédit de Gobert. Comme il était à la porte, il aperçut le comte : *Monsieur, lui dit-il, je ne vous ay jamais desservi et désobligé pour estre lié et garotté ?* Mon fils, lui répondit celui-ci, *tu n'auras pas du mal, et tu viendras avec moy auprès de Sa Majesté impériale ; car il faut que tu n'assistes ici, et que tu déclares aux bourgeois qui viendront à ma porte, que le bourgmestre La Ruelle est un traître.* Jaspas le suppliait de nouveau de le faire délier et de le faire sortir de la chambre : *Non, non, mon fils, il faut que vous demeuriez prisonnier pour observer les cérémonies.*

Incontinent après, le bourgmestre s'étant confessé au père Antoine Everard, celui-ci se disposait à retourner à son couvent, lorsque le comte de Warfusée le tenant par la chappe, lui ordonna de ne point sortir, parce qu'il voulait se confesser aussi.

Les trois soldats envoyés pour massacrer La Ruelle, alléguant qu'ils aimaient mieux mourir que de tuer un homme qui ne leur avait rien fait : Gobert, dit le comte irrité, *il n'y a ici que toi en qui j'aye confiance, va....* Monseigneur, je ne suis pas un bourreau, répondit celui-ci, chargez un autre de cette besogne.





Warfusée impatienté prit trois soldats, et les conduisant lui-même jusqu'à la chambre où se trouvait sa victime : *Tenez bonnement*, leur dit-il, *et massacrez ce traître !* A ces mots, les soldats entrent avec furie, se jettent sur La Ruelle et lui assènent quatre coups de *bracquets* sur la tête et sur les épaules : Ah ! messieurs, mi cricorde, messieurs !... s'écrie-t-il d'une voix lamentable ; mais les bourreaux redoublent, et voyant le peu d'effet des bracquets dont ils se servaient... *Mort Dieu*, s'écrie l'un d'eux, *nous ne ferons rien avec ces armes, il nous faut une bonne estocade.* Grandmont prêta la sienne, et les assassins s'acharnant de nouveau sur le corps de la victime, lui portèrent plusieurs coups mortels dans la poitrine. Après qu'il eût rendu le dernier soupir, les soldats le fouillèrent et tirèrent de ses poches deux pièces d'or qu'ils remirent au comte. Ainsi périt La Ruelle, digne d'un meilleur sort, et regretté de tous !

Pendant que se passait cet horrible drame, l'abbé de Mouzon protestait énergiquement contre la violation du droit des gens qui avait lieu à son égard. Aux cris lamentables du bourgmestre, les filles de Warfusée et les autres convives se mirent à pleurer ; l'abbé de Mouzon se s'écria : *Ah ! le traître, il fait assassiner le bourgmestre.* Le père Jacobin entra au même instant, et leur raconta ce dont il avait été témoin. Persuadés qu'ils allaient subir ainsi leur sort, quelques-uns se confessaient au religieux ; entre autres, le chantre de St.-Jean et l'abbé de Mouzon.

Quelques instans après, Warfusée résolu, à ce qu'il paraissait, de faire prisonniers l'abbé de Mouzon, le baron du Salm et les autres convives dévoués à la France, se précipita à eux, en leur annonçant que le bourgmestre était mort, bien confessé et bien repentant de ses fautes, ayant résigné sa volonté entre les mains de Dieu et demandé pardon à l'Empereur et à

Son Altesse. En entendant ces mots, l'abbé de Mouzon voulut se précipiter sur lui, mais il en fut empêché par les soldats. Il est donc mort, dit-il, *oh ! traître que tu es, on sait bien que tu es trop poltron pour entreprendre de lui ôter la vie d'une autre sorte ; elle l'aurait été trop chèrement vendue.* Sur quoi le comte en se retirant, lui répliqua : *Ne sais-tu pas que je tiens ta vie et ta mort entre mes mains ? Je le vois bien*, répondit l'abbé, *mais pour un serviteur que le roi perdrait en moi, il en trouvera dix mille qui causeront même que moi pour le servir ; mais j'espère bien vivre assez longtemps pour te châtier comme tu le mérites !*

Rentré sous la galerie où se trouvait l'avocat Marchand depuis le commencement de ce dénouement, Warfusée fit appeler les chanoines Nyes et Kerckhem et leur remit à chacun des lettres cachetées adressées aux différens chapitres de la cité. Après cette opération terminée, les chanoines sortirent, et le comte continua à s'entretenir avec l'avocat Marchand.

Une certaine agitation commençait à se manifester dans la ville : le bruit s'était répandu que des soldats espagnols avaient traversé le bras de la Meuse qui baignait le rempart de l'Isle, l'un des parens du bourgmestre La Ruelle, sachant que celui-ci dînait ce jour-là chez Warfusée, dans l'appréhension que ces soldats ne fussent peut-être venus pour enlever son parent, courut aussitôt vers la place St.-Jean, où il trouva un groupe assez nombreux de bourgeois, devisant entre eux sur le bruit qu'on y avait entendu, et le commentant de mille manières. Ce jeune homme, sans plus tarder, frappa violemment à la porte de l'hôtel du comte, et demanda si le bourgmestre n'y était pas. Après quelques instans d'attente, Warfusée accompagné de Grandmont qui le tenait par son manteau, vint à la porte, la lui fit ouvrir et le laissa entrer avec plusieurs autres bourgeois. Il les conduisit dans le



jardin, et leur dit alors : *Il faut en finir ; eh ! bien, messieurs, que voulez-vous être, François, Espagnols, Hollandois ? Vrais Liégeois et neutres*, lui répondirent-ils. *Et toi aussi*, répliqua Warfusée ; puis continuant sur le même ton : *Que diriez-vous, si le bourgmestre La Ruelle avoit vendu votre pays et cité et la devoit livrer au mois d'aoust aux François ?* Comme ils se refusaient de croire à une pareille insinuation, le comte leur demanda s'ils reconnaîtraient bien sa signature ? *Très-bien*, dirent-ils. Warfusée tirant alors quelques papiers de sa poche, *tenez, n'est-ce pas là sa signature ?* Ce à quoi les bourgeois répondirent négativement, ayant reconnu la main du comte. *Pouh ! parle, ça reste*, répartit violemment celui-ci, *mes lurs, c'est mort en, j'ai ordre de Sa Majesté impériale et de mon prince de le faire mourir, et il est mort ; je lui fait confesser auparavant, et je tiens ici M.M. de Mouscron et de Seizon prisonniers.* A ces mots, les bourgeois troublés, s'écrièrent : *Ha ! monsieur, que nous dites-vous, est-il possible qu'il soit mort ? Pour Dieu, laissez-nous sortir !*

La foule grossit dit de plus en plus devant la maison du comte ; quelques personnes apprenant que d'autres étaient entrées, frappèrent à coups redoublés sur la porte et cherchaient à l'ébranler, mais elle était gardée par le bourgmestre Grandmont et fermée à double serrure et par une grosse barre de bois. Les bourgeois et le conseil de La Ruelle entendant tout ce bruit, l'un d'eux monta jusqu'à la grille qui couronnait la muraille de la cour, et dit à ceux du dehors : *Messieurs, ça n'est rien, nous allons à cette heure, et nous vous dirons ce qui s'est fait.*

Warfusée, déjà de ses folles espérances, pendant son assurance à mesure que les murmures du peuple redoublaient, implora la pitié des bourgeois pour lui sauver la vie. Comme ceux-ci voulaient le conduire

avec eux vers les bourgmestres, Grandmont s'y opposa.

Lorsque les bourgeois furent dehors et qu'ils eurent raconté ce qui venait de se passer : *Bourgeois de Liège*, s'écria aussitôt l'un d'eux parvenu à se hisser sur une borne, *le bourgmestre La Ruelle est assassiné, courons aux armes !* Des hurlemens affreux, des imprécations terribles accueillirent cette énergique déclaration ; car La Ruelle était aimé de tous. Les uns se précipitèrent de nouveau vers la porte pour l'ébranler ; d'autres se dispersèrent dans la cité, vociférant avec fureur : *sus, sus, bourgeois, prenez vos armes, on a assassiné notre bourgmestre !* D'autres coururent vers la Sauvenière afin de pénétrer chez l'assassin en traversant la Meuse et en escaladant les murs des jardins avoisinans. L'agitation, le tumulte fut à son comble !

Le comte désespérant de son salut et voyant l'avocat Marchand l'abandonner, commanda à Jaspas d'annoncer au peuple que La Ruelle était mort pour avoir trahi la patrie. Ce loyal serviteur fit semblant d'exécuter cet ordre, mais voyant les *mousquetaires* dirigés contre lui : *monsieur, retirez-vous, car voilà la bourgeoisie qui tient les armes.* Le comte se retira alors vers la galerie ; Jaspas, Nicolas et le *grand carrossier* parvinrent à l'aide d'un hoyau, à rompre plusieurs barreaux de fer, et se sauvèrent dans les cloîtres de St.-Jean.

Les bourgeois étant parvenus, après bien des efforts, à escalader les murs du jardin et à faire tomber la porte, le peuple se rua sur tous ceux qu'il trouva dans la cour. L'abbé de Monzon parut à l'une des fenêtres et cria aux bourgeois : *messieurs, sauvez-vous, Sébastien La Ruelle est assassiné, et nous-mêmes sommes en danger de mort !* Conduits par le conseil de La Ruelle, ils se précipitèrent donc dans la salle (où se trouvaient les convives qui s'étaient tous confessés, attendant





leur dernière heure, la mort à chaque instant), et massacrèrent sans pitié les soldats qui s'y trouvaient. L'abbé de Mouzon, sans perdre de temps, prenant avec lui les filles de Warfusée dont toutes les instances pour sauver l'infortuné La Ruelle avaient été inutiles, les conduisit ainsi que les autres convives à travers le jardin, leur fit passer le bras de la Meuse, et parvint, aidé de quelques bourgeois, à les amener tous sains et saufs à l'hôtel de ville, tandis que le baron de Saizan, resté dans la maison, pénétra avec le peuple dans toutes les chambres. Arrivés à l'endroit où reposait le corps ensanglanté de La Ruelle, ce ne fut qu'un cri d'horreur à la vue d'un pareil spectacle : tous se sentirent profondément émus.

Les soldats espagnols, après une vive défense, dans l'espoir d'avoir la vie sauve, rendirent enfin leurs armes et livrèrent Warfusée plus mort que vif et couché sur un lit. Apercevant le cousin de La Ruelle : *ah ! mon ami, lui cria-t-il, sauvez-moi la vie, conduisez-moi près des bourgmestres ! Oui, traître, je l'y conduirai*, répliqua celui-ci, *mais avant tout, donnez-moi les papiers que tu n'as tenté de montrer*. Il allait répondre ; mais le peuple se précipita sur lui, le traîna dans la cour : arrivé à la porte de la maison, il reçut au côté un coup d'estoc qui le fit chanceler et tomber sur ses genoux ; il se releva, un coup de hache à la tête le renvoya de nouveau, alors la populace furieuse l'acheva de coups : après l'avoir traîné dans les rues, elle attacha son cadavre à une potence élevée sur le Marché : on lui coupa ensuite la tête et les bras, pour les exposer aux différentes portes de la cité. Deux jours après son corps fut brûlé et l'on en jeta les cendres dans la Meuse. Grandmont, complice de Warfusée, éprouva le même sort ; et de toute sa troupe, deux soldats seulement parvinrent à s'évader.

La mort de La Ruelle mit le comble à l'anarchie.

Pendant plusieurs jours, la populace excitée et conduite par les partisans de la France, se livra aux plus horribles excès. A l'instigation de l'abbé de Mouzon et de la baronne de Saizan, l'avocat Marchand et l'échevin Théodore de Fléron, tous deux jurisconsultes habiles et d'une probité à toute épreuve, furent massacrés avec un raffinement de barbarie inouï. Un homme du peuple se jeta sur le cadavre de l'échevin de Fléron, le déchira, lui arracha le bras, *en suça le sang et en mâcha la chair*. Le prieur des Carmes déchaussés ayant été soupçonné d'être leur complice, la populace, avant à sa tête le capitaine Joseph, de la chaussée de Saint-Léonard, et un chanoine, envahit leur convent, le pilla, et profana l'église et les tombeaux, entr'autres, celui du comte de Bellejoyeuse qui en était le fondateur : elle assouvit ensuite sa rage sur les PP. Jésuites, poignarda le recteur, blessa plusieurs religieux, chassa les autres de la ville, et pilla la sacristie et les meubles du collège.

Le corps de La Ruelle transporté de la maison du comte de Warfusée à l'église cathédrale, y demeura exposé pendant deux jours sous la grande couronne. Il fut ordonné qu'au jour fixé pour l'inhumation, les magistrats, le clergé, les métiers et tous les citoyens accompagneraient le corps, que les églises primaires et secondaires, les cloîtres, les couvens, les abbayes, les paroisses feraient sonner toutes leurs cloches *de la manière la plus solennelle*.

Le corps fut transporté processionnellement et en grande pompe de la cathédrale à l'église paroissiale de St-Martin en Isle, et enterré dans la chapelle de St-Roch à côté de la tombe de Beekman ! Pendant cette imposante et lugubre cérémonie, *des pleurs se répandaient non seulement par les femmes, par les filles, mais encore par les hommes mêmes et les civilsards....* La cité accorda un donatif de 25,000 flo-



rins brabant à la veuve de La Ruelle et décora son fils de la dignité de *conseiller ordinaire*. Les métiers firent faire, en la mémoire de La Ruelle, *des peintures et des portraits de son officie après qu'il fut meurtri*.

Pour rendre un hommage éclatant à la mémoire de La Ruelle, et prouver à l'empire et à l'Europe la fausseté des imputations débitées par les partisans de Ferdinand de Bavière, on fit le jour de la Fête-Dieu la cérémonie du *serment de la neutralité*, à laquelle assistèrent la généralité du peuple, les trente-deux métiers, le clergé primaire et secondaire, les trente-deux curés des paroisses de la ville et des faubourgs, et tous les ordres religieux qui en avaient été sommés par les chefs du peuple. A cet effet, on éleva un autel au milieu de l'église St.-Lambert, dans l'endroit même où avait été exposé tout récemment encore le corps ensanglanté de La Ruelle, et l'on y plaça dessus le St.-Sacrement.

Au jour de la fête, tous se rendirent à l'église cathédrale : les trente-deux métiers rangés en ordre au pied de cet autel, joignant leurs drapeaux *en forme de croix*, et levant la main, leurs gouverneurs prononcèrent à haute voix le serment suivant : *Nous promettons et jurons devant Dieu et le St.-Sacrement de l'autel, de vivre et mourir dans la religion catholique, de conserver d'un élan invincible nos droits, privilèges, immunités... la liberté, et surtout la neutralité avec tous états, princes, puissances..., et de rester à jamais vrais, bons et loyaux liégeois... Nous jurons de poursuivre suivant la loi tous délits, désordres, surtout ceux qui se commettent envers les bons citoyens quand ils défendent la patrie, et particulièrement l'horrible forfait commis dans la personne du seigneur de La Ruelle de pieuse mémoire! Ainsi nous aide Dieu présent et St.-Sacrement... Tous répondirent amen, amen, vingt-cinq mille voix au dehors répé-*

tèrent le même serment avec le plus vif enthousiasme.

Après la mort de l'infortuné La Ruelle, le cardinal-infant, gouverneur des Pays-Bas, écrivit au magistrat et conseil de la cité pour les prévenir, que les Français, d'intelligence avec les Liégeois *proscrits et rebelles*, avaient formé un complot pour se rendre maîtres de la cité, et leur offrit les services de S. M. catholique. L'abbé de Mouzon qui en fut averti, informa le magistrat et le conseil, qu'il leur réitérait de nouveau les intentions favorables du roi de France à leur égard : que ce prétendu complot de sa part n'existait que *dans l'imagination des Espagnols*, qui avaient forgé ce *trait de malice* pour rendre la nation française odieuse aux Liégeois, et par ce moyen colorer l'assassinat commis *par leurs intrigues* en la personne du bourgmestre La Ruelle, dont S. M. T. C. avait témoigné publiquement sa douleur, tandis que les Espagnols ne contenaient d'avoir envahi une partie de la principauté de Liège, avaient voulu s'emparer du reste, en entrant dans le cœur de la capitale, par un crime qui sera détesté à jamais par toutes les nations; au lieu que les Liégeois pouvaient compter *sûrement* que la France les assisterait de toutes ses forces contre les Espagnols, dès qu'il en serait besoin. C'est ainsi que les uns et les autres semblaient flatter la neutralité du pays, *pour la faire abandonner des Liégeois à leur propre avantage*.

Lors de la démolition de l'église St.-Martin en 1799, on découvrit le corps de La Ruelle et il fut trouvé intact : le peuple courut en foule pour le voir, et se disputa les lambeaux de ses vêtements qu'il conserve encore aujourd'hui avec vénération.

On trouve dans les ouvrages suivans, les détails circonstanciés de la mort de La Ruelle : 1<sup>o</sup> *Histoire tragique ou relation véritable de tout ce qui se passa au*





*tragique banquet Warfusée, tant de l'assassinat commis en la personne de feu le sieur B. de La Ruelle de glorieuse mémoire, qu'attenté à personnes des seigneurs abbés de Maasen, étant en la ville de Liège pour le service de S. M. Très-Chrestienne, du baron de Saizan, etc., etc., par les traistreuses menées du desloyal Hène Renesse, comte de Warfusée, etc.* in-4°. Imprimé chez Christian Ouvrex. Liège, 1637, avec une gravure en taille-douce de Henri Noël Natalis, représentant La Ruelle mort, étendu sur un lit; 2° *Le Mercure françois*, tome XXII<sup>e</sup>, 1633 environ; 3° *Mémoires d'histoire critique et de littérature*, par l'abbé d'Artigny, tome II<sup>e</sup>, page 322. L'abrégé historique qui est certain en donne est très-intéressant; 4° *Le Voyageur françois*, par l'abbé de La Porte; 5° *Une satyre de Jean de Mercantili et Theodori Flerantini contre ces qui au lieu d'un avertissant, et Juliam mœre effusi, illam effuderunt in contradictione concepturi. Auctore Didaco Veridico helyd, sacrum litterarum professore*. Sans lieu ni date, in-4 de 24 p., ouvrage très-rare; 6° *Déclaration du P. Antoine Fierard, censeur du longmestre La Ruelle*; 7° *Le jugement et censure du portrait racourci de Larcque*. Liège, 1645. Ce Larcque était un François, qui, obligé de quitter sa patrie, vint se réfugier à Liège, et voutit, pour vivre, sa plume au parti des Grignoux; 8° *Rélation de l'assassinat de La Ruelle*, par Jusque son domestique et témoin oculaire; 9° *La voie du peuple Liégeois, etc.* Liège, 1637, in-4°; 10° *Toulon*, dans son *Histoire de Liège*; 11° *Recueil de pièces peu connues*, par de La Place; 12° *Le banquet de Warfusée, ou le comte de Sébastien La Ruelle*, par M. L. Peldin. Liège, 1830, in-8°, inséré dans la *Revue Belge*, 2<sup>e</sup> année, p. 181, avec le portrait lithographié de La Ruelle.

M. Théodore Weismann est l'auteur d'un drame historique intitulé : *La Ruelle*. Liège, 1836, in-18.

François de La Ruelle, fils unique du précédent, fut échevin de Liège, et mourut dans cette ville, en 1709, sans avoir été marié.

1637. LAPIDE (*Cornelius à*) ou VAN DEN STEEN, docte et pieux jésuite, naquit à Bucold, village de la principauté de Liège, au comté de Looz : orateur éloquent, philosophe et théologien profond, et très-versé dans l'histoire, il joignait à ces connaissances celles du grec et de l'hébreu.

Après avoir professé, pendant plus de vingt ans cette dernière langue avec beaucoup de célébrité à l'Université de Louvain, où il remplissait en même temps l'emploi d'interprète de l'Écriture Sainte, ses supérieurs le firent venir à Rome, où il donna au Collège Romain, pendant plusieurs années, des leçons sur l'Écriture Sainte, dans lesquelles il s'attachait particulièrement au sens littéral.

Il nous apprend entr'autres, dans un passage de ses *Commentaires sur la Genèse*, que quelques jours avant qu'Adam eut avant Eve, *Lilit* pour femme, pendant 130 ans; et que de ce mariage, il ne naquit que des démons.

Ce laborieux professeur était d'une santé délicate et d'une très-petite stature. Il fut souvent appelé à l'honneur de haranguer le pape. On raconte que, dans une de ces occasions, ayant commencé son discours à genoux, et le Saint-Père lui ayant dit de se lever, sa petite taille, après qu'il eut obéi, fit croire au souverain pontife qu'il était resté dans la même posture, en sorte que le pape réitéra l'invitation. Cornelius ayant compris la cause de ce nouvel ordre, dit avec modestie : *Beatissime Pater, ipse jecit nos, et non ipsi nos*.

Ce savant jésuite, après plus de 40 ans consacrés à l'étude des livres saints, et à l'exercice de toutes les





verius, mourut à Rome, le 12 mars 1637, âgé de 71 ans.

Ses vertus et sa charité le rendirent un objet de vénération pour le *Collège romain*. Son humilité était telle, qu'il se regardait comme le plus ignorant et le plus simple de tous les hommes : « Verè et in conscientiâ meâ stultissimus virorum ego sum, et sapientia hominum non est mecum. Sum puer parvulus nesciens introitum et exitum meum; jam penè à quadraginta annis huic studio incumbō, triginta annis nihil aliud ago, quin et continuo sacras litteras doceo, » et tamen sentio quàm parùm profecerim. » Ainsi s'exprimait et pensait cet humble religieux, selon le témoignage de Ph. Alegambe.

Cornelius à Lapeire a laissé des *Commentaires* fort estimés sur tous les livres de la Bible : celui sur les *Psaumes* est demeuré imparfait; tous les autres ont paru séparément à Anvers, de 1618 à 1642. Anvers, 1607 et suiv., 11 vol. in-f°. Ils ont été souvent réimprimés à Paris et à Lyon. On les a réunis en 16 vol. in-f°. Venise, 1711. Lyon, 1732.

\* 1637. NATALIS (*Henri Noël*), graveur, né à Liège. On a de lui plusieurs pièces d'un excellent goût. Il a gravé en taille-douce le portrait de La Ruelle, bourginestre de Liège, assassiné en 1637; on le trouve dans la *relation* du meurtre de ce magistrat, imprimée sous le titre suivant : *Histoire tragique ou relation véritable de tout ce qui se passa au tragique barquet Warfuzien*, etc., etc., *extraite des dépositions mises en garde de loy, ensemble de plusieurs lettres, escrits et signatures, trouvés, tant sur la personne dudit G. qu'ailleurs*, etc. Liège, 1637, in-4°. Cet opuscule est devenu très-rare.

1637. REHIS (*Philippe*), né dans la Campine liégeoise, entra dans la société de Jésus en 1589, et

mourut, en 1637, à l'âge de 68 ans; il passa une partie de sa vie à Cologne. Ses écrits sont :

1° *Porta cœli et Scala Jacob*; 2° *Scala virtutum*; 3° *Antidotum spirituale*; 4° *Flores meditationum*; 5° *De triplici viâ, purgativa, illuminativa et unitiva*; 6° *De triplici examine conscientie*; 7° *Schola affectuum*; 8° *Tractatus spiritualis de presentia Dei*; 9° *Scientia mystica spiritualis*; 10° *Preparatio ad felicem mortem*; 11° *De renovatione interiore sodalis Mariani*; 12° *Tractatus asceticus de militia spirituali*; 13° *De Peregrinatione vite humane ac filiorum Dei*.

\* 1637. BROMAL (*Jean*), chantre de l'église collégiale de Ste.-Croix, à Liège. On connaît l'ouvrage suivant de sa composition :

*Concilium musicum in quo binis, ternis, quaternis, quinis et senis vocibus, necnon et instrumentis recolitur, cum basso continuo*. Anvers, 1641, in-4°.

\* 1637. BARTHOLET (*Laurent*), conseiller de la cité de Liège, publiciste et chronologiste. Il fut chargé, en 1622, de défendre les libertés de sa patrie contre les empiètemens de l'évêque Ferdinand de Bavière. Il se livra, à cet effet, à des recherches pénibles sur les anciennes chartes, où se trouvaient contenus les droits de la cité de Liège. Son travail qui forme un recueil curieux et intéressant pour l'histoire, fut publié sous le titre de : *Concilium juris resolutum*. Liège, 1644, in-4°.

\* 1637. ROYOUX (*Bertin*), peintre né à Jupille près de Liège, ancienne résidence des Carlovingiens, excellait surtout dans les *portraits*, qu'il faisait d'une ressemblance admirable. On ignore les circonstances de sa vie.



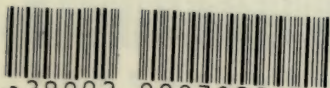


*La Bibliothèque*  
Université d'Ottawa  
Echéance

*The Library*  
University of Ottawa  
Date Due

|  |  |  |
|--|--|--|
|  |  |  |
|--|--|--|





a39003 002728540b

DH 801 .L55B5 1836 V1  
BECDELIEVRE-HAMAL, ANY  
BIOGRAPHIE LIEGEOISE.

U D' / OF OTTAWA



| COLL | ROW | MODULE | SHELF | BOX | POS | C |
|------|-----|--------|-------|-----|-----|---|
| 333  | 10  | 12     | 04    | 13  | 08  | 7 |